Grand-Cartaret — and the back pages of the livraisons in this volume — say 100 Biographies. The Table of Contents in this volume has 99 all of which are present

Bought disbound — Bound by Gray of Cambridge 1980

DG.

I think this must be complete and that the Table of Contents was the 100th Livraison

Also No 17 Napoleon is a double number with 17* — but only one portrait

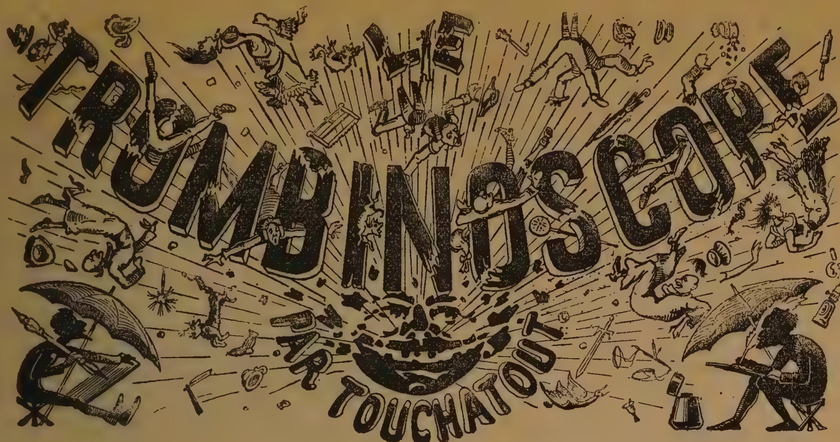
1981. It is complete

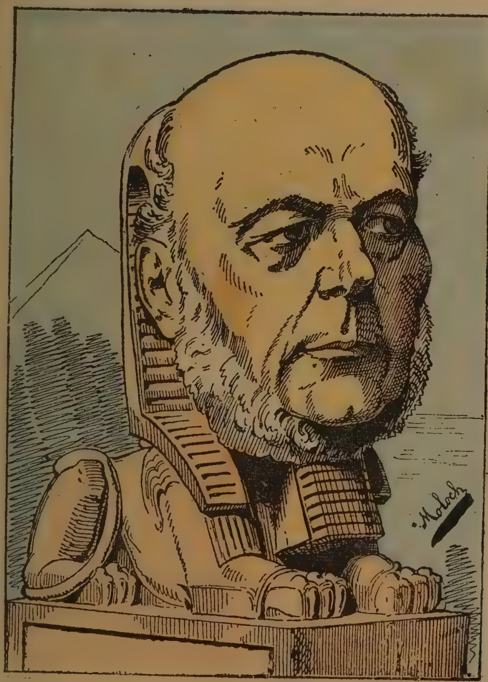
TABLE

—

Paris. — Imp. Dubuisson et Cie, rue Coq-Héron, 5.

10 CENTIMES





GRÉVY

FRANÇOIS-PAUL-JULES

Homme politique français, né à Mont-sous-Vaudrey (Jura), le 15 août 1813.

Depuis l'âge de quarante ans, il a défendu à ses enfants de lui broder des pantoufles pour le jour de son anniversaire, dans la crainte que l'on pût croire qu'il fêtait la Saint-Napoléon.



Né de parents cultivateurs, il vint faire son droit à Paris,

et en juillet 1830, il se battit sur les barricades et contribua à la prise de la caserne de Babylone.

Il n'est peut-être pas déplacé de faire remarquer en passant que presque tous nos hommes politiques conservateurs, qui n'ont d'ailleurs rien conservé de leur première manière de voir, ont commencé par se battre comme des chiffonniers pour renverser Charles X, ce qui tendrait à prouver, ou peu s'en faut, que les gens qui ont fait une révolution pour obtenir ce qui leur manquait, prétendent à tort que les autres ne doivent pas en faire une seconde pour revendiquer à leur tour ce qu'ils désirent.

C'est comme si un monsieur qui est entré s'abriter quelque part, parce qu'il se trouvait mal dehors, disait à ceux qui le suivent : Maintenant que je suis dedans, je ne veux plus qu'on ouvre la porte ; ça me ferait arriver de l'air dans le cou.

Nous ne nous dissimulons pas que ce raisonnement nous conduit tout droit à approuver ce mot célèbre : *l'insurrection est le plus saint des devoirs ;* mais nous ne voyons aucun inconvénient à admettre en principe que les peuples sur le dos desquels on s'entête à mettre tant de harnais plus ou moins gênants, ont bien le droit de se secouer de temps en temps pour s'en débarrasser.



Reçu avocat, M. Grévy se fit bientôt remarquer au barreau de Paris dans plusieurs causes où il défendit les écrivains du parti radical, et plaida dans le procès du 13 mai pour deux compagnons de Barbès.

En 1848, M. Grévy, que ses opinions avancées désignaient comme l'un des défenseurs de la République, fut nommé commissaire du gouvernement provisoire dans son département. Il s'y distingua par l'excessive modération qui est la vertu des gens que leur tempérament porte bien un peu à faire des omelettes, mais beaucoup plus à ne pas casser d'œufs.

Il poussa la prudence jusqu'à ses dernières limites, et presqu'à l'unanimité des suffrages, il fut envoyé à l'Assemblée constituante par le Jura.

Ce triomphe suffit à donner la mesure du radicalisme de M. Grévy ; un homme qui a le talent de contenter tout le monde et son père peut être un ange de mansuétude ; mais, comme il n'est pas admissible que l'on puisse donner à la fois satisfaction à 65,000 électeurs, dont une moitié veut la république et l'autre la monarchie, on est forcé de supposer que M. Grévy n'avait pas positivement à cette époque l'aspect ni la réputation d'un irréconciliable.



Toujours grâce à cette attitude du juste-milieu qui distingue les républicains platoniques, M. Grévy fut choisi par l'Assemblée comme vice-président.

Il monta souvent à la tribune pour y défendre les opinions démocratiques ; mais, quoiqu'il votât généralement avec la gauche, il se tint toujours loin du parti socialiste. C'était son droit de le faire, comme c'est le nôtre de le dire, afin que nos lecteurs n'accordent à M. Grévy ni plus ni moins d'admiration qu'il n'en mérite.

M. Grévy s'est surtout signalé à propos de la question de la présidence. Il s'opposa de toutes ses forces à ce que l'on ressuscitât de fait la monarchie constitutionnelle, même temporaire, en donnant à un monsieur quelconque des pouvoirs dont il serait, sans aucun doute, tenté de faire un mauvais usage la nuit. M. Grévy flairait le 2 décembre ; ce n'était déjà pas si bête.



Il proposa de nommer un *président du conseil des ministres* pour un temps illimité et conséquemment révocable toutes les demi-heures.

Avec la meilleure volonté du monde d'être désagréable à

M. Grévy, nous sommes forcé de déclarer que ce projet fut la plus belle inspiration de sa vie. Faire un bail, ne fût-il que de quatre ans, avec un homme à qui l'on donne la facilité de semer des croix d'honneur dans l'armée, c'est s'exposer presque à coup sûr à ce qu'il le renouvelle de force sans vous demander si cela vous convient. On tombe une fois par hasard sur un Cavaignac et vingt fois sur un Bonaparte.



D'ailleurs, si nous pouvions douter un seul instant de la sagesse du projet de M. Grévy, nous serions confirmé dans notre opinion par ce fait, qu'il fut repoussé à la majorité de 653 voix contre 158.



Après l'élection du 10 décembre, M. Grévy continua de prêter son concours à la cause libérale, et, à propos de l'expédition de Rome, ne cacha pas qu'il lui semblait aussi étrange de voir la République française s'opposer à la constitution d'une République romaine qu'il lui paraîtrait amusant de voir un asthmatique, qui se trouverait bien d'un remède, empêcher un autre asthmatique de prendre le pareil.



Depuis le 10 décembre jusqu'au coup d'Etat, M. Grévy fut fidèle à la cause démocratique, sans toutefois se compromettre, et fit constamment de l'opposition à Louis-Napoléon, pas assez pourtant pour être compris dans les persécutions qui suivirent ce *virement* à main armée.

Si nous insistons avec tant de persévérance sur le peu de désagrément que les opinions politiques de M. Grévy lui attirèrent, ce n'est pas par cet « *esprit de dénigrement systématique* » que M. le substitut de la République a naguère invoqué pour nous faire condamner par la neuvième chambre correctionnelle; non..... c'est que nous avons

pour principe absolu de mesurer la valeur des républicains aux disgrâces dont ils sont l'objet. Nous ne connaissons pas de meilleur moyen de nous rendre un compte exact de leur mérite que de le peser avec cet instrument de précision que nous prendrons la licence d'appeler le *persécutomètre*, au risque de froisser l'ingénieur Chevalier.



Vers 1867, M. Grévy venant d'être nommé bâtonnier de l'Ordre, rentra dans la vie politique et fut élu député de l'opinion démocratique par la deuxième circonscription du Jura. Il l'avait emporté avec tant d'avantage sur le candidat officiel, que l'année suivante, aux élections générales, le gouvernement impérial n'osa pas lui en opposer un autre, dans la crainte que son candidat breveté n'eût même pas la voix de tous les gardes champêtres.



Depuis cette époque jusqu'à l'Assemblée nationale de Bordeaux, M. Grévy fit peu parler de lui, ce qui est peut-être le devoir d'une honnête femme, mais pas tout à fait celui d'un député.

De nouveau élu président de l'Assemblée nationale de Versailles, M. Grévy la présida avec une honnêteté dont les Gavardie ne furent pas toujours satisfaits.

Déjà à cette époque on parlait éventuellement de M. Grévy pour remplacer M. Thiers à la présidence de la République.

Dire que ce fût là notre idéal... nous ne l'oserions pas; mais pour des gens alors menacés du duc d'Aumale, avoir M. Grévy, c'était être amputé du petit doigt alors que l'on avait peur de perdre le bras tout entier.

Le 30 janvier 1879, ces craintes — mettons si vous le voulez : ces espérances, pour ne froisser personne — se réalisèrent. M. de Mac Mahon, ce Guibollard des temps modernes, s'étant démis de ses fonctions présiden-

tielles afin de ne pas se brouiller avec Saint-Genest, l'Assemblée nationale lui donna séance tenante M. Grévy pour successeur.



Depuis ce temps, M. Grévy n'a cessé d'être ce que l'on appelle dans le monde politique : un président correct, c'est-à-dire un président volontairement sourd comme un pot, volontairement muet comme une carpe, immobile comme l'Arc de triomphe, impénétrable comme un roc ; c'est-à-dire un président modèle, c'est-à-dire un président inutile par la preuve même qu'il fait de l'inutilité de la Présidence.

De lui, il est vrai, la République n'a rien à craindre; mais pas beaucoup plus à espérer.

Et si les sept années qu'il a à passer sur le fauteuil présidentiel suffisent à convaincre la France qu'il est tout à fait superflu de lui donner un remplaçant, elles n'auront pas été complètement perdues.

Mais nous croyons que c'est là le maximum des services que la République peut attendre de ce président-potiche dont toute la vie politique aura tenu dans cette austère déclaration de principes :

— Si j'ai un conseil à donner à la République, c'est de ne jamais se payer le luxe bête et dangereux d'un président; mais si, malgré mon avis, cependant, elle persiste à s'en offrir un, je lui demande la préférence.



Au physique, M. Grévy a ce qu'on appelle une bonne figure; l'expression est honnête et franche quoique un peu dure; la bouche est presque aussi large que la conscience d'Emile Ollivier; il porte la barbe en collier et sur les nerfs des députés de la droite et même de ceux de la gauche pour rester « correct ».

En somme, M. Grévy est un de ces républicains qui, sur

la machine du progrès, ont la main plus près du serre-frein que de l'appareil moteur.

Avec des chauffeurs de ce calibre-là on va; mais on ne va pas vite.



M. Grévy appartient à cette catégorie de républicains qui sont surtout l'appui des républiques qui marchent toutes seules; mais il ne faudrait pas que celles-ci comptassent trop dessus pour les empêcher de tomber.

Notre avis est que les Grévy ne font pas mal dans une République, à la condition de laisser faire mieux par d'autres.

De même que l'on peut faire un très bon déjeuner avec presque rien en y ajoutant un fort beefsteack, nous croyons que l'on peut faire tout de même une bonne République avec des Grévy... en y ajoutant quelques Clémenceau.

Mai 1881.



NOTICE COMPLÉMENTAIRE

Dates à remplir

PAR LES COLLECTIONNEURS DU *TROMBINOSCOPE*



M. Grévy continue à dévider son septennat avec la même placidité et la même « correction » au milieu des luttes et des intrigues des partis. — Le.................... 18.... il descend de sa gaîne après avoir donné le rare et précieux exemple d'un président de République n'ayant jamais été tenté d'utiliser nuitamment l'armée à lui obtenir une prolongation de bail. — Il rentre dans la vie privée le................. 18.... et reprend son attitude de républicain-conservateur-progressiste sur place, à laquelle il a dû pendant toute sa vie ses succès d'estime et l'honneur d'être choisi pour chef par les hommes honnêtes, modérés et « corrects » qui ne se servent guère que des chevaux de bois de la fête de St-Cloud pour voler à la conquête de l'avenir. — Enfin, il meurt « correctement » le.................. 19.... en demandant que l'on écrive sur sa tombe :

A. GRÉVY

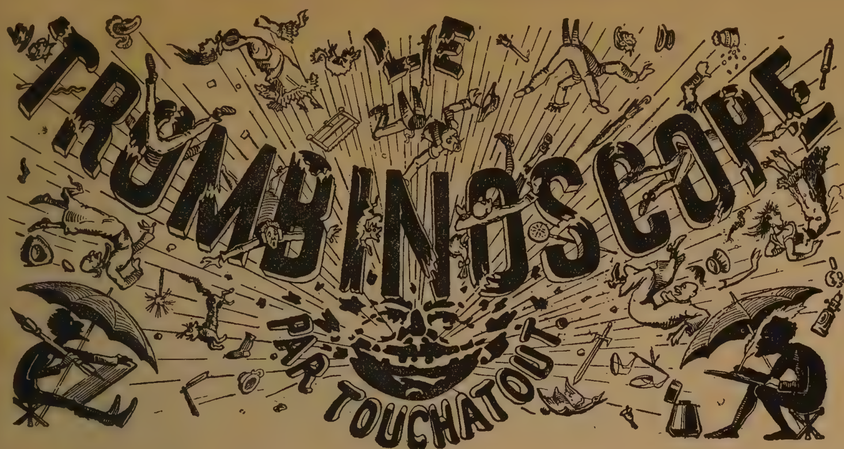
LA RÉPUBLIQUE RECONNAISSANTE

IL LUI SACRIFIA SA VIE

ET EN MOURUT

DE VIEILLESSE

10 CENTIMES





CLÉMENCEAU

GEORGES-BENJAMIN

Homme politique français, né à Mouilleron-en-Pareds (Vendée) en 1841.

Dès sa plus tendre enfance, il fit preuve d'une très grande intelligence. Il comprenait très vite, apprenait tout ce qu'on lui enseignait, devinait le reste et s'exprimait avec une extrême facilité.

Mais le côté saillant de son caractère — celui qui d'ailleurs en a fait l'homme que l'on sait — était une excessive concision et une horreur profonde pour les phrases inutiles.

Déjà à cinq ans, on ne pouvait lui arracher un mot de

plus que ceux qu'il croyait nécessaire de prononcer pour traduire sa pensée. Ainsi, jamais il ne disait :

— Maman, veux-tu me donner une tartine de confitures, s'il te plaît ?

Il disait tout simplement d'un ton net et arrêté :

— Confitures.

Pour lui ce mot était suffisant pour exprimer son désir ; le reste n'était que du remplissage vain et puéril.



Un ami de sa famille — une forte tête — prophétisa que cet enfant remarquable n'aurait pas son pareil, un jour, pour rédiger des dépêches télégraphiques à bon marché.

C'était bien observé ; mais le petit Benjamin visait plus haut. Il pensait déjà que la boursouflure de la phrase est un signe certain de l'empâtement de l'esprit et prévoyait qu'à la période fastidieuse de redondances oratoires allait prochainement succéder la phase de la clarté et de la simplicité dans les discours.

Il prévoyait enfin, qu'après le bourdonnement agaçant des bavards qui ne se servent de la parole que pour dissimuler l'absence de leur pensée, l'avenir et le succès seraient pour les hommes précis qui sauraient dire beaucoup de choses en peu de mots.



Ce fut à cela qu'il s'étudia avec soin.

Cette habitude de châtier sa parole le mena naturellement à simplifier tous les actes de sa vie.

De même qu'il ne parlait que lorsqu'il avait quelque chose à dire, il ne faisait que les gestes indispensables, ne mangeait que quand il avait faim, ne buvait que quand il avait soif, ne restait au lit que quand il dormait.

Rien de superflu, rien de délayé, rien d'arrondi dans son attitude ; pas un mouvement, pas une parole de perdus : le geste et le mot nécessaires, rien de plus.

De là cette correction physique et morale — qui n'est pourtant ni de la raideur ni de la dureté — et qui fit plus tard de M. Clémenceau cet homme intrinsèque marchant droit, pensant juste et disant vite.

M. Clémenceau commença ses études de médecine à Paris où il se lia avec la jeunesse démocratique. Quelques articles publiés par lui dans des journaux du quartier latin

attirèrent l'attention du gouvernement impérial qui, pour s'en venger à la manière noble des Bonaparte, lui fit refuser ses inscriptions.

Après un séjour en Amérique, M. Clémenceau revint en France, acheva ses études et se fit recevoir docteur. Sa thèse, dont le côté philosophique était vigoureusement accentué, fut très remarquée.

Après avoir lu ce document, un de ses examinateurs, qui n'était pas trop bête, s'écria :

— Bigre !... voilà un gaillard qui m'étonnerait beaucoup s'il ordonnait à ses malades des lavements à l'eau de Lourdes !....

En effet, M. Clémenceau s'établit médecin à Montmartre en 1870 et devint très rapidement populaire dans ce quartier, grâce à sa méthode simple et décisive. Il guérissait un malade en beaucoup moins de temps que n'en eussent mis beaucoup de ses confrères à trouver le nom latin de sa maladie.

Mais il n'aimait pas que ses clients lanternassent dans leurs réponses aux questions qu'il leur posait. Droit au but ! c'était son système.

— Avez-vous été à la garde-robe ce matin ? combien de fois ?... Etait-ce dur ?... L'odeur était-elle forte ?... demandait-il à une dame.

Et si celle-ci tournaillait... et cherchait mille détours pour essayer d'insinuer un tas de choses qui ne se sont jamais vues depuis les déesses, il l'interrompait net en lui disant :

— Voyons, pas d'histoires !... vous n'allez pas me dire que vous faites des pralines vanillées et des ronds d'ananas au kirsch !...



Aussitôt après le 4 septembre 1870, M. Clémenceau entra dans la vie politique. Il fut nommé maire du XVIIIe arrondissement et, un mois plus tard, membre de l'enseignement communal.

Il apporta naturellement dans ces dernières fonctions les aptitudes de son tempérament tout d'une pièce.

Son premier soin fut de prescrire l'enseignement laïque dans son arrondissement.

Bref et logique comme toujours, il s'était dit :

— Deux et deux quatre... La Seine passe à Paris...

Louis XIV est mort en 1715... l'H est aspiré dans : haricot... l'air est composé d'oxygène et d'azote... un carré parfait a quatre côtés égaux... voilà ce que l'on doit apprendre aux enfants, parce que c'est sûr ; mais le catéchisme et l'histoire sainte, ils liront ça s'ils le veulent quand ils seront grands, en même temps que Voltaire, et ils choisiront.

Le 8 février 1871, M. Clémenceau fut nommé député de la Seine par 95,000 voix. Il alla siéger à l'extrême gauche.

Lorsque éclata le mouvement du 18 mars, il était maire du XVIIIe arrondissement. Cité plus tard, comme témoin, dans l'affaire des généraux Lecomte et Clément Thomas, il lui sembla que le conseil de guerre cherchait à le représenter comme complice de cette exécution qu'il avait pourtant essayé d'éviter.

Les situations louches ne pouvaient être du goût de M. Clémenceau. Il se leva et demanda à passer sur le banc des accusés, ce qu'il ne put obtenir des Basiles versaillais.

— Alors taisez-vous !... leur dit sévèrement M. Clémenceau. On accuse les gens, et on les laisse se défendre ; ou on ne les accuse pas et on les laisse tranquilles.



Pendant l'insurrection communaliste, M. Clémenceau fut un de ceux qui cherchèrent à éviter l'aggravation du conflit en proposant à l'Assemblée de voter des élections municipales réclamées par la population parisienne.

Cette attitude pouvait, en effet, conjurer de grands malheurs.

Inutile de dire que le jeune député fut reçu par ses confrères de Versailles comme un inventeur de verre incassable par une corporation de vitriers.



Le 27 mars suivant, M. Clémenceau estimant qu'une Assemblée élue uniquement pour éteindre la guerre étrangère avait plus que largement exécuté son mandat en allumant, par dessus le marché, la guerre civile, donna sa démission de député.

Trois mois après il fut élu de nouveau conseiller municipal à Clignancourt, puis président de ce conseil le 29 novembre suivant.

En montant au fauteuil, il prononça un vigoureux éloge de Paris. Il pensait qu'une ville qui n'avait cessé d'essuyer les obus prussiens pendant six mois que pour essuyer pendant trois autres les bombes versaillaises; le tout pour tenter d'arracher la France des mains de l'étranger et la République des griffes des royalistes, méritait bien d'être baisée publiquement au front, ne fût-ce que pour la consoler de l'avoir été par les Judas de la prétendue défense nationale.



Le 20 février 1876, M. Clémenceau fut réélu député du XVIII[e] arrondissement après avoir accepté dans son entier le programme radical.

Après la crise de diarrhée de coup d'Etat de M. de Mac Mahon, le 16 mai 1877, il fut pour la troisième fois envoyé à la Chambre par 18,620 voix sur 18,820. C'était un triomphe éclatant.



A ce moment, on craignait sérieusement que le maréchal ne trempât sa « loyale épée » dans le sang d'un nouveau Deux-Décembre; et M. Clémenceau — dont l'énergie froide était connue — fut nommé, par la réunion des gauches, membre d'un comité de résistance aux petites farces dix-huit brumeuses que pouvait mijoter le Bayard des temps modernes.



En mars 1879, M. Clémenceau demanda la mise en accusation des ministres du 16 mai. Il ne fut pas assez heureux pour faire comprendre à la Chambre à quel point il était scandaleux de ne demander aucun compte à des gens qui avaient touché 60,000 francs par an de la République pour la trahir, quand on avait fusillé 35,000 citoyens qui l'avaient défendue, sauvée pour trente sous par jour.



En janvier 1880, M. Clémenceau fonda un grand journal quotidien : la *Justice*. Comme tous les journaux qui sont — ou passent pour être — au service d'une personnalité, la *Justice* n'obtint peut-être pas auprès du public la faveur que son fondateur avait pu rêver.

Les feuilles de ce genre sont presque fatalement vouées à une allure monocorde qui provoque vite une sorte d'indifférence relative.

Il faudrait être un ange — quand on a un nom politique — pour ne pas faire d'un journal à soi une sorte de prospectus personnel, ou alors être un bien grand roublard pour le faire sans que le public s'en aperçoive.



Au physique, M. Clémenceau est bien — contrairement à ce qui arrive souvent — l'homme de son œuvre. Dans sa physionomie comme dans sa parole, dans sa construction matérielle comme dans son esprit, rien de trop, rien d'empâté, rien d'indécis.

Sa taille, bien prise, est moyenne. Lorsqu'il eut atteint cinq pieds trois pouces — le maximum qu'il s'était fixé d'avance pour pouvoir tenir assis dans les omnibus avec un chapeau haut de forme, il s'arrêta net, en se disant :

— Assez !... davantage serait inutile.



Pas d'embonpoint, naturellement !... Il en a horreur, comme de tout ce qui pèse sans être une résistance, de tout ce qui encombre sans être une force.

Très robuste, très vif et très adroit, il excelle dans tous les exercices et y apporte d'ailleurs cette précision qui est le fond de sa nature.

Toujours aller droit au but, toujours prendre le plus court, tel est son système.

Quand il tire au pistolet, il ne met jamais des balles que dans le noir parce que pour aller à côté, ou dessus, ou dessous, elles auraient plus de trajet à faire et mettraient nécessairement plus de temps à arriver, partant en biais.

L'œil est doux, mais très ferme.

Il a voulu avoir le nez droit parce qu'il a calculé — et c'est du reste mathématique — qu'un nez dont les conduits sont courbes se mouche beaucoup moins vite.



Fidèle à notre principe de ne jamais nous emballer sur les innombrables qualités que l'on constate chez tous les fiancés avant le mariage, afin de n'avoir pas à gémir des

défauts qu'ils ne laissent voir qu'après, nous ne nous hasarderons pas à prédire à la République dont M. Clémenceau va peut-être devenir prochainement l'amant heureux, une lune de miel éternelle.

La République et nous, avons été tant de fois volés !... (*Voir la première édition du* TROMBINOSCOPE).

Ce qui est certain, c'est que M. Clémenceau est, jusqu'à présent, un des hommes — peut-être même : l'homme — le plus complet du parti républicain.

Ses discours, dans lesquels il procède par phrases brèves, nettes et acérées, sans aucune bavochure, ont toujours une portée terrible; en l'entendant, il semble que l'on voyage dans un train direct; et quand, après lui, on assiste au défilé de phrases creuses et macaroniques de quelque opportuniste engraissé, on croit être trimbalé de Paris à Nice dans un des anciens coucous de St-Denis.



Succinct, exact et serré, M. Clémenceau frappe toujours sûrement et ne perd aucun de ses coups.

Nous le répétons : l'acier de ses flèches paraît trempé de façon à ne s'émousser sur rien ; mais qu'adviendrait-il le jour où on lui changerait le carquois dans lequel il les prend, en un portefeuille de ministre... ou tout autre cuir de Russie plus important ?

Dieu seul le sait !... et il n'a pas voulu nous le dire.

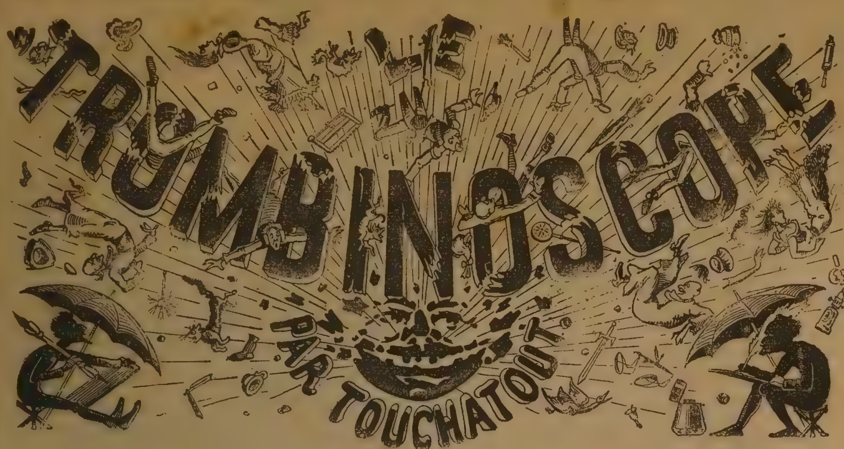
Mai 1881.

NOTICE COMPLÉMENTARE

Dates à remplir

PAR LES COLLECTIONNEURS DU *TROMBINOSCOPE*

M. Clémenceau est réélu député de son arrondissement le..... .... 18.... par tous ses précédents électeurs — plus les nouveaux — pendant que M. Gambetta est obligé d'aller se faire une virginité opportuniste loin de Belleville, dans une circonscription de la nuance Thiers Transnonnain. — Chef de l'opposition, il devient le............... 18...., président du Conseil. — On s'attend alors naturellement à lui voir appliquer le programme de Clignancourt. — En effet, il l'applique (ou ne l'applique pas) ; mais, mettons qu'il l'applique, le................ 18....; — Enfin, fidèle à ses principes de netteté, de concision et de laconisme, il meurt le............... 19...., du dépit qu'il éprouve en voyant revenir l'ancienne mode de répéter deux fois : *monsieur* dans les suscriptions de cartes postales.





GAMBETTA

Léon

Avocat et homme politique français, né à Cahors le 30 octobre 1838, d'une famille génoise, suivant Vapereau; les bonapartistes dirent longtemps : *gêneuse;* maintenant, c'est le tour des intransigeants.

M. Gambetta se lança dans les rangs de l'opposition et se fit une spécialité de défendre devant la justice les accusés politiques.

Il apporta tant de chaleur et de passion dans ses plaidoyers, que ses clients empochèrent régulièrement deux ou trois ans d'emprisonnement de plus que s'ils eussent été défendus par Lachaud ou tout autre ; mais la popularité du jeune avocat n'en grandissait que plus vite, ce qui était pour eux une compensation.

On sait, en effet, de quelle façon les avocats politiques défendent leurs clients :

« Messieurs les juges — disent-ils — cet homme que
» vous avez devant vous a traité de *grand melon* le sergent
» de ville qui lui avait flanqué un coup de casse-tête dans
» le dos ; il ne faut pas donner à cette injure une impor-
» tance autre que son importance réelle. Dans un délit, on
» doit avant tout considérer l'intention ; mon client a voulu
» dire *grand mufle!*... c'est l'expression qui lui a manqué.
» Je ne vous parlerai pas, messieurs les juges, du re-
» pentir de l'accusé, il n'en a pas!... et je profiterai de
» cette occasion qui m'est offerte pour protester au nom
» de la liberté, ce bien le plus sacré, contre un pouvoir
» indigne et despotique qui nous opprime depuis vingt
» ans, et qui, un jour ou l'autre, doit disparaître par
» l'excès même de son infamie!... Oui, messieurs les
» juges!... le moment approche où les peuples, bri-
» sant..., etc..., etc. »

On voit le reste d'ici ; les juges, furieux, font la bonne mesure à l'accusé, et l'avocat met, en rentrant chez lui, cinq mille voix en portefeuille pour les élections prochaines.

En décembre 1868, plusieurs journaux qui avaient ouvert des souscriptions pour élever un monument au représentant Baudin, furent poursuivis ; M. Gambetta les défendit avec une vigueur dont tout le monde fut transporté ; les accusés, même, furent à deux doigts de l'être.

En mars 1869, il plaida d'une manière non moins brillante pour le journal toulousain l'*Emancipation;* et aux élections il fut élu victorieusement à Paris et à Marseille ; il opta pour cette dernière ville.

Pour préparer son élection, M. Gambetta avait dû prononcer de nombreux discours dans les réunions publiques ; il y gagna une laryngite qui l'atteignit à peine élu, et il dut prendre quelques jours de repos qu'il employa, dit-on, moins à retrouver son organe qu'à chercher sa *voie*, car dans les rangs des purs, il était déjà entaché d...'indécision.

Il revint prendre sa place au Corps législatif, où, pas plus que ses collègues Jules Favres, Jules Simon et autres, il n'eut assez de vigueur pour provoquer le renversement de l'Empire, après les honteuses défaites de Vélocipède père.

Comme eux, cependant, il fut désigné pour faire partie du gouvernement de la Défense nationale et prit part à ses travaux. On assure, à son honneur, qu'il donnait un peu moins que ses collègues dans le plan Trochu, et qu'il voulait imprimer à la défense une allure révolutionnaire ; mais chaque fois qu'il prenait la parole dans ce sens, le général Trochu faisait avec terreur le signe de la croix et dressait son buvard entre lui et Gambetta, comme si ce dernier voulait lui jeter un sort.

Quand l'investissement de Paris fut complet, soit qu'il eût plein le dos de voir M. Trochu persister à défendre Paris en brûlant des cierges, soit que ses collègues ne fussent pas fâchés de l'éloigner, M. Gambetta enjamba les lignes prussiennes en ballon et alla organiser la résistance de la province à Tours.

Là, le fougueux tribun, qui paraissait vouloir enfin, après ses premières hésitations, entrer tête baissée dans les traditions de 92, s'en donna à cœur-joie, délivré du voisinage engourdissant de ses collègues de Paris.

La lumière n'est pas encore faite sur les agissements de M. Gambetta à Tours et à Bordeaux, où il alla ensuite.

Le succès n'ayant pas couronné son œuvre, beaucoup de gens l'ont attaqué; mais, d'après ce que l'on sait jusqu'ici, il est permis de croire, en tenant compte des difficultés de la situation, que le jeune républicain souleva plus de montagnes, en trois mois, que le général Trochu de Sainte-Geneviève n'eût préparé de sorties en cinquante années.

Il organisa des armées, congédia les anciens fonctionnaires de l'Empire, fit arrêter les princes d'Orléans qui étaient accourus se mêler de ce qui ne les regardait pas, etc.. etc.

Quand M. Jules Favre eut signé le soi-disant armistice qui désarmait la France entière, M. Gambetta refusa de souscrire à cette honte, et donna sa démission.

M. Gambetta, de tous les hommes qui traversèrent la crise de 1870, fut le seul dont la popularité survécut quelques semaines à nos désastres.

On disait bien un peu déjà que, chez M. Gambetta, le patriote était fortement doublé de l'homme adroit et soigneux de sa popularité; sa retraite et son silence, après la conclusion de la paix, donneraient quelque créance à cette opinion.

Quoi qu'il en soit et comme, en résumé, il n'y a pas de saints sur la terre, il demeure avéré que M. Gambetta, débordé, noyé par le mauvais vouloir et les principes routiniers des provinces, eût fait merveille à Paris, secondé par l'élan républicain que les Trochu et consorts redoutaient comme le feu.

L'histoire fera la part de chacun : soulever les poireaux au nom de la République, était presque aussi impossible que de magnétiser l'obélisque; et avoir tenté — même en vain — d'enflammer les provinces, sera toujours plus glorieux que d'avoir réussi à éteindre Paris.

Après qu'il eut quitté le pouvoir, M. Gambetta se tint quelque temps à l'écart. Il se reposait l'esprit en construisant des bibelots d'étagère.

Il avait — entre autres choses — imaginé un petit baromètre assez original qu'il appelait : *baromètre Trochu.*

C'était une petite forteresse en carton; dans l'intérieur, on apercevait le général en grande tenue, prêt à sortir.

Quand le temps était froid, humide ou venteux, le général ne sortait pas du fort; mais aussitôt que le temps changeait, il restait dedans.

Ces distractions innocentes ne suffirent pas longtemps à M. Gambetta. Le 8 février 1871 il posa sa candidature à la députation et fut élu par neuf départements.

Il opta pour Paris, qu'il alla immédiatement représenter à... Saint-Sébastien (Espagne), où il construisit prudemment des châteaux pendant que l'on brûlait à Paris ceux de l'Hôtel de Ville et des Tuileries (mai 1871).

Quand les marrons furent tirés de ce feu terrible, M. Gambetta reparut — vierge en apparence de toute solidarité avec la Commune, et pur, en apparence également, de toute complicité avec les sieurs Thiers, Gallifet, Garcin et Cie.

En somme, un homme tout neuf, pouvant mettre à la voile par n'importe quel vent.

Le vent s'éleva dans la direction de M. Thiers : M. Gambetta n'eut qu'à se laisser pousser, en oubliant que le bonhomme Transnonain l'avait tout récemment traité de « fou furieux. »

Il le fit avec cet esprit et cette bonne grâce qui caractérisent les gens dont la mémoire s'allonge et se replie comme une lorgnette, selon qu'ils ont intérêt à oublier au bout d'une demi-heure les injures de ceux qui peuvent leur être utiles ou à se souvenir au bout de dix ans des petits papiers pouvant compromettre ceux qui menacent de les gêner.

Le 5 novembre 1871, M. Gambetta fonda un grand journal politique : la *République française.*

Cette feuille ennuyeuse comme la pluie, mais affectant le ton hautain d'un quasi-officiel gouvernemental, prit bien vite une très grande importance aux yeux de cette masse imbécile que l'on attrape toujours en évitant de sourire et en boutonnant sa redingote jusqu'au menton.

Alors commença crânement l'évolution prévue.

De temps à autre M. Gambetta faisait semblant de payer en monnaie de singe un petit acompte à ses électeurs de Belleville, soit en annonçant la venue de « *nouvelles couches sociales,* » soit en combattant la construction de l'église du Sacré-Cœur, soit en réclamant le respect pour les enterrements civils.

Mais du véritable programme de Belleville, de celui qui l'avait hissé où il était, jamais un traître mot.

De 1871 à 1875, M. Gambetta consacra tous ses efforts — et tout son talent, il faut bien le dire, — à créer, amalgamer et concentrer ce parti funeste, nommé bien à tort :

l'opportunisme, et qui n'est en réalité que mâchavidisme, puisque sous prétexte d'opportunité il fait marquer le pas sur place à la France depuis plus de dix années.

En 1875, M. Gambetta tritura tellement bien les groupes, fondit tellement bien les centres et piétina tellement bien les principes, qu'il amena la Chambre à nous voter cette funambulesque wallonade en bouteille que certaines gens s'obstinent à appeler une constitution.

Quelques murmures s'élevèrent alors, et M. Gambetta dut aller expliquer à ses électeurs de Belleville les beautés du wallonat qu'il avait contribué à ériger.

Il le fit avec quelque aplomb et n'hésita pas à affirmer à ses mandants que le Sénat — qu'il appelait complaisamment : le Grand Conseil des communes — était la huitième merveille du monde.

Dans le même discours, il appuya fortement sur ce point qu'en « *politique il faut tenir compte de tout, que l'absolu » n'existe pas, que la patience, la sagesse, etc... etc...* »

Nous la connaissons.

Belleville aussi la connaissait ; mais pas encore assez pourtant ; car le 20 février 1876, M. Gambetta fut réélu dans cette circonscription.

Devant tant de naïveté, l'ex-irréconciliable de l'Empire pensa qu'il n'avait plus besoin de se gêner, et la première chose qu'il fit en reprenant sa place à la Chambre fut de voter contre l'amnistie totale proposée par Raspail (19 mai).

Il fallut retourner à Belleville expliquer encore cette contenance-là. M. Gambetta y retourna, et — toujours avec un certain toupet — il essaya de faire comprendre à ses commettants que s'opposer à l'amnistie quand on avait été élu pour la demander, c'était là ce qu'on appelait : « *la politique des résultats.* »

Il faut leur rendre cette justice : les Bellevillois semblèrent comprendre un peu moins bien que la première fois.

Cependant, M. Gambetta avait imaginé un truc pour conjurer son impopularité naissante.

Ce truc, qu'il exploitait vigoureusement, consistait à faire une scène bruyante au bonapartisme ou au cléricalisme chaque fois qu'on l'accusait de se moucher dans son programme de Belleville.

On était sûr, le lendemain du jour où on lui avait demandé où en était son projet d'abrogation de toutes les lois contre la presse, de le voir monter à la tribune et crier à M. Rouher :

— Vous avez perdu la France !...

De même, quand on lui rappelait qu'il avait promis d'appuyer le droit de réunion, il étendait le bras vers Mgr Dupanloup en vociférant :

— Le cléricalisme, voilà l'ennemi !...

Cette façon de payer ses billets en répondant au garçon de banque qui vous les présente : « *Mon concierge est une canaille !* » ne pouvait avoir qu'un temps. Le moyen fut assez vite usé.

On raconte à ce propos que lorsqu'un électeur de M. Gambetta se faisait annoncer chez son mandataire, le caniche noir du député — qui était très intelligent — quittait bien vite le cabinet de travail de son maître et se réfugiait à la cuisine.

Ce chien roublard se disait :

— Mon vieux, si tu restes là et qu'on lui parle de son programme de Belleville, c'est toi qui vas écoper !...

Devenu chef incontestable de l'opportunisme, M. Gambetta fut, à différentes reprises, sommé par les républicains d'accepter un ministère. Il répondit invariablement :

— Pas si bête !...

M. Gambetta sait qu'il n'y a pas de rôle politique plus avantageux que celui qui consiste à tenir... le bras de ceux qui tiennent la queue de la poêle, parce que ce n'est jamais à celui-là que l'on s'en prend quand l'omelette est brûlée.

Il se laissa néanmoins élire président de la Chambre des députés le 30 janvier 1879 et se fit de ce poste escarpé un nouveau Saint-Sébastien à l'intérieur.

Il ne descendit de ce fauteuil qu'une seule fois — en juillet 1880 — pour défendre l'amnistie totale qu'il avait repoussée pendant dix années, comme nous l'avons vu.

Mais la question était devenue mûre et l'opportunisme de M. Gambetta lui fit un devoir de s'adjuger frauduleusement le bénéfice d'avoir fait voter l'amnistie, le jour où il ne pouvait plus l'empêcher de l'être.

Vers la fin de 1880, un événement scandaleux connu sous le nom de l'*affaire des petits papiers* vint sensiblement diminuer le solde de prestige dont M. Gambetta pouvait jouir encore.

Une soi-disant lettre qui lui avait été soi-disant adressée par M. Rochefort en 1871 fut tout à coup publiée par ses soins au bout de dix ans.

Cette lettre, hâtons-nous de le dire, était absolument insignifiante et — fût-elle vraie — ne déshonorait personne.

Pendant un mois cependant la France entière se passionna pour cette question : L'a-t-il reçue, ne l'a-t-il pas reçue ?

Et la conclusion du public fut celle-ci :

S'il l'a reçue, la publier n'est pas très propre...; s'il ne l'a pas reçue, l'inventer c'est bien sale.

Au physique, M. Gambetta est de moyenne taille. Depuis 1870 son ventre a grossi en même temps que son renom; aujourd'hui son ventre continue seul la route, outrageusement lâché par son compagnon de voyage.

Avant l'empâtement de la période opportuniste, ses

traits étaient énergiques : à côté des visages pâteux et lippus de ses collègues : Favre, Picard et Simon, le sien faisait l'effet d'un masque d'acier entre trois mottes de saindoux fondant.

M. Gambetta est borgne, c'est là-dessus qu'il compte pour rester le roi des opportunistes. Il a pour lui le fameux proverbe.

Son tempérament est un peu fiévreux. Il travaille beaucoup et se couche le plus tard possible pour éviter de rêver de Rochefort et de Jules Simon.

M. Gambetta est aujourd'hui au faux apogée de sa fausse gloire, car il faut appeler fausse gloire celle que l'on escamote en reniant le peuple qui a cru en vous, pour conquérir le suffrage de la bourgeoisie, l'ennemie du peuple.

La place de Danton était vacante depuis quatre-vingts ans. M. Gambetta a préféré attendre encore quelques mois et prendre celle de M. Thiers. Grand bien lui fasse.

Mais s'il est vrai que l'on doive juger de la poigne de l'ouvrier par l'outil qu'il choisit pour son bras, M. Gambetta nous apparaît comme une paire de biceps bien surfaits, car après avoir fait mine de soulever la formidable pioche révolutionnaire, de laquelle seule la France peut tout attendre, il s'est rabattu piteusement sur la lime à ongles de l'opportunisme.

Ce serait déjà bien faible pour percer l'isthme de Panama!... mais pour démolir ce qui nous gêne depuis quatorze siècles!... on n'ose pas y penser!...

Juillet 1881.

NOTICE COMPLÉMENTAIRE

Dates à remplir

PAR LES COLLECTIONNEURS DU *TROMBINOSCOPE*

Réélu le . . . . . . 1881 dans 43 circonscriptions bien pensantes, — rien de Belleville, — M. Gambetta semble désigné pour prendre enfin la présidence du conseil des ministres. Il refuse. — Du . . . . . . 18.., au . . . . . . 18.., il continue — toujours dédaigneux des portefeuilles qui lui sont offerts — à diriger le parti opportuniste et à combattre les théories des écrivains intransigeants en faisant publier de temps à autre quelques feuillets égarés depuis 1867 de leur livre de blanchissage. — De si nobles efforts sont enfin couronnés de succès, et M. Gambetta, devenu assez sûr aux yeux de la bourgeoisie ventripotente, est nommé président de la République le . . . . . . 18... — Enfin, il meurt le . . . . . . 19.., du violent dépit qu'il éprouve en apprenant qu'un de ses publicistes à tout faire qu'il avait chargé de trouver dans ses vieux papiers un brouillon de lettre écrasant pour Clémenceau, s'est trompé de casier et a fait reproduire en pleine première page du *Voltaire* la copie de son fameux programme de Belleville. Ainsi s'accomplit la parole de l'Evangile : Celui qui se sert des petits papiers périra par les petits papiers.



10 CENTIMES





RÉPUBLIQUE

AIMÉE-DÉSIRÉE

Née en France le 21 septembre 1793. — Elle est la fille aînée du DROIT et de la RAISON.

Sa mère la porta pendant des siècles dans son sein. On pouvait croire qu'elle n'accoucherait jamais, tant cette gestation semblait longue; mais on avait tort de s'impatienter.

Depuis longtemps la RAISON sentait remuer dans ses flancs l'enfant qu'elle devait un jour mettre au monde.

Vers le milieu du XVIIIe siècle, de violentes coliques Voltaireuses et Diderotiques annoncèrent la prochaine délivrance de la pauvre mère.

En effet, par une belle matinée d'octobre, la Convention annonça au peuple, transporté d'enthousiasme, que Sa Majesté Nationale la Raison venait de donner à la France une ravissante petite fille qui avait reçu en naissant les nom et prénoms de Désirée-Aimée RÉPUBLIQUE.



Le peuple demanda à voir l'enfant, et la trouva si belle qu'il l'embrassa à la dévorer; et, comme ces petites princesses des contes de Perrault qui recevaient de chacune des fées rassemblées autour de leur berceau un don qui devait contribuer à en faire les créatures les plus accomplies, Aimée RÉPUBLIQUE reçut des baisers ardents d'un peuple brave, ardent, courageux et fier, la beauté, la grâce, la valeur et la vertu.



Mais, hélas! toujours comme dans les contes de Perrault, une mauvaise fée demanda assez aigrement à faire, elle aussi, son cadeau à l'enfant.

C'était la fée IGNORANCE. — Elle toucha du bout de sa vilaine baguette la petite Aimée, en lui disant d'un air pointu : « Fillette!... je ne puis te retirer les dons que tous » ces braves gens viennent de te faire. Mais je puis retar- » der ton triomphe, et je te condamne à souffrir, à lutter, » et à ne surmonter les obstacles que le jour où il n'y aura » plus en France un seul homme ne sachant pas lire. »

La jeune Aimée entra dans la vie, pleine de candeur, de courage et d'honnêteté; mais naïve, inexpérimentée, sans défense.

La France était alors envahie de toutes parts. Aimée RÉPUBLIQUE nettoya le sol de tous ses ennemis; elle réforma les lois iniques sous lesquelles le peuple gémissait depuis quatorze cents ans, créa toute une génération de héros...

En un mot, Aimée fit de grandes choses; mais, dans son inexpérience, commit aussi quelques fautes.

Ses ennemis en profitèrent et, le 18 brumaire, un d'entre eux qu'Aimée avait pourtant fait le plus grand et le plus glorieux entre tous, étouffa traîtreusement la belle enfant.



Aimée RÉPUBLIQUE fut près d'un demi-siècle sans reprendre connaissance. — Le 24 février 1848, elle rouvrit les yeux. Elle apprit que l'on avait dit beaucoup de mal d'elle pendant qu'elle était évanouie.

Aimée RÉPUBLIQUE s'apercevant qu'on l'accusait surtout d'avoir été jadis un peu violente, se mit en tête de ramener tout le monde à elle par la douceur.

Il y a douceur et douceur. Le désir d'être adorée jeta Aimée d'un excès dans l'autre. Appréhendant de se faire trop craindre, cette fois elle ne se fit pas assez respecter.

Sans colère et sans rancune pour les gens qui l'avaient trompée, trahie, calomniée et assassinée, elle ouvrit toutes grandes les portes de la France : ses ennemis de la veille purent en sortir, et ceux du lendemain y rentrer.



Elle crut à tous les baisers de Judas que les traîtres déposaient sur son front pur, elle crut à toutes les conversions hypocrites. Elle ne sut ni se venger, ce qui est bien!... ni se défendre, ce qui est mal!...

Les ennemis d'Aimée RÉPUBLIQUE l'avaient guettée jadis, à ses premières violences; ils la guettaient cette fois à ses premières générosités. — Ils n'attendirent pas longtemps; et Aimée RÉPUBLIQUE, victime de son excessive modération, comme elle l'avait été de ses premiers excès, fut de nouveau surprise sans défense et terrassée le 2 décembre 1852, par le neveu de l'homme qui l'avait égorgée cinquante ans auparavant.



Cette fois, l'humiliation d'Aimée fut encore plus terrible.

Le 18 brumaire elle avait succombé sous les coups d'un malfaiteur de génie; le 2 décembre elle était écrasée sous la botte éculée d'un pitre.



Aimée République mit encore dix-neuf années à reprendre ses sens. Lorsqu'elle revint à elle, elle vit sa pauvre France à deux doigts de son écroulement.

Hélas! elle fit ce qu'elle put; mais ne sauva que ce qui restait d'honneur à sauver. Il semblait que cette fois les épreuves dussent être finies pour la pauvre enfant. Personne ne doutait que la mauvaise fée à laquelle elle devait tous ses malheurs ne fût à bout de puissance. — Cet espoir était vain.

Pendant plus de quatre années consécutives, même après qu'elle eut payé une rançon de cinq milliards que nous avait imposée l'envahisseur, de méchantes gens firent à la pauvre Aimée toutes les avanies imaginables.

On commença à lui imputer tout ce qui arrivait de fâcheux : l'augmentation des impôts qu'il lui avait fallu doubler pour payer les dégâts de son second égorgeur, le mauvais état du commerce tué par l'invasion.

On répéta chaque jour qu'elle était la cause de la misère, de la mauvaise récolte, des accidents d'omnibus, des hivers rigoureux, du phylloxera, des cas de petite vérole, etc., etc...



La pauvrette endurait tout cela avec une patience d'ange et continuait à faire de son mieux pour remettre la France sur pied.

Quand ses calomniateurs l'eurent bien vilipendée, bien meurtrie, bien affaiblie, ils essayèrent de la tuer tout à fait en lui contestant sa légitimité. Ils allaient partout, criant bien fort : « Voyez donc cette petite gueuse, cette intri-
» gante !... qui prétend être redevenue le gouvernement de
» la France !... Ce n'est pas vrai !... Ce n'est qu'une cou-
» reuse... et la preuve, c'est que nous allons biffer son

» nom de nos papiers publics et en mettre un autre à la
» place. »



Effectivement, ils se mirent en devoir de biffer et ils biffèrent; mais quand il fallut mettre à la place cet « *autre nom*, » ils se trouvèrent bien empêchés, n'étant d'accord sur aucun. Si bien qu'un beau jour, le 25 février 1875, au moment où il semblait évident à presque tout le monde que la chère petite Aimée RÉPUBLIQUE n'avait plus qu'à faire ses paquets pour la troisième fois, ses persécuteurs, fort en peine de la remplacer, se radoucirent et lui firent gracieusement une place à ce foyer dont ils menaçaient de la chasser si durement.

Ils lui donnèrent de beaux habits neufs, d'une nuance un peu pâle, il est vrai, pour son goût, mais la pauvre enfant avait été jusque-là si peu gâtée qu'elle s'est encore trouvée bien heureuse de recevoir ce costume.

Elle pensa avec raison que pendant qu'elle userait celui-là, on aurait le temps de lui en préparer un autre d'une couleur mieux à sa convenance.

Hélas !... depuis cette époque, elle a déjà usé plusieurs tuniques rose pâle, en espérant toujours une d'un ton plus vif.

Mais elle a eu le chagrin de voir ses habilleurs lui tailler constamment les neuves dans la même étoffe.



L'obstacle vient toujours de la mauvaise fée qui, lors du baptême d'Aimée, lui jeta un sort.

Depuis sa naissance, la mauvaise fée la poursuit sans cesse sous divers travestissements.

Un des derniers que prit la sorcière, il y a quelque temps, fut celui de l'*ordre moral*. Il n'est pas de niches que, sous ce déguisement, elle ne fît à la pauvre petite, qui faillit y rester vers la fin du septennat, heureusement écourté, du maréchal de Mac Mahon.



A peine sortie de cette dure épreuve, Aimée République retrouva sa vieille guenon lui barrant encore la route, sous les traits de l'*opportunisme.*

Cependant il est visible que de jour en jour la puissance fatale de la mauvaise fée diminue à vue d'œil.

Encore un effort, encore un peu de patience, et Aimée République aura conjuré les derniers maléfices de cette horrible gnomide dont les griffes s'usent et dont les dents tombent.



On prévoit que la dernière incarnation de la vieille, après les élections prochaines, va être le Sénat.

Acculée à ce dernier moyen de nuire, la mauvaise fée tentera, sans doute, des efforts désespérés pour empêcher Aimée République de toucher au but suprême.

Forte d'un pouvoir infernal qu'elle tient d'une constitution escamotée en 1871 à l'ombre du casque de M. Bismarck, elle empêchera tout, s'opposera à tout, rejettera tout.



Alors s'engagera la lutte définitive entre les représentants du peuple, directement élus par la nation, légitimes tuteurs d'Aimée, et la mauvaise vieille, — représentée par le Sénat, — c'est-à-dire par 75 élus du Sénat lui-même — ce qui est un comble — et 225 élus d'un petit tas de classes-dirigeantes.



Le dénouement de ce conflit ne saurait être douteux.

Si les lutteurs tiennent bon et que la vieille résiste, il faudra bien que quelqu'un les départage.

Ce quelqu'un ce sera l'opinion publique, révoltée à la fin de tant de malveillance et d'audace.



Aussi malintentionnée que puisse être la sorcière, il lui faudra bien rentrer dans son trou le jour où dix millions

de pommes cuites — présageant des projectiles plus durs — se seront, sous forme de bulletins de vote, aplaties sur son vieux nez rognonneux et crochu.

Amen !...

Au physique, Désirée-Aimée République est une splendide créature dont les malheurs ont pour ainsi dire augmenté la beauté.

Fille du Droit, elle a de son père la fierté, la vaillance et la sérénité. Fille de la Raison, elle a reçu de sa mère cette attitude ferme, simple et calme qui la rend si imposante.

Dans quelque temps, lorsque les dernières traces de ses souffrances auront disparu, elle sera si rayonnante de force et de santé, que ses derniers ennemis — s'il lui en reste — n'oseront plus la regarder en face.

Juillet 1881.

NOTICE COMPLÉMENTAIRE

Dates à remplir

PAR LES COLLECTIONNEURS DU *TROMBINOSCOPE*

Le . . . . 188 , Aimée République triomphe simplement, comme il convient à une personne de sa valeur et de son rang. — Cependant, instruite par de cruelles expériences, elle sait cette fois ne se venger d'aucun de ses bourreaux, mais se faire respecter de tous ses ennemis. Véritable régénératrice de la France, elle lui rend sa grandeur, la vraie, qui consiste à être libre, et non la fausse, qui consiste à asservir les autres. — Enfin, après avoir reconquis au peuple français jusqu'au dernier de ses droits, elle se fait faire des cartes de visite qu'elle adresse aux peuples voisins qui n'ont pas encore eu la même chance; et sur ces cartes, les rois d'alentour peuvent lire :

MADEMOISELLE

AIMÉE RÉPUBLIQUE FRANÇAISE

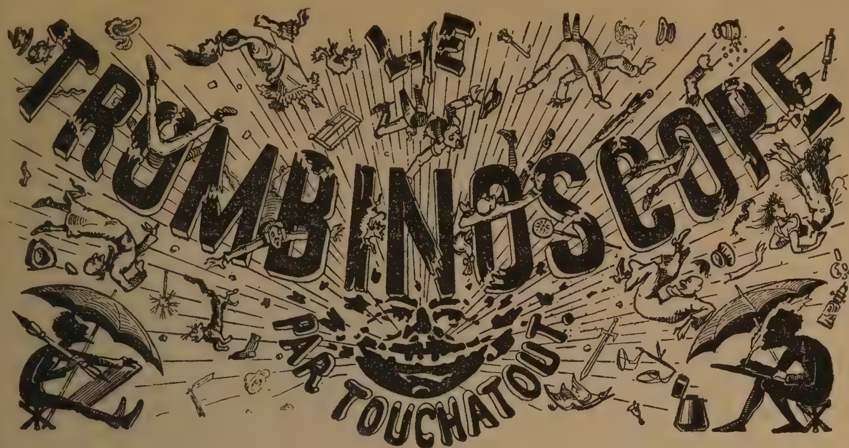
LIBERTÉ — ÉGALITÉ — FRATERNITÉ

On porte en ville

Enfin, après s'être solidement consolidée en France, Aimée République, invitée de toutes parts au dehors, entreprend son tour d'Europe le . . . . 18 , — et la tournée ne traîne pas !...



10 CENTIMES





THIERS

LOUIS-ADOLPHE

Homme d'Etat français, né à Marseille le 16 avril 1797, mort à Saint-Germain-en-Laye le 3 septembre 1877. Il entra sans se baisser au *Constitutionnel* en 1821 et devint propriétaire d'une action de ce journal, la meilleure de sa vie.



Il publia en 1823 une histoire de la *Révolution française*, et en 1845 une histoire du *Consulat et de l'Empire*, ouvrages qui atteignirent, en même temps qu'un grand nombre d'éditions, les dernières limites du *bourgeoisisme* chauvin.

M. Thiers fonda le *National* en 1830, contribua à renverser Charles X, ce qui était très bien, et à le remplacer par Louis-Philippe, ce qui était très mal.

Ce premier tour de gobelet lui valut une place de conseiller d'Etat et de secrétaire général au ministère des finances; tout s'explique.



Foudre de guerre en 1830, M. Thiers voulait absolument que l'on courût délivrer la Pologne et l'Italie; mais un an après on le vit conseiller la paix à tout prix et la résignation aux traités de 1815; l'hiver rigoureux de 1830 avait gelé ses opinions démocratiques à peine en fleur.



En 1830, il défendit l'hérédité de la pairie; ce qui équivalait à soutenir que le fils d'un maître de ballet, fût-il pied-bot, est de droit professeur de danse.

A la suite de l'attentat Fieschi, M. Thiers, qui avait fulminé contre les ordonnances de juillet muselant la presse, appuya les lois de septembre qui tuaient une trentaine de journaux avancés.

Interpellé sur le peu de fixité de ses principes, il répondit par cet axiome resté célèbre : La liberté de la presse est une échelle qui sert à escalader le pouvoir, mais que l'on doit avoir le soin de repousser du pied quand on est en haut du mur.



En 1840, M. Thiers fit fortifier Paris dont il devait plus tard faire le siège.

Il a été une quinzaine de fois ministre, donnant sa démission, boudant Louis-Philippe le dimanche, lui souriant le lundi; reprenant le portefeuille, le rejetant, le rattrapant tour à tour et jouant, vis-à-vis du pouvoir, le rôle de grande coquette.



Chargé, dans la nuit du 23 au 24 février 1848, de composer un ministère libéral de *la dernière heure*, il arriva trop tard et fut battu par la République de trois longueurs de barricade. Il se rallia au nouveau gouvernement (par-

bleu !...) et vota, entre autres mesures démocratiques, l'expédition de Rome, la suppression des clubs et la présidence de Louis-Napoléon, dont il avait naguère combattu énergiquement la candidature



Exilé, par erreur sans doute, lors du coup d'Etat, il reçut six mois après l'autorisation de rentrer en France. On raconte à ce propos que Napoléon répondit à ceux de ses amis qui désapprouvaient cet acte de clémence : « Bah !... ces gens-là ne font de mal qu'aux gouvernements qu'ils servent; je ne l'emploierai pas, voilà tout. »

En 1863 il siégea de nouveau au Corps législatif, et prit rang sur les bancs de l'opposition, ce qui ne l'empêcha pas d'appuyer plus tard le cabinet Ollivier au cœur léger, d'heureuse mémoire.



Après le 4 septembre, M. Thiers fut chargé par le gouvernement de la Défense nationale d'aller *finasser*, au nom de la République, auprès de toutes les cours étrangères, et d'obtenir leur appui contre la Prusse; il revint de ce voyage avec un chargement complet d'humiliations pour la France républicaine, ce qui lui valut d'être élu vingt fois à l'Assemblée nationale par la France monarchique.



Après la conclusion de l'armistice, nommé immédiatement chef du pouvoir exécutif, il fit voter la paix glorieuse que l'on sait, et eut le talent de convaincre le pays que sans son intervention la Prusse eût exigé trente-huit milliards et la cession de la Lorraine jusqu'à la Méditerranée.



Une fois au pouvoir, le premier soin de M. Thiers fut de chercher le moyen d'agacer Paris, dont il redoutait les tendances républicaines, pour avoir une occasion de le désarmer; il prit d'abord comme ministres les membres de la Défense nationale les plus réprouvés par l'opinion publique : Jules Favre, Jules Simon et Picard; il laissa retirer de Paris le siège de l'Assemblée, en récompense du patriotisme que la capitale avait montré pendant le siège,

et provoqua enfin le mouvement de violence sur lequel il comptait en tentant de reprendre nuitamment des canons que la garde nationale avait retranchés sur la butte Montmartre pour les soustraire aux Prussiens.



M. Thiers avait cherché une petite émeute, il trouva une formidable insurrection et fut obligé de fuir à Versailles avec son gouvernement. Là, il organisa le siège de Paris.

Vainqueur de l'insurrection, il fit désarmer la capitale jusqu'au dernier cure-dent, ce qui lui permit de risquer en toute sécurité et en pleine tribune sa fantaisiste théorie de la « *République avec présidence héréditaire* », qui fut son dernier chef-d'œuvre.

Quand l'Assemblée de Versailles-les-Goîtreux, qui n'avait été élue que pour nous signer la paix et nous la f..... ensuite, s'adjugea le droit de nous fabriquer la constitution... que l'on sait, elle chercha pour présider la République... que l'on sait aussi, un homme qui lui parût tout juste assez républicain pour préparer le retour d'une monarchie quelconque.



Naturellement cette Assemblée porta ses yeux — louches — vers M. Thiers. Elle lui confia la présidence pour un temps égal à celui de sa durée propre — nous disons : propre. La linguistique a de cruelles exigences.

Les pouvoirs de M. Thiers devaient donc expirer en même temps que ceux de l'Assemblée.



Mais il se produisit presque immédiatement entre l'Assemblée et M. Thiers, ce fait — d'ailleurs très fréquent entre coquins, — c'est qu'une fois le marché conclu, sur le dos de la France, chacun voulut l'interpréter au mieux de ses convenances.



L'Assemblée qui — tout en ayant voté la République malgré elle — nous préparait toujours la restauration d'une monarchie malgré nous, trouvait que M. Thiers devenait trop libéral et lui cherchait constamment des querelles pour le ramener dans l'un des trois bons chemins qui menaient à Frosdorff, à Chislehurst ou à Chantilly.



De son côté M. Thiers, qui commençait à prendre goût à une République dont il était le roi — mais à celle-là seule — devenait à vue d'œil d'un radicalisme échevelé.

Il n'en était certes pas encore à demander le réarmement de la garde nationale ni la liberté des clubs; mais il paraissait déjà disposé à réclamer la levée de l'état de siège pour le commencement de l'année 1981, ce qui fut pour l'Assemblée un grave indice des horreurs révolutionnaires que mijotait M. Thiers.



L'Assemblée résolut d'en finir avec ce jeune Robespierre qui se révélait dans une vieille peau, elle lui chercha une mauvaise chicane à propos de n'importe quoi, le 24 mai 1873.

Et M. Thiers, qui avait déjà joué deux ou trois fois avec l'Assemblée — et avec bonheur — le coup de la démission, croyant que ce coup lui réussirait toujours, rendit de nouveau son tablier d'un geste hargneux, qui lui était habituel.



Mais à sa grande surprise, l'Assemblée le prit au mot, et séance tenante, lui donna pour successeur M. Mac Mahon; lequel dut, dit-on, cette insigne faveur à ce mot d'ordre qui circula pendant le vote dans les groupes de la droite :

— Surtout!... plus de malins!... nous sortons d'en prendre!...



Quatre ans plus tard il arriva à M. Mac Mahon ce qui était arrivé à M. Thiers, mais en sens inverse.

L'Assemblée suivante étant devenue un peu moins légumière que sa devancière, voulut pousser M. Mac Mahon dans la voie républicaine.

Mais M. Mahon, qui se faisait tenir les reins par Saint-Genest, résista.



Alors arriva cette chose funambulesque : on pensa à renverser culs par dessus têtes Mac Mahon et Saint-Ge-

nest, pour les remplacer par qui?... par Thiers et Barthélemy Saint-Hilaire!...

Déjà les intrigues allaient leur train; déjà M. Thiers, en villégiature à Saint-Germain, rédigeait pour la rentrée un manifeste foudroyant dans lequel il était démontré clairement que « la République serait conservat(hié)rice ou qu'elle ne serait pas » — (13 septembre 1877) — quand une indigestion de haricots, probablement trop verts pour un vieillard si sec, priva nos annales de cet épisode touchant à force de bêtise.



Les funérailles de M. Thiers donnèrent lieu à un incident assez comique. Le gouvernement ordremoralien de M. Mac Mahon, prévoyant que la population parisienne saisirait cette occasion d'exprimer tout le dégoût qu'il lui inspirait, eut l'idée de parer ce coup en se faisant d'office le metteur en scène de cet enterrement.

A cet effet, il déclara prendre à sa charge les frais des obsèques de l'ex-président.



Mais Mme Thiers déjoua cette escobarderie avec beaucoup de présence d'esprit.

Elle répondit au gouvernement qu'elle accepterait volontiers qu'il payât la représentation, à la condition qu'elle en réglerait le programme. — Ce qui ne fut pas accepté, naturellement, les conseillers de M. Mac Mahon ayant pensé avec quelque logique qu'il serait bête de dépenser une trentaine de mille francs sans avoir la compensation de déshonorer par une estampille officielle le peu qui pouvait rester à déshonorer de la mémoire de M. Thiers.



M. Thiers fut donc enterré à son compte; et Paris, oubliant généreusement pour quelques heures les gredineries du plus cruel et du plus acharné de ses ennemis, salua avec un respect relatif le cercueil de l'homme dont les derniers jours avaient peut-être été un peu moins canailles que les autres.



M. Thiers était de petite taille et de plus petit génie encore. Il parlait pendant six heures sans avoir besoin d'être

remonté, il avait pour tic de traiter poliment de *moutards* les députés de soixante-cinq ans et n'avait pas son pareil pour répondre, quand on lui demandait s'il maintiendrait la République : « Je vous donne ma parole d'honneur que le veau à l'oseille ne me réussit généralement pas. »



Beaucoup de gens ont prétendu que M. Thiers était d'une finesse à faire passer un chameau par le trou d'une aiguille, et Jules Ferry pour un aigle; cette opinion ne fit que grandir au fur et à mesure que l'on vit s'effondrer par sa faute les gouvernements qu'il était chargé de soutenir.

Aussi les républicains ne commencèrent-ils à respirer que le jour où ils eurent acquis la certitude qu'il n'était pas dans l'intention de défendre la République.



M. Thiers n'avait qu'une seule des qualités ordinaires de la vieillesse : c'était de ne plus monter à vélocipède ; mais, par contre, il en possédait tous les défauts, entre autres la prétention et l'entêtement. Il appartenait à la catégorie trop nombreuse de ces hommes de talent qui, après avoir conduit un mouvement au temps de leur vigueur, prétendent que rien ne doit plus marcher le jour où ils n'ont plus de jambes.

Juillet 1881.

NOTICE D'OUTRE-TOMBE

Depuis qu'il a quitté cette terre, M. Thiers a été — en expiation de ses péchés — changé en renard et transporté dans une planète très avancée, dont les habitants sont tous loyaux, francs et honnêtes. Il doit y rester sous cette forme cinq millions de siècles, pendant lesquels il souffrira le martyre en voyant prospérer les chemins de fer et triompher partout, sous ses mauvais yeux jaunes, la droiture du cœur, l'élévation des sentiments et le génie de la liberté. A ce supplice s'ajoutera le spectacle d'une baisse acharnée des actions des Mines d'Anzin. Après ces cinq millions de siècles, il est écrit sur le livre du Destin qu'il doit mourir, traqué et tué d'un coup de fusil — sans jugement — par Millière, et que sa peau doit servir de descente de lit à Delescluze, devenu président de la République de la planète en question. Cette épreuve accomplie, M. Thiers, devenu bon, juste, humain et modeste, ira prendre enfin sa place dans le séjour des élus, au milieu des trente-cinq mille fusillés de la Commune, qui le recevront comme un frère.





ZOLA

ÉMILE

Littérateur français, né à Paris, le 2 avril 1840. On raconte que son premier cri en venant au monde fut :

— Allez dire à Balzac qu'il peut mourir !...

Il passa son enfance dans le Midi ; mais on cherche en vain ce qu'il rapporta de cette belle Provence, où le soleil met ordinairement de la chaleur au cerveau et de l'enthousiasme au cœur des enfants qu'elle berce dans son atmosphère bleue.

En 1850 — Emile Zola avait dix ans — on lui annonça un jour que Balzac venait de mourir. Il répondit d'un ton capable :

— Enfin !... il a compris.

Puis il vint à la hâte terminer ses études à Paris. Il les fit excellentes, car il avait autant d'intelligence que de vanité.

Emile Zola était venu à Paris dans l'intention bien arrêtée de prendre la place de Balzac. Il dut, en attendant, en prendre une de dix-huit cents francs dans la maison Hachette.

Tout ceci, naturellement, est à la louange de M. Emile Zola. Vouloir devenir immortel en écrivant des livres, et commencer par tenir ceux d'une maison de commerce pour ne pas mourir, est tout ce qu'il y a de plus honorable au monde.

C'est l'histoire de tous les jeunes, ambitieux et braves, qui, tout en croyant à leur belle étoile, sont bien obligés de s'arranger de façon à n'y pas dîner trop souvent.

M. Emile Zola fit ses premières armes au *Progrès de Lyon,* au *Petit Journal* et à l'*Evénement.*

Dans ce dernier, il se fit remarquer en prenant la défense du peintre Manet, dont les tableaux étaient presque tous refusés durement au Salon.

Le futur auteur de *Nana* préludait ainsi à la campagne acharnée qu'il se disposait à soutenir en faveur de l'art soi-disant naturaliste — de cet art qui entraîne trop souvent les artistes à voir plus laid que nature.

De cet art, enfin, qui n'est pas plus de l'art que l'hystérie n'est de l'amour, aux yeux des gens qui croient — et nous sommes de ceux-là — que la mission de l'art est beaucoup plus d'idéaliser et d'embellir que de ramener systématiquement l'humanité à ses hontes et à ses excréments.

Plus tard, M. Emile Zola collabora au *Gaulois,* à la *Cloche* et au *Corsaire.* Il publia dans cette dernière feuille, en 1872, un article politique violent qui faillit amener la suppression du journal; car le 4 septembre 1870, qui avait renversé l'Empire, avait eu ce singulier effet de remettre plus en vigueur que jamais, contre la presse, des lois presque tombées en désuétude sous le règne de Napoléon III — (couvrez-vous !)...

M. Emile Zola publia d'abord quelques romans, entre autres les *Mystères de Marseille,* le *Vœu d'une morte,* les *Contes à Ninon,* qui furent assez bien accueillis, mais ne causèrent pas encore aux mânes de Balzac de démangeaisons appréciables.

Mais voilà que ça vient :

M. Emile Zola, que la *Comédie humaine* hannetonnait de plus en plus, entreprit enfin sa grande série de romans reliés entre eux — et même en demi-chagrin par beaucoup de gens, car ils en valaient réellement la peine.

Cet immense ouvrage, intitulé : *Les Rougon-Macquart,*

histoire d'une Famille (*naturelle et sociale*) *sous le second Empire,* fit assister le public à un aimable défilé de gredins, de vendus, de filles et d'Alphonses du grand monde qui composaient la haute société sous Napoléon III — (couvrez-vous !)...

Ces différents romans obtinrent tous un grand succès — et un succès mérité — car, indépendamment d'un style serré et précis, ils contenaient tous des qualités d'observation de premier ordre.

L'un d'eux : *La Curée,* qui se publiait alors en feuilleton dans le journal *La Cloche,* éveilla l'attention du parquet impérial, un des hauts Rou...gon de l'Empire ayant cru se reconnaître dans celui de M. Zola.

Puis vinrent : *Le Ventre de Paris,* dans lequel l'auteur fit un si remarquable tableau des Halles et intercala une si étonnante symphonie des fromages puants, suants, coulants et grouillants, que tous les lecteurs crurent qu'elle était écrite en vers.

Et la *Faute de l'abbé Mouret,* où M. Emile Zola fit un tel tableau des souffrances imposées aux prêtres par le célibat, que beaucoup de séminaristes sur le point de se faire ordonner se sondèrent sérieusement les reins et se demandèrent si Dieu, en créant les tables de salle à manger à rallonges et les lorgnettes à coulisses, avait décemment pu avoir l'intention de les condamner à être toujours repliées.

Un des romans les plus retentissants de M. Emile Zola fut l'*Assommoir.* Ce livre fut beaucoup lu et très attaqué. Nous le trouvons superbe.

L'auteur fit, dans l'*Assommoir,* un tableau cruel, inexorable, mais absolument vrai — non des mœurs du peuple, comme on l'a dit à tort; les mœurs du peuple valent mieux que cela — mais bien de la décadence et de la chute presque fatale d'une famille plébéienne en proie à la misère.

On a accusé M. Emile Zola d'avoir insulté le peuple dans ce livre où il n'a montré que des travailleurs qui ne travaillent guère et qui boivent beaucoup.

Telle n'a pu être — il est bon de le croire — l'intention de l'auteur. M. Zola a choisi pour sa toile un vilain coin du vilain peuple, parce que sa nature le porte à peindre les vilaines choses, voilà tout.

Cela n'empêche pas — et M. Zola le sait bien — qu'au-dessus du petit coin abject qu'il a peint, il y ait cette masse profondément honnête, laborieuse, brave et saine, qui est le vrai peuple celle-là.

Seulement, M. Emile Zola — affaire de goût — voit mieux l'ivrogne que le travailleur, la traînée de barrière que la mère courageuse, l'alphonsisme que l'amour.

Il nous a montré ce qu'il préfère montrer, et il l'a fait de

main de maître; car la dégringolade psychologique de Gervaise est incontestablement une merveille d'observation et de vérité.

Le reproche que, selon nous, on pourrait plus légitimement adresser à M. Emile Zola, à propos de l'*Assommoir,* ce serait d'avoir fait un livre cruel pour le peuple sans conclure en faveur du peuple.

Les corruptions particulières à chaque couche sociale ont leurs causes propres, et ces causes contiennent presque leur excuse.

Les hautes classes et la bourgeoisie opulente sont naturellement corrompues par la satiété, qui les rend dures, lâches et dissolues.

Le peuple, lui, se corrompt par la misère qui lui fait la lutte sans espoir, l'abrutit et le terrasse.

Peut-être alors était-on en droit d'attendre de M. Zola qu'après avoir montré son peuple avili, il expliquât ou essayât d'expliquer un peu pourquoi il l'était.

M. Zola n'est pas l'homme de ces choses-là. Il choisit le cloaque le plus immonde qu'il puisse trouver, vous emmène là-dedans, vous détaille les malpropretés, vous analyse les puanteurs, vous met le nez dans les ordures, en vous disant avec bonheur : « Hein!... comme c'est sale!... Hein!... comme ça pue!... »

Mais jamais, au grand jamais, l'idée ne lui prendrait de vous aider à chercher comment ça pourrait être moins sale et comment ça pourrait puer moins.

C'est ce qui fait de M. Zola, comme littérateur, un très habile peintre de natures mortes, mais rien de plus.

Si la sécheresse des œuvres de M. Émile Zola ne suffisait pas à démontrer son absence totale de vues philosophiques, politiques ou autres, ses quelques pointes navrantes dans le domaine de l'idée ne laisseraient plus aucun doute à ce sujet.

En effet, en dehors de ses merveilleux romans descriptifs — nous pouvons risquer cet éloge, puisque nous n'avons pas encore parlé de *Nana* — M. Émile Zola n'a guère imprimé une ligne qui ne fût une sottise épaisse.

C'est lui qui, entre autres magnardises doubles-semelles, imprima dans le *Figaro* qu'un « *gouvernement qui permettait au premier imbécile venu de venir faire du bruit à une tribune, était un gouvernement perdu.* » Charmant éloge, plein de regrets, des mœurs de l'Empire.

C'est lui qui lança, — de derrière une des persiennes fermées de la même maison — cette gigantesque gruerie : *La République sera naturaliste ou elle ne sera pas.*

Par ces échantillons où le Saint-Genest et l'Alphonse Karr dernière manière se confondent dans une idiote

étreinte, on peut suffisamment juger de ce qu'est le Zola politique.

C'est dans ces moments-là, par exemple, que Balzac doit faire une tête!... et regretter de n'avoir pas fait distribuer de prospectus pour rappeler au public que lui seul n'est pas au coin du quai.

M. Émile Zola fit jouer sans aucun succès quelques pièces dans lesquelles Balzac n'était pour rien non plus : *Thérèse Raquin*, les *Héritiers Rabourdin* (1874), *Bouton de rose* (1878).

Ces œuvres tombèrent à plat. Au bout de cinq jours, on n'en parlait plus. M. Émile Zola eut alors une idée énorme :

Il se fit critique dramatique dans plusieurs journaux; et tous les lundis, pendant six ans, il fit un compte rendu pompeux... des *Héritiers Rabourdin*, de *Bouton de rose* et de *Thérèse Raquin*.

Vainement les auteurs et les directeurs s'entêtaient à écrire et à monter des pièces nouvelles dont les autres critiques s'occupaient chaque semaine, M. Zola bourrait invariablement ses feuilletons hebdomadaires d'appréciations sur *Bouton de rose*, *Thérèse Raquin* et les *Héritiers Rabourdin*, appréciations qui toutes se traduisaient ainsi : « Moi et Balzac!... je ne sors pas de là!... Les imbéciles m'ont sifflé, l'avenir me jugera!... »

Cette façon monotone de ramener à *Bouton de rose* tout le répertoire dramatique, depuis le *Cid* jusqu'aux *Cloches de Corneville*, ne fut pas du goût des lecteurs, et M. Émile Zola dut chercher d'autres endroits que les rez-de-chaussée des grands journaux pour chanter les louanges des deux ou trois pièces assommantes que le public lui avait fait la grâce d'oublier.

Il se réfugia — toujours son Balzac en bandoulière — dans plusieurs revues, dont une russe, et dans laquelle il se mit à casser des quintaux de sucre sur tous les littérateurs français, depuis Victor Hugo jusqu'à Jules Claretie.

Il se fit à ce jeu une jolie collection d'ennemis, auxquels il tint tête d'ailleurs avec beaucoup d'entrain, car M. Zola a le croc dur et la griffe mauvaise.

Çà et là il décocha aux médiocrités surfaites quelques rudes vérités, qui eussent mieux porté encore si leur auteur eût eu le tact de se montrer moins... orfèvre.

Rien ne diminue, aux yeux des foules, un homme qui vient de débiner tous les charlatans, comme de tirer ensuite de sa poche un flacon en s'écriant : « Prenez... prrrenez mon élixir naturaliste!... C'est le seul!... c'est l'unique!... »

Au théâtre, M. Émile Zola n'eut qu'un seul succès — un succès d'argent, l'adaptation de l'*Assommoir*.

Deux hommes du métier prirent son roman et le mirent en cinq actes, après en avoir soigneusement changé l'action, dénaturé les personnages et bouleversé l'intrigue.

Encore un genre de succès qui ne rappelle Balzac que d'assez loin.

La dernière œuvre à sensation de M. Émile Zola a été *Nana*.

Ici, nous assistons à un véritable accès de *delirium tremens* pornographique. M. Zola nous avait donné le *Ventre de Paris*, avec *Nana* il va en descendant.

Il y a de tout dans ce livre ordurier, sans rime ni raison; on y voit des comtes qui ont été s'égarer la nuit dans des démolitions, et qui entrent ensuite dans les salons du grand monde, pour y finir leur soirée, le dos et les coudes maculés par les plâtras et les deux basques de leur habit mal refermées.

On y voit, de la chaussée, des ombres de cuvettes glissant sur les rideaux des entresols.

On y voit des grands personnages amoureux tolérer tranquillement, comme une chose toute naturelle, la rivalité d'une femme, et n'avoir de mouvements de jalousie qu'en voyant un griffon sortir des draps de leur amante.

On voit tout cela — et beaucoup d'autres choses — dans *Nana*, mais ce que l'on n'y voit plus, et que l'on voyait dans les autres œuvres de M. Émile Zola, c'est l'observation, c'est la vérité, car tout y est faux, archi-faux, et immonde de parti pris.

Quand *Nana* parut, c'était la grande vogue des questions. A chaque coin de rue, on vous mettait un bout de carton gribouillé dans la main en vous disant : « Cherchez le chat!... cherchez le cheval!... »

Pour le coup, quelle belle question c'eût été que de glisser *Nana* entre les doigts des amateurs, en leur disant : « *Cherchez Balzac!...* »

Depuis *Nana*, M. Émile Zola est rentré au *Figaro*, où il délaie chaque semaine, au profit des comtes Muffat qui entretiennent cette feuille aux annonces dominicalibidineuses, deux ou trois colonnes d'un pathos impossible. C'est encore plus idiot que Saint-Genest, et ce n'est même pas aussi mousseux!

Quant à l'adaptation de *Nana* au théâtre, elle a été, comme il fallait s'y attendre, une exécrable fumisterie. Les pornographes ont été déçus en ne voyant pas Nana sans chemise, et le petit chien sortant des draps ayant été négligé, ainsi que les caresses de Satin, les amateurs ont trouvé, avec raison, qu'ils n'en avaient pas pour leur argent.

Au physique, M. Émile Zola, qui peint de préférence

les « blondes grasses », peut être classé, lui, parmi les bruns gras — les pires bruns, les bruns qui ne sont pas dans leur droit et que le soleil du midi semble avoir oublié de faire fondre.

Ajouter, pour finir, que M. Émile Zola est excessivement myope est presque inutile, puisque nous avons dit qu'il se prenait depuis quarante ans pour Balzac.

Juillet 1881.

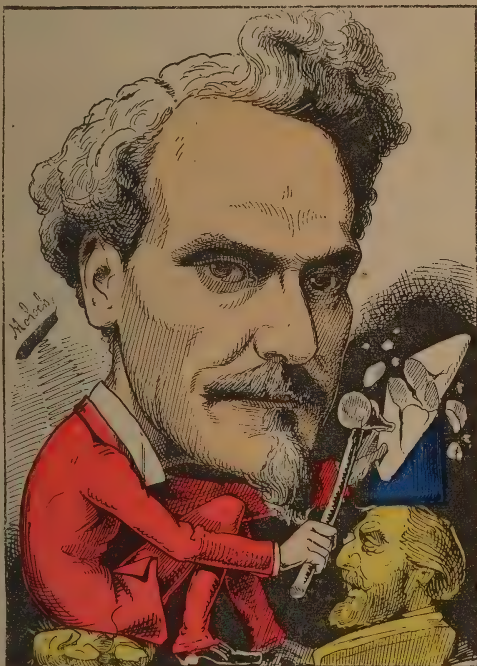
NOTICE COMPLÉMENTAIRE

Dates à remplir

PAR LES COLLECTIONNEURS DU *TROMBINOSCOPE*

Le ..... 18.., M. Émile Zola publie un nouveau roman intitulé : *Tata-la-Traînée*, dans lequel on voit Tata — la fille de Nana — tromper son chien et ses cinq cents amants avec un singe. Puis le .... 18.., vient une suite à ce livre, sous le titre de *Zozo-la-Gaupe*, qui nous montre Zozo, — la fille de Tata — soufflant le singe de sa mère et le lâchant ensuite pour un bouc qui donne des séances à trois francs dans une étable du quartier Clignancourt. — Enfin, après avoir publié une dizaine de rallonges dans le même goût à ces romans naturalistes hors nature, M. Émile Zola meurt le ..... 19.., au moment où il préparait, comme suite à *Zozo-la-Gaupe*, une étude intitulée : *Lili-Paillasson*, dans laquelle l'héroïne, arrière-petite fille de *Nana*, mourait de la petite vérole seulement, après avoir fait beaucoup plus pour sa génération, puisqu'on devait la voir, tout le long de quatre cents pages, empoisonner et pourrir tous les membres de l'Institut, la presque totalité de nos colonnes d'infanterie, et trouver même le moyen de procurer au docteur Ricord la clientèle de l'obélisque de Louqsor.





ROCHEFORT

comte
VICTOR-HENRI
DE ROCHEFORT
LUÇAY

Journaliste français, né à Paris le 30 janvier 1830. Elevé entre un père légitimiste et une mère républicaine, dès l'âge de huit mois, il répondit à sa nourrice, qui le pressait d'embrasser l'une ou l'autre de ces deux croyances : « *Pour savoir si l'on aime mieux le* » *chausson aux pommes que la tarte aux cerises, il faut* » *avoir eu le temps de goûter aux deux.* »

Henri Rochefort grandit et fit de brillantes études. Tout jeune il composa plusieurs poésies, une entre autres en

l'honneur de la sainte Vierge ; plus tard, les détracteurs de Rochefort ayant fouillé son passé, dans l'intention bien évidente d'y découvrir l'assassinat d'un invalide à nez d'argent, n'y trouvèrent que cette ode religieuse ; ils l'exhumèrent triomphalement en s'écriant : « *Quel gredin !... Tutoyer l'empereur après avoir chanté la Vierge !...* »

Justice fut promptement faite de cet argument idiot qui mènerait tout droit à couvrir de boue les hommes qui gouaillent le miracle de la Salette, sous prétexte qu'à trois ans ils mettaient à Noël leur sabot dans la cheminée pour y trouver un polichinelle le lendemain matin.



Devenu homme, Rochefort essaya d'étudier la médecine; il y renonça bientôt pour ne pas être exposé à devenir plus tard le médecin de Napoléon III (couvrez-vous !)

« *Rien que l'idée* — disait-il avec horreur — *que je pour-*
» *rais un jour être obligé de fourrer ma sonde là-dedans !...*
» *Jamais !...* »

Il fut admis en 1851 comme expéditionnaire dans les bureaux de l'Hôtel de Ville, où il fit d'ailleurs un assez mauvais employé. Il ne tarda pas à prendre les expéditions en grippe ; celle du Mexique développa plus tard cette antipathie.

Il collabora avec beaucoup de succès au *Charivari*, au *Nain Jaune*, au *Soleil* et au *Figaro*. Dans ce dernier journal — (nous demandons bien pardon à nos lecteurs d'appeler ça un journal ; mais le dictionnaire de l'Académie est si pauvre !...) — Dans ce dernier journal, disons-nous, le ton des chroniques de Rochefort devint si monté, que M. de Villemessant fut prié par le Gouvernement de remplacer l'acerbe écrivain par un *panadier* de la force, au plus, de Timothée Trimm, sous peine de voir le *Figaro* supprimé.

Comme nous tenons avant tout à étonner nos lecteurs, nous nous abstiendrons de leur dire que, placé entre ses intérêts et sa dignité, M. de Villemessant s'empressa de jeter sa dignité à la mer ; la mer n'en devint pas houleuse. Le directeur du *Figaro* congédia donc son chroniqueur et l'aida à fonder la *Lanterne*, dont il partagea,dit-on, les bé-

néfices ; mais il ne voulut pas abuser de la situation et laissa à Rochefort seul les mois de prison. La Fontaine a fait là-dessus une très jolie fable où il est question de marrons.



La *Lanterne* obtint un succès fou ; Rochefort y gagna quarante-cinq mois d'emprisonnement et 275,000 francs d'amende, mais il eut le bonheur qu'il désirait depuis longtemps : celui de donner la jaunisse à l'impératrice.

Rochefort se réfugia à Bruxelles, où il continua à faire paraître sa *Lanterne*, qui fut traduite en toutes les langues de l'Europe,sans cesser de l'être ici en police correctionnelle. — Rochefort s'est battu en duel en plusieurs circonstances : une fois à propos d'un article irrévérencieux pour la reine d'Espagne, une autre fois au sujet d'un autre article sur Jeanne d'Arc.

Sans cette circonstance qui a voulu que le même homme croisât le fer à cause de ces deux femmes, nous croyons que l'idée ne serait jamais venue à personne de chercher entre elles le moindre point de comparaison.



En 1869, Rochefort fut élu député à Paris. Il accepta le mandat impératif, pensant, avec raison, que depuis dix-huit années que cela durait, le peuple devait avoir plein le dos de ces candidats républicains qui, pour se faire nommer, promettaient tout, et, une fois élus, ne tenaient... que de la place.

Rochefort fonda la *Marseillaise,* journal dans lequel il osa imprimer que l'assassinat de Victor Noir par le prince Pierre Bonaparte ferait, avec le coup de pistolet de VÉLOCIPÈDE père à Boulogne, deux pendants assez réussis sur une cheminée. — Condamné pour ce fait à six mois de prison, il fut arrêté le 7 février 1870, sur l'ordre d'Ollivier-au-cœur-léger, et enfermé à Sainte-Pélagie, d'où le 4 Septembre le tira.



Nommé membre du Gouvernement de la Défense nationale, il ne tarda pas à s'apercevoir que ses collègues étaient

faits pour sauver une République comme le pain d'épice pour enfoncer des pavés ; il les quitta et eut encore la délicatesse — on pourrait même dire la faiblesse — de ne pas les attaquer.

Quand Trochu eut donné sa langue à Sainte-Geneviève et nos forts à l'ennemi, Rochefort, réélu député, alla siéger à l'Assemblée de Bordeaux ; là encore il put vite se convaincre, lors de la discussion du traité de paix, que si le désir de sauver l'Alsace et la Lorraine était grand chez les ruraux, ils avaient une préoccupation bien plus grande encore : c'était d'étouffer la République entre plusieurs douzaine de matelas. Il donna de nouveau sa démission et vint à Paris fonder le journal le *Mot d'Ordre*.

Lorsque éclata la révolution du 18 mars, Henri Rochefort prit naturellement parti pour l'insurrection, si on tient toutefois à appeler : *insurgés* des gens qui boutonnent leur redingote pour ne pas se laisser souffler leur montre, et retroussent leurs manches pour essayer de la défendre.

Cependant il n'accepta aucune candidature. On a dit que ce refus avait pour cause sa mauvaise santé; peut-être le pamphlétaire voulait-il tout simplement rester libre.

Si cette dernière raison est la vraie — ce qui serait presque notre avis — il paraîtrait qu'elle n'était déjà pas si mauvaise, puisque très peu de temps après, Henri Rochefort fut assez peu d'accord avec les hommes de la Commune pour être obligé de cesser la publication de son journal et de quitter Paris.



Arrêté à Meaux le 20 mai, par les Versaillais, il fut condamné, par le conseil de guerre... de peu... ou de rien, au choix, à la déportation dans une enceinte fortifiée.

Moins heureux que Bazaine, il ne fut ni gracié ni commué, et resta, jusqu'en 1872, détenu dans la citadelle Saint-Martin-de-Ré, d'où le gouvernement de l'ordre moral ne se décida à l'embarquer pour Nouméa que le jour où sa santé parut assez délabrée pour qu'il eût des chances de ne pas pouvoir supporter le voyage.



Il le supporta cependant, en vomissant pendant la traversée une notable partie des souvenirs immondes qu'avaient entassés sur son cœur pendant deux années ses anciens collègues de la Défense nationale.

Cela le soulagea et le sauva. C'est qu'aussi il y en avait un paquet!...

Le 20 mars 1874, Henri Rochefort s'évada à la nage de la presqu'île Ducos et se réfugia à Londres, puis à Genève, où il reprit la publication de la *Lanterne*.

Il envoya ensuite à plusieurs journaux radicaux de France des articles dans lesquels l'opportunisme était traité avec tous les égards dus à un gros monsieur qui boucherait la porte d'un restaurant en se curant les dents, empêchant ainsi tout le monde d'entrer dîner parce qu'il n'a plus faim.



Ces articles, bien entendu, n'étaient pas signés; mais personne ne s'y trompait, car Henri Rochefort a cela de commun avec Saint-Genest, qu'à la première ligne le lecteur s'écrie :

— Oh!... c'est bien lui!... Il n'y en a pas deux d'aussi (.....) que ça!...



Enfin l'amnistie du 14 juillet 1880 lui permit de rentrer en France. Il fonda immédiatement le journal quotidien l'*Intransigeant*, qui devint bientôt pour M. Gambetta ce que la *Lanterne* avait été pour Napoléon III (couvrez-vous!...)

Cette mouche intransigeante irrita même tellement le lion de l'opportunisme, que ce dernier résolut d'en finir. Seulement — et ce qui rend notre comparaison idiote — c'est que le lion en question essaya d'en finir avec la mouche, non pas en lion, mais en vipère.



En effet, M. Gambetta ayant retrouvé dans ses tiroirs — ou dans d'autres — une lettre de Rochefort datée de 1871, et dans laquelle ce dernier le priait de lui rendre un ser-

vice, la fit publier dans une feuille à sa dévotion, espérant ainsi faire passer Henri Rochefort pour un vulgaire Emile Ollivier.

Le dard venimeux ne porta pas, la galerie ayant trouvé plus ou moins drôle que le même homme qui avait oublié au bout de quinze jours de grands programmes publics écrits et signés par lui, se souvînt si bien, au bout de dix ans, de petits papiers intimes qu'il n'avait peut-être même jamais vus.



De 1871 à 1880 — c'est-à-dire pendant son exil — Rochefort reçut à peu près tous les coups de pied de l'âne qu'un homme tombé puisse ambitionner.

Ses anciens confrères surtout lui firent payer cher les succès dont ils avaient tous été jaloux. — C'est dans l'ordre.



Les plus doux lui jetèrent la pierre d'avoir quitté le vaudeville pour la satire. — Reproches d'eunuques haineux qui prétendent rabattre tout ce qui dépasse au niveau de leur... infirmité.

L'épais Francisque Sarcey lui-même déplora jésuitiquement, dans un *Gaulois* ou un *XIX*e *Siècle* quelconque, que Rochefort eût « *dévié vers la politique* » et se « *fût emballé* ».



Nous n'admettons pas, nous, que l'on puisse « *dévier vers la politique* » dans un moment surtout où nous payons si cher le soin que nous avons pris pendant vingt ans de ne pas nous en occuper.

Quant à « *s'emballer* », ne s'emballe encore pas qui veut!... En tout cas, avec les gens qui « s'emballent », quand on sait s'en servir, on sauve un pays, tandis qu'avec ceux qui ne « *s'emballent* » jamais, on ne peut guère faire que le *XIX*e *Siècle*.



Au physique, Rochefort n'est pas beau, mais l'œil de ce misérable est doux et expressif.

Au risque de voir diminuer la vente du *Trombinoscope*, nous devons déclarer que Rochefort ne mange pas de viande humaine aussi souvent qu'on le dit dans la bourgeoisie.

Il est excessivement nerveux, on peut même dire qu'il n'est que nerveux ; quand le temps est à l'orage, il se tord comme une corde à boyaux, et si l'on va lui faire visite dans un de ces moments-là, on est tout étonné de le voir, en causant, se rouler sur le parquet comme un copeau de bois blanc.

Une particularité que l'on ignore : son corps est vendu 18,000 francs à l'ingénieur Chevalier qui, après sa mort, le débitera en petits morceaux pour monter des *capucins-baromètres.*

Juillet 1881.

NOTICE COMPLÉMENTAIRE

Dates à remplir

PAR LES COLLECTIONNEURS DU *TROMBINOSCOPE*

Henri Rochefort est élu député le..... 18.. — Son premier soin est de demander à interpeller M. Gambetta sur l'application de son programme de Belleville. — M. Gambetta répond avec violence en lisant une lettre d'Henri Rochefort, par laquelle celui-ci lui demandait, le 4 août 1870, l'adresse de son chapelier. — Le..... 18.., nouvelle question de Rochefort à M. Gambetta, afin de savoir ce que celui-ci entend par sa fameuse « politique des résultats. » — M. Gambetta tire de sa poche une lettre que Rochefort lui écrivait en 1864, pour le prier d'assister à la première de la *Vieillesse de Brididi*, et en donne furieusement lecture. — Désespéré de voir la France conduite par des hommes politiques qui ont remplacé les grands principes par les petits tiroirs, Henri Rochefort donne sa démission le..... 18.., et entre à la Trappe pour faire pénitence d'avoir cru en Trochu pendant une semaine et demie en 1870 — le remords de sa vie. — Enfin, il meurt de joie le..... 18.. en apprenant que la baronne de Kaulla, après avoir dissipé avec MM. Émile de Girardin et de Cissey les cent cinquante francs de dommages-intérêts qu'elle a obtenus de l'*Intransigeant*, vient de débuter comme tireuse de cartes dans une troupe foraine de la Prusse.

ABONNEMENTS

100 BIOGRAPHIES

Paris.......... Un an **10** fr.
Départements. — **12** fr.

Abonnements sans frais dans tous les bureaux de poste



ABONNEMENTS

100 BIOGRAPHIES

Paris.......... Un an **10** fr.
Départements. — **12** fr.

Abonnements sans frais dans tous les bureaux de poste

LE TROMBINOSCOPE

Cette nouvelle édition du **Trombinoscope**, qui paraît deux fois par semaine, composera des volumes de 100 biographies chacun, du même format et du même aspect que les autres ouvrages de TOUCHATOUT.

ONT DÉJA PARU

1. Jules Grévy | 2. Clémenceau | 3. Gambetta | 4. République
5. Thiers | 6. Zola |

OUVRAGES DE TOUCHATOUT

Histoire de France tintamarresque, un volume de 800 pages, 500 dessins noirs et coloriés, envoi *franco*.......... **12** fr.

SUITE DU PRÉCÉDENT :

Histoire tintamarresque de Napoléon III, un volume de 800 pages, 500 dessins noirs et coloriés, envoi *franco*. **12** fr.

SUITE DES DEUX PRÉCÉDENTS :

La Dégringolade impériale, deuxième partie de L'HISTOIRE TINTAMARRESQUE DE NAPOLÉON III, un volume, 500 dessins noirs et coloriés, envoi *franco*........................ **12** fr.

Grande Mythologie tintamarresque, 600 dessins noirs et coloriés par G. Lafosse et Moloch, un volume de 840 pages *franco*.. **12** fr.

EN PRÉPARATION :

SUITE DES TROIS PRÉCÉDENTS :

Le Septennat tintamarresque, un volume de 800 pages, illustré.

Mélanges tintamarresques, recueil de fantaisies, un volume de 800 pages, illustré.

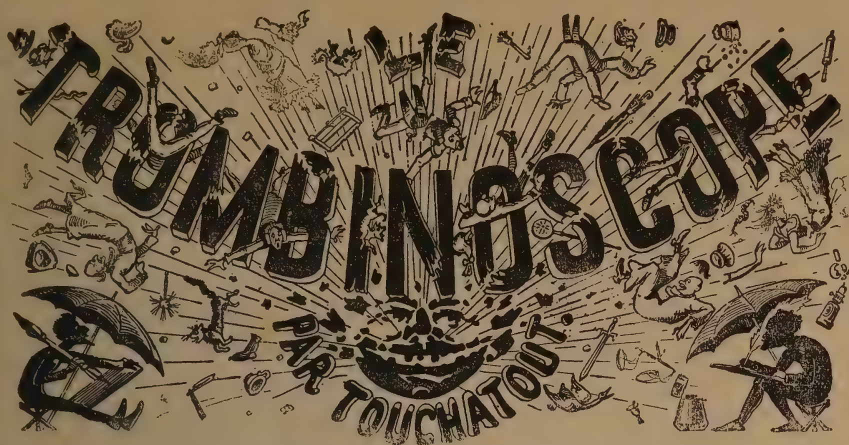
Quarantième année **LE TINTAMARRE** Quarantième année

HEBDOMADAIRE, SATIRIQUE ET FINANCIER, PARAIT LE SAMEDI

ABONNEMENTS :

PARIS	DÉPARTEMENTS
1 an 18 fr.; 6 mois 10 fr.; 3 mois 6 fr.	1 an 20 fr.; 6 mois 11 fr.; 3 mois 7 fr.

Pour recevoir franco *par retour du courrier les ouvrages ci-dessus, en envoyer le montant à* **M. LÉON BIENVENU**, *directeur du* **Tintamarre**, *29, rue d'Amsterdam, à Paris*





CANICULE

MATHILDE-FRÉDÉGONDE

de son vrai nom: SIRIUS, célèbre et brillante étoile de la constellation du *Grand-Chien*, née en l'air vers le commencement du monde.

Pendant les premiers millions d'années de son enfance, elle se fit remarquer par son vif éclat, que ses compagnes jalousaient beaucoup.

Pendant de longs siècles, il y eut du bruit et des disputes dans la constellation du *Grand-Chien*.

Les autres étoiles moins brillantes, irritées de son éclat,

lui firent mille malices, répandirent le bruit que ses charmes étaient factices, qu'elle se maquillait, etc., etc.



N'ayant pu venir à bout de ternir sa renommée, elles essayèrent de la tuer dans l'esprit des honnêtes gens, répétèrent partout qu'elle avait une conduite scandaleuse, que son contact était des plus dangereux et qu'elle était la cause de tous les malheurs qui arrivaient aux humains.

Tout cela était faux; mais, comme de la calomnie il reste toujours quelque chose, les mortels, à force de l'entendre dire, se persuadèrent aisément que la Canicule leur ramenait chaque année mille fléaux plus terribles les uns que les autres.

Ils en firent bientôt une espèce d'« *hydre de l'anarchie* » sur le dos de laquelle ils mettaient, avec un acharnement d'ordremoralier, tout ce qui pouvait leur arriver de fâcheux depuis le 22 juillet jusqu'au 23 août (période d'évolution de la pauvre étoile calomniée).



Ils lui attribuèrent tous les événements fâcheux dont ils étaient victimes.

Les Égyptiens, surtout, se montraient féroces : ils lui imputaient la maladie de la vigne, le choléra, les fuites de caissiers, les revirements d'opinion des hommes politiques, les coups de canif que leurs femmes donnaient dans le contrat, etc., etc.



On raconte qu'un Égyptien du nom de Krétinès, voyant son épouse sur le point d'accoucher vers le 10 août, lui signifia qu'il la renverrait chez sa mère si elle n'attendait pas la fin de la Canicule.

La malheureuse se retint jusqu'au 23 août à minuit, au

prix des plus atroces souffrances; mais, vers la fin du 10 décembre de la même année, son mari, rentrant de dîner en ville, ayant manifesté l'intention d'être aimable avec elle, d'un geste plein de noblesse elle lui allongea un violent coup de poing dans l'estomac, et lui montrant tout à coup l'almanach de l'année courante, sur lequel elle avait fait des petites marques au crayon rouge, elle lui dit en comptant sur ses doigts : « *Tu repasseras vers Noël.* »



Pour expliquer la crainte qu'avait eue M. Krétinès de devenir père pendant la Canicule, il est bon de dire que la croyance du temps était que tous les enfants qui venaient au monde sous l'influence de cette étoile devaient être des monstres de noirceur et de perversité.

Firmicus Maternus lui-même, le savant astronome, affirma, bien longtemps après, que les hommes qui avaient vu le jour pendant la Canicule étaient malintentionnés, cruels, toujours prêts à jouer du piano dans les sociétés où l'on était en train de s'amuser, et ayant constamment dans leurs poches des billets de faveur pour le Vaudeville, qu'ils répandaient sur leur passage.



Nous croyons, nous, que Firmicus Maternus s'est trompé quant à cette influence soi-disant fatale. Nous avons fait le dépouillement des dates de naissance de tous nos contemporains.

Le comte de Paris est né en août, pendant la Canicule, et tout le monde s'accorde à dire non seulement qu'il n'est pas « *méchant* », mais qu'il n'en a pas l'air.

M. Grévy est né le 15 août, M. Casimir Périer le 20 août, M. Barthélemy Saint-Hilaire le 19 août. Ce ne sont pas là des gens féroces, au contraire.



En fait de tigres nés pendant la Canicule, nous ne voyons absolument que M. Barodet, qui est venu au monde le 17 juillet, et encore n'a-t-on de preuves de ses appétits sanguinaires que par les Echos de Paris du *Figaro* et autres feuilles moralisatrices.



Quoi qu'il en soit, la Canicule jouissait chez les anciens d'une réputation tellement mauvaise, qu'ils ne voulaient même pas soigner leurs malades pendant cette période, persuadés que, devant la malignité de son influence, les médecins et les remèdes étaient impuissants. Hippocrate le dit lui-même.

On cite beaucoup de malades qui furent ainsi sauvés, par ce fait qu'ayant été atteints pendant la Canicule, aucun médecin n'avait cru utile de se déranger pour venir les soigner.



Les Egyptiens, eux, étaient d'une plus belle force encore : ils maudissaient la Canicule, prétendant qu'elle annonçait invariablement les inondations du Nil.

Le Nil, lui, comme un grand lâche qu'il était, laissait accuser cette pauvre Canicule, et débordait tous les ans à la même époque, ce qui semblait donner raison aux lecteurs de la *Patrie* de ce temps-là.



Quant aux Romains, ils partageaient si bien ces croyances à l'égard de la Canicule, que, pour conjurer son influence néfaste, ils lui immolaient chaque année des chiens roux. Les chiens roux finirent par s'apercevoir de la chose, et, au bout de quelque temps, on n'en trouva plus un seul à immoler. Quinze jours avant l'arrivée de la Canicule, ils se passaient à l'*Eau des fées*.



Les Romains essayèrent de tromper la CANICULE, et de lui égorger des chiens noirs qu'ils avaient fait tondre; mais elle s'en aperçut, et, pour s'en venger, elle vida sur les maisons de Rome cent mille sacs pleins de punaises.



C'est depuis ce jour que les nuits d'août sont devenues si terribles pour les mortels.



La CANICULE fit aussi beaucoup parler d'elle en Arcadie. Aristée y régnait, comme l'on sait, et ses sujets, désolés par la sécheresse d'août, le sommèrent, sous peine de barricades immédiates, de faire cesser ce fléau dans les vingt-quatre heures.

Les Arcadiens étaient dans leur droit. Du moment où un homme se met sur la tête une casquette en or ciselé, et qu'il prétend que lui seul peut faire le bonheur de son peuple, il s'expose naturellement à ce que son peuple lui demande ce dont il a besoin : de la pluie, de la chaleur, de l'humidité, de la sécheresse, des coups de soleil à onze heures du soir et des clairs de lune à volonté, etc., etc.

Si un roi ne pouvait en donner plus qu'un homme ordinaire, ce ne serait pas la peine de le payer si cher.

Aristée le comprit. Il alla trouver Jupiter, et lui dit : « *Il* « *y va de ma liste civile, donne-moi vite quelque chose* » *pour combattre la Canicule.* »

Jupiter lui accorda les vents étésiens, destinés à adoucir la chaleur brûlante d'août.

Aristée, joyeux, rentra dans ses Etats, et fit afficher la proclamation suivante :

« *Arcadiens !... le Roy a entendu vos plaintes. Il y a* » *fait droit !... Des vents étésiens seront distribués gra-* » *tuitement dans tous les fourneaux économiques présidés*

» *par notre bien-aimée épouse aux citoyens malades de la*
» *chaleur... Que les honnêtes gens restent chez eux; tout*
» *attroupement sera dissipé par la force !...*

« *Signé :* ARISTÉE. »



Petit à petit, les injustes accusations portées contre la Canicule s'effacèrent, et, de nos jours, le nombre de ses détracteurs systématiques a considérablement diminué; il ne se compose plus que des abonnés aux journaux légitimistes et opportunistes.

Pour ceux-ci, par exemple, la foi est restée robuste. Ils croient encore, et très ardemment, que la Canicule est une période fatale pendant laquelle on ne peut impunément ni se tailler les cheveux, ni se couper les ongles, ni se baigner, ni changer de flanelle.



Un regret éternel pour l'histoire sera que le siège de Paris n'ait pas duré jusqu'au mois de juillet 1871, pour savoir ce qu'aurait fait le général TROCHU-DE-SAINTE-GENEVIÈVE.

On croit généralement qu'il eût adressé aux Parisiens la proclamation suivante : « *Tout conspire contre nous. En*
» *décembre dernier, c'était le verglas !... Au moment où*
» *nous sommes prêts à sortir, voilà la* CANICULE *!... Atten-*
» *dons avec patience. Si cette année nous n'avons pas les*
» *pluies d'automne et que l'hiver soit chaud, nous verrons*
» *à faire quelque chose au printemps prochain, à moins*
» *qu'il n'y ait trop de hannetons !... Comptez sur moi !...*
» *Courage et désespoir !...* »



Au physique, la CANICULE, de son vrai nom SIRIUS, est une étoile de première grandeur.

Elle est très scintillante, et le soir, quand on la regarde,

elle a toujours l'air de vous faire signe de monter chez elle en vous clignant de l'œil.

Comme c'est un peu haut, beaucoup de Parisiens folâtres se rabattent sur des étoiles d'un abord plus facile.

Cette année, la Canicule a triomphé des dernières préventions que beaucoup de gens avaient conservées contre elle.

Pour prouver qu'elle ne ramène pas aux humains que des choses désagréables, elle a donné le signal des vacances de la Chambre des députés. Ses amis comptent beaucoup là-dessus pour la réhabiliter complètement.

Juillet 1881.

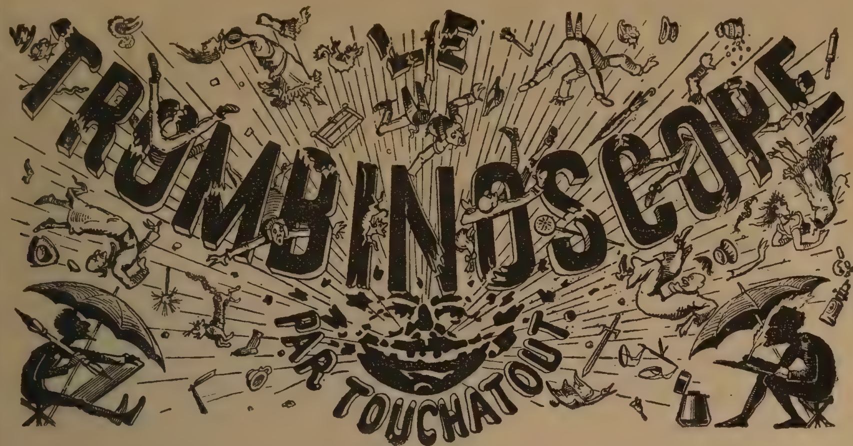
NOTICE COMPLÉMENTAIRE

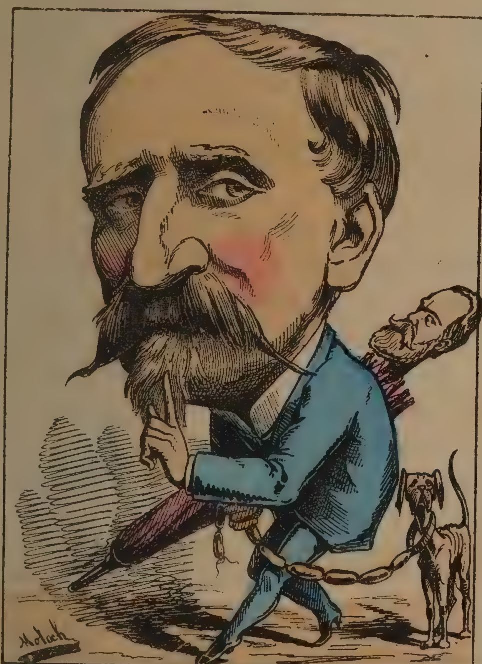
Dates à remplir

PAR LES COLLECTIONNEURS DU *TROMBINOSCOPE*

La Canicule continue sa marche tranquille à travers les âges, se fiant au progrès pour faire comprendre aux hommes que ce n'est pas plus elle qui ramène les épidémies causées par la chaleur que ce n'est la lune rousse qui ramène le jour fatal du terme d'avril. — Voyant que quelques mortels persistent encore dans leurs préjugés, elle propose de changer sa date et de venir au mois de décembre pour prouver qu'elle est étrangère aux cas d'insolation. — Enfin, elle meurt le..... avec tout le reste, le jour où le grand cataclysme final réduit l'univers en poudre impalpable, confondant dans un embrasement suprême les pyramides d'Egypte, le tunnel sous-marin, les chalets de nécessité, l'épée d'honneur du maréchal Mac Mahon, les magasins de la *Ménagère*, la collection du *Tintamarre* et la statue du *Figaro*, ainsi que les mânes du shah de Perse, du père Gagne, de Mme Louise Michel et du général Changarnier.

10 CENTIMES





DUC D'AUMALE

HENRI
EUGÈNE-PHILIPPE
D'ORLÉANS

né à Paris, le 16 juillet 1822, est le quatrième fils du roi Louis-Philippe - Para - pluie Ier.

Comme ses frères, on le fit instruire au collège Henri IV, où il côtoya démocratiquement les fils des nobles quincailliers de la capitale.

Ce système d'éducation publique fit un excellent effet sur les boutiquiers de la Chaussée-d'Antin, qui se trouvaient honorés que leurs fils jouassent au chat coupé avec un prince du sang.

Seuls, quelques esprits toujours chagrins ne donnaient guère dans ce genre de grimaces libérales, qui sont à la vraie démocratie ce que le sourire d'un candidat qui mouche les marmots de ses électeurs est au véritable amour du peuple.



Vapereau constate, avec un attendrissement qui aura beaucoup de peine à nous envahir, que le duc d'Aumale obtint sur les bancs du collège des succès universitaires écrasants.

C'est possible; un fils de roi n'est pas tenu d'être plus bête qu'un autre; il en a le droit, c'est déjà bien gentil; mais les reporters en laisse, qui émaillent la basse-cour de toutes les monarchies, nous ont tellement limés avec les princes bacheliers ès lettres de naissance, que nous aimons mieux croire tout simplement à la complaisante rouerie des pions du duc d'Aumale qu'au génie surhumain de leur élève.

Du reste, la précocité du duc d'Aumale ne tarda pas à se faire sentir d'une façon générale ; ainsi, à peine au sortir de l'enfance, il devenait, par la mort du dernier des Condé, un millionnaire des plus distingués (17 ans ! !) et grâce à ses aptitudes universelles, était nommé dans la même année, officier, capitaine, chef de bataillon et lieutenant-colonel de l'armée française en Afrique (18 ans ! ! !) ; ce jeune prodige avait, décidément, sinon des connaissances très étendues, du moins de fort belles connaissances.



Atteint en 1841 par une fièvre, puis par une seconde, il fut rappelé par son père qui lui écrivit, à ce que prétend le *Tintamarre :* « Reviens, il ne faut pas courir deux fièvres à la fois. » Il accourut et fit à Paris son entrée triomphale (19 ans ! ! !), à la tête du 17e léger.



En 1842, il fut créé maréchal de camp (20 ans ! ! ! !) et

repartit en Afrique où il se signala par de brillants faits d'armes, naturellement !... Il prit Abd-el-Kader. On l'aida bien un peu ; mais s'il fallait que l'histoire entrât dans ces détails insignifiants, il ne lui resterait plus le temps d'admirer les princes que leurs soldats couvrent de gloire.

Les troupes du duc d'Aumale ayant fait l'émir prisonnier, il était juste qu'elles en fussent récompensées : Louis-Philippe et son Amélie conférèrent à *leur Fritz* le grade de lieutenant-général (21 ans ! ! ! ! ! !).



A vingt-deux ans, le duc d'Aumale épousa la princesse Marie-Caroline-Auguste de Bourbon, fille du prince Léopold de Salerne.

En 1847, le duc d'Aumale fut nommé gouverneur général (25 ans ! ! !) de nos possessions d'Afrique. Ce choix fit un peu grogner l'opposition.



Lorsque éclata la révolution de 1848, le duc d'Aumale quitta l'Algérie, alla rejoindre son père à Claremont et se joignit au prince de Joinville pour protester contre le bannissement de sa famille.

Pendant les vingt-cinq années que dura son exil, le duc d'Aumale se livra à des travaux littéraires qui attirèrent l'attention générale de quatre ou cinq douzaines d'imbéciles dont l'attention est toujours sollicitée par tout ce que font les princes prétendants, fût-ce de la tapisserie pour dessus de fauteuils.

Il écrivit dans la *Revue des Deux-Mondes,* publia sous le titre : *Lettre sur l'Histoire de France* une critique amère du gouvernement impérial qui fut poursuivie, et enfin, en 1868, une brochure indignée, intitulée : *Qu'a-t-on fait de la France ?...*

Cet acharnement du représentant d'une dynastie à débiner les produits d'une autre, ne produisit pas sur le public tout l'effet que le duc d'Aumale en attendait.

Beaucoup de gens, qui prennent les choses par le bon bout, se plurent à comparer ces éreintements à ceux d'un pick-pocket, s'efforçant de prouver que son confrère ne sait pas travailler et que ce n'est pas de cette façon-là qu'on *fait* proprement un foulard. Le fait est qu'il est difficile d'entendre un d'Orléans reprocher à un Bonaparte d'avoir perdu son pays, sans penser qu'il manque un sous-titre à la brochure, par exemple celui-ci :

QU'AVEZ-VOUS FAIT DE LA FRANCE ?...

OU

NOUS AURIONS BIEN FAIT ÇA NOUS-MÊMES !...



Après les désastreux événements de 1870, le duc d'Aumale revint en France et fut, en même temps que le prince de Joinville, nommé député à l'Assemblée nationale.

A partir de ce moment, son attitude devint réellement princière et rappela les beaux jours de 1848, où le futur héros de Sedan entrait furtivement à l'Assemblée comme un voleur qui pénètre à la brune dans une maison pour s'y cacher à la cave en attendant minuit.

Afin d'obtenir la validation de son élection, le duc d'Aumale s'engagea à ne pas siéger. M. Thiers, qui était l'homme de ces situations franches dans lesquelles personne ne voit clair, prêta la main à cet arrangement dont la stupidité n'échapperait même pas à un abonné du *Constitutionnel.*

Un représentant qui s'engage à ne rien représenter !... on aurait en effet beaucoup de peine à trouver l'équivalent d'une jocrisserie pareille. A peine un auteur dramatique offrant une pièce à un directeur à la condition qu'elle ne sera pas jouée, pourrait-il donner une faible idée de cette combinaison politique d'une finesse si insaisissable que ceux mêmes qui l'avaient conçue se demandaient où diable ils voulaient en venir.



La parole d'honneur (??), donnée par le duc d'Aumale de

ne pas prendre part aux travaux de l'Assemblée, ne tarda pas à lui être aussi lourde sur l'estomac qu'un plat de haricots mal cuits ; il s'en dégagea d'un cœur léger et vint en décembre 1871 prendre place à son banc.

Là, il inaugura une nouvelle façon de remplir le mandat de député : il assista aux séances dont le menu lui plaisait, se promenant dans les couloirs et à la buvette quand les sujets traités ne l'intéressaient pas ou l'intéressaient trop ; toujours absent au moment des votes, il reçut le nom de duc d'Aumale de Nivelle.



Il prononça pourtant deux ou trois discours — mais militaires seulement, ce qui n'engage jamais à grand'chose, puisqu'il est convenu qu'en France, du moment où l'on se borne à faire rimer *gloire* avec *victoire*, on contente tout le monde et... Saint-Genest.

En novembre 1872, le duc d'Aumale prononça à la Chambre un éloge pompeux du drapeau tricolore, ce qui fut interprété comme une déclaration de rupture avec le comte de Chambord, qui tenait toujours ferme pour que la France pavoisée ressemblât à un vaste étendoir de blanchisseur.

Quelques jours après, l'Assemblée votait une loi qui rendait à la famille d'Orléans tous les biens que lui avait confisqués Napoléon III (couvrez-vous !). La caisse était sauvée, c'était déjà ça... acompte.



L'année suivante, le duc d'Aumale fut nommé président du conseil de guerre qui devait juger le maréchal Bazaine.

Le duc fut sévère — devant le monde — mais signa néanmoins la demande de grâce pour le condamné.

O légende du « *capitaine Regnier* » de Pothey !... tu es bien immortelle !...



Nommé commandant du 7e corps le 28 septembre 1873,

le duc d'Aumale ne se représenta pas à la députation. A cette époque, on parlait beaucoup d'une combinaison ordremoralienne qui consistait à confier les destinées de la France au duc d'Aumale.

Ça s'appelait d'un nom hollandais : *Stathouderat*, croyons-nous, c'est-à-dire une belle et bonne monarchie que l'on croyait faire avaler plus facilement à la France en lui donnant un nom étranger.



Une considération très secondaire fit tomber à l'eau ce beau projet.

On craignit que la dame aux *six p'tites chaises* qui collabore assidûment au *Tintamarre*, mettant à profit la réputation de pingrerie du duc d'Aumale, n'appelât son gouvernement : *Statuts des rats,* ce qui l'eût promptement ridiculisé.

On se contenta de faire M. le duc d'Aumale inspecteur général des corps d'armée.



En 1871, l'Académie française crut de son devoir d'élire le duc d'Aumale. C'est de peu d'importance ; cependant, le jour où il arriverait au pouvoir, cela lui ferait deux moyens de nous assommer.

A l'heure où nous écrivons ces lignes, le duc en est à cette phase aiguë de la fausse indifférence qui, chez les princes à placer, précède généralement les crises qui les guérissent... en mettant leur pays au lit pendant dix-huit ans.

Un point reste obscur dans la conduite du duc d'Aumale.

Pour qui tient-il les cartes ?

Les uns prétendent qu'il n'est que le simple cantonier de la dynastie des d'Orléans et qu'il n'a d'autre souci que de mettre en tas les petits cailloux sur les bords de la route que doit parcourir le comte de Paris.

Les autres assurent, au contraire, qu'il prétend beaucoup plus à être le fils de ses œuvres que l'oncle de son neveu.

Cette dernière opinion paraît être celle de notre dessinateur Moloch, qui l'a laissé percer en illustrant cette biographie.

Nous respectons sa manière de voir, conforme d'ailleurs à nos principes immuables qui consistent à mettre sur le dos des princes le plus de canailleries possible à la fois.



Au physique, le duc d'Aumale, suivant quelques biographes complaisants, a le type d'un officier français ; mettons : sergent de ville et n'en parlons plus.

Il traîne un peu la jambe par suite, dit Ulbach, de rhumatismes attrapés en Afrique ; au tarif, la France lui devrait deux cent cinquante francs de pension. Accordé.

Il fume la pipe, boit au bidon, goûte la cuisine du soldat, — les larmes nous en viennent aux yeux, — et fait enfin tout ce qui concerne son métier... de prétendant sans prétention.

Juillet 1881.

NOTICE COMPLÉMENTAIRE

Dates à remplir

PAR LES COLLECTIONNEURS DU *TROMBINOSCOPE*

Le duc d'Aumale, à la suite d'un événement quelconque et que nous ne pouvons guère préciser, est nommé président le..... 18... — Il se lie à la République par le nœud d'un serment solennel le..... 18.., mais il a le soin de ne faire qu'une boucle. — Le..... 18.., il ramène le comte de Paris sur le trône de leurs pères, expulse les Bonapartte, confisque leurs biens et continue avec son neveu l'avachissement du pays. — Quelques années après, le petit Victor Plonplon, qui a eu le temps de grandir à son tour dans l'exil, leur flanque par le nez, le. .... 18.., une brochure intitulée : *Qu'avez-vous fait de la France?* et ainsi de suite (lire l'avenir dans le passé). Enfin, le duc d'Aumale meurt le..... 19.. en Angleterre, laissant un fils qui, trois ans plus tard, lance à la tête du nouveau souverain que les betteraves nous ont donné, une brochure intitulée : *Qu'avez-vous fait de la France?...* Nos facultés prophétiques ne nous permettent pas de voir plus loin que l'an 2527; mais à ce moment-là ça dure encore, et la librairie Charpentier en est à la 271e brochure de prétendant portant le titre : *Qu'avez-vous fait de la France?*

ABONNEMENTS

100 BIOGRAPHIES

Paris.......... Un an **10** fr.
Departements. — **12** fr.

Abonnements sans frais dans tous les bureaux de poste



ABONNEMENTS

100 BIOGRAPHIES

Paris.......... Un an **10** fr.
Départements. — **12** fr.

Abonnements sans frais dans tous les bureaux de poste

LE TROMBINOSCOPE

Cette nouvelle édition du **Trombinoscope,** qui paraît deux fois par semaine, composera des volumes de 100 biographies chacun, du même format et du même aspect que les autres ouvrages de TOUCHATOUT.

ONT DÉJA PARU

1. Jules Grévy	2. Clémenceau	3. Gambetta	4. République
5. Thiers	6. Zola	7. Rochefort	8. La Canicule

OUVRAGES DE TOUCHATOUT

Histoire de France tintamarresque, un volume de 800 pages. 500 dessins noirs et coloriés, envoi *franco*.......... **12** fr.

SUITE DU PRÉCÉDENT :

Histoire tintamarresque de Napoléon III, un volume de 800 pages, 500 dessins noirs et coloriés, envoi *franco*. **12** fr.

SUITE DES DEUX PRÉCÉDENTS

La Dégringolade impériale, deuxième partie de L'HISTOIRE TINTAMARRESQUE DE NAPOLÉON III, un volume, 500 dessins noirs et coloriés, envoi *franco*........................ **12** fr.

Grande Mythologie tintamarresque, 600 dessins noirs et coloriés par G. Lafosse et Moloch, un volume de 840 pages *franco*.................................... **12** fr.

EN PRÉPARATION :

SUITE DES TROIS PRÉCÉDENTS :

Le Septennat tintamarresque, un volume de 800 pages, illustré.

Mélanges tintamarresques, recueil de fantaisies, un volume de 800 pages, illustré.

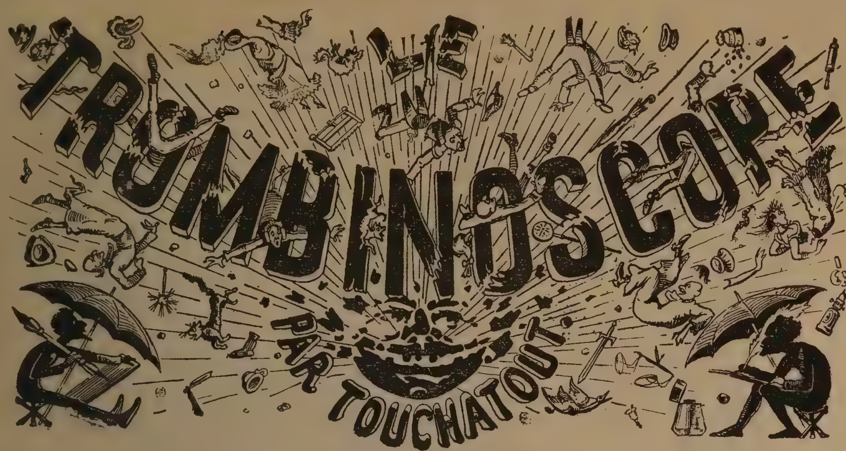
Quarantième année **LE TINTAMARRE** Quarantième année

HEBDOMADAIRE, SATIRIQUE ET FINANCIER, PARAIT LE SAMEDI

ABONNEMENTS :

PARIS	DÉPARTEMENTS
1 an 18 fr.; 6 mois 10 fr.; 3 mois 6 fr.	1 an 20 fr.; 6 mois 11 fr.; 3 mois 7 fr.

Pour recevoir franco *par retour du courrier les ouvrages ci-dessus, en envoyer le montant à* **M. LÉON BIENVENU,** *directeur du* **Tintamarre,** *29, rue d'Amsterdam, à Paris*





VICTOR HUGO

comte

VICTOR-MARIE,

poète français, né à Besançon, qui avait besoin de cela pour se nettoyer d'avoir donné le jour au célèbre jésuite Nonotte. Victor Hugo naquit le 26 février 1802, d'un père qui avait servi la République comme volontaire et d'une mère légitimiste. Pareil malheur, mais en sens inverse, devait arriver plus tard à Henri Rochefort, qui fut élevé par un père légitimiste et une mère républicaine. Constatons tout de suite que Rochefort se remit beaucoup plus vite de cet accident que Victor Hugo. A trente-cinq ans, Rochefort avait déjà payé cent cinquante mille francs d'a-

mende au fisc, et redevait à l'Etat quelque chose comme cinquante-sept années de prison, tandis qu'à quarante-six ans Victor Hugo était encore pair de France sous Louis-Philippe, et, jusqu'en 1849, votait avec la droite contre l'impôt progressif, l'abolition du remplacement militaire et autres projets démocratiques. Ce n'est pas une querelle que nous cherchons à Victor Hugo; mais il faut pourtant bien constater qu'il y a des hommes qui s'aperçoivent plus vite que d'autres que la nourrice qui les a élevés a abusé de leur innocence.



Jusqu'en 1827, Victor Hugo ne produisit guère que des poésies imbibées d'un sentiment religieux et monarchique, qui lui valurent tour à tour les largesses de Louis XVIII et celles de Charles X. Cependant, si à cette époque il n'avait pas encore adopté sa célèbre maxime : *tendre et profond amour du peuple*, il travaillait déjà à préparer cette immense révolution littéraire de 1830, à laquelle nous devons de ne plus voir jouer de tragédies au Théâtre-Français que tous les quatre mois environ.

Hernani, *Marion Delorme* et surtout le *Roi s'amuse* furent repoussés par la censure. Cette dernière pièce, où l'on voit François I[er] violer les filles de ses sujets, comme si elles étaient de simples constitutions, excita au plus haut degré la colère des Gavardie de l'époque, qui prétendirent que si on laissait dépouiller effrontément les rois de leur prestige, il ne leur resterait plus rien pour se présenter décemment devant l'histoire.

Vinrent ensuite *Lucrèce Borgia*, *Marie Tudor*, *Ruy Blas*, et les *Burgraves;* dans cette dernière pièce, on voit un père de cent ans traiter de galopin son fils qui n'en a que quatre-vingts, pendant que celui-ci gronde à son tour le sien qui en a soixante, et que ce dernier menace son aîné, âgé de quarante ans, de lui donner une fessée s'il n'élevait pas mieux son garçon qui en a vingt.

Les *Burgraves* obtinrent un succès très grand. En province, on l'annonçait avec un sous-titre :

LES BURGRAVES

OU LE DANGER D'ACHETER LES BIENS DE SES PARENTS
A RENTE VIAGÈRE



En 1831, Victor Hugo fit paraître *Notre-Dame de Paris*. Il publia ensuite plusieurs volumes de poésies dont l'éloge n'est plus à faire : les *Chants du Crépuscule*, les *Voix intérieures*, les *Rayons et les Ombres*, les *Feuilles d'automne*, etc.

En 1841, il fut nommé à l'Académie; il se laissa faire par politesse; mais, à partir de ce moment, il s'arrangea de façon à être le plus souvent possible en voyage.



En 1848, Victor Hugo fut envoyé à la Constituante, où — nous avons déjà eu la douleur de le dire — il vota presque constamment avec la droite, entre autres, les décrets contre les clubs et le droit au travail. Cependant il réclama, à cette époque, l'abolition de la peine de mort; c'était déjà quelque chose; un peu de patience, ça va venir.

A l'Assemblée législative, où il fut envoyé par le département de la Seine, Victor Hugo se décida enfin à ne plus tâter l'eau du bout du pied et à s'y jeter la tête la première; de cette époque date sa transformation complète. Rallié au parti de la République démocratique et sociale, il prêta désormais l'appui de sa parole incomparable à la cause républicaine.

La droite, furieuse, lui jeta souvent dans les jambes les odes royalistes de sa jeunesse, ce qui était à peu près aussi sensé que de reprocher à un zouave d'avoir eu peur de Croquemitaine jusqu'à l'âge de trois ans. Quoi qu'il en soit, Victor Hugo, qui avait un peu traîné la jambe, sut rattraper le temps perdu.



Les hommes du 2 décembre le trouvèrent assez converti pour l'expulser de France, et assez dangereux pour ne pas le rappeler au bout de deux mois, comme M. Thiers; cette comparaison, qui a l'air d'arriver là comme un bouton de guêtre sur une sole au gratin, nous confirme pourtant dans notre opinion déjà ancienne, que le mérite des honnêtes gens se mesure surtout à la crainte qu'ils inspirent aux filous.

Victor Hugo se retira depuis à Jersey, où il publia plusieurs ouvrages : Les *Contemplations*, la *Légende des siècles*, les *Châtiments*, les *Misérables*, les *Travailleurs de la Mer*, l'*Homme qui rit* et *Napoléon le Petit*.

En lisant le titre de ce dernier volume, Vélocipède père ajouta malicieusement *par Victor Hugo le Grand.* Mais ce que l'on n'a pas dit, c'est que ce mot avait été payé 325 francs la veille par l'Empereur à un rédacteur du *Figaro*; cela a été prouvé par le livre des dépenses saisi aux Tuileries le 4 septembre, et sur un feuillet duquel on a lu très distinctement :

15 MARS. — *Trois réparties fines, achetées à Villemessant. 800 fr.*

22 AVRIL. — *Une répartie extra-fine . . . . 325 —*



Victor Hugo refusa de profiter des amnisties accordées plus tard. Il se retrancha derrière son vers célèbre : *Et s'il n'en reste qu'un, je serai celui-là.*

Les journaux à cocottes ont beaucoup ricané de Victor Hugo, s'attachant lui-même son alexandrin au cou; eux qui n'étaient attachés au chenil impérial qu'avec des saucisses, devaient en effet trouver ce genre de laisse très drôle.

Victor Hugo, ainsi qu'il l'avait promis, ne rentra en France qu'après qu'on y eut brûlé du sucre. Pendant le siège, il mit un képi, et le *Figaro* n'eut pas assez de côtes pour se les tordre de rire à ce spectacle extraordinaire. Il fallait bien amuser sa clientèle, et le moment était passé de lui rendre compte, à une bouteille près, des bains au vin de Champagne de Blanche d'Antigny...



Victor Hugo fut envoyé à l'Assemblée nationale de Bordeaux; c'était un grand honneur; il montra qu'il en était digne en n'y entrant que juste le temps d'en sortir.

Depuis, Victor Hugo fut porté par Paris candidat à l'Assemblée nationale de Versailles. Il échoua contre M. Vautrain, *républicain* 18 *degrés*, *chambre de malades*, que Paris choisit dans un jour de mollesse, croyant apaiser le courroux céleste de l'Assemblée et la ramener à Paris.

Les Parisiens purent se convaincre, par cette petite expérience, de ce que l'on gagne à fléchir le genou quand on a le droit de relever la tête.

Le coup de pied légendaire, qui est la réponse obligée à ces sortes de concessions, ne se fit pas attendre; et trois

jours après, l'Assemblée déclarait de nouveau qu'entre le gaz oxhydrique et les salsifis il n'y avait pas de rapprochement possible.



En 1872, Victor Hugo fit paraître un volume : l'*Année terrible,* éloquent résumé de nos désastres — et de nos fautes, il faut bien le dire.

Puis vint (1874) *Quatre-vingt-treize,* roman splendide dans lequel le maître met en présence le fanatisme du droit divin et l'amour farouche de la République.

Puissant, comme toujours, humain plus que jamais, le poète ne fit bonne mesure ni à l'un ni à l'autre de ces héros d'aspect si différent.

A la lecture de ce drame poignant, on se sent pris d'un égal respect pour ces deux hommes également convaincus et également braves, qui représentent et défendent, l'un la cause atroce d'un passé infâme, l'autre la cause sainte d'un avenir de justice et de réparation.

Dans ce livre, le génie de Victor Hugo plane à des hauteurs infinies ; ce n'est presque plus un homme qui parle, car déjà il prélude à son œuvre prochaine et immortelle : *Pitié suprême,* en laissant tomber sur l'humanité ce cri — qui est plutôt celui d'un Dieu que celui d'un homme : — Paix aux égarés !...

Jusqu'en 1876, Victor Hugo se tint à l'écart — mais non hors de portée — de la politique.

Il fut un de ceux qui votèrent la peine capitale de l'Académie pour Dumas fils et Jules Simon. — Ni l'un ni l'autre ne l'avait volé !...

Aux obsèques de Mme Louis Blanc, Victor Hugo prononça cette phrase inouïe de tendresse et de force, qui est restée dans tous les cœurs.

Parlant de la perte immense que venait de faire le grand penseur et l'illustre socialiste, il dit :

« Celui sur qui s'appuie tout un peuple a besoin de s'appuyer sur une femme. »

Quand M. Emile Zola — qui traite Victor Hugo de vieille bûche — aura seulement écrit deux lignes de ce calibre, la postérité commencera à s'occuper de ce qu'elle peut faire pour lui.



Nommé sénateur — (c'est dommage !...) — de Paris en

1876, Victor Hugo demanda l'amnistie le 21 mars de la même année.

C'était le premier jour du printemps; il avait peut-être compté là-dessus, mais il faut croire que les sénateurs sont moins faciles à attendrir que les bourgeons de marronniers, car sa proposition ramassa, en tout... six voix.

En 1879, il tenta de nouveau l'expérience et en récolta, cette fois... dix-sept.

Onze de plus !... Mais que l'on n'aille pas croire, au moins, que ces onze voix appartenaient à onze vieux sénateurs qui s'étaient attendris !... Non; seulement ils étaient morts dans l'intervalle et avaient été remplacés par onze autres.



En 1876, 1877 et 1878, Victor Hugo publia la *Nouvelle légende des siècles,* l'*Art d'être grand-père,* le *Pape, Pitié suprême* et l'*Ane.*

Ces différents ouvrages furent accueillis par le public avec enthousiasme; mais celui qui causa le plus d'impression et rendit à la France le plus grand service, fut sans contredit l'*Histoire d'un crime* (1877).



Eclatant comme une bombe nihiliste en pleins préparatifs de coup d'Etat broglien, cette nouvelle Henriade à l'envers de l'homme du Deux-Décembre — (couvrez-vous !) — fut le : « *Sentinelles !... veillez !...* » qui probablement décida les embusqués du 16 mai à laisser passer la diligence républicaine sur laquelle les escopettes à crosses d'évêques étaient déjà braquées.

Dans ce livre, d'un à propos miraculeux, Victor Hugo démontra clairement que si, le 1er décembre 1851, les députés républicains avaient eu seulement la précaution, en se couchant, de poser sur leur table de nuit le moindre petit revolver, le coup d'Etat était raté.

Cet avis, donné sous forme de document historique, n'en fut pas moins compris par les intéressés.

D'un côté — du côté de la diligence — l'on sut ce que l'on avait à faire, ce qui amena naturellement l'autre côté — le côté de l'embuscade — à comprendre ce que l'on avait à... ne pas faire.

Et la diligence passa.



Il y a trois ou quatre mois, il manquait encore quelque chose à la gloire de Victor Hugo.

Etre presque étouffé sous les embrassements d'un peuple entier et éreinté par Emile Zola.

Aujourd'hui, il ne lui manque plus rien.

Zola a décidé que Victor Hugo était un « *hannetonné* », et le 27 février 1881, jour de l'anniversaire du maître, huit cent mille Parisiens ont été enfouir sa maison sous des fleurs.

C'est presque à consoler un homme, qui n'a pu écrire que le *Roi s'amuse*, de n'avoir point écrit *Nana*.



Au physique, Victor Hugo est de moyenne taille, robuste et musculeux. Le front est vaste, l'œil profond et perçant : à deux cents pas, il distinguerait un agent bonapartiste d'un repris de justice.

Il laisse pousser sa barbe et des clameurs idiotes à tous les imbéciles figaroteux qui jappent autour de lui.

Peut-être pourrait-on lui reprocher d'avoir écrit trop volontiers aux garçons pharmaciens qui lui adressaient des vers : « Vous êtes un des rayons-enclume de l'humanité-clarinette », mais les garçons pharmaciens, qui ne comprenaient pas, n'en étaient que plus heureux.

Son style, presque toujours souple, clair et puissant, quelquefois plus inaccessible aux masses, donne au lecteur tantôt la chair de poule et tantôt l'air ahuri d'un homme qui cherche à comprendre comment l'idéal-fantôme du rayonnement obscur des pénombres étincelantes, peut produire le verglas purulent de la promiscuité étoilée et bourdonnante du fifre cadavérique.

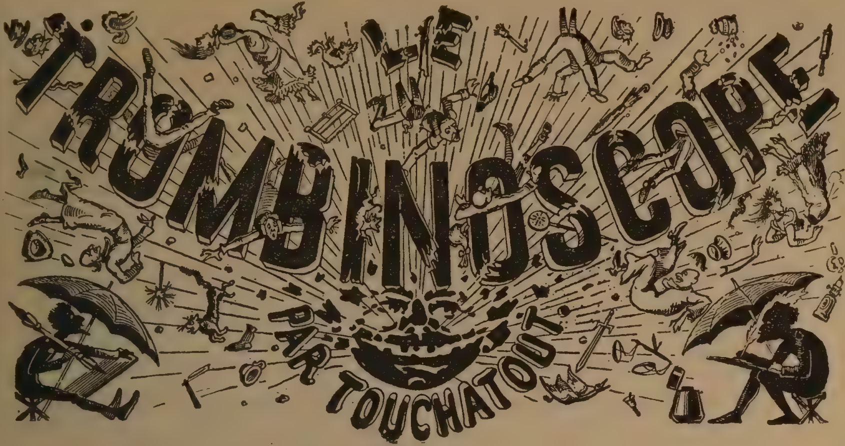
Juillet 1881.

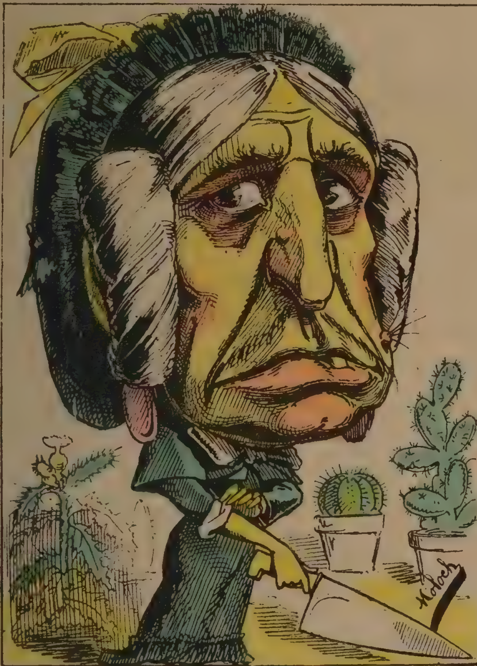
NOTICE COMPLÉMENTAIRE

Dates à remplir

PAR LES COLLECTIONNEURS DU *TROMBINOSCOPE*

Victor Hugo, de 1881 à 19.. publie chaque année un nouveau chef-d'œuvre. — Trois ou quatre fois seulement, il déroge à cette habitude... en en publiant deux. — Mais il se rattrape toujours l'année suivante en en publiant trois. — Enfin, aimé, admiré, fêté et vénéré comme le plus profond des penseurs, comme le plus grand des poètes, comme le plus vaillant des citoyens, comme le meilleur des hommes, il essaye de nous faire accroire qu'il meurt le........ 19... — Mais ça ne prend pas.





BELLE-MÈRE

Séraphine-Eulalie

LAMBARDOT

née Revêchon, horrible fléau cosmopolite, mais surtout français, plus connu sous le nom de phylloxera du foyer.

Elle est venue au monde en 1825. Son père, M. Joseph Revêchon, était un homme ordinaire. Sa mère, Mme Revêchon, était une de ces femmes dont on ne dit pas grand'chose.

Rien n'indiquait donc que de ce milieu plus que banal

dût émerger un jour l'une des physionomies les plus caractéristiques et les plus désagréables de notre génération.

On pouvait d'autant moins le prévoir, que la petite Eulalie elle-même n'indiquait aucune disposition particulière qui pût faire entrevoir pour elle un avenir si infernal.

Enfant très aimable, elle fut une très douce jeune fille, devint, à dix-neuf ans, une épouse gracieuse et bonne, et, plus tard, à différentes reprises, une charmante et excellente mère.

Depuis sa naissance jusqu'en 1845, époque à laquelle elle épousa M. Lambardot, son charmant caractère, sa douceur, sa grâce, firent l'admiration et le charme de tous ceux qui l'approchèrent.

Elle élevait ses enfants à peu près convenablement, et conservait son humeur égale et agréable.

Tout à coup, vers le milieu de l'année 1865 (Eulalie venait d'avoir ses quarante ans), un changement brusque se produisit dans son caractère.

Sa physionomie se modifia même assez vivement, l'œil devint froid, le nez pointu, la lèvre acerbe, la voix cassante.

Qu'était-il donc arrivé? Oh! mon Dieu! la chose la plus naturelle du monde. Mlle Blanche Lambardot, la fille aînée d'Eulalie, venait d'être demandée en mariage par un garçon fort bien sous tous les rapports, et le mariage avait été conclu.

Voilà ce qui causait le changement d'humeur de Mme Eulalie Lambardot, née Revêchon.

La perspective de se séparer bientôt de sa fille, si tendrement élevée, pour la jeter dans les bras (cliché) d'un misérable étranger qui, sous des dehors séduisants (cliché), dissimulait peut-être le clavier complet des vices humains (cliché), avait transformé Mme Lambardot.

Une heure avait suffi pour opérer cette métamorphose. La jeune fille naïve, l'épouse tendre, la mère dévouée... tout avait disparu en un clin d'œil, et la *belle-mère* était en éclosion.

C'est à cette époque seulement que commence la vraie existence de cet être diabolique que nous nous sommes imposé la tâche de portraicturer.

Pendant lès deux mois qui séparèrent le jour des fiançailles de celui du mariage, Eulalie Revêchon ne se montra pas par trop désagréable pour le futur époux de sa fille.

Cela veut-il dire qu'elle perdait son temps?... Qu'elle négligeait de prendre ses positions en vue des opérations qui allaient s'ouvrir vers le dernier quartier de la lune de miel?... Oh! non! Eulalie, au contraire, ne négligeait rien pour préparer à son futur gendre l'existence semée de clous à crochets qu'elle avait rêvée pour lui.

Le jour du mariage arriva. M. Lambardot, lui, était d'une humeur très joviale et ne dissimulait pas sa joie.

Cet homme excellent comprenait, quoiqu'il ne fût pas un aigle, que la meilleure manière d'être agréable à un jeune homme très recommandable à tous égards et à qui l'on donne sa fille, est de lui faire une figure très riante le jour de la noce, afin de lui prouver que l'on est très heureux de l'avoir pour gendre et que l'on a une entière confiance en lui.

Quant à Eulalie, sa contenance était toute différente. Elle avait pris son air le plus résigné et poussait à chaque instant des soupirs à fendre les dalles de la salle d'attente de la mairie.

Elle n'avait pas manqué d'éclater en sanglots quand sa fille avait répondu le *oui* fatal, s'était montrée d'une tristesse mortelle pendant tout le dîner, s'était jetée au cou de sa fille avec désespoir dix-neuf fois dans l'après-midi en s'écriant : « O ma pauvre enfant!... ma pauvre enfant!... »

En un mot, elle n'avait rien négligé de ce qui peut faire comprendre à un gendre, à titre d'encouragement, qu'on le tient pour le dernier des paltoquets, que l'on est absolument convaincue qu'il battra sa femme dès le lendemain matin cinq heures et demie, et que l'on considère la pauvre créature livrée à ses brutalités comme une martyre vouée aux plus cruels supplices.

Tout à son bonheur, le gendre d'Eulalie ne remarqua pas d'abord l'attitude hostile de sa belle-mère.

Cependant, il eût fallu qu'il fût imbécile pour ne pas voir, à la longue, qu'Eulalie ne négligeait aucune occasion de lui être désagréable et de lui lancer des pointes plus ou moins aiguës.

S'il rentrait dîner une demi-heure plus tard que d'habitude, il était sûr qu'au dessert sa belle-mère amenait gentiment la conversation sur l'infidélité des hommes, et racontait qu'un ami de son père, employé au ministère de l'intérieur, avait trompé sa femme avec une actrice qu'il allait voir en sortant de son bureau tous les jours, de cinq heures à cinq heures et demie, et que la malheureuse femme trahie ne s'était aperçue de la chose qu'au bout de

seize ans, ayant cru pendant tout ce temps que son mari était, comme il le disait, retenu tous les soirs par son sous-chef pour un travail de statistique.

Si, à une occasion quelconque, le gendre d'Eulalie faisait un cadeau à sa femme, Mme Lambardot ne manquait pas, dans les quinze minutes qui suivaient, de dire : « Moi, je me suis toujours défiée de M. Lambardot quand il était généreux, parce que j'ai fait souvent cette remarque que les amabilités des maris envers leurs femmes sont rarement autre chose que d'adroites diversions faites pour masquer leur libertinage au dehors. »

Depuis dix ans qu'Eulalie a marié sa fille, elle n'a cessé d'agir avec son gendre avec la même aménité.

L'expérience qu'elle a acquise lui a même suggéré des méchancetés de jour en jour plus acérées et plus perfides.

Tout ce qui se passe dans le jeune ménage est aussitôt utilisé par elle pour l'œuvre de persécution, d'asticotage et de démolition à laquelle elle s'est vouée.

Le gendre de Mme Lambardot, en dépit de son caractère excessivement conciliant, n'a pu rester insensible à tant de provocations.

A cause de sa femme, qu'il adore, il éloigne autant que possible de son esprit l'idée d'empoisonner sa belle-mère; mais il n'y a que cela tout juste, et, à part la mort, il n'est guère de désagréments qu'il ne lui souhaite du fond du cœur.

Pour donner une idée du caractère aigre et pointu de Mme Lambardot, signalons deux faits, à l'occasion desquels elle s'est révélée tout entière.

Dix mois après le mariage de sa fille, celle-ci n'ayant

pas encore eu d'enfant, Eulalie a criblé son gendre de traits désagréables, en insinuant que cela ne l'étonnait nullement de la part d'un jeune homme prématurément épuisé par des excès précoces; que, du reste, ses prévisions ne l'avaient pas trompée, et que s'il n'eût tenu qu'à elle, sa fille n'eût jamais été donnée à un homme dont les yeux cernés et le dos voûté indiquaient suffisamment la satiété et l'impuissance d'un jeune invalide de Cythère.

Mais, plus tard, la fille de Mme Lambardot ayant eu trois bébés en deux ans et demi, Eulalie fit retentir les airs de ses protestations indignées, criant partout que son gendre était un brutal et grossier personnage, incapable de sacrifier au repos et à la santé de sa femme ses révoltantes passions de garçon d'abattoir.

Au physique, Mme Lambardot est une femme aussi bien conservée qu'on peut l'être dans du vinaigre.

Elle est très bien tenue et fort propre.

Quand son gendre est en voyage, elle ne se lève que vers les neuf heures; mais quand il est là, elle est debout dès six heures et demie, afin de lui faire sa journée plus longue.

Voilà dix ans qu'elle se repaît du martyre de l'homme à qui elle a confié le bonheur de son enfant; portant des rubans jaunes, qu'elle n'aime pas, uniquement parce qu'il les déteste; ne lui permettant pas de fumer devant elle, bien qu'elle adore l'odeur des bons cigares; feignant de regretter l'empire, qu'elle exècre, parce qu'il lit le *XIX[e] Siècle;* empêchant que l'on mette un chapon dans la salade de chicorée, quoiqu'elle en soit folle, parce qu'il aime beaucoup le goût de l'ail; etc., etc.

Du reste, excellente femme au fond, faisant très bien les petits plats de ménage, bonne aux pauvres, grand-maman gâteau au suprême degré, pleine d'attention et de soins pour les animaux domestiques, mais ayant, bien moins par méchanceté que par cet instinct malfaisant que les naturalistes expliqueront peut-être un jour, concentré sur son gendre tout ce que la nature a mis à sa disposition d'aigreur, de susceptibilité mal placée, de mauvaise humeur et d'acrimonie.

Exemple suprême : à quarante-neuf ans, le lendemain d'une soirée où son gendre avait été malade d'avoir entendu trop de musique, elle s'est mise à apprendre le piano.

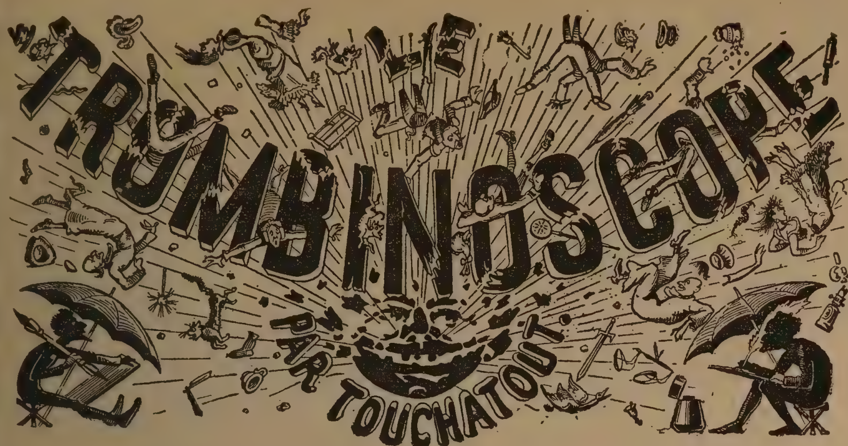
Août 1881.

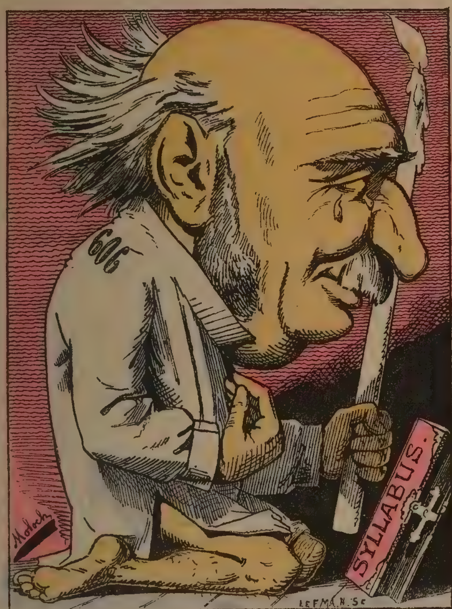
NOTICE COMPLÉMENTAIRE

Dates à remplir

PAR LES COLLECTIONNEURS DU *TROMBINOSCOPE*

Fidèle à sa mission, Eulalie continue à embellir de son mieux l'existence de son gendre.—Le..... 18.., elle le force à la conduire au Vaudeville, à l'occasion de sa fête.—Le..... 18.., elle le regarde attentivement dans le blanc des yeux, d'un air inquiet, et lui dit doucement : Mon ami, est-ce que vous ne pensez pas à contracter une assurance sur la vie au profit de votre femme et de vos enfants? C'est toujours bon à faire... On ne sait pas ce qui peut arriver!... — Enfin, elle meurt le..... 19.. Ses dernières paroles sont pour le mari de sa fille, à qui elle dit, d'un ton chrétien : Monsieur... je vous pardonne tout le mal que vous m'avez fait. Vous trouverez toute ma fortune en valeurs dans mon secrétaire. Je regrette de ne point vous laisser que des actions des *galions du Vigo*.





SIMON

JULES

(comme Trochu) — de son vrai nom : FRANÇOIS-SIMON SUISSE, philosophe sentimental, philanthrope platonique et homme politique larmoyant, né dans le Morbihan — encore comme Trochu — le 31 décembre 1814.

Il devait venir au monde le lendemain : 1er janvier 1815 mais il avança d'un jour sa naissance afin que la France n'eût pas tous les malheurs dans la même année.

Il fit d'excellentes études et débuta dans l'enseignement comme maître suppléant au collège de Rennes.

De 1839 à 1851, il succéda à M. Cousin comme profes-

seur d'histoire et de philosophie à la Sorbonne. — Le 16 décembre de la même année, il vit son cours suspendu pour avoir essayé d'enseigner à ses élèves un tas de choses qu'il est utile d'ignorer quand on est appelé à vivre sous un Empire ; et quelques mois plus tard, refusa de prêter serment de fidélité à l'homme de décembre, ce qui commença sa fortune politique.

Il avait été décoré de la Légion d'honneur le 27 avril 1845 ; on n'a jamais su au juste pourquoi ; cependant on a cru longtemps que c'était pour avoir collaboré à la romance de *Jenny l'Ouvrière.*

En 1846, candidat de l'opposition modérée dans les Côtes-du-Nord, M. Jules Simon échoua ; mais, en 1848, il fut élu dans ce département, et vint siéger à la Constituante comme républicain... toujours modéré.

Nos lecteurs nous pardonneront ces répétitions de l'adjectif : *modéré ;* mais il n'y a pas de notre faute, et, dans le cours de cette biographie, nous serons forcés de les commettre encore souvent. Le côté saillant du caractère de M. Jules Simon est la modération. Personne mieux que lui n'a su jouer de ce qualificatif qui prête, d'ailleurs, comme un morceau de caoutchouc et n'a pas son équivalent en politique pour signifier tout ce que l'on veut et même le contraire.

Dès son entrée dans la vie politique, le dada favori de M. Jules Simon fut l'étude modérée des questions ouvrières ; aussi la Constituante le désigna-t-elle pour faire partie du comité modéré de l'organisation du travail.

Après l'insurrection de juin, il fut nommé président modéré de la commission chargée de visiter les blessés.

L'ordre rétabli, il devint secrétaire modéré de la commission de l'enseignement primaire et rapporteur modéré de la loi organique de l'enseignement, dont il présenta modérément à l'Assemblée un projet complet et modéré.



Elu en 1849 membre du Conseil d'Etat, il fut président

de la commission des recours en grâce ; cette fonction était dans ses cordes sentimentales.

Eloigné momentanément de la politique, il alla faire en Belgique des conférences philosophiques toutes empreintes de cette douceur émolliente dont il a le secret, et qui témoignait à la fois d'un cœur sensible et d'un tempérament lymphatique.

En 1863, il fut élu député au Corps législatif par la 8e circonscription de la Seine. Il défendit alors la liberté de la presse.

Nota : Le gouvernement de M. Thiers rétablit le cautionnement sur les journaux, et M. Jules Simon en était.

Il continua sa campagne en faveur de l'instruction publique et soutint les intérêts des classes laborieuses, questions dont il avait fait son marche-pied ordinaire.

Il revendiqua aussi les franchises communales de Paris et les lâcha plus tard avec l'aisance de ces grands réformateurs, qui n'attendent qu'une place au pouvoir pour cesser de trouver un cheveu dessus.

En 1869, il fut réélu député dans un grand nombre de circonscriptions, et dans les réunions électorales battit le tendre Lachaud, candidat officiel, de plusieurs douzaines de sanglots.

Pendant cette période, il essuya cependant, avec plusieurs de ses collègues *modérés,* un assez joli succès de trognons de pommes dans une réunion socialiste de Clichy.

La réaction contre l'opposition en carton-pâte commençait, et le peuple se fatiguait visiblement de ces farouches républicains qui se faisaient, sans douleur et sans danger, les trop tranquilles avocats de ses revendications.



M. Jules Simon fut nommé, en 1868, président de la Société des gens de lettres. Il en profita pour aller mendier en faveur de cette Société des secours et des distinctions auprès du gouvernement de Vélocipède *père.* (Couvrez-vous !)

Les gens de lettres désavouèrent ces démarches de leur président, pensant que des hommes intelligents ne devaient tendre la main à l'Empire que le poing fermé ; M. Jules Simon dut donner sa démission.

M. Jules Simon a publié un grand nombre de volumes, entre autres, l'*Ouvrière,* l'*Ecole*, le *Travail,* etc., ouvrages dans lesquels il a éloquemment démontré qu'il y a beaucoup à faire en faveur des classes laborieuses.



M. Jules Simon a fait partie du gouvernement de la Défense nationale. Pas plus que ses collègues, il n'a eu l'audace de mettre en pratique ses théories républicaines qui lui avaient rapporté tant de gloire et d'argent, et sa popularité de mauvais aloi a sombré avec celle de ses complices.

Cependant il a un peu surnagé, ce qui tendrait à prouver qu'il était encore plus creux que les autres.

M. Thiers, en dépit de l'opinion, le choisit comme ministre de l'instruction publique. Sentant toute son impopularité, mais bien décidé à la braver, M. Jules Simon se fit maçonner son portefeuille sous le bras, et pendant longtemps les horions les plus formidables ne purent avoir raison de ce scellement pour lequel l'auteur de l'*Ouvrière* semblait avoir retrouvé le secret du fameux ciment romain.

Cependant, quelques jours avant la chute de M. Thiers, on parvint à lui scier son portefeuille sous l'aisselle.

Il ne lui resta plus que son siège de sénateur et son fauteuil d'académicien sur lesquels il avait été assis le même jour en 1875.

L'un lui donnait l'immortalité... hum !... c'est ce que nos enfants verront.

L'autre, lui donnait l'inamovibilité.... hum !... c'est ce que nous verrons peut-être bien nous-mêmes.

En décembre 1876, M. Jules Simon fut chargé par M. Mac Mahon de composer un ministère.

Ce fut ce jour-là qu'il lança ce programme fameux dans lequel il se déclarait « franchement républicain et résolu-

ment conservateur. » (*Je suis oiseau, voyez mes ailes* ! voir La Fontaine.)

Moins de six mois après, M. Mac Mahon trouvait M. Jules Simon trop communard et le remerciait d'une façon retentissante.

Jusqu'à la démission de M. Mac Mahon, il se tint à l'écart de la politique militante ; ce ne fut qu'après la nomination de M. Grévy à la présidence de la République qu'il fit sa rentrée.

Et quelle rentrée !... ma bonne sainte Vierge !...



M. Jules Ferry — qui n'est pourtant qu'un ogre en baudruche — avait élaboré un certain article 7 qui excluait de l'enseignement public tous les membres des congrégations non reconnues par l'Etat.

Cet article 7, évidemment, n'était qu'un cautère sur une jambe de bois, attendu qu'il est insensé d'entreprendre de balayer l'énorme tas d'ordures cléricales avec le petit pinceau aux poils usés de l'expédient et de l'arbitraire quand on a à sa disposition l'immense balayeuse mécanique de la séparation de l'Eglise et de l'Etat.

Mais enfin, aussi piteux qu'il fût, l'article 7 n'en était pas moins une tendance à désempunaiser un peu la France; or, à ce titre, il semblait qu'il ne dût rencontrer d'adversaires que dans les rangs de la réaction.

M. Jules Simon prit place d'emblée dans ces rangs et contribua à faire rejeter l'article 7.

Il invoqua pour cela le principe sacré de la liberté.

Elle est bien bonne !...

Si cette raison n'était pas une frime atroce, que ne demandait-il séance tenante la liberté pour toutes les associations républicaines qui ne l'ont pas ? c'eût été logique au moins.



Certes, le jour où tout le monde sera libre de se réunir,

l'exclusion d'une catégorie — fût-ce celle des jésuites — deviendra de l'arbitraire.

Mais en attendant la venue de ce jour heureux, à qui fera-t-on accroire qu'il est pratique de respecter la liberté de ses ennemis qui se sont toujours fait — et se feraient encore à l'occasion — un paillasson de la vôtre ?



D'ailleurs, M. Jules Simon, désormais l'allié des droites, ne leur marchanda pas les gages de son amitié.

Quand vint, en juillet 1880, la proposition d'amnistie plénière, il la combattit avec une ardeur et un fiel à rendre jaloux son co-immortel Maxime Ducamp.

Depuis ce temps, M. Jules Simon est irrévocablement casé dans l'esprit même des gens qui, sur la foi de quelques livres d'un humanitarisme en doublé, avaient eu la naïveté de faire crédit à ce faux républicain, à cet ambitieux fielleux, à ce satisfait implacable.



M. Jules Simon, assure-t-on, a été membre de l'*Internationale,* sous le n° 606. Pour se faire une idée du plaisir qu'il éprouve lorsqu'on lui rappelle cette circonstance de sa vie, on n'a qu'à se figurer un concierge devenu millionnaire et que ses anciens amis n'abordent qu'en lui criant devant tout le monde : *Cordon, s'vous plaît !...*



Au physique, M. Jules Simon est un petit homme rondelet ; il est du nombre de ces philanthropes que l'étude des misères sociales engraisse.

Il appartient aussi à cette nombreuse catégorie de réformateurs en chambre dont l'œil doux s'humecte au spectacle du peuple opprimé et qui s'écrient avec feu : *Il y a quelque chose à faire pour ces pauvres victimes !... je ferai... là-dessus un livre qui se vendra très bien !...*



L'Empire avait créé deux sortes d'heureux : ceux qui vivaient en le soutenant et ceux qui vivaient en l'attaquant *modérément ;* M. Jules Simon était de ces derniers, en compagnie des Favre, des Picard, des Ferry et autres débitants d'opposition douce, facile et lucrative.

Le métier n'était pas dur ; avec un peu de précaution, on en tirait gloire et profit, et comme l'a si bien dit Rochefort : Se lever de son banc, réclamer une liberté, ne pas l'obtenir, se rasseoir, recommencer le lendemain et jours suivants pendant quinze ans, voilà quel était le jeu de ces charlatans qui piochaient dans l'idole avec des outils en carton peint. Ce n'était pas là un martyre ; mais si ça n'avançait à rien, cela avait au moins l'avantage de ne pas donner beaucoup de mal.

Pendant que l'auteur de l'*Ouvrière* et de l'*Ecole* était au pouvoir, les femmes persistaient à gagner douze sous par jour, et un rapport du temps établit qu'il n'y avait guère à Paris que 67,000 enfants privés de toute instruction élémentaire. M. Jules Simon continuait d'ailleurs à s'en attendrir de plus en plus, mais à s'en occuper de moins en moins. — Il en serait encore de même aujourd'hui, si les hasards de la politique nous rendaient comme premier ministre ce philosophe sensible... mais très consolable.

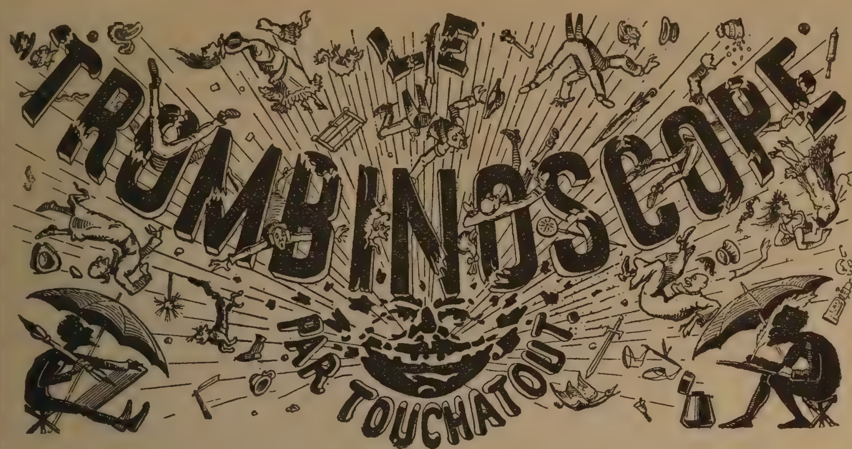
Août 1881.

NOTICE COMPLÉMENTAIRE

Dates à remplir

PAR LES COLLECTIONNEURS DU *TROMBINOSCOPE*

M. Jules Simon, en attendant qu'il détrône M. Gambetta, reprend l'étude des questions ouvrières et publie le... 18... un livre remarquable sur la nécessité d'ouvrir des écoles en grand nombre. — Il redevient ministre le... 18... et n'en ouvre pas une seule. — Encore une fois rejeté dans la vie privée, il publie le... 18... un ouvrage sur l'urgence qu'il y a à améliorer le sort des institutrices ; revient au pouvoir le... 18... et les laisse toutes aux mêmes appointements. — Il meurt enfin le... 19... en prononçant les paroles suivantes que nous recommandons aux électeurs de l'avenir : « *Les Républicains n'ont vraiment de bon temps que sous la monarchie, l'impuissance où ils se trouvent d'agir ne permettant pas au peuple de distinguer les vrais des faux.* »





FERRY

JULES-FRANÇOIS-CAMILLE

le plus grand et le plus... beau des trois Jules de la Défense nationale; avocat, journaliste et député. Né à Saint-Dié (Vosges), le 5 avril 1832, jour de l'anniversaire de l'exécution de Danton et de Camille Desmoulins; mais tranquillisez-vous... il ne recommencera ni l'un ni l'autre.

Il s'occupa d'abord de travaux de jurisprudence et collabora à la *Gazette des Tribunaux*, sans que la Seine se détournât de son cours.

En 1864, commença sa notoriété; il fut compris dans le

procès des treize et condamné à 500 francs d'amende pour avoir participé aux travaux d'un comité électoral constitué sans autorisation.

Telle était la loi à cette époque : depuis les ministres jusqu'aux gardes champêtres, tout le personnel administratif manœuvrait comme un seul homme pour faire élire des candidats du gouvernement ; mais il était défendu à vingt individus de s'entendre pour essayer d'en faire nommer un autre. Heureusement, le 4 Septembre devait changer tout cela... seulement, il ne l'a pas fait.



En 1865, M. Jules Ferry entra à la rédaction du journal le *Temps*, où il se fit bientôt remarquer par la vivacité de ses attaques contre l'empire.

L'opposition fut pour M. Jules Ferry ce qu'elle avait été pour ses collègues Jules Simon, Jules Favre et Ernest Picard, c'est-à-dire un métier comme un autre, plus agréable même qu'un autre ; mais le jour où, après avoir fait semblant pendant cinq ans de renverser l'empire, ils le virent s'écrouler tout seul, ils ne furent ni les moins saisis ni les moins ennuyés, car ils sentaient bien, tous, que le moment de l'action était arrivé pour eux et que leur impuissance allait être démasquée par la chute du pouvoir qui leur avait servi de paravent.

M. Jules Ferry fit un certain bruit avec la campagne qu'il entreprit contre l'administration de la Ville de Paris. Cette campagne doit être portée à son actif ; il fallait cela, du reste, pour que la colonne ne restât pas en blanc.



M. Jules Ferry publia plusieurs articles très vifs et termina par une brochure à sensation : *les Comptes fantastiques d'Haussmann*, dans laquelle l'anse du panier municipal était surprise, au moment où elle s'y attendait le moins, se livrant à un cancan échevelé qui eût fait rougir la princesse Mathilde.

Aux élections de 1869, M. Ferry se présenta dans la 6e circonscription comme candidat de la démocratie libérale (naturellement !...) et il fut élu par 16,000 voix, sur les-

quelles, si c'était à refaire, il en retrouverait bien aujourd'hui 34.

Une fois à la Chambre, M. Jules Ferry continua comme ses collègues de la gauche, sa petite opposition de famille, et l'histoire ne constate pas qu'il se montrât plus impatient qu'eux de proclamer en août la déchéance de l'empire, alors que tous les matins l'homme de Sedan inondait Paris de dépêches navrantes, nous apportant la preuve qu'il avait entrepris la guerre comme un homme qui part à la chasse à l'ours avec une canne à pêche.



Pas plus que ses collègues, M. Ferry ne retarda d'une demi-heure son déjeuner pour monter sur une borne et mener le peuple aux Tuileries; si le peuple ne s'en était pas mêlé lui-même, l'impératrice y chiffonnerait encore, et Emile Ollivier, à l'heure qu'il est, serait en train d'expliquer au Corps législatif que c'est à la *Lanterne* seule que nous devons la perte de l'Alsace et de la Lorraine, ce qui serait voté par 535 voix contre 18.



Cependant, avec le 4 septembre et l'investissement de Paris, le moment était venu pour M. Jules Ferry, qui avait si bien *jardiné* la gestion de M. Haussmann, de déployer à son tour ses hautes capacités administratives. Il ne se fit pas prier; et au commencement de novembre il accepta le titre de maire de Paris.

La situation était scabreuse, l'hiver s'annonçait rigoureux, le siège menaçait de durer longtemps, on pouvait déjà prévoir que le moment approchait où les assiégés ne pourraient plus faire cinq repas par jour; il fallait donc un homme dévoué, prévoyant et capable.

Les Parisiens se dirent, en voyant arriver Ferry : Voilà bien notre affaire!... Un citoyen qui a trouvé tant de cheveux sur les additions du père Haussmann doit être un malin qui saura tirer parti de tout; nous n'avons plus qu'à aller nous cogner au rempart!

En effet, — Jules Ferry prit d'une main ferme, et surtout très bien gantée, les rênes de l'administration, et

certes!... tous les Parisiens sont là pour le dire, excepté ceux qui sont morts de faim et de froid par sa faute, Jules Ferry accomplit des prodiges d'intelligence.

Grâce à lui, le pain ne fut rationné qu'au dernier moment, ce qui permit de nourrir les chevaux pendant les quatre premiers mois avec du pain blanc, et de faire manger de l'avoine aux hommes pendant les deux derniers.

Grâce à lui, qui ne s'occupa pas plus de savoir ce que les chantiers contenaient de combustible qu'un vidangeur ne s'occupe du cours de l'essence de violette, on s'aperçut à la fin de décembre que Paris n'avait plus que 38 bûches; et encore, on comptait là-dedans les 37 abonnés de la *Patrie.*



Jules Ferry lança une proclamation par laquelle il annonçait qu'on allait faire des coupes dans le bois de Boulogne; ces coupes eurent lieu en effet; on espère même que le bois abattu à cette époque sera assez sec pour être brûlé au commencement de l'hiver prochain.

Grâce à lui toujours, le sucre monta à vingt-deux sous la livre; les gens aisés firent leurs provisions, et quand Jules Ferry, au bout de trois mois, eut la soudaine inspiration de taxer le sucre, il n'y en avait plus.

Grâce à lui, le service des boucheries fut organisé de façon à ce que, moyennant huit heures de queue dans la boue et la neige, les femmes pussent avoir trente grammes de cheval, pendant qu'avec de l'argent on se faisait servir dans les restaurants autant de plats de viande qu'on le voulait.

Grâce à lui encore, les épiciers, les charcutiers purent enfouir leurs provisions dans les caves et faire monter les sardines jusqu'à 12 francs la boîte.

Grâce à lui, des familles riches purent accaparer chez elles des comestibles pour toute une année, pendant que d'autres poussaient des cris de joie folle, quand ils parvenaient par hasard à mettre la main le soir sur un rat égaré.

Grâce à lui enfin, qui pouvait réglementer la consommation en s'y prenant assez tôt, et faire sortir de toutes

les cachettes les denrées qui y étaient accumulées, Paris put résister deux bons mois de moins que si le système des réquisitions eût été appliqué dans toute sa rigueur. Et en deux mois, qui sait!...

Mais il fallait pour cela avoir la foi républicaine, faire passer le salut de la République avant tout, et décider que, dans une ville assiégée comme sur un navire en détresse, toutes les ressources sont communes.



Comme Ernest Picard, Jules Ferry n'eut d'audace que le 31 octobre, alors que, bousculé par l'émeute, le gouvernement de la défaillance nationale avait failli sombrer.

Jules Ferry prit avec lui quelques bataillons gras pour chasser de l'Hôtel de Ville les bataillons maigres; force resta ce jour-là au *parti de l'ordre* — (cliché); — et à en juger par ce que cela nous a rapporté, il est permis de se demander si nous devons nous en vanter.



Après la conclusion de la paix, Jules Ferry fut élu député à l'Assemblée de Bordeaux. Inutile de dire que ce ne fut pas à Paris; les Parisiens en avaient une indigestion, la seule, du reste, qu'il leur eût donnée en trois mois.



Aussitôt qu'il fut à la Chambre, M. Jules Ferry comprit bien que sa place était ailleurs; il sollicita une ambassade, et celle des Etats-Unis lui fut presque promise; les Parisiens la lui souhaitèrent de grand cœur; d'abord, parce qu'ils ne croyaient pas qu'on pût l'envoyer plus loin, et ensuite parce qu'il eût été vraiment trop triste pour ce remarquable administrateur d'être obligé de chercher une place pour gagner sa vie : avec les renseignements que Paris assiégé aurait été forcé de donner sur son compte, il n'eût pas trouve douze cents francs, même dans la quincaillerie.

Après la Commune, M. Jules Ferry fut désigné par M. Thiers comme préfet de la Seine. Il n'occupa ce poste que pendant dix jours, et n'eut, par conséquent, pas le

temps de laisser s'amonceler la neige sur les trottoirs pendant trois mois.

Une autre excuse aussi : c'est qu'il n'en tombait pas à ce moment-là.



Nommé ministre de France à Athènes en mai 1872, M. Jules Ferry eut assez de succès dans ce pays, d'où nous vient le jeu de l'oie.

Après le 24 mai, et jusqu'au coup long feu d'Etat de M. Mac Mahon, M. Jules Ferry se remit à représenter Saint-Dié à la Chambre.

Par pitié sans doute pour Saint-Dié, le Guibollard des temps modernes arracha M. Jules Ferry à son banc et en fit son ministre de l'instruction publique.

Il est de ces choix qui sont dans l'air.

Mac Mahon faisant Jules Ferry ministre était aussi indiqué que Jocrisse prenant Gribouille pour domestique.



Gribouille-Ferry ne tarda pas à donner de nouvelles preuves de ses aptitudes merveilleuses.

Voulant, à l'exemple de Gambetta, faire oublier, par une diversion habile, le programme radical qui lui avait servi d'échelle de corde pour escalader le pouvoir, il fit les gros yeux au cléricalisme et se donna une sorte de contenance révolutionnaire en rédigeant un projet de loi contre les professeurs congréganistes non reconnus.

Son fameux article 7, qui devait exclure ceux-ci des établissements publics d'instruction, fit un véritable vacarme, à l'abri duquel il dissimula pendant quelques mois l'étonnant éclat de son tempérament de garçon de bains.



M. Jules Ferry eut la bonne fortune de voir rejeter par le Sénat ce célèbre article 7 qui lui servait de maintien.

En effet, si cet article 7 avait été voté, son application eût fait immédiatement la preuve qu'il était idiot, et M. Jules Ferry était coulé.

Dès lors, il vécut, et vit encore, sur son article 7 —

comme il avait vécu longtemps sur le calembour des comptes fantastiques d'Haussmann, qui n'était même pas de lui — et dut à ce raté heureux de devenir, sous M. Grévy, président du conseil des ministres.

Dans ce nouveau poste il déploya, comme toujours, les ressources d'une intelligence que l'on peut hardiment classer entre celle d'une terrine et celle de Saint-Genest.

Et pour faire tenir en un seul tous les éloges que nous devons à ce grand homme, nous nous bornerons à dire que nul mieux que Jules Ferry ne pouvait représenter l'opportunisme, car rien ne représente mieux un trou qu'un creux, le néant que le vide, et qu'en un mot, rien ne représente mieux rien que rien.



Au physique, M. Jules Ferry est un bel homme, nous l'avons déjà dit. — S'il avait la tête de moins, les personnes qui se trouvent placées derrière lui les jours de fêtes publiques verraient mieux le feu d'artifice; mais alors, n'étant plus si grand, il ne resterait plus aucun prétexte pour être si... opportuniste.

M. Jules Ferry est d'une tenue irréprochable; il est frais, gras et appétissant. Le siège ne l'a pas abîmé, et c'est assurément de tous les membres de la Défense nationale celui qui a supporté le mieux *nos* souffrances.

Août 1881.

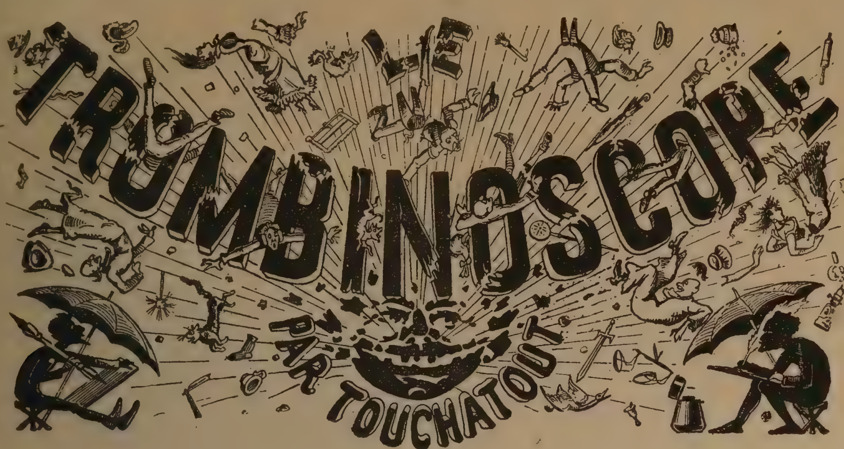
NOTICE COMPLÉMENTAIRE

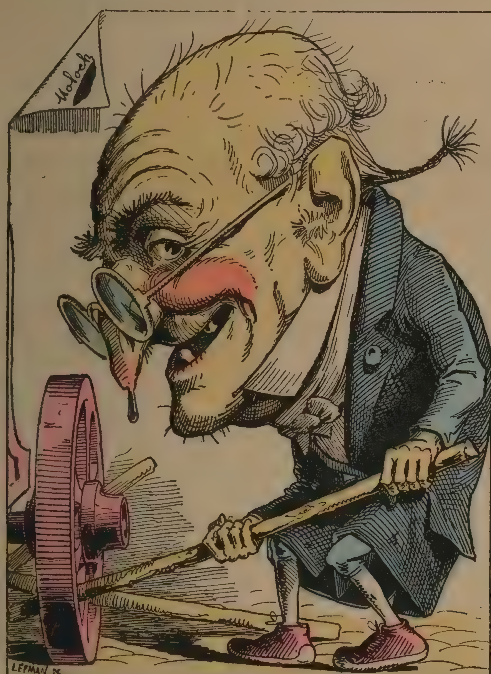
Dates à remplir

PAR LES COLLECTIONNEURS DU *TROMBINOSCOPE*

M. Jules Ferry est nommé ambassadeur à Washington le... 18..., il ne fait pas l'affaire; on le rappelle le... 18... et on le nomme directeur de la manutention; il ne fait encore pas l'affaire; on lui donne une place de contrôleur des petites voitures le .. 18...; il ne fait toujours pas l'affaire; enfin, on lui procure un emploi qui paraît convenir à ses aptitudes, et, le... 18..., il est nommé sous-vérificateur des compteurs à gaz du département de la Seine. Cruelle déception, il laisse tous les robinets ouverts; on se voit forcé de le remplacer le... 18... Désespérant de lui trouver un poste tout fait, on en invente un pour lui, et le... 18..., l'*Officiel* publie sa nomination en qualité de surveillant conservateur des paratonnerres du grand Opéra. Il occupe cet emploi pendant quarante-cinq ans, et y meurt le... 19...; après sa mort on s'aperçoit qu'il a pendant toute sa vie enveloppé les pointes des paratonnerres avec des bouchons de paille pour qu'elles ne s'abîment pas à l'humidité.

10 CENTIMES





SÉNAT

BAFOUILLUS-
GATUS-
BIBASSUS

institution antique imaginée par les gouvernements de combat de l'ère avant J.-C., pour faire accroire aux peuples que leurs droits étaient déposés dans des coffres-forts incrochetables, et leur inspirer une confiance aveugle dans les mijoteurs de coups d'Etat nocturnes.

Nous ne parlons ici, bien entendu, que du Sénat tel qu'il était dans les âges reculés. Tout le monde sait que cette institution a subi depuis une métamorphose complète et

est devenue de nos jours une des bases les plus précieuses et les moins suspectes des gouvernements modernes.



Le Sénat — Sénat vient de *sénile,* affirme Littré — était dans les temps anciens une réunion d'hommes plus que blets que l'histoire nous représente dans tous les pays comme des vieillards égoïstes, entêtés, jamais bons à rien, mais toujours prêts à tout pour conserver leurs places, leurs émoluments et leurs prérogatives de classe dirigeante.

Partout et à toutes les époques, nous voyons les Sénats recrutés — par les soins du souverain — dans les classes aristocratiques, riches et privilégiées.

A Athènes, le Sénat était composé de 400 citoyens tirés au sort dans les trois premières classes, selon le revenu; tous gens, comme on le voit, que ne gênait guère le droit d'octroi de 55 francs pour une pièce de piquette de 18 francs.

A Sparte, on choisissait pour sénateurs 28 législateurs, pris par rang d'âge, en commençant par les plus vieux. Les décisions de ce Sénat n'étaient valables que lorsque les âges additionnés des 28 sénateurs donnaient au moins 2,675 ans.

Avec des conducteurs de cette trempe, le char de l'Etat ne risquait peut-être pas de verser; mais c'étaient les araignées qui se servaient des roues avec bonheur pour y installer leurs toiles.



A Carthage, le Sénat était composé des citoyens les plus riches et les plus puissants. On achetait des sièges de sénateurs, comme aujourd'hui des bancs de jardins à la *Ménagère.*

Rome, à elle seule, nous fournit un assortiment de Sé-

nats très remarquables. Romulus ne se contenta pas de composer le sien de citoyens riches et nobles. Craignant que, malgré cela, il leur restât encore quelque vigueur, il leur imposa par dessus le marché la condition d'être vieux. Il n'acceptait pas de sénateurs au-dessous de 60 ans.

Un jour pourtant, il crut pouvoir se permettre de maltraiter les pensionnaires de cette Sainte-Périne, qu'il croyait incapables de se rebiffer contre lui, et il essaya de se passer d'eux pour gouverner. Il se trompa. Les sénateurs romains, menacés dans leur lait de poule inamovible, se cabrèrent. Romulus leur résistait, ils l'ass... non, ils le firent assassiner; c'était mieux dans leurs moyens.



Plus tard, nous voyons les Sénats romains surnager après tous les bouleversements politiques. Souples et serviles sous les empereurs à poigne, aristocrates et insolents sous les républiques trop sentimentales, n'ayant qu'un but, toujours le même: conserver envers tout et au préjudice de tous leur situation privilégiée, et y réussissant toujours, tantôt par leur tyrannie pour les masses, qui tremblent devant eux, tantôt par leur soumission aux tyrans, dont ils ont peur à leur tour.

Pour être sénateur à Venise, il fallait avoir plus de quarante ans, et être inscrit sur le livre d'or de la noblesse. On ne pouvait — on ne peut même peut-être encore — faire partie du Sénat belge à moins de payer 2,116 francs de contributions.



Au Brésil, l'empereur choisit ses sénateurs parmi les citoyens prouvant au moins 4,196 francs de revenu.

Aux Etats-Unis seulement, les Sénats d'Etats sont élus sans conditions et au suffrage universel. Encore, là comme partout ailleurs, existe-t-il un autre Sénat, pondérateur des précédents et trié sur le volet.

On exige aujourd'hui des sénateurs italiens 40 ans et de la fortune ; des sénateurs péruviens, 5,440 francs de rente ; des sénateurs roumains, 3,525 francs de revenu.

En Russie, c'est plus carré ; c'est l'empereur lui-même qui nomme son Sénat. S'il n'en est pas content, c'est à dégoûter de faire sa cuisine soi-même.



En France, jusqu'en 1870, les différents Sénats qui se sont succédé ne l'ont en rien cédé aux Sénats antiques comme vénalité, comme impuissance, comme infidélité.

Nommé par Napoléon Ier, le Sénat s'aplatit devant lui pendant ses années de chance, et vota sa déchéance après ses revers.

Quatre jours plus tard, ce même Sénat rétablit la monarchie des Bourbons sans consulter la nation et RENDIT LA DIGNITÉ DE SÉNATEUR HÉRÉDITAIRE. (Jamais les typographes n'auront de lettres assez grosses pour composer cette dernière phrase.)



Louis XVIII lui-même, qui n'était pourtant pas dégoûté, écœuré d'une pareille attitude, cassa le Sénat à la morale si souple et créa une Chambre des pairs.

Le 2 décembre 1851, VÉLOCIPÈDE père, — couvrez-vous ! — rétablit le Sénat sur le modèle laissé par son oncle. Pendant près de vingt ans, ce nouveau Sénat applaudit à toutes les expéditions mexicaines qu'il plut à Napoléon III d'offrir à la France, ce qui n'empêcha pas les membres de cette vaste CLAQUE de s'évanouir comme une ombre le 4 septembre, même avant la chute du rideau, sans se demander une seconde s'il ne serait pas de leur devoir de faire à Mme de Montijo, qui leur a offert de si jolis jeudis, un rempart de leurs appointements de 30,000 francs accumulés pendant dix-huit années.

Pas même la reconnaissance du sorbet ou du cotillon!...



Il ne nous reste plus qu'à examiner le Sénat dans sa dernière et récente transformation. Il a été rétabli en France en vertu de la Constitution Wallon (1875). Quoique son origine (beaucoup plus avouable que celles de ses devanciers) puisse suffire pourtant à présumer et même à préciser ce qu'il est capable de tenter ou incapable de faire, nous ne nous livrerons pas à ce travail prophétique.

Nous donnerons simplement à nos lecteurs les moyens de le faire eux-mêmes en leur rappelant que le Sénat actuel se compose :

1° De 300 membres dont 75 ont été élus A VIE par une Assemblée mourante dont le suffrage universel devait, deux mois après, condamner solennellement la politique et les tendances ;

2° De 225 sénateurs nommés pour trois, six ou neuf ans par des délégués spéciaux auxquels les conseillers municipaux ont pu confier un mandat purement politique, bien qu'eux-mêmes ne fussent investis par leurs électeurs que d'un mandat d'intérêt local.

Ajoutons à cela que ce Sénat, ainsi composé, a reçu de la Constitution Wallon des droits bien supérieurs à ceux de l'Assemblée nationale. Ce qui ne laisse pas que d'être excessivement flatteur pour les députés élus par le suffrage universel, car il faudrait avoir le caractère bien pointu pour ne pas être très flatté de s'entendre dire : — Voilà... vous, vous ferez des lois au nom de 9 millions d'électeurs directs et maigres, et le Sénat s'assoira dessus au nom de quelques centaines d'électeurs indirects et gras.



Au physique, le Sénat (celui de 1875) n'est pas un être absolument déplaisant sous tous ses aspects.

Quoiqu'il ait été déjà un peu retapé en 1878 par le renouvellement triennal, certaines parties de son individu — les plus nombreuses — sont encore fort désagréables à voir; quelques-unes le sont moins; d'autres, plus rares, sont même séduisantes.

Personne jusqu'ici n'a encore fait au Sénat actuel l'injure de le croire capable des... indélicatesses suprêmes dont les Sénats antiques, et même moins antiques, ont donné le triste spectacle.

On attend, pour le juger, — et l'on a raison, — que les événements lui imposent le choix d'une attitude. — Quant à présent, et d'après l'opinion de gens très impartiaux, on s'accorde généralement à se représenter le Sénat de 1875 sous les traits d'un métronome politique fixant, avec une certaine persistance non exempte d'exagération, son balancier régulateur au cran qui marque le mouvement le plus lent et le plus mou que puisse indiquer un instrument de précision réglant la marche du progrès et des réformes.

L'opinion générale est que si le Sénat-métronome s'est mis au mouvement n° 100 *lentissimo ritenuto*, c'est parce que l'instrument n'en marquait ni de plus lent ni de plus lourd, et l'on croit presque unanimement qu'il restera fixé à ce cran avec un acharnement invincible.

Pour les gens qui espéraient marcher au pas gymnastique, il n'est peut-être pas très régalant de s'entendre battre cette mesure-là. Mais il n'y a pas à échapper à ce désagrément: la Constitution Wallon a décidé que ce serait le Sénat qui battrait la mesure et que l'Assemblée devrait marcher au pas. — Tic... (vingt minutes d'arrêt); tac... (vingt minutes d'arrêt); tic... (vingt minutes d'arrêt); tac... (vingt minutes d'arrêt). Nous souhaitons bien du plaisir aux gens nerveux !...



Ce que le Sénat, tel qu'il est constitué aujourd'hui, a

surtout de bizarre et de peu engageant, c'est que l'on ne peut compter pour s'en débarrasser que sur... les sénateurs.

Si bien que le jour où la France entière — moins les sénateurs — aurait plein le dos du Sénat, il faudrait encore le garder. C'est raide.



Un seul moyen peut-être resterait alors aux électeurs d'en finir avec ce bahut gênant : ce serait de n'y plus faire entrer que des hommes disposés à le démolir.

C'est-à-dire, tous les trois ans, n'élire que les candidats sénateurs qui s'engageraient à supprimer le Sénat.

Ce moyen — le seul constitutionnel — serait très long, nous en convenons ; mais qu'y faire ?... quand le wallonnat est tiré, il faut le boire... ou casser la cruche ; il n'y a pas de milieu.

Août 1881.

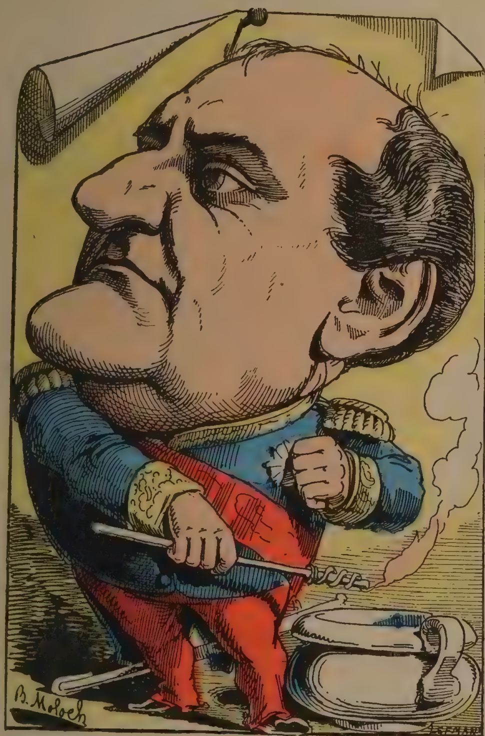
NOTICE COMPLÉMENTAIRE

Dates à remplir

PAR LES COLLECTIONNEURS DU *TROMBINOSCOPE*

Le... 18..., le Sénat repousse la séparation de l'Eglise et de l'Etat, votée par la Chambre des députés. — Le... 18..., il repousse la loi sur le divorce. — Le... 18..., il repousse la liberté d'association. — Le... 18..., il repousse la liberté de la presse. — Et ainsi de suite jusqu'en 18... — Fatiguée de voir un Sénat aussi repoussant, la France s'occupe sérieusement de chercher le moyen de l'empêcher de repousser.— Elle le trouve enfin, avec l'aide du célèbre Galopeau, le... et l'applique radicalement le... Amen!...





NAPOLÉON

JOSEPH-CHARLES-PAUL-BONAPARTE

prince français et général (???... !!!...???) de division, est né le 9 septembre 1822, de l'ex-roi Jérôme et de la princesse de Wurtemberg.

La légende prétend qu'il devait venir au monde la veille de sa naissance, c'est-à-dire le 8; mais qu'ayant entendu un grand orage, qu'il prit pour une violente canonnade, il préféra retarder son entrée. On voit que, tout jeune, il possédait ces principes solides qu'il devait plus tard appliquer avec tant de persévérance.

Le prince Napoléon n'est que le second fils du roi Jé-

rôme; fidèle à sa règle de conduite, déjà il s'obstinait à ne pas vouloir passer le premier.

Les premières années de sa vie s'écoulèrent comme les premières années de la vie de tout le monde : à faire toutes sortes de confidences intimes à ses fonds de culotte; la seule chose qui le distingua du commun des mortels, c'est qu'il ne s'en déshabitua pas complètement.

Jusqu'en 1845 il voyagea beaucoup. A cette époque, il obtint du ministre Guizot l'autorisation de séjourner à Paris; il s'y fixa et prit le nom de comte de Montfort. Sous le nom de l'héroïque paladin, il put circuler librement, personne ne le reconnut.

Le 24 juin 1848, le prince Napoléon accourut tout chaud à l'Hôtel de Ville; nous ajouterions bien que le combat était terminé; mais ce serait un pléonasme.

Il se porta candidat à la Constituante par une profession de foi si républicaine, que celle du père Raspail, à côté, parut trempée dans de la pommade de concombre.

A peine élu, il vota, en vrai démocrate, avec la droite, l'expédition d'Italie, destinée à étayer le pape, et le maintien de la peine de mort.

Nommé, le 10 février 1849, ministre plénipotentiaire à Madrid, il fut presque aussitôt révoqué pour avoir quitté son poste précipitamment une nuit qu'il avait entendu craquer un meuble dans sa chambre à coucher.



A la suite du coup d'Etat, il se retira dans la vie privée; mais lors de la restauration de l'Empire, il fut désigné pour l'emploi de prince du sang, qu'il accepta après s'être informé si c'était dangereux.

Il fut fait grand'croix de la Légion d'honneur, à titre d'avances sur les services qu'il pourrait rendre par la suite, et nommé, sans avoir encore servi dans l'armée, au grade de général de division.

Beaucoup de gens s'étonnèrent qu'on lui donnât un avancement aussi rapide avant qu'il n'eût fait ses preuves comme militaire; nous pensons que l'empereur fit bien, car c'eût été bien plus difficile après.

En Crimée, il commanda une division d'infanterie; est-il nécessaire d'ajouter : de réserve?

La chronique prétend que ce ne fut pas lui qui prit Malakoff; mais elle ajoute cependant, si l'on en croit la collection du *Tintamarre* de cette époque, que pendant cette campagne il fit autant que s'il eût vaincu.

Peu de temps après, la faiblesse de sa santé (voir son portrait qui est en tête) le fit appeler à Paris; il quitta... ou plutôt on l'arracha de son commandement, et Napo-

léon III, qui ne voulait pas le frapper trop cruellement dans ses goûts belliqueux, lui confia... la présidence de la commission impériale de l'exposition universelle.

En 1857, il entreprit une expédition dans les mers du Nord et renonça définitivement à porter des bretelles qui lui faisaient perdre beaucoup trop de temps depuis une maladie, peu dangereuse, mais très gênante, qu'il avait gagnée en assistant aux batailles de l'Alma et d'Inkermann.

Du 24 juin 1858 au 8 mai 1859, il fut mis à la tête du ministère de l'Algérie et des colonies; c'est pendant cette période qu'il épousa la princesse Clotilde-Marie-Thérèse de Savoie, fille du roi Victor-Emmanuel.

Vapereau, qui n'a pas son pareil comme *potinier*, prétend que cette union fut déterminée par des intérêts politiques réciproques de la France et du Piémont; nous sommes tout disposés à l'admettre, ne fût-ce que pour faire excuser la princesse Clotilde.



Pendant les guerres d'Italie et de Prusse, qui suivirent son hymen, le prince ne joua aucun rôle et se borna à observer les évènements avec une rare énergie; il en eut même trois enfants : deux garçons et une fille.

Cette dernière fut frappée, encore au berceau, d'un cruel accident : on ne sait quel ami de la maison proposa, et fit accepter pour elle, le nom de Lætitia.

Au Sénat, le prince se fit une assez grande réputation comme orateur.

Il prononça plusieurs discours à sensation, l'un entre autres, le 22 février 1861, où il menait le pouvoir temporel du pape par un petit chemin vicinal qui ne devait pas avoir été réparé depuis Pharamond.

Nos lecteurs voudront bien se souvenir, à cet égard, qu'en 1848 le prince avait voté l'expédition de Rome; mais, à cette époque, il n'avait pas de beau-père à placer.

Ces discours incendiaires déplurent à Napoléon III, qui en désavoua bruyamment les tendances, et le prince Napoléon donna sa démission de membre du conseil de régence; le cours des fleuves n'en remonta pas.

Sa disgrâce fut courte, et l'on vit bientôt le prince revenir bourdonner autour du pouvoir, dans l'intention bien évidente de se poser dessus aussitôt que possible; quelques bruits circulèrent même annonçant sa prochaine régence, mais s'éteignirent aussitôt.

En 1869, le prince présida la commission chargée de publier la correspondance de Napoléon Ier; jusque-là, cette commission avait tout publié sans altération de texte ni

coupures ; le prince arrêta les frais et décida qu'il serait, à l'avenir, fait un choix intelligent des documents au point de vue de « *l'intérêt dynastique et national.* »

Cette façon cascadeuse de travailler pour l'histoire n'échappera à personne, car si l'intérêt dynastique commande de ne pas tout dire, l'intérêt national exige que l'on ne cache rien ; c'est presque aussi difficile à mettre d'accord que deux comédiennes qui jouent dans la même pièce.

Quand éclata la révolution du 4 septembre, le prince Napoléon n'était plus à Paris ; il aurait pu y demeurer sans danger, l'idée ne serait venue à personne qu'il y fût resté.

Quand il vit les princes d'Orléans accourir combattre pour leur patrie écrasée, le prince Napoléon s'écria dans un accès d'enthousiasme : Moi aussi... il faut que je fasse quelque chose pour mon pays...

Alors, ne consultant que son courage, il attendit que nos malheurs fussent consommés et écrivit à Jules Favre une lettre indignée sous ce titre : *Qu'avez-vous fait de la France?* M. Jules Favre, très occupé à ce moment, ne pensa pas à lui répondre : *Qu'est-ce que ça vous fait?... Est-ce que je vous demande le compte de vos garde-robes?...*



En 1872, le prince Napoléon fut sommé de quitter la France. Il résista, se fit arrêter et reconduire à la frontière.

Il passa ainsi à peu de frais pour un martyr. En réalité, il n'avait peut-être eu en vue que de se faire escorter par des gendarmes pour ne pas risquer d'être attaqué sur les grandes routes.

Après le 24 mai 1873, il obtint l'autorisation de rentrer en France (sept années plus tôt que les déportés de la Commune).

Voyant les républicains si bons enfants, il en usa et réclama son grade de général.

C'était un peu raide. Cette restitution lui fut refusée.

On pensa, avec quelque logique, que si on lui accordait cela, on n'aurait plus guère de raison pour lui refuser sa dotation de prince du sang impérial, avec rappel depuis le 4 septembre 1870.

En septembre 1873, le prince Napoléon reprit position comme chef du parti bonapartiste. Il proposa on ne sait quel pacte hors nature entre le césarisme et la démocratie, et trouva même des journaux pour prôner les vertus de cette union incestueuse de la carpe et du lapin.

Cette gasconnade le brouilla définitivement avec la

Montijo, le prince impérial et Paul de Cassagnac, qui ne voulaient pas entendre parler d'avoir avec les républicains d'autres rapports que ceux admis entre le casse-tête des brigands et le crâne des honnêtes gens.

Alors il se fit élire député de la Corse et vint siéger à la gauche, où il se fit remarquer par ses colères anticléricales. En décembre 1876, il prononça même cette parole furieuse : « *Semez du jésuite, vous récolterez du révolté.* »

Phrase superbe!... à laquelle il aurait bien pu se faire répondre : « *Semez du prétendant, vous récolterez de l'insurgé.* »

Après le 16 mai 1877 — et bien qu'il fît partie des fameux 363 qui avaient tiré la langue au maréchal de Mac Mahon, ce dix-huit brumaireux foireux — le prince Napoléon ne fut pas réélu en Corse.

L'impératrice lui avait jeté dans les jambes M. Haussmann. Ce dernier l'emporta de cinq ou six maquis.

Alors le prince s'écarta de la vie publique, et pour prouver qu'il avait bien l'intention de se faire oublier complètement, il se mit à écrire dans la *Revue des Deux-Mondes.*



Le trépas inattendu du jeune Vélocipède IV remit tout à coup le prince en lumière. De chef de parti, il devenait inopinément chef de famille.

Du moins il le croyait, et beaucoup de gens le crurent aussi.

Mais ils avaient compté sans Paul de Cassagnac, qui déclara son fils — pas le fils de Paul!... celui du prince... nous précisons, malgré le peu d'importance — qui déclara, disions-nous, le fils du prince, le petit Victor, unique héritier du trône des Napoléon.

Il paraît que l'on avait trouvé dans les papiers du jeune Riquet aux longues ouïes un bout de testament qui déshéritait net le prince-diviseur en faveur de son fils aîné.

Le prince Napoléon se rendit aux obsèques du fils de Napoléon III (couvrez-vous!) — mais il quitta Chislehurst sans même aller saluer l'ex-impératrice.

Il s'était assuré que le petit était enterré; ça lui suffisait.

Depuis ce temps l'affaire en est là. Est-ce le père qui hérite? est-ce le fils?

Les ratapoils qui portent des moustaches en crocs — les purs — prétendent que c'est Victor.

Les badingouins qui portent des favoris — les mâtinés — soutiennent que c'est son père.

Victor ne dit rien parce qu'il est encore trop jeune pour parler.

Plonplon n'en dit pas davantage parce qu'il est trop vieux pour ne pas savoir se taire.

Si bien que nous sommes toujours le bec dans l'eau.

Que la Providence nous laisse dans cette mortelle indécision pendant quatre-vingts ans encore. C'est tout ce que nous lui demandons. D'ici là, la crémation aura sans doute beaucoup simplifié la chose.

A plusieurs reprises, des bonapartistes imprudents ont sommé le prince Napoléon de prendre une attitude.

Ç'a été absolument comme quand on somme Gambetta de prendre un portefeuille.

Le prince Napoléon, qui est aussi roublard dans son genre que Gambetta dans le sien, a parfaitement compris les avantages attachés à sa situation de prétendant-carpe et les dangers qu'il courrait en se mettant à table avant qu'on ait sonné le dîner.

Outre qu'il est d'une prudence élémentaire de n'allonger la main vers un objet convoité que lorsque l'on est assez près pour le saisir, le prince Napoléon n'a pas été sans entendre dire qu'à son premier geste équivoque on le prierait d'aller voir à l'étranger comment les établissements à quinze centimes sont faits.

Et comme il les connaît à peu près tous, il n'éprouve pas le besoin de se déranger... davantage.



Cependant en août 1881, lorsque furent décidées les élections générales, le prince Napoléon sortit de sa réserve et prit une attitude.

Dans une proclamation hardie, il rappela à la France qu'il se tenait toujours à sa disposition pour le jour où elle éprouverait le besoin de préparer à bref délai la perte de deux nouvelles provinces.

Le prince Napoléon, à cette occasion, donna clairement à entendre qu'il se contenterait, à la rigueur, du titre de Président de la République.

Mais la France paraît peu désireuse pour le moment de reprendre ce fameux train de plaisir dans lequel elle s'est embarquée une fois le 10 décembre 1848 et qui l'a conduite au 4 septembre 1870 en passant par le 2 décembre 1851.

La querelle entre le prince et Paul de Cassagnac provient bien moins d'une divergence de principes que d'un fait inconnu des masses et qui se produisit après la mort de Napoléon III (couvrez-vous!)

Ce fait, le voici :

Lorsqu'il s'agit de choisir une église à Paris pour y jeter annuellement de la cendre sur la mémoire de l'homme de

Sedan (couvrez-vous !), Paul de Cassagnac et ses amis désignèrent l'église Saint-Augustin, sans consulter le prince Napoléon.

Celui-ci, pour des raisons intimes, eût préféré celle de la Trinité.

Trompé par la consonnance et croyant que le nom de ce temple s'écrivait en un seul mot, le prince Napoléon s'était imaginé qu'il y trouverait plus de commodités personnelles.

De là le conflit.



Au physique, le prince Napoléon est celui de toute la bande qui ressemble le plus à Napoléon Ier; on croit que c'est là-dessus qu'il compte.

Il avait autrefois une tendance à la constipation; mais il connaissait son tempérament et il se soignait lui-même : une pièce militaire du cirque qu'il allait voir jouer, quand il souffrait, suffisait pour lui tenir, pendant trois mois, le corps libre jusqu'à la licence.

Il professe un véritable culte pour les armes de combat, dont il possède une superbe collection qu'il augmente chaque jour, en vue de se battre avec le duc de Montpensier, après lequel il court depuis seize ans.

On a prétendu en Crimée qu'au fort d'une bataille s'il s'apercevait que sa montre avançait, il lui résistait impitoyablement.

Chaque jour cependant, il avance en... âge; mais c'est bien malgré lui, et il est persuadé qu'il commet une imprudence.

Août 1881.



NOTICE COMPLÉMENTAIRE

Dates à remplir

PAR LES COLLECTIONNEURS DU *TROMBINOSCOPE*

Le prince Napoléon se fait élire de nouveau député par la Corse le... 18... Il achète, le... 18..., une superbe propriété à la Celle-Saint-Cloud et y va plusieurs fois par jour. Il continue à courir après le duc de Montpensier, manque de le rencontrer en avril 18..., un matin qu'il avait été mal renseigné sur l'itinéraire du duc. Le prince tente un coup d'Etat le... 18... pour monter sur le trône. Il est arrêté le... 18..., est relâché faute de preuves le... 18... et même les jours suivants. Meurt le... 19... étouffé par ses draps qu'il avait ramenés sur sa tête pour ne pas voir, dans l'obscurité, la silhouette blanche de sa chemise qu'il avait pendue, en se couchant, à l'espagnolette de la fenêtre.





DON CARLOS

MARIA-DE-LOS DOLORÈS-JUAN-ISIDORO-JOSEF-FRANCESCO-QUIRINIO-ANTONIO-MIGUEL-GABRIEL-RAPHAEL-DE BOURBON, DUC DE MADRID

— *sera continué* —

notable pétroleur blanc, appelé CHARLES VII par ses partisans et TUPEUTFOUILLE-RAS IX par le peuple espagnol, est né, le 30 mars 1848, de don Juan, frère puîné du comte de Montemolin.

Un peu d'histoire rétrospective est ici nécessaire pour arriver à établir les droits actuels de don Carlos au trône

d'Espagne, droits sacrés sur lesquels un bureau de Mont-de-Piété prêterait sans hésiter vingt francs si don Carlos y joignait sa montre en or.

Ferdinand VII, père d'Isabelle II, ce roi fortement idiot qui avait mérité le surnom de « Tête de mulet et Cœur de tigre », avait, en 1830, supprimé la loi salique pour assurer la couronne à sa fille.

A la mort de Ferdinand VII, don Carlos, son frère, refusa de reconnaître l'abrogation de la loi salique qui le dépossédait du trône au profit d'Isabelle.

Il se proclama roi, et, pour soutenir ses prétentions, ne tarda pas à allumer dans son propre pays une guerre civile qui dura sept années.

Fatigué, il abdiqua en faveur de son fils aîné, le comte de Montemolin, qui reprit la suite de ses affaires, et renonça lui-même au trône, laissant à son frère cadet, don Juan, le soin de poursuivre la ruine du pays dont le ciel lui avait confié le bonheur.

Don Juan abdiqua bientôt en faveur de son fils aîné, don Carlos de Madrid, âgé de quatorze ans, que nous portraicturons aujourd'hui.

Le jeune don Carlos, devenu héritier du trône d'Espagne par une suite d'abdications si compliquées qu'il aurait certainement beaucoup de peine aujourd'hui à les réciter par cœur, se mit donc en devoir de reconquérir la couronne de ses... oncles, après avoir pris le mot d'ordre de la famille.

Ce mot d'ordre était fort simple : « Faire massacrer les trois quarts de ses sujets pour régner sur le reste. »

Don Carlos ne mentit pas à ce programme. Lorsque, en 1869, le peuple espagnol, à qui le bonheur de Marfori ne suffisait pas comme réformes sociales, envoya sa reine gémir dans l'exil pour laisser respirer un peu le budget de l'Espagne qui se mourait de consomption sous ses étrein-

tes amoureuses, don Carlos, sans perdre un instant, fit appel à son peuple et lui promit, entre autres bienfaits : la confession payante et obligatoire, l'abolition du principe de la souveraineté nationale et l'établissement, à chaque coin de rue, d'une fontaine d'eau bénite.

Les Espagnols étant restés insensibles à ces promesses de réformes, pourtant si libérales, don Carlos se décida à employer la force pour prouver aux Espagnols qu'ils n'entendaient rien à leur bonheur.

En 1870, il franchit la frontière et marcha sur Madrid, à l'arrière-garde d'une armée de dix marchands de contremarques de ses amis, tira deux coups de pistolet en l'air et proclama l'inauguration de son règne.

Cette tentative, dont tous les détails de mise en scène avaient été réglés sur celles de Strasbourg et de Boulogne et pour laquelle on a toujours cru que Vélocipède père (Couvrez-vous !...) avait fourni les notes, eut aussi le même dénouement.

Don Carlos et ses dix marchands de contremarques se replièrent bientôt et rentrèrent en France pour y organiser une armée sérieuse. (On comptait rallier à la sainte cause huit joueurs d'orgue de Barbarie et cinq ramasseurs de bouts de cigares ambitieux que la faillite du théâtre de Saragosse avait laissés sans occupation.)

Sur ces entrefaites (septembre 1870), la France proclama la République, et don Carlos, faisant à notre pays l'honneur de croire qu'il ne souffrirait pas que l'on organisât sur le territoire républicain une restauration monarchique étrangère, passa en Suisse avec son état-major d'ouvreurs de portières décavés.

L'avènement d'Amédée au trône d'Espagne le désorienta quelque peu ; mais il ne tarda pas à reprendre espoir en voyant le goût médiocre du peuple espagnol pour le prince italien.

Dans sa naïveté, il s'imaginait que l'antipathie d'une nation pour le roi qu'elle a est une preuve de sympathie pour celui qu'elle n'a pas.

Profonde erreur !... qu'excuse peut-être l'aveuglement de l'ambition.

Le simple bon sens — si un prétendant pouvait en avoir — indique assez qu'un peuple peut haïr son roi sans en désirer un autre, comme un homme peut désirer être délivré d'un clou à la fesse droite sans prier le ciel de lui en envoyer un nouveau à la fesse gauche.

L'enthousiasme des Espagnols ne se déclarant pas assez vite à son gré, don Carlos jugea de nouveau que le moment était venu d'employer les excitants.

En avril 1872, il lança deux proclamations, l'une au peuple, l'autre à l'armée, ordonna un soulèvement et entra le 2 mai en Espagne.

Quelques soldats, qui avaient lu l'histoire du coup d'Etat du 2 Décembre, le suivirent, caressant l'espoir d'être plus tard incorporés dans des régiments d'élite exclusivement composés de colonels.

Mais après avoir passé sans encombre sous quelques arcs de triomphe en feuillages que son état-major avait emportés et dressait devant lui tous les quarts d'heure, don Carlos fut désagréablement surpris de rencontrer sur sa route un détachement de troupes espagnoles commandé par le colonel Moriones ; et pendant que ses fidèles étaient gratifiés d'une de ces trempes que les soldats de la légitimité reçoivent souvent avec autant d'aisance que si leur droit divin sortait d'une vulgaire boutique à dix-neuf sous, don Carlos, qui avait juré, trois jours avant, de « partager les nobles fatigues et les dangers de ses soldats », revenait en France en se faisant un paravent des Pyrénées et en confiant à son frère don Alphonse, avec le grade de lieutenant-général, le soin de le prévenir quand tout serait cuit.

Après être retourné en Suisse et avoir été faire une visite au comte de Chambord, qu'une similitude de déboires lui rendait sympathique, don Carlos, du coin de son feu, donna l'ordre, en janvier 1873, de recommencer l'insurrection.

Après l'abdication d'Amédée (13 février 1873), don Carlos crut n'avoir plus qu'à se présenter pour être porté en triomphe jusque sur le trône. Une cruelle déception lui était encore réservée. L'Espagne, qui avait forcé Amédée à lui rendre son tablier, se l'était attaché aux flancs en disant : « Je ferai désormais mon ménage moi-même. » La République espagnole était proclamée.

A partir de ce moment, don Carlos, qui n'avait plus de ménagements à garder, se révéla dans toute la grandeur et la noblesse de sa race.

La guerre civile prit, de son côté, un caractère tout nouveau. Les carlistes, curés en tête, brûlèrent les gares, détruisirent les chemins de fer, pillèrent les trains, rançonnèrent les populations, fusillèrent les prisonniers, volèrent, tuèrent, pétrolèrent, etc. Rien ne fut épargné.

Le seul ménagement que prenaient ces saints brigands qui incendiaient au nom du roi et massacraient au nom d'un Dieu de bonté et de miséricorde, était de faire le signe de la croix sur les maisons avec leur pinceau à pétrole et de bénir les balles de leurs pelotons d'exécution.

Pendant ce temps, Mme don Carlos et ses dames d'honneur faisaient un tel usage de l'hospitalité helvétique, en organisant dans leurs maisons de campagne l'artillerie nécessaire à l'insurrection, que pour mettre un terme à ces agissements, le conseil fédéral suisse expulsa ces dames des cantons de Genève, Valais, Neuchâtel, Fribourg et même de celui de Vaud, où elles s'étaient accoutumées à se considérer comme chez elles.

L'Espagne, toujours en République, persistant à refuser le bonheur qui lui était offert par don Carlos, les pétro-

leurs blancs, dont il était le chef à distance, brûlèrent les fermes, détruisirent les récoltes, défoncèrent les routes, minèrent les ponts, fusillèrent les républicains et firent « flamber finances » sur toute la ligne, afin de prouver au monde civilisé que les démagogues seuls étaient capables de mettre tout à feu et à sang pour assouvir leurs appétits effrénés et illégitimes.

Sur ces entrefaites, un *pronunciabsintho* avait porté sur le trône d'Espagne Alphonse XII, fils de la reine Isabelle.

A cette nouvelle, la fureur de don Carlos redoubla ; et cela se conçoit. Convoiter un fauteuil qui n'est occupé par personne est déjà fort ennuyeux. Mais voir tout à coup un autre derrière que le sien se porter dessus est bien fait pour vous ôter le reste de votre sang-froid.

Ce fut ce qui arriva. Don Carlos continua contre Alphonse XII la guerre acharnée qu'il avait entreprise contre la république espagnole.

Jusqu'au jour où, complètement rossé par les troupes de son rival, il fut obligé (27 février 1876) de se réfugier en France.

La République française.... de ce temps-là accueillit le pétroleur blanc avec une complaisance qu'elle n'eût peut-être pas eu pour un nihiliste.

Don Carlos profita de cette hospitalité avec tant de sans-gêne que la République...., tout de ce temps-là qu'elle fût, n'osa pas le garder sur le territoire français.

Don Carlos fut reconduit à la frontière avec tous les égards dus à un roi sans place par des faux républicains qui se contentent d'avoir fait la leur.

Il passa d'abord en Angleterre, puis aux Etats-Unis, et revint en France où il ne tarda pas à recommencer son petit train-train de monarque décavé et mécontent.

La République française ferma longtemps les yeux et les oreilles sur les gestes et les cris de ce Cartouche sans emploi.

Mais un beau soir, à un banquet légitimiste, don Carlos s'étant permis de traduire bruyamment ses regrets de ne pas être roi d'Espagne par le vœu que le comte de Chambord devienne bientôt roi de France, la République dut une seconde fois (juillet 1881) signifier à don Carlos d'aller voir à Londres si les ruines des Tuileries avaient de la mousse.

Don Carlos partit d'un air assez vexé en lançant à la République française une paire d'yeux chargés de colère et une protestation chargée de fautes de français qui eurent toutes deux un succès de fou rire.

Au physique, don Carlos est un fort garçon, brun et robuste. Quoique jeune encore, il ne le cède en rien aux fanatiques les plus empaillés du vieux régime, dont il se croit l'incarnation.

En le voyant si bête à trente ans, on se demande avec inquiétude comment il pourra faire pour l'être deux fois plus à soixante sans en éclater.

Août 1881.

NOTICE COMPLÉMENTAIRE

Dates à remplir

PAR LES COLLECTIONNEURS DU *TROMBINOSCOPE*

Don Carlos, de plus en plus exaspéré de la résistance de ses sujets (??), fait bénir, le... 18..., par le pape, cent cinquante mille kilogrammes de dynamite destinée à porter au sein de l'Espagne les bienfaits de la monarchie légitime. — Le... 18..., il emploie le feu grégeois, et le... 18..., des bombes explosibles pleines de pustules et chargées de cribler de petites véroles, à cinq mille mètres, toute l'armée espagnole. — Le... 18..., il fait canaliser, à ses frais, le Vésuve afin de doter les contrées rebelles de l'Espagne d'éruptions quotidiennes. — Enfin, après avoir ruiné, saccagé et brûlé la moitié de son pays, il meurt le... 19..., muni des bénédictions du Vatican, le jour même où le curé de Saint-Roch refuse de dire une messe pour le repos de l'âme de Courbet, sous prétexte que celui-ci a déboulonné la colonne Vendôme.

ABONNEMENTS

100 BIOGRAPHIES

Paris......... Un an **10** fr.
Départements. — **12** fr.

Abonnements sans frais dans tous les bureaux de poste



ABONNEMENTS

100 BIOGRAPHIES

Paris......... Un an **10** fr.
Départements. — **12** fr.

Abonnements sans frais dans tous les bureaux de poste

LE TROMBINOSCOPE

Cette nouvelle édition du **Trombinoscope,** qui paraît deux fois par semaine, composera des volumes de 100 biographies chacun, du même format et du même aspect que les autres ouvrages de TOUCHATOUT.

ONT DÉJA PARU

1. Jules Grévy	2. Clémenceau	3. Gambetta	4. République
5. Thiers	6. Zola	7. Rochefort	8. La Canicule
9. Duc d'Aumale	10. Victor Hugo	11. Belle-Mère	12. J. Simon
13. J. Ferry	14. Sénat	15. Napoléon	

OUVRAGES DE TOUCHATOUT

Histoire de France tintamarresque, un volume de 800 pages. 500 dessins noirs et coloriés, envoi *franco*.......... **12** fr.

SUITE DU PRÉCÉDENT :

Histoire tintamarresque de Napoléon III, un volume de 800 pages, 500 dessins noirs et coloriés, envoi *franco*. **12** fr.

SUITE DES DEUX PRÉCÉDENTS :

La Dégringolade impériale, deuxième partie de L'HISTOIRE TINTAMARRESQUE DE NAPOLÉON III, un volume, 500 dessins noirs et coloriés, envoi *franco*..................... **12** fr.

Grande Mythologie tintamarresque, 600 dessins noirs et coloriés par G. Lafosse et Moloch, un volume de 840 pages *franco*.. **12** fr.

EN PRÉPARATION :

SUITE DES TROIS PRÉCÉDENTS :

Le Septennat tintamarresque, un volume de 800 pages, illustré

Mélanges tintamarresques, recueil de fantaisies, un volume de 800 pages, illustré.

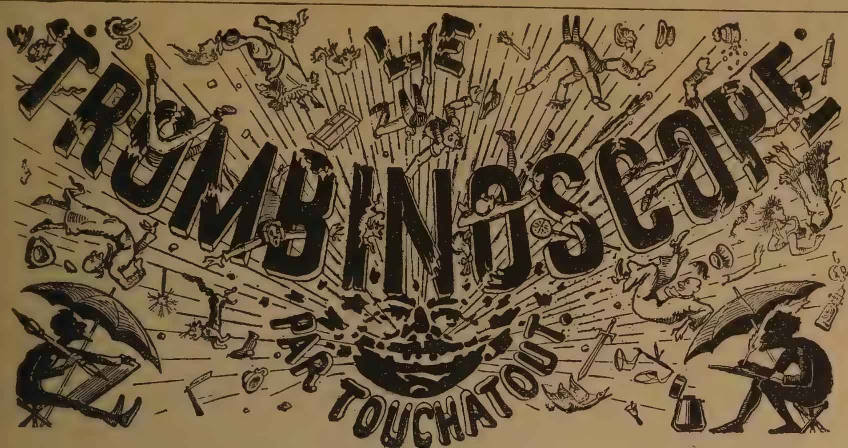
Quarantième année **LE TINTAMARRE** Quarantième année

HEBDOMADAIRE, SATIRIQUE ET FINANCIER, PARAIT LE SAMEDI

ABONNEMENTS :

PARIS	DÉPARTEMENTS
1 an 18 fr.; 6 mois 10 fr.; 3 mois 6 fr.	1 an 20 fr.; 6 mois 11 fr.; 3 mois 7 fr.

Pour recevoir franco *par retour du courrier les ouvrages ci-dessus, en envoyer le montant à* **M. LÉON BIENVENU,** *directeur du* **Tintamarre,** *29, rue d'Amsterdam, à Paris*





NAPOLÉON III

CHARLES-LOUIS-NAPOLÉON BONAPARTE

empereur des Français, né à Paris, dans le château des Tuileries — que l'on n'a pu nettoyer de cela qu'en le brûlant — le 20 avril 1808; mort le 9 janvier 1873.

Il fut le troisième fils d'un homme à qui l'histoire reprochera toujours de ne pas s'être arrêté au second.

Son père, Louis-Napoléon Bonaparte, était le frère de Napoléon Ier qui, dans la razzia de trônes faite au profit de toute sa clique, lui avait donné celui de Hollande.

Napoléon Ier voulut être le parrain de son neveu, qui fut baptisé le 10 novembre 1810, au palais de Fontainebleau, par le cardinal Fesch, ce digne ecclésiastique dont on ne peut jamais prononcer le nom en société sans avoir l'air de s'arrêter tout à coup à cause des dames.



Au rétablissement des Bourbons, la reine Hortense, sa mère, cette femme d'élite qui composait des romances en même temps qu'avec ses devoirs conjugaux, partit pour l'exil avec ses deux fils. Elle prit le nom de duchesse de Saint-Leu, parce que, depuis 1810, elle était séparée de son mari, qui n'avait pas voulu se laisser raser plus longtemps avec l'air : *Partant pour la Syrie...*

Après s'être successivement fixée à Aix, à Genève, en Savoie et en Bavière, elle s'établit définitivement en Suisse, sur le bord du lac de *Constance*, ce qui fit beaucoup rire son mari lorsqu'il l'apprit, et se consacra à l'éducation de son fils Louis-Napoléon.

Ce dernier eut pour premier gouverneur un nommé Bertrand, duquel on dut se contenter, n'en ayant pas trouvé un qui s'appelât Robert-Macaire.

Le prince Louis se livra de préférence à tous les exercices du corps : l'équitation, l'escrime et la natation furent ses études favorites; il eut un peu de mal pour apprendre à monter à cheval à cause de ses jambes trop courtes, grâce auxquelles il n'avait pas plus de prise sur sa selle qu'un petit binocle sur un gros nez; mais, en revanche, la natation fut pour lui un triomphe; la première fois qu'il se jeta à l'eau il s'aperçut qu'il nageait tout seul; cela lui servit énormément plus tard auprès de miss Howard pour se faire... commanditer.



A la nouvelle de la révolution de Juillet, Louis-Napoléon demanda à Louis-Philippe l'autorisation de rentrer en France; elle lui fut refusée ; il se jeta alors dans le mouvement révolutionnaire de l'Italie, où il ne fit pas ses frais. A la suite de cette expédition, il tomba malade à Ancône et sa mère le ramena clandestinement à Paris, dont le séjour leur était pourtant interdit. Louis-Philippe les renvoya voir en Suisse s'il y était, avec tous les honneurs dus à des mendiants qui s'introduisent par les cheminées, à une heure du matin, pour demander l'aumône.



En 1831, les chefs de l'insurrection polonaise offrirent à Louis-Napoléon le commandement de leurs légions, et comme récompense, dit-on, la couronne du nouveau royaume de Pologne. « Comment donc!... — répondit-il, — du moment où il y a un trône à *fricoter*, j'en suis... Le temps d'affûter mes moustaches, et je suis à vous. » Il allait partir lorsqu'il apprit la mort du duc de Reischtadt. « Ah ! ah ! se dit-il, cela change les choses, jamais je ne m'étais tant aperçu que je suis le neveu de mon oncle. »

Il lâcha les Polonais avec l'aisance et la sérénité d'un homme qui remet le couvercle sur un puits dans lequel son propriétaire vient de tomber, et demanda de nouveau à Louis-Philippe l'autorisation de rentrer en France comme simple citoyen ; c'était la troisième fois en deux ans ; le bonhomme promettait d'être tenace.

Pour la troisième fois, Louis-Philippe refusa cette autorisation avec une ampleur toujours croissante.



Louis-Napoléon, voyant que le père Philippe mettait

décidément une stupide obstination à ne pas lui faciliter les moyens de le renverser, se mit à écrire des brochures d'un démocratique à se faire condamner à trente-cinq ans de galères, s'il s'était avisé de les relire vingt-cinq ans plus tard.

Ces différents ouvrages étaient loués surtout par la presse républicaine du temps : Armand Carrel, qui n'était pourtant pas un naïf, s'y laissa prendre et imprima dans le *National* que *les ouvrages du Prince Louis annonçaient un noble caractère.* Nous croyons que de la part d'un homme de talent une telle erreur est impardonnable ; il faut n'avoir aucune notion des choses de la vie réelle pour ne pas boutonner hermétiquement sur son cœur le gilet de la défiance quand l'on voit un prince faire des brochures libérales. Pour notre compte personnel, nous avons à ce sujet des principes si arrêtés, que le jour où nous verrions, par exemple, le comte de Paris se rallier au programme de Clémenceau, notre première pensée serait de nous écrier : Ah ! mon Dieu !... pourvu que cette pauvre République ait le bon esprit de ne plus sortir trop tard le soir toute seule !...



En 1836, Louis-Napoléon, comptant sur l'impopularité de Louis-Philippe, crut le moment favorable pour tenter son premier coup d'Etat. Il pensait que le nom seul qu'il portait soulèverait toute la France en sa faveur. Le 30 octobre, à cinq heures du matin, Louis-Napoléon entre à Strasbourg, accompagné de son Persigny ordinaire, qui, habillé en homme-orchestre, marchait devant lui en jouant de la clarinette, du triangle et des cymbales. Les Strasbourgeois se mettent en chemise à leur fenêtre, quelques-uns leur jettent des sous. Ils se rendent directement à la caserne du général Vaudrey, qui était gagné ; là, devant

toute la garnison et après que Persigny a joué l'air de la reine Hortense comme ouverture, Louis-Napoléon s'adresse aux soldats en ces termes : « Français !... Vous avez
» devant vous le neveu de l'Empereur... de l'Empereur
» qui a ruiné le pays en hommes et en argent !... Soldats !...
» je viens à vous, et la main sur mon cœur, je dis à la
» France : Veux-tu redoubler ?... »



En prononçant le dernier mot de sa harangue, le prince Napoléon fait un signe à Persigny, qui reprend l'air de la reine Hortense. Trois ou quatre *vieilles brisques* du régiment crient : Vive l'Empereur !... Déjà le prince a donné l'ordre de télégraphier à toute la France le changement de gouvernement ; déjà Persigny, qui fut toujours un esprit positif, s'apprête à faire la quête, quand tout à coup, d'un formidable coup de poing, le lieutenant Taillandier enfonce à Persigny son chapeau jusqu'aux reins et met la main au collet du prince, rétablissant, en moins de temps qu'il n'en faut pour le raconter, l'ordre un instant troublé par ces deux saltimbanques.



Le prince Louis fut déporté en Amérique pour toute punition. Plus tard, Louis-Philippe eut à se repentir de sa faiblesse, et la chronique lui attribue ce mot à propos de Louis-Napoléon : « *Ce n'est pas dans le Nouveau-Monde*
» *que j'aurais dû l'envoyer, c'est dans l'autre.* »

L'année suivante, il revint dans le canton de Thurgovie. Le gouvernement français, redoutant quelque nouvelle tentative de sa part, demanda son éloignement à la République helvétique. — Pas grosse, la République suisse !... mais du nerf !... — Elle refusa net, et comme la France faisait mine de se fâcher, elle leva crânement sa poignée

d'hommes, et se campant devant le colosse, elle lui dit : » Comme tu voudras !... » Bravo ! la petite !... Certes, le pierrot ne valait pas tant de dévouement ; mais pour le principe, bravo ! la petite !...

Heureusement, le différend s'apaisa, le prince Napoléon ayant quitté volontairement la Suisse, pour éviter, a-t-on dit, que le sang coulât à cause de lui ; nous n'en croyons rien, il n'y regardait pas de si près. — Louis-Napoléon se réfugia à Londres où il se remit à faire des brochures socialistes jusqu'en 1840, époque à laquelle il tenta à Boulogne son nouveau coup d'Etat au lard, trop connu pour que nous en refassions ici l'histoire. Tout le monde sait, en effet, qu'ayant privé et avachi par des moyens honteux un vieil aigle fourbu, il le posa sur son épaule après avoir mis un morceau de jambonneau dans son chapeau pour le retenir, et débarqua à Boulogne le 6 août afin de se faire reconnaître comme empereur des Français.

Personne n'ignore que ce vieil aigle ramolli, entendant le coup de pistolet que le prince tira sur le capitaine Col-Puygelier, poussa la frayeur jusqu'à déshonorer le collet de la redingote impériale et fut fait prisonnier avec son auguste maître.



Cette seconde scène de carnaval valut au prince Louis une condamnation à la réclusion perpétuelle. Il fut enfermé à Ham avec le général Montholon et le docteur Conneau. C'est là qu'il composa sa fameuse brochure sur l'*Extinction du paupérisme*, où il démontra d'une manière si brillante que s'il arrivait jamais au pouvoir, il ferait diminuer le nombre des nécessiteux... en en fusillant une bonne partie. Le 25 mai 1846, il s'échappa de Ham, déguisé en goujat ; la distinction naturelle de sa

tournure et de sa physionomie facilita beaucoup cette évasion.



Lorsque éclata la révolution de 1848, Louis-Napoléon accourut en France, sans aigle et sans lard, offrir ses services à la République. On lui fit observer que sa présence en un pareil moment pourrait jeter le trouble dans les esprits ; roué comme potence, il s'éloigna, désintéressement qui lui valut d'être nommé député à la Constituante par cinq départements : le légume préludait à ses plébiscites intelligents.

Le 10 décembre suivant, il était élu président de la République par cinq millions et demi de suffrages potagers et recevait le pouvoir des mains intègres du général Cavaignac.



Vers la fin de 1851, sentant approcher l'échéance de son mandat, Louis-Napoléon sortit de son magasin d'accessoires la fameuse hydre révolutionnaire, qui ne manque pas plus son effet sur les hommes de quarante à cinquante ans que le croquemitaine sur les enfants de vingt mois. Il représenta à la France que les élections suivantes allaient envoyer à l'Assemblée 750 députés qui ne mangeaient à tous leurs repas que de la viande humaine, et que, si elle laissait arriver ces ogres au pouvoir, tous les citoyens ayant plus de neuf cents francs de rente seraient guillotinés.

Pendant que la France affolée d'une telle perspective était en train de se demander : « *Ah! mon Dieu!... qu'est-ce que nous allons devenir?* » Louis-Napoléon, le 2 décembre 1851, mit les députés à l'ombre avant même que le soleil ne fût levé, prit dans sa poche la clef de l'Assemblée, distribua de l'eau-de-vie à la garnison de Paris, fit tirer

une proclamation à 100,000 exemplaires et à mitraille sur le peuple, et demanda, par plébiscite, la présidence pour dix années, ce qui, cette fois, lui fut accordé par 7 millions 500,000 suffrages, deux millions de plus que la première fois!... La betterave avait donné.

L'année suivante, un nouveau plébiscite posait la couronne impériale sur ce faciès de sergent de ville abruti par l'absinthe, et désormais il ne manquait plus rien à la gloire du musée des souverains; il avait trouvé son grotesque.



Nous n'essayerons pas de faire l'histoire de Napoléon III, chacun de nous en a classé les phases dans le coin de sa mémoire réservé aux souvenirs qui soulèvent le cœur. Nous nous contenterons, pour terminer sa biographie, de relater les faits qui lui sont personnels.



Le 29 janvier 1853, Napoléon III épousa une Espagnole, de qualité, disent les uns, inférieure, ajoutent les autres. Elle se nommait Eugénie de Montijo, et l'on prétend... (Mais n'anticipons pas sur la collection du Trombinoscope.) De ce mariage, qui ne fut pas célébré à Nanterre, naquit, le 16 mars 1856, un pauvre petit être scrofuleux que nous ne rendrions pas responsable des gredineries de son père, s'il n'eût plus tard élevé la prétention d'en profiter.

Napoléon fut l'objet de trois attentats qui ne réussirent pas (1852-1855-1858). Ce fait inspira au *Tintamarre* une réflexion qu'il n'a pas publiée : « *Un train et un empereur sont deux choses que l'on ne devrait jamais manquer.* »

On doit, entre autres choses, à Napoléon III :

1° Cette magnifique sentence : « *L'empire, c'est la*

paix, » presque immédiatement suivie de cinq guerres à tous les coins du monde; 2° la campagne du Mexique, dont bon nombre de capitalistes ont conservé des souvenirs qui valent dans les 30 centimes le kilog. pour faire des cornets à tabac ; 3° la liberté de la boucherie (1864). Il l'avait déjà donnée à l'armée dès le 2 décembre 1851.

Si l'on en croit certains bruits, le règne de l'empereur Napoléon III aurait été émaillé de quelques faits scandaleux et intimes qui se seraient passés aux Tuileries. On a parlé d'une bouquetière disparue, d'un beau cent-gardes trouvé... où on ne l'avait pas mis de faction et assassiné sur place, de parties d'écarté où le perdant payait le gagnant d'un grand coup d'épée dans le dos, etc., etc. ; enfin d'une foule de petites fêtes de famille dans ce genre. A ceux qui nous demanderaient s'il faut croire à toutes ces infamies, nous répondrons : Ça ne peut pas faire question une seconde. — Nous avons déjà eu l'occasion de le dire : Avec les familles royales en général, et à plus forte raison avec celles de ce calibre, il faut croire à toutes les gueuseries qu'on leur prête pour tâcher de se rattraper un peu de celles qu'on ignore.



La fin du règne de Napoléon III fut marquée par une intrigue d'une malpropreté telle, qu'un haut magistrat de l'empire put seul y séjourner sans tomber à la renverse. L'empereur avait eu — ou cru avoir — d'une cocotte un enfant adultérin ; l'impératrice fut informée de la chose ; on voit le reste d'ici : scène, bris de vaisselle, coups de griffes, etc., etc. — Un des plus honorables membres de la magistrature (c'est la magistrature elle-même qui en convient) se dévoua pour ramener la concorde dans ce ménage troublé. Il amalgama un tas de preuves, de lettres, de déclarations où il était question d'accouchement à sept mois,

d'aveux de trahison, de repentir, etc., etc.... L'impératrice, qui ne s'était mise en colère que pour la forme et pour se faire payer un chapeau à la scène du pardon, sécha ses beaux yeux, et dit à l'entre...preneur de réparations matrimoniales : « Cher monsieur Devienne..., je vous re-
» mercie bien de toute la peine que vous vous êtes donnée
» pour me prouver que Louis est pur. Si mon mari ne me
» trompait pas, il me tromperait bien ; mais enfin n'en
» parlons plus. »



En 1870, l'Empereur, sentant le pouvoir lui échapper et le flot démocratique soulever les coussins de son trône, eut recours à ses deux moyens ordinaires pour consolider sa couronne et faire diversion au courant de l'opinion publique : le plébiscite et la guerre. — Le plébiscite lu réussit encore assez ; mais la guerre lui devint funeste. — Fait prisonnier à Sedan, le 3 septembre, par les Prussiens, il fut déchu le 4. — Depuis ce temps et jusqu'au jour de sa mort, il résida à Chislehurst où il fuma des cigarettes sans nombre en caressant sa moustache baveuse et ses rêves de restauration.



Enfin, le 9 janvier 1873, Napoléon III (couvrez-vous) rendit sa belle âme à... qui de droit.

On fit courir le bruit qu'il était mort de la pierre, mais on croit généralement qu'il s'étrangla lui-même dans un rêve où il se prenait pour un honnête homme.



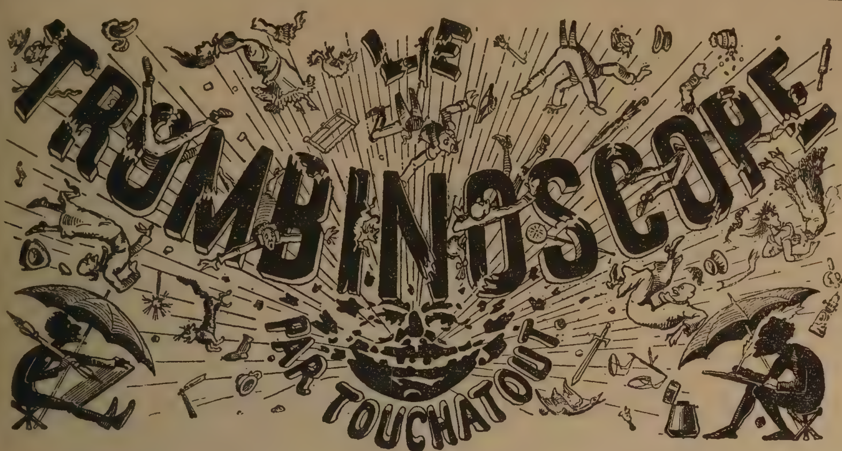
Au physique, Napoléon III était plutôt mal que bien, plutôt laid que mal, plutôt ignoble que laid. — Il était de petite taille, avait les jambes courtes et l'encolure pâteuse,

le front déprimé, le nez d'un polichinelle, l'œil éteint d'un pourri; il portait ses cheveux ramenés et collés aux tempes à en rendre jaloux toutes les cravates vertes de la barrière Popincourt. — Il était d'une constitution assez robuste, mais délabrée par les vices, et le docteur Conneau avait toutes les peines du monde à maintenir en équilibre les restes de cette carcasse rongée, cariée et gangrenée par quarante années de débauche. — Il parlait très peu; ce côté saillant de son caractère et la disposition de sa vessie, qui eût occupé à elle seule vingt-cinq chirurgiens, lui avaient mérité le surnom d'insondable.

Août 1881.

NOTICE D'OUTRE-TOMBE

Après sa mort, Napoléon III — couvrez-vous !... — fut envoyé dans un quartier des Champs-Elysées habité par tous les assassinés de l'empire. — Il doit y rester pendant trois millions de siècles, sans cigarettes, n'ayant pour seule lecture que les *Châtiments* et *Napoléon le Petit*. De tous les coins et du plafond de l'unique pièce qu'il occupe sont braqués sur lui des robinets, des jets, des douches en pluie, des douches en spirale, correspondant à de gros tuyaux ainsi étiquetés : *sang du capitaine Col-Puygelier de Boulogne — sang de Mentana — sang des ouvriers du Creusot — sang des mineurs de la Ricamarie — sang des cuirassiers de Reichshoffen — sang de l'Alsace — sang de la Lorraine*, etc..., etc...; à chaque instant ces robinets s'ouvrent d'eux-mêmes et ces jets fonctionnent, inondant et aveuglant l'homme de Sedan qui, affolé, grelottant, hideux, n'échappe aux lèchements tièdes du sang de Maximilien que pour retomber sous la pluie du sang de Baudin. — Cette horrible expiation terminée, Napoléon III doit enfin venir prendre sa place au séjour des élus entre Henri Rochefort et Mme Montijo-Cabas, sa belle-mère.





RICORD

PHILIPPE

médecin français, né le 10 décembre 1800, à Baltimore (Etats-Unis).

Doué d'une précocité remarquable, on raconte que neuf mois avant sa naissance, il commença à prendre des notes.

Il fit de bonnes études scientifiques et vint à Paris en 1820. Il fut successivement attaché comme interne à l'Hôtel-Dieu et à la Pitié.

Avant, il avait beaucoup voyagé dans le Canada pour étudier les simples, dont il rapporta en France une assez belle collection, qu'il a sans cesse augmentée depuis en y ajoutant des abonnés de la *Patrie* et des actionnaires des *Galions de Vigo*.



Chose singulière, Ricord avait commencé ses études médicales sous la direction du fameux docteur Rousseau, dont le système était basé sur la négation de l'existence du virus syphilitique.

Le docteur Rousseau prétendait que François Ier était mort d'un simple rhume de cerveau, dont on eût parfaitement pu le guérir en lui frottant le nez avec du suif tous les soirs pendant une quinzaine.

Ricord ne voulut pas manquer de respect à son professeur en le contredisant; mais il se promit bien d'étudier de plus près un mal qui ne lui semblait pas si naturel, et d'en rechercher les causes partout, jusqu'à ce qu'il les eût trouvées.



Il ne négligea rien pour atteindre ce but, et, dès son arrivée à Paris, il écrivit aux directeurs de tous les théâtres à revues, afin d'obtenir son entrée dans les coulisses.

Les débuts de Ricord furent très pénibles. Il fut obligé de donner des leçons d'anglais pour vivre.

Il parlait, du reste, l'italien et l'espagnol avec la même facilité, ce qui a fait dire au *Tintamarre :* Ricord, dans sa

jeunesse, a enseigné beaucoup de langues ; mais, depuis, il s'en est fait montrer bien davantage.



Ricord était un travailleur infatigable. Pour mener de front ses études et son gagne-pain, il prenait sur son sommeil et ne dormait que quatre heures par jour.



Quand il avait un travail pressé et voulait se mettre en avance, il allait à l'Odéon, prétendant que là, en une soirée, il dormait largement pour trois jours.

Enfin, il fut reçu docteur en médecine le 5 juin 1826. Ce grade ne lui donna pas de clientèle, et il fut forcé d'aller exercer dans une petite ville de province, près d'Orléans.

Là, il soigna consciencieusement les asthmes d'une petite population dont la vertu lui causait des désespoirs atroces.

En vain, dans cette localité, il attendait l'occasion d'utiliser ses connaissances spéciales, les habitants n'avaient jamais que d'honnêtes fluxions et d'innocents torticolis.

Il avait beau demander invariablement à chaque client qui venait le consulter : « *Voyons, mon ami.., racontez-moi comment cela vous est arrivé?...* » C'était toujours ou une indigestion de porc frais, ou une entorse ou un compère loriot.



Désespérant de pouvoir jamais faire ses preuves dans un pays dont les habitants étaient trop vertueux pour

s'exposer à avoir des... remords, Ricord vint à Paris concourir pour un emploi de chirurgien dans les hôpitaux.

Il échoua et alla s'établir à Crouy-sur-Ourcq, près de Meaux, dans l'espoir que ce département, étant plus près du foyer des *Délassements-Comiques*, lui fournirait des occupations en rapport avec son genre de talent.



Cette fois encore, il fut déçu.

A peine la femme du sous-préfet commençait-elle à donner quelques espérances, qu'un changement de ministère envoya son mari dans un département du centre.

Découragé encore une fois, Ricord revint à Paris, plus que jamais convaincu qu'il ne parviendrait à donner un libre essor à son génie que dans cette ville qui, ainsi que l'a dit le célèbre Briollet, est à la tête de la syphilisation.

Hyde de Neuville le protégeait; sous ses auspices, il obtint une place de chirurgien à celui du Midi.

C'était pour lui une bonne fortune, l'hôpital du Midi étant, comme on le sait, exclusivement consacré au traitement de cette maladie terrible à laquelle l'homme échappe d'autant moins qu'il court davantage.



Ricord attaqua de front ce fléau redoutable, que tous les savants avaient jusque-là déjà déclaré incurable.

Il sapa dans sa base le système de Broussais, qui s'entêtait à ne soigner les gens atteints de ce mal, que par de simples applications de sangsues,et ne tarda pas à démontrer clairement qu'il y avait autre chose à faire pour puri-

fier la masse du sang, que d'en tirer un demi-setier en laissant le virus dans le reste.



L'amour de l'art emporta Ricord assez loin.

Afin de prouver l'existence de ce mal effrayant, il alla jusqu'à se l'inoculer à lui-même par des moyens artificiels.

C'était là un grand acte de courage et peu de gens l'auraient eu : s'exposer aux douleurs d'une indigestion en se refusant même la satisfaction d'avoir mangé, est d'un stoïcisme rare.

Il est juste d'en tenir compte au célèbre praticien.



Ces expériences eurent d'ailleurs sur sa santé de sérieuses conséquences, et il faillit payer cher son dévouement à la science ; mais il n'y a pas de plaisir sans peine, c'est ce qui le consola d'avoir voulu prouver par lui-même qu'il y a des peines sans plaisir.

C'est à Ricord que l'on doit l'introduction en France de l'iodure de potassium, ce plomb à bouteilles du corps humain.

On sait les propriétés dépuratives de cette substance qui a souvent corrigé jusqu'aux vices du sang des princes *dito*.



En 1836, son Traité sur l'emploi de la pommade mercurielle dans le traitement des érésipèles lui valut une médaille d'or de l'Académie des sciences, la même Acadé-

mie qui récompensa d'ailleurs un autre chirurgien pour avoir dit le contraire sur le même sujet.

Nous ne voyons rien qui puisse engager davantage les *érésipéleux* de l'avenir à se faire soigner par un vétérinaire.



En 1844, Ricord fut élu membre de l'Académie de médecine. On lui doit une méthode pour la cure du varicocèle ; mais Fulbert en avait découvert une encore plus sûre bien avant lui, si l'on en croit ce certificat que nous avons trouvé dans les archives de l'imprimerie nationale :

« *Cure n°* 3572. *Je souffrais d'un varicocèle, que je « regrette d'ailleurs... J'atteste que, soumis malgré moi « au traitement du docteur Fulbert, je n'en ai plus res- « senti aucune atteinte. Signé :* ABEILARD. »



Ricord a eu pendant longtemps une clientèle énorme ; mais ayant été nommé, en 1862, médecin du prince Napoléon, et en 1869 chirurgien consultant de l'empereur, il dut négliger une partie de ses malades, ces deux nouveaux emplois lui prenant beaucoup de temps.



Il fut promu, en 1860, commandeur de la Légion d'honneur ; il était reçu aux Tuileries, et peu de personnages de la cour impériale avaient quelque chose de caché pour lui.



Au physique, Ricord est un homme d'une taille assez élevée ; l'expression de ses traits n'est pas positivement aimable ; mais, pour les visages avec lesquels il est en tête

à tête le plus souvent, il n'est pas indispensable qu'il ait le sourire sur les lèvres, ça ne profiterait à personne.



Il n'est pas brutal avec les malades ; mais il n'aime pas qu'on cherche à l'enfoncer.

Quand un client — quel que soit son sexe — ne va pas droit au but dans sa confession, dissimule ceci ou atténue cela, Ricord l'arrête et lui dit d'un ton qui met immédiatement le patient à son aise : « *Pendant que vous y êtes, ne vous gênez pas... dites-moi tout de suite que ça vous est arrivé en faisant de la décalcomanie.* »



Ricord est d'une sobriété extrême, on aurait l'appétit coupé à moins.

Grand amateur de musique, il va volontiers dans le monde, et il lui arrive souvent de se trouver le soir, dans un salon, nez à nez avec des gens qu'il n'a pas toujours rencontrés de la même façon.



D'ailleurs, bon, spirituel, franc et discret, s'il pense toujours ce qu'il dit, il ne dit jamais tout ce qu'il *panse.*

Août 1881.



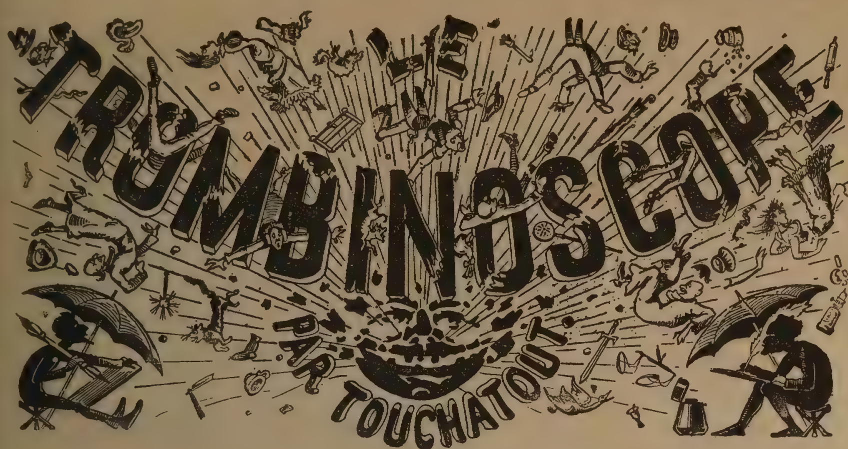
NOTICE COMPLÉMENTAIRE

Dates à remplir

PAR LES COLLECTIONNEURS DU *TROMBINOSCOPE*

Ricord continue à exercer, et s'occupe en même temps d'augmenter les richesses de son cabinet de curiosités. — Le 18..., il achète chez un marchand de bric à brac de la rue Lafayette, la colonne vertébrale de Louis XVIII et s'en fait un excellent baromètre. — Enfin, il meurt le 19... regretté de beaucoup de gens qui se gardent bien d'en convenir, dans la crainte qu'on leur demande pourquoi.







DIEU

(sans nom de baptême connu), célèbre... on ne sait quoi, né... on ne sait où, en... on ne sait quand.

Certaines gens prétendent qu'il n'y a pas de DIEU.

C'est une opinion comme une autre.

Mais si l'on veut vendre sa biographie deux sous, il est indispensable d'admettre qu'il y en a un.

On nous dira peut-être que cette façon de subordonner ses croyances à d'infâmes bénéfices est profondément canaille.

Nous répondrons à cela :

— Que les marchands de messes à trente sous qui ont

une meilleure raison que la nôtre pour faire semblant de croire à l'existence de DIEU, nous jettent la première pierre.

Donc, il y a un DIEU, c'est entendu.

Il y en a même plusieurs. Il y en a même un nombre considérable — presque autant que de machines à coudre — puisque les anciens en avaient à eux seuls plus de trente mille, et que de nos jours chaque peuple a encore les siens qui diffèrent absolument de ceux des autres.



Trombinoscoper tous ces DIEUX serait au-dessus de nos forces.

D'ailleurs, un seul peut avoir quelque intérêt pour nous :

Celui de Louis Veuillot et de Jules Simon.

Et puisque ce dernier a récemment réussi à faire voter par le Sénat une loi qui prescrit aux instituteurs d'enseigner aux enfants leurs devoirs envers DIEU, il nous semble assez opportun de consacrer une courte étude biographique à ce DIEU redevenu d'actualité, et dont on reparle depuis quelques mois presque autant que de Sarah Bernhardt.

Le DIEU de M. Jules Simon a donné lieu à d'innombrables définitions.

Les plus idiotes étant les meilleures quand il s'agit de faire croire à quelqu'un quelque chose que l'on ne peut lui expliquer, nous choisirons dans le tas; d'abord celle du catéchisme usuel, que les bons prêtres — pas bêtes — ont le soin de mettre dans les mains de nos enfants juste entre l'âge où ceux-ci se fourrent les doigts dans le nez et celui où ils ne se le fourrent plus aussi facilement dans l'œil.

Voici cette définition orthodoxe, qui fait paraître bien fades les coq-à-l'âne du *Tintamarre* :

« *Dieu est un esprit pur qui n'a jamais eu de commencement et qui n'aura jamais de fin.* »

Puis vient celle de Pascal :

« *Dieu est une sphère infinie dont le centre est partout et la circonférence nulle part.* »

Comme on le voit, c'est simple et facile et à la portée de tout le monde.

Saint-Genest, lui-même, continuerait sans effort cette série :

Dieu est un vase sans fond ni bords.

Dieu est un bâton sans bouts.

Dieu est un couteau sans lame ni manche.

Dieu est un flageolet qui n'a que des trous et pas de bois du tout.

Etc... etc...



Il est bien évident qu'en venant parler à des hommes qui ont l'habitude de voir tout commencer et tout finir, d'une chose sans commencement ni fin, ou d'une boule sans circonférence ni centre, ni Pascal ni les fabricants de catéchismes ne pouvaient espérer convaincre leurs contemporains.

Leur plan ne pouvait être que de les ahurir. Ce fut ce qui ar iva.

Il y a un proverbe qui dit — ou à peu près — : « *quand on est ahuri, on est désarmé.* »

Absolument désarmés par ce genre de définitions, qui rappelaient le fameux : « *Voilà pourquoi votre fille est muette*, » de Molière, les hommes se contentèrent de cette « *boule sans circonférence ni centre* » à laquelle ils ne comprenaient absolument rien, et l'acceptèrent en guise de bon Dieu.



Alors il fut convenu — et pendant des siècles personne ne pensa à s'y opposer — que Dieu, qui n'avait jamais été fait par personne, avait eu un moment l'idée de faire — avec rien — le ciel, le soleil, la lune, les étoiles, les comètes, la terre, l'homme, la femme, le chien, l'éléphant, l'écrevisse, la baleine, la fourmi, le requin, le singe, le cloporte et autres êtres animés qui se comptent par milliards de milliards.

Sans compter le chêne, le coquelicot, l'abricotier, le réséda, le sapin, la vesce, le peuplier, la vigne, le chardon, le pommier, le seigle, le bananier, le châtaignier, l'aloès, et autres végétaux dont les variétés sont innombrables.

Sans compter l'eau, sans compter le feu, sans compter l'air, sans compter l'électricité, etc..., etc...

Et tout cela, nous le répétons : avec rien.

Il fut également convenu — et également accepté — que

ce Dieu qui avait la toute-puissance, la science, la prescience; qui était infaillible, qui était impeccable, qui savait en un mot tout ce qui devait arriver, avait mis sur terre le premier homme et la première femme, munis de tout ce qu'il fallait pour pécher et leur avait ensuite imputé à crime de l'avoir fait.

Crime pour lequel il les avait condamnés à souffrir éternellement, non seulement eux, mais encore leurs enfants et petits-enfants qui n'avaient pas péché du tout.

Il fut aussi de plus en plus convenu que les mortels devaient prier ce Dieu, à genoux ; l'adorer et le remercier tous les soirs :

D'avoir laissé leur enfant se faire écraser par un tramway, ou disparaître dans une bouche d'égout.

De leur avoir envoyé la petite vérole.

D'avoir permis que leurs récoltes fussent détruites par les bourrasques.

De les avoir avantagés d'inondations, d'incendies, de rages de dents, de belles-mères, de furoncles et d'empereurs.



Pendant de nombreux siècles, les hommes qui n'avaient pas encore eu le temps de revenir de l'épatement dans lequel les avaient plongés la « *sphère sans circonférence ni centre* » et le « *bâton sans bouts*, » continuèrent à adorer sous le nom de Dieu ces objets étonnants.

Jusqu'au jour où quelques-uns se risquèrent à se demander en quoi ils devaient de la reconnaissance à un être plus fort qu'eux qui n'employait sa force qu'à les faire souffrir.

En vain les marchands de messes à trente sous — et audessus — essayèrent de faire rentrer ces regimbards dans l'ordre de la « *boule sans circonférence ni centre* » et du « *couteau sans manche ni lame* » en leur criant :

— Insensés et impies !... Comment osez-vous refuser de rendre grâce au créateur qui fait pousser le blé pour vous nourrir, qui vous donne de l'eau pour vous désaltérer, l'air pour vous faire vivre, et le soleil pour vous réchauffer !... Sans lui, vous mourriez de faim, de soif et de froid !...

Mais les regimbards, qui devenaient de jour en jour plus nombreux, répondaient à cela :

— Vous nous la baillez belle avec votre Dieu qui nous

nourrit, nous abreuve et nous éclaire !... Est-ce nous qui lui avons demandé de nous mettre sur la terre ? Il ne manquerait plus qu'il nous y eût mis sans y mettre de quoi nous faire vivre. Si Dieu a créé l'homme, c'est probablement parce que cela l'a amusé et qu'il a pensé que ça le distrairait de voir remuer quelque chose sur le globe ; c'est un spectacle agréable qu'il se donne, c'est bien le moins qu'il nous mette à même de grouiller, puisque ça l'amuse. Mais il n'y a là-dedans aucune raison pour que nous adorions ce Dieu qui nous donne du pain — (et pas toujours !) — à la condition que nous le gagnions par un travail acharné.

En tout cas, si nous croyions devoir remercier Dieu pour le bien qu'il nous fait, nous serions en droit de le maudire pour les maux qu'il nous envoie. Nous lui devons la vigne, c'est vrai ; mais nous lui devons aussi le phylloxera ; nous lui devons le soleil qui mûrit les blés et la grêle qui les couche et les pourrit avant que nous n'ayons eu le temps de les rentrer; nous lui devons d'être aimés et d'être cocus; nous lui devons l'été qui atténue les bronchites et l'hiver qui les ramène plus violentes ; nous lui devons les fleuves qui nous abreuvent en août et débordent en janvier; nous lui devons les douces brises qui nous rafraîchissent et les ouragans qui nous envoient des tuyaux de cheminées sur la tête ; nous lui devons la jeunesse qui nous fait aimables et la vieillesse qui nous rend gâteux ; nous lui devons les bons champignons et ceux qui nous empoisonnent; nous lui devons le chien qui nous aime et les puces que le chien nous donne; nous lui devons Victor Hugo qui nous pénètre et Saint-Genest qui nous abrutit.... Ne nous demandez donc pas d'aimer ce Dieu qui distribue joies et douleurs au genre humain avec tant de sagesse et d'à-propos que l'on croirait qu'il les tire au hasard d'un sac de jeu de loto. — Ne nous demandez donc pas de prier ce Dieu qui ne serait pas le Dieu pur esprit que vous dites s'il avait besoin d'être prié pour faire une chose juste. — Ne nous demandez donc pas surtout de remercier ce Dieu qui nous fait tour à tour joyeux et tristes, heureux et accablés, repus et affamés, honorés et martyrs, bien portants et malingres, le tout pour son plaisir particulier et sans doute parce qu'il trouve plaisant de nous voir, pendant une soixantaine d'années, souffrir de faim ou d'indigestion et nous tordre d'orgueil ou de douleur sous les coups d'un destin imbécile qui

nous caresse ou nous meurtrit sans que nous l'ayons mérité.



Il ne paraît pas que DIEU — le DIEU de Jules Simon — ait trouvé grand' chose à répondre à cette protestation amère des regimbards du « *cercle sans circonférence ni centre* », car il continue, comme s'il n'eût rien entendu, à protéger les coquins et à accabler les honnêtes gens de malheurs de toutes sortes.

Plus tard, les regimbards allèrent plus loin — ou plutôt prirent la question par un autre bout.

Ils devinrent positivistes.



— Que venez-vous nous conter ?... dirent-ils aux Barnums du « *rond sans circonférence ni centre* ». Cette figure de géométrie étant au-dessus de notre compréhension, nous n'avons qu'une chose à faire : ne pas nous en occuper. Nous ne nions rien ; mais le seul fait que nous ne comprenons pas une chose ne peut être une raison suffisante pour que nous nous prosternions devant. Comment !... votre DIEU, qui pouvait aussi bien nous faire complets, nous aurait faits infimes pour s'amuser de notre faiblesse ; et il faudrait par dessus le marché que nous le remerciions à genoux tous les matins de nous avoir faits bornés !... C'est de la démence !... Nous ne reconnaissons qu'une chose : ce qui est positif ; nous cherchons sans cesse le bien et le mieux dans ce qui est à portée de nos facultés et de notre pensée.

Quant à votre « *cercle sans circonférence ni centre* », quant à votre « *bâton sans bouts* », quant à votre « *couteau sans lame ni manche* », nous mettons tout cela dans un sac, nous écrivons dessus : *Incognoscible* et nous ne l'ouvrons jamais. DIEU ne veut pas être connu, c'est son affaire ; la nôtre est de nous passer de lui le mieux possible.



Les choses en sont là, et l'on dit même que le DIEU de Jules Simon se montre légèrement vexé de cette nouvelle attitude des humains à son égard.

Il lui plaisait assez, paraît-il, de nous voir patauger dans cette question oiseuse : Dieu est-il ?... Dieu n'est-il pas ?

Mais l'idée seule que nous nous disposons à ne plus

nous occuper de lui n'est pas loin — raconte-t-on — de le chiffonner un peu.



Nous sommes forcés d'avouer que le DIEU de Jules Simon n'a guère que ce qu'il mérite.

En nous créant, il a malicieusement mis en nous le désir ardent de le connaître et l'impuissance de le comprendre; il devait fatalement arriver pour DIEU ce qui arrive pour les rébus indéchiffrables de l'*Illustration*, c'est-à-dire que nous donnions notre langue au chien et que nous nous mettions à étudier tout simplement la physique, la géographie, la chimie, la mécanique, l'astronomie, la géométrie et la médecine, toutes choses enfin dans lesquelles on ne risque pas de se heurter à des « *sphères sans circonférence* » ni à des « *trous autour desquels il n'y a rien* ».



Au physique, le DIEU de Jules Simon a cela de particulier que chacun le voit comme il le désire.

C'est beaucoup plus agréable pour lui que si nous avions continué à croire — d'après les Saintes Ecritures — qu'il devait ressembler à Albert Wolff, l'ayant fait à son image.

Août 1881.

NOTICE COMPLÉMENTAIRE

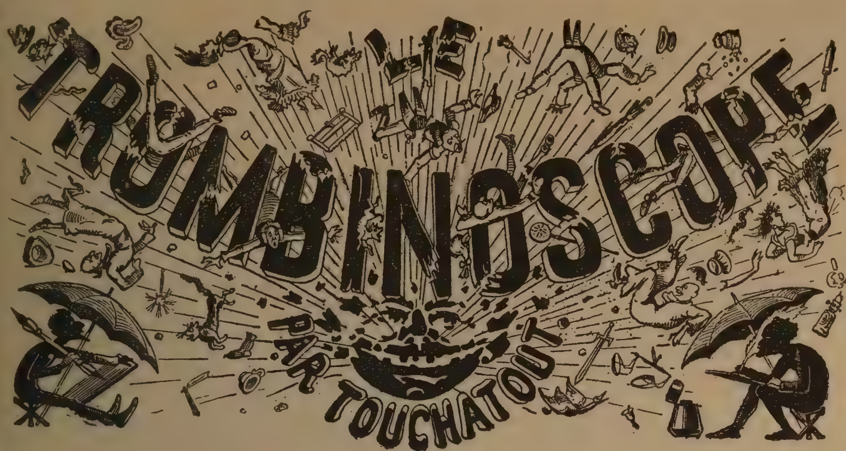
Dates à remplir

PAR LES COLLECTIONNEURS DU *TROMBINOSCOPE*

ET LEURS HÉRITIERS

Agacé de l'indifférence des positivistes dont le nombre est devenu considérable, DIEU..... qui de toute éternité jonglait si adroitement avec les astres, lance, le 587.... dans un mouvement de colère et dans l'espace une grosse comète qui passe la terre au fil de sa queue. — La terre est réduite en poudre, ce qui anéantit athées et positivistes mais ne les convainc pas. — DIEU renouvelle ensuite cette opération sur chacune des planètes habitées où se trouvent des libres penseurs ; ce qui fait que le... 2878...., il se trouve Gros Jean comme devant, seul dans l'immensité qu'il a démeublée petit à petit— Il ne tarde pas à s'ennuyer de ne plus entendre parler de Sarah Bernhardt; et le... 3,878,96 .. il prend de nouveau une pincée de rien du tout dans un grand pot vide qui n'a ni fond, ni parois, ni couvercle, et en fait un autre monde encore plus compliqué que l'ancien. — Et ainsi de suite jusqu'à la consommation des siècles, qui ne se consomment jamais; mais toujours sans réussir à faire comprendre aux positivistes, sans cesse renaissants, qu'ils doivent perdre, à cuber une « *boule sans circonférence ni centre* » le peu de jours qu'ils ont devant eux pour rechercher la meilleure poudre à punaises.

10 CENTIMES





RÉSERVISTE

Albert-Léon

citoyen français, né à Paris en 1850. Son père et sa mère étaient de petits boutiquiers à leur aise. Leurs affaires, qui prospéraient doucement, leur permirent de donner à leur fils Albert une instruction assez convenable.

A quinze ans, lbert sortit de pension et fut placé dans une maison importante de Paris afin d'y apprendre le commerce.

Les parents d'Albert n'étaient pas de mauvaises gens. Honnêtes, laborieux, simples, ils vivaient en travaillant, mettant chaque année une dizaine de mille francs de côté pour pouvoir se retirer un jour après avoir établi leur fils ; mais le père d'Albert, tout en étant ce que l'on appelle un citoyen honorable et tranquille, n'en avait pas moins pris place dans cette nombreuse catégorie d'hommes satisfaits de leur sort particulier et indifférents aux choses publiques, qui constituent bientôt une grosse masse passive sous tous les gouvernements despotiques; et cela explique suffisamment la quiétude dans laquelle il avait vécu et élevé son fils.

Albert non plus n'était pas une mauvaise nature, mais naturellement cette éducation molle qu'il avait reçue n'avait pu faire de lui un homme.

Il avait grandi sous l'Empire. Il avait vu ses parents s'enrichir tranquillement sous l'Empire. Jamais, au foyer paternel, il n'avait assisté à une conversation politique.

Au contraire, son père, avec cette prévoyance de convention qui distingue les chefs de famille de son espèce, lui avait toujours soigneusement recommandé, sous peine de compromettre son avenir, de ne jamais se mêler des choses publiques.

Travailler honnêtement, gagner de l'argent, élever sa famille, payer régulièrement son terme, ne pas se faire remarquer par le commissaire de police de son quartier, donner vingt francs par an au bureau de bienfaisance, illuminer convenablement le 15 août, souscrire aux emprunts à gros lots, ne jamais assister à une réunion élec-

torale, voter sans passion, se contenter de tout, ou tout au moins ne se plaindre de rien, etc., etc....

Tels furent les principes dont Albert fut nourri jusqu'à sa majorité.

Ce cours d'égoïsme et d'indifférence politique en 6,000 leçons fut tellement nourri, persistant et soutenu, qu'il eut facilement raison des enthousiasmes naissants d'Albert.

L'amour du beau, les sentiments de révolte contre l'arbitraire, tout cela fut étouffé dans le germe par les préceptes de morale bourgeoise et facile desquels fut composée son éducation.

L'âge de la conscription arriva. Albert fit partie de la classe 1870 et amena le n° 34 sur 576. Il était donc en plein dans le contingent ; mais comme à cette époque les lois étaient faites de façon à ce que les riches se déchargeassent sur les pauvres du soin de mourir pour la patrie moyennant une indemnité en argent, rien ne fut changé dans l'existence d'Albert.

Le soir du tirage au sort, son père dit tristement en dînant : « Voilà une journée qui me coûte deux mille cinq cents francs!... » et ce fut tout.

Libéré de l'obligation de servir son pays pendant sept années à l'aide d'une somme que son père gagnait en trois mois, Albert continua son existence rangée et insouciante.

La guerre de 1870 arriva. Lorsque les Prussiens furent sur le point de mettre le siège devant Paris, le père et la mère d'Albert mirent leur patriotisme au fond d'un grand sac de voyage et leurs valeurs de portefeuille par-dessus. Ils

remplirent le sac avec ce qu'ils avaient de plus précieux et de plus portatif : bijoux, argenterie, etc., etc., et prirent un des trains qui emportaient à cette époque dans les départements du Midi les bouches inutiles et les cœurs légers.

Albert fit partie de cette sainte caravane d'envolés volontaires. Sa mère prétendit qu'il avait la poitrine trop délicate pour affronter les privations du siège, et son père, suivant toujours la filière de son raisonnement étroit et débile, prononça également qu'Albert avait payé sa dette à la patrie en versant 2,500 francs pour son remplacement.

Albert, lui, avait bien au fond quelques scrupules. On n'a pas vingt ans, bon pied, bon bras et bon œil pour se croire quitte envers son pays à si bon compte.

Quelque chose lui disait qu'il commettait là une vilaine action de laquelle il rougirait plus tard; mais, nous l'avons vu, tous les sentiments élevés avaient été étouffés dans l'œuf par l'éducation qu'Albert avait reçue.

Ces velléités d'honneur s'évanouirent vite, et, trois jours après, Albert était confortablement installé avec sa famille à Tarbes, chez un oncle de sa mère, rentier à son aise, qui avait un excellent potager, une très bonne basse-cour, et qui, pendant six mois, les consola tous, au moyen de cinq repas par jour, des souffrances et des privations aux douceurs desquelles ils s'étaient soustraits.

En mai 1871, Albert revint à Paris avec son père et sa mère. Ils retrouvèrent leur maison et leur établissement intacts, et n'eurent qu'à reprendre tranquillement leurs affaires.

Quant à Albert, un peu honteux de sa fugue, surtout en apprenant qu'un de ses camarades de collège avait eu le bras cassé à Buzenval, il n'en menait pas large, et changeait de trottoir quand il voyait venir à lui un de ses amis, dans la crainte de s'entendre demander : « Tiens !... je ne t'ai pas vu depuis le siège ! Dans quel bataillon de mobilisés étais-tu donc ? »

Trois ans après, Albert se maria et prit lui-même une maison de commerce qu'il dirigea avec intelligence.

Vers la fin de 1874 il eut un joli bébé, et, en 1875, un autre.

Jeune, actif, bien portant, d'aplomb dans ses affaires, Albert était un homme heureux.

Pendant qu'il savourait sa lune de miel, on vota la loi militaire qui faisait soldats tous les citoyens et les divisait en différents bans.

Albert ne prêta à cette loi qu'une médiocre attention. Il avait bien entendu parler de « *réserve*, *d'exercices annuels* », etc., etc. ; mais, dans sa quiétude héréditaire, il se disait : « Bah ! tout cela, c'est pour la forme ! J'ai payé mes deux mille cinq cents francs, on ne m'appellera jamais. »

C'était une profonde erreur. Vers la fin d'août 1878, il reçut un ordre de service qui l'envoyait pour vingt-huit jours à Nantes, au 57e de ligne.

D'abord, il crut qu'il y avait erreur. « Ce n'est pas possible ! s'écria-t-il, j'ai payé mes 2,500 francs en 1870 ! »

Quand il se fut convaincu qu'il était bien le destinataire de ce billet doux, il réfléchit qu'il pouvait aisément s'exo-

nérer de cette corvée par la protection d'un de ses clients qui avait accès près du ministre de la guerre.

Il fit immédiatement des démarches; elles furent vaines. On lui répondit qu'il ne serait fait aucune exception.

Malgré la mollesse de son éducation, Albert n'était ni un imbécile ni un homme sans cœur. Le souvenir de sa désertion lui revint; il rentra en lui-même et quitta sa femme et ses enfants en se disant : « Après tout, c'est juste! » Et il arriva au 57e de ligne absolument résolu à faire de son mieux son métier d'apprenti soldat.

Il y a cela de bon dans notre caractère, c'est qu'une fois le premier mouvement d'humeur surmonté, les choses vont comme sur des roulettes.

Du citoyen le plus indifférent, une bonne pensée fait un héros en trois secondes; c'est bien heureux pour nous.

Albert laissa donc là sa femme, ses enfants, ses affaires, et s'en alla, de la meilleure grâce du monde, apprendre l'escrime à la baïonnette et autres choses desquelles il s'était longtemps cru quitte avec ses 2,500 fr.

Il revint dans ses foyers complètement transformé. Ces vingt-huit jours passés sous les drapeaux lui avaient fait voir beaucoup de choses sous un aspect tout nouveau.

Depuis, il est retourné faire différents congés, et, à l'heure présente, il aligne ses derniers treize jours à Vannes.

La plus précieuse modification qui s'est introduite dans ses idées, c'est qu'il ne considère plus l'armée comme une réunion de mercenaires voués à l'abrutissement perpétuel, mais bien comme l'âme de la France elle-même, sans cesse renouvelée, sans cesse rajeunie.

Il comprend qu'enfin nous avons une armée nationale sur laquelle le pays peut se reposer, mais dont les usurpateurs doivent renoncer à se servir.

Au physique, Albert Réserviste est un beau garçon, au teint frais, à l'œil brillant, à la barbe soyeuse, un peu gras pour son âge ; mais il va revenir de son régiment légèrement amaigri, et a juré de se conserver souple en fréquentant régulièrement, à l'avenir, le gymnase Paz.

Signe particulier... à beaucoup de réservistes : Quand Albert est parti pour le 57e de ligne, sans être absolument désireux de revoir les bonapartistes de l'avenir, il n'était pas suffisamment écœuré d'avoir vu ceux du passé.

Il est revenu du service tout à fait dégoûté d'un régime qui employait en achat d'accessoires pour le cotillon tout le budget de la guerre, et qui ne gardait que le nombre de soldats suffisant pour protéger les Tuileries et mitrailler les ouvriers du Creusot.

Septembre 1881.

NOTICE COMPLÉMENTAIRE

Dates à remplir

PAR LES COLLECTIONNEURS DU *TROMBINOSCOPE*

Albert Réserviste, tout à fait remis dans le bon chemin par sa petite épreuve virile du réservat, devient un adepte fervent du nouveau système militaire. Il fait tour à tour partie, et avec beaucoup de zèle, de la réserve, de la territoriale, de la garde nationale, des vétérans, etc., etc., et il élève ses enfants dans les principes de la grande solidarité nationale. Le... 18.., il est envoyé, comme territorial, à la place forte de... — tais-toi, mon cœur! — pendant que son fils aîné, sous-officier dans l'armée active, fait partie du corps opérant sur... — tais-toi, mon cœur! — Ils reviennent tous deux bras dessus bras dessous, le... 18.., après la victoire qui nous a rendu... — retais-toi, mon cœur! Enfin, il meurt le... 19.., redevenu citoyen libre d'un pays redevenu grand.







ANDRIEUX

Louis

homme politique français, né en 1840.

Sa nourrice dut prendre, dit-on, des précautions inouïes pour l'élever, tant il était déjà cassant.

Aucun biographe n'indique le lieu de naissance de M. Andrieux.

Seul, le *Tintamarre* affirme qu'il est né à Rogant, près Omptueux (Haut-Ain).

Cette version ne manque pas de vraisemblance pour les savants qui ont la toquade

d'expliquer la nature et le caractère des gens par l'influence de leur origine.

En effet — comme pourront le voir nos lecteurs au cours de cette biographie — depuis son enfance jusqu'à son âge mûr, M. Andrieux apporta, dans toutes les circonstances de sa vie, cette aménité et cette courtoisie, qui se perdent beaucoup de nos jours, et que l'on ne retrouve plus guère que chez les cochers de fiacre qui n'ont pas fait leur *moyenne* et les concierges en train de déjeuner.

Après d'assez bonnes études, M. Andrieux vint faire son droit à Paris et collabora à quelques feuilles libérales du quartier latin.

Reçu avocat au barreau de Lyon, il plaida de nombreux procès politiques et se fit remarquer par la chaleur de ses sentiments républicains (? ?).

Comme Gambetta, M. Andrieux avait flairé que le jour était proche où les avocats roublards allaient recevoir, en popularité et en places, la juste récompense due à... ceux de leurs clients qu'ils avaient fait condamner à cinq ans de prison.

Cependant — soyons juste !... — M. Andrieux fit un peu plus que Gambetta.

Il ne se contenta pas, comme celui-ci, de défendre en robe — c'est-à-dire à l'abri de toutes représailles — les hommes plus impétueux qui avaient attaqué l'Empire et de se faire tranquillement de ces plaidoyers en simili-indignation 50,000 voix de rentes pour les élections suivantes.

M. Andrieux paya de sa personne. Il outragea l'Empire pour son compte hors du prétoire, et fut condamné à trois mois de prison.

Ce n'était pas encore positivement le martyre de Blanqui ; mais enfin, c'était toujours quelque chose de plus que les criailleries faciles auxquelles se livraient sans danger les avocats roublards d'alors.

M. Andrieux organisa aussi à Lyon des réunions publiques pour combattre les candidatures officielles de l'Empire.

Et en 1870, il fut délégué au congrès philosophique de Naples que les libres-penseurs avaient organisé en opposition avec le concile de Rome.

A ce congrès M. Andrieux se fit remarquer comme libre-penseur et émit, à propos du dogme de l'immaculée conception, des opinions à faire rougir une sage-femme.

Entre temps, et pour employer les loisirs que lui laissait la politique, M. Andrieux, en prévision des événements — (tout est possible !...) — essaya d'apprendre à monter à cheval.

Il y renonça bientôt, n'ayant pu acquérir dans l'art de l'équitation que ce ton de cavalier qui lui est d'ailleurs si bien resté et a été depuis la cause de ses succès et de ses déboires.

Veinard comme on ne l'est pas, M. Andrieux, qui avait été, ainsi que nous l'avons vu, condamné à trois mois de prison, fut invité à purger cette condamnation le 3 septembre 1870.

Or, l'Empire ayant été renversé le lendemain, M. Andrieux, relaxé naturellement quelques heures après son incarcération, eut cette chance inespérée d'obtenir presque pour rien les palmes du martyre.

Et comme les marchands de ces feuillages de luxe ne font pas le détail, M. Andrieux — *nouveau Latude ou 35 minutes de captivité* — se trouva d'emblée le frère en persécution de Barbès et de Victor Hugo qui avaient fait chacun leurs dix-neuf ans d'exil ou de prison.

A l'hôtel Drouot du martyre, on trouve quelquefois de ces occasions !...

En effet, ces trente-cinq minutes de fers désignèrent M. Andrieux pour un avancement rapide.

Six jours après — le 10 septembre 1870 — il était nommé par le gouvernement de la Défense nationale procureur de la République à Lyon.

Dans ce poste, il déploya beaucoup de fermeté et de courage. Lors de l'insurrection lyonnaise du 30 avril 1871, il se montra résolu et à poigne, tenant tête à la fois aux émeutiers et aux réactionnaires.

Ces derniers principalement furent tellement mécontents de lui, que dans leurs journaux, ils l'accablèrent d'éreintements si violents, que M. Andrieux porta plainte et les fit condamner assez durement.

Elu député quelque temps après, M. Andrieux eut à subir de violentes attaques à propos de ses professions de foi anti-cléricales.

Il donna sa démission, redevint avocat, puis membre du conseil municipal de Lyon, et livra de très beaux combats à l'ordre moral.

Pendant cette période, — la plus recommandable de sa

carrière, — M. Andrieux eut à lutter surtout — et le fit avec bonheur — contre le préfet de Lyon, M. Ducros, à qui l'on est redevable de ces fameuses ordonnances montépinesques assimilant les enterrements de libres-penseurs à l'enlèvement nocturne des tas d'ordures.

Le 2 novembre 1875, M. Andrieux fut nommé conseiller général par le canton de Neuville, et le 20 février 1876, député de la quatrième circonscription de Lyon.

A la Chambre, il vota avec les républicains et suivit la politique de M. Gambetta.

Réélu dans le tas des fameux 363 que M. Gambetta fit plébisciter par la France après la crise de diarrhée de coup d'Etat du Guibollard des temps modernes, M. Andrieux reprit son siège, fut nommé rapporteur du projet de loi d'amnistie et vota — contre l'amnistie totale.

Il paraît que rien n'endurcit le cœur comme le souvenir des souffrances que l'on a endurées soi-même.

M. Andrieux, qui avait été emprisonné pendant trente-cinq minutes sous l'empire et auquel ces trente-cinq minutes de détention avaient rapporté gloire, places et honneurs, ne pouvait se faire à l'idée que les fédérés de mars 1871 pussent expier à moins de cinquante années de bagne, les trente sous par jour qu'ils avaient touchés pendant six semaines pour nourrir leurs familles.

Ces nobles sentiments ne pouvaient manquer d'appeler sur M. Andrieux l'attention du gouvernement de M. Gambetta.

M. Andrieux fut nommé préfet de police.

Ce fut surtout à partir de ce moment que l'ex-procureur de la République de Lyon se révéla complètement.

La préfecture de police, on le sait, est restée, même en République, une sorte de suzeraineté interlope et louche qui fait payer très cher au public les services qu'elle rend aux gouvernants.

Aucun poste ne pouvait mieux convenir à la nullité et à l'outrecuidance de M. Andrieux, que celui dans lequel on peut n'être capable de rien sans contrôle ou capable de tout sans responsabilité.

La préfecture de police allait donc à M. Andrieux comme un gant.

Donnant un libre cours à sa suffisance effrontée doublée d'une insuffisance crasse, il se tailla dans son nouvel emploi un pourpoint bien à sa taille.

Y avait-il un assassin à découvrir et à arrêter?... — (Walder, par exemple) — il ne le découvrait ni ne l'arrêtait jamais.

Y avait-il une femme honnête à laisser rentrer tranquillement chez elle le soir? — (Mme Eyben, entre autres) — il la faisait régulièrement conduire à Saint-Lazare.

Y avait-il un journaliste républicain qui se présentait à la Préfecture pour y prendre les renseignements auxquels il avait droit ? — il le faisait mettre insolemment dehors

Y avait-il un de ses beaux-frères qui tuait quelqu'un en duel ? il ne le faisait aucunement mettre dedans.

En un mot, fonctionnaire inepte et autoritaire, aussi tranchant avec les gouvernés que complaisant pour les gouvernants, M. Andrieux eût fait un excellent préfet de police de l'Empire, sous lequel il eût été certainement capable d'étouffer, selon les circonstances, un honnête homme ou une sale affaire.

Pendant longtemps — trop longtemps — M. Andrieux régna ainsi sur Paris dans lequel il suffisait, pour pouvoir se promener librement, d'avoir coupé un garçon de banque en trente-cinq morceaux ; mais dont la circulation était devenue très dangereuse pour les mères de famille qui allaient le soir chercher leurs enfants laissés à dîner chez des amis.

M. Andrieux ne tarda pas à devenir très impopulaire aux yeux des gens qui ont le mauvais goût de trouver insupportable que l'on traite leurs femmes comme des filles perdues.

Ses allures gessleréennes mirent le feu aux poudres.

Le conseil municipal de Paris, choqué un beau matin des procédés sans gêne d'un fonctionnaire qui devait, en somme, lui être subordonné, décida qu'il n'aurait plus aucun rapport avec la Préfecture de police tant que celle-ci ne se ferait pas représenter par un homme mieux élevé.

Mais, chose inouïe !... plus l'opinion et les élus du peuple réclamaient la destitution de M. Andrieux, plus le gouvernement semblait mettre d'obstination à le conserver.

Quant à M. Andrieux, plus arrogant et plus incapable que jamais, il continuait à ne découvrir aucun criminel célèbre et à faire déborder Saint-Lazare de toutes les femmes honnêtes qui ne pouvaient pas justifier d'une carte de prostituée.

Dans une attitude de défi, fier et superbe, il semblait dire d'un côté, aux Parisiens indignés : *Je vous em.......* et au gouvernement : *Touche-moi donc un peu !...*

Ce renversement des rôles qui faisait d'un simple salarié l'insulteur de ceux qui l'employaient et le payaient, irrita l'opinion, et l'on chercha quelle pouvait être la cause de tant d'assurance d'un côté et tant de complaisance de l'autre.

On fut naturellement conduit à penser qu'entre le préfet de police inexpugnable et les gens au pouvoir qui n'osaient pas le dévisser, il devait y avoir un — ou plusieurs — cadavres.

Et aussitôt le bruit courut que M. Andrieux avait répété à plusieurs reprises en parlant des chefs du gouvernement :

— S'ils me lâchent, je dis tout !...

Cependant, à la grande surprise du public, on apprit un beau matin de juillet 1881, que M. Andrieux démissionnait.

Par quel miracle s'était-il aperçu tout à coup de certaines « *incompatibilités* » de mandat qu'il reconnaissait lui-même dans sa lettre de démission ?

Quel accord avait pu intervenir entre lui et les hommes puissants qu'il avait menacés de « *tout dire* » ?

Voilà ce que l'on ne sait pas encore.

Mais, comme lorsque l'on ne sait rien il est permis de tout supposer, nous profiterons de la permission et engagerons vivement nos lecteurs à en faire autant, nous en rapportant en cela à leur entière malveillance.

Aux élections générales du 21 août 1881, M. Andrieux a été élu à Lyon par huit mille voix, comme républicain.

Le bruit court que sa candidature n'a réussi que par suite d'un malentendu entre lui et ses électeurs.

Voici comment la chose se serait passée :

Lorsqu'il s'est présenté, le comité électoral lui aurait demandé :

— Acceptez-vous le mandat impératif ?

Et il aurait répondu sans hésitation :

— Mais certainement !...

Ce n'est qu'après le scrutin que l'on aurait su que M. Andrieux avait compris que « *mandat impératif* » voulait dire mandat auquel doivent obéir les électeurs.

Si cela est vrai, il est regrettable que les Lyonnais, connaissant le tempérament autoritaire de leur candidat, n'aient pas mieux précisé leurs prétentions avant le vote.

D'autant plus que pareil *quiproquo* était déjà arrivé avec le célèbre charlatan qui comprenait que « *arracher les dents sans douleur* » signifiait que l'opérateur ne souffrait pas.

Ce qui prouve que l'on ne saurait s'entendre trop claire-

ment avec les dentistes et les candidats avant de faire extirper des molaires et des bulletins de vote.

Au physique, M. Andrieux est un homme modérément beau, mais qui rachète le manque d'agrément de sa physionomie par un air des plus désagréables. — Le nez est fort, même un peu trop fort pour qu'il puisse le fourrer partout, ce qui était gênant pour lui quand il était préfet de police et l'empêchait toujours de découvrir les notables malfaiteurs. — Aucun caractère d'ailleurs dans cette tête vulgaire qui n'emprunte à grand'peine un peu d'expression superficielle qu'à un froncement de sourcils cliché et au retroussement affecté d'une moustache de cosaque. — La mise élégante de M. Andrieux est proverbiale ; s'il ne mettait jamais de gants pour parler au conseil municipal, il en mettait de gris-perle pour expulser les jésuites. — Un cheveu dans l'existence heureuse de M. Andrieux, très musqué et très soigneux de sa personne, c'est que la parfumerie Pinaud ne veut plus lui fournir d'odeurs pour sa toilette. Le directeur de cet établissement prétend que M. Andrieux était une réclame au rebours pour sa maison. Il avait remarqué que tous les gens qui approchaient l'ex-préfet de police, quand il le fournissait, portaient leur clientèle autre part tant ils le trouvaient puant.

Septembre 1881.

NOTICE COMPLÉMENTAIRE

Dates à remplir

PAR LES COLLECTIONNEURS DU *TROMBINOSCOPE*

Par un de ces jeux de bascule dont la politique et le tir aux macarons ont le monopole, M. Andrieux redevient préfet de police, le .... 18... — A cette nouvelle, tous les malfaiteurs sérieux qui se cachaient à l'étranger reviennent tranquillement fumer des londrès en plein jour sur les boulevards, et les honnêtes femmes ne sortent plus de chez elles que déguisées en homme afin de ne point être arrêtées comme filles publiques en maraude. — Le....... 18..., un nouveau conflit ayant éclaté entre M. Andrieux et les conseillers municipaux de Paris qu'il recommençait à vouloir traiter comme des ouvreurs de portières, M. Andrieux est forcé de donner une seconde fois sa démission le....... 18... — Il rentre dans la vie privée mais refuse de rentrer en lui-même et continue à se montrer envers tous ceux qui ont affaire à lui, sec, impoli, raide, dédaigneux, orgueilleux, tranchant. Le....... 18..., il tombe gravement malade d'une plaie profonde qu'il s'est faite dans le dos à force de vouloir ..... éternuer plus haut que le..... nez. — Enfin, voyant son mal incurable et sentant la vie lui échapper comme un simple Walder, il va, le....... 19..., se suicider dans une rue de Madrid afin d'être porté, — comme il l'a toujours été, — à la morgue espagnole.

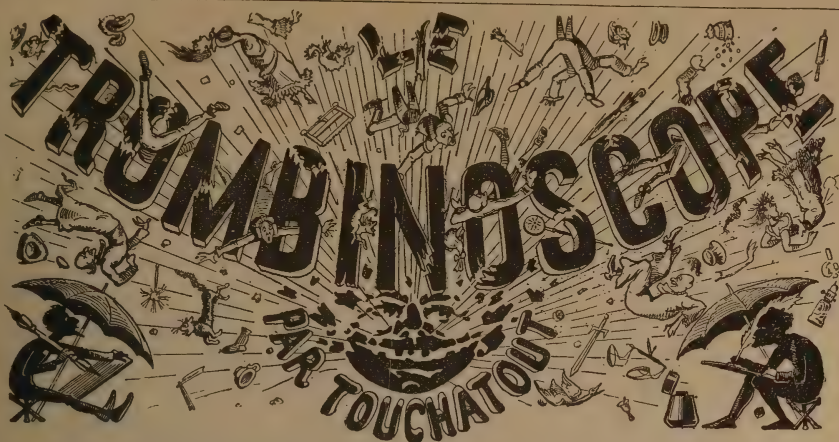


ABONNEMENTS

100 BIOGRAPHIES

Paris......... Un an **10** fr.
Départements. — **12** fr.

Abonnements sans frais dans tous les bureaux de poste





GOT

François - Jules
Edmond

artiste dramatique français, né à Lignerolles (Orne), le 1er octobre 1822.

Tout jeune, il montra une vive vocation pour le théâtre. A deux ans, il se grimait déjà d'une façon remarquable et possédait le don de l'imitation à un très haut point

Il raconte à ce sujet qu'un jour, pendant qu'un de ses petits camarades de jeu était allé à la cuisine chercher une grosse tartine de confitures, il s'était installé sur la chaise de l'absent, et était si bien parvenu à imiter sa voix et sa figure, que le petit, en revenant, lui avait fait manger toute la tartine croyant la manger lui-même.

Got fit ses classes au collège Charlemagne, et fut couronné au concours général.

D'abord employé à la préfecture de la Seine, il céda bientôt à son penchant, et se fit admettre, en 1841, au Conservatoire, dans la classe de M. Provost.

L'année suivante, il remportait le second prix de comédie, et un an après le premier.

Appelé sous les drapeaux par la conscription, il passa un an dans un régiment de cavalerie, et débuta au Théâtre-Français en 1844, dans l'emploi des valets.

Ce fut à cette époque qu'il inaugura un procédé très inconnu du public, et auquel il dut depuis tous ses énormes succès.

Poussant l'amour de son art jusqu'aux dernières limites, il voulut toujours étudier dans la vie réelle les rôles qui lui étaient confiés au théâtre.

Ainsi, désigné à ses débuts pour l'emploi des valets, il se plaça clandestinement, pendant près de quatre années, en qualité de domestique dans plusieurs maisons de Paris, sous le nom de Valentin.

Il servit tour à tour, sans que ses patrons se doutassent à qui ils avaient affaire, une vieille marquise du faubourg Saint-Germain, un directeur de compagnie d'assurances et un bandagiste retiré du commerce après fortune faite. Ruy Blas amateur, tout en faisant soigneusement son service, il étudiait sur le fait les allures des personnages qu'il jouait le soir au théâtre.

Il poussait si loin cet amour de la vérité dans la composition d'un rôle, qu'un jour il apprit de fond en comble la tenue des livres en partie double parce que, dans une pièce dont le nom nous échappe, il avait à représenter un caissier d'une maison de banque.

Tant de conscience et tant d'efforts furent promptement récompensés : Le 30 juin 1850, Got devint sociétaire du Théâtre-Français.

En six années, il s'était placé au premier rang des comiques les plus remarqués. Quelques créations avaient suffi pour lui faire cette réputation ; mais chacune d'elles, il faut le dire, lui avait coûté l'apprentissage d'un métier nouveau.

C'est ainsi qu'à vingt-huit ans, il avait appris autant d'états qu'il avait créé de rôles, et s'était fait tour à tour, pendant les loisirs que lui laissaient les répétitions, avocat, pédicure, garçon de café et vétérinaire.

La place nous manque pour énumérer les nombreuses créations de M. Got pendant la première partie de sa carrière. Nous en citerons quelques-unes : celles du capitaine Baudrille, dans le *Cœur et la Dot;* de l'abbé, dans *Il ne faut jurer de rien;* de Jean de Rieux, dans le *Duc Job*, sans compter les premiers rôles comiques de l'ancien répertoire : Sganarelle, Trissotin, Figaro, etc., etc.

Le personnage de l'abbé, dans *Il ne faut jurer de rien*, lui donna un mal effrayant : entre autres préparatifs spéciaux auxquels il se livra, pendant trois mois il ne but que de l'eau de la Salette, et remplaça les draps de son lit par des numéros de l'*Univers*, du *Monde* et de la *Gazette de France* cousus bout à bout.



Ce fut en 1861 que M. Got obtint son véritable triomphe. Il créa dans la comédie d'Emile Augier, *les Effrontés*, le personnage de Giboyer, qui est resté légendaire. Nous nous réjouissons de l'occasion qui met ce nom sous notre plume et nous permet de jeter un peu dans les jambes de M. Sardou, le triomphateur rabagasien, ce type observé, vigoureux et puissant de Giboyer.

On n'a pas assez, selon nous, démoli au point de vue artistique cette œuvre fausse et malpropre du rafistoleur dramatique de Marly. La passion politique s'en est trop mêlée. Le personnage de Rabagas — Giboyer en carton peint — n'était qu'un personnage invraisemblable et idiot, une caricature de gredin subalterne qui a pu chatouiller déshonnêtement les passions aveugles d'une génération aux trois quarts pourrie par l'Empire; mais le Giboyer d'Emile Augier, taillé en pleine boue humaine, était une conception forte et vivante.

Nous le répétons, on a fait à Rabagas, pâle et anémique copie d'un type vigoureux, trop d'honneur en se giflant pour lui, sous prétexte de politique, aux portes du Vaudeville; il fallait tout simplement écraser l'œuvre inepte

par la comparaison avec l'œuvre forte, et anéantir sous les vigoureuses beautés du drame vécu d'Emile Augier le ramassis vide et informe d'échos de Paris du *Figaro*.

Fidèle à son système d'assimilation, Got, pour creuser le type de Giboyer qui lui avait été confié, s'embaucha incognito, pendant trois mois, dans la troupe d'un journal honteux, changeant d'opinion trois fois par mois.

Il y inséra tour à tour des tirades démagogiques, conservatrices et cléricales, apprit comment les écrivains qui ne respectent rien savent vivre de tout, et comment les ambitieux savent se faire un marchepied des passions populaires qu'ils exploitent.

En sortant de cette feuille, il eut de fortes envies de vomir ; mais il créa un Giboyer splendide.

Got fit ensuite plusieurs créations également remarquables, entre autres : *Maître Guérin*, *Jean Baudry*, *Henriette Maréchal* et la *Contagion*.

Got n'a pas toujours été d'accord avec l'administration de la Comédie française. Chercheur actif et primesautier, il essaya plusieurs fois d'attirer ses collègues hors des sentiers de la routine. Il n'y gagna que de se faire beaucoup de mauvais sang et de se fâcher sans résultat.

Ce qui est déjà suffisamment étonnant, c'est que l'artiste ait pu rompre avec d'antédiluviennes traditions scéniques, et que, faisant éclater, à force de talent et d'énergie, le cercle restreint de ces traditions momifiées, il soit parvenu à faire accepter et à imposer, dans la maison gourmée, ces effets si imprévus, si originaux, si étranges, et, tranchons le mot, si en dehors du convenu académique qui régnait à la Comédie française.

Il a certainement fallu toute l'autorité d'un talent hors ligne pour que les princes à frimas du saint lieu n'en bondissent pas d'horreur, et ne traitassent pas de « cascades » ces éclairs de génie qui n'avaient pas la grave estampille de la routine.

Après la chute de l'Empire, M. Got occupa un instant la presse. Invité par la Société des gens de lettres à réciter, dans une séance, quelques fragments des *Châtiments* de Victor Hugo, il refusa.

Le motif qu'il donna n'était pas absolument mauvais.

« Si j'étais un des rares opposants de la veille, dit-il, qu'on me permette de me tenir encore à part des trop nombreux fanfarons du lendemain. »

Ce langage est noble ; mais nous ne partageons pas absolument ce respect exagéré pour les empereurs tombés. Debout, ils nous obligent à nous taire ; s'il faut encore qu'une fois à terre la pitié nous empêche de parler, nous ne voyons pas très distinctement à quel moment on pourra leur dire leurs vérités.

Une création remarquable de M. Got est celle de la *Farce de maître Patelin*. Il a déployé dans ce rôle une verve incomparable. La scène de la folie feinte est un prodige d'invention et de *hannetonnage* de haute école.

Il paraît que pour se préparer à jouer cette scène d'imbécile, Got a loué pendant six semaines un abonné du *Gaulois*, par qui il se faisait expliquer tous les soirs les articles de cette feuille.

Got a appris trop de métiers pour n'avoir point fait de littérature ; il a écrit, entre autres choses, le livret de *François Villon*, opéra en un acte, représenté en 1857. Un peu plus, il allait en faire lui-même la musique. Augier lui ayant parlé d'une pièce dans laquelle il lui destinait un rôle de compositeur, Got s'était mis de suite à apprendre l'harmonie. Heureusement l'affaire n'eut pas de suite, et Edmond Membrée se chargea de la partition.

Il y a quelques années, une incorrection de génie qui échappa à M. Got, à la première représentation de l'*Ami Fritz*, causa un assez fort tapage.

Les auteurs de cette pièce charmante, MM. Erckmann-Chatrian, ayant eu le malheur de déplaire à M. Saint-Genest en écrivant après la guerre quelques romans républicains, ledit Saint-Genest avait ameuté tous les officiers de l'armée française en les conviant à venir empêcher la représentation de l'*Ami Fritz*.

Cette représentation fut attendue avec impatience.

Saint-Genest triompherait-il ?... Remporterait-il une honteuse veste ?

Pendant trois mois la France anxieuse se posa cette question.

Le jour de la première arriva.

L'*Ami Fritz*, en dépit de quelques cris d'oies féroces d'une quinzaine de figarotins semés dans la salle du Théâtre-Français, fut un très grand succès.

Après la chute du rideau, quand le public demanda le nom de l'auteur, les quinze figareux essayèrent bien de siffler ; mais, immédiatement éteints par une formidable bordée d'applaudissements frénétiques, ils furent réduits au silence.

Alors, scène inouïe, et qui ne sortira jamais de la mémoire de ceux qui y ont assisté, on vit M. Got s'avancer lentement jusque devant le trou du souffleur, pâle d'émotion, mais superbe de calme hautain.

— Mesdames... Messieurs... — dit-il — la pièce que nous avons eu l'HONNEUR.....

Il ne put achever.

Ce mot : l'HONNEUR, ce mot pourtant banal de la formule ordinaire, avait été lancé par l'artiste avec une telle expression de colère et de défi, que la salle entière se leva comme un seul homme, acclamant, dans un interminable transport d'enthousiasme, l'artiste courageux, l'honnête homme indigné qui n'avait pu contenir son dégoût devant les manifestations écœurantes des clients du gros **26** de la rue Drouot.

Le lendemain, toutes les feuilles du même *numéro* ne manquèrent pas de crier au scandale, prétendant qu'un comédien n'a pas le droit de transformer en exclamation de combat une formule qu'il a à débiter dans l'exercice de son métier.

L'observation était juste, et le régisseur eût peut-être pu mettre M. Got à l'amende de cinquante francs pour avoir violé le cérémonial.

Mais, à notre avis, il est des circonstances où une légère dérogation à l'usage est tellement plus belle que l'usage même, qu'elle porte en elle-même sa justification.

Et puis... voyez Cambronne !

Il altérait bien aussi le texte de temps en temps.

Et personne aujourd'hui ne pense à lui en faire un crime.



Au mois d'août 1881, M. Got a été fait chevalier de la Légion d'honneur.

Avant lui, aucun comédien n'avait obtenu cette marque de distinction, de laquelle les *honnêtes gens* s'étaient accoutumés à considérer comme indignes des hommes que leur métier exposait à faire semblant de recevoir le soir des coups de pied dans le derrière (*cliché*).

La République — après de bien longues hésitations — se décida à enjamber par-dessus ce préjugé imbécile, et pensa qu'un comédien qui tend les reins pour rire, sur la scène du Théâtre-Français, n'encanaillerait pas beaucoup plus la Légion d'honneur que certains cabotins politiques qui présentent complaisamment le bas de leur dos à la botte de l'opportunisme sans y être forcés par Molière.



Au physique, Got est un homme aux traits rabelaisiens.

Il est solidement charpenté, et sa force musculaire est l'effroi de ses camarades : il démet une épaule en donnant une poignée de main.

On n'osait pas le faire jouer en même temps que Sarah Bernhardt, car l'on craignait que s'il donnait un coup de poing sur une table pendant qu'elle était en scène, elle ne s'écroulât comme un jeu de jonchets.

Septembre 1881.

NOTICE COMPLÉMENTAIRE

Dates à remplir

PAR LES COLLECTIONNEURS DU *TROMBINOSCOPE*

Got se voit distribuer, le... 18..., par Octave Feuillet, un rôle de militaire; il part comme une flèche au ministère de la guerre pour se faire incorporer dans un régiment de ligne, afin de s'identifier avec son personnage. On le rattrape heureusement au moment où il allait signer un engagement de cinq ans. — Le... 18..., Coquelin cadet lui ayant fait la plaisanterie de lui annoncer que le directeur du Théâtre-Français va le charger du rôle d'Abélard dans un drame de Sandeau, Got court immédiatement chez le docteur X..., mais, cette fois encore, on le rattrape à temps. — Enfin, le... 19..., il meurt au moment où, pour se préparer à jouer le rôle d'un homme complètement ruiné, dans une comédie de Dumas fils, il vient de placer toutes ses économies dans les *Huîtrières du Morbihan* lancées par le *Figaro*.



ABONNEMENTS

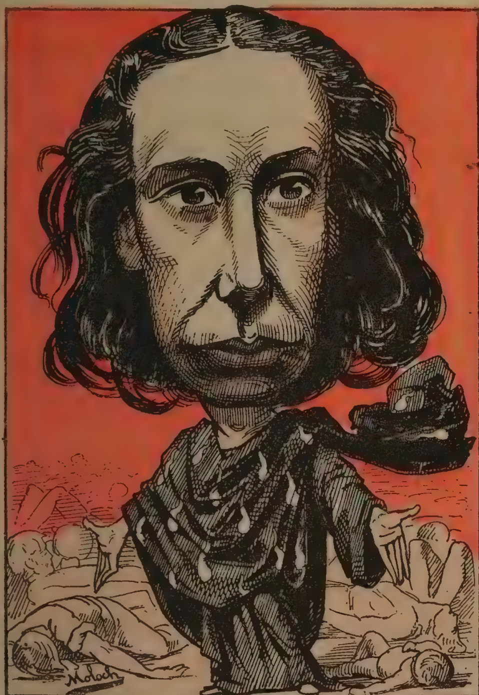
100 BIOGRAPHIES

Paris......... Un an **10** fr.
Départements. — **12** fr.

Abonnements sans frais dans tous les bureaux de poste

10 CENTIMES





LOUISE MICHEL

femme politique française, née dans la Haute-Marne en 1835.

Douée d'une intelligence vive, elle étudia l'histoire avec ardeur et ne tarda pas à se passionner violemment pour les héroïnes dont nos annales sont semées.

Un fait qui la frappa surtout — ou pour mieux dire une interprétation à elle personnelle de ce fait — c'est qu'à chaque coin de notre histoire se trouvait un homme néfaste qu'il eût. suffi de supprimer — du moins elle le croyait — pour que la France fût sauvée.

La sûreté de ce raisonnement est très contestable, attendu que le malheur des peuples étant toujours bien moins le fait d'un seul tyran qui les opprime que des huit millions d'imbéciles et de lâches qui se laissent opprimer; détruire le tyran ne servirait pas à grand'chose, puisque les huit millions d'imbéciles ne tarderaient pas à s'en donner — ou à en subir — un autre.



La jeune Louise Michel, à notre avis, étudiait donc notre histoire avec un parti pris qui devait bien vite faire pencher son jugement, étant données surtout sa nature ardente et son imagination sans doute malade, dans lesquelles elle eût cherché vainement un contrepoids à ses exagérations juvéniles.

Si Louise Michel avait eu la raison de comprendre que l'autocratie d'un homme n'est que la résultante fatale de l'ignorance des masses, elle eût sans doute haï les despotes avec autant de vigueur; mais elle n'eût certainement pas confondu la cause avec l'effet, et ne se fût pas si dérégléement abandonnée à cette toquade, fausse du haut en bas, que, par exemple, l'assassinat de Louis XIV, qui disait « l'Etat, c'est moi », eût empêché la France de devenir le lendemain *l'Etat d'un autre.*



Quoi qu'il en soit, cette préoccupation constante et sans frein devait conduire Louise Michel — naturellement exaltée — à entrer dans la peau de toutes les Judiths anciennes et modernes qui ont de très bonne foi cru trancher d'un seul coup la question sociale et la tête des Holophernes.



Elle y entra dans cette peau — du moins platoniquement.

Son premier Holopherne fut Napoléon III — (couvrez-vous!).

Etant institutrice à Montmartre, elle résolut de tuer l'empereur.

Mais elle se contenta de lui adresser, à chaque anniversaire du 2 décembre 1851, des poèmes républicains.

Aussi acérés que fussent les vers de Louise Michel, ils n'étaient ni assez bons ni assez mauvais pour faire mourir ni de rage ni de rire Vélocipède père, qui d'ailleurs était assuré, ayant résisté à ceux des *Châtiments.*

Louise Michel dut donc renoncer à ce moyen de destruction inoffensif. Elle y renonça et n'en chercha même pas d'autres.



Pendant la guerre, Louise Michel se fit non seulement infirmière, mais encore soldat.

Prenant tour à tour le chassepot et l'irrigateur, elle donna avec courage des lavements et aux avant-postes.

Vint la Commune, période qui n'était pas faite pour calmer la fièvre d'une femme de cette trempe.

Louise Michel, reprise de son tic originel, chercha autour d'elle un second Holopherne.

Celui-ci apparut immédiatement à ses yeux sous les traits de M. Thiers — (couvrez-vous!)...

Elle offrit au gouvernement insurrectionnel d'aller le poignarder à Versailles.

Il paraît que le comité central eut toutes les peines du monde à la détourner de ce projet.



Est-ce bien à cette raison que le petit père Transnonain dut de ne pas se réveiller un matin la tête enfermée dans sa table de nuit?

Ou bien Louise Michel continua-t-elle, en cette circonstance, à être la femme du premier mouvement... qui ne cède qu'au second?

On ne le sait pas encore au juste.

Toujours est-il que son Holopherne à lunettes (cou-

vrez-vous!)... mourut tranquillement quelques années plus tard d'une indigestion de haricots verts.



Blessée en défendant le fort d'Issy contre les Versaillais, pendant que Félix Pyat, les mains noires de poudre... de charbon, achetait chèrement sa vie, les bretelles à la main, au fond d'un bateau de houille, Louise Michel alla au-devant de Galiffet vainqueur et se dénonça elle-même avec impétuosité.

Devant le conseil de guerre, elle se montra d'une fierté qui eût ému ses juges, s'ils ne l'eussent été déjà.

Louise Michel fut déportée à la presqu'île Ducos.

Là, cette ignoble tricoteuse, cette furie altérée de sang, ce monstre de haine, trouva encore le moyen de donner carrière à ses instincts méchants, vils et criminels.

Elle prit autour d'elle les enfants des exilés, passa ses jours à les instruire et ses nuits à les veiller.

Elle soigna les malades, vint en aide aux infirmes, se priva de repos pour soulager les uns, de pain pour nourrir les autres ; donna ses vêtements pour habiller les petits, son feu pour réchauffer les grands; se fit enfin la mère des jeunes, la fille des vieux, la servante de tous.

Bref, une bien sale nature!...



Pourtant ces nombreuses et infâmes occupations ne suffisaient point à éloigner de Louise Michel le dada favori de sa vie entière.

Entre la confection d'un cataplasme et le pansement d'un vésicatoire, elle rêvait à son troisième Holopherne.

Après avoir cherché pendant quelque temps quel était le mortel dont la suppression ferait le plus de bien à la France, elle s'arrêta au petit Vélocipède IV.

Et elle conçut le projet d'aller le tuer avant qu'il n'eût le temps de monter en graine.

Cette fois encore, l'incident n'eut pas de suites.

Soit que les moyens de communication fussent trop difficiles, soit que Louise Michel se satisfît, comme pour ses assassinats précédents, de commettre son attentat en effigie, le prince impérial put aller tranquillement finir ses jours iodurés sur une terre qui lui était aussi étrangère que celle de France à madame sa mère.



L'amnistie de 1880 ramena Louise Michel à Paris, qui lui fit une réception enthousiaste.

Depuis, elle a repris le combat intransigeant avec une âpreté qui ne rappelle que d'assez loin le singulier courage de certains amnistiés, laissant l'opportunisme verser sur leurs dix années d'exil le baume adoucissant d'une place de 1,800 fr.

On prétend qu'à peine débarquée en France, Louise Michel aurait fait choix de son quatrième Holopherne.

Cet Holopherne serait M. Léon Gambetta.

Louise Michel aurait, à ce propos, prononcé la phrase suivante : « *Quand les cochons sont gras, on les tue!* »

Cette comparaison est dure pour... Monselet qui, dans un sonnet célèbre, a traité le cochon de « cher ange!... »



Que Louise Michel ait eu, ou non, cette affreuse pensée de couper la tête à un homme pour le punir d'avoir lui-même coupé sa queue, nous sommes convaincu que M. Léon Gambetta peut dormir sur ses deux oreilles. Il n'est plus pour personne — en admettant qu'il l'ait jamais été — pas même pour Louise Michel, un homme dont la disparition puisse sauver quoi que ce soit.



Dans ses écrits ardents et vigoureux, Louise Michel réclame la liberté pour l'homme — c'est son droit — et le droit de vote et d'éligibilité pour la femme — c'est son travers.

Nous aussi, nous désirons l'émancipation de la femme ; mais nous croyons qu'elle ne peut être que la conséquence obligée de la moralisation de l'homme.



Nous croyons également que la nature a très clairement indiqué leurs fonctions respectives à l'homme et à la femme, en leur donnant à chacun des attributions — et même des attributs — distincts sur le compte et le rôle desquels il n'y a guère à se méprendre.

Sur terre, ce qui est fort y est mis pour dominer ce qui est faible. Quand la force est brutale et perverse, elle asservit ; quand elle est éclairée et généreuse, elle élève.

Faisons l'homme juste, nous ferons tout naturellement la femme honorée et libre.

Mais le droit de voter pour la femme serait absurde, puisque ce serait un droit sans aucune sanction.

C'est absolument comme si les hommes se votaient le droit d'allaiter leurs enfants.



Le bulletin de vote — qui n'est en somme qu'un simulacre de cartouche — n'a de valeur que parce que le bras qui le dépose dans l'urne a la puissance de le défendre au besoin.

Louise Michel peut avoir dans le bras la vigueur d'un homme comme elle a dans le cœur la bravoure d'un héros.

Mais ce n'est pas sur les veaux à deux têtes que se basent les bouchers pour établir le cours moyen de la tête de veau.



Au physique, Louise Michel est une femme d'une taille au-dessus de l'ordinaire, aux traits un peu rudes, mais fins.

Le front, haut et intelligent, est encadré de cheveux noirs dont les mèches rebelles semblent mépriser le peigne fin et défier le poteau de Satory.

La physionomie est expressive et énergique, un léger duvet ombre la lèvre inférieure — (aïe!... v'là ce que je craignais!...).

Les yeux sont doux au repos, mais très vifs et de beaucoup d'éclat aussitôt que la narine, ardente et mobile, s'anime et flaire de l'Holopherne en l'air.

La mise est simple : du noir, mais toujours un accent rouge. Une sorte de deuil non résigné, avec la note menaçante dans un coin.

Beaucoup de gens disent que Louise Michel est une détraquée.

« Détraquée », soit... Elle est de ces créatures, détraquées si l'on veut, mises sur terre peut-être pour manquer les confitures de mirabelles; mais propres à la confection d'autres conserves aussi précieuses : l'exemple du dévouement et le sentiment du sacrifice, fruits ingrats et amers qui se gardent peu à notre époque.

Et puis, si l'humanité souffrante mettait d'un côté ce qu'elle doit de soulagements aux « *détraqués* » et de l'autre ce qu'elle doit de bienfaits aux êtres mieux équilibrés qui remontent régulièrement leurs pendules le 1er et le 16, il y aurait certainement un des deux tas beaucoup plus gros que l'autre.

Septembre 1881.

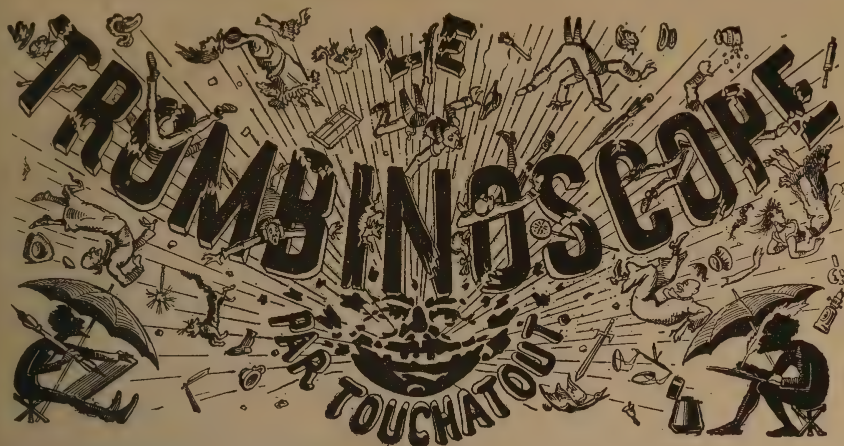
NOTICE COMPLÉMENTAIRE

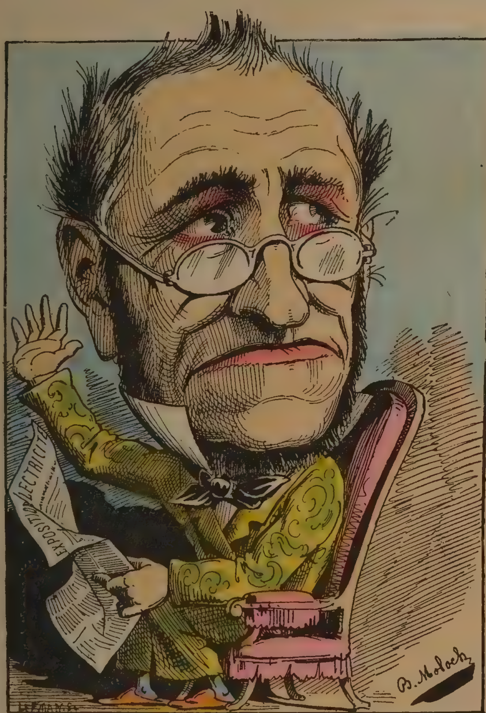
Dates à remplir

PAR LES COLLECTIONNEURS DU *TROMBINOSCOPE*

Louise Michel continue à scandaliser les honnêtes gens en réclamant le... 18... la mise en accusation de Spuller, comme complice de Gambetta. — Entre temps, elle condamne à mort le général Galliffet et décide d'aller l'égorger, le... 18..., dans le fort du Mont-Valérien; mais se contente, le... 18..., de l'exécuter dans son for intérieur. Le... 18... elle organise, en faveur du droit électoral des femmes, une démonstration qui rate par suite des couches de tout le bureau du comité d'initiative. — Enfin elle meurt le... 19... au moment où elle venait de se désigner comme trente-huitième Holopherne... Saint-Genest, dont elle s'était mise depuis huit jours à considérer la suppression comme indispensable au salut de la République.

10 CENTIMES





CONSERVATEUR

PAMPHILE-BENOIT

un des plus inconscients, mais en même temps des plus terribles ennemis du progrès. Né à Fère-en-Tardenois en 1820.

Ni son enfance ni son adolescence n'offrirent rien de particulier. Un seul trait de ce caractère flasque pouvait indiquer ce que l'homme serait plus tard. C'était une crainte insurmontable et une horreur instinctive de tout ce qui apparaissait de nouveau.

Comme tous les tempéraments mous, Benoît était effrayé du mouvement, de l'activité, du changement.

Tout jeune, il se montrait déjà rebelle aux innovations, aux perfectionnements, persuadé que ce n'étaient là que des engins dangereux propres à faire s'effondrer le globe sur lequel il posait avec d'immenses précautions ses deux gros pieds plats.



Né dans un siècle actif, où les inventions et les essais se succèdent chaque jour, il devait avoir l'existence souvent troublée.

A chaque tentative du progrès, il était pris d'un tremblement convulsif et déplorait amèrement que ses contemporains fussent atteints de cette fatale manie d'amélioration et de transformation, qui devait, selon lui, précipiter la société dans un abîme.

Quand on remplaça les réverbères par les becs de gaz, les diligences par les chemins de fer, l'affranchissement varié par le timbre-poste, le télégraphe aérien par le fil électrique, le briquet phosphorique par les allumettes, les queues de billard à bout de bois par les procédés en cuir, les escaliers par des ascenseurs, les ruisseaux par des égouts, les aiguilles par la machine à coudre, le daguerréotype par la photographie, la seringue-vélocipède par l'irrigateur, les pistolets à pierre par les revolvers, les paillasses par des sommiers élastiques, etc., etc..., Benoît poussa des cris de détresse. Tout était perdu!... L'équilibre était rompu.



Il jurait de toutes ses forces de se raidir contre l'enva-

hissement de l'*innovatorium-tremens*, de ne jamais monter en wagon, de ne se servir que du briquet à amadou de ses pères, de faire coudre ses chemises à la main et d'écraser son café entre deux pierres plutôt que d'avoir recours au moulin séditieux imaginé à cet effet par des cerveaux corrompus.



Pamphile Conservateur grandit et se fortifia dans ces saines idées. De temps en temps, il faisait bien une petite concession à l'infernal progrès. Ainsi il se décida à prendre le train pour aller à Saint-Cloud, mais ce ne fut que lorsque le dernier coucou eut disparu.

Et encore même, depuis cette conversion forcée, chaque fois qu'il lit dans son journal le récit d'un accident de chemin de fer, il s'écrie : « *Là! voilà où ça les mène leur satané progrès!... Je l'avais bien dit!* »

Il a également été obligé d'adopter pour jouer au billard les queues à procédé, puisqu'il n'y en a plus d'autres; il carambole même beaucoup plus facilement avec et exécute des effets de côté auxquels il n'eût jamais pu penser avant ce perfectionnement.

Cela ne l'empêche pas de dire, quand il fait fausse queue pour avoir oublié de mettre du blanc :

« Que le diable les emporte avec leurs sacrées manigances de procédés de tonnerre de Dieu !... Ces choses-là n'arrivaient jamais avec les bouts en bois ! »



D'après la résistance que Benoît oppose aux perfectionnements dans l'ordre matériel, on peut aisément juger de son enthousiasme pour les innovations politiques ; quand

on lui parle d'une réforme sociale, ce ne sont plus des tressaillements qu'il éprouve, ce sont de véritables attaques d'épilepsie.

L'idée seule qu'une assemblée nationale pourrait en arriver à modifier, aussi peu que ce soit, les institutions auxquelles il est habitué depuis sa naissance, le fait pâlir.

Quoique ce soit, en somme, un bien triste personnage que ce M. Benoît, il ne faut pas l'accabler au point de le confondre avec M. Joseph Lentripé que nous trombinoscoperons à son tour. Joseph Lentripé est bien également « *conservateur* » ; mais il l'est méchamment, orgueilleusement, avec égoïsme.

Il veut que rien ne soit changé à l'ordre social parce que cet ordre social lui garantit sa situation prépondérante de privilégié-classe-dirigeant.

Benoît-Pamphile Conservateur, lui, n'est pas mû par des sentiments aussi méprisables. Il est « *conservateur* » non par cruauté, mais simplement par trac, par cet immense trac qui a été le triste dada de toute sa vie et qui l'aurait fait passer par le trou d'une aiguille à la seule pensée qu'un principe nouveau, mais juste, allait être substitué à un abus inique, mais ancien.



Joseph Lentripé est une plaie cruelle et incurable de notre société ; Pamphile Conservateur n'est qu'un gros bobo imbécile et guérissable avec le temps.



A toutes les époques révolutionnaires, Pamphile a toujours été la planche de salut des réactionnaires. Ceux-ci,

connaissant son faible, savent le retourner de façon à ce qu'il serve leurs intérêts ; ils ont pour cela deux moyens également sûrs : ils le flattent et ils l'affolent.

Ils le flattent, ce gros niais et ses pareils, en les appelant tour à tour, et selon les époques : « *Hommes d'ordre, hommes bien pensants, honnêtes gens*... etc. »

Ce sont eux que l'Empire visait quand il disait : « Que les *bons* se rassurent et que les méchants tremblent » ; les bons c'était Pamphile !...



A force de s'entendre appeler de tous ces petits noms-là, Pamphile a fini naturellement par se persuader que lui seul était honnête, que lui seul était bien pensant, que lui seul était homme d'ordre ; et, prenant son infirmité pour de la vertu, il s'est enrôlé comme un benêt sous les ordres de ces intrigants qui savent arrêter toutes les révolutions assez bonnes ou assez bêtes pour les laisser tripoter tranquillement dans leurs tiroirs.



Nous avons dit que Benoît CONSERVATEUR était aussi facile à affoler qu'à séduire : sa terreur est même l'engin qui a le plus de prise sur son tempérament de colle de pâte ; aussi les réactionnaires, qui le savent, en usent largement.

Ils ont, à son intention, dans les sous-sols de leur politique d'expédients, un tas de petits mannequins affublés des noms les plus effrayants et qu'ils exhibent tout à coup à ses yeux ahuris aussitôt qu'ils le voient pencher vers le libéralisme; car, nous l'avons dit, Benoît CONSERVATEUR n'est pas un rétrograde par mauvaise foi. Ce n'est qu'un cul de plomb par imbécillité et par peur.

Ces petits mannequins au moyen desquels on a facilement raison de ses indécisions et de ses velléités de justice, s'appellent tour à tour et suivant les époques : les partageux, l'hydre révolutionnaire, les radicaux, l'anarchie, les intransigeants, le péril social, etc., etc...



Aussitôt qu'il voit sortir une de ces marionnettes de la boîte où sont renfermés tous les accessoires de l'ordre moral et de l'opportunisme, il pousse des cris d'empalé et se roule dans la poussière en tombant à genoux, à mains jointes, devant la première poignée de sabre qui se trouve à sa portée.



Benoît CONSERVATEUR est, à l'heure où nous écrivons ces lignes, dans une de ses phases de trac immense. Il ne demanderait pas mieux que d'élire une nouvelle Chambre vraiment républicaine ; mais le *Figaro*, par la plume de Saint-Genest, n'a qu'à lui représenter la société comme bouleversée si la République triomphe, pour qu'il donne sa voix à un tas de centre-gauche.



Au physique, Benoît-Pamphile CONSERVATEUR est un homme de taille ordinaire, aux traits ordinaires, à l'allure ordinaire.

Tout enfin, chez lui, est ordinaire, sauf sa bêtise et son effarement qui sont extraordinaires.



Signe particulier : il se laisse affubler d'un nom dont il ne comprend même pas la signification.

Demandez-lui de quoi il est conservateur, il ne saura que vous répondre.

C'est, en somme, un idiot de premier ordre.

Comme il n'est pas malfaisant de parti pris, il ne prétend pas conserver les mauvaises institutions; mais comme il est bouché à l'émeri, il vote pour les gens qui veulent les conserver.



Total : un être plus bête que méchant, et qui, de crainte d'être écrasé par la marche du char du progrès, se cramponne à la roue pour l'empêcher d'avancer et se fait souvent broyer par le recul. Exemples : (juin 1848), (mars 1871) — (*****18**!)

Septembre 1881.

NOTICE COMPLÉMENTAIRE

Dates à remplir

PAR LES COLLECTIONNEURS DU *TROMBINOSCOPE*

Benoît CONSERVATEUR continue son rôle de serre-frein inconscient, retardant sans cesse de tout le poids de sa résistance stupide et massive la marche du progrès. — Rien ne peut le guérir de son horreur pour les innovations. Il jure après les savants qui cherchent la direction des ballons, tempête à propos du tunnel sous-marin anglo-français, jette des cris d'alarme à l'approche du gouvernement démocratique qui doit nous apporter l'impôt sur le revenu, la séparation de l'Eglise et de l'Etat, le divorce, l'abolition de la peine de mort et la liberté de la presse. — Enfin, il meurt le.. 19... de la peine qu'il éprouve en apprenant que Paris va être éclairé par de puissants phares électriques qui vont supprimer les becs de gaz à l'aide desquels il était si facile de se faire écraser le soir en traversant la place du Château-d'Eau.

ABONNEMENTS

100 BIOGRAPHIES

Paris......... Un an 10 fr
Départements. — 12 fr

Abonnements sans frais dans tous les bureaux de post



ABONNEMENTS

100 BIOGRAPHIES

Paris......... Un an 10 fr.
Départements. — 12 fr.

Abonnements sans frais dans tous les bureaux de poste

LE TROMBINOSCOPE

Cette nouvelle édition du **Trombinoscope**, qui paraît deux fois par semaine, composera des volumes de 100 biographies chacun, du même format et du même aspect que les autres ouvrages de TOUCHATOUT.

ONT DÉJA PARU

1. Jules Grévy	7. Rochefort	13. J. Ferry	19. Dieu
2. Clémenceau	8. La Canicule	14. Sénat	20. Réserviste
3. Gambetta	9. duc d'Aumale	15. Pr. Napoléon	21. Andrieux
4. République	10. Victor Hugo	16. Don Carlos	22. Got
5. Thiers	11. Belle-Mère	17. Napoléon III	23. Louise Michel
6. Zola	12. J. Simon	18. Ricord	

OUVRAGES DE TOUCHATOUT

Histoire de France tintamarresque, un volume de 800 pages, 500 dessins noirs et coloriés, envoi *franco*.......... **12** fr.

SUITE DU PRÉCÉDENT :

Histoire tintamarresque de Napoléon III, un volume de 800 pages, 500 dessins noirs et coloriés, envoi *franco*. **12** fr.

SUITE DES DEUX PRÉCÉDENTS :

La Dégringolade impériale, deuxième partie de l'Histoire tintamarresque de Napoléon III, un volume, 500 dessins noirs et coloriés, envoi *franco*...................... **12** fr.

Grande Mythologie tintamarresque, 600 dessins noirs et coloriés par G. Lafosse et Moloch, un volume de 840 pages *franco*.. **12** fr.

EN PRÉPARATION :

SUITE DES TROIS PRÉCÉDENTS

Le Septennat tintamarresque, un volume de 800 pages, illustré.

Mélanges tintamarresques, recueil de fantaisies, un volume de 800 pages, illustré.

Quarantième année **LE TINTAMARRE** Quarantième année

HEBDOMADAIRE, SATIRIQUE ET FINANCIER, PARAIT LE SAMEDI

ABONNEMENTS :

PARIS	DÉPARTEMENTS
1 an 18 fr.; 6 mois 10 fr.; 3 mois 6 fr.	1 an 20 fr.; 6 mois 11 fr.; 3 mois 7 fr.

Pour recevoir franco *par retour du courrier les ouvrages ci-dessus, en envoyer le montant à* **M. LÉON BIENVENU,** *directeur du* **Tintamarre**, *29, rue d'Amsterdam, à Paris*





VEUILLOT

Louis

écrivain et dame de la halle célèbre, est né en 1813, à Boynes, en Gâtinais (Loiret); son père était un pauvre ouvrier tonnelier très près de ses pièces — c'est un calembour, ce n'est pas un reproche — qui vint à Paris s'établir débitant de vins sur le port de Bercy.

L'aîné d'une famille nombreuse et peu aisée, il ne put recevoir qu'une instruction élémentaire.

A treize ans, il fut placé chez un avoué en qualité de saute-ruisseau. Il cachait des romans sous son pupitre et les lisait en faisant semblant de chercher son porte-plume.

Le soir il courait les petits théâtres; bref, son patron le remercia, s'étant aperçu un jour qu'il avait, par distraction, émaillé une demande en séparation de corps que le maître clerc lui avait donnée à copier, d'une foule de citations de la *Pucelle de Belleville.*



Louis Veuillot résolut alors de se lancer dans la littérature. Il travailla à compléter son instruction, et à dix-neuf ans, il pouvait débuter dans le journalisme.

Il n'est peut-être pas sans intérêt de faire connaître ici comment Louis Veuillot s'y prit pour acquérir les qualités qu'il jugeait indispensables à un bon journaliste.

Outre quelques lectures choisies dans lesquelles il puisa l'instruction qui lui manquait, voici le moyen qu'il employa pour se perfectionner dans l'art de la polémique:

Pendant huit années, tous les matins à cinq heures, Louis Veuillot se rendait au carré au poisson. Là, il faisait un petit tour, avisait la marchande la plus renfrognée et l'abordait ainsi :

— Combien ces deux merlans ?

— Dix-huit sous tout au juste, mon mignon.

— Dix-huit sous!... Allons donc!... j'en donne cinq sous et je veux ce maquereau par-dessus le marché.

— Faut-il encore te les envelopper dans des coupures de cinq francs, espèce d'empaillé?... gros sac à m... !...

— D'abord, reprenait Veuillot, ils sont pourris, vos merlans.

— Pourri toi-même!... boîte à vermine!... Hé, va donc... rédacteur du *Figaro !...*



Alors, Louis Veuillot, qui tripotait insolemment les merlans depuis cinq minutes, en laissait tomber un dans la boue comme par maladresse, le ramassait vivement et le rejetait sur l'étalage après l'avoir essuyé en le frottant sur le fond de son pantalon.

La colère de la marchande ne connaissait plus de bornes et elle lançait le grand jeu!...

— Dis donc!... gros mufle!... quand t'auras fini de déshonorer ma marchandise!... J'te vas dire!... des merlans à c'te gueule-là!... On f'ra bientôt manger de la vanille aux cochons!... Veux-tu te sauver, grand chameau!... Avec quoi qu'tu t'as débarbouillé ton écumoire c'matin qu'il reste encore de la graisse dans les trous?... As pas peur... va... j'te mangerai pas l'nez!... J'aime pas le gruyère... espèce de grand moule à gaufres!...



Louis Veuillot s'éloignait alors ravi et prenait des notes sur son calepin. Au bout d'une centaine de leçons, son catéchisme était déjà assez bien monté et il pouvait entrer dans la carrière.



Il passa successivement à l'*Echo de la Seine-Inférieure*, au *Mémorial de la Dordogne*, à la *Charte*, journal gouvernemental, et à la *Paix*, sans révéler d'autre mérite que celui qu'il peut y avoir à traiter ses adversaires d'idiots et de goitreux.

Jusqu'en 1838, il s'adonna au journalisme léger; il ne dédaignait pas la chanson un peu libre, la nouvelle à la main risquée et le mot graveleux; il était, en un mot, tout disposé, si l'occasion s'en présentait, à mettre le concile œcuménique en vaudeville et à traiter la question de l'infaillibilité du pape dans le *Tintamarre*, quand M. Olivier Fulgence l'emmena en Italie.

Le hasard, ce grand mauvais sujet de hasard, voulut que Louis Veuillot arrivât à Rome pendant la semaine sainte; que vous dirai-je?... l'occasion... l'herbe tendre... les pompes religieuses... l'odeur de la morue... tout cela monta au cerveau de Veuillot.

Il se fit présenter au pape, qui le trouva d'ailleurs très laid, se prosterna aux pieds du Saint-Père, baisa sa mule, et quand il se releva, les effluves de cette chaussure sainte l'avaient purifié.

En quittant le Vatican, il jura, en frappant sur sa cuisse, de consacrer sa vie à la défense du Dieu d'amour et de bonté, et, au nom de la religion de mansuétude et de par-

don, de traiter tous les gens qui ne diraient pas comme lui de *sales pignoufs*.

Il tint son serment; il revint à Paris, retourna aux halles marchander des merlans pour compléter son vocabulaire, et quand son calepin fut plein, il entra à l'*Univers religieux*.



Quand éclata la révolution de 1848, Louis Veuillot la salua d'abord avec le même entrain qu'il mit plus tard à lever la patte dessus.

En plusieurs circonstances, il s'empoigna avec les évêques à propos de doctrines sur lesquelles il n'était pas d'accord avec eux. Il eut, dans ces discussions, de telles réminiscences de sa marchande de merlans, que l'archevêque de Paris le censura et que Mgr Dupanloup, qui n'était pourtant pas bégueule, défendit la lecture de l'*Univers* à son clergé.



Louis Veuillot en appela au pape et partit à Rome plaider sa cause lui-même; il fut absous par Sa Sainteté, ce qui le rendit tout fier.

Depuis cette époque, Louis Veuillot a été le plus vaillant champion du pouvoir temporel, de l'infaillibilité du pape, du *Syllabus*, du principe de l'ignorance gratuite et obligatoire, et enfin d'un tas d'autres choses saintes, du même tonneau, auxquelles nous devons la glorieuse journée de Mentana et le plaisir de voir, de temps en temps, les frères des écoles chrétiennes passer encore en police correctionnelle pour avoir ajouté une leçon de leur invention au catéchisme qu'ils sont chargés d'apprendre aux petits garçons de neuf à onze ans.

Lors du concile œcuménique, on remarqua à Rome la présence de Louis Veuillot qui, simple laïque, n'avait pas plus de raisons pour être là qu'un reporter du *Figaro* n'en a pour entrer dans une maison respectable.

Qu'y faisait-il ?... On l'a su plus tard : il prenait des notes pour traiter, selon la formule, dans son journal, les prélats qui apportaient un peu trop de tiédeur à déclarer que le descendant de saint Pierre était infaillible au point

d'être sûr de n'avoir jamais envie d'éternuer la bouche pleine.

Louis Veuillot a écrit de nombreux volumes dont nous ne donnerons pas la liste ; cela tiendrait de la place ; mais ce n'est là que la seconde raison.

Celui qui a eu le plus de retentissement : les *Odeurs de Paris*, a été suivi d'un autre : les *Couleuvres*, qui aurait dû être édité par Lévy père ; ça ne l'aurait pas fait vendre davantage ; mais c'eût été plus drôle sur la couverture.

En 1869, M. Louis Veuillot a été éprouvé par un gros chagrin : sa marchande de merlans est morte d'un coup de sang au moment où elle allait lui fournir un nouveau mot très réussi.

Louis Veuillot en porta le deuil pendant deux ans. Cependant, il faut bien croire qu'il en retrouva une autre, puisque, peu de temps après, il se fit rappeler à l'ordre par Pie IX pour quelques nouveaux écarts de polémique.



A ce propos, il menaça de se retirer du journalisme si le blâme du Saint-Père était maintenu.

Il aurait dit à ce sujet : Si l'on ne peut plus traiter les gens qui pensent autrement que soi de « *sales marsouins* », il n'y a plus de discussion possible.

C'est à Louis Veuillot que l'on doit l'organisation de la souscription pontificale destinée à empêcher le pape de mourir de faim et à nous faciliter les moyens de mourir de rire avec la lecture des listes qui se publiaient dans l'*Univers*. On y voyait des offrandes dans ce goût :

Une marquise du noble faubourg, qui s'est privée pendant quinze jours sur la nourriture de ses domestiques. . . . . 500 fr.

Un enfant de trois semaines, qui déteste les libres penseurs . . . . 2 fr.

Après la guerre de 1870, Louis Veuillot eut, dans l'*Univers*, de si violents accès de *gueulirium tremens*, que son journal fut frappé de plusieurs suspensions.

Deux de ses procès furent surtout retentissants.

Le premier (1875) lui valut une condamnation à 4,000 francs de dommages-intérêts envers un marchand mercier

de son quartier, qu'il avait dénoncé comme ayant ouvert sa boutique un dimanche, en enjoignant aux fidèles de retirer leur pratique à ce commerçant impie.

Le commerçant impie ne trouva pas la plaisanterie de son goût et assigna Louis Veuillot.

Le tribunal décida qu'on n'avait pas le droit d'exciter les clients qui vont à confesse à la haine des fournisseurs qui n'y vont pas.

Le second procès, ce fut contre le *Figaro* que Louis Veuillot eut à le soutenir.

Ah!... ce fut une belle passe de goupillons à laquelle assista la France pendant trois mois...

M. Villemessant — (couvrez-vous!...) — s'étant un matin mis en tête de faire pénétrer dans les presbytères son *grand officiel* des catins, entreprit contre l'*Univers* et Louis Veuillot une campagne terrible.

Atteint dans son amour-propre et ses feuilles d'abonnement qui se dégonflaient à vue d'œil — le compte rendu des bains au vin de Champagne de Mlle Blanche d'Antigny ayant, paraît-il, beaucoup plus d'attrait pour les curés que la lecture des encycliques de Pie IX — Louis Veuillot riposta avec cette fougue un peu crue que l'on connaît.

Ce fut épique!... Ces deux soutiens du trône et de l'autel se jetant des bénitiers à la tête en se donnant des noms... de poissons!... Jamais on n'avait assisté à quelque chose d'aussi désopilant!...

Malheureusement pour la galerie, un procès en concurrence déloyale vint mettre fin à cette idylle; et Villemessant — (couvrez-vous!...) — à qui Louis Veuillot avait réclamé 20,000 francs de dommages-intérêts, en fut quitte pour 500 francs.

Depuis quelque temps, Louis Veuillot, dont la santé est mauvaise, ne travaille plus. Il se rétablira bientôt, espérons-le pour lui et pour nous, car il est le créateur et le maître incontesté d'un genre de polémique qu'il serait triste de voir disparaître.



Au physique, on peut, si l'on veut, comparer M. Louis Veuillot à Céline Montaland; seulement, la comparaison ne lui est pas avantageuse.

Le nez est énorme; il est rare que les employés de l'octroi ne demandent pas à le fouiller quand son propriétaire passe à une barrière.

M. Louis Veuillot, avant d'être remarqué dans le journalisme, a été fortement marqué par la petite vérole; il en porte des traces nombreuses, mais profondes; il doit à cette particularité de ne pouvoir jouer à colin-maillard, parce qu'il se fait prendre tout de suite. Quand celui qui a le bandeau lui passe la main sur la figure, il s'écrie : Aïe!... je me suis foulé le pouce!... C'est Veuillot!...

M. Veuillot n'aime pas qu'on le portraicture; il prétend que la figure humaine doit être respectée comme l'image sacrée du Créateur; mettons : sacrée image et n'en parlons plus.

Quand le journal la *Lune* voulut publier sa charge, il ne refusa pas son autorisation, mais il fit condamner le dessinateur.

En somme, on ne peut contester à Louis Veuillot un énorme talent de polémiste.

Renouvelant l'immortelle histoire des épinards, nous dirons que ce qui fait surtout sa force, c'est de ne pas penser un mot de ce qu'il dit; car s'il le pensait, c'est qu'il serait trop bête, et alors il ne pourrait plus le dire.

Septembre 1881.

NOTICE COMPLÉMENTAIRE

Dates à remplir

PAR LES COLLECTIONNEURS DU *TROMBINOSCOPE*

Louis Veuillot, revenu à la santé, s'empoigne de nouveau le... 18... avec un évêque à poigne, à l'occasion du port de la barbe des prêtres. — Dans un article fulminant publié le... 18... il traite monseigneur du haut en bas; le pape, trouvant qu'il a été un peu loin, le blâme le... 18... Louis Veuillot, profondément atteint par cette disgrâce, quitte le journalisme le... 18..., après avoir cédé la clientèle de l'*Univers* au *Tintamarre* et s'établit à proximité des bals de l'opéra comme *professeur d'engueulements en tous genres à l'usage de MM. les Chicards désireux de briller pendant le carnaval; cours complet en 25 leçons; on traite à forfait.* — Enfin, il meurt le... 19..., léguant à la Société des gens de lettres cent mille francs pour la fondation d'un prix attribué au journaliste qui aura trouvé le premier un mot assez gros pour que l'écho refuse de le répéter.

ABONNEMENTS

100 BIOGRAPHIES

Paris......... Un an **10** fr.
Départements. — **12** fr.

Abonnements sans frais dans tous les bureaux de poste



ABONNEMENTS

100 BIOGRAPHIES

Paris......... Un an **10** fr.
Départements. — **12** fr.

Abonnements sans frais dans tous les bureaux de poste

LE TROMBINOSCOPE

Cette nouvelle édition du **Trombinoscope**, qui paraît deux fois par semaine, composera des volumes de 100 biographies chacun, du même format et du même aspect que les autres ouvrages de TOUCHATOUT.

ONT DÉJA PARU

1. Jules Grévy	7. Rochefort	13. J. Ferry	19. Dieu
2. Clémenceau	8. La Canicule	14. Sénat	20. Réserviste
3. Gambetta	9. Duc d'Aumale	15 Pr. Napoléon	21. Andrieux
4. République	10. Victor Hugo	16. Don Carlos	22. Got
5. Thiers	11. Belle-Mère	17. Napoléon III	23. Louise Michel
6. Zola	12. J. Simon	18. Ricord	24. Conservateur

OUVRAGES DE TOUCHATOUT

Histoire de France tintamarresque, un volume de 800 pages. 500 dessins noirs et coloriés, envoi *franco*.......... **12** fr.

SUITE DU PRÉCÉDENT:

Histoire tintamarresque de Napoléon III, un volume de 800 pages, 500 dessins noirs et coloriés, envoi *franco*. **12** fr.

SUITE DES DEUX PRÉCÉDENTS:

La Dégringolade impériale, deuxième partie de L'HISTOIRE TINTAMARRESQUE DE NAPOLÉON III, un volume, 500 dessins noirs et coloriés, envoi *franco*....................... **12** fr.

Grande Mythologie tintamarresque, 600 dessins noirs et coloriés par G. Lafosse et Moloch, un volume de 840 pages *franco*.. **12** fr.

EN PRÉPARATION :

SUITE DES TROIS PRÉCÉDENTS :

Le Septennat tintamarresque, un volume de 800 pages, illustré

Mélanges tintamarresques, recueil de fantaisies, un volume de 800 pages, illustré.

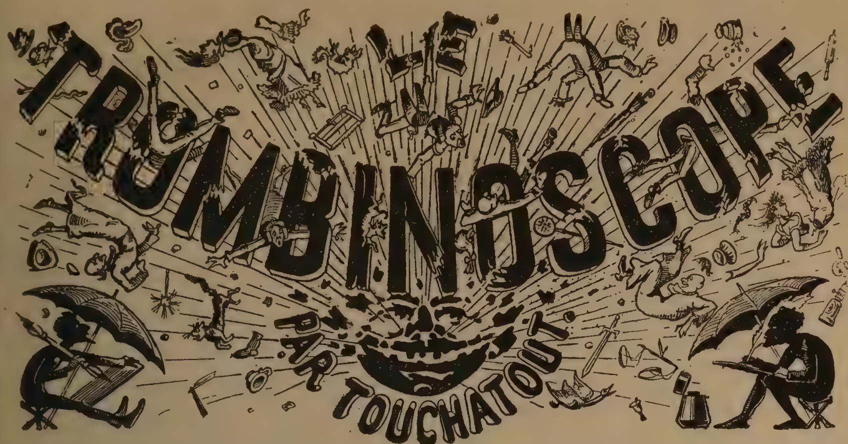
Quarantième année **LE TINTAMARRE** Quarantième année

HEBDOMADAIRE, SATIRIQUE ET FINANCIER, PARAIT LE SAMEDI

ABONNEMENTS :

PARIS	DÉPARTEMENTS
1 an 18 fr.; 6 mois 10 fr.; 3 mois 6 fr.	1 an 20 fr.; 6 mois 11 fr.; 3 mois 7 fr.

Pour recevoir franco *par retour du courrier les ouvrages ci-dessus, en envoyer le montant à* **M. LÉON BIENVENU,** *directeur du* **Tintamarre,** *29, rue d'Amsterdam, à Paris*





PASTELLA

CREVETTE

de son vrai nom : Marie Michu, marchande d'amour en gros et en détail, née dans un petit village de la Normandie, le 23 août 1850.

Ses parents étaient de pauvres cultivateurs chargés d'enfants qui tous, à partir de sept ou huit ans, étaient obligés de travailler aux champs pour gagner une partie de leur pain ; car, à cette époque, la société n'avait

pas encore poussé la sollicitude jusqu'à confectionner une loi pour défendre aux parents de faire travailler leurs enfants trop jeunes.

La même société n'avait pas non plus pensé à faire une autre loi pour faciliter aux père et mère de huit enfants les moyens de les élever.

Aujourd'hui, la première de ces lois est faite : il est interdit d'employer les enfants. Quant à la seconde, qui doit donner aux parents la facilité de les nourrir, il paraît qu'on ne l'a pas trouvée aussi pressée que l'autre, car elle ne figure pas beaucoup dans les ordres du jour de nos assemblées législatives.

La petite Marie Michu fut donc, comme ses frères et sœurs, occupée jusqu'à quinze ans aux durs travaux de la terre ; mais, comme elle était fort gentille et d'une complexion assez délicate, le papa Michu ne se fit pas trop tirer l'oreille quand on lui proposa d'envoyer la petite à Paris, où elle devait entrer en service dans une famille de gens aisés du Marais, la famille de M. Prosper Lentripé, gros quincaillier enrichi, que nous trombinoscoperons à son tour.



La famille Michu, très heureuse de cette occasion qui devait procurer à leur petite Marie une existence plus douce, la mit en chemin de fer avec un petit paquet et une pièce de cent sous.

Une vieille cousine des Michu, qui habitait Paris et qui était justement concierge de la maison qu'habitaient les Lentripé, avait donné, sur cet intérieur bourgeois et *cossu*, les meilleurs renseignements.

« *C'étaient* — avait-elle écrit au pays — *des gens très bien, et qu'avaient le sac.* »

La petite Marie s'installa et se mit au travail du meilleur cœur. Cette nouvelle vie lui plut. Très bien douée, vive, intelligente, laborieuse, elle eut bientôt dépouillé ses airs gauches.

Un peu de coquetterie aidant, elle se transforma lestement, l'œil s'éveilla, les menotes blanchirent : à seize ans, elle n'était plus reconnaissable et était devenue la plus charmante fillette que l'on pût imaginer.



On raconte même qu'un jour, le père LENTRIPÉ, après un copieux verre d'excellent bordeaux, daigna s'apercevoir de tant de charmes et essaya, après le dîner, de donner à sa domestique, dans le couloir de service qui conduisait de la cuisine à la salle à manger, quelques instructions auxquelles les soins journaliers du ménage étaient absolument étrangers.

Cet élan lubrique du Don Juan mastodonte fut d'ailleurs accueilli par un éclat de rire à trente-deux belles dents, et Falstaf Prudhomme se le tint pour dit.



Malheureusement, un autre danger plus sérieux menaçait la petite Marie. M. LENTRIPÉ avait un fils de vingt ans : Angénor *Gommeux*, dont le portrait paraîtra ici au plus prochain jour.

La pauvre Marie Michu n'y échappa pas, et dix mois après, elle était obligée de quitter cet intérieur *honorable*, Mme LENTRIPÉ ayant déclaré avec indignation que son

toit ne pouvait abriter une inconduite qui était un scandale.



On renvoya Marie en fouillant ses paquets, selon l'usage, pour s'assurer qu'elle n'emportait rien de la maison ; Mme Lentripé jeta même un coup d'œil défiant sur la taille arrondie de la jeune fille et regarda ensuite son mari comme pour lui dire : *Si c'était une frime pour nous emporter du linge ?...*

M. Lentripé, plus généreux, répondit tout bas : Non, bobonne !... ne crains rien... elle est bien enceinte... Angénor me l'a confié... le gaillard !...

Mme Lentripé reprit d'un air supérieur : « Dieu veuille » que vous ne vous trompiez pas, Prosper !... Mais vous » êtes si bonasse !... Enfin !... »



Marie Michu, abandonnée, eut un instant l'idée de retourner dans son pays ; la honte la retint. Sa position ne lui permettant pas de se replacer, elle essaya de faire de la lingerie, puis de la couture, puis des boutons...

En dépit de tous ses efforts, il lui fut impossible de découvrir un métier dans lequel une femme pût gagner plus de dix-huit sous par jour.

Lorsqu'elle eut déduit de cette somme vingt francs pour le mois de nourrice de son enfant, elle s'aperçut que dans les sociétés aussi civilisées que la nôtre les femmes n'ont que deux choses à faire : mourir de faim ou vivre de honte. Elle résolut de vivre.



Elle rencontra sur sa route un jeune homme d'assez mauvaises manières, mais qui gagnait largement et malhonnêtement sa vie dans un métier devenu fort à la mode et que nous classerons, à l'échelle de la dignité humaine, bon 34ᵉ au-dessous de celui d'agent matrimonial. En un mot, c'était un reporter de coulisses d'un de nos journaux aussi honteux que puissants.

Grâce à cette excellente protection, Marie Michu put être admise en qualité de troisième suspension d'apothéose dans un théâtre de féeries dont le directeur était l'obligé (la morale ne nous permet pas de dire à quel titre) du courriériste théâtral.

Aussi la jeune fille fut-elle reçue au pair, c'est-à-dire sans redevance mensuelle à payer au directeur, contrairement au règlement et aux habitudes du... gérant de ce trottoir dramatique.



Les prévisions du reporter ne tardèrent pas à se réaliser. Un soir, en sortant de son théâtre, Marie Michu, qui avait obtenu un succès de maillot étourdissant dans le tableau des *fleurs animées* d'un *Rothomago* quelconque, reçut un billet ainsi conçu et accompagné d'un bracelet de 2,000 francs : « *Ravissante Jasminta !* — Marie Michu avait pris ce nom au théâtre — *Mon cœur et 1,500 francs par*
» *mois sont à vos pieds. Un mot, et mon coupé vous emporte*
» *26, rue de Navarin, où un petit entresol rose vous attend.*
» *Prince* GROUINSKOFF. »



Marie Michu monta dans le coupé, et qu'est-ce qu'elle vit arriver le soir dans son petit entresol de la rue de Navarin ?... son ancien bourgeois, Prosper Lentripé, qui n'avait pas reconnu son ancienne petite bonne et s'était russifié pour faire ses fredaines avec l'enivrante Jasminta du théâtre des *Délacements dramatiques.*



Marie Michu laissa ce gros fût dans son erreur et lui croqua trente-cinq mille francs en six semaines.



Désormais lancée, Marie Michu, que nous appellerons maintenant Pastella Crevette, ne tarda pas à jouir d'une certaine vogue. Ses chignons roux firent une assez vive sensation dans la gomme parisienne, et une brillante campagne qu'elle alla faire en 1871, pendant l'armistice, à Saint-Germain-en-Laye, au milieu des officiers de l'armée prussienne, acheva de lui donner beaucoup de relief aux yeux de nos jeunes *envolés volontaires* qui revinrent après la paix reprendre possession de *leur* Paris.



Depuis, il faut renoncer à énumérer les nombreux travaux de Pastella Crevette. Ce qu'elle a reçu de diamants n'a d'égal que ce qu'elle en a revendu.

Elle a dévoré dans l'œuf cinq études de notaire de province ; elle a envoyé quatre caissiers au bagne, rendu phtisiques huit mineurs, récolté sur son paillasson la cervelle de trois interdits, et par dessus le marché gratifié les cent quatre-vingt-cinq citoyens bien constitués qui s'étaient

partagé son affection, de chacun un de ces souvenirs que nous appellerions volontiers, si nous étions poète, les *myosotis de l'amour*.



Au physique, Pastella CREVETTE est aujourd'hui, en dépit de ses trente ans, une créature repoussante.

L'œil est mort, la lèvre blémie, le teint flétri, la tête chauve, la voix rauque.

Elle crache comme un charretier.

Un de ces soirs, on la ramassera sur le boulevard Montmartre avec deux ou trois cents de ses pareilles, comme cela se fait tous les six mois, et le lendemain, Angénor GOMMEUX, qui occupe aujourd'hui un poste honorable au bureau des mœurs, écrira machinalement en marge du nom de Pastella CREVETTE (qui fut Marie Michu) ces simples mots : « *A Saint-Lazare.* »

Septembre 1881.



NOTICE COMPLÉMENTAIRE

Dates à remplir

PAR LES COLLECTIONNEURS DU *TROMBINOSCOPE*

Pastella Crevette, vieille à trente-cinq ans, se fait marchande à la toilette le... 18... Un jour, elle a quelques désagréments avec la justice parce que, dans un lot de vieux vêtements qu'elle a vendus, se trouvait une jeune fille de quinze ans « qu'elle n'avait pas aperçue dans les plis », dit-elle. — Enfin, après avoir éprouvé plusieurs malheurs du même genre, elle meurt le... 19..., ignoble, flétrie, méprisée, le jour même où Angénor GOMMEUX, devenu obèse comme Prosper Lentripé, son père, bon époux, bon garde national, citoyen de mœurs irréprochables, toujours comme son père, reçoit sa nomination d'officier de la Légion d'honneur.

ABONNEMENTS

100 BIOGRAPHIES

Paris........ Un an **10** fr
Départements. — **12**. fr

Abonnements sans frais dans tous les bureaux de post



ABONNEMENTS

100 BIOGRAPHIES

Paris........ Un an **10** fr.
Départements. — **12** fr.

Abonnements sans frais dans tous les bureaux de poste

LE TROMBINOSCOPE

Cette nouvelle édition du **Trombinoscope**, qui paraît deux fois par semaine, composera des volumes de 100 biographies chacun, du même format et du même aspect que les autres ouvrages de TOUCHATOUT.

ONT DÉJA PARU

1. Jules Grévy	8. La Canicule	15. Pr. Napoléon	22. Got
2. Clémenceau	9. duc d'Aumale	16. Don Carlos	23. Louise Michel
3. Gambetta	10. Victor Hugo	17. Napoléon III	24. Conservateur
4. République	11. Belle-Mère	18. Ricord	25. Veuillot
5. Thiers	12. J. Simon	19. Dieu	
6. Zola	13. J. Ferry	20. Réserviste	
7. Rochefort	14. Sénat	21. Andrieux	

OUVRAGES DE TOUCHATOUT

Histoire de France tintamarresque, un volume de 800 pages, 500 dessins noirs et coloriés, envoi *franco*.......... **12** fr.

SUITE DU PRÉCÉDENT :

Histoire tintamarresque de Napoléon III, un volume de 800 pages, 500 dessins noirs et coloriés, envoi *franco*. **12** fr.

SUITE DES DEUX PRÉCÉDENTS :

La Dégringolade impériale, deuxième partie de L'HISTOIRE TINTAMARRESQUE DE NAPOLÉON III, un volume, 500 dessins noirs et coloriés, envoi *franco*........................ **12** fr.

Grande Mythologie tintamarresque, 600 dessins noirs et coloriés par G. Lafosse et Moloch, un volume de 840 pages *franco*.. **12** fr.

EN PRÉPARATION :

SUITE DES TROIS PRÉCÉDENTS

Le Septennat tintamarresque, un volume de 800 pages, illustré.

Mélanges tintamarresques, recueil de fantaisies, un volume de 800 pages, illustré.

Quarantième année **LE TINTAMARRE** Quarantième année

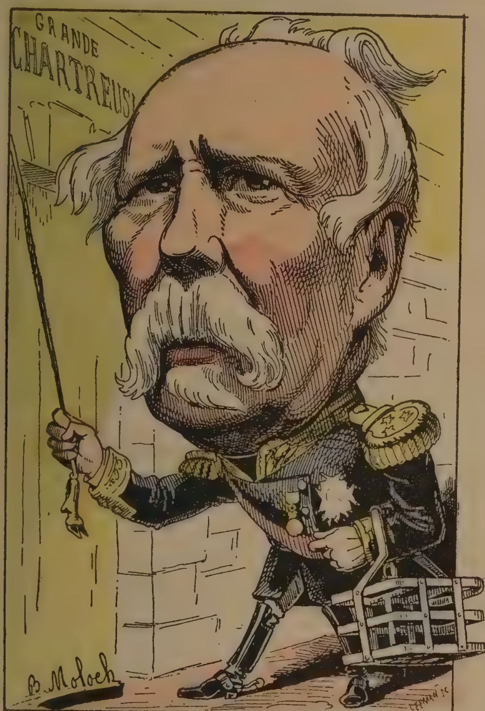
HEBDOMADAIRE, SATIRIQUE ET FINANCIER, PARAIT LE SAMEDI

ABONNEMENTS :

PARIS	DÉPARTEMENTS
1 an 18 fr.; 6 mois 10 fr.; 3 mois 6 fr.	1 an 20 fr.; 6 mois 11 fr.; 3 mois 7 fr.

Pour recevoir franco *par retour du courrier les ouvrages ci-dessus, en envoyer le montant à* **M. LÉON BIENVENU**, *directeur du* **Tintamarre**, *29, rue d'Amsterdam, à Paris*





MAC-MAHON

MARIE-EDME-PATRICE-MAURICE DE

maréchal de France français, né à Jully, le 13 juillet 1808.

Il descend d'une ancienne famille irlandaise qui fut fidèle aux Stuarts. Son père, qui l'était également de France (*Pour les lecteurs du* PAYS (pardon!) : PAIR DE FRANCE), fut un des amis intimes de Charles X.

On voit que le dévouement aux têtes couronnées était un tic de famille. Le maréchal Mac Mahon, lui-même, n'a pas échappé à cette douce manie, qui rapporte généralement plus que de jouer de la clarinette sur le pont des Arts.

M. Mac Mahon débuta au siège d'Alger, devint capitaine en 1833, se signala à l'assaut de Constantine, et fut

nommé tour à tour chef de bataillon, lieutenant-colonel, colonel, général de brigade, général de division, officier, commandeur, grand-officier et grand'croix de la Légion d'honneur en moins de temps qu'il n'en faut ordinairement pour faire un simple sergent-major d'un excellent soldat dont le père n'a pas été lié avec Charles X, et dont les aïeux n'ont pas joué au besigue avec les Stuarts.

En 1855, M. Mac Mahon fut envoyé en Crimée et chargé de donner l'assaut à Malakoff, qu'il enleva avec une grande bravoure dont les biographes parlent trop, et d'excellents soldats, dont ils ne parlent pas assez.

Le 24 juin 1856, en récompense de ce fait d'armes, il fut nommé sénateur par l'empereur. Tout ce que nous pouvons faire pour lui, c'est d'essayer de croire qu'il ne l'avait pas demandé.

En 1857, M. Mac Mahon commanda une division pendant l'expédition de la Kabylie, et fut ensuite nommé commandant en chef des forces militaires en Algérie.

Lors de la guerre d'Italie, l'empereur lui confia le commandement du deuxième corps de l'armée des Alpes, et Mac Mahon décida du sort de la bataille de Magenta, que Vélocipède père, avec son intelligence habituelle, était sur le point de faire perdre par l'armée française, dont il avait pris le commandement en chef, pour faire un de ces effets de plumet qu'il affectionnait tant, et qui dénotaient chez lui une vocation très accentuée pour l'emploi de général de cirque.

Sur le champ de bataille même, M. Mac Mahon fut nommé maréchal de France et duc de Magenta.

C'eût été justice pleine et entière si, par le même décret, l'empereur eût été appelé aux fonctions d'aide-infirmier au Val-de-Grâce.

En 1861, le maréchal Mac Mahon fut chargé de représenter la France au couronnement de Guillaume III, roi de Prusse.

Parfait gentleman, il fit les choses avec une courtoisie et une élégance dont Augusta fut émerveillée. Il trouva bien un peu que la casquette en or ciselé que l'on posait solennellement sur le crâne dénudé de ce vieux caporal-tailleur, lui donnait l'air noble et distingué d'un roi de féerie; mais il sut réprimer son sourire et poussa le sang-froid jusqu'à complimenter le chapelier de Guillaume.

Impatient d'être seul pour pouvoir se tordre les côtes de rire, le maréchal reprit le chemin de fer et revint à Paris, où le commandement du troisième corps l'attendait.

Le 1er septembre 1864, le maréchal Mac Mahon fut nommé gouverneur de l'Algérie. Il se rendit à son poste

avec un nouveau programme d'administration que lui avait remis l'empereur.

Le maréchal Mac Mahon exécuta si bien les ordres de son maître, qu'au bout de six mois le séjour de l'Algérie était devenu tellement agréable aux colons, qu'ils émigraient tous au Brésil.

Nous n'insisterons pas sur ce point ; on reconnaît aisément les hauts talents de l'homme qui, après avoir laissé tranquille M. de Bismarck qui le menaçait à sa porte, et bouleversé le Mexique qui ne lui disait rien à 3,000 lieues, devait encore, par un trait de génie, s'arranger de façon à ce que l'Algérie, qui nous avait coûté si cher, ne nous rapportât jamais rien.

Quand éclata la guerre de Prusse, le maréchal Mac Mahon fut chargé du commandement d'un corps d'armée. Brave, comme toujours, il fit des prodiges et fut dangereusement blessé après avoir essayé encore une fois, mais vainement, de réparer les imbécillités du plan de campagne de son empereur.

A peine le maréchal Mac Mahon fut-il guéri de sa blessure, qu'un triste travail l'attendait. Nommé commandant des troupes de la première division, il dut faire le second siège de Paris ; et l'on prétend qu'il craint bien d'avoir, dans la chaleur de l'improvisation, fait fusiller sommairement, et nonobstant appel, beaucoup de communards parmi lesquels il y en avait pas mal qui ne l'étaient pas.

Bref, le maréchal vainquit la Commune, et sa proclamation en entrant à Paris débuta par ces mots qui se sont gravés dans notre esprit: *Habitants de Paris... l'armée de Versailles vient de vous sauver.*

Ces mots firent un instant craindre aux Parisiens d'avoir été sauvés plus qu'ils ne l'eussent désiré ; et déjà, on commençait à se demander si le maréchal n'allait pas être un de ces sauveurs tenaces, dont on ne tarde pas à avoir beaucoup de peine à se sauver soi-même.

C'est avec ce que l'on ne connaît pas de la vie du maréchal, que l'on ferait certainement la partie la plus curieuse de sa biographie.

Pendant l'année qui suivit l'écrasement de la Commune, le maréchal Mac Mahon fut le point de mire de tous les gens qui faisaient l'essai loyal de la République, en essayant de nous préparer la restauration d'un mannequin quelconque.

Chacun l'adulait, le cajolait, le tâtait et le sondait, et il serait intéressant de savoir combien de fois, pendant ces quinze mois, il lui fut proposé, plus ou moins directement, de remettre à neuf la chaise percée des Bourbons, des d'Orléans et des Bonapartes.

Il n'était pas de câlineries qu'on ne lui prodiguât ; c'était surtout à son épée que l'on semblait en vouloir. On tournait autour, on la regardait en souriant, on lui demandait la permission d'y toucher, on attachait délicatement à la garde des faveurs bleues, des nœuds blancs, des rubans verts.

Le maréchal souriait ; il détachait tranquillement toutes ces fanfreluches, et les jetait dans un coin ; il paraissait ne vouloir porter que l'épée de la France.

En 1872, nous terminions le *Trombinoscope* de Mac Mahon par ces mots :

« *La bravoure du maréchal est proverbiale ; son hon-*
« *nêteté est en train de le devenir.* »

Ne nous trompions-nous pas dans cette prédiction bien intentionnée ?

Est-ce vraiment l'honnêteté du maréchal qui est devenue proverbiale ?

Ne serait-ce pas plutôt l'impossibilité de devenir vicieux qui l'a conservé vertueux ?

Grave problème que nos lecteurs résoudront eux-mêmes en examinant la phase suivante de la vie de notre héros.

Le 24 mai 1873, les monarchistes réunis, voyant que M. Thiers commençait à trouver bonne une République dans laquelle on lui avait fait une place dont il n'eût pas trouvé l'équivalent sous un autre régime, le remplacèrent par M. Mac Mahon qu'ils espéraient trouver plus malléable le cas échéant.

Et le 19 novembre suivant, le maréchal fut élu pour sept années Président de la République.

Sept ans !... c'était de la part des Versaillais une bonne farce de fumiste ; car ils pensaient bien que la République n'en avait pas pour sept mois.

Mais en attendant qu'ils se fussent mis d'accord sur le choix du derrière couronné qu'ils poseraient sur le trône vacant, il fallait bien que quelqu'un occupât provisoirement la place.

Et les monarchistes d'alors avaient — paraît-il — en assez grande estime le maréchal, pour ne pas douter un seul instant qu'au premier signe de leur part il ne s'empressât de tenir les mains de la République pendant qu'ils la violeraient.

Ce fut sans doute la besogne honnête que ces braves gens destinaient au maréchal, qui leur inspira l'idée joyeuse de le surnommer : la « *loyale épée* » et le « *Bayard des temps modernes*, » sobriquets qui pendant un an ou deux, firent plus de six mille fois le tour de la presse bien pensante.

Mais les choses ne tournèrent pas comme ils l'avaient espéré.

De même que M. Thiers avait pris goût à une République dont il était le roi, le maréchal prit goût à son septennat.

En vain les monarchistes qui l'avaient mis là sous le titre occulte de GRAND-TNEZ-NOUSSAH-OCHOD, essayaient-ils de lui faire comprendre qu'au premier moment, on comptait bien sur lui pour céder la place à un autre, il répondait : J'y suis, j'y reste.

Le premier usage qu'il fit du pouvoir, fut de gracier le maréchal Bazaine condamné à mort comme traître.

Ce mouvement de sensibilité donnait exactement la note de ce que l'on devait attendre du « Bayard » de ces messieurs de l'ordre moral et bonapartiste.

En effet, pendant trois années le septennat du maréchal de Mac Mahon ne fut qu'une succession de crachats jetés à la face de l'opinion publique.

Choisissant imperturbablement comme premiers ministres les hommes les plus discrédités, il tomba tour à tour de Buffet en Dufaure, de Dufaure en Broglie, de Broglie en Jules Simon.

Jusqu'au jour où ayant enfin exaspéré la Chambre (4 mai 1877), il prit le parti de la dissoudre.

Le pays — mené en laisse par M. Gambetta, qui avait pris position contre le maréchal à la suite du fameux dilemme : Se soumettre ou se démettre — renomma les mêmes députés.

Le pays eut tort. Cette farce imbécile des célèbres 363 fut une des gribouilleries les plus navrantes de notre histoire contemporaine.

Les 363 s'étaient conduits pendant trois ans comme 363 solives, et parce qu'ils s'étaient enfin grouillés un peu à la dernière heure, dans le but unique de sauver leur réélection, ce n'était pas une raison pour les conserver à un poste où ils n'avaient rien su faire.

Le maréchal trouvait ces 363 députés trop avancés et les congédiait; le pays n'avait qu'une chose à faire : saisir la balle au bond et lui en renvoyer 363 meilleurs.

Il eût ainsi gagné quatre ans, puisque — on ne l'a que trop vu — ces fameux 363 ne furent pas plutôt revenus sur leurs sièges qu'il recommencèrent à dormir comme des souches sur leurs pupitres.

Vexé, pourtant, de la réélection des 363, M. de Mac Mahon bouda visiblement.

Pendant un an, il signa sans les lire — et avec un certain dépit — tous les décrets communards (!!!) que lui présentait M. Dufaure.

Il avait l'air de se dire.

« La France veut courir aux abîmes, je m'en lave les mains. »

Le bruit courut qu'il ne s'en lavait pas les mains comme il voulait bien le dire.

Vers la fin de 1878, des bruits de coup d'Etat imminent coururent, et l'on raconte même qu'il ne s'en manqua guère que d'un ou deux colonels et de l'*Histoire d'un crime* publiée à propos par Victor Hugo, que la République se réveillât un vilain matin de décembre, le pied d'un Morny sur la gorge et le sabre d'un Canrobert dans le ventre.

On baptisa même cette période critique — et l'histoire a l'air de vouloir consacrer l'épithète — de : *coup d'Etat foireux.*

Quoi qu'il en soit de ces racontars, le crime ne fut pas consommé et le maréchal de Mac Mahon, qui donna sa démission quelques jours après (30 janvier 1879), rendit son tablier taché seulement du sang de mai 1871, mais, heureusement pour lui, vierge de celui d'un nouveau 2 décembre.

Au résumé, que le maréchal de Mac Mahon ait caressé un instant l'idée— comme Napoléon III (couvrez-vous !...) — de fonder sa dynastie sur le rebombardement de la maison Sallandrouze, et qu'il n'en ait été empêché que par le mauvais vouloir du commandant Labordère.

Ou bien qu'il soit descendu du pouvoir sans jamais avoir eu cette magnifique et grandiose pensée.

Le fait est qu'il rendit loyalement les clefs du bahut sans avoir essayé — devant le monde — d'en forcer la serrure.

Sa réputation dans ce monde et sa mémoire dans l'autre bénéficieront, en somme, de cet acte d'honnêteté apparente ou réelle.

Il en est des coups d'Etat comme des incongruités qui échappent en société.

Si c'est un pet retentissant, on sait qui l'a lâché, l'auteur est dénoncé ; si c'est une vesse, tout le monde peut la nier.

Le 2 décembre 1851, Napoléon III (couvrez-vous !...) avait peté... et ferme... Il n'y avait pas d'erreur.

Le 2 décembre 1878, Mac Mahon, en voulant faire, lui aussi, un gros pet, n'a-t-il — trahi par un haricot troué — lâché qu'une honteuse vesse ?...

Dieu et d'Harcourt seuls le savent, et il serait presque inutile de le leur demander, ils ne nous le diraient pas.

On emplirait dix colonnes avec les bons mots et les traits d'esprit attribués au maréchal pendant son septennat de cinq ans et demi. L'espace nous manque. Rappelons seu-

lement le fameux « *Que d'eau!... que d'eau!* » cornélien qu'il prononça en face d'une inondation de la Loire que cette interjection sublime arrêta net, les côtes de ce fleuve s'en étant tordues de rire.

C'est aussi le maréchal qui — dit-on — s'opposa à ce que l'on donnât la croix d'honneur à Lafontaine comme comédien et proposa de tourner la difficulté en le décorant comme fabuliste.

Depuis sa démission, M. Mac Mahon n'a pas fait parler de lui. Il y gagne.

Sa distraction favorite est la chasse.

Un soir qu'il commençait ainsi la narration d'un de ses exploits de la journée :

— J'avais une buse au bout de mon fusil...

Un assistant dit :

— Naturellement !...

Au physique, le maréchal de Mac Mahon est un homme de moyenne taille. Le regard a une grande expression... d'insignifiance.

Un pli mélancolique fronce son sourcil et donne à sa physionomie un accent de tristesse vague que l'on attribue indifféremment au remords d'avoir été fait sénateur par l'Empire ou au regret de n'avoir pas, plus tard, été fait empereur par le Sénat.

Octobre 1881.

NOTICE COMPLÉMENTAIRE

Dates à remplir

PAR LES COLLECTIONNEURS DU *TROMBINOSCOPE*

Le maréchal, en attendant patiemment qu'une nouvelle restauration de l'ordre moral lui remette entre les doigts le cheveu de l'occasion qui lui a glissé des mains une première fois, continue à tuer des lapins et à collaborer, sans le vouloir, à tous les journaux parisiens sous le pseudonyme de Guibollard. — Le... 18..., il obtient un succès énorme en demandant qu'on interdise le grand dictionnaire de Larousse afin de ne pas faciliter aux malfaiteurs les moyens de connaître les noms de tous les mouchards. — Enfin, il meurt le... 19..., prenant jusqu'à son dernier soupir l'édit de Nantes pour une dame anglaise, la Canebière pour le cercueil de Sarah Bernhardt et Damoclès pour un homme qui se conduisait très salement en société.

ABONNEMENTS

100 BIOGRAPHIES

Paris......... Un an **10** fr
Départements. — **12**.fr

Abonnements sans frais dans tous les bureaux de post



ABONNEMENTS

100 BIOGRAPHIES

Paris......... Un an **10** fr.
Départements. — **12** fr.

Abonnements sans frais dans tous les bureaux de poste

LE TROMBINOSCOPE

Cette nouvelle édition du **Trombinoscope**, qui paraît deux fois par semaine, composera des volumes de 100 biographies chacun, du même format et du même aspect que les autres ouvrages de TOUCHATOUT.

ONT DÉJA PARU

1. Jules Grévy	8. La Canicule	15. Pr. Napoléon	22. Got
2. Clémenceau	9. duc d'Aumale	16. Don Carlos	23. Louise Michel
3. Gambetta	10. Victor Hugo	17. Napoléon III	24. Conservateur
4. République	11. Belle-Mère	18. Ricord	25. Veuillot
5. Thiers	12. J. Simon	19. Dieu	26. Crevette
6. Zola	13. J. Ferry	20. Réserviste	
7. Rochefort	14. Sénat	21. Andrieux	

OUVRAGES DE TOUCHATOUT

Histoire de France tintamarresque, un volume de 800 pages, 500 dessins noirs et coloriés, envoi *franco*.......... **12** fr.

SUITE DU PRÉCÉDENT :

Histoire tintamarresque de Napoléon III, un volume de 800 pages, 500 dessins noirs et coloriés, envoi *franco*. **12** fr.

SUITE DES DEUX PRÉCÉDENTS :

La Dégringolade impériale, deuxième partie de L'HISTOIRE TINTAMARRESQUE DE NAPOLÉON III, un volume, 500 dessins noirs et coloriés, envoi *franco*...................... **12** fr.

Grande Mythologie tintamarresque, 600 dessins noirs et coloriés par G. Lafosse et Moloch, un volume de 840 pages *franco*.. **12** fr.

EN PRÉPARATION :

SUITE DES TROIS PRÉCÉDENTS

Le Septennat tintamarresque, un volume de 800 pages, illustré.

Mélanges tintamarresques, recueil de fantaisies, un volume de 800 pages, illustré.

Quarantième année **LE TINTAMARRE** Quarantième année

HEBDOMADAIRE, SATIRIQUE ET FINANCIER, PARAIT LE SAMEDI

ABONNEMENTS :

PARIS	DÉPARTEMENTS
1 an 18 fr.; 6 mois 10 fr.; 3 mois 6 fr.	1 an 20 fr.; 6 mois 11 fr.; 3 mois 7 fr.

Pour recevoir franco *par retour du courrier les ouvrages ci-dessus, en envoyer le montant à* **M. LÉON BIENVENU,** *directeur du* **Tintamarre**, *29, rue d'Amsterdam, à Paris*

10 CENTIMES





SARAH BERNHARDT

artiste dramatique française, née à....., le..... 184.

Ces deux lacunes dans une biographie paraîtront sans doute, à nos lecteurs, très étranges et surtout très regrettables. Nous les déplorons comme eux; mais nous avons du moins la satisfaction de savoir qu'aucune biographie n'est mieux renseignée que nous relativement à la date et au lieu de naissance de la charmante pensionnaire du Théâtre-Français.

En effet, vers l'époque où Mlle Sarah Bernhardt dut vraisemblablement venir au monde — 1844 à peu près — sa mère voyageait souvent, et l'enfant était si mince, si mince !... qu'elle en accoucha sans s'en apercevoir.

Ce ne fut que quelque temps après, quand le corps de la jeune fille eut pris un peu de consistance, que sa mère la vit, pour la première fois, un matin, jouant dans un de ses étuis à aiguilles et qu'elle put aller la déclarer à la mairie, mais sans pouvoir dire à quel endroit et à quel moment elle était née.

De l'enfance de Mlle Sarah Bernhardt, on ne sait que fort peu de chose.

Toutefois, il paraît certain qu'elle était d'une grande intelligence et montrait de vives dispositions pour le théâtre.

Très espiègle, elle n'aimait pas à rester dans les appartements. Plusieurs fois, quoique ses parents l'eussent enfermée à double tour, elle trouva le moyen de sortir. On fut obligé de faire mettre des bourrelets aux portes.



Elle débuta au Gymnase, où elle fut immédiatement remarquée pour sa distinction et son charme.

Elle ne tarda pas à être considérée comme la comédienne la plus fine de Paris.

En 1862, Mlle Sarah Bernhardt parut à la Comédie française. Elle y joua, avec succès, *Iphigénie* et *Valérie*. Son passage rue Richelieu fut court.

Quelques auteurs prétendent que vers cette époque la sympathique artiste, qui était d'une constitution délicate, eut en très peu de temps plusieurs fluxions de poitrine ; de l'avis de tout le monde, il ne lui en est rien resté.

L'une de ces maladies mit, dit-on, ses jours en danger.

Les journaux annoncèrent qu'elle était en proie à un violent délire ; mais le *Tintamarre* rassura les amis de la

jeune artiste en soutenant qu'elle ne pouvait être atteinte que d'un *délirium tremens.*

Effectivement, elle fut bientôt sur pied et put rentrer au théâtre.

Pendant dix années elle fit de nombreuses et brillantes créations à l'Odéon et au Gymnase.

A l'Odéon surtout, elle conquit une grande réputation, abordant avec un égal bonheur les rôles du répertoire ancien et du répertoire moderne. *Phèdre, le Testament de César Girodot*, *le roi Léar*, *le drame de la rue de la Paix, le Bâtard*, *Ruy Blas* furent autant de triomphes pour elle.

La pièce de M. Coppée, *le Passant*, la mit définitivement en relief ; jamais le public ne l'avait vue ainsi.

Le 6 novembre 1872, Mlle Sarah Bernhardt rentra définitivement à la Comédie française ; mais cette fois par la grande porte.

Elle y fût certainement passée très à l'aise si elle n'eût apporté avec elle un talent et une réputation déjà énormes.

Avec ce bagage, la porte ne fut que juste.

Elle y joua avec une grâce exquise le rôle de Junie, dans *Britannicus*, et, contraste inouï, se tailla quelques mois après un vrai succès dans l'impérieux personnage de Dalila.

Vers le milieu de l'année 1873, Mlle Sarah Bernhardt eut un grand chagrin : Un petit chien havanais, auquel elle tenait beaucoup, la quitta un matin et alla se réfugier chez M. Dumaine.

Cet été-là, le soleil était très ardent, et Mlle Sarah Bernhardt avait l'habitude d'aller se promener tous les jours, vers midi, dans les Champs-Elysées.

La pauvre petite bête, pour échapper à des insolations quotidiennes, avait fui sa maîtresse, qui ne lui faisait pas assez d'ombre.

Comme nous l'avons dit tout à l'heure, Mlle Sarah Bernhardt fut très attristée de cet abandon.

Elle s'enferma chez elle pendant plus de six mois, et ne voulut recevoir personne.

Si un importun parvenait à forcer sa porte, pour échapper à sa visite, elle se cachait dans un étui à parapluie, et se tenait immobile dans une encoignure de son antichambre, en attendant que le visiteur eût fait le tour de l'appartement et se fût assuré qu'elle n'était pas là.

Un jour, comme elle sortait de chez elle, elle entendit monter dans l'escalier une de ses amies qui venait la voir.

Comment faire ?... Rencontrée dans son escalier, elle ne pouvait dire qu'elle était sortie !...

Elle eut une inspiration...

Arrachant vivement le cordon de sonnette de sa porte, elle se suspendit à la place, et attendit.



L'amie arriva, saisit d'une main Mlle Sarah Bernhardt par la taille, sonna sans s'apercevoir de la substitution, et entra pendant que la bonne répondait à la visiteuse : « *Je* » *suis surprise que vous n'ayez pas rencontré madame* » *dans l'escalier.* »

Une création qui valut à la délicieuse artiste les éloges unanimes de la presse, fut celle de l'*Absent*, de M. Manuel.

Ce personnage touchant de jeune veuve était admirablement fait pour elle.

Cette mélancolie, cette voix un peu triste mais pénétrante et harmonieuse, cette distinction, cette honnêteté... tout, enfin, tout ce que possède Mlle Sarah Bernhardt de charme, de douceur, de persuasion, trouva dans ce rôle délicat le cadre le plus heureux.

La charmante comédienne n'a pas moins d'esprit que de talent, et en a souvent donné des preuves.

On sait que pendant longtemps le *Tintamarre*, avec une irrévérence presque scandaleuse, monta ce qu'on appelle

une scie à Mlle Sarah Bernhardt, à propos de sa... sveltesse.

Tous les dimanches, c'était réglé, ce journal contenait au moins une douzaine de mots, souvent très peu drôles, sur elle.



Un jour, par exemple, il disait : « *Mlle Sarah Bernhardt*
» *est une excellente camarade : elle ne porte ombrage à*
» *personne.* »

Ou bien : « *Depuis que Mlle Sarah Bernhardt est allée*
» *consulter son docteur à propos d'un peu de bronchite, ses*
» *camarades ne l'appellent plus que l'os sculpté.* »

Le dimanche suivant, le *Tintamarre* annonçait que :
» *Mlle Sarah Bernhardt, en se promenant sur le trottoir de*
» *la rue Vivienne, avait tout à coup disparu sous terre*
» *par le trou de la plaque d'un égout.* »

Ou bien que « *le souffleur du Théâtre-Français l'avait*
» *renversée sur la scène en soufflant trop fort.* »

Briollet alla même jusqu'à dire « *qu'un soir elle avait*
» *échappé à quatre voleurs qui n'avaient pas pu parvenir à*
» *lui mettre le couteau sur la gorge.* »

Bref, c'était devenu presque insupportable, et quelques amis, qui s'étonnaient qu'elle endurât ces plaisanteries de fumiste, lui conseillaient de les faire cesser.

Ce fut alors qu'elle fit cette noble et spirituelle réponse :

« Laissez faire les petits journaux... Je ne suis pas une
» femme qu'on vexe. »

Une des dernières créations importantes de Mlle Sarah Bernhardt est celle du *Sphinx* où elle se montra extrêmement remarquable de douceur et d'énergie.

On peut dire qu'à part l'agonie retentissante de Mlle Croizette, qui fut ce qu'on appelle *un pétard* bien plus qu'un succès de talent, Mlle Sarah Bernhardt eut les honneurs de cette dernière pièce.

La *Fille de Roland*, d'Henri Bornier, *Rome vaincue*, de Parodi, furent également pour elle de grands succès.

Enfin sa création de Dona Dol dans *Hernani* mit le comble à son immense réputation.

L'exposition du ballon captif dans la cour des Tuileries en 1878 augmenta sa popularité.

Elle y faisait régulièrement trois ou quatre ascensions par jour et avait conclu avec le directeur de cet aérostat un arrangement singulier.

On sait que ce ballon ne pouvait enlever que quarante personnes à la fois. Mais quand elle se trouvait là, on en prenait quarante et une et on la faisait monter — quarante-deuxième — pour annuler le poids du voyageur supplémentaire.

Ce qui intriguait beaucoup les badauds, c'est que jamais on ne la voyait entrer dans la nacelle par la plate-forme disposée à cet effet.

Elle montait par un petit escalier spécial que le directeur lui avait fait faire dans l'intérieur du câble.

Mlle Sarah Bernhardt fit aussi une ascension en ballon libre, — Ça ne fit pas monter le prix du gaz.

A la suite de ce voyage, elle publia un charmant livre intitulé : *Impressions d'une chaise.*

Cette chaise était celle sur laquelle la gracieuse comédienne s'était assise pendant le trajet.

Inutile de dire qu'elle n'était pas cannée.

Récemment, Mlle Sarah Bernhardt a quitté la Comédie française, dont elle était sociétaire, à la suite d'un coup de tête généralement blâmé.

Elle a été condamnée à cent mille francs de dommages-intérêts qu'elle alla gagner en Amérique où on la couvrit d'or — ce qui n'est pas assez.

On prête à Mlle Sarah Bernhardt beaucoup d'excentricités, entre autres celle de coucher dans un cercueil qui lui sert le jour à resserrer ses aiguilles à tricoter.

Un jour, elle a mis tout le personnel de l'établissement de bains de la rue de Rome dans une grande anxiété en s'en allant, sans prévenir, par le trou de la baignoire, retrouver son coupé qui l'attendait à la porte.

Au physique, Mlle Sarah Bernhardt est une gracieuse personne, à l'œil noyé, à la démarche ondoyante.

Ses cheveux sont toujours très emmêlés. Ce n'est point manque de soins ; mais quand elle veut se peigner, elle ne peut y parvenir parce que son corps passe tout entier, à chaque coup, entre les dents du peigne.

Mlle Sarah Bernhardt fait de la sculpture à ses moments perdus ; un de ses désespoirs, c'est de ne pouvoir se faire un médaillon en relief.

Son esprit est très piquant, ses coudes aussi.

D'un talent sobre et fin, elle s'éloigne avec terreur, et comme si elle avait le feu à ses jupes, des acteurs qui brûlent les planches.

Très modeste, le succès ne la gonfle pas.

Ses effets, au théâtre, ont une grande ampleur ; mais, pour la ville, elle en a de beaucoup plus étroits.

Son rêve est d'être, un soir d'émeute, arrêtée par erreur et élargie le lendemain.

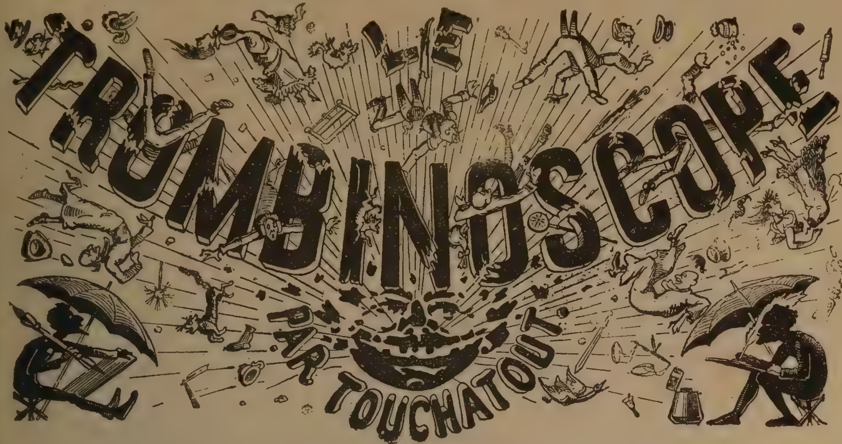
Octobre 1881.

NOTICE COMPLÉMENTAIRE

Dates à remplir

PAR LES COLLECTIONNEURS DU *TROMBINOSCOPE*

Mlle Sarah Bernhardt revient en France le... 18... et reprend le cours de ses succès. — Un journal annonce, le... 18..., la nouvelle suivante : « *Mlle Montaland part en Turquie et Mlle Sarah Bernhardt en Grèce.* » Personne n'y croit. — Le... 18..., en descendant de chez elle, elle laisse tomber un quarteron de noix sèches dans son escalier. Arrivée en bas, elle trouve sa concierge effarée qui lui dit : « *Ah ! mon Dieu, mademoiselle !... vous êtes-vous fait mal ?* » — Enfin, elle meurt étranglée, le... 19..., par une ouvreuse du Vaudeville qui, l'ayant confondue avec le parapluie qu'elle portait, a donné le petit numéro en carton au parapluie et l'a suspendue, elle, par le cou, à un des porte-manteaux du vestiaire.





CASSAGNAC

PAUL

GRANIER DE

journaliste et homme poli... ah non!... pardon!... homme ...tique français, né en 1841.

Tout jeune, M. Paul de Cassagnac montra de grandes dispositions pour le genre de polémique qui a depuis fait sa réputation.

Quand il avait une discussion avec un de ses camarades de classe, il commençait par l'appeler « *espèce de mufle!...* » et s'il jugeait son adversaire d'une force inférieure à la sienne, il lui offrait, comme réparation de l'offense, une partie de chausson vive et animée, dans laquelle il était presque toujours vainqueur, ayant pratiqué *ad hoc* ce noble exercice.

Cependant, il ne faudrait pas croire que cette ardeur

fût aveugle. En dépit de son âge tendre, le jeune Paul dissimulait, sous les apparences d'une fougue très raisonnée, au fond, un sang-froid remarquable.

La partie de chausson, il la proposait bien et l'acceptait même volontiers, mais seulement quand cela lui plaisait et avec qui lui plaisait.

Déjà le petit Paul se montrait — nous ne dirons pas : le grec du combat singulier, — mais il en était certainement l'opportuniste.

M. Paul de Cassagnac débuta dans la presse légère par un duel assez retentissant avec M. Aurélien Scholl (1866), puis il entra au *Pays*, dont il devint bientôt le rédacteur en chef.

Là, il se fit assez vite une réputation très bruyante : un peu comme polémiste — car il avait du trait et de la vigueur, — mais surtout comme Jean Gigon de l'impérialisme.

Emile de Girardin se vantait d'avoir une idée par jour. M. Paul de Cassagnac pensa que ce serait un peu fort pour lui; il résolut d'avoir un duel tous les matins.

Et il l'eut pendant quelque temps.

Flourens, Rochefort, Lockroy, Lissagaray et d'autres défilèrent tour à tour — avec un égal insuccès d'ailleurs, — devant la Durandal du turbulent écrivain.

Il y avait bien, de temps en temps, un matin où Durandal faisait chou blanc.

Quelquefois, il faut être juste, ce n'était pas de la faute à Roland; comme le jour, par exemple, où Vermorel, alors rédacteur du *Courrier français* (1867) refusa de croiser avec le rédacteur du *Pays* autre chose que des documents judiciaires et nobiliaires, pensant qu'il serait beaucoup moins désagréable à M. Paul de Cassagnac qu'on lui fît sauter son épée que sa particule.

D'autres fois, Durandal rentrait bredouille du fait même de Roland; témoin, encore, le jour où le lieutenant de vaisseau Lullier fit en vain à la noble lame des avances sur le caractère desquelles il était difficile de se méprendre (août 1868).

Ce jour-là, le dieu des combats se fouilla profondément, et Thémis fut seule invoquée par M. Paul de Cassagnac.

L'affaire eut lieu au pré-aux-clercs de la 8e ou 9e chambre correctionnelle, où le lieutenant Lullier fut vaincu.

Ce qui prouve que l'homme sage ne doit pas s'obstiner à jouer continuellement au piquet, quand il a des jours où il se sent plus en train à l'écarté.

Le 15 août 1868, Napoléon III — (couvrez-vous!...) — décora M. Paul de Cassagnac; mais cette faveur reçut très peu de temps après le sévère correctif d'un désaveu

assez brutal que lui infligea l'*Officiel*. Le jeune chevalier s'était emballé outre mesure en traitant fort durement le prince Napoléon à propos d'un discours libre-penseur prononcé par lui au Sénat; et l'on trouva aux Tuileries que M. Paul de Cassagnac avait eu le tort d'oublier qu'il parlait d'un prince du 100.

Nous avons dit : « *emballé* », nous retirons le mot; car, nous le répétons, en dépit de toutes les apparences, nous persistons à croire que M. Paul de Cassagnac ne « *s'emballe* » pas tant que ça.

Il fait de grands gestes et il lâche de gros mots, mais seulement quand il le juge à propos; c'est un faux violent qui sait parfaitement être calme lorsqu'il le veut.

S'il n'avait pas cru avoir, en cette occasion, de bonnes raisons pour se faire gronder par l'empereur (couvrez-vous !) en engueulant le prince Napoléon, il fût parfaitement resté dans les bonnes limites.

Et tout porte à penser que M. Paul de Cassagnac aura préalablement pesé : d'une part, le malin plaisir qu'allait causer à Napoléon III (couvrez-vous !...) l'éreintement de son cousin; et, d'autre part, les conséquences que pouvait avoir pour lui le semblant de savon qu'on allait lui administrer pour la forme.

Des emballés de cet acabit ne sont que des emballés à régulateur.

En 1870, M. Paul de Cassagnac, qui avait le grade de commandant de la garde mobile du Gers, préféra partir comme simple soldat dans le 1er régiment de zouaves. C'était crâne.

Fait prisonnier à Sedan, ce qui aurait pourtant dû le dégoûter un peu de l'Empire, il revint à Paris et reprit en 1872 la direction du *Pays*.

Alors recommença dans cette feuille une nouvelle série d'articles d'une prose si spéci-halle, que plusieurs fois le parquet s'en émut ou feignit de s'en émouvoir, car les condamnations dont M. Paul de Cassagnac était l'objet furent généralement beaucoup moins exécutées que Rossel.

Nommé député d'un des maquis du Gers — cette Corse interne de la France — M. Paul de Cassagnac apporta à la tribune ces qualités de premier ordre qui avaient fait sa réputation dans le journalisme et qui lui valurent quelques douzaines de rappels à l'ordre.

En 1876, M. Paul de Cassagnac eut avec M. Clémenceau, député de Montmartre, une altercation grave et qui menaçait d'avoir une issue fatale.

Heureusement, M. Clémenceau arriva un peu trop tard. M. Paul de Cassagnac déclara publiquement avoir fermé

la veille le bureau de location pour les matinées des « *phases de la fougue.* »

En effet, M. Clémenceau put lire au-dessus du guichet où il s'était présenté :

RELACHE

pour les répétitions générales de

« LA PHASE DU TRAVAIL »

Ce qui n'empêcha pas plus tard M. Paul de Cassagnac de reprendre à l'occasion — et avec succès comme toujours — la *phase de la fougue* au bénéfice notamment de M. Thomson, député, avec qui il avait échangé quelques mots vifs (mars 1878).

Ce qui prouve en passant que M. Paul de Cassagnac eût fait un excellent directeur de théâtre sachant varier son affiche selon le public auquel il aurait eu affaire et n'hésitant même pas à mettre une bande dessus les jours où il aurait flairé une mauvaise recette.

En novembre 1875, M. Paul de Cassagnac résolut d'affronter Belleville. Il y organisa une réunion dans laquelle il développa aux Bellevillois — un peu triés à la porte, a-t-on dit, — les splendeurs que leur promettait le troisième empire.

Il leur dit, entre choses très engageantes, que « l'*Empire* « *libéral ne leur donnerait pas de libertés vaines, mais ces* « *libertés utiles de boire, manger et dormir à bon* « *marché.* »

On raconte que plusieurs auditeurs disaient en sortant :

— Mais ce n'est pas un homme politique !... c'est un envoyé de Potin et de la *Ménagère !...*

Lorsque, après la dissolution, la France eut renvoyé à M. Mac Mahon les mêmes députés que celui-ci avait congédiés, M. Paul de Cassagnac, avec une ardeur peu commune, fit qsss... qsss... au maréchal pour l'exciter à sallandrouzer un peuple aussi obstiné.

Mais sa fureur devint aussi grande que son enthousiasme avait été vif, quand il vit le maréchal, honnête — comme le médecin de Molière peut-être — se soumettre d'abord et se démettre ensuite.

Il n'est pas de femme inviolée capable de trouver, pour flétrir son... invioleur, un choix de termes méprisants comparable à la série d'injures dont M. Paul de Cassagnac inonda M. de Mac Mahon, coupable à ses yeux d'avoir eu les scrupules de la dernière heure.

Ce qui rendait plus amer encore pour M. Paul de Cas-

sagnac la défaillance du maréchal, c'est qu'il avait cru voir un instant dans les yeux de celui-ci « comme un rayon du 18 brumaire » (*sic*).

Le fait est que l'on n'enfonce pas les gens à ce point-là... Quand on leur laisse voir dans son œil un rayon de brigandage, on ne se conduit pas ensuite comme un vulgaire honnête homme.

Après la dissolution, M. Paul de Cassagnac fut réélu dans le Gers par 10,915 voix, ci................. 10.915

Son élection, considérée comme ayant été légèrement pipée, fut annulée, et il fut élu de nouveau par ce département, mais cette fois par 9,626 voix seulement, ci...................... 9.626

Soit une différence de 1,289 voix, ci...... 1.289

que cette nouvelle opération fit tomber des manchettes de l'escamoteur.

En rentrant à la Chambre, M. Paul de Cassagnac se fit remarquer pendant quelque temps par un calme exemplaire, qui le rendit méconnaissable. Plus une interruption !... plus une invective !...

C'était encore une nouvelle phase ; et nous ne sommes pas fâchés de la signaler, parce qu'elle prouve combien nous devons avoir raison en nous entêtant à considérer M. Paul de Cassagnac comme un emporté très réfléchi, fort capable de se demander le matin en se débarbouillant s'il doit être calme ou violent pendant la journée.

La mort imprévue du jeune Vélocipède IV fut un coup terrible pour M. Paul de Cassagnac, qui se trouvait ainsi fort décalé, n'ayant plus pour contenance que le prince Napoléon, le nouveau chef de la dynastie impériale, qu'il avait, à différentes reprises, traité comme une cheminée (1).

En vain il fit la coquette devant le prince, se déclarant prêt à lui rendre ses faveurs à certaines conditions. Le prince ne répondit pas à ses avances.

Ce fut alors que M. Paul de Cassagnac, à qui il fallait absolument un prétendant pour ne plus avoir cet air ridicule auquel ne peut guère échapper un homme qui monte la garde d'un air farouche devant un trône sur lequel il n'a personne à mettre, inventa la candidature du petit Victor, un des fils du prince fertilisateur de la Crimée.

Depuis ce temps, l'affaire en est là. M. Paul de Cassagnac, qui tient pour son Totor, se horionne dur et ferme tous les matins avec les plonplonistes. Il les traite de vieilles buses ; ceux-ci l'appellent : jeune timbré.

(1) Pour les lecteurs du *Pays* (pardon !...) : du haut en bas.

En somme, c'est très gai. Nous dirons même que c'est beaucoup plus gai qu'il y a quinze ans, parce qu'il est bien préférable pour nous d'avoir beaucoup de Bonapartes bourdonnant au-dessus d'un trône vide, que d'en avoir qu'un seul et qu'il soit assis dessus.

Quand s'agita la question du retour des Chambres à Paris, M. Paul de Cassagnac se prononça pour ce retour ; mais il motiva son vote en disant qu'il était sûr d'avancer ainsi la mort de la République.

Notre bonne foi nous fait un devoir de déclarer que si M. Paul de Cassagnac persévère dans l'application de ce système, il sera à nos yeux, tout bonapartiste qu'il soit, beaucoup plus utile à la République que bon nombre de députés républicains opportunistes.

Lui au moins, — tout en croyant nous faire crever d'indigestion — il nous donne quelque chose à manger.

Eux, ils nous laissent mourir d'inanition sous prétexte qu'un bouillon pourrait nous donner des crampes d'estomac.

Au physique, M. Paul de Cassagnac, très grand, très fort, l'œil noir, la moustache hérissée, le cheveu abondant, est ce qu'on appelle, dans le quartier des abattoirs, un très bel homme.

Sa démarche lourde, son balancement massif d'épaules, rappellent peut-être un peu le mouvement galbeux des mariniers qui remorquent à bras leurs bateaux sur les chemins de halage ; mais quand il est en voiture cela ne se voit presque pas.

M. Paul de Cassagnac, en somme, est très faussement jugé; nous avons démontré que c'était un simili-violent, un emporté garni de son serre-frein, nous n'y reviendrons pas.

Quant à ses opinions politiques, elles sont également fort mal connues. On le croit généralement bonapartiste jusqu'à l'épilepsie ; c'est une grande erreur. Beaucoup trop jeune et beaucoup trop intelligent pour n'être pas républicain au fond, il est beaucoup trop engagé pour en convenir maintenant, voilà tout.

Il est certain que si la carrière politique de M. Paul de Cassagnac était à recommencer, il ne partirait pas du même pied. Il sait aussi bien que nous que l'Empire a failli perdre la France, que Napoléon III (couvrez-vous !) était un sinistre Bobêche, et que son entourage était un ramassis de Tricoches galonnés et de Cacolets en rabat.

Il sait aussi bien que nous que, seule, la République peut remettre la France sur pied en lui refaisant un sang neuf et pur.

Mais M. Paul de Cassagnac a mis son tout sur un

numéro plein et il l'a nourri avec acharnement, espérant toujours qu'il sortirait.

Il le nourrit même encore aujourd'hui, sachant qu'il n'a plus guère chance de sortir.

Un monde nous sépare de M. Paul de Cassagnac; et pourtant, nous l'avouons, il est, parmi les hommes politiques que les républicains doivent haïr, un de ceux qu'ils ne peuvent mépriser.

Avec les gens de sa trempe, pas d'ambiguïté, pas de malentendu. Ils disent carrément aux républicains :

— Tas de crapules!... si un jour notre numéro sort, nous vous enverrons tous à Nouméa.

Et ils le feraient comme ils le disent, c'est connu.

C'est ce qui les distingue — à leur avantage — des opportunistes qui le font comme... ils ne l'avaient pas dit.

Octobre 1881.

NOTICE COMPLÉMENTAIRE

Dates à remplir

PAR LES COLLECTIONNEURS DU *TROMBINOSCOPE*

M. Paul de Cassagnac, fidèle à son système, vote, le... 18..., pour la liberté absolue de la presse, ayant la certitude qu'elle tuera plus vite la République. — Le... 18..., il vote la séparation de l'Eglise et de l'Eat, persuadé que c'est le plus sûr moyen d'en finir avec la Marianne. — Il vote, le... 18..., la liberté d'association; le... 18..., la suppression de l'inamovibilité de la magistrature; le... 18...., la démolition du Sénat; le... 18..., la réorganisation de la garde nationale, et ainsi de suite pendant une douzaine d'années, toujours de plus en plus convaincu qu'il fait davantage à lui tout seul pour tuer la R. F. que tous les Baudry d'Asson réunis. — Le... 18..., il se produit ce fait singulier que le département du Gers, devenu républicain par la force des choses, continue à élire M. Paul de Cassagnac comme député républicain, bien qu'il s'entête à se présenter comme candidat bonapartiste, ce maquis repentant s'étant aperçu que son député impérialiste votait beaucoup plus facilement les lois républicaines que ne le faisaient un grand nombre de députés républicains. Enfin M. Paul de Cassagnac meurt le... 19..., en s'apercevant que le proverbe : *Similia similibus curantur* ne réussit guère qu'une fois sur deux, puisqu'en effet s'il a guéri, pendant la première moitié de sa carrière, beaucoup de gens atteints de bonapartisme par l'excès même de ses engueulements badingouinards, il a — pendant la seconde — singulièrement contribué à rendre chronique notre républicanisme aigu en croyant nous en délivrer par l'homéopathie.

ABONNEMENTS

100 BIOGRAPHIES

Paris......... Un an **10** fr
Départements. — **12** fr.

Abonnements sans frais dans tous les bureaux de poste



ABONNEMENTS

100 BIOGRAPHIES

Paris......... Un an **10** fr.
Départements. — **12** fr.

Abonnements sans frais dans tous les bureaux de poste

LE TROMBINOSCOPE

Cette nouvelle édition du **Trombinoscope,** qui paraît deux fois par semaine, composera des volumes de 100 biographies chacun, du même format et du même aspect que les autres ouvrages de TOUCHATOUT.

ONT DÉJA PARU

1. Jules Grévy	8. La Canicule	15. Pr. Napoléon	22. Got
2. Clémenceau	9. Duc d'Aumale	16. Don Carlos	23. Louise Michel
3. Gambetta	10. Victor Hugo	17. Napoléon III	24. Conservateur
4. République	11. Belle-Mère	18. Ricord	25. Veuillot
5. Thiers	12. J. Simon	19. Dieu	26. Crevette
6. Zola	13. J. Ferry	20. Réserviste	27. Mac Mahon
7. Rochefort	14. Sénat	21. Andrieux	28. Sarah Bernhardt

OUVRAGES DE TOUCHATOUT

Histoire de France tintamarresque, un volume de 800 pages. 500 dessins noirs et coloriés, envoi *franco*.......... **12** fr.

SUITE DU PRÉCÉDENT:

Histoire tintamarresque de Napoléon III, un volume de 800 pages, 500 dessins noirs et coloriés, envoi *franco*. **12** fr.

SUITE DES DEUX PRÉCÉDENTS:

La Dégringolade impériale, deuxième partie de l'Histoire tintamarresque de Napoléon III, un volume, 500 dessins noirs et coloriés, envoi *franco*........................ **12** fr.

Grande Mythologie tintamarresque, 600 dessins noirs et coloriés par G. Lafosse et Moloch, un volume de 840 pages *franco*.. **12** fr.

EN PRÉPARATION :

SUITE DES TROIS PRÉCÉDENTS :

Le Septennat tintamarresque, un volume de 800 pages, illustré

Mélanges tintamarresques, recueil de fantaisies, un volume de 800 pages, illustré.

Quarantième année **LE TINTAMARRE** Quarantième année

HEBDOMADAIRE, SATIRIQUE ET FINANCIER, PARAIT LE SAMEDI

ABONNEMENTS :

PARIS	DÉPARTEMENTS
1 an 18 fr.; 6 mois 10 fr.; 3 mois 6 fr.	1 an 20 fr.; 6 mois 11 fr.; 3 mois 7 fr.

Pour recevoir franco *par retour du courrier les ouvrages ci-dessus, en envoyer le montant à* **M. LÉON BIENVENU,** *directeur du* **Tintamarre,** *29, rue d'Amsterdam, à Paris*





JUDIC

ANNA DAMIENS

chanteuse française, née à Sémur, le 11 juillet 1850. Elle est la petite nièce de M. Montigny, l'intelligent directeur d'un petit théâtre de Paris, connu sous le nom de *Gymnase dramatique* et qui fut renommé pendant longtemps pour la malpropreté de ses lustres, de ses couloirs et de ses escaliers.

On raconte à ce propos une anecdote qui prouve que, toute jeune, la petite Judic avait le cœur très sensible et beaucoup de présence d'esprit.



Sa mère s'étant un jour coupé le doigt, elle vit tout à coup l'enfant descendre les escaliers quatre à quatre et se sauver sans rien dire.

Dix minutes après, M. Montigny voyait arriver à son théâtre sa petite nièce tout effarée : « Nonnoncle !... dit-» elle, bonne maman vient de se couper. Y a une voisine » qu'a dit comme ça que quand on se coupait fallait met-» tre une toile d'araignée pour arrêter le sang ; comme il » y en a toujours dans le foyer de ton théâtre, je viens t'en » demander une belle. »



La charmante enfant ne tarda pas à montrer une grande vocation pour le théâtre ; elle avait une physionomie d'une malice prodigieuse, et elle excellait déjà dans le genre des sous-entendus qui a fait depuis sa réputation.



Elle faisait des mots d'enfants de quoi en entretenir trois reporters. Un jour que M. Montigny la faisait sauter sur ses genoux, et lui posait des questions pour voir où elle en était de son cours d'orthographe, il lui demanda :

» Voyons, comment écris-tu *salle de spectacle ?*

» Ça dépend, mon petit nonnoncle chéri.

» Comment !... ça dépend ?

Oui... Si c'est : *salle de l'Opéra*, je mets deux L ; s'il s'agit de celle de ton théâtre, je n'en mets qu'un.



Placée en apprentissage chez une lingère, la jeune Anna pleura ; elle voulait être actrice.

M. Montigny, qui n'avait pas de rancune, la fit admettre au Conservatoire et se chargea de son éducation musicale.



En 1867, Judic débuta au Gymnase où elle se fit si bien remarquer, que le directeur de l'*Eldorado* l'engagea pour trois années, à raison de six cents francs par mois.

Judic avait du cœur : sur son premier mois d'appointements, elle préleva de quoi acheter six pains de blanc d'Espagne qu'elle envoya à son oncle M. Montigny, pour qu'il fît nettoyer les lustres et les glaces de son foyer.



A l'*Eldorado*, Judic obtint de grands succès dans le genre des *ingénues très renseignées* qu'elle a créé. — *Comme ça pousse, cousin!... C'est si fragile !... Essayez-en*, et beaucoup d'autres chansonnettes à double fond, lui fournirent l'occasion d'utiliser cette finesse graveleuse qui est le côté saillant de son talent.



Pendant le siège, Judic alla donner de nombreuse représentations en Belgique, et revint à Paris, où elle chanta aux *Folies-Bergère*, en attendant que la Gaîté eût monté le *Roi Carotte*.

Elle ne sauva pas cette piètre ineptie, aussi mauvaise que prétentieuse par le luxe de mise en scène dans laquelle M. Sardou, le ciseautier de Marly, l'avait fait encadrer ; mais elle s'y tailla un nouveau succès.



Vint ensuite la *Timbale d'argent*, aux Bouffes. C'est de ce jour que date la renommée de Judic. Son succès fut immense.

C'est qu'aussi elle avait trouvé là un rôle vraiment fait à sa mesure, et surtout ce public spécial de gommeux admirablement disposé pour ce genre risqué.



La Timbale était une pièce spirituelle ; Judic n'eut qu'à mettre au service des auteurs son merveilleux entendement des réticences grivoises pour obtenir un véritable triomphe ; mais depuis, semblable aubaine lui a presque constamment échappé.



Alléchés par le succès de *la Timbale*, quelques auteurs ont essayé vainement d'écrire pour elle de nouveaux rôles dans le genre de celui de Molda. Les plus grosses choses sont celles qui ont besoin d'être dites le plus finement ; et cette légèreté de main est rare.



La plus piteuse tentative dans ce genre fut faite par une

des étoiles du *Figaro*, qui dota Mme Judic, dans *la Quenouille de verre*, du rôle le plus absurde et le plus tristement grossier que l'on puisse imaginer.

Mme Judic avala le morceau avec vaillance, espérant que cette fois ce serait bien là la queue de la littérature de l'ère impériale; c'était du courage, car l'artiste à qui revenait la commission de fermer un pareil cortège y risquait gros.



En 1876, Mme Judic entra au théâtre des Variétés, où elle reprit et créa, avec de grands succès, un certain nombre de rôles polissons — ou qu'elle réussissait à rendre tels — entre autres : *la Belle Hélène*, *les Charbonniers*, *le Docteur Ox*, *la Femme à papa*, *Niniche*, etc.., etc..



De temps à autre, Mme Judic va à Londres, Bruxelles ou Saint-Pétersbourg, faire profiter les étrangers des beautés de cet art dramatique de premier ordre qui consiste presque invariablement à représenter une noce au premier acte, l'enlèvement nocturne de la mariée au second, et au troisième, le retour de celle-ci, la fleur d'oranger un peu sur le coin de l'oreille.

Rarement ce genre de pièce dépasse, comme esprit et comme moralité, cette malhonnêteté moyenne. Le talent de Mme Judic vaudrait beaucoup mieux que cela, c'est incontestable.



Au physique, Mme Judic est une brune ravissante encore, à l'œil expressif et provocant. Nous devons répéter à propos d'elle, ce que nous avons dit de Thérésa : son talent est de premier ordre; mais il risque de sombrer dans le répertoire navrant que le mauvais goût des auteurs lui impose.



Elle excelle dans l'art de souligner, et l'on pourrait dire qu'elle chante entre les lignes.

Seulement, elle en a pris une telle habitude, et son public l'y a tellement encouragée, qu'elle souligne à outrance.



Quand, par hasard, il y a quelque chose à sous-entendre, ça va bien; mais quand elle s'entête, et cela lui arrive souvent, à faire comprendre au public, en clignant de l'œil, que « *Bonjour Vincent* » veut dire : « *As-tu bientôt fini de me pincer au-dessus du mollet*, » ce n'est pas toujours très drôle.

Hâtons-nous de dire que le public auquel Mme Judic s'adresse généralement y met une complaisance au-dessus de tout éloge.



Comme il est composé en partie d'une jolie collection de jeunes serins de famille qui se feraient hacher plutôt que de convenir qu'ils ne voient pas une ordure sous la phrase la plus inoffensive, il arrive que pour se donner l'air blasé de rigueur dans ce monde galbeux, ces remar-

quables produits d'une génération fumée par le *Figaro* se croient obligés de pousser des *oh!... oh!...* de contentement pleins d'horreur, quand Judic — qui sait très bien à quel genre d'imbéciles elle a affaire, prend son air le plus futé pour dire un mot qui ne veut rien dire du tout.

Elle flatte trop souvent ce *delirium tremens* de l'obscénité, et ce n'est pas ce qu'elle fait de mieux, à notre avis.

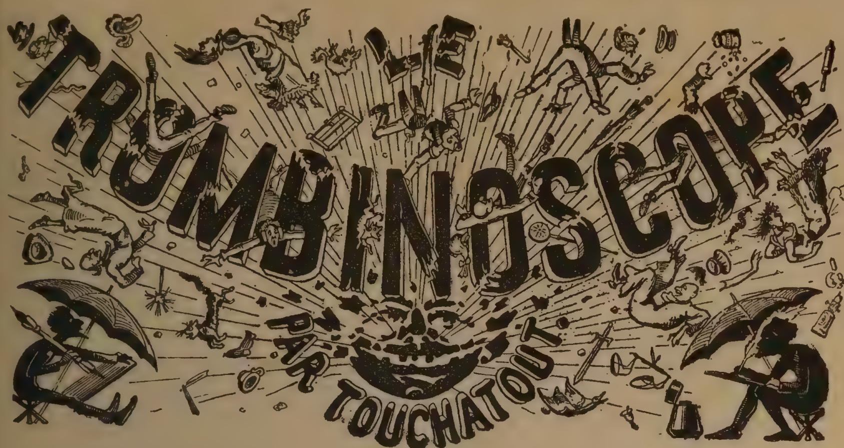
Octobre 1881.

NOTICE COMPLÉMENTAIRE

Dates à remplir

PAR LES COLLECTIONNEURS DU *TROMBINOSCOPE*

Judic poursuit le cours de ses triomphes. — A force de travail, elle parvient, le... 18... à chanter le cantique *Esprit-Saint, descendez en nous* de façon à faire rougir le pompier de service. — Le... 18... elle obtient un succès écrasant en chantant un couplet écrit par Monselet rien qu'avec des lignes de points. — Enfin, elle meurt le... 19..., emportant avec elle le secret de faire rougir les billes de billard décolorées par l'usage, rien qu'en leur chantant le *Noël* d'Adam.





CONCORDAT

BASILE-CÉSAR

célèbre engin de compression et d'abrutissement, né entre Paris et Rome le 15 juillet 1801. Il eut pour père le DESPOTISME et pour mère l'EGLISE, lesquels n'en menant pas large après la Révolution de 89, se rapprochèrent, s'unirent et engendrèrent le joli outil que l'on va voir, dans le but d'étayer mutuellement leur puissance qui menaçait ruine.

Pendant de longs siècles, l'Eglise et le Despotisme s'étaient rendu de mutuels services, mais sans cesser de se regarder en chiens de faïence.

La papauté avait besoin de la monarchie, qui l'aidait à ahurir les masses.

La monarchie avait besoin de la papauté, qui lui donnait un fort coup de main pour les tenir soumises.



Cependant, le ménage n'allait pas toujours comme sur des roulettes, les papes essayant constamment de dominer les rois et les rois s'obstinant à se soustraire à la prépondérance des papes.

De là de grosses disputes, à la suite desquelles les deux compères se jetaient régulièrement à la figure de furieuses injures et d'énormes bulles d'excommunication.



Des injures et des menaces royales, le pape commençait toujours par rire comme un bossu.

Des foudres papales, le souverain commençait toujours par se moquer, comme une sangsue d'un téléphone.



Le premier se disait :

— Il ne peut pas se passer de moi, puisque c'est moi qui le sacre et qui fais accroire à ses contribuables qu'il est l'élu de Dieu !...



L'autre pensait tout bas :

— Je me fiche pas mal de lui, maintenant qu'il a rendu mes sujets assez bêtes pour qu'ils m'obéissent au doigt et à l'œil.



Cependant, tous deux se trompaient et ne tardaient pas à se raccommoder, s'étant aperçus chacun de leur côté qu'ils couraient grand risque à se passer l'un de l'autre.

En effet, le roi pouvait embêter le pape en répétant partout que celui-ci ne descendait pas plus de saint Pierre que le premier photographe venu ; le pape avait beau jeu pour déconsidérer le roi aux yeux de tous les imbéciles, en disant à ceux-ci qu'ils ne devaient ni respect, ni obéissance, ni impôt à un monarque en faux dont les cheveux n'avaient pas été graissés avec du cold-chrême sacré.

La Révolution de 89 ayant démantibulé de fond en comble ce contrat entre deux chenapans, le premier des Bonaparte — couvrez-vous!... — trouva, en arrivant

au pouvoir, les relations entre l'Eglise et l'Etat excessivement tendues.

La République avait repris au clergé une grande partie des biens que celui-ci avait faits à la tire dans le gousset de dix-huit générations d'abrutis.

Le Directoire avait ébauché la séparation de l'Eglise et de l'Etat en n'établissant aucune différence entre le débit des messes et celui des choux-fleurs.

Le pape était furieux.



Bonaparte qui, selon l'expression joviale de M. de La Fayette, méditait déjà de se faire « *casser la petite fiole sur la tête* », comprit qu'il était de son intérêt de mettre le plus tôt possible Pie VII dans son jeu au moyen d'un traité lui assurant, quand le moment serait venu, quelques onces de cette pommade de luxe dont les papes ne graissent la tête que de ceux qui leur graissent la patte.



Il fit donc rédiger un projet de concordat et le soumit à Pie VII, qui le repoussa net, trouvant que Bonaparte avait par trop tiré la couverture de son côté.

Un contre-projet fut proposé par Rome.

A son tour, Bonaparte refusa de l'accepter, prétendant que le pape ne lui laissait que les coquilles.



Pendant un mois, de part et d'autre, on marchanda le CONCORDAT comme un tas de pommes.

Mais avec Bonaparte, les discussions ne pouvaient pas durer longtemps. Quand on n'était pas de son avis, il mettait les pieds dans le plat.

Ce fut ce qu'il fit en cette circonstance.

Agacé par les tiraillements, et pressé sans doute de se faire frictionner la tête avec la fameuse huile sainte qui devait le débarrasser de ses pellicules — c'est ainsi qu'il appelait ses premiers électeurs de Belleville — il signifia à Pie VII que si dans les cinq jours le concordat n'était pas signé, tout serait rompu et qu'il « *détacherait la France de la religion catholique* » (sic).



Affolé et menacé dans son denier de Saint-Pierre,

Pie VII céda, et le 15 juillet 1801, César-Basile CONCORDAT vit le jour.

Pendant quelques instants, on put croire que l'enfant ne serait pas viable; l'opinion publique se montrait offensée de cette restauration d'une religion officielle et paraissait s'étonner de ce que l'Etat accordât aux marchands de sacrements une protection spéciale qu'il refusait aux débitants de pommes de terre frites.



— De quel droit — se disaient les contribuables — faire servir une partie de nos impôts à l'achat de produits que nous ne consommons pas?... Est-ce que nous demandons à ceux qui ne vont jamais au café de payer une part de nos frais de billard?... Qu'on laisse donc les églises libres comme les cafés-concerts et les cabinets de lecture, et que ceux qui seuls s'en servent paient seuls ce qu'ils y prennent.



Mais Bonaparte répondait à cela :

— Payons les prêtres, afin de les mieux avoir sous notre coupe. Salariée par le gouvernement, l'Eglise ne pourra lui être hostile!



A quoi les libres-penseurs répliquaient :

— C'est épatant ce qu'elle se gênera!...



Bref, en dépit de violentes protestations, le CONCORDAT fut promulgué le 8 avril 1802 et inauguré solennellement le 18 avril, jour de Pâques.

Voici les conditions essentielles de ce traité par lequel la papauté et le césarisme, mettant encore une fois en commun leurs forces respectives, se préparaient de nouveau à se prêter mutuellement l'appui de leur sabre et de leur goupillon pour noyer dans l'eau bénite et le sang ce qui pouvait encore rester au peuple de fierté et de sens commun.



L'article 4 donnait au consul le droit de nommer les évêques. Au pape était réservé celui de les constituer canoniquement; mais sans prévoir ce qui adviendrait dans le cas où le pape refuserait de ratifier le choix du consul. — Lacune grave, comme on le verra plus tard.

L'article 6 était un comble!... Non seulement il astreignait les évêques au serment de fidélité; mais il les obligeait encore à prévenir le gouvernement de toute trame ou acte d'opposition dont ils auraient connaissance dans leurs diocèses ou ailleurs (*sic*).

Que ceux de nos lecteurs qui parviendraient à saisir la nuance établie par le concordat entre un évêque et un mouchard, veuille bien nous en informer. L'auteur de la meilleure solution aura droit à un abonnement gratuit.



L'article 7 soumettait au même serment les ecclésiastiques de second ordre.

L'article 8 ordonnait aux officiants d'ajouter à leurs prières le *Domine salvam fac Rempublicam* ou *fac*... n'importe quelle autre chose, selon les hasards des coups d'Etat ou des plébiscites.



L'article 10 accordait aux évêques la nomination des curés, sous réserve de la ratification du gouvernement. Encore une jolie petite boîte à conflits!...



Enfin, les articles 12, 13 et 14 passaient l'éponge sur les confiscations antérieures des biens du clergé et obligeaient, en échange, l'Etat à remettre aux prêtres les églises nécessaires à leur culte et à leur servir des appointements variant selon la hauteur de leurs chapeaux et la platitude de leur caractère.



Telle était — et telle est encore — l'économie générale de ce traité dont Bonaparte et Pie VII se frottèrent les mains *in petto*, chacun des deux croyant avoir enfoncé l'autre.



On peut sans peine prévoir que dans des conditions semblables de bonne foi, les contractants ne vont pas tarder à se prendre aux cheveux en se traitant réciproquement de filou.

Effectivement.

A la première occasion, Pie VII fourra le bout de sa mule dans une des fissures du CONCORDAT. Il refusa d'investir des évêques nommés par Napoléon et d'annuler le mariage de Jérôme Bonaparte avec Mlle Patterson.



Napoléon s'entêta, maintint ses évêques; Pie VII résista, envoya des évêques à lui avec cette inscription sur leurs mitres :

« *Evêque qui n'est pas au coin du quai.* »

Cela produisit un désarroi général, les pénitentes ne savaient plus à quel évêque donner de la... tête.



Napoléon, irrité, enjoignit aux fidèles de prendre ses évêques seuls au sérieux.

Pie VII riposta en excommuniant en bloc Napoléon et le peuple français.

Napoléon, devenant furieux et ironique, renvoya la bulle d'excommunication au camerlingue du pape en lui disant :

« Votre maître a de la chance que son papier soit trop dur... »

Enfin, voyant qu'il n'avait rien à gagner en s'obstinant, Pie VII consentit à reconnaître les évêques nommés par Napoléon et retira sa bulle d'excommunication, qui l'avait échappé belle.



Depuis cette époque, Basile-César Concordat se porte et fonctionne tant bien que mal, plutôt mal que bien.

Au physique, c'est un assez sale type, aux traits louches et faux, comme il convient à un enfant de gens vicieux qui a été conçu pendant que son père et sa mère essayaient de s'entretuer.



Heureusement pour nous, outre la laideur obligée de ces enfants de la haine et du hasard, il en a encore la mauvaise constitution.



De sérieux indices annoncent que Basile-César Concordat n'en a plus pour bien longtemps.

Un immense mouvement d'opinion se dessine en ce moment contre lui.



La presque totalité de la France a plein le dos de cet ustensile bâtard qui, sous le fallacieux prétexte de payer

les évêques et les curés pour les attacher à la République, leur fournit les moyens de l'injurier et de la combattre.



M. Gambetta, un des derniers chevaliers servants de Basile-César CONCORDAT, a bien essayé récemment de faire à ce gnome hybride un rempart de son corps en le déclarant nécessaire à l'établissement du « *clergé national* » de ses rêves.

Mais le rempart est bien mince et ne paraît pas devoir tenir longtemps contre les idées modernes, qui n'admettent pas plus la nécessité d'un « *clergé national* » que celle d'une « *épicerie nationale* », d'une « *féculerie nationale* » ou d'une « *passementerie nationale* ».



Ce que la France nouvelle veut, c'est la liberté égale pour tous, l'Eglise libre, comme la confiserie libre.

Ce dont elle ne veut plus, c'est d'un pacte qui fait, sur son dos à elle, les affaires des oppresseurs d'hommes et des abrutisseurs de femmes et d'enfants.

Ce dont elle ne veut plus surtout, c'est d'un CONCORDAT qui n'est plus à tout bout de champ qu'un véritable DISCORDAT.

Octobre 1881.

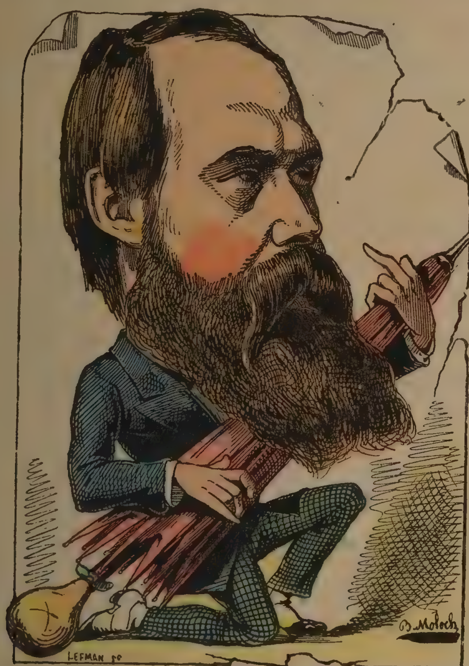
NOTICE COMPLÉMENTAIRE

Dates à remplir

PAR LES COLLECTIONNEURS DU *TROMBINOSCOPE*

A la faveur d'élections escamotées par les opportunistes en août 1881 avec un sans-gêne digne de la police correctionnelle, César-Basile CONCORDAT se traîne encore cahin-caha pendant une législature, au milieu de la réprobation générale. — Le... 18..., il sert à couvrir de son aile, douce aux ratichons, un évêque qui touche 30,000 fr. par an de la République et l'injurie pour 60,000 fr., afin de ne pas lui avoir d'obligation.— Pareil fait se renouvelle le... 1881, le... 1882, le... 1883, le... 1884, le... 1885. — Enfin, le... 18..., César-Basile CONCORDAT, couvert de succès et de malédictions, tombe en pourriture à la suite de nouvelles élections faites par la France qui, lasse de payer des prières dans lesquelles le clergé demande à Dieu de la passer au feu grégeois, donne cette fois pour mandat impératif à ses nouveaux députés de séparer l'Eglise de l'Etat et d'employer le budget des cultes à fonder des écoles laïques.





COMTE DE PARIS

LOUIS-
PHILIPPE-ALBERT
D'ORLÉANS

nommé *Comte de Paris* parce qu'il était appelé à passer une grande partie de son existence autre part; mais à l'époque où lui fut conféré ce titre, sa famille croyait que ça durerait toujours.

Il est né à Paris, le 24 août 1838, de parents aisés, qui, neuf mois et un jour avant sa naissance, sans consulter sa vocation, le destinèrent à régner sur la France.

Il est aujourd'hui le chef platonique de l'ancienne maison d'Orléans, dans laquelle son grand-père fit une brillante fortune et qu'il se propose de rouvrir le plus tôt

possible dans l'un des plus grands locaux — actuellement en assez mauvais état — de la rue de Rivoli.



Le 24 février 1848, il y avait à peine six mois qu'il ne déshonorait plus sa paillasse la nuit, la duchesse d'Orléans, sa mère, lui dit en lui mettant ses bas et sa petite culotte fendue par derrière : « Toto... les Parisiens viennent de renvoyer ton grand-père, le moment est venu d'aller nous montrer au peuple!... » et elle emmena le jeune prince à la Chambre des députés, envahie par l'insurrection, afin d'essayer sur la *vile multitude* un effet de veuve pâle et de mère éplorée, sur lequel elle fondait les plus brillantes espérances.



Cette mise en scène, qui eût peut-être obtenu un succès fou à l'Ambigu avec Marie-Laurent dans le rôle de la mère, tomba à plat; et le peuple, si facile à attendrir d'ordinaire, se contenta de répondre : « Nous sortons d'en prendre... le sapin de madame la duchesse et de monsieur son fils les attend en bas. »



La duchesse emmena Toto, qui n'y comprenait pas grand'chose, lui acheta un éclair au chocolat chez un pâtissier de la rue Royale, en lui disant : « Mon fils... souviens-toi toujours de ce que tu viens de voir !... ces gens mal mis qui nous flanquent à la porte, c'est ton peuple; si un jour tu remets la main dessus... du reste, je t'expliquerai ça en Angleterre. »

L'héritier de la couronne de France répondit : « Oui, m'man, » tout en se barbouillant les lèvres de chocolat jusqu'au coude, et douze heures après, la royauté fran-

çaise, balayée des Tuileries, s'en allait encore une fois monter en graine sur le sol étranger.



A partir de ce moment, et pendant une douzaine d'années, l'existence du comte de Paris n'offrit rien de remarquable. Confié aux soins des professeurs Regnier, de l'Institut, et Baudoin, célèbre mathématicien, il termina ses études littéraires et scientifiques, suivant d'un œil attentif le mouvement politique de la France, toujours prêt à lui offrir ses services et un abri protecteur sous l'illustre parapluie de ses ancêtres.

Il voyagea dans toute l'Europe, apprit plusieurs langues étrangères, et fit avec son frère, le duc de Chartres, la guerre d'Amérique dans les rangs de l'armée fédérale; cet acte de libéralisme, qui ne lui coûta, du reste, pas la vie, puisqu'il avait eu la présence d'esprit de l'accomplir en qualité de capitaine d'état-major du général Mac Clellan, fut généralement considéré comme un prospectus envoyé indirectement à la nation française et dont la traduction peut se résumer ainsi :

« L'unique représentant de la maison Philippe a l'hon-
» neur de rappeler à la France qu'il est toujours là et la
» prie de remarquer qu'il a adopté pour nouvelle enseigne :
» *Abolition de l'esclavage.* Il se fera un plaisir de recevoir
» les commandes de la nation française, aussitôt qu'elle
» voudra bien l'honorer de sa confiance. Dans l'attente de
» ses ordres, il lui présente, etc., etc. »



Plus tard, de 1863 à 1869, le comte de Paris lança plusieurs réclames dans le même genre sous la forme de brochures extraordinairement démocratiques, traitant

surtout des misères de la classe ouvrière, avec un attendrissement qui déchirait l'âme.

On raconte qu'à la lecture d'un de ces ouvrages ayant pour titre : *Des associations ouvrières en Angleterre*, un brave marchand de dentelles de la rue Saint-Fiacre fondit en larmes en s'écriant : « Oh ! le bon jeune homme !... Il sera le père du peuple !... » et qu'il fallut, pour empêcher qu'il ne se noyât dans ses sanglots, lui crier onze fois dans chaque oreille, que Napoléon III avant la lettre avait, lui aussi, écrit un livre fortement républicain sur l'*Extinction du paupérisme.*



Marié le 30 mai 1864 à la princesse Marie-Isabelle, fille du duc de Montpensier, le comte de Paris a une fille de 16 ans, ce qui nous est bien égal, et un petit garçon de 12 ans, ce qui nous le serait également, si nous savions nous y prendre.



Quand éclata la Révolution du 4 Septembre, le comte de Paris dressa l'oreille et un plan. Il envoya en éclaireur deux de ses oncles : le duc d'Aumale et le prince de Joinville, avec mission d'offrir leur épée au pays ; ils furent reconduits par Gambetta avec tous les égards dus à des gens qui viennent prendre l'empreinte de la serrure d'un coffre-fort.

Ils n'en continuèrent pas moins à rôder dans les environs, et, l'imbécillité des betteraves aidant, ils furent nommés députés à l'Assemblée nationale en 1871 ; mais la validation de leurs élections fut retardée par le chef du pouvoir exécutif, M. Thiers, le finaud des finauds, qui ne voulait pas brusquer les choses ; et ils attendirent dans l'antichambre, envoyant de temps en temps au comte de Paris les dépêches les plus rassurantes sur l'avenir de sa restauration.

Depuis cette époque, le comte de Paris a très peu fait parler de lui, si ce n'est en août 1873 lors, de sa visite à Frohsdorff qui eut un grand retentissement.

On voulut voir dans cette démarche un acte de soumission du chef de la branche cadette envers celui de sa vieille branche.

Et beaucoup de gens se montèrent l'imagination en criant comme des oies que la fusion était faite.

Il n'en était rien — et ne pouvait du reste rien en être — les branches royales ayant cela de commun avec celles des arbres utiles que, parties du même point à leur base, elles n'ont aucun intérêt à se rejoindre plus tard par le petit bout.

Que l'on coupe une branche pour renforcer la branche d'à côté, cela se voit; mais qu'une branche renonce volontairement à sa sève au profit d'une autre branche, c'est hors nature et cela ne s'est jamais vu dans le règne végétal; ce n'est pas pour que cela se voie dans le règne potental, qui lui est de beaucoup inférieur en vertu et en abnégation.



En 1873 également, le comte de Paris communiqua à la commission d'enseignement sur les conditions du travail en France un mémoire sur la situation des ouvriers en Angleterre,

C'est un tic; le comte de Paris s'occupe énormément de la situation des ouvriers.

C'est son droit de le faire; mais c'est surtout son devoir d'en avoir l'air, comme c'est le devoir de tout domestique à placer qui se présente dans une maison d'insinuer qu'il est sorti de sa dernière place parce qu'il n'y avait pas assez d'ouvrage pour lui.



Le comte de Paris avait été fait par la République lieutenant-colonel de l'armée territoriale.

Mais en 1880, il a été « mis à la suite. »

C'est le cas de dire avec une variante, comme au bas des feuilletons : La suite au... lointain numéro.



Au physique, le comte de Paris est un bon gros garçon qui ne ferait pas de mal à une mouche, et serait d'ailleurs incapable de l'attraper.

Il porte, en toutes saisons, sa barbe, des caleçons et un parapluie de coton.

Il se lève de bonne heure, allume un cigare et le fume sur le pas de sa porte, en attendant le passage du facteur de la gare voisine, lui demande invariablement s'il ne lui apporte pas la couronne de France, et sur la réponse négative du facteur, rentre et se met au travail jusqu'au déjeuner.



Il écrit à ses amis des lettres commençant par ces mots : *Éloigné du trône, je n'en ressens que plus vivement pour mon cher pays*, *etc.*, *etc.*, et se terminant par ceux-ci : *La France en toute occasion peut compter sur moi.*



Quand il a écrit ces lettres, il les relit, en rit comme un bossu et va faire un tour de promenade.



Le soir, il fait un bésigue à Marie-Isabelle, lui demande si leurs deux enfants ont toujours le corps libre et va se coucher à neuf heures.



L'opinion intime de Marie-Isabelle sur le compte de son mari est que, s'il revient sur le trône, il ne reprendra probablement pas l'Alsace et la Lorraine; mais que ses sujets deviendront si gras que l'on sera obligé de ne plus faire que douze places dans les intérieurs d'omnibus.



Le comte de Paris possède une voix de baryton assez agréable et chante avec beaucoup de complaisance, en s'accompagnant sur les baleines du parapluie royal, ce passage de *Joconde* qu'il affectionne particulièrement :

Quand on attend *sa belle*,
Que l'attente est cruelle !
Combien il sera doux
L'instant du *rendez-vous !*

Octobre 1881.

NOTICE COMPLÉMENTAIRE

Dates à remplir

PAR LES COLLECTIONNEURS DU *TROMBINOSCOPE*

Le comte de Paris, à la faveur d'un formidable gâchis, savamment préparé par les opportunistes, monte sur le trône de France le... 18... — Abreuve la nation de tant de libertés que celle-ci ne sait plus où les mettre. — Sort dans les rues à pied en fumant des *petits bordeaux*. — Se fait blaguer de son libéralisme à treize sous par le *Tintamarre* qui ne croit plus à rien, le... 18... — Rentre chez lui vexé, supprime le *Tintamarre*. — Le *Rappel* prenant fait et cause pour le *Tintamarre* dans un article intitulé : *Allons, bon !... v'là les bêtises qui recommencent*, le roi furieux supprime le *Rappel*, le... 18... — La population se soulève le... 18... — Voyant que ça se gâte, le roi veut transiger, il amnistie le *Tintamarre* le... 18... — Mais le... 18..., le peuple lui crie le fameux : *Trop tard !* le reconduit au chemin de fer et lui rend son parapluie.—60 ans après, le... 19..., il meurt d'un asthme en disant à son petit-fils : Bébé, si jamais tu règnes, souviens-toi de ceci : Un roi qui ne fait pas de concessions, est fini; un roi qui en fait est f...ichu, choisis... Quant à moi, si c'était à recommencer, je me ferais layetier-emballeur.





GOMMEUX

ANGÉNOR

navrant échantillon des produits de l'ère impériale française, né à Paris en 1847.

Lorsque Angénor vint au monde, son père venait de s'établir. La révolution de 1848 qui éclata bientôt, jeta quelque trouble dans ses affaires. Les événements politiques qui suivirent prolongèrent naturellement ce malaise.

Enfin, après toutes les péripéties que l'on sait, l'Empire

fut fondé en 1852, et bientôt, grâce à ce calme tutélaire obtenu par les généraux de Vélocipède père, à l'aide d'arguments paternels et rayés dont la maison Sallandrouze porte encore les marques, la fortune du père d'Angénor se remit tout doucement à flot.



Angénor avait à cette époque sept ans et entrait en pension ; ce n'est point encore le moment de nous occuper de lui.

Quelques années plus tard, son père, qui avait déjà pris un peu de ventre et fait d'assez bonnes affaires, fut pris tout à coup d'une attaque de cette épidémie qui éclata vers 1860 et que l'histoire enregistrera sous le nom de *delirium tremens*.

Il spécula, se mêla à des opérations interlopes qui étaient, comme on le sait, aussi malsaines qu'abondantes à cette époque, se remua beaucoup, vola un peu... Bref, il devint riche — et facilement riche — vers 1865.

Angénor avait alors dix-huit ans. Il commence à être intéressant à étudier ; et c'est ce que nous allons faire...

A dix-huit ans, Angénor n'était point encore l'être désespérant qu'il est aujourd'hui. Il n'avait pas eu le temps. Seulement, il était déjà, en dépit de sa jeunesse, de la jeunesse qui est le synonyme d'enthousiasme, d'ardeur, d'amour et de pureté, il était déjà, disions-nous, la négation passive de tous ces dons brillants avec lesquels l'adolescent entre toujours si crânement et si naïvement dans la vie.



Angénor n'avait ni mauvais instincts, ni vices, ni égoïsme, ni cruauté; mais il n'avait non plus ni aspirations, ni vigueur, ni foi, ni vertu.

Cet état d'anémie morale s'explique de soi. L'esprit et le cœur de la jeunesse ne peuvent s'imprégner que des sentiments pratiqués autour d'elle ; et la période pendant laquelle Angénor était devenu presque un homme, avait été complètement dépourvue d'exemples qui eussent pu élever son âme.



Qu'avait-il vu autour de lui, en grandissant ? le relâchement absolu des mœurs, la course aux écus pieds dans la boue, cœur dans la fange; et, par dessus tout, la plus déplorable indifférence politique.

Avait-il jamais entendu parler des droits et des devoirs de l'homme libre ? Non.

Nulle part autour de lui, où tout était soumission, lâcheté, ventre et vilenie, il n'avait pu puiser ni l'amour du juste, ni le souci de la dignité civique, ni la honte de l'abjection, ni la haine de la tyrannie.



Son père était aisément devenu riche sous un gouvernement honteux ; il se déclarait satisfait, et les seules grandes et nobles paroles qu'Angénor entendît de temps en temps étaient celles-ci : « *Angénor, mon fils... si tu veux arri-* » *ver... fais comme moi... ne t'occupe jamais de politique...* » *Gagne de l'argent... tout est là.* »



Angénor, nous l'avons dit, n'était pas une nature mau-

vaise ; mais n'ayant pas été armé pour la vertu, ni par l'éducation, ni par l'exemple, il se trouvait la proie naturelle et tout indiquée du vice. — Il était à l'âge où les passions s'éveillent ; elles firent le reste.



Il entra dans le tourbillon des plaisirs honteux et faciles, absolument incapable de lutter contre aucun des entraînements de cette vie flétrissante et amollissante.

Il y dessécha bien vite ce qui lui pouvait rester de vigueur et d'honnêteté.



De 1865 à 1870, c'est-à-dire de dix-huit à vingt-trois ans, Angénor acheva sa décomposition physique et morale.

Les amours à la course et à l'heure eurent bien vite raison de sa virilité, les joies factices du libertinage étouffèrent en lui toute idée de famille.

Les tripotages heureux, les siens et ceux des autres, tuèrent en lui l'amour et le respect du vrai travail. Et bientôt, libertin usé, jeune homme vieilli, fils sans foyer, débauché sans amour, Angénor devint un des spécimens les mieux réussis de cette génération de crevés que le réveil politique de 1868 et 1869 trouva insensibles, engourdis et hébétés, selon la formule napoléonienne.



Lorsqu'éclata la guerre contre la Prusse, Angénor fut bien un peu secoué. Il poussa, comme les camarades, son petit cri : « A Berlin ! » et retourna le soir aux Bouffes, où les débuts intéressants d'une cabotine en vedette contre-

balançaient dans son débile cerveau l'importance d'une guerre où la France allait jouer son existence.



Quelques semaines après, à la nouvelle de nos désastres, Angénor sentit enfin quelque chose s'éveiller en lui : les malheurs de la patrie le tirèrent bientôt de son avachissement, une lueur brilla dans ses yeux mornes, un frémissement agita sa lèvre épaisse et blasée, un peu de colère monta à son visage atone et sceptique.

Le peu de sang français que les orgies et les filles lui avaient laissé dans les veines reflua un moment vers ce cœur refroidi et racorni par l'égoïsme et la satiété.

Mais ce fut tout!... Il était trop tard !... Et le lendemain le retrouva ce qu'il avait toujours été : avide de tous les plaisirs et prêt pour toutes les hontes.



Au début du siège, Angénor suivit sa famille et ses amis... en province, où, pendant six mois, il fit des mots très spirituels sur la viande de cheval et les *outranciers* de la défense nationale.

Il revint à Paris quand tout fut terminé, le cœur plus léger que jamais, et c'est depuis cette époque qu'il a subi sa dernière transformation.



Aujourd'hui, Angénor n'est plus le petit crevé de 1869, cet être déjà bien vain, bien puéril et bien triste, mais que sa jeunesse excusait encore.



Les vices d'Angénor ont pris du corps. Ces défauts, qui sont d'une apparence presque aimable à l'âge où l'on peut ne pas les croire irrémédiables, prennent un aspect révoltant chez les hommes faits.



Angénor est aujourd'hui dans tout l'épanouissement de sa laideur morale.

Cœur éteint, tête vide, il n'a plus ni flamme, ni esprit, ni foi, ni honneur, ni conscience. Rien de ce qui est beau et noble ne l'émeut, rien de ce qui est injuste ne le révolte. Il rit — non !... il ne peut même plus rire — il ricane de tout. Patrie !... liberté !... Connais pas... manque de galbe.

Parlez-lui des droits de l'homme, de la réforme sociale. Il vous montre sa quittance d'abonnement au *Figaro.*

Demandez-lui ce qu'il pense de la constitution Wallon. Menacez-le du retour de l'empire, vous ne lui arracherez pas une idée, pas une parole de haine !...

Il ne sent rien : donc il se moque de tout.

Il a collé sur les deux grosses taches noires de la carte de la France mutilée, les deux photographies de Théo et de Judic. C'est tout ce qu'il peut pour la revanche.



Au physique, Angénor Gommeux est un grand garçon aux traits fadasses et bêtes.

Il est replet, parce qu'il est bien nourri, mais il est sans muscles.



La figure est grasse et jaune ; il se maquille comme une

femme, porte la raie sur le milieu de la tête et ramène sur son front d'idiot deux bandeaux de cheveux plats et lisses qui complètent la caricature la plus insensée de l'espèce humaine pour les gens qui ont le bonheur de se souvenir que Vercingétorix en faisait partie.



On parle en ce moment d'un prochain mariage pour Angénor, qui répète à tous ses amis qu'il va épouser vingt-cinq mille francs de rente.

Nous souhaitons bien de l'agrément à madame et lui conseillons une veilleuse excessivement douce dans sa chambre nuptiale si elle a rêvé un Apollon.



Quant aux petits d'Angénor — s'il en fait — nous en retiendrions bien un; mais ce serait de l'indiscrétion, car il lui aura donné tant de mal!...

Octobre 1881.

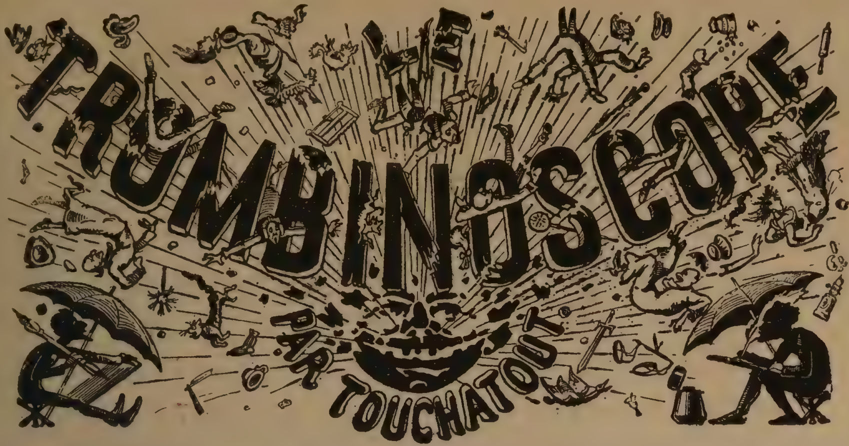
NOTICE COMPLÉMENTAIRE

Dates à remplir

PAR LES COLLECTIONNEURS DU *TROMBINOSCOPE*

Angénor Gommeux se marie le... 18... Il est cocu le... 18... Ça lui est égal le... 18... Il engraisse, devient « classe dirigeante » et est nommé conseiller municipal en province le... 18... — Son premier enfant est scrofuleux, mais madame a réfléchi, et les suivants sont superbes. — Il les élève tous comme il a été élevé lui-même et se prépare à en faire des *petits fanés* de l'avenir, lorsque, heureusement, la République triomphante le... 18... met ordre à la chose et fait enfin de sa couvée informe de mâles et vigoureux citoyens. — Enfin il meurt le... 19... En lui s'éteint cette génération que la carie impériale avait atteinte dès le berceau, et dont l'état de pourriture avait, vingt ans plus tard, mis la France à deux doigts de sa perte.

10 CENTIMES





COMTE DE CHAMBORD

HENRI-CHARLES-FERDINAND-MARIE-DIEUDONNÉ d'Artois, duc de Bordeaux

— s'il a d'autres prénoms, il réclamera pour notre prochaine édition, — est né à Paris, le 29 septembre 1820, du duc de Berry, suivant les uns, de père inconnu, selon les autres.

En effet, sa mère, la duchesse de Berry, l'ayant mis au monde sept mois après la mort de son mari, des doutes se sont élevés sur la légitimité de sa naissance.

De mauvaises langues accusèrent la duchesse d'avoir simulé une grossesse au moyen d'un faux ventre en caoutchouc, dans lequel elle soufflait un peu chaque matin.

Hâtons-nous d'ajouter que cela n'a jamais été bien prouvé, ni le contraire non plus d'ailleurs.

La chose est-elle sûre, peu nous importe en somme. Contentons-nous de ce qu'elle est possible pour penser qu'elle est probable et arriver ainsi à nous persuader qu'elle est vraie; avec les familles royales, la justice avant tout.



En apprenant la venue inespérée d'un rejeton mâle de la maison de Bourbon, les légitimistes eurent des accès de joie folle; le faubourg Saint-Germain retentit de cris de fête, et dans leur ivresse trois marquises de quatre-vingt-huit ans la pièce allèrent le soir frapper à la porte de leurs maris; l'incident n'eut pas de suites.

D'un commun accord, on surnomma le nouveau-né : l'*Enfant du miracle,* ce qui ne pouvait pas lui faire de mal; et on le baptisa avec de l'eau du Jourdain rapportée de terre sainte par M. de Châteaubriand, ce qui le fit piailler aussi fort, quand on la lui versa sur le nez, que si elle avait été prise à une borne-fontaine de la rue du Bac; et prouve, au grand désespoir des abonnés de l'*Union,* que toutes les eaux sont excellentes pour baptiser, même celles qui ne vaudraient rien pour faire cuire les légumes.



Nous n'étonnerons personne en disant que l'éducation du jeune prince ne fut pas confiée au citoyen Delescluze; il

eut tour à tour pour précepteurs M. Mathieu de Montmorency, un brave homme de jésuite qui n'aurait pas pris une prise de tabac sans faire le signe de la croix avec; M. de Rivière, et enfin M. de Damas, traître et émigré des plus distingués, qui avait gagné soixante-trois décorations étrangères à combattre contre son pays.



On devine aisément qu'une telle éducation ne devait pas amener tout de go *l'Enfant du miracle* à collaborer au *Rappel*. Aussi, à la chute de Charles X, son grand-père, celui-ci essaya-t-il en vain d'abdiquer en sa faveur; les Parisiens ne voulurent pas comprendre l'absolue nécessité pour eux de remplacer un vieux roi, qui avait essayé de museler la presse, par un jeune qui ne manquerait pas de s'asseoir dessus.



A la suite de la révolution de 1830, le duc de Bordeaux dut, avec sa famille, prendre le chemin de l'exil; il voyagea pour compléter son éducation et séjourna quelque temps à Rome où, naturellement, il fut traité en souverain; cette petite douceur lui fit prendre patience.

Le 28 juillet 1841, il fit une chute de cheval très malheureuse, mais qui eut pour résultat de mettre en sûreté l'existence de tous les enfants qu'il aurait pu avoir depuis.

Il guérit de cet accident; seule, sa femme ne devait jamais s'en consoler.



Cinq ans plus tard, le 16 novembre 1846, il épousa, sans la prévenir, Marie-Thérèse-Béatrix-Gaëtane, fille aînée du

duc de Modène; mais ne monta plus jamais à cheval sous aucun prétexte.

Dieu bénit cette union; car de ce mariage naquit... pour la France la certitude qu'enfin allait s'éteindre la race d'un de ses prétendants.



Quand éclata la révolution de 1848, le comte de Chambord et ses partisans pensèrent que leur moment était arrivé; mais, confiants dans la divinité de leur droit, ils ne bougèrent pas sensiblement et se dirent : Ne nous dérangeons pas, la nation va nous rappeler.

Ils appuyèrent même la candidature de Napoléon à la présidence, ne mettant pas le moins du monde en doute que cette *planche* ne dût les mener à leurs fins.



On raconte que les vieilles perruques qui servaient à ce moment de conseillers au duc de Bordeaux, lui répétaient sans cesse : Laissez faire, sire !... ce maraud n'en a que pour trois semaines.



On sait le reste : ce « maraud » en eut pour vingt-deux ans, et les toiles d'araignée qui, dans l'antique bahut de Frohsdorf, reliaient tous les vieux attributs de la légitimité, purent s'épanouir dans une abondance telle qu'il fallut plus tard employer la dynamite pour avoir raison de leur inextricable entrecroisement.



Quelque temps après, à Wiesbaden, des serviteurs zélés

tentèrent cette interlope opération de mastiquage vulgairement connue sous le nom de fusion.

Il s'agissait, comme on le sait, de rapprocher les deux branches de la maison de Bourbon, qui séparément ne faisaient pas leurs frais.

Cette négociation entre les fils de Louis-Philippe et l'*Enfant du miracle* échoua constamment par quelque misérable point de détail; sur le fond, on était bien d'accord; s'associer contre la France, afin que le coup fît balle, parbleu!... cela allait tout seul, mais la question des emblèmes surtout venait toujours à la traverse.



Le comte de Paris ne voulait pas renoncer à son drapeau tricolore; le duc de Bordeaux, alors, repliait son drapeau blanc en seize, le remettait dans le bas de son armoire à glace, en disant d'un ton pointu : Il n'y a rien de fait!...

Un autre jour, le petit-fils de Louis-Philippe voulait que la rentrée aux Tuileries se fît, le parapluie de son aïeul à la main; l'empaillé de Frohsdorf ne voulait pas entendre parler de ce meuble, ou tout au moins exigeait que le manche en fût remplacé par un sceptre à fleur de lys. Enfin, on ne put jamais s'entendre.



Depuis, le comte de Chambord s'est contenté d'observer la marche des événements et d'écrire de temps à autre, à ses amis, des petits billets signés Henri tout court, destinés à la publicité et dans lesquels il dit invariablement : Quand

mon bon peuple aura assez de souffrir, il n'a qu'à faire un signe, je suis là... pour l'achever.



En 1875, lors des inondations de la Garonne, le comte de Chambord envoya 15,000 francs au comité de secours. Il passa écriture de cette somme sur ses livres de la façon suivante :

« Le 27 novembre 1875, payé pour FRAIS DE PUBLICITÉ,
» *quinze mille francs,* ci. . . . . 15,000 fr. »



On ne saurait, du reste, refuser au comte de Chambord une certaine dose de franchise. S'il arrive un jour à faire manger à la nation le pain sec du despotisme, il aura toujours sur certains républicains l'avantage de ne pas lui avoir promis le beurre de la liberté.



Il dit carrément à la France : « Si je monte sur le trône, je reprendrai le mouvement où nous l'avons laissé en 1788 et ferai tout mon possible pour éviter 1789. » — On ne peut pas l'accuser de farder sa marchandise.



En juillet 1871, le comte de Chambord a donné le coup du lapin à la fusion par son fameux manifeste du drapeau blanc, auquel il déclara qu'il resterait fidèle. Depuis, il a repris la principale occupation de toute sa vie : il attend.



Au physique, Henri V — appelons-le comme cela au moins une fois, ce pauvre vieux — au physique, Henri V est un assez bel homme. Il boite fortement; à chaque pas qu'il fait, on est tenté de lui crier : part à deux, croyant qu'il va se baisser pour ramasser une pièce de dix sous.

Il est énormément lourd et en tire une certaine vanité; son grand désir serait de se peser avec un article d'Ignotus.



Depuis son accident, qui l'a rendu très puissant, quoi qu'en dise son épouse Béatrix, il se couche de très bonne heure et ronfle comme un député du Finistère en séance.

C'est à la comtesse de Chambord que le *Tintamarre* a emprunté cette scène restée célèbre dans ses annales : Monsieur ronfle à en réveiller Madame. Madame (avec une pointe de dépit) : *En voilà un qui fait du bruit pour rien...*

Octobre 1881.

NOTICE COMPLÉMENTAIRE

Dates à remplir

PAR LES COLLECTIONNEURS DU *TROMBINOSCOPE*

Le comte de Chambord, voyant osciller le gouvernement des opportunistes le..... 18.. va vite déplier son drapeau blanc. — La France n'ayant pas l'air de s'en apercevoir, il le replie le..... — En plusieurs occasions analogues, il le déplie de nouveau le....., le replie le....., le redéplie le..... et le re-replie le..... pour la dernière fois en s'apercevant avec douleur qu'il est mangé par les mites. — Il meurt le....., après avoir déposé son testament chez un notaire pour le cas où il lui naîtrait un fils, *du miracle aussi*, dans les vingt-cinq mois qui suivraient sa mort.





BISMARCK

SCHŒNHAUSEN-

OTHON

— (baron, puis comte de — puis prince de—puis... ah !... par exemple, cela dépendra) — homme d'Etat prussien, né le 1er avril 1814 à Schœnhausen.

Il est issu — (d'abord d'astuce et de fourberie) — ensuite d'une antique famille slave qui remontait au onzième siècle, selon les uns, les pendules suivant les autres.



Il étudia le droit à Berlin, à Gœttingue et à Greisfwald.

Quand il eut appris le droit, il s'écria :

— Dieu !... que je suis bête d'avoir perdu trois ans pour acquérir une science aussi inutile !... tout le droit tient dans ce vers de La Fontaine : « *La raison du plus fort est toujours la meilleure.* » J'aurais su ça par cœur en trois minutes, c'était tout ce qu'il me fallait !...

Il se fit soldat, devint lieutenant de la landwehr, et en 1847, membre de la diète germanique (ainsi nommée parce qu'elle a pour but d'affamer les populations).

Là, il se fit remarquer par la violence de ses théories.

Il prétendait que toutes les grandes villes devaient être passées au pétrole parce que les agglomérations sont toujours le rendez-vous des républicains.

A peine âgé de trente-trois ans, cet homme de génie avait compris toute l'importance de cette vérité, qui semble de prime abord un paradoxe :

« *Dans un royaume, plus les sujets sont serrés, moins le roi est à son aise.* »

Avec de tels principes, M. de Bismarck ne pouvait manquer d'être distingué par le roi de Prusse.

En effet, il fut successivement chargé de plusieurs missions diplomatiques à Francfort, à Vienne, à Saint-Pétersbourg et même à Paris, où il séjourna peu d'ailleurs ; le temps de prendre l'adresse de nos meilleures maisons d'horlogerie.

Le 22 septembre 1862, le roi lui confia la présidence du Conseil des ministres avec le portefeuille des aff... Pardon ! — des pendules étrangères.



Arrivé au pouvoir, M. de Bismarck manœuvra immédiatement en vue de la réalisation du rêve de toute sa vie : l'unité allemande.

Il n'est peut-être pas inutile de dire ici en deux mots ce que c'est au juste que l'unité allemande comme la comprend M. de Bismarck.

Vous prenez trois gros chiens que vous affamez assez pour les rendre furieux ; vous les attachez ensuite avec

trois cordes et vous les sortez en laisse autour de votre habitation.

Vous avisez un beau terre-neuve, qui ne vous appartient pas, vous le faites à moitié étrangler par vos trois dogues, et quand il est terrassé, vous l'attachez à ses vainqueurs avec une quatrième corde.

Le lendemain, vous rencontrez un riche épagneul qui vous convient, vos quatre chiens sautent dessus.

Même jeu que la veille; cinquième corde.

Le vaincu vient grossir la meute pour la prochaine occasion, et ainsi de suite jusqu'à douze, vingt, trente...

Il n'y a pas de limites ; plus il y a d'étrangleurs, plus l'opération se fait facilement.

Si l'un d'eux regimbe, vous fouaillez dans le tas et vous le faites mordre par les autres.

Chaque chien a son collier, chaque chien a sa corde, ce qui fait croire à chacun d'eux qu'il jouit d'une certaine autonomie.

Mais tous les colliers sont marqués à votre chiffre, toutes les cordes sont réunies dans votre main et la même lanière sert à les schlaguer tous.

C'est ça qui constitue l'unité allemande.



A son début aux affaires, M. de Bismarck rencontra une vive opposition de la part des députés libéraux.

Il s'en préoccupa comme une locomotive d'un lapin qui traverse la voie.

Marchant droit au but, quand la Chambre n'était pas de son avis, il priait le roi d'envoyer les députés planter leurs choux.

Le roi signait sans dire ouf! et le ministère taillait, rognait à sa guise.



M. de Bismarck commença son travail d'unité par les duchés voisins.

La Saxe, le Wurtemberg, le Hanovre, la Hesse, le Schleswig, la Bavière, Bade, etc., etc., furent annexés à la Prusse par le procédé du nœud coulant.

Nous ne ferons pas une à une l'histoire de ces attaques de grand chemin qui se ressemblent toutes.

Nous nous contenterons simplement d'indiquer le procédé employé par M. de Bismarck pour *faire* la province.

C'était toujours de la plus grande simplicité. Etant donné un petit Etat quelconque qu'il convoitait;

— Tarteifle!... lui disait-il un matin, vous faites cuire des harengs saurs chez vous et le vent nous en apporte toute l'odeur; c'est intolérable!... Si vous continuez, je vous envoie dix-huit cent mille soldats.

Naturellement, le petit Etat se levait comme un seul homme pour défendre le principe sacré de la liberté du hareng saur.

Alors M. de Bismarck se tournait vers l'Europe et lui disait:

— Voyez ces préparatifs menaçants!... Je suis bien obligé de me défendre!...

Comme une vieille avachie, l'Europe opinait du silence, et trois semaines après le petit Etat était uni à la Prusse dans un de ces doux embrassements qui rappellent, à peu de chose près, celui de Jonas et de la baleine.



Depuis 1866, époque à laquelle eut lieu la guerre contre l'Autriche, et qui fut si favorable à la Prusse, M. de Bismarck prit un peu de repos pour digérer.

Mais cette tranquillité ne devait pas durer longtemps.

Deux des provinces de la France lui manquaient pour son unité allemande.

— D'ailleurs, disait-il, la meilleure preuve que ces provinces sont à nous, c'est que les habitants ne disent pas *une choppe de bière*, mais *un joppe de pierre*.

Restait à trouver un prétexte pour faire la guerre à la France.

Certainement, M. de Bismarck était de force à le trouver tout seul, et même à s'en passer.

Mais le ciel, doux à ses caprices, devait lui éviter cette peine.

Vélocipède père (couvrez-vous!...), de Grammont, le

matamore, Ollivier, au cœur léger, et Lebœuf, l'homme cinq fois prêt, épargnèrent tout ennui à M. de Bismarck en allant au-devant du monstre, qui n'eut plus qu'à ouvrir la gueule.

On ne sait que trop le reste!

M. de Bismarck avait déclaré, par l'organe de son mannequin Guillaume, qu'il ne faisait la guerre qu'à Napoléon III (couvrez-vous!)

Et une fois Napoléon vaincu et détrôné, il pilla la France jusqu'à la dernière pendule.

On devait s'attendre à ce procédé de la part d'un homme qui, de sa vie, n'avait jamais eu un bon mouvement.

Un détail: M. de Bismarck a été fait grand'croix de la Légion d'honneur par Vélocipède père.

Nous n'avons jamais vu et ne reverrons probablement jamais une scène d'une aussi haute fantaisie.

Bismarck décoré par Badinguet!... Tricoche armant chevalier Cacolet!...



A la suite de la dernière attaque de diligence, que cette vieille catin d'histoire aura le toupet d'enregistrer sous le nom de guerre de France et de Prusse, le roi Guillaume fit M. de Bismarck prince, en récompense des nombreux services... d'argenterie que ce dernier avait réquisitionnés sur nos grands chemins.

Quand nos milliards furent encaissés, M. de Bismarck s'occupa de mettre un peu d'ordre et de nettoyer chez lui. En 1872, il expulsa d'Allemagne les jésuites et poursuivit les évêques d'Ermland et de Mayence qui s'étaient permis de débiner son article 7.

Deux ans plus tard, il supprima un assez grand nombre de congrégations religieuses, ce qui lui valut un coup de pistolet que le jeune catholique Kullmann lui tira aux eaux de Kissingen et qui lui brisa ceux du bras droit.

Sur la place où le grand chancelier n'avait été que blessé, on lui éleva une statue.

Probablement pour faire honte au meurtrier de sa maladresse.

Tant que nos milliards durèrent — et ils ne durèrent

pas longtemps — M. de Bismarck fut relativement tranquille.

Mais une fois qu'ils furent digérés, un nouveau poil à gratter vint troubler les nuits du grand chancelier.

Ce poil à gratter fut le socialisme.

Les travailleurs allemands qui, depuis déjà quelque temps, se demandaient ce qu'ils avaient à gagner à des augmentations de territoire qui ne se traduisaient que par des diminutions de salaires, commencèrent à se grouper, à parler fort et à envoyer au Reichstag quelques députés chargés de faire remarquer à M. de Bismarck que si, lui, gagnait gentiment sa vie en faisant tuer les autres, eux perdaient la leur en faisant vivre les uns.

M. de Bismarck, prévoyant à quel point des revendications de ce genre pouvaient devenir menaçantes si on les laissait grandir, fit voter immédiatement une loi sévère contre les socialistes, expulsa sans façon trois députés intransigeants et fit proclamer le « petit état de siège. »

Il n'y a pas assez longtemps que nous avons vu ce qu'était un grand état de siège en France pour que nous ne nous rendions pas compte à peu près de ce que peut être un petit état de siège en Prusse.

Nous croyons donc inutile de donner ici des détails sur cet engin de gouvernement qui rappelle une presse à jus et permet à M. de Bismarck de réduire les socialistes allemands en deux ou trois tours de vis.



Vers 1875, le bruit courut très fort que M. de Bismarck, furieux de voir que nos cinq milliards, en entrant en Prusse, y avaient creusé un bien plus gros trou que celui qu'ils avaient laissé en France en en sortant, avait résolu de venir nous demander un petit supplément.

Il ne s'agissait guère cette fois, disait-on, que de la Champagne, la France-Comté, quarante milliards et huit cent quinze mille pendules.

Quelle fut la cause qui retint l'honorable chancelier de tenter le coup ?

Fut-ce l'empereur de Russie indigné qui se mit en travers — comme on l'a dit — pour nous empêcher d'être mangés ?

Nous n'y croyons guère, n'étant pas de notre nature très gobeur en fait de scrupules des têtes couronnées.

Fut-ce simplement la crainte de ne pas réussir l'opération qui décida M. de Bismark à ne pas la tenter ?

C'est, à notre avis, plus vraisemblable.

M. de Bismarck n'ignore pas qu'au baccarat de la guerre — comme à l'autre — le joueur présomptueux qui veut passer trop de fois risque, non seulement tout le gain des coups heureux, mais encore sa première mise.

Et peut-être est-ce tout bêtement à cette simple réflexion de M. de Bismarck que nous devons — selon la chance ou la déveine — de voir encore Saint-Ouen en France et Metz en Prusse.



Au physique, M. de Bismarck est un homme de haute taille et de forte corpulence.

La physionomie est dure, grossière et brutale.

La première fois qu'on le voit, son air vous rappelle... que vous avez oublié vos clefs sur votre secrétaire.

On ne peut refuser à M. de Bismarck un esprit très développé. Il a de l'activité, du flair, et possède une de ces intelligences spéciales avec lesquelles on doit, à cinquante ans — selon la chance — ou être devenu grand chancelier ou avoir déjà fait trente-cinq ans de bagne.

Octobre 1881.

NOTICE COMPLÉMENTAIRE

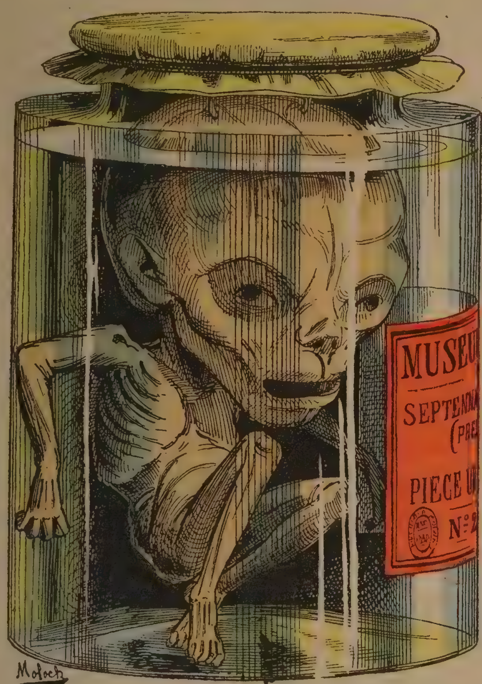
Dates à remplir

PAR LES COLLECTIONNEURS DU *TROMBINOSCOPE*

M. de Bismarck, qui a fait revenir de France ses nombreux bagages, et ouvert 211 boutiques d'horlogerie dans plusieurs villes de Prusse, est fait duc de Cadranzollern le... 18... — Il travaille avec ardeur à la pacification de l'Alsace et de la Lorraine en interdisant l'usage de la langue française aux femmes enceintes le... 18... — Il fait paraître le... 18... une brochure dans laquelle il pose les jalons de l'unité allemande appliquée au Maroc — et meurt enfin d'apoplexie à Berlin le... 18... Réveillé en sursaut par douze clairons français qui passent sous ses fenêtres sur l'air de : As-tu vu la casquette, la casquette...

IO CENTIMES





SEPTENNAT Ier

DÉSIRÉ-

NOEL-FORTUNÉ

célèbre gouvernement français, né à Versailles, le 19 novembre 1873.

Il avait été conçu dans la nuit du 24 mai précédent par dame Stéphanie Zoé ORDRE MORAL, qui le mit au monde six mois plus tard dans d'atroces douleurs intestinales.

L'enfant fut apporté à l'Assemblée, qui le trouva très gentil; mais lorsqu'il s'agit de déclarer quel en était le père, dame Zoé ORDRE MORAL fut très empêchée.

Elle eût presque pu répondre, comme la fameuse figurante des Bouffes : « *C'est des messieurs que je ne connais pas.* »

Effectivement, dans la nuit du 24 mai précédent, dame Zoé Ordre moral s'était laissé lutiner par tant d'amants d'âges, d'opinions et de partis différents, qu'il lui eût été bien difficile de savoir lequel d'entre eux l'avait rendue mère.

Dans cette nuit d'amours effrénées, légitimistes, orléanistes et bonapartistes, conservateurs, trembleurs et farceurs, avaient tous à la fois couvert Zoé de caresses les plus tendres; si bien que le 19 novembre on fut obligé d'inscrire l'enfant: de père inconnu. On convint seulement que tous l'adopteraient comme leur fils.

Seuls, les républicains n'avaient pas été du fameux souper fin du 24 mai, pendant le dessert duquel la vertu de dame Zoé Ordre moral avait si complètement sombré. Ils pouvaient donc récuser leur part de paternité.

D'ailleurs, le visage seul de l'enfant était une preuve de leur innocence; car le petit Noël-Désiré Septennat n'avait aucun de leurs traits.

Cependant, les républicains, pour ne point faire de scandale, ne se refusèrent pas à adopter le petit en collaboration avec ses nombreux pères.

Désiré Noël Septennat fut donc baptisé; on en confia la tutelle au maréchal de Mac Mahon, et M. de Broglie en fut nommé subrogé-tuteur.

Si l'on en croit l'histoire de cette époque, écrite par les feuilles bien pensantes; — et il faut bien croire celle-là, puisqu'il n'y en a pas encore d'autres, — la naissance du jeune Noël Septennat fut le signal pour la France de prospérités sans nombre.

La *Patrie*, le *Constitutionnel* et le *Figaro*, qui avaient constaté l'influence fatale du gouvernement de M. Thiers sur les recettes des magasins de nouveautés et les récoltes de toutes sortes, firent retentir les airs de leurs cris de joie en annonçant chaque matin que, depuis la naissance du

petit SEPTENNAT, le commerce reprenait à vue d'œil, que la température devenait plus clémente et que les cas de petite vérole diminuaient sensiblement.

Ces journaux consciencieux firent des prodiges pour pousser à la confiance.

Sous M. Thiers, ils avaient imprimé les déclarations de faillites en très gros caractères avec beaucoup d'alinéas, afin que cela fît plus d'effet et effrayât davantage.

Quelques-uns même inséraient de temps en temps, en tête de leur numéro, un avis ainsi conçu : « *L'abondance* » *des faillites, résultat inévitable des agissements du* » *sinistre petit vieillard, nous oblige à ajourner à la* » *semaine prochaine la publication de notre roman-feuille-* » *ton.* »

Mais aussitôt que le petit SEPTENNAT eut poussé ses premiers vagissements, ils n'imprimèrent plus les faillites qu'en lettres microscopiques pour faire croire qu'il y en avait beaucoup moins.

Ils poussèrent des hurlements d'allégresse chaque fois qu'un étranger arrivait à Paris, essayant de prouver qu'à lui seul il faisait regorger tous les hôtels, et ne négligèrent pas un seul jour d'annoncer que, depuis la naissance du petit Noël SEPTENNAT, les nouvelles des récoltes qui arrivaient de province étaient des meilleures.

Une fois bien installé, Fortuné SEPTENNAT se mit en devoir d'organiser son existence ; son subrogé-tuteur, M. de Broglie, en attendant la confection des lois constitutionnelles desquelles s'étaient chargés quelques-uns des pères adoptifs du petit, supprima une quinzaine de journaux par jour.

Uniformément ça se trouvait être des journaux républicains, ce qui a fait penser depuis qu'il n'en tirait pas les noms au hasard, le matin, dans un chapeau.

Un instant, on crut que Noël SEPTENNAT, organisé en

pouvoir régulier et fort, allait se passer du secours de l'état de siège que l'on considérait généralement comme un expédient des gouvernements mal calés, il n'en fut rien ; le subrogé-tuteur de Fortuné SEPTENNAT persista à se servir de cet outil d'un maniement facile et qui tient si bien lieu, à lui tout seul, de la discussion et de l'équité, des juges et de la justice.

M. de Broglie, en subrogé-tuteur zélé, ne négligea rien pour assurer le repos de son pupille.

Il présenta et fit adopter une loi qui lui accordait le choix des maires dans toute la France, et lorsqu'il fut armé de ce casse-maire mécanique d'une grande puissance, il pulvérisa chaque matin dans l'*Officiel* quelques douzaines d'officiers municipaux qui n'avaient d'autres droits à leur écharpe que de la tenir de l'estime de leurs concitoyens.

Ces mesures attirèrent bien au subrogé-tuteur de Désiré SEPTENNAT quelques vives interpellations ; mais M. de Broglie, qui s'était fait signer des absolutions en blanc par la majorité de la Chambre, s'en tira toujours victorieusement.

Cependant les choses ne tardèrent pas à se présenter sous un jour nouveau et même assez imprévu.

D'un côté, on vit les républicains prendre le SEPTENNAT très au sérieux quoiqu'ils ne l'eussent pas fait, tandis que, de l'autre, on vit les vrais papas bariolés du petit commencer à lui manquer de respect, et imprimer dans leurs feuilles qu'ils avaient toujours compris que le SEPTENNAT ne devait vivre que juste le temps qui leur serait nécessaire pour le remplacer par une royauté à leur convenance.

C'est alors que le vrai tuteur du petit SEPTENNAT, le maréchal Mac Mahon, prit la parole et déclara qu'il n'était pas assez profond politique pour comprendre que *sept ans* pût signifier, au choix des partis : *trois semaines* ou *dix-sept mois ;* qu'il avait reçu le pouvoir pour sept ans, et que

pendant sept ans, il ferait respecter « *l'ordre de choses établi.* »

Cette sortie fit faire un nez énorme aux papas adoptifs du petit Septennat, mais ne les convainquit point.

Ils furent obligés de ronger leur frein ; mais leur mauvaise humeur ne fut guère dissimulée, et ils se dirent entre les dents que si l'épithète de « *Bayard des temps modernes* » était à refaire, ils se retourneraient plus de quinze fois la langue dans la bouche avant de parler.

Pendant ce temps, les républicains commençaient à rire dans leur barbe. Eux qui avalaient sans sourciller la purée septennale qu'ils n'avaient pas préparée, avaient bien un peu le droit de trouver amusant que ceux qui l'avaient fait cuire n'en voulussent plus manger.

Furieux, les papas du petit Septennat ne tardèrent pas à laisser poindre de nouveau leur mauvais vouloir; ils firent tant et si bien que les républicains durent, en mars 1874, interpeller encore M. de Broglie, le subrogé-tuteur, pour lui demander si, oui ou non, le Septennat était sérieux pour tout le monde, ou bien si eux, les républicains, devaient continuer à respecter l'enfant pendant que les royalistes ne se gênaient pas pour en rire.

M. de Broglie répondit à la question par un de ces discours qui prouvent les profondes ressources de la langue française. Personne ne comprit rien à l'explication du subrogé-tuteur.

Au milieu de cette obscurité, les légitimistes lancèrent un pétard qui fit le meilleur effet, en déclarant que le Septennat avait été créé et mis au monde pour tenir le trône chaud à Henri V, et qu'il devait se tenir prêt à quitter la place aussitôt que le Roy « *frapperait à la porte.* »

Cette théorie ne fut pas du goût du tuteur en titre Mac Mahon, qui se montra peu friand de ce rôle de domestique

préparant les feux, en attendant le retour de ses maîtres ; aussi, quelques communiqués assez verts vinrent s'abattre sur les feuilles qui s'obstinaient à traiter Fortuné Septennat comme un bouche-trou.

Il semblait donc que le Septennat I[er] — consolidé par les lois constitutionnelles dont on l'enveloppa peu après — dût se fortifier peu à peu et arriver sans encombre à la limite de sa vie, fixée à l'année 1880.

Mais, de même que les flots, les tuteurs de Septennats sont changeants ; et M. Mac Mahon ne tarda pas à compromettre l'existence de Septennat I[er] en essayant de l'allonger.

Rien n'éreinte davantage une chose construite pour durer sept ans, que de vouloir la faire durer vingt-cinq. Le Guibollard des temps modernes en fit, à ses dépens, la triste expérience.

M. Mac Mahon avait résisté aux monarchistes coalisés qui voulaient que les sept années de Septennat I[er] fussent finies en six mois — ou plutôt selon leurs besoins.

C'était bien.

Mais il voulut plus tard résister aux républicains qui voulaient honnêtement que Septennat I[er] fît tout simplement son temps, et rien que son temps.

C'était mal.

Comptant, un peu légèrement, que de nouveaux députés lui voteraient d'emblée la rallonge désirée, sous la forme d'une dictature viagère — et peut-être héréditaire, qui sait ?... — M. Mac Mahon renvoya brutalement (mai 1877) la Chambre qui refusait de se prêter à cette opération.

Mais le pays (octobre 1877) réélut ces mêmes députés donnant ainsi clairement à entendre à M. Mac Mahon qu'il n'était pas de ceux que l'on désire garder une minute de plus que le temps pour lequel on s'est engagé.

Cet accueil peu empressé froissa le maréchal qui, déses-

pérant d'allonger, de gré ni de force, SEPTENNAT Ier, se décida à le raccourcir.

Le 30 janvier 1879, il donna sa démission et SEPTENNAT Ier mourut subitement à l'âge de cinq ans deux mois et onze jours.

Ce qui prouve que les hommes devraient bien se déshabituer de la manière ridicule de donner aux enfants et aux choses des noms qui, souvent, ne leur vont plus une fois qu'ils sont grands.

Rien de bête, par exemple, comme d'appeler : BLANCHE une petite fille qui aura peut-être la peau noire; FRUCTUEUX un petit garçon qui peut ressembler plus tard à Albert Wolff, et SEPTENNAT un machin qui peut être démoli au bout de quinze mois.

Au physique, SEPTENNAT Ier était, en somme, un petit être assez rachitique et très mal conformé, comme tous les enfants qui sont faits de mauvaise volonté.

A SEPTENNAT Ier succéda naturellement SEPTENNAT II, qui doit finir le 30 janvier 1886 (nous avons dit : « *qui doit* ») et que nous trombinoscoperons à son tour, ainsi que les suivants.

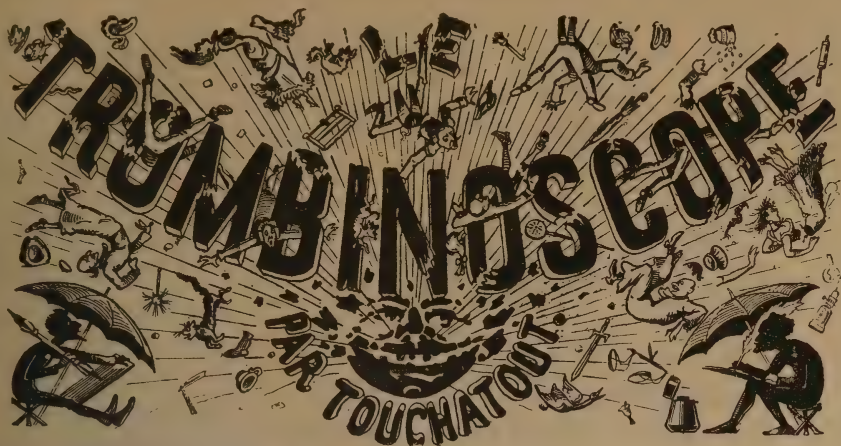
S'ils se mettent à aller trop vite, nous en mettrons quatre ou cinq dans le même fascicule.

Novembre 1881.

NOTICE D'OUTRE-TOMBE

Après sa mort, SEPTENNAT Ier a été jeté dans le trou où l'on met les vieilles lunes, qui l'ont vu arriver avec une certaine curiosité. — Elles, qui toutes ont fait scrupuleusement leurs 28 jours, trouvent très cocasse un Septennat de cinq ans. — Depuis ce temps, elles ne cessent de le blaguer tous les jours à ce propos, et affectent de l'appeler : QUINQUENNAT, ce qui est pour SEPTENNAT Ier le comble de l'humiliation.







MARET

HENRY

journaliste et homme politique français, né le 4 mars 1838 à Sancerre (Cher). Une circonstance banale et qui se produit très souvent dans la vie domestique eut pourtant une influence capitale sur l'existence d'Henry Maret.

La cheminée de la chambre dans laquelle il vint au monde fumait.

On avait été obligé d'ouvrir la fenêtre quelques instants avant la délivrance de sa mère.

En entrant dans la vie, Henry Maret eut froid.

Depuis, il ne s'est jamais réchauffé.

Quelques biographes font d'Henry Maret un des membres de la famille des Bassano, famille à laquelle les différents empires qui ont crevé sur la peau de la France durent un assortiment abondant de sénateurs et de chambellans.

Il n'y a pas de déshonneur à descendre des Bassano, surtout lorsque, comme Henry Maret, on peut au contraire prouver qu'on en remonte.



Commencées à Sancerre et terminées à Bourges, les études d'Henry Maret furent remarquables.

Doué d'une intelligence très vive et d'un tempérament très frileux, il travaillait, lisait, apprenait par cœur, traduisait, commentait, jusqu'à ce qu'il eût la tête en feu, afin de pouvoir se chauffer les mains en les posant sur son front.

Pourtant, on raconte qu'il faillit être *retoqué* à son baccalauréat ès sciences parce que, — tout entier au supplice éternel de sa vie, — à cette question d'un examinateur :

— Qu'est-ce qui produit le froid ?

Il répondit :

— Ce sont les imbéciles qui ne ferment pas leurs portes.



Très pauvre, — et même sans aucune autre ressource que sa parenté avec les puissants Bassano dont il n'eut pas un seul instant l'idée de se faire le Molinari, — Henry Maret vint à Paris où il eut des commencements effroyables.

Il se fit employé de bureau, non pas qu'il aimât ce métier !... mais parce qu'il avait entendu dire que l'on était très bien chauffé.

Ce fut à l'Hôtel de Ville qu'il entra.

Dire qu'il y fut un expéditionnaire modèle serait peut-être exagéré.

Outre que ses aspirations littéraires naissantes le portaient à faire rimer entre elles les colonnes de chiffres qu'on lui donnait à aligner, il jouissait d'une calligraphie si étrange que ses manuscrits étaient aussi illisibles que de l'Ignotus imprimé.

Faire des F mal bouclés, des H boiteux, des I qui se trouvent mal et des Q sans queue, est déjà un vice suffisamment rédhibitoire pour un employé aux écritures.

Et cela seul désignait Henry Maret pour un avenir plus que borné dans la bureaucratie administrative.

Mais il y avait autre chose de bien plus grave.

Maret avait déjà du talent; il s'occupait de littérature, ses chefs le savaient.

Et s'il est une chose que jamais les vieux culs-de-jatte montés sur vieux ronds de cuir n'ont pardonnée à leurs jeunes subalternes, c'est d'avoir de l'esprit en dehors des heures de bureau.



Maret était condamné par la liberté de son caractère artistique et la licence de ses jambages indomptables à flotter toute sa vie entre des appointements de 125 à 127 francs par mois.

Une double circonstance vint l'arracher à cette riante perspective de dîners à 26 sous et de faux-cols en papier :

D'abord, il avait fait recevoir, — après l'avoir fait recopier, cela va sans dire, — une pièce en trois actes et en vers par le directeur de l'Odéon.

Cette pièce était intitulée : *la Reine Vierge*.

Par parenthèse, elle ne fut pas jouée, M. de la Rounat ayant craint, dit-on, qu'on ne vît dans ce titre une allusion à la reine Isabelle d'Espagne.

Mais l'accueil primitif fait à son œuvre avait transporté de joie Henry Maret qui, se voyant déjà à la tête de soixante-quinze mille... calorifères de rentes, était tout disposé à envoyer promener l'Hôtel de Ville.



Une seconde circonstance qui se présenta presque simultanément eut raison de ses dernières hésitations.

Un matin, comme il arrivait à son bureau, il y trouva installé un vieux bonhomme à lunettes, envoyé par le préfet, qui lui présenta une feuille de papier blanc réglée en lui disant :

— Vous me remplirez ça de bâtons pour demain matin.

Stupéfaction de l'auteur de la *Reine Vierge*, qui apprend que le gouvernement a ordonné des leçons d'écriture à tous les employés de l'Hôtel de Ville dans son cas.

Henry Maret fut humilié.

Il n'y avait pourtant pas de quoi, car il avait à cette époque pour collègues à la Ville : Rochefort, Gabriel Guillemot et Arthur Arnould, qui tous avaient des pleins et des déliés encore plus macabres que les siens, et qui tous également ont prouvé depuis que l'on peut écrire très mal en fin et très finement en gros.

Maret quitta donc l'Hôtel de Ville — ou pour mieux dire demanda un congé illimité, qui dure encore.

Le jour où le nouveau député de Paris ne serait pas réélu, il pourrait, à la rigueur, redemander sa place et rentrer à la Ville.

Ce ne serait pas gai ; mais ça vaudrait encore mieux que d'entrer au Sénat.



Jusqu'en 1868, Henry Maret ne s'occupa guère que de littérature. Il publia quelques volumes de nouvelles, de romans, et un grand nombre d'articles fantaisistes dans divers journaux.

Cette période de sa vie fut certainement la plus aride ; mais, enfin, la réputation venait, et s'il n'eût, chaque année, englouti des sommes relativement folles en achats de charbon de terre, de poêles de tous les modèles, de cravates ouatées et de chaussures fourrées, il eût certainement pu vivre assez à l'aise.



Vers 1868, Henry Maret se lança dans la politique.

Il ne l'aimait pas plus que ça.

Mais, comme il entendait dire partout autour de lui, au moment du réveil républicain :

— Ça va chauffer !

Il se jeta tête baissée dans un mouvement qui promettait tant de calorique.

Ce ne fut d'ailleurs pas une mauvaise idée.

Vite remarqué à la *Presse Libre*, au *Rappel*, à la

Réforme, à cause de la netteté de ses principes et de l'élégance aimable et familière de son style fort pur, Henry Maret devint bientôt un des champions sur lesquels la cause républicaine pouvait le mieux compter.



La débâcle impériale — (remettez le couvercle S. V. P.) — la chute de Napoléon III — (couvrez-vous!...) — les malheurs de la France — (découvrons-nous!...) — montèrent le diapason de l'écrivain de pas mal de vibrations.

Et M. de Gallifet, rentrant à Paris en mai 1871, le trouva collaborant ou ayant collaboré aux journaux : le *Mot d'Ordre*, la *Commune* et l'*Action*.

Pour le futur ami de Gambetta — seconde manière — cela suffisait amplement.

Traduit devant le conseil de guerre, Henry Maret fut condamné à cinq ans de réclusion, qui furent commués en quatre mois de détention.

Le vaillant écrivain, exténué par les fatigues de sa prévention, était alors si malade que le gouvernement paternel de M. Thiers pensa que quatre mois de prison *suffiraient*.



Ils ne suffirent pas.

Doué en somme d'une constitution de fer, sous une apparence frêle et souffreteuse, Henry Maret sortit des oubliettes de l'opportunisme plus ardent et plus vivace que jamais.

A la *Constitution*, au *Corsaire*, à l'*Avenir national*, et plus tard aux *Droits de l'homme*, à la *Lanterne* et au *Radical*, dont il est aujourd'hui le rédacteur en chef, le public le retrouva grandissant à vue d'œil en talent et en popularité.

Pendant cette dernière période, il attrapa encore, de l'ordre moral, deux jolis mois de prison, compensés d'ailleurs par une recrudescence d'autorité, un mandat de conseiller municipal et enfin un siège de député, emporté brillamment en août 1881 dans le XVII[e] « repaire » de Paris par 14,608 voix.

Henry Maret est donc pour le parti républicain un homme nouveau, un homme tout neuf; en un mot, un de ceux sur qui, seuls, la République peut sérieusement faire fonds puisque, seuls, ils sont encore intacts et que, seuls, ils ne sont pas cariés par le contact des corrompus de l'opportunisme.

Le programme politique d'Henry Maret est du plus sévère radicalisme, ses engagements sont formels, sa loyauté incontestée.

Avec cela on va loin... si on ne se laisse pas en chemin *éponger* par des *groupes*.

Ah! dam!... c'est que les *groupes* nous en ont déjà tellement *épongé*, qu'il faut bien les craindre; tout au moins les signaler.

Si les principes intransigeants d'Henry Maret sont sans aucun alliage opportuniste, son talent d'écrivain n'est pas moins pur.

Son style châtié, mais sans raideur ni manière, est d'une netteté incomparable.

Une pointe d'humour — et d'humour d'excellent ton toujours — donne à ses articles, très serrés cependant comme discussion, un charme auquel personne n'échappe — pas même ceux qu'il maltraite.

Maret, à notre avis, est au premier rang des publicistes à qui demain appartient.

Hier a pu être aux violents, parce qu'hier c'était la mêlée et la démolition. Demain est aux persuasifs, parce que demain sera la reconstruction et la mise en ordre.

Et Henry Maret, par sa fermeté calme, son tempérament d'écrivain robuste et pénétrant, est un persuasif dans toute la force du terme.



Au physique, Henry Maret n'est pas positivement ce que dans la *gomme* on appelle un galbeux.

Nous avouerons même que, vu à quinze pas par un tranquille bourgeois du Marais qu'affolent les meetings, il a quelque chance d'arracher à ce dernier ce cri du... ventre:

— Brrr!... en voilà un qui a bien une tête à guillotiner les capitalistes!...

Le fait est qu'Henry Maret, avec son teint pâle, ses longs cheveux noirs, sa grande barbe, son ramassement de frileux, ses deux paletots boutonnés sous lesquels on ne peut apercevoir ni la blancheur de son linge ni celle de son âme, n'a pas absolument l'air d'un homme qui passe sa vie à conduire le cotillon dans les salons de l'avenue de Villiers.

Mais, approche, bon bourgeois!... n'aie pas peur!... approche encore. C'est à deux pas qu'il faut voir l'ogre.

Et alors tu verras le monstre avec ses traits fins, spirituels et doux, son œil — son œil surtout — plein de loyauté, de charme et de bonté.

Ah!... bon bourgeois! si Maret était l'homme de ses cheveux, tu serais peut-être excusable de trembler; mais Maret est l'homme de son œil. Tu peux retourner rassurer ta famille.

Nous l'avons dit: Henry Maret est frileux, frileux jusqu'au comble.

Se faire jouer au théâtre et obtenir un four était son idéal,

Pouvoir se promener les pieds dans ses poches, son rêve,

Se pelotonner dans sa candidature pendant qu'on la chauffait, sa toquade.

Henry Maret pousse la frilosité jusqu'à l'aberration, au point même de se rendre grotesque:

Il avait un tailleur qui l'habillait très bien.

Mais comme ce tailleur s'appelait Godefroid, il l'a quitté et est allé se faire fagoter chez... Godchau!...

Novembre 1881.

NOTICE COMPLÉMENTAIRE

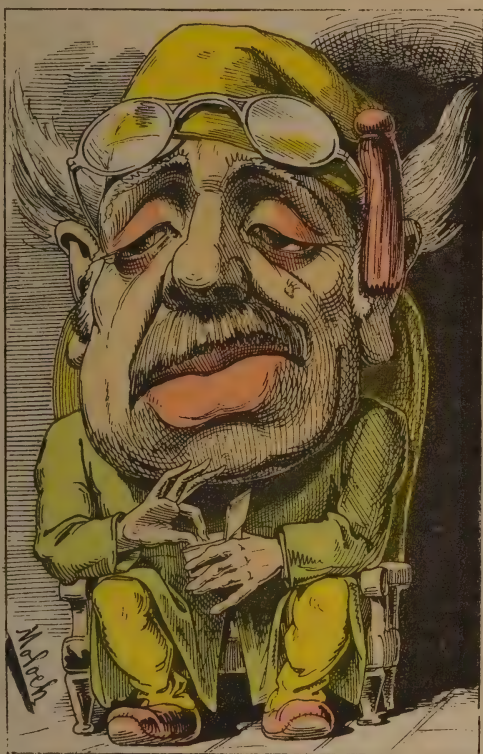
Dates à remplir

PAR LES COLLECTIONNEURS DU *TROMBINOSCOPE*

Henry Maret — quoique cela ne soit pas prévu dans son mandat impératif — dépose le... 18... à la Chambre un projet de loi frappant de la déportation dans une enceinte fortifiée toute personne se servant d'un éventail à une distance de moins de 15 mètres d'un autre être animé. — Le... 18..., il demande que l'on oblige les Compagnies de chemins de fer à chauffer jusqu'aux impériales de leurs wagons. — Le... 18..., il propose également à la Chambre d'augmenter de 245 jours la période caniculaire. — Et le... 19..., après avoir expressément recommandé que l'on soumette son corps à la crémation, il meurt en s'écriant: « Enfin!... je vais peut-être avoir chaud une fois!... »

10 CENTIMES





COCU

THÉOPHILE-HYACINTHE

citoyen français, né à Corneville-sur-Risle (Eure), le 11 février 1828.

Un mauvais génie, sous les traits d'un de ses oncles, lui jeta un sort la veille de sa naissance. Voici dans quelles circonstances :

La mère de Théophile étant sur le point d'accoucher, l'oncle en question venait chaque soir voir s'il y avait du nouveau.

Le 10 février, la veille du grand événement, il vint comme d'habitude, sonna et demanda en riant à la sage-femme :

— Eh bien! et mon petit neveu.., où est-il?...

La sage-femme répondit :

— Monsieur... nous l'attendons; mais il n'est pas encore né.

— Tant mieux pour lui, reprit l'oncle en s'en allant; mais il se rattrapera plus tard.

Sur le moment, on ne fit pas grande attention à la prédiction fatale que l'oncle avait glissée à l'aide d'un affreux calembour; mais depuis, les amis de Théophile ont bien reconnu que sa réponse méphistophélique n'était pas aussi insignifiante qu'elle avait pu le paraître au premier abord.

L'enfance de Théophile n'offrit rien de remarquable.

Appartenant à une famille aisée, il fit d'assez bonnes études, sortit du collège à peu près instruit, fit un peu son droit en amateur et vécut jusqu'à vingt-cinq ans de la pension que lui servait son père et à laquelle il avait même ajouté quelques dettes.

A cette époque, il hérita de ses parents, qui venaient de mourir le laissant possesseur d'une assez jolie fortune.

Le premier soin de Théophile, en se voyant libre, riche et jeune, fut de rompre avec toute espèce d'occupation sérieuse et d'arranger sa vie en célibataire cossu.

Par malheur pour lui, la France, à cette époque, entrait en plein dans la période impériale qui commençait déjà à resplendir dans toute l'impureté de ses mœurs et dont l'épanouissement complet devait bien vite inonder de joies faciles et de plaisirs malsains toute la génération des

jeunes hommes qui avaient eu le guignon de naître vingt années avant le glorieux bombardement de la maison Sallandrouze.

Lesté d'un fort joli porte-monnaie, Théophile entra le cœur léger dans cette existence interlope qui a la jouissance matérielle pour base, l'indifférence morale pour programme et le gâtisme pour résultat.

Théophile passa réglementairement par toutes ces phases obligées de la vie libertine et sans but.

Ne se sentant pas stimulé par le besoin, puisque son argent le mettait à même de satisfaire ses désirs, vivant au milieu d'une jeunesse corrompue, oisive et sceptique dont il partageait les plaisirs, n'ayant sous les yeux que le spectacle débilitant d'une société faite de viveurs, d'escrocs, d'inutiles, de blasés, de pourris, de vendus et de catins, Théophile se trouvait isolé dans cette tourbe et absolument éloigné de tout ce qui eût pu réveiller en lui quelque reste de jeunesse, d'enthousiasme et de vigueur.

Il s'acoquina à cette existence de fainéant et de viveur; et pendant les dix années qu'il la mena, il ne trouva pas une seconde pour se demander si vraiment il ne restait pas autre chose sur terre pour un homme qui se respecte que le *grand seize* du café Anglais, les premières représentations de pièces à maillots et les centièmes de faveurs d'une cabotine mise en société anonyme.

A ce petit jeu, il perdit en moins de dix ans argent, santé, courage, dents, cheveux, muscles, etc..., etc..., etc...

Et il se réveilla un beau matin, à trente-six ans, ruiné, goutteux, ventru, blême, ravagé, éteint, sans métier, sans

courage, sans foi, sans opinion, incapable de quoi que ce fût, triste épave du vice, invalide du libertinage, devant à son tapissier, à son chemisier, au docteur Ricord, etc., etc.; enfin, cet être jeune encore, mais flétri, décoloré, que les pères de filles à marier appellent complaisamment un « *homme mûr*, — *un garçon qui a jeté sa gourme* », et que nous appelons, nous, une charogne précoce.

Qnand Théophile se vit à bout de ressources, quand il sentit les secondes atteintes d'une gastrite qui lui avait coûté assez cher pour être chronique, lorsqu'enfin, ayant jeté les yeux en arrière, il constata qu'il avait parcouru la première partie d'une existence pendant laquelle il s'était consacré à son bonheur personnel, il pensa qu'il était de son devoir de vouer la seconde moitié de sa vie au malheur d'une autre personne.

Il se mit donc en quête d'un mariage convenable et ne tarda pas à trouver le beau-père de ses rêves; car, ainsi que nous l'avons indiqué sommairement tout à l'heure, notre société fourmille de ces honorables pères qui ne voient dans la vie crapuleuse et l'impuissance prématurée de leur futur gendre qu'une garantie de plus contre les « entraînements des passions » (cliché).

Grâce à l'appui de quelques-uns de ses camarades d'orgie, Théophile obtint une place assez lucrative dans une compagnie financière de récente fondation, une sorte de sinécure, car Théophile était absolument incapable de gagner quinze cents francs par an.

De plus, par la haute protection d'une dame très bien lancée depuis dans la diplomatie et dont il avait été dans le temps demi-quart de douzième d'entreteneur, Théophile

avait obtenu un certain ordre étranger du *grand Paroutatchia d'or de la Mistalagoulatrombie* qui faisait un excellent effet à sa boutonnière.

De nombreux onguents, onze fausses dents, une teinture de cheveux assez solide, une ceinture compressive, complétaient l'ensemble et faisaient de Théophile un prétendu high life dont les charmes subjuguèrent M. Cornudin, père d'une jeune Adèle de 17 ans.

Ce qui avait surtout séduit M. Cornudin, c'était le cordon rouge du *grand Paroutatchia de la Mistalagoulatrombie* de son élégant futur gendre.

Théophile lui en fit avoir un pareil, et le mariage se fit.

Mlle Adèle Cornudin n'était point positivement une mauvaise personne. Un peu benoîtonne peut-être, comme toutes les filles de ce monde et de cette époque; mais pas vicieuse.

Un brave garçon de 22 ans eût pu en faire une honnête femme et une bonne mère de famille.

Seulement, au bout de quinze jours, quand elle se vit accolée pour toute sa vie à cet à-peu-près d'homme qui se démontait le soir en se couchant; à cet être morne qui n'avait ni esprit, ni cœur, ni nerfs; à ce produit honteux de la décadence qui ne trouvait jamais pour les belles actions et pour les lâchetés ni un éclair d'enthousiasme, ni un mouvement d'indignation; ah! alors Adèle lança à son époux un regard de mépris et de dégoût qui promettait bien des choses.

Hâtons-nous de dire que toutes les choses promises ont été tenues largement. Nous ne nous amuserons pas à énumérer ici les coups de canif dont la femme de Théophile a

jugé bon d'illustrer son contrat de mariage depuis quinze ans. Là n'est pas la question.

Ce qu'il importe surtout d'établir, c'est que Théophile, comme la majeure partie de ses confrères, n'est pas une victime intéressante.

Il appartient à la catégorie nombreuse de ces hommes qui, se mariant soit par lassitude du libertinage, soit par raison, soit par intérêt, doivent se dire le matin de la noce :

— Ma femme me trompera bien si elle ne me trompe pas.

Ceci explique pourquoi on a pris l'habitude de rire d'un accident qui est peut-être le plus terrible de tous.

Et l'on a bien raison.

S'il faut plaindre l'honnête homme qu'une gueuse trahit, jamais en revanche rien ne sera plus risible que de voir cocufier un vieillard imbécile ou un débauché impuissant qui aura trouvé drôle d'associer pour la vie à ses catarrhes chroniques ou à ses spasmes hideux de libertin vidé, quelque belle fille robuste et fraîche à qui tout dit et redit dans la nature que le pansement d'un cautère n'est pas l'idéal du véritable amour.

Au physique, Théophile est un cocu superbe : le cocu complet dans tout l'épanouissement de sa mauvaise graisse jaune.

Théophile sait-il qu'il est cocu? l'ignore-t-il? Peu importe.

Du reste, il a presque autant l'air de le savoir que de l'ignorer, tant sa figure est placide, tranquille et vide de toute expression de dignité.

Théophile est-il un cocu complaisant, un cocu résigné, un cocu malgré lui, un cocu ignorant, un cocu passif, un cocu effronté?

Personne ne le sait; mais, à coup sûr, c'est un cocu renforcé.

Il traîne, à côté de sa femme, ardente et jeune encore, son existence terne, plate et desséchée, soignant de son mieux ses douleurs d'estomac et les restes, sans cesse renaissants, des accidents de sa jeunesse déréglée.

Il n'a pas d'enfants, bien entendu; sa vie est sans but, son cœur sans élans, son cerveau sans éclairs, ses muscles sans ressorts, ses os sans moelle, son âme sans croyance.

Il a gâché sa vie au début et n'a plus rien à attendre d'elle.

Cocu avéré, cocu insensible, cocu grotesque, cocu piteux, il n'est plus bon à rien sur la terre qu'à tenir tout grand ouvert, au-dessus du canapé où madame le cocufie à l'heure et à la course, le parapluie protecteur de son nom, à l'abri duquel la compagne de sa vie le livre à la risée du monde.

Novembre 1881.

NOTICE COMPLÉMENTAIRE

Dates à remplir

PAR LES COLLECTIONNEURS DU *TROMBINOSCOPE*

Théophile continue son existence semée de dépuratifs et d'accidents conjugaux. — Enfin, il meurt le... 19... en pleine renaissance républicaine, alors que les hommes ont pris le sage parti de s'unir, fermes, ardents et sains, à des filles honnêtes, aimantes et pures, afin d'éviter que, dans leur ménage, le mari se mette à tisonner la dernière bûche de son foyer, juste au moment où la femme fait flamber le premier fagot du sien.

10 CENTIMES





PRESSE

CLAIRE-CONSTANCE-VICTOIRE

le plus puissant engin de discussion, la plus cruelle ennemie de l'Ignorance, née en France au xve siècle.

Elle est fille du Progrès et de la Pensée, et eut pour parrain le Libre-Examen et pour marraine la Vérité.

A cette époque, ces quatre personnages étaient assez mal vus d'une vieille société qui ne se tenait encore à peu

près debout qu'en s'appuyant sur le Fanatisme et la Routine.

Aussi la jeune enfant fut-elle, en sortant de ses langes, assez mal accueillie par les puissants du jour dont elle menaçait de faire rentrer sous terre la puissance et le prestige usurpés.



Ne pouvant anéantir l'enfant, les classes dirigeantes et exploitantes de l'époque voulurent du moins s'en attribuer la direction exclusive, afin d'éviter qu'elle ne bouleversât une société, horriblement organisée, il est vrai, mais dans laquelle deux ou trois centaines de privilégiés s'étaient mis fort à leur aise.

On vit donc la Presse, à son début, soumise à des règlements-carcans qui nous ont semblé si extravagants jusqu'à la création de l'état de siège.

Cependant, nous devons convenir que les lois qui la régirent pendant ses premières années étaient d'une extrême simplicité. Une peine unique: la peine de mort, était édictée, sous François I[er] et Henri II, contre les auteurs qui publiaient des livres sans l'autorisation de la Faculté, et contre les libraires qui les éditaient.



Un peu plus tard, on songea à améliorer le sort de la Presse, ou du moins à faire semblant de le modifier, ce qui était alors, et est encore aujourd'hui synonyme dans l'esprit des législateurs qui croient avoir été très généreux envers les gens qu'ils fouaillent, du moment qu'ils changent le fouet de main et en remplacent la mèche.

L'Hospital fut le premier de ces bienfaiteurs de la Presse; il substitua à l'autorisation préalable de la Faculté celle du roi.

Par cette mesure, la Presse se trouva soulagée juste dans la proportion d'un prisonnier dont on remplace le gardien par un geôlier.

Sous cette nouvelle et bienfaisante législation, la Presse continua à compter de nombreux martyrs.

Le Breton ayant écrit trois pamphlets sur la misère du peuple fut pendu le 22 novembre 1586.

Jarrige, Chefbobin, Chapmartin furent également envoyés à la potence en 1610 pour un crime semblable.

Le poète Durant, et les frères Patrozzi, qui avaient traduit son ouvrage, furent roués le 1er juillet 1618.



Nous passons un grand nombre des victimes de cette époque bénie où l'on suspendait au bout d'une corde presque autant d'écrivains que l'état de siège de 1875 suspendait de journaux en deux mois.

En dépit de ces procédés, la Presse ne se décourageait pas, au contraire, et devant tant de vigueur, le pouvoir fut obligé de faire quelques économies de cordes.

Il appartenait à Richelieu de reprendre les bonnes habitudes un instant négligées.

Ce ministre, vexé d'avoir été cruellement blagué par de petits écrits tintamarresques, fit sans peine ressusciter l'édit qui condamnait à mort les auteurs non en carte.

Ce fut ainsi que Rambeau et Larcher furent à leur tour pendus pour avoir publié l'*Ombre de Scarron.*

En 1728, la peine de mort en matière littéraire fut abolie et remplacée par la marque et les galères.

Sous prétexte de mansuétude, c'était une aggravation de peine puisqu'elle exposait les écrivains du XVIIIe siècle qui auraient la déveine de vivre jusqu'en 1875, à se rencontrer au bagne avec les bonapartistes banqueroutiers.

Cependant, tant de sévérités devenaient de jour en jour plus inutiles.

Les livres les plus scandaleux, les gazettes les plus intransigeantes s'imprimaient à l'étranger et s'infiltraient en France entre les doigts crispés des douaniers avec une abondance incroyable.

C'est ainsi que les ouvrages de Rousseau et de Voltaire pénétrèrent partout, importés de Suisse sous les jupons et dans les corsages de nos grand'mères.

Ne pouvant rien contre ce déluge, la Cour fermait les yeux et laissait faire.



Enfin 89 éclata. Pour la première fois depuis qu'elle était au monde, la Presse respira. La constitution de 92 consacra la liberté de discussion.

La Presse fut donc libre, mais pas longtemps.

Elle commit des abus, dit-on : — que celui qui peut répondre de ne pas déjeuner un peu trop fort après quinze jours de diète forcée lui jette la première pierre.

Bref, comme il y a toujours des gens qui guettent les affamés à leur première indigestion pour ne plus leur donner à manger du tout, sous prétexte qu'ils ont trop mangé à un repas, la liberté de la Presse fut de nouveau restreinte.



Nous ne parlerons que pour mémoire de la situation que lui fit Napoléon 1er, qui alla jusqu'à supprimer net tous les journaux, sauf les quatre qu'il faisait rédiger lui-même par ses aides de camp à poigne.

Cette façon cavalière de ne faire tinter qu'une cloche, et d'envelopper le battant de toutes les autres avec de gros paquets d'étoupes, a été jugée par l'histoire.

Depuis cette époque jusqu'au 2 décembre 1851, la Presse, continuellement ballottée entre les chartes libérales nouvelles dites: balai neuf, les avènements de ministères serre-frein, les révolutions, les réactions, etc., etc., subit de nombreuses et cruelles alternatives.

Louis XVIII monte sur le trône: la Presse est libre; il s'assied, elle ne l'est plus.

Charles X lui succède: la Presse est libre; à peine s'est-il installé, elle ne l'est plus.

Louis-Philippe met le pied sur les marches du trône: la Presse est libre. Le temps de poser son gros derrière sur le coussin, elle ne l'est plus.



La révolution de Février éclate, la Presse est libre. Juin arrive, elle ne l'est plus.

Nous ne connaissons qu'un seul régime qui ait l'honnêteté relative de ne pas commencer par dorer la pilule à la Presse: c'est le régime bonapartiste.

En arrivant, il lui met au cou sa grande main osseuse et crasseuse et l'étrangle.

Elle n'en est pas plus heureuse pour cela; mais au moins elle n'a ni la peine de se faire des illusions, ni le chagrin de les perdre.

Et franchement, quoique le bonapartisme ne soit pas de toutes les drogues monarchistes celle que nous avalons avec le moins de dégoût, nous nous demandons lequel est le plus révoltant de deux malfaiteurs dont l'un vous serre le nœud coulant tout de suite et dont l'autre vous le laisse flotter sur la nuque pendant quelques instants pour vous faire accroire qu'il vous essaie un foulard des Indes.

De 1851 à 1868, la Presse fut littéralement bâillonnée:

autorisation préalable, avertissements, communiqués, amendes, mois de prison, etc., etc.

Tout cela lui faisait un tel amas de choses lourdes sur la poitrine, que lorsqu'en 1869, Emile Ollivier la retira de là-dessous, on se demanda comment il se faisait qu'elle respirât encore.

Elle respirait pourtant — elle est vivace, la commère ! — et bien qu'elle ne fût allégée en somme que de l'autorisation préalable, son premier souffle fut si puissant, qu'il en décala le trône de *Vélocipède* père (Couvrez-vous!)

Le Quatre Septembre arriva. La Presse fut de nouveau délivrée. Peu de temps après, elle retombait de nouveau étouffée sous le plus inexorable des édredons : nous avons nommé S. M. état de siège.

Nous avons vraiment honte de chanter ainsi une chanson dont tous les couplets se ressemblent; mais est-ce que les événements ne devraient pas, eux aussi, avoir honte de nous forcer à répéter toujours la même chose ?

Récemment, on a essayé de préparer pour la Presse une nouvelle loi dont on disait le plus grand bien ; mais la difficulté de retrouver à la Bibliothèque nationale les textes exacts des édits de François 1er sur la matière a longtemps retardé sa mise en vigueur. Ces documents ont été retrouvés, et aujourd'hui la loi fonctionne.



Au physique, LA PRESSE est une belle personne, au maintien fier et dédaigneux, aux traits intelligents, à l'œil sévère, aux allures un peu frondeuses, il est vrai, mais pleines de courage et d'honnêteté.

Ne terminons pas sans constater qu'une certaine quantité de feuilles de joie, de feuilles infâmes, de feuilles vendues, s'offrent au public en se disant aussi la PRESSE.

Ces ordures s'affublent d'un nom qui n'est pas le leur, et parviennent parfois — c'est douloureux à dire — à déshonorer la vraie PRESSE dans l'esprit des gens trop nombreux qui jugent les bonnes choses d'après les mauvaises contrefaçons.

Dans tous les cas, en admettant même que ces entreprises scandaleuses, que ces boutiques de chantage, que ces bazars interlopes où des écrivains vendent leur foi et leur talent, soient ce que l'on appelle les mauvais côtés de la PRESSE, il ne faut pas oublier de dire que ces mauvais côtés, ces côtés véritablement honteux, sont les seuls qu'aient toujours encouragés et protégés les gouvernements despotiques.

La PRESSE — ceci est scrupuleusement exact — n'a jamais été frappée dans ce qu'elle a de malsain et d'immoral, au contraire ; mais, en revanche, les coups dont elle souffre ont toujours porté sur ce qu'elle a de bon, de viril et de bienfaisant.

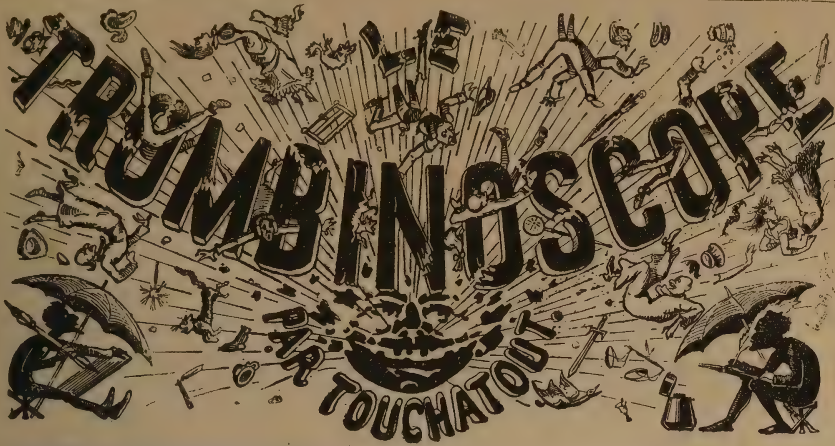
Novembre 1881.

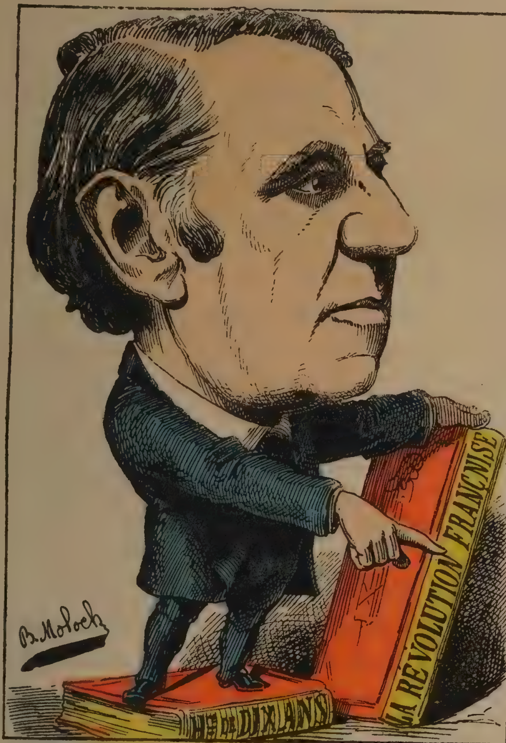
NOTICE COMPLÉMENTAIRE

Dates à remplir

PAR LES COLLECTIONNEURS DU *TROMBINOSCOPE*

La Presse, après avoir échappé par miracle au lasso que lui avaient jeté M. de Broglie et consorts, et s'être traînée pendant quelques années entre les mains des opportunistes qui la maltraitent un peu moins — mais pas beaucoup, — commence à revenir à elle le... 18..., à la suite d'une loi libérale (???) qui ne lui attache plus aux mains, au cou et aux jambes que 78 articles pleins de chevilles, de vis et de boulons garnis de leurs contre-vis, contre-boulons et contre-chevilles. — Elle est à demi délivrée de cet arsenal par une nouvelle Chambre républicaine, le... 18... — Elle a bien à supporter encore quelques menus déboires dont elle triomphe à la longue à force de courage, de patience et de renouvellements de députés. — Enfin, elle meurt le..., mais ce n'est pas la peine d'en parler, car le jour où elle meurt, c'est que tout meurt : vérité.... justice... droit... foi... monde !... Et alors on n'a plus besoin d'elle.





LOUIS BLANC

JEAN-JOSEPH

homme politique français, né à Madrid le 28 octobre 1812, d'une famille française, qui n'avait pas eu toutes ses aises sous la Terreur ; ce qui ne l'empêcha pas de soutenir plus tard les principes de la Révolution.

C'est, d'ailleurs, le propre des hommes bien trempés de ne pas juger les choses d'après l'abus et de persister à trouver les chemins de fer plus commodes que les diligences, même après que quelqu'un des leurs a été blessé dans un déraillement.

A dix-neuf ans, juste à l'âge où le duc d'Aumale était nommé maréchal-de-camp, Louis Blanc, pauvre, se voyait forcé de donner des leçons de mathématiques pour vivre.

Il compléta néanmoins ses études et débuta bientôt dans le journalisme, après avoir été quelque temps clerc d'avoué.

Il collabora au *National*, puis à la *Revue républicaine*, qui fut bientôt supprimée par les lois de septembre 1835.



Louis Blanc collabora ensuite à plusieurs feuilles : la *Nouvelle Minerve*, le *Bon Sens* et la *Revue du progrès*.

Dans cette dernière feuille, il publia, en 1839, un article où les idées napoléoniennes étaient traitées avec tous les égards dûs aux principes sacrés d'une bande de voleurs à la tire.

L'article parut le 15 août et de très mauvais goût à quelques badinguistes en herbe de l'époque.



L'écrivain y avait entassé tant de réflexions frappées au coin de la vérité, que le soir il le fut lui-même à celui de la rue Louis-le-Grand d'un nombre incalculable de coups de casse-tête anonymes, mais que l'on a reconnus quinze ans plus tard appartenir à cette catégorie vulgairement nommée : *horions piétrifiants*, qui devaient faire la fortune des pharmaciens du boulevard Montmartre.



C'est dans la *Revue du progrès*, en 1840, que Louis Blanc développa sa fameuse théorie de l'*Organisation du travail*, dont les vieilles perruques, qui s'imaginent remettre la société à neuf sans rien changer à la vieille, firent tant de gorges-chaudes.



Il faut convenir, du reste, que le principe inscrit par Louis Blanc en tête de son travail était bien fait pour stu-

péfier des bonnes gens qui s'entêtent à suivre le char du progrès monté dans une brouette qu'il veulent pousser eux-mêmes.

Louis Blanc disait : A chacun selon ses forces ; à chacun selon ses besoins !... Bien entendu, les figarotins de l'époque s'empressèrent de prendre la phrase à la lettre, comme ils devaient le faire plus tard pour celle de Proudhon : La propriété c'est le vol ; et ils ameutèrent contre Louis Blanc tout ce qu'il y avait d'imbéciles disponibles en France.



Nous n'avons certainement pas la prétention de faire dans le *Trombinoscope* un cours de socialisme, ni d'expliquer les principes de Louis Blanc ; mais il nous sera bien permis de dire que lorsque nous voyons un écrivain avoir le courage d'élever la voix en faveur du citoyen infirme qui n'est bon à gagner que trente sous par jour et qui a faim pour quatre francs, nous ne trouvons pas qu'il y ait positivement là de quoi se tordre de rire ni de crier à l'insanité.



Que cela paraisse une utopie aux gens qui pensent que tout est pour le mieux dans le meilleur des mondes quand un ouvrier gagne trois francs par jour pour nourrir six enfants, c'est possible ; mais quant à nous, aussi difficile que cela puisse paraître à organiser, nous croyons qu'en y mettant un peu de bonne volonté, il ne serait pas absolument impraticable que tout le monde pût manger pour un, même ceux qui ne pourraient travailler que pour la moitié d'un, puisque nous voyons tous les jours des propriétaires d'usines ne pas travailler du tout et manger pour cinq cent quarante-quatre.



Nous endurons cela très bien, et nous y sommes tellement faits, que lorsque l'on parle de modifier un peu cet état de choses, nous crions comme des aveugles, dans le *Constitutionnel*, que l'on veut saper les bases de la société

sans avoir seulement l'idée de nous demander un seul instant si la société, qui fonctionne on ne peut plus mal sur ces vieilles bases-là, aurait quelque chose à perdre à s'en fabriquer des neuves.



La réputation de Louis Blanc s'accrut énormément après son *Histoire de dix ans* et l'*Histoire de la Révolution française*, dont le premier volume annonçait hardiment l'avènement du socialisme.



En 1848, Louis Blanc fit partie du gouvernement provisoire. Il prit l'initiative de l'abolition de la peine de mort en matière politique, et proposa la création d'un ministère du *Progrès*.

L'abolition de la peine de mort fut votée (oh ! ces buveurs de sang !...) ; quant au ministère du *Progrès*, il obtint à peu près le succès du *Tannhauser*.

Nous ne nous prononcerons pas à ce sujet ; le nom dont on baptise un ministère ne signifie pas grand'chose ; tout dépend de ce que l'on met dedans ; cependant, si l'on en juge d'après le titre : *Ministère du Progrès* valait bien : *Ministère des Cultes*.



On a attribué à Louis Blanc l'organisation des ateliers nationaux, à laquelle il fut complètement étranger.

On a beaucoup déblatéré contre cet expédient et les fameux vingt sous par jour que l'on donnait à deux cent mille travailleurs sans travail, pour faire des trous dans le Champ-de-Mars et les reboucher ensuite ; cela a duré trois mois, et on en avait par-dessus la tête.

Depuis, on a toléré dix-huit ans les *ateliers impériaux*, où un seul maréchal Vaillant touchait à lui seul le traitement de 15,000 terrassiers, et les bons bourgeois de la rue Saint-Fiacre disaient : ça nous coûte au moins aussi cher ; mais en donnant toute la somme à un seul individu,

on est sûr qu'il ne fera pas de rassemblement autour de la porte Saint-Denis.



Louis Blanc fut élu représentant du peuple à la Constituante. Compromis dans l'affaire du 15 mai, il passa en Angleterre où il continua ses travaux littéraires.



Après la guerre de Prusse, Louis Blanc a été envoyé à l'Assemblée nationale de Versailles par le département de la Seine qui lui a donné 220,000 voix environ ; ce n'est guère que 215,000 de plus que celles qui firent M. Gavardie député des Landes ; mais quand Louis Blanc monte à la tribune, M. Gavardie fait un tel tapage que les gens qui n'ont pas l'habitude de la Chambre croiraient volontiers que c'est ce dernier qui représente 215,000 électeurs de Paris et Louis Blanc quelques douzaines de paires d'échasses du département qui produit spécialement la tourbe.



Dès qu'il siégea à l'Assemblée, Louis Blanc ne cessa de réclamer un tas d'horreurs, telles que l'amnistie, la levée de l'état de siège, la liberté de la presse et la proclamation définitive de la République. Il fut toujours reçu par la droite comme une averse par une noce en rase campagne.

En 1876, Louis Blanc fut porté candidat au Sénat.

Fort heureusement, ça rata. Il ne fut pas élu, ce qui lui permit, quelques mois après, de l'être trois fois comme député.

Nous ne savons pas au juste si Louis Blanc s'était laissé imposer cette candidature ou si, de son propre mouvement, il avait brigué l'honneur insigne de recevoir de quelques dirigeants *gros imposés* mandat de représenter tout un peuple de petits contribuables.



Ce qu'il y a de certain, c'est qu'il est toujours fort heureux de voir un lutteur de cette trempe envoyé de préférence dans celle des deux assemblées qui émane directement de la nation.

C'est du haut de cette tribune seule que l'on a le droit de parler au peuple et au nom du peuple.



Nous ne voyons pas clairement quelle gloire c'eût été pour Louis Blanc de représenter au Sénat 245 délégués choisis parmi les plus ventripotents des électeurs.

Mais nous voyons tout l'honneur qu'il y a pour lui à être le porte-parole de cette masse de travailleurs déshérités au sort desquels il a voué toute sa vie.



Louis Blanc fut naturellement au nombre des 363 députés qui protestèrent en mai 1877 contre le coup d'Etat foireux du Guibollard des temps modernes.

Il fut réélu par le cinquième arrondissement par 12,228 voix sur 15,400.

Lui du moins — avec quatre ou cinq autres — avait mérité de l'être.

Mais quant aux 357 culs-de-jatte qui réussirent à entrer de nouveau à la Chambre derrière cette demi-douzaine d'hommes vigoureux, nous ne saurions trop le redire, ils eussent dû être impitoyablement consignés à la porte par les électeurs républicains qu'ils avaient représentés pendant trois ans comme 357 terrines.



A différentes reprises, Louis Blanc appuya l'amnistie totale ; mais sans aucun succès, bien entendu.

Ce n'est généralement pas aux Bertrand en train de manger les marrons qu'il faut demander de s'apitoyer sur le sort des Raton qui se sont brûlé les pattes en les leur tirant du feu.

En 1876, Louis Blanc fonda un journal qui mourut jeune : l'*Homme libre*.

Hélas!... le véritable homme libre d'un journal est beaucoup moins celui qui en fait les articles que celui qui en fait les fonds. Louis Blanc n'était pas riche — c'est sa gloire!... — l'absence de capitaux est le huitième des péchés du même nom. Louis Blanc l'avait, ce qui est beaucoup plus grave que d'avoir les sept autres. Et l'*Homme libre* fondit dans ses mains trop propres.

Réélu aux élections générales d'août 1881, Louis Blanc prit la direction d'une sorte de comité de salut public qu'avaient organisé quelques députés de l'extrême gauche scandalisés de ce que M. Grévy, ayant deux Chambres à sa disposition : — la vieille dont le mandat n'était pas expiré et la nouvelle qui venait d'être élue — ne jugeât pas opportun d'en réunir au moins une pour calmer l'inquiétude que répandait dans le pays une guerre entamée et conduite si bêtement que tout le monde se croyait rajeuni de onze ans.



Au physique, M. Louis Blanc est tout petit, plus petit que l'était M. Thiers. — Avons-nous eu le soin de dire : au physique? — Oui. — Très bien. — Comme député, il touche la même indemnité que Jules Ferry; ça lui apprendra à demander l'égalité des salaires.

Novembre 1881.

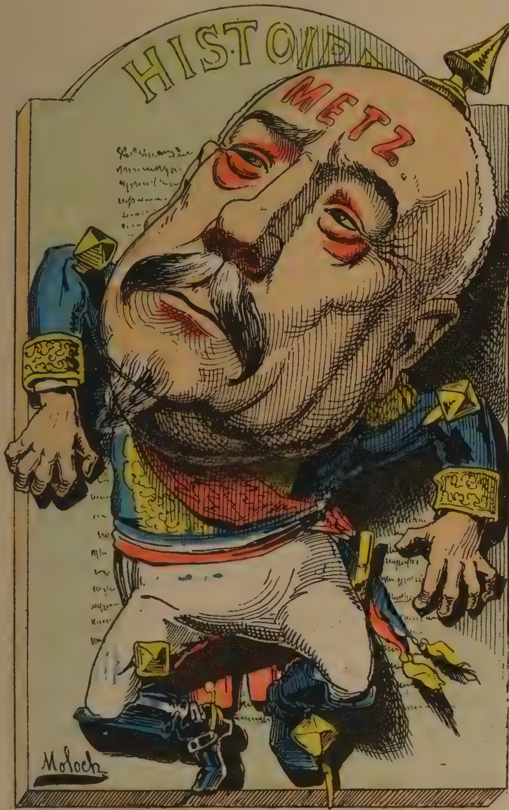
NOTICE COMPLÉMENTAIRE

Dates à remplir

PAR LES COLLECTIONNEURS DU *TROMBINOSCOPE*

Louis Blanc est renommé député le... 18..., le jour où M. Gavardie ne l'est pas. — Il est fait ministre du *travail* par M. Clémenceau le... 18..., et meurt le... 19..., après avoir mis à exécution son fameux principe : *A chacun selon ses forces ; à chacun selon ses besoins*. Seulement, pour que la société perde le moins possible sur Saint-Genest, il recommande en mourant qu'on lui interdise la littérature et qu'on ne l'emploie qu'à faire des queues de boutons.





BAZAINE

FRANÇOIS-ACHILLE

maréchal de France... prussien né à Versailles le 13 février 1811.

Tout jeune, il montra d'excellentes dispositions pour le métier des armes. Dans les petits combats qu'il organisait avec ses camarades, il se montrait brave.

Seulement, déjà à cette époque, il envisageait la guerre moins comme un moyen d'acquérir de la gloire que comme une occasion d'en tirer du profit.

Quand la mêlée était engagée, il laissait volontiers

écraser ses camarades par l'ennemi et se tenait en réserve pour vaincre au dernier moment afin de rester seul maître de l'armoire aux confitures.



Il échoua à l'école polytechnique et s'engagea comme simple soldat dans le 37e de ligne en 1831.

En 1835, il avait conquis par sa bravoure le grade de lieutenant et la décoration.

Il fit brillamment, pour le compte de la régente Christine, la campagne d'Espagne contre les carlistes, revint en Algérie et fut nommé chef de bataillon en 1844.

Lieutenant-colonel en 1848, général de brigade en 1854, il se couvrit de gloire dans la campagne de Crimée et devint gouverneur de Sébastopol après la prise de Malakoff.



Promu général de division en 1855, il prit part à la guerre d'Italie et contribua au succès de Solferino.

Jusque-là, tout va bien, et nous voyons Bazaine ce que sont tous les soldats français : audacieux, loyal, et offrant, sans compter, ses jours à son pays.

Une circonstance devait bientôt lui permettre d'inaugurer sa deuxième manière. Vélocipède père — couvrez-vous ! — qui, en 1862, commençait à éprouver le besoin de détourner l'opinion publique et quelques fonds du budget, résolut d'aller fonder une monarchie mexicaine au capital de plusieurs centaines de millions.

L'opération paraissait toute simple : on plaçait un empereur là-bas et les obligations ici.



Bazaine fut envoyé au Mexique. En un tour de main, il chassa le Président de la République, et installa Maximilien d'Autriche sur le trône.

Mais Juarez reprit l'offensive et, d'un autre côté, les Mexicains, revenus de leur étonnement, ne tardèrent pas à se demander s'ils n'étaient pas un peu ridicules de se laisser gouverner par un prince autrichien étayé par les baïonnettes françaises.



Bazaine, s'apercevant que Maximilien, dont on lui avait confié la garde, n'avait plus que trois mois de liste civile dans le ventre, se souvint à point du *Chien qui porte le dîner de son maître* de La Fontaine.

Voyant son protégé menacé, il se dit : Je le mangerai bien moi-même.

Ce fut, alors, dit-on, qu'il s'efforça de précipiter la chute de Maximilien afin de prendre sa place.



On sait le reste. Sommé par les Etats-Unis de laisser les Mexicains assaisonner à leur gré le ragoût qu'ils devaient manger, Vélocipède père — couvrez-vous ! — dut rappeler Bazaine ainsi que ses troupes, et Maximilien reçut bientôt après l'indemnité de déplacement à laquelle ont des droits incontestables les princes étrangers qui, n'ayant pas de trône sous la main, se livrent à la dangereuse spécialité de porter en ville.



La conduite légèrement tortueuse de Bazaine au Mexique lui valut à son retour une disgrâce momentanée de la part des Tuileries. Elle ne dura pas.

Le léger nuage se dissipa de lui-même ; Bazaine, en sa qualité de maréchal, prit son siège au Sénat et, en 1869, reçut le commandement de la garde impériale.



Quand éclata la guerre avec la Prusse, le maréchal fut nommé commandant du 3me corps d'armée et, après nos premières défaites, reçut le commandement en chef de l'armée du Rhin.

La France, qui commmençait à en avoir assez de voir l'empereur diriger les opérations militaires avec la profonde science stratégique d'un caporal tailleur, accueillit avec un véritable enthousiasme la nomination du maréchal Bazaine.

En un instant, ses agissements louches au Mexique furent oubliés ; on ne se souvint que de sa bravoure et de son audace qui n'étaient contestées par personne ; et pendant un mois, le maréchal Bazaine put sentir monter jusqu'à lui ce souffle ardent d'une nation tout entière, ivre d'indépendance et frémissante d'espoir ; ce souffle puissant, chaud, pur et vivifiant, dans lequel tout un peuple envoie toute son âme à l'homme qu'il veut grandir et qui, frappant même un coquin en plein visage, suffirait pour le transformer en héros.



Après nos défaites de Reischoffen et de Forbach, le maréchal Bazaine avait sous ses ordres 170,000 hommes

à Metz. Il livra bien quelques batailles glorieuses à Borny, Gravelotte, Saint-Privat et Sainte-Barbe ; mais il demeure incontesté qu'il choisissait invariablement le moment où il pouvait s'éloigner de Metz pour y rentrer.

La nouvelle de la proclamation de la République vint ouvrir à son patriotisme, déjà très ardent, de nouveaux horizons.

Son premier soin fut d'adresser à ses soldats les paroles suivantes : « *Soldats !... un gouvernement est constitué !...*
» *Nous comptons sur vous pour réprimer les mauvaises*
» *passions.* »

Le Bazaine du Mexique se retrouve tout entier dans ces nobles paroles.



A partir de ce moment, l'attitude du maréchal ne laisse plus de prise à aucune équivoque. Sans plus se soucier de la proclamation de la République que d'une puce qui serait sautée à la gorge de son cheval un jour de bataille, il continua à donner ses ordres et à faire rendre les jugements des conseils de guerre au nom de l'empereur.

Il essaya de négocier avec Eugénie, avec Bismarck, avec Frédéric-Charles, avec tout le monde, répandit à Metz la nouvelle que la France était livrée à l'anarchie républicaine, qu'une commande de 28,000 guillotines, à trois places chacune, venait d'être faite par le gouvernement de la défense nationale, et qu'en attendant on écrasait tous les matins les citoyens honnêtes avec des machines à broyer le macadam.



Si l'on en croit les gens mal intentionnés, voici quel était le plan du maréchal Bazaine : « Le pays n'a plus
» qu'une armée : la mienne... L'ordre n'étant pas le moins
» du monde troublé, je le rétablis tout de même... Je me
» récompense de cet immense service rendu à la patrie en
» me nommant empereur... L'opinion publique proteste...
» je m'assois dessus... ce n'est pas plus malin que ça... »

Les choses ne tournèrent pas absolument ainsi, et, le 27 octobre, le maréchal Bazaine rendit Metz aux Prussiens, avec 170,000 hommes, 500 pièces d'artillerie, 13,000 chevaux et tous ses drapeaux.



Un épisode qu'il faut consigner ici pour que chacun ait sa part dans cette navrante page d'histoire : le maréchal Bazaine, pour obtenir que les drapeaux lui fussent livrés

intacts par ses colonels, les fit demander à ceux-ci en leur affirmant que c'était pour les brûler.

Le maréchal Bazaine savait que s'il était possible d'écraser une armée française par la force ou par la trahison, on ne pouvait la déshonorer que par surprise.



Emmené prisonnier en Allemagne avec tous les honneurs dus à sa belle conduite, le maréchal Bazaine ne revint en France qu'appelé pour témoigner devant la commission d'enquête chargée d'examiner les actes du gouvernement de la défense nationale et devant celle des capitulations.

Il paraît que devant ce dernier conseil il ne parvint pas absolument à prouver que la reddition de Metz devait être imputée à l'abondance des hannetons qui avaient masqué le tir de son artillerie, car la commission formula contre lui des conclusions qui l'envoyèrent devant un conseil de guerre.



Le 14 mai 1872, il fut arrêté et enfermé à Versailles dans une prison de campagne (*jardin anglais*, *pièce d'eau*, *serre*, *écuries et remises; on ferait au besoin un bail*), avenue de Picardie, 32. Ce fut là qu'il attendit pendant un an — entre autres occasions imprévues — le moment de faire resplendir son innocence.

Il prépara une défense irrésistible; tout y apparaissait net, saisissant, irréfutable, et l'on semblait même croire que le conseil de guerre, après l'avoir entendu, aurait beaucoup de peine à ne pas faire retomber la responsabilité de la capitulation de Metz sur Gambetta.

Et comme l'on racontait que pendant sa prévention, les cheveux du maréchal avaient grisonné à vue d'œil, son défenseur affirma qu'il sortirait de prison tout à fait blanc.



En dépit de ces pronostics, le conseil de guerre, présidé par M. le duc d'Aumale — c'est-à-dire par celui de nos généraux qu'une telle affaire paraissait regarder le moins, puisqu'il n'était soldat français que depuis quelques mois — prononça que Bazaine avait trahi et vendu son pays.

La défense du maréchal ne manqua pas, d'ailleurs, d'une certaine effronterie.

Il ne nia pas avoir volontairement réservé son armée de Metz pour une besogne éventuelle à laquelle la défense du sol français était absolument étrangère.

Mais il soutint que, devant un gouvernement insurrec-

tionnel (la République), « il ne relevait que de sa conscience » (*sic*) et était le seul maître d'apprécier s'il devait utiliser ses 170,000 hommes à jeter les Prussiens dehors ou à fourrer les républicains dedans.

Bazaine fut, à l'unanimité, condamné à mort et à la dégradation militaire.

Mais, séance tenante, ses juges — graves augures à graines d'épinards qui ne pouvaient se regarder sans rire, — signèrent un recours en grâce en sa faveur.

Le maréchal de Mac Mahon, alors Grand-Tnez-Nous-sahochod des partis monarchiques coalisés, s'empressa de commuer la peine prononcée en vingt années de détention, avec dispense de la dégradation militaire.

Il fallut — dit-on — lui arrracher la plume des mains pour qu'il n'ajoutât pas en post-scriptum au décret de grâce une invitation à dîner pour le jeudi suivant.



Bazaine fut enfermé à l'île Sainte-Marguerite, d'où il s'évada quelques semaines après, sans plus de peine que le gouvernement de l'ordre moral n'en avait mis aux serrures de son cachot.

Les complices de son évasion furent condamnés à quelques mois de prison.

Lesquels, joints à l'exécution de Rossel, suffirent, paraît-il, à rétamer à neuf l'honneur militaire si cher à Saint-Genest.



Depuis cette époque, Bazaine promène de par le monde non sa honte, — il ne peut en avoir, — mais la honte de la France. C'est effectivement bien plus notre honte que la sienne qu'il traîne avec lui.

Car, en le voyant passer dans les rues de Florence, de Madrid, de Genève, de Londres, de Bruxelles, de Berlin — de Berlin surtout, — si les femmes et les enfants disent, en le montrant du doigt :

— Voilà Bazaine, le traître !...

Les hommes peuvent dire avec mépris :

— Voilà le soldat d'un pays où l'on ne sait même plus punir les traîtres !...

Est-il besoin d'ajouter que Bazaine fut reçu à bras ouverts à Arenenberg par Mme de Montijo-ma-guerre ?

L'entrevue, en effet, dut être touchante :

D'un côté, l'Espagnole qui avait perdu la France ;

De l'autre, le Français qui avait aidé à l'égorger.

Quel dommage qu'ils ne se soient pas mariés !... Ça aurait fait de beaux petits !...

On fit courir aussi, à différentes reprises, le bruit que Bazaine avait offert ses services à Don Carlos.

Pourquoi l'affaire ne s'est-elle pas emmanchée? On l'ignore.

Mais il est permis de supposer que les bandits de grands chemins employés par le prétendant espagnol, firent les dégoûtés quand ils eurent vent qu'on voulait leur donner un tel compagnon d'armes.

De même que l'alcool, le crime a ses degrés.

On peut faire métier d'arrêter des diligences sans pour cela se commettre avec un Bazaine.

Bazaine avait un frère, ingénieur distingué, officier de la Légion d'honneur, et deux neveux, officiers dans l'armée française.

Tous trois donnèrent leur démission après la condamnation du traître de Metz.

Celle des deux jeunes gens ne fut point acceptée.

Et l'on fit bien.

La République, qui ne reconnaît pas l'héritage des « grands noms », ne saurait reconnaître celui des noms maudits.

Pas plus que tout le sang de ces deux jeunes soldats ne lavera jamais la honte de leur oncle, l'infamie de celui-ci ne saurait ternir leur honneur.



Au physique, le maréchal Bazaine est un petit homme gros, à la figure large et vulgaire. Il y a bien sur ce faciès une sorte de bonhomie gouailleuse, mais en y prenant tant soit peu garde, on s'aperçoit bien vite que l'on n'a devant soi que les traits communs, durs et épais d'un gros cantinier, fortement nourri, mais ayant de mauvais instincts.

Novembre 1881.

NOTICE COMPLÉMENTAIRE

Dates à remplir

PAR LES COLLECTIONNEURS DU *TROMBINOSCOPE*

Bazaine continue sa vie errante à travers l'Europe, faisant le vide autour de lui dans tous les omnibus. — Il traverse incognito la France le... 18..., et passe un matin devant l'Ecole militaire juste à temps pour assister à la dégradation d'un pauvre tourlourou qui, dans un moment d'ivresse, a traité son caporal de *vilain marsouin!* — Il s'éloigne goguenard en murmurant: *Une belle chose tout de même que la justice des hommes!* — Enfin, il meurt le... 19... du remords d'avoir livré aux Prussiens, en 1870... une douzaine de chassepots en mauvais état, alors qu'il avait encore le temps de les faire réparer avant de les vendre.

ABONNEMENTS

100 BIOGRAPHIES

Paris......... Un an **10** fr.
Départements.. — **12** fr.

Abonnements sans frais dans tous les bureaux de poste



ABONNEMENTS

100 BIOGRAPHIES

Paris......... Un an **10** fr
Départements. — **12** fr.

Abonnements sans frais dans tous les bureaux de poste

LE TROMBINOSCOPE

Cette nouvelle édition du **Trombinoscope**, qui paraît deux fois par semaine, composera des volumes de 100 biographies chacun, du même format et du même aspect que les autres ouvrages de TOUCHATOUT.

ONT DÉJA PARU

1. Jules Grévy	11. Belle-Mère	21. Andrieux	31. Concordat
2. Clémenceau	12. J. Simon	22. Got	32. Comte de Paris
3. Gambetta	13. J. Ferry	23. Louise Michel	33. Gommeux
4. République	14. Sénat	24. Conservateur	34. Cte de Chambord
5. Thiers	15. Pr. Napoléon	25. Veuillot	35. Bismarck
6. Zola	16. Don Carlos	26. Crevette	36 Septennat Ier
7. Rochefort	17. Napoléon III	27. Mac Mahon	37. Henry Maret
8. La Canicule	18. Ricord	28. Sarah Bernhardt	38. Cocu
9. duc d'Aumale	19. Dieu	29. Cassagnac	39. La Presse
10. Victor Hugo	20. Réserviste	30. Judic	40. Louis Blanc

OUVRAGES DE TOUCHATOUT

Histoire de France tintamarresque, un volume de 800 pages, 500 dessins noirs et coloriés, envoi *franco*.......... **12** fr.

SUITE DU PRÉCÉDENT :

Histoire tintamarresque de Napoléon III, un volume de 800 pages, 500 dessins noirs et coloriés, envoi *franco*. **12** fr.

SUITE DES DEUX PRÉCÉDENTS :

La Dégringolade impériale, deuxième partie de L'HISTOIRE TINTAMARRESQUE DE NAPOLÉON III, un volume, 500 dessins noirs et coloriés, envoi *franco*...................... **12** fr.

Grande Mythologie tintamarresque, 600 dessins noirs et coloriés par G. Lafosse et Moloch, un volume de 840 pages *franco*.. **12** fr.

EN PRÉPARATION :

SUITE DES TROIS PRÉCÉDENTS

Le Septennat tintamarresque, un volume de 800 pages, illustré.

Mélanges tintamarresques, recueil de fantaisies, un volume de 800 pages, illustré.

Quarantième année **LE TINTAMARRE** Quarantième année

HEBDOMADAIRE, SATIRIQUE ET FINANCIER, PARAIT LE SAMEDI

ABONNEMENTS :

PARIS	DÉPARTEMENTS
1 an 18 fr.; 6 mois 10 fr.; 3 mois 6 fr.	1 an 20 fr.; 6 mois 11 fr.; 3 mois 7 fr.

Pour recevoir franco *par retour du courrier les ouvrages ci-dessus, en envoyer le montant à* **M. LÉON BIENVENU,** *directeur du* **Tintamarre,** *29, rue d'Amsterdam, à Paris*





OPÉRETTE

Zoé

épidémie contemporaine, fille adultérine de l'opéra-comique et de l'opéra-bouffe.

Pendant les premières années de sa vie, Opérette ne fut pas dépourvue de charmes. Très gaie, très vive, fort aimable, et suffisamment spirituelle, elle sut se faire aimer par ses allures légères mais de bonne compagnie.

Cependant, même à cette époque, de grands artistes la

malmenèrent assez rudement et portèrent sur elle un jugement bien sévère.

Mozart, entre autres, professait pour cette charmante petite personne un mépris profond.

Il prétendait que c'était là un genre qui ne comptait pas, et que le plus invalide des compositeurs devait facilement écrire deux ou trois opérettes entre son déjeuner et son dîner.

Mozart, en cette occasion, se montrait, il nous semble, par trop orfèvre ; et nous croyons que l'ostracisme de l'auteur de *Don Juan* était bien exagéré.

La petite Opérette, alors humble et réservée comme il convenait à une jeune personne de son âge, n'avait certainement ni le mérite, ni la valeur des grands ouvrages lyriques qui faisaient la gloire de l'art français ; mais elle n'avait pas non plus la prétention d'égaler ceux-ci.

Elle se tenait modestement à sa place, conservait son petit air comme il faut et se contentait de faire éprouver à ses auditeurs de bonnes et saines sensations ; heureuse quand elle leur avait arraché un franc éclat de rire.

Ajoutons, en dépit de l'opinion de Mozart, que le rôle d'Opérette, quoique secondaire, n'était pas du tout insignifiant.

Il faut bien admettre, n'est-ce pas? que sur trente millions de citoyens occupés de leurs affaires, il n'y en a pas beaucoup plus de cinq cent vingt-huit dont l'éducation musicale soit assez avancée pour leur permettre de préférer un grand oratorio qu'ils ne commenceraient à comprendre qu'à la quinzième audition, à une petite romance simple qui leur fait plaisir tout de suite.

Ne laissons donc pas dire aux pédants que ce qui charme sans effort est inférieur à ce qui ennuie, quoiqu'ayant donné beaucoup de mal à faire.

Disons plutôt que l'art facile, tant qu'il reste sain, a pour inappréciable avantage de préparer et de conduire à l'art plus élevé, et nous aurons rendu justice à cette charmante enfant qui n'est devenue insupportable que le jour où elle a oublié son origine modeste et s'est mise impudemment à envahir et à abêtir toute une génération trop anémique pour se défendre contre elle.



Sans nous arrêter à plusieurs charmants petits actes anciens qui avaient honoré le genre de l'opérette, tels que : les *Chasseurs et la Laitière,* le *Secret,* etc., etc., arrivons au premier essor que prit cette dernière au théâtre des *Folies-Nouvelles,* devenu ensuite le *Théâtre-Déjazet.*

Sur cette scène défilèrent successivement de bonnes et franches gaudrioles que des compositeurs de talent, Laurent de Rillé, Darcier et autres ne dédaignèrent pas de mettre en musique.

Vadé au cabaret, Toinette et son carabinier, la *Belle Espagnole, Femme à vendre* furent autant de succès de très bon aloi.

A cette époque, Opérette était dans tout l'épanouissement de sa première jeunesse et de sa gaieté. Bonne fille, rieuse et honnête, elle communiquait au public la bonne humeur qui faisait le fond de son caractère.

Un soir pourtant, grisée par le succès, elle se laissa faire un doigt de cour par un petit homme à lunettes, qui avait

l'air très malin et qui était de plus un compositeur original et de beaucoup de talent.

Nous avons nommé Offenbach.

Offenbach n'était pas un trompeur, il courtisait Opérette dont les petits airs fripons l'avaient séduit, mais il la courtisait pour le bon motif, bien décidé à lui faire le plus d'enfants possible et à les reconnaître tous.

Il emmena donc sa jolie conquête au passage Choiseul et l'installa dans un charmant petit théâtre : les *Bouffes-Parisiens.*

De cette lune de miel naquit un premier bébé rose très frais et très bien portant : les *Deux Aveugles.*

La pièce eut un succès fou.

Ce genre de bouffonnerie fut une révélation. Zoé Opérette était lancée.

Outre Offenbach, qui resta certainement son plus constant adorateur, la petite eut pas mal d'amoureux, tous gens de talent, dont elle n'eut pas à se plaindre puisqu'elle leur dut plusieurs petits chefs-d'œuvre qui augmentèrent sa popularité.

Adolphe Adam lui donna les *Pantins de Violette*, Duprato lui donna *M'sieur Landry.*

Sans compter qu'elle se fit faire aussi la cour par des compositeurs d'outre-tombe, Mozart et Rossini, qui lui firent cadeau : le premier de l'*Impresario* et le second de *Bruschino.*

Quant aux succès qu'elle dut à son amant en titre, Jacques Offenbach, c'est par centaines qu'on les compte : le *Violoneux*, *Tromb-al-Cazar*, *Crock-Fert*, la *Chanson de Fortunio*, *Orphée aux Enfers*, etc., etc.

Jusque-là tout allait bien. OPÉRETTE commençait à faire beaucoup parler d'elle, il est vrai, mais par des moyens honnêtes.

Un peu plus tard, après qu'elle eut ouvert une succursale au théâtre des Variétés, elle obtint même encore une série de succès justifiés avec la *Belle Hélène*, la *Grande-Duchesse* et autres bouffonneries qui se firent pardonner leur longueur et leur prétention par leur esprit satirique.

En effet, la démolition par la caricature des légendes de l'antiquité n'était pas une mauvaise chose. La *Belle Hélène* et *Orphée aux Enfers* se chargèrent amplement du soin de réduire à des proportions humaines ces personnages trop respectés.

Quant à la *Grande-Duchesse de Gérolstein*, elle fut une critique des plus réussies et des plus sanglantes de la soldatesque impériale; et les événements n'ont que trop prouvé depuis que le fameux général Boum, le baron Grog et le soldat Fritz, chargés tour à tour du commandement en chef de l'armée, selon le caprice d'une souveraine un peu cascadeuse, n'étaient pas de pure invention.

Certains noms que tout le monde répétait eussent pu être substitués à ceux de ces personnages fantaisistes, sans que l'action de la pièce perdît un seul instant de sa clarté, au contraire!...

Ici, nous touchons au déclin de la gloire de Zoé OPÉRETTE. Après avoir jeté une dernière lueur dans la *Fille de Madame Angot*, qui fut sa dernière création à peu près avouable, nous voyons la pauvre fille pâlie, ridée, maquillée, se répandre partout et ne justifier nulle part cet envahissement scandaleux.

Ce n'est plus sur vingt théâtres de Paris qu'une orgie de livrets ineptes et libidineux se ressemblant tous, se répétant tous et dépassant tous en sottises et en incongruités.

Les librettistes à court d'haleine exploitent invariablement la même situation : une mariée que l'on fait passer dans le lit de trois ou quatre libertins la nuit de ses noces et que l'on rend le lendemain matin à son époux transi, avec son « *capital* » plus ou moins intact.

Qui a vu une opérette contemporaine en a vu soixante-quinze.

Quant à la musique qui sert de véhicule à ces saletés, elle s'en ressent le plus souvent.

Ce n'est qu'un déluge de couplets vulgaires, d'airs à danser le cancan, de mélodies triviales sans originalité, de cascades bruyantes mais sans gaîté.



Depuis la *Jolie Parfumeuse* jusqu'à *Alice de Nevers*, en passant par toutes les *Blanchisseuses de Berg-op-Zoom*, les *Belles Bourbonnaises*, les *Reines Indigo*, les *Créoles*, les *Boulangères aux écus*, les *Giroflé-Girofla*, les *Pompons*, les *Filleules du Roi* et les *Mazeppa*, tout ce qu'a produit l'opérette depuis qu'elle s'est déclarée à l'état d'ordurium-tremens, n'a été qu'un abject dévergondage d'art.

Aussi avons-nous le plaisir d'assister, en ce moment, au début d'une réaction qui promet d'être vigoureuse.

Las et écœuré, le public commence à prendre sérieusement en dégoût ces produits d'une trop longue décadence, et le jour ne paraît pas très éloigné où Zoé Opérette, pour n'avoir pas voulu rester honnêtement à sa petite place, s'en ira expier pour longtemps dans l'oubli les succès

révoltants escamotés par elle à la faveur de la corruption du goût public.

Au physique, Zoé Opérette, qui a été jadis une charmante fille, est aujourd'hui une demoiselle bien peu appétissante. Telle notre ami Moloch l'a peinte en tête de ces lignes, telle elle est, c'est-à-dire une petite personne malsaine, effrontée sans esprit, minaudière sans grâce, lubrique sans gaîté, replète sans vigueur.

Des cheveux faux, des sourcils faux, des couleurs fausses, des pâleurs fausses, des grains de beauté en taffetas d'Angleterre, des lèvres à la colle, des yeux à la détrempe...

Enfin la créature la plus fanée, la plus fardée, la plus maquillée qui soit jamais sortie des mains d'une grimeuse de théâtre à femmes.

Dans la débâcle qu'essuie en ce moment la malheureuse fille, une épreuve cruelle et suprême l'attendait, épreuve de laquelle elle se relèvera beaucoup plus difficilement que de toutes les autres : attaquée par les feuilles honnêtes, elle a été défendue par le *Figaro*. C'était indiqué. Mais quel coup !...

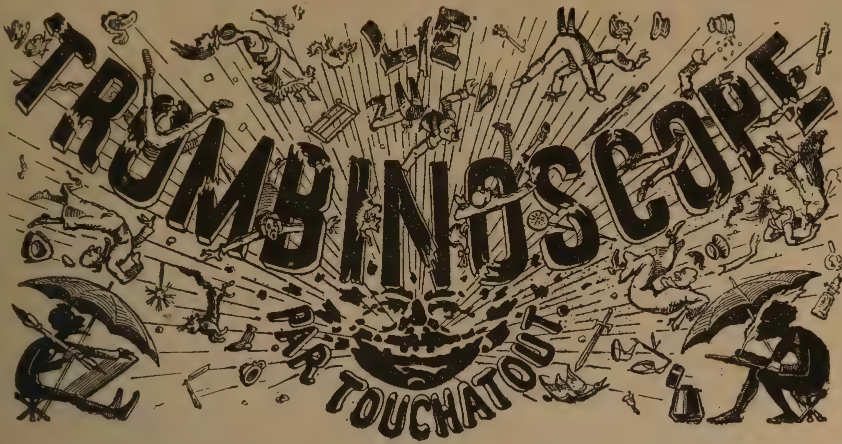
Novembre 1881.

NOTICE COMPLÉMENTAIRE

Dates à remplir

PAR LES COLLECTIONNEURS DU *TROMBINOSCOPE*

Zoé Opérette, furieuse de la dégringolade à laquelle elle succombe, essaie de se cramponner et de reconquérir sa vogue. — Mais, complètement corrompue par un passé malsain, elle ne sait même plus confier ses destinées à quelques auteurs jeunes et robustes dont l'amour pourrait lui refaire une virginité. — Désespérée, elle se jette, le... 18..., dans les bras du librettiste de l'ordre moral, Albert Millaud, qui lui fait, coup sur coup, trois avortons si scrofuleux et si déformés, qu'elle en meurt, trois jours après, devant 51 francs de recette. — Ainsi soit-il !





NAQUET

ALFRED

député et homme politique français, né en 1835, à Carpentras, pour venger cette petite ville des quolibets auxquels l'ont vouée les petits journalistes.

Après d'excellentes études, il se fit recevoir médecin et fut nommé professeur agrégé à la Faculté de médecine de Paris.

Adepte de l'école positiviste, il se fit d'abord connaître par de nombreux travaux de chimie médicale et des études philosophiques qui ne concluaient pas absolument à l'adoption de l'eau de Lourdes pour le traitement des hernies étranglées.

M. Naquet eût la chance d'appartenir à cette génération d'hommes nés juste à point pour atteindre l'âge de raison à l'époque du coup d'Etat. Il avait à cette époque dix-sept ans.

Nous disons : *la chance*; c'est exprès. Il est bien évident pour nous que le spectacle de pareilles gredineries ne peut porter de meilleurs fruits que dans les esprits assez formés déjà pour les comprendre et dans les cœurs assez jeunes encore pour s'en indigner.

De seize à vingt ans, chez l'homme, est la période de l'éclosion des enthousiasmes et des haines.

Les enfants qui n'avaient que dix ans le 2 décembre, n'ont pu bien comprendre ni bien observer la formation de cet empire honteux.

Le jour où ils ont eu vingt ans, l'âge de penser, le guet-apens était un fait accompli.

Sans doute, ils ont pu faire un retour sur eux-mêmes et arriver, à leur tour, après examen, à détester cette époque de boue et de sang; mais cette exécration ne vaudra jamais celle de l'homme qui a assisté aux massacres du boulevard Montmartre, aux proscriptions de ses parents, de ses amis; au triomphe navrant de cette bande de Cartouches acculés la veille à leur dernière pièce de dix sous.

Donc, être né en 1840, c'est trop tard pour bien haïr l'empire. En 1825, c'est peut-être trop tôt.

Ces sortes d'événements frappent surtout à l'âge où l'homme entre dans la vie avec des illusions toutes fraîches, à l'âge où tout ce qui est beau, grand, noble le transporte et l'exalte, et où la perfidie, le mensonge et la trahison le révoltent et le font bondir.



M. Naquet ne tarda pas à prendre une part active à la lutte engagée contre l'Empire par le parti démocratique.

En 1869, il publia un livre intitulé : *Religion, propriété, famille*, dans lequel il exposa sa façon de comprendre ces trois bases de la société.

Il faut croire que sa manière d'apprécier la *religion* n'était pas du goût du confesseur de Mme de Montijo, que ses idées sur la *propriété* ne légitimaient pas suffisamment la possession des immenses biens de M. de Morny... et autres collaborateurs du coup d'Etat, et qu'enfin ses principes sur la *famille* ne cadraient pas avec ceux de Mlle Bellanger, car le livre de M. Naquet fut poursuivi

et l'auteur condamné à 500 fr. d'amende et quatre mois de prison.

M. Naquet se réfugia en Espagne et ne rentra en France qu'après une de ces amnisties périodiques imaginées par l'Empire pour jouer au bourru bienfaisant et au vainqueur magnanime.

A son retour, M. Naquet se contenta d'écrire des articles scientifiques dans les journaux de l'opposition.

Du reste, en sa qualité d'amnistié, il était fortement guetté par la chiourme impériale préposée à l'examen des œuvres littéraires.

Ses feuilletons sur le protoxyde d'azote étaient surveillés avec une malveillance qui n'attendait pour éclater sur sa tête que le jour où le savant écrivain s'oublierait au point de prétendre que, même appuyé par toute sa garde impériale, Napoléon III ne serait pas capable de retarder une simple éclipse de lune.

M. Naquet eut la louable prudence de ne jamais risquer quelque chose de si scandaleux dans ses causeries scientifiques, et, grâce à ces précautions, il vit se lever le soleil du Quatre-Septembre autre part que dans un cachot de Sainte-Pélagie.

Après cette révolution par trop de salon, dont la plus grande faute fut assurément d'avoir permis aux bonapartistes de sortir librement de France et d'aller tranquillement à l'étranger monter en graine pour des temps meilleurs, M. Naquet, désigné par ses aptitudes spéciales et ses opinions républicaines pour prêter son concours à l'œuvre de la défense nationale, fut nommé secrétaire de la Commission scientifique d'étude des moyens de résistance ; ce fut en cette qualité qu'il suivit la délégation à Tours et à Bordeaux.

Comme Gambetta, comme Cremer, comme Faidherbe, comme Garibaldi, comme tant d'autres, M. Naquet n'eut que l'honneur de tenter l'impossible.

L'Empire avait laissé la France dans une telle situation qu'il ne lui restait plus qu'à demander l'addition au vainqueur et à payer, quels qu'ils fussent, les frais du mouvement de colère de sa gracieuse impératrice.

M. Naquet consacra toutes ses forces à cette rude tâche. Plus tard, sans doute, quand l'histoire fera la part des choses, elle rendra à ces hommes dévoués la justice qui leur est due. Mais, pour le moment, M. Naquet, comme

ses amis, n'a encore encaissé, acompte sur les félicitations que la postérité lui tient en réserve, que l'accusation d'avoir empoché des millions sur la fourniture des bretelles de fusils et les reproches quotidiens que lui adressent les feuilles bonapartistes d'avoir coûté à la France la perte de deux provinces et de cinq milliards.



Le 8 février 1871, M. Naquet fut élu député du *Vaucluse.*

L'Assemblée ayant contesté la légitimité de son élection ordonna une enquête. M. Naquet donna sa démission avec empressement.

— *Vous croyez qu'il y a male donne?...* dit-il aux réactionnaires furieux de son succès, *eh bien! soit! recommençons!*

Il fut réélu le 2 juillet par 33,000 voix.

M. Naquet vint siéger à l'extrême gauche et sa contenance fut en tous points conforme aux sentiments républicains les plus purs. Lorsqu'il s'agit, pour Paris, de choisir entre M. Barodet, candidat républicain, et M. le comte de Rémusat, candidat panaché, présenté par M. Thiers, M. Naquet soutint énergiquement la candidature radicale.

Il préconisa aussi la candidature de M. Ledru-Rollin dans le Vaucluse, sans s'émouvoir de la grotesque terreur des conservateurs qui considéraient le retour aux affaires d'un républicain de 1848 comme le signe précurseur d'un déluge de pétrole enflammé.

Plus tard, le 19 novembre 1873, voyant que l'Assemblée ne voulait ni s'en aller ni constituer, autrement dire qu'elle affectait la prétention d'épouser Bartholoïquement la France et de ne pas lui faire d'enfant, M. Naquet se rallia, de guerre lasse, à une proposition d'appel au peuple faite par les bonapartistes.

Les plébiscites, il est vrai, ne sont guère autre chose que de la brouillonnade en bouteille; mais M. Naquet préférait encore cela à rien.

L'urgent, à ses yeux, était de sortir à tout prix d'une situation fausse pour la République et qui ne pouvait que s'aggraver; son excuse est là.

Cependant, en dépit de nombreux et sérieux gages donnés par M. Naquet au parti radical, on le vit, avec une

certaine surprise, se discipliner, pour ainsi dire, et emboîter le pas derrière M. Gambetta dans la désastreuse campagne de compromis, de concessions et d'alliances interlopes dont l'ex-dictateur s'est fait le reculard en chef.

Il faut dire, à la louange de M. Naquet, que son erreur ne dura pas longtemps. Aussitôt qu'il s'aperçut que l'union des républicains avec les monarchistes n'avait d'autre avantage pour la République que de faciliter à ses ennemis les moyens de se défaire d'elle, il comprit qu'un arrangement qui assure à l'une des parties l'encaissement de tous les bénéfices et, à l'autre, le payement de tous les frais, ne saurait être plus longtemps pris au sérieux que par des actionnaires des *galions de Vigo*.

Aussi M. Naquet, dans une lettre à ses électeurs— lettre retentissante et qui souleva bien des colères — rompit-il d'une façon éclatante avec la jeune école républicaine dite *roublarde*, à laquelle les républicains ne doivent encore, à l'heure qu'il est, en fait de résultats, qu'une loi contre la presse en 77 articles et la suppression de l'image de la République sur les timbres-poste.

Si l'on compare avec ce que l'école républicaine roublarde a déjà donné pour ça, on trouvera peut-être que c'est bien maigre.

M. Naquet déclara, à Marseille, regretter d'avoir voté la Constitution Wallon. Elu le 20 février 1876, il siégea à l'extrême gauche et pour la première fois, en juin 1876, déposa sa fameuse proposition en faveur du rétablissement du divorce, qui fut d'ailleurs repoussée avec indignation.

Depuis cette époque, M. Naquet s'est consacré presque exclusivement à cette question.

En apparence, il a contre lui toutes les belles-mères qui poussent des cris d'horreur quand on leur parle du divorce.

Mais c'est une frime !...

Elles sont, au contraire, enchantées que quelqu'un s'occupe de leur bonheur en leur offrant la douce perspective d'avoir plusieurs gendres à torturer.



Réélu en 1879, M. Naquet revint à la charge et son projet fut pris en considération par la Chambre.

Restait le Sénat.

Il parcourut alors la province et fit partout d'ardentes

conférences pour essayer de prouver la moralité du divorce.

Sa cause est aujourd'hui à peu près gagnée devant l'opinion publique ; seulement, il tourne dans un cercle vicieux.

Quand il s'agit de *penser tout bas* que le divorce serait excellent, M. Naquet a pour lui tous les mauvais ménages, ce qui constituerait une majorité plus que suffisante.

Mais quand il s'agit de le *dire tout haut*, M. Naquet est ignominieusement lâché par ces mêmes mauvais ménages, qui veulent passer pour bons.

Si bien que M. Naquet, tour à tour acclamé par les infortunés qu'il veut délivrer de leur mal et renié par les mêmes hypocrites qui ne veulent pas convenir qu'ils en souffrent, use sa salive, son talent et son encre à lutter pour des gens qui voudraient bien prendre le remède, mais n'osent pas avouer qu'ils en ont besoin.



Un autre gros obstacle au triomphe de M. Naquet, c'est le sentiment, ou plutôt la routine religieuse.

Beaucoup de gens ne se croient pas le droit de dénouer civilement ce que l'Eglise a déclaré indissoluble.

Cette opinion, pourtant, ne devrait pas retenir les législateurs qui n'ont à s'occuper que des lois applicables sur la terre.

Le divorce ne violenterait la conscience de personne.

Le maire dirait tout simplement :

« *Au nom de la loi, vous êtes... désunis.* »

Et chacun des... disjoints s'en irait de son côté, libre de se croire libre ou pas devant son Dieu, selon ses convictions de croyant ou d'athée.

M. Naquet — qui est un persuasif et ne veut effrayer personne — répète souvent aux timides qu'il cherche à conquérir :

— N'ayez pas peur !... Il n'y a pas d'abus à craindre !... On y regarderait à deux fois avant de divorcer !...

L'argument est bon ; mais, à notre avis, il en est un meilleur :

C'est que l'on y regarderait surtout à trois avant de se marier.

La moitié, au moins, des mariages ayant lieu — surtout dans les classes bourgeoises — entre deux individus dont

l'un fait une bonne affaire aux dépens de l'autre, soit en épousant une dot, soit en apportant à la communauté des écrouelles ou autres saletés dissimulées, il est bien certain que, de part et d'autre — n'ayant plus la garantie de l'inamovibilité — on renoncerait à s'enfoncer mutuellement, du moment où le guet-apens pourrait être détruit le lendemain.

Beaucoup de gens s'opposent aussi au divorce parce que, selon eux, il mènerait tout droit à l'union libre, à l'horrible union libre !...

Nous n'aborderons pas cette question, trop grosse pour tenir dans nos quatre petits feuillets.

Cependant, il nous serait difficile de résister à la démangeaison de nous demander si ce qu'on appelle l'*union libre*, et dans laquelle on ne se cocufierait nécessairement pas, serait vraiment beaucoup plus *libre* que le mariage à boulons qui produit en moyenne 27 pour cent de bâtards.



Au physique, M. Naquet est un homme aux traits énergiques et fins. Les rédacteurs des feuilles de joie lui reprochent d'avoir l'échine courbée. Il pourrait leur répondre : « Moi, au moins, messieurs, c'est de naissance !... » Dégoûté de l'opportunisme depuis qu'il y a trouvé un cheveu, M. Naquet, qui a tout l'esprit auquel sa conformation lui donne droit, répète assez volontiers cette facétie plus profonde qu'elle n'en a l'air : Le parti républicain de 1871 a eu trois *torts :* Vésinier, moi et... une impardonnable mollesse.

Novembre 1881.

NOTICE COMPLÉMENTAIRE

Dates à remplir

PAR LES COLLECTIONNEURS DU *TROMBINOSCOPE*

M. Naquet continue son active propagande en faveur du divorce. — Le... 18..., il voit sa proposition repoussée par le Sénat qui a tout intérêt à ne pas vouloir laisser toucher aux principes des vœux perpétuels, étant lui-même un triste produit d'un wallonnat irrémédiable. M. Naquet ne se décourage pas. Il entasse livres sur discours et brochures sur conférences. — Enfin, il meurt triomphant le... 19..., ayant le bonheur de voir son système, en plein fonctionnement depuis déjà pas mal d'années, produire les meilleurs effets dans les ménages, surtout les ménages branlants et fêlés que l'idée seule de la possibilité du divorce maintient en équilibre. Ainsi s'accomplit la parole de l'Ecriture : Rien de tel pour vous aider à avaler jusqu'au bout un grand concerto en *la* mineur, que de voir ouverte la porte par laquelle on pourrait s'en aller.





DUMAINE

LOUIS-FRANÇOIS

artiste dramatique français, né à Lieusaint (Seine-et-Marne) en août 1831.

Il est fils de cultivateurs.

On raconte même à ce propos qu'il vint au monde si énorme et si rebondi, que six semaines après il faillit être couronné roi des potirons, son père l'ayant pris à la hâte, au moment

En même temps que son talent, sa charpente s'était développée d'une façon qui ne tarda pas à devenir inquiétante, et en 1857 (il avait alors vingt-six ans) il était devenu l'effroi des chevaux d'omnibus de la ligne des boulevards, au point que ceux-ci ne voulaient jamais s'arrêter quand il faisait signe au conducteur qu'il désirait monter.

On dit même, mais ceci est peut-être un peu exagéré, que rien qu'en le voyant quitter le trottoir pour se diriger vers le véhicule, le cadran-compteur de l'omnibus sonnait tout seul trois coups pleins d'angoisse.

Depuis cette époque, M. Dumaine, toujours très choyé par le public, s'est montré tour à tour sur les principales scènes de drame de Paris.



A la Porte-Saint-Martin, il a créé *Faust*, et, à la Gaîté, *Cartouche*.

Dans ce dernier personnage, il a obtenu un très grand succès de biceps. Il montait sur les toits par les cheminées, grimpait à une corde lisse, et enlevait à bras tendu les applaudissements frénétiques d'un poulailler en délire.

Pendant ce temps, et quoiqu'il suivît un régime sévère pour combattre l'obésité qui l'envahissait, il continuait à prendre des proportions colossales, qui lui nuisirent certainement dans plusieurs de ses rôles.

On raconte que, pour arriver à maigrir, il se livrait aux exercices les plus violents ; ainsi, par exemple, il changeait ses meubles de place chaque fois que M. John Lemoinne, des *Débats*, changeait d'opinion, ou bien il mettait par terre un des plus courts alexandrins de M. de

Lorgeril, et sautait par-dessus, en longueur et à pieds joints, jusqu'à ce qu'il fût parvenu à ne toucher aucun des deux bouts.



Il se soignait aussi par la transpiration qu'il provoquait en lisant régulièrement les *Guêpes* de M. Alphonse Karr (les dernières).



Tout cela ne produisait pas l'effet qu'il espérait. Ces exercices le rendaient encore plus vigoureux, mais ne l'amincissaient pas.

Deux de ses rôles furent assez bien appropriés à ses facultés physiques exceptionnelles, celui de Pontis d'abord et surtout celui de Salvator, le *terrible Savoyard* des *Mohicans de Paris.*

Mais, au point de vue de l'art, sa plus belle création fut celle du comte de Rysoor, dans *Patrie.* Dans ce rôle *cornuélien*, où l'on voyait un cocu sublime bassiner son front meurtri avec l'arnica du patriotisme, Dumaine fut véritablement beau de grandeur et de simplicité; et la salle tressaillait quand il disait à l'amant de sa femme, avec une mâle résignation :

« Non... je ne te tuerai pas: ce serait priver la patrie
» d'un bras vaillant au moment où elle en a le plus
» besoin... D'ailleurs, ami, ces choses-là peuvent arriver
» à tout le monde!... Vis donc pour la délivrance des
» Flandres!... ton existence peut rendre à notre pays la
» liberté qui lui manque!... ta mort ne m'ôterait pas ce
» que j'ai de trop!... Tu m'as fait bien du mal, ô mon

» Karlo!... ton couvert sera toujours mis à la maison!...
» Viens-tu prendre un bitter? »

Malheureusement, son embonpoint augmentait toujours, en dépit des exercices excessifs auxquels il se livrait. Ce fut vers cette époque que, désespéré d'un tel accroissement physique, il se décida à employer, pour le vaincre, les moyens désespérés. Il plaça une grande partie de ses économies dans les *Galions du Vigo*, espérant que le chagrin de les voir baisser tous les jours le ferait maigrir.

Pour être sûr de rester sur son appétit, il se faisait inviter à dîner le plus souvent possible par M. Billon, le directeur du théâtre de l'Ambigu, qui passait pour vernir les mouillettes de ses œufs à la coque afin qu'elles ne prissent pas trop de jaune.

Rien n'y fit, et chaque matin, en se pesant à l'aide d'un *prosomètre-Jouvin* très puissant, que, las de rompre les plus fortes balances, il avait fait installer dans sa chambre à coucher, il constatait avec douleur qu'il avait encore augmenté depuis la veille de cinq ou six lignes du célèbre gendre à défunt Villemessant (couvrez vous!), ce qui, ramené aux termes du système métrique, donne environ 3 kilos 500.



A l'heure où nous écrivons, il pèse trente-trois articles cinq alinéas d'Ignotus, dont la prose est 547 fois et demie plus lourde que la fonte de fer.



M. Dumaine fut désigné par Victor Hugo pour jouer, à l'ouverture du nouveau théâtre de la Porte-Saint-Martin,

le rôle de l'ouvrier Gilbert dans *Marie Tudor*. Il y obtint un grand succès. On savait que la scène de ce théâtre reconstruit pouvait contenir deux cents figurants; mais il fallait s'assurer qu'elle pût les supporter. On est tranquille à présent.



Au physique, M. Dumaine est un homme de cinq pieds huit pouces... nous n'avons pas besoin d'ajouter: de haut, puisque c'est à peu près la même chose en large.

Il pourrait mettre les vêtements de M. de Lorgeril; mais, malgré cette énorme encolure, la figure est fine, douce et spirituelle: c'est à cela qu'on peut les distinguer.

Il a les bras très courts, beaucoup trop courts même pour sa taille. Cette disposition lui cause de grands soucis quand il est en scène; car, si ses bretelles venaient à casser et que son pantalon tombât sur ses bottes, il ne pourrait jamais y atteindre pour le remonter.

Novembre 1881.



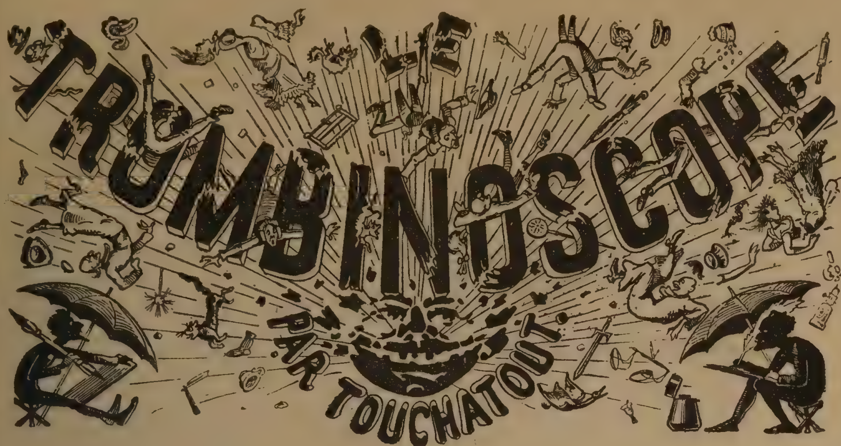
NOTICE COMPLÉMENTAIRE

Dates à remplir

PAR LES COLLECTIONNEURS DU *TROMBINOSCOPE*

M. Dumaine continue ses remarquables créations. — Entre l'étude de ses rôles, il s'acharne à chercher de nouveaux moyens de maigrir. — Le... 18..., il prend un abonnement au grand gymnase Paz et se met à soulever des poids fantastiques. — Le... 18..., il lève 250 kilos à bras tendu ; le... 18..., il lève 300 ; le... 18..., 420 ; le... 18..., 560. — Et enfin, après avoir épuisé la série d'altères de cet établissement, qui ne sait plus que lui donner à lever, il meurt le... 19..., au moment où il allait arriver à lever... un scrupule de M. de Bismarck.

10 CENTIMES





GIRARDIN

Émile de

publiciste français, né en Suisse, en 1802, de parents inconnus, mort à Paris le 27 avril 1881.

Voici comment on explique que les auteurs de ses jours furent dans l'impossibilité de le reconnaître.

Accusant, dès le berceau, une facilité de transformation qu'il a d'ailleurs pleinement justifiée depuis, il serait venu au monde en criant : « *Vive le roi!* » et au moment où l'on allait le déclarer à la mairie, se serait mis à crier : « *Vive la république!* »

Ce brusque changement expliquerait assez que ses parents ne l'aient pas reconnu.



Jusqu'à l'âge de vingt-cinq ans, il fut commis d'agent de change et se disposait à devenir agent de changement, sous le nom de Delamothe.

Dix ans plus tard, d'ailleurs, le général Alexandre de Girardin déclara être son père. Il fallait donc le dire tout de suite !...

Nommé inspecteur des Beaux-Arts sous le ministère Martignac, il gagna des appointements en fondant deux journaux, le *Voleur* et la *Mode*, et ne prévoyant pas encore qu'il deviendrait républicain en 1848, il fit couver cette dernière feuille par la duchesse de Berry, dont les armoisies ornaient chaque numéro.



Il fonda, en 1831, le *Journal des connaissances utiles*, au nombre desquelles connaissances utiles, il oublia de faire figurer le danger qu'il y avait pour les actionnaires à souscrire aux *Mines de Saint-Bérain* et autres choses *itout* qu'il devait lancer plus tard.

Comme il avait fait subventionner la *Mode* par la duchesse de Berry, il sut faire subventionner son *Panthéon littéraire* par M. Guizot.

Cet homme intelligent eût fait subventionner le *Radical* par le général Gallifet, si le *Radical* lui eût appartenu.

Rien ne nous ôtera de l'idée que, sur certains crânes humains, la bosse de la subvention existe. Gall l'a oubliée ; mais elle y est.

Il fonda la *Presse* (1836), tira de suite à un grand nombre d'exemplaires et sur Armand Carrel qu'il tua en duel.



Député en 1848, il vota avec la Montagne, tout comme si la duchesse de Berry et le ministère Guizot n'avaient jamais subventionné ses anciens journaux, et finit par inventer, en 1852, la candidature du prince de Joinville-le-*Pot* à la présidence de la République, après avoir, quatre ans auparavant, soutenu celle de Louis-Napoléon.

Depuis cette époque, la contenance de M. Emile de Girardin ne fut plus qu'une longue suite de travestissements et de changements à vue dont l'exiguïté de notre format nous interdit l'énumération.

Nos lecteurs se rendront, d'ailleurs, facilement compte des évolutions de ce Clodoche politique en se transportant dans n'importe quel magasin de costumier, et en essayant, pendant une demi-heure devant une glace, les habillements les plus variés de coupe et de couleur.

Ils pourront faire quelques grimaces pour obtenir un résultat plus complet.



M. de Girardin a donné au théâtre deux drames : le *Supplice d'une femme*, qui a obtenu un grand retentissement, grâce à sa mise sur pied par Alexandre Dumas fils ; mais toujours modeste, et voulant prouver que Dumas n'avait été pour rien dans ce succès, il donna, à lui tout seul, les *Deux Sœurs*, qui eurent environ une représentation et demie.



M. de Girardin a été dans l'intimité du prince Napoléon, comme il avait été le protégé de la duchesse de Berry et s'était fait le souteneur du prince de Joinville; tous les parents de monarques lui devaient quelque chose, ce qui a fait dire qu'il n'avait pas son pareil pour se rattacher *aux branches*... aînées et cadettes.



M. Emile de Girardin vendit une fois la *Presse* à M. Millaud, la reprit et la revendit à M. Mirès.

Il fonda la *Liberté* et la vendit à son neveu, M. Détroyat.

C'était une spécialité comme celle des gens qui ouvrent des cafés à toutes les encoignures et les vendent trois mois après.

Entre autres campagnes, toutes plus brillantes et plus honorables les unes que les autres, M. de Girardin soutint la Russie contre les Polonais ; il oublia de donner son avis sur Tropmann ; mais on pense généralement que si on le lui avait demandé, il aurait prouvé que tous les torts venaient de la famille Kinck.



Outre son duel funeste contre Armand Carrel, M. de Girardin eut plusieurs affaires d'honneur. La dernière, qui avorta, M. de Girardin ayant refusé de se battre, fit pourtant un certain bruit dans une loge de l'Opéra, où M. Emile Pagès, qu'il avait insulté, vint applaudir Roger sur sa figure; ce qui fit dire au *Tintamarre* du dimanche suivant : « La représentation du *Prophète* a été fort belle « vendredi, la salle était comble, tout le Paris élégant « occupait les loges, M. de Girardin était à la claque. »



En 1872 M. Emile de Girardin acheta le *Petit Journal*, auquel il donna une impulsion nouvelle.

Jusqu'à cette époque le *Petit Journal* s'était tenu avec beaucoup de soin éloigné de la politique militante.

M. de Girardin en fit une arme de combat au profit de la République... de M. Thiers.

Deux ans plus tard, il reprit la direction du journal *la France* du soir.

Et armé de ces deux feuilles qui avaient une clientèle considérable, il tailla — reconnaissons-le de bonne grâce — de rudes croupières au gouvernement de l'ordre moral de M. de Broglie et du Guibollard des temps modernes.



Ceux-ci, furieux de l'influence croissante de M. de Girardin, tentèrent de lui arracher des mains au moins une des deux massues avec lesquelles le redoutable jouteur les assommait deux fois par jour.

Ils dénichèrent on ne sait où un actionnaire du *Petit Journal* qui assigna M. de Girardin à l'effet de lui faire enlever la rédaction en chef de cette feuille.

L'actionnaire stipendié arguait qu'il avait mis son argent dans une entreprise destinée à endormir les masses, et qu'en s'en servant pour les réveiller, M. de Girardin lui gâtait une entreprise commerciale qui lui avait, tant qu'elle était restée bébête, rapporté de forts beaux dividendes.

Heureusement, M. de Girardin put parer ce coup de Jarnac en prouvant que depuis qu'il était moins... simple, le tirage du *Petit Journal* avait augmenté du double.

Et l'actionnaire bravo fut débouté.



En 1877, M. de Girardin fut élu député par le IXe « repaire » dirigeant de Paris.

Il fut élu président de la commission chargée de reviser les lois sur la presse.

Disons à ce propos qu'une des toquades séniles de M. de Girardin fut de réclamer sans cesse l'impunité de la presse en se basant sur « *son impuissance.* »



Pendant les dernières années de sa vie, c'était devenu une vraie scie.

Son argument favori était le suivant :

« La preuve que la presse est impuissante, c'est que « depuis qu'elle existe elle demande à être libre et qu'elle « n'a jamais pu l'obtenir. »



Cet accès de gâtisme dura jusqu'à sa mort.

Et M. de Girardin ne trouva même pas une minute de lucidité pour se dire que ce qui prouve précisément la puissance de la presse, c'est ce qu'elle a obtenu n'étant *pas libre.*

Zuze un peu, comme dirait le Marseillais, si elle l'eût été !



Rien au monde n'étant plus puissant que l'échange des idées, et la presse étant le véhicule le plus complet qui puisse être employé à cet échange, c'était une immense sottise de la part de M. de Girardin que de nier la puissance de la presse.

De sa part surtout ; car lui qui avec un simple morceau de papier avait souvent remué profondément l'opinion et décalé bien des gouvernements, devait savoir mieux que personne que rien ne résiste à ce levier formidable qui a la raison humaine pour point d'appui.



Mais, dans un jour de divagations, M. de Girardin avait avancé que la presse était « *impuissante* » et, comme tous les vieillards qui deviennent têtus en s'affaiblissant, pour rien au monde il n'eût consenti à retirer cette bêtise.

D'ailleurs, le côté saillant du caractère de M. de Girardin, surtout vers la fin de sa carrière, fut une vanité incommensurable.

Il s'était érigé en directeur de l'opinion publique et sur les questions même les plus subalternes, il affichait la prétention de rendre des oracles.

Témoin ce jour — lors de l'exposition universelle de 1878 — où il décida à lui tout seul que les Parisiens devaient enlever de la façade de leurs maisons les drapeaux qu'ils y avaient placés le jour de l'inauguration, puis qu'ils devaient les remettre... puis qu'ils devaient les retirer...

Tous les matins *la France* ressemblait à un ordre du jour de colonel :

— Enlevez drapeaux !... mettez lanternes !... Remettez drapeaux !... ôtez lanternes !

C'était d'un ridicule féroce.



Les dernières campagnes de M. de Girardin ne furent plus qu'une suite de rabâchages navrants.

Un mois de plus !... et il allait peut-être enfin arriver à la démontrer « l'*impuissance de la presse.* »



Au physique, M. de Girardin n'était pas beau ; il aurait eu très peu de chose à faire, s'il l'eût voulu, pour ressembler à Emile Ollivier. — Au moral aussi.

Pendant longtemps, il porta une mèche de cheveux qui, en s'allongeant, lui arrivait entre les deux yeux : ça le faisait loucher. Plus tard, il n'avait plus de mèche parce qu'il n'avait plus de cheveux ; mais il louchait toujours.

On ne sait pas au juste s'il perdit ses cheveux à la Bourse ; s'il en est ainsi, c'était certainement une perruque ; car, à la Bourse, il ne perdait jamais que ce qui était aux autres.

Il était faible de complexion depuis soixante-dix ans ; pendant sa jeunesse, il avait voulu se faire soldat et fut refusé à cause de cela ; les chirurgiens-majors sont bien amusants.

Il avait le teint bilieux particulier aux gens qui travaillaient à renverser tous les gouvernements dans l'espoir d'attraper un ministère et ne l'attrapent jamais.

Il passait pour un excellent camarade signant tous les bons articles de ses collaborateurs et ne souffrant pas de réputations à côté de la sienne.

Mirecourt raconte à ce propos que Weill, ayant publié dans la *Presse* une série qui avait fait une grande sensation, M. de Girardin en arrêta la publication par jalousie ; nous demandons pardon à nos lecteurs de la trivialité de la comparaison ; mais nous trouvons que le dicton populaire : *Tais donc ta gueule qu'on entende la mienne !...* peint si bien la situation, que nous n'avons pu résister au désir de le rappeler ici.



Du reste, M. de Girardin, dans sa vie privée, était un homme charmant : les journalistes recevaient de lui d'excellents conseils ; il leur donnait plus particulièrement celui-ci : « — Dites toujours : *l'ordre dans la liberté !... La* « *liberté avec l'ordre... Pas de liberté, pas d'ordre...* « *Sans ordre, pas de liberté...* Vous terminerez par : *Con-* « *fiance !... Confiance !...* et avec ça, les gouvernements « peuvent changer vingt-six fois par mois, vous êtes tou- « jours du dernier. »

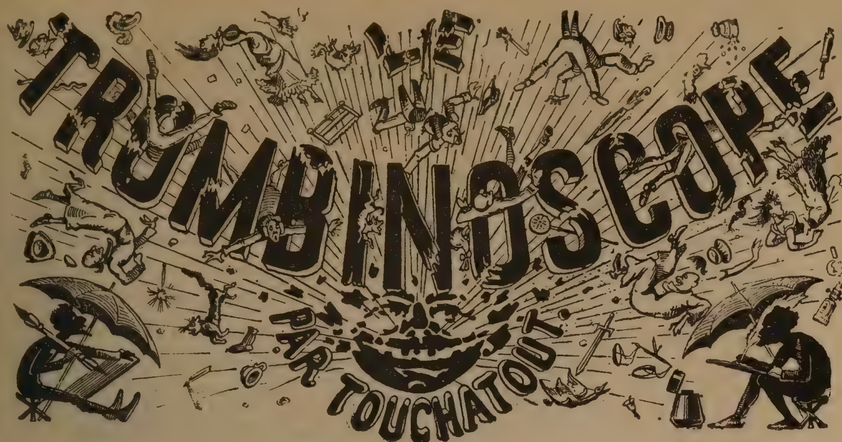
Décembre 1881.

NOTICE D'OUTRE-TOMBE

Dates à remplir

PAR LES COLLECTIONNEURS DU *TROMBINOSCOPE*

Après sa mort, M. de Girardin est changé en chien ; on lui attache un portefeuille de ministre au bout de la queue et pendant quatre millions de siècles il doit courir après en tournant sur lui-même sans jamais l'attraper. — Il passe ensuite dans un autre cercle du purgatoire entre une double haie d'actionnaires des Mines de *Saint-Berain* qui, pendant treize cent mille ans, lui réclament le remboursement au pair de leurs titres. — Enfin, après avoir subi ces différents supplices, il vient prendre sa place au séjour des élus entre Henri Rochefort et la baronne de Kaulla, aux pieds de qui il renie solennellement sa théorie de « l'impuissance de la presse. » Il prononce même à ce propos les paroles suivantes qui font tout oublier : Mon cher Henri, je me trompais... ce que presse veut Dieu le veut !... Et vous, chère baronne, je me mets à vos pieds, ce que femme veut vieux le veut !... — Mais il ne le peut pas toujours, ajoute fièrement la baronne en clignant de l'œil. Et ils se mettent tous trois à contempler le Seigneur.





HYACINTHE

CHARLES

dit le PÈRE

de son vrai nom: Charles Loyson.

Il y renonça de bonne grâce, afin de le laisser libre pour le cas où un abonné de la *Gazette de France* en aurait besoin.

Il est né, en 1827, à Orléans, pour consoler plus tard cette pauvre petite ville du chagrin d'avoir eu M. Dupanloup comme évêque.

Il suivit bientôt son père à Pau et, tout jeune, s'y fit remarquer par des vers extraordinaires. Il paraît que jamais on n'en n'avait vu d'aussi longs.

On dit qu'à cette époque il présenta une comédie au Gymnase et qu'elle fut refusée, ce qui le décida à se faire prêtre.

Il entra à Saint-Sulpice à dix-huit ans et fut ordonné à vingt-deux, juste l'âge où il ne devrait guère être permis de renoncer pour toujours aux joies du monde que l'on n'a pas encore eu le temps de connaître.



Il ut tour à tour professeur de philosophie au grand séminaire d'Avignon et de théologie à celui de Nantes.

Quinze ans après, ses élèves devaient en rire comme des bossus.

Dix ans plus tard, il se convainquit que sa vocation l'appelait à la chaire, pas celle qui est faible; il se prépara au couvent des carmes de Lyon et y prêcha plusieurs *retraites* avec un succès qui devait plus tard faire renifler de dépit et de jalousie le général Ducrot-Lazare lui-même.



Après, il prêcha l'Avent à Bordeaux, et en 1864, le carême à Périgueux. Il sut persuader aux habitants de cette ville que ce qui pouvait être le plus agréable à Dieu était les crampes d'estomac des hommes, et surtout que ce qui pouvait faire le plus de plaisir au pape était d'avoir une occasion de vendre très cher des dispenses de jeûne aux gens à qui leur santé ne permettait pas de rester quarante jours sans manger.

Il vint ensuite à Paris, prêcha à la Madeleine et à Notre-Dame, où il attira tant de monde, que le directeur du Vaudeville lui fit faire de superbes propositions qu'il repoussa.

Dans l'Avent de 1866, le P. Hyacinthe s'attaqua violemment à la thèse de la morale indépendante et combattit les doctrines soutenues par le journal qui portait ce nom.

Cette polémique eut un très grand retentissement et procura au journal en question une augmentation assez sensible d'abonnés. De l'avis de tout le monde, M. Veuillot aurait donné dix ans de la sienne pour que pareille

chance arrivât à l'*Univers*; comme on le verra tout à l'heure, son tour vint.

En 1867, le P. Hyacinthe prêcha sur ce sujet : « La morale dans la famille ». Il paraît que, dès cette époque, le P. Hyacinthe commença à s'écarter sensiblement des saintes traditions de l'orthodoxie et à ne pas paraître bien persuadé qu'une femme ayant un fils de trente-deux ans pût postuler pour être couronnée rosière, car les rédacteur du *Monde* et de la *Gazette de France* commencèrent à le regarder de travers.

L'*Univers* surtout se montra terrible, et, dans un accès de colère sainte, il dénonça le P. Hyacinthe à la cour de Rome avec une légèreté de cœur qui n'a eu depuis pour pendant que *Paris-Journal*, indiquant du doigt, à Versailles, les communeux qui avaient pu être oubliés dans les coins.



Sur la plainte portée par M. Veuillot contre le P. Hyacinthe, celui-ci fut appelé par le pape, auprès duquel il se rendit pour essayer de se justifier. Il y parvint, dit-on, mais n'en revint pas moins à Paris bien décidé à soutenir que son opinion intime sur l'infaillibilité de Pie IX était que ce dernier pouvait avoir des vents comme le premier porteur d'eau venu.



Une nouvelle occasion de se faire eng....ager par Louis Veuillot, à plus de modération, ne tarda pas à se présenter.

En juin 1869, à une séance de la Ligue internationale de la paix, M. Hyacinthe prononça un discours remarquable dans lequel il eut l'audace de prétendre qu'un juif ou un protestant valait autant qu'un catholique.

Ces paroles furent vivement applaudies par l'auditoire.

Beaucoup de gens ne voyaient aucun inconvénient à admettre qu'un israélite qui ne fait rien le samedi fût aussi respectable qu'un catholique qui se repose le dimanche; mais la presse ultramontaine ne l'entendit pas ainsi, et le Vésuve, dans ses plus beaux jours, ne donne qu'une faible idée du feu et des flammes que jetèrent les feuilles pontificales à l'occasion de ce sacrilège.

Elles crièrent comme un bonapartiste qui a perdu son plébiscite, qu'il était scandaleux de laisser un homme soutenir que toutes les religions étaient bonnes, pourvu qu'elles fussent pratiquées de bonne foi, et que l'on ne devait pas tolérer d'autres croyances que celle *qui n'est pas au coin du quai.*

Les aboiements devinrent si formidables que, pour la seconde fois, l'autorité ecclésiastique s'en émut.

Le P. Hyacinthe reçut l'ordre exprès de changer de langage ou de se taire, ce qui équivalait à lui commander d'enseigner que ce qu'il voyait bleu était jaune ou de n'en rien dire du tout.



Ce procédé, si semblable à celui de l'état de siège, que l'on ne sait vraiment pas lequel des deux a servi de patron à l'autre, acheva de mettre le feu aux poudres.

Le P. Hyacinthe, sans plus s'émouvoir de cette interdiction qu'un chien à qui l'on défendrait de se gratter où ça le démange, écrivit tout simplement au R. P. général des carmes déchaussés à Rome que son *communiqué* n'avait pas le sens commun, qu'il était bien fâché si ses opinions personnelles se trouvaient en désaccord avec celles de ses co-carmes, mais qu'il était dans la complète impossibilité de voir les choses avec les yeux des autres et de les juger avec l'esprit de ses voisins.



On le voit, c'était déjà pas mal cassant; mais le P. Hyacinthe ne se contenta pas de cela, et pendant qu'il y était, il profita de l'occasion pour ajouter en *post-scriptum* à sa lettre quelque chose qu'il avait sur le cœur depuis longtemps : à savoir que la religion catholique, à ses yeux, avait certainement du bon et beaucoup ; mais qu'il lui paraissait très évident que si cette religion perdait chaque jour du terrain et voyait s'éloigner chaque jour ses fidèles, il n'en fallait chercher la cause que dans la façon dont elle était comprise et interprétée par ceux-là mêmes qui étaient chargés de l'enseigner.

C'était dire à mot presque pas couvert : Le jour où l'Eglise ne fera plus le commerce des cierges, le jour où

les prêtres n'auront plus besoin d'avoir des pardessus en or ciselé sur le dos pour officier, le jour où l'on ne sera plus obligé de marchander à la sacristie la messe d'enterrement de son père comme des artichauts à la halle, le jour où l'on ne verra plus à chaque pilier d'église le tronc du fricandeau pour le vendredi, le jour, enfin, où les *fabriques* cesseront de chercher des clients, les temples reverront des fidèles.



Pour peu que l'on ait lu de loin en loin un fragment de l'*Univers*, on peut se faire une idée de la façon dont fut accueilli, par la presse catholique, ce coup de poing de la fin. M. Dupanloup s'efforça de rappeler fraternellement au devoir son collègue égaré, pendant que Louis Veuillot, en proie à la sainte fureur d'une marchande de marée à qui l'on vient offrir quinze sous d'une barbue de huit francs, vidait avec frénésie sur la tête de l'impie tout le baquet de rédaction de l'*Univers*.



Cet esclandre amena un résultat qui eût pu mettre le feu à l'Europe... onze siècles auparavant. Le P. Hyacinthe fut frappé d'excommunication majeure. Bing!... Ceux de nos lecteurs qui savent imiter le bruit du tonnerre peuvent le faire ici; cela sera d'un très bon effet, surtout pour les lectures à haute voix en famille.

Le P. Hyacinthe partit pour l'Amérique avec son excommunication; ils furent tous deux très bien reçus.



De retour en France, le P. Hyacinthe — conséquent avec ses principes — rompit avec l'Eglise en se mariant.

Il épousa Miss Butterfield veuve Merrman.

Furieux de voir un de ses prêtres pratiquer si crânement les principes du martyre chrétien en marchant la tête haute au supplice de la belle-mère, le pape excommunia de nouveau ce Père qui voulait justifier son titre en faisant des enfants.

Madame Loyson utilisa le côté non écrit de cette bulle et en fit un livre de dépenses pour sa cuisine.

Le 10 février 1873, le Père Hyacinthe fut élu curé de Genève et dit sa première messe le 7 mars.

Nouveau bref beaucoup plus long que les précédents, puisqu'il excommuniait en même temps l'officiant sacrilège et tous ceux qui avaient assisté à sa messe en toc.



Cette fois, vu la grandeur exceptionnelle du papier pontifical, M. et Mme Loyson trouvaient dans cet anathème de quoi tapisser les murs de leur antichambre et recouvrir soixante pots de confitures et onze pots de cornichons.



Revenu de nouveau à Paris, le Père Hyacinthe se vit refuser par le gouvernement de l'ordre moral l'autorisation de faire des conférences.

Il ne l'obtint qu'en 1877.

L'année suivante, avisant dans la rue Rochechouart un ancien café concert qui ne faisait rien, il le loua et en fit une église qui fut inaugurée avec un certain bruit.



Beaucoup de gens crièrent au scandale trouvant abominable que le gouvernement laissât ainsi le premier venu fonder une religion comme on fonde une crèmerie.

Pour nous qui croyons que le meilleur moyen d'arriver à ne plus avoir trop d'églises est de laisser tout le monde en ouvrir, nous ne pouvons qu'applaudir à cette tolérance.



D'ailleurs — et sans examiner quel était le culte que l'on pratiquait dans le temple du sieur et de la dame Loyson — nous affirmons de confiance que leur église était la plus parfaite de toutes celles de France et même d'autre part, par cette simple raison qu'elle ne coûtait pas un sou à l'Etat et n'était entretenue que par ceux qui s'en servaient.

Pourquoi le Père Hyacinthe ne resta-t-il pas dans cette note indépendante : la liberté de l'Eglise payée par les fidèles ?

Pourquoi, en 1880, demanda-t-il au conseil municipal

de Paris de lui faire élever un édifice public pour y prêcher son culte?

Problèmes insondables et qui nous disposent à mettre dans le même sac les gallicans et les ultramontains, tant la cloison qui les sépare nous semble mince.

Il va sans dire que le conseil municipal de Paris fit à cette proposition déshonnête la même réponse qu'il eût faite à un débitant d'épicerie lui demandant un immeuble national pour y vendre un chocolat de son invention.



Dans quelques-uns de ses sermons, le Père Hyacinthe malmena durement la République, dont il prédit la fin prochaine, lui reprochant de «s'attaquer aux consciences.»

Reproche enfantin, la République ayant justement été inventée pour laisser tranquilles les consciences des hommes et empêcher les gallicans, anglicans, et autres germinycans généralement quelconques de troubler celle des enfants et des femmes.



Au physique, le père Hyacinthe est un homme vigoureux. La tête est énergique. — Comme tous les carmes, il a le dessus de la tête rasé; c'est ignoble, mais ça repousse, c'est du moins l'effet que cela nous fait.

Décembre 1881.

NOTICE COMPLÉMENTAIRE

Dates à remplir

PAR LES COLLECTIONNEURS DU *TROMBINOSCOPE*

Le P. Hyacinthe remonte en chaire le... 18... pour soutenir que toutes les religions se valent et qu'il préfère un fervent qui lit sa prière dans l'almanach Bottin en croyant que c'est arrivé, à une bigote qui fait semblant de la lire dans son paroissien et regarde en dessous quelle robe a mise sa voisine. Furieux d'une telle outrecuidance, Louis Veuillot, dans un article que publie l'*Univers*, le... 18..., traite le père Hyacinthe du haut en bas. Léon XIII, cédant aux sollicitations de Louis Veuillot, excommunie le P. Hyacinthe le... 18..., ne se souvenant plus qu'il a déjà été excommunié une fois. — Le père Hyacinthe écrit au pape le... 18... que c'est du parchemin de perdu, et que poser une bulle par dessus une autre bulle, c'est comme s'il collait deux timbres-poste l'un sur l'autre pour affranchir une lettre. — Enfin, le P. Hyacinthe meurt le... 19... de moins en moins persuadé que les carmes eussent été de quelque utilité sur la terre sans leur fameuse eau contre les indigestions et les migraines.

ABONNEMENTS

100 BIOGRAPHIES

Paris......... Un an **10** fr.
Départements. — **12** fr.

Abonnements sans rais dans tous les bureaux de poste



ABONNEMENTS

100 BIOGRAPHIES

Paris......... Un an **10** fr.
Départements. — **12** fr

Abonnements sans frais dans tous les bureaux de poste

LE TROMBINOSCOPE

Cette nouvelle édition du **Trombinoscope,** qui paraît deux fois par semaine, composera des volumes de 100 biographies chacun, du même format et du même aspect que les autres ouvrages de TOUCHATOUT.

ONT DÉJA PARU

1. Jules Grévy
2. Clémenceau
3. Gambetta
4. République
5. Thiers
6. Zola
7. Rochefort
8. La Canicule
9. Duc d'Aumale
10. Victor Hugo
11. Belle-Mère
12. J. Simon
13. J. Ferry
14. Sénat
15 Pr. Napoléon
16. Don Carlos
17. Napoléon III
18. Ricord
19. Dieu
20. Réserviste
21. Andrieux
22. Got
23. Louise Michel
24. Conservateur
25. Veuillot
26. Crevette
27. Mac Mahon
28. Sarah Bernhardt
29 Cassagnac
30. Judic
31. Concordat
32. Comte de Paris
33. Gommeux
34. Cte de Chambord
35. Bismarck
36. Septennat Ier
37. Henry Maret
38. Cocu
39. La Presse
40. Louis Blanc
41. Bazaine
42. Opérette
43. Naquet
44. Dumaine
45 Emile de Girardin

OUVRAGES DE TOUCHATOUT

Histoire de France tintamarresque, un volume de 800 pages. 500 dessins noirs et coloriés, envoi *franco*.......... **12** fr.

SUITE DU PRÉCÉDENT:

Histoire tintamarresque de Napoléon III, un volume de 800 pages, 500 dessins noirs et coloriés, envoi *franco*. **12** fr.

SUITE DES DEUX PRÉCÉDENTS:

La Dégringolade impériale, deuxième partie de L'HISTOIRE TINTAMARRESQUE DE NAPOLÉON III, un volume, 500 dessins noirs et coloriés, envoi *franco*....................... **12** fr.

Grande Mythologie tintamarresque, 600 dessins noirs et coloriés par G. Lafosse et Moloch, un volume de 840 pages *franco*...................................... **12** fr.

EN PRÉPARATION :

SUITE DES TROIS PRÉCÉDENTS :

Le Septennat tintamarresque, un volume de 800 pages, illustré

Mélanges tintamarresques, recueil de fantaisies, un volume de 800 pages, illustré.

Quarantième année **LE TINTAMARRE** Quarantième année

HEBDOMADAIRE, SATIRIQUE ET FINANCIER, PARAIT LE SAMEDI

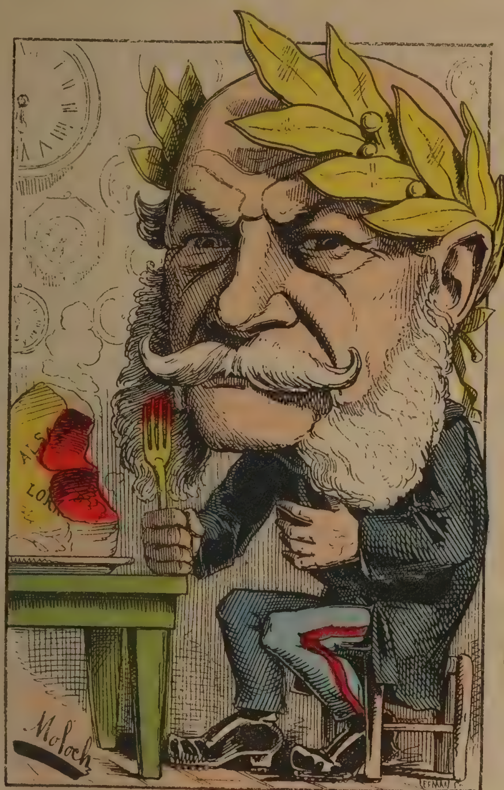
ABONNEMENTS :

PARIS	DÉPARTEMENTS
1 an 18 fr.; 6 mois 10 fr.; 3 mois 6 fr.	1 an 20 fr.; 6 mois 11 fr.; 3 mois 7 fr.

Pour recevoir franco *par retour du courrier les ouvrages ci-dessus, en envoyer le montant à* **M. LÉON BIENVENU,** *directeur du* **Tintamarre,** *29, rue d'Amsterdam, à Paris*

10 CENTIMES





GUILLAUME Ier

Frédéric-Louis

roi de Prusse, empereur d'Allemagne et maître emballeur distingué, est né le 22 mars 1797.

Tout jeune, il embrassa la carrière militaire et y obtint ce rapide avancement que les princes doivent au talent dont ils ont fait preuve en naissant de gens haut placés.

Lors de l'avènement de son frère au trône, en 1840, il devint gouverneur de la Poméranie et chef de plusieurs régiments en Prusse *et à l'étranger.*

Ceux de nos lecteurs qui s'étonneraient que le commandement d'un régiment russe ou autrichien pût être confié à un prince prussien, auraient tort.

On sait que, dans ce monde-là, c'est un usage reçu ; les rois entre eux s'offrent un de leurs régiments, comme nous nous offrons un cigare.

C'est devenu aussi naturel que de fusiller un simple soldat qui passe à l'ennemi.

Lors des événements de 1848, considéré comme le moteur le plus enragé du système absolutiste, il fut obligé de se réfugier en Angleterre.

Il ne tarda pas à rentrer à Berlin et fut nommé gouverneur de Mayence.

Il devint, en outre, président de toutes les loges de la franc-maçonnerie prussienne.

A ce propos, il nous serait presque impossible d'étouffer dans notre âme un cri d'admiration; ça nous ferait trop de mal, nous aimons mieux le laisser sortir; ce cri, le voici : Dieu !... que les francs-maçons nous font pitié !...

En effet, ne faut-il pas que ces braves gens soient tous en enfance pour aller chercher, comme ils le font partout, leurs plus hauts dignitaires parmi les princes du sang !...

Que nos francs-maçons modernes et ramollis ne croient pas devoir continuer les traditions un peu rudes de leurs devanciers, d'accord; ils sont libres; mais alors, qu'ils renoncent à s'affubler d'un titre qui fut l'effroi des monarques et qu'ils s'intitulent tout simplement : *Société des bonnets de coton réunis.*

Une franc-maçonnerie où les empereurs ont leur fauteuil, c'est presque aussi drôle qu'une association d'ouvriers fondeurs du Creusot qui se seraient mis en grève sous la présidence du père Schneider.

Frédéric-Guillaume IV, son frère, étant tombé grave-

ment malade, Guillaume fut nommé régent le 9 octobre 1858.

Sa régence n'offrit rien de remarquable, sauf une entrevue solennelle qu'il eut en juin 1860 avec l'empereur Napoléon III.

On ne sait pas ce que c'est au juste qu'une entrevue de souverains; beaucoup de bonnes gens de la province croient encore que les princes s'y entretiennent de la grandeur et de la prospérité de leurs peuples respectifs; c'est une erreur. Pendant les entrevues de têtes couronnées, qui ne peuvent guère être mieux comparées qu'à celles qui ont lieu dans les antichambres entre larbins de bonne maison, la conversation roule uniquement sur le thème suivant :

— *Combien te fais-tu de gratte sur la nourriture de tes bourgeois ?... T'es bête... moi j'ai une double clef de la cave!... En voilà un gâte-métier!.... il ne se fait donner que trente du cent par les fournisseurs!... etc... etc...*

A la mort de son frère, Guillaume Ier monta sur le trône de Prusse (2 janvier 1861).

En arrivant au pouvoir, il amnistia tous les condamnés politiques afin de faire, dans les prisons, de la place pour en mettre d'autres.

Il s'occupa immédiatement d'une vaste organisation de l'armée et vint de nouveau visiter à Compiègne l'empereur Napoléon III, qu'il avait sans doute besoin de consulter, comme plus ancien dans le métier, sur le meilleur moyen de faire danser l'anse du budget.

Le 17 octobre, il fut sacré avec pompe à Berlin, donna encore une amnistie à cette occasion et, pour faire plaisir à Veuillot, déclara tenir sa couronne de Dieu seul.

Cette déclaration de droit divin, dont la conséquence était d'assimiler la nation prussienne à un vaste troupeau d'oies, ne fut pas du goût de la Chambre des députés, qui

trouva l'occasion de faire sentir sa mauvaise humeur au roi, en votant toutes sortes de choses qu'elle savait devoir lui être désagréables.

Mais Guillaume résista et appela à son aide, comme président du conseil, M. de Bismarck, chez lequel il avait remarqué une rare aptitude à fourrer dans sa poche les principes d'honnêteté qui pouvaient le gêner.

M. de Bismarck eut bientôt déblayé le terrain; quand les députés ne votaient pas les lois proposées par lui, il les congédiait et ne les rappelait que lorsque ces lois étaient exécutées.

Ce procédé dura jusqu'en 1863 et fut couronné, le 1er juin de la même année, par une ordonnance supprimant la liberté de la presse.

Nos lecteurs s'étonneront, sans doute, qu'avec un système comme celui-là, Guillaume n'ait pas les quatre fers en l'air depuis au moins une vingtaine d'années; le fait est facile à expliquer.

Les nombreuses diversions belliqueuses qu'il a toujours su opérer à temps et qui ont été couronnées d'un plein succès, ont eu jusqu'ici raison des aspirations démocratiques de la Prusse.

Nous sommes malheureusement ainsi bâtis : nous revendiquons des libertés, on nous donne une victoire; et comme de bons imbéciles, nous nous amusons pendant cinq ans encore avec cet os-là.

Si, en août 1870, Napoléon III — (couvrez-vous !...) — nous avait conduits à Berlin, nous nous prosternerions aujourd'hui sous les casse-têtes de ses gardes-chiourmes et le *Figaro* serait encore en pleine splendeur en rendant compte des jeudis et des épaules de la régente Benoiton.

A la suite de la guerre de France (1870-71) (voir le TROMBINOSCOPE, cage BISMARCK), Guillaume fut élu empereur d'Allemagne; nous ne croyons pas que ça tienne chaud à son peuple pendant bien longtemps.

Il a épousé, en 1829, Marie-Louise-Augusta, princesse de Saxe-Weimar, qui lui a donné deux enfants nés avec chacun une envie de pendule sur la fesse gauche.

Cette union a été heureuse; après quarante-deux ans de ménage, Guillaume envoyait encore à son Augusta des télégrammes amoureux dans ce style : « Moumoute ado-» rée... Grande victoire!... prise de Nancy!... notre Fritz » a exécuté un magnifique *mouvement tournant* qui a fait » tomber en notre pouvoir tous ceux à sonnerie des hor-» logers de la ville. Mille baisers sur trous en rubis. — » Ton Guigui. »

A différentes reprises, notamment en 1874 et en 1876, Guillaume eut, dit-on, la velléité de nous tomber de nouveau sur le poil et de nous demander dix autres milliards pour nous punir de l'insolente facilité avec laquelle nous lui avions payé les cinq premiers.

Plusieurs entrevues qu'il eut, à ces époques, avec Alexandre II, donnèrent à ces bruits une certaine consistance. Néanmoins, le coup ne fut pas tenté.

Alexandre II s'y opposa-t-il, comme on l'a dit ?

Ou bien Guillaume hésita-t-il, au dernier moment, à risquer ce *quitte ou double ?*

A ce sujet les opinions sont libres.

Nous en profiterons pour dire la nôtre.

Et la nôtre, c'est que nous ne devons nos dix milliards ni aux scrupules de Guillaume, ni à l'intervention sympathique (cliché) d'Alexandre II.

Nous les devons simplement à ce fait qué Guillaume les crut peut-être un peu moins faciles à prendre qu'en 1870, et qu'il se dit sans doute :

— Emballer est bien ; ne pas s'emballer est mieux !

Ayant renoncé, pour le moment, à nous prendre la Franche-Comté et la Bourgogne, Guillaume se rabattit sur l'Alsace-Lorraine qu'il visita en mai 1877 afin de s'assurer

de l'affection profonde qu'avaient pour lui les habitants de cette province.

Il paraît que l'accueil ne fut pas des plus chauds.

Peu satisfait de l'enthousiasme que lui manifestaient ses nouveaux enfants fraîchement volés, Guillaume retourna à Berlin au milieu de ses vrais fils.

— Ceux-là, du moins, pensait-il, feront risette à papa.

Cette risette se traduisit par deux coups de revolver et un coup de fusil que lui adressèrent, en moins de trois semaines, deux Prussiens : Hœdel et Nobiling.

Le premier manqua Guillaume et fut décapité.

Le second le blessa et mourut en prison, en refusant de désigner ses complices.

Immédiatement, et comme cela arrive toujours sous les dynasties bien tenues, le gouvernement désigna d'office comme complices de Nobiling tous les socialistes allemands, qui furent traqués comme des lapins par M. de Bismarck.

Ceci se passait en 1878. Depuis cette époque, l'empereur Guillaume n'a été l'objet d'aucun attentat.

Tout récemment, sa santé a causé de vives inquiétudes à... ses amis.

Les nouvelles se succédaient d'heure en heure et étaient attendues avec impatience, surtout à Paris.

Un reporter donna celles-ci à son journal.

« *Dimanche soir... L'empereur est très faible. Tout* » *fait prévoir un dénouement prompt.*

» *Lundi matin... Le mal s'est aggravé cette nuit, on a* » *bon espoir.* »

Le rédacteur en chef essaya de faire comprendre au reporter que sa nouvelle était mal rédigée et pouvait donner lieu à de fâcheuses interprétations.

Le reporter — têtu comme un Alsacien, qu'il était d'ailleurs, — se refusa à la modifier.

La dépêche ne parut pas.

Au physique, l'empereur d'Allemagne n'est ni beau ni laid; il a la physionomie vulgaire, mais sa tournure est très commune.

Il est chauve et n'a conservé qu'un cheveu; encore fut-il pour Augusta. Le soir, la reine en pinçait l'extrémité entre ses dents et, avec ses ongles effilés, jouait dessus, pour bercer son roi, la valse de *Freychutz*.

Guillaume a l'air d'un vieux caporal tailleur retraité.

Même avec la couronne et le manteau impérial, pas moyen de le prendre pour un empereur; mais s'il avait un bras de moins, une tunique verte, un chapeau à cornes et un jonc à pomme d'ivoire, on n'éprouverait aucune difficulté à le faire passer pour le gardien du passage Véro-Dodat.

Guillaume mange de l'ail, boit comme un trou, a naturellement l'haleine empestée et souffle comme un phoque. Ce sont là des agréments que l'on ne peut guère se permettre que sur un trône; en omnibus, on serait insupportable.

Guillaume est très économe; quand il prend une culotte, il ne la quitte plus.

Décembre 1881.

NOTICE COMPLÉMENTAIRE

Dates à remplir

PAR LES COLLECTIONNEURS DU *TROMBINOSCOPE*

Guillaume, après avoir cuvé ses dernières conquêtes, se sent de nouveau inquiété par le socialisme allemand le... 18... — Il a recours à son fameux système de diversion militaire et déclare la guerre, le... 18... à une puissance voisine qui ne lui disait rien.— De Moltke n'étant plus là, son Fritz reçoit, dès l'entrée en campagne, un tripotée indigne le... 18... — Le socialisme allemand, qui n'est pas plus bête qu'un autre, profite de la circonstance pour faire enfin comprendre au peuple que c'est toujours sur son dos que tout ça se passe; et, le... 18..., Guillaume est *déboulonné* de son trône. Il perd tous ses Etats le... 18... Un seul lui reste : l'état d'ivresse. — Enfin, il meurt, le... 19..., dans un violent effort qu'il fait pour remonter la pendule d'une dame de sa cour, après une indigestion de cliquot.

ABONNEMENTS

100 BIOGRAPHIES

Paris......... Un an 10 fr.
Départements. — 12 fr.

Abonnements sans frais dans tous les bureaux de poste



ABONNEMENTS

100 BIOGRAPHIES

Paris......... Un an 10 fr
Départements. — 12 fr.

Abonnements sans frais dans tous les bureaux de poste

LE TROMBINOSCOPE

Cette nouvelle édition du **Trombinoscope**, qui paraît deux fois par semaine, composera des volumes de 100 biographies chacun, du même format et du même aspect que les autres ouvrages de TOUCHATOUT.

ONT DÉJA PARU

1. Jules Grévy
2. Clémenceau
3. Gambetta
4. République
5. Thiers
6. Zola
7. Rochefort
8. La Canicule
9. duc d'Aumale
10. Victor Hugo
11. Belle-Mère
12. J. Simon
13. J. Ferry
14. Sénat
15. Pr. Napoléon
16. Don Carlos
17. Napoléon III
18. Ricord
19. Dieu
20. Réserviste
21. Andrieux
22. Got
23. Louise Michel
24. Conservateur
25. Veuillot
26. Crevette
27. Mac Mahon
28. Sarah Bernhardt
29. Cassagnac
30. Judic
31. Concordat
32. Comte de Paris
33. Gommeux
34. Cte de Chambord
35. Bismarck
36 Septennat Ier
37. Henry Maret
38. Cocu
39. La Presse
40. Louis Blanc
41. Bazaine
42. Opérette
43. Naquet
44. Dumaine
45 Emile de Girardin
46. Hyacinthe

OUVRAGES DE TOUCHATOUT

Histoire de France tintamarresque, un volume de 800 pages, 500 dessins noirs et coloriés, envoi *franco*.......... **12** fr.

SUITE DU PRÉCÉDENT :

Histoire tintamarresque de Napoléon III, un volume de 800 pages, 500 dessins noirs et coloriés, envoi *franco*. **12** fr.

SUITE DES DEUX PRÉCÉDENTS :

La Dégringolade impériale, deuxième partie de L'HISTOIRE TINTAMARRESQUE DE NAPOLÉON III, un volume, 500 dessins noirs et coloriés, envoi *franco*...................... **12** fr.

Grande Mythologie tintamarresque, 600 dessins noirs et coloriés par G. Lafosse et Moloch, un volume de 840 pages *franco*.. **12** fr.

EN PRÉPARATION :

SUITE DES TROIS PRÉCÉDENTS

Le Septennat tintamarresque, un volume de 800 pages, illustré.

Mélanges tintamarresques, recueil de fantaisies, un volume de 800 pages, illustré.

Quarantième année **LE TINTAMARRE** Quarantième année

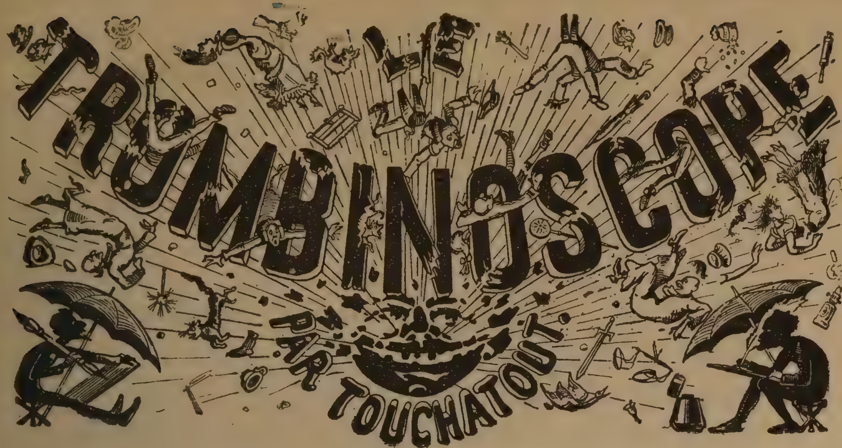
HEBDOMADAIRE, SATIRIQUE ET FINANCIER, PARAIT LE SAMEDI

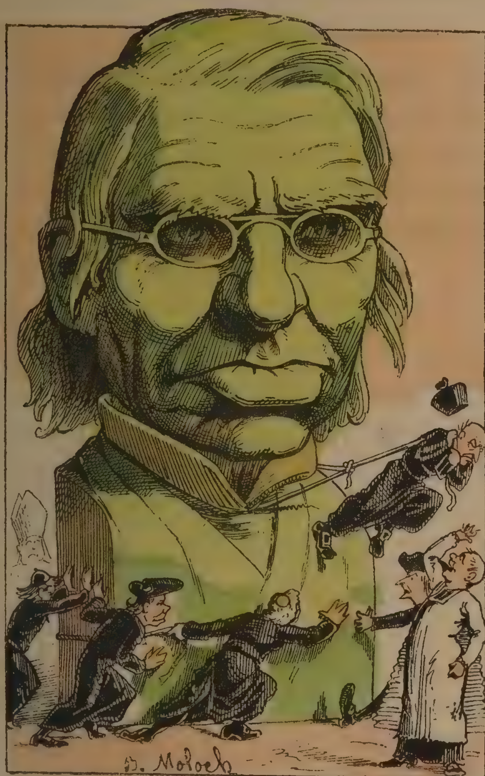
ABONNEMENTS :

PARIS	DÉPARTEMENTS
1 an 18 fr.; 6 mois 10 fr.; 3 mois 6 fr.	1 an 20 fr.; 6 mois 11 fr.; 3 mois 7 fr.

Pour recevoir franco *par retour du courrier les ouvrages ci-dessus, en envoyer le montant à* **M. LÉON BIENVENU,** *directeur du* **Tintamarre,** *29, rue d'Amsterdam, à Paris*

10 CENTIMES





LITTRÉ

MAXIMILIEN-PAUL-EMILE

publiciste et philosophe français, né à Paris le 1er février 1801; mort le 2 juin 1881.

On cacha sa naissance à monseigneur Dupanloup, qui ne devait naître qu'au mois de janvier de l'année suivante, dans la crainte que l'honorable prélat, pour ne pas être exposé à se rencontrer avec lui, refusât de venir au monde.

Tout jeune, M. Littré fit de très brillantes études et

embrassa la médecine. Il fut reçu interne des hôpitaux, mais ne tarda pas à se dégoûter du métier, un matin qu'ayant été chargé d'administrer un lavement à une vieille abonnée de l'*Union*, celle-ci avait refusé de le prendre avant midi, sous prétexte que c'était jour de jeûne.

Il se mit à l'étude approfondie de toutes les langues, ce qui lui fut plus facile qu'à un autre, tous les malades qu'il avait soignés lui ayant déjà montré la leur.

Il apprit entre autres le grec, le sanscrit et l'arabe; mais il n'abusait pas de ces dernières lorsqu'il dînait en ville et qu'il voulait redemander du potage.

En même temps, il collaborait à plusieurs publications littéraires et traduisait Hippocrate... à la barre de l'humanité pour homicides par imprudence.

Ce dernier travail lui ouvrit des horizons nouveaux et les portes de l'Académie des inscriptions.



M. Littré ne tarda pas à se faire le défenseur de l'opinion démocratique. Il se battit pour la liberté en juillet 1830, pendant que M. Dupanloup faisait communier Mme la Dauphine dont il était l'aumônier, et entra à la rédaction du *National*, pendant que le futur évêque d'Orléans ouvrait les conférences de Notre-Dame.

Ces deux hommes faisaient tout ce qu'ils pouvaient pour ne pas se rencontrer.

M. Dupanloup surtout était enragé.

On raconte qu'un jour, étant entré précipitamment dans un établissement du passage Jouffroy et ayant aperçu à un patère du vestibule le chapeau de M. Littré, il partit aussitôt et eut le courage de contenir... sa colère à la porte, en faisant semblant d'examiner les estampes du magasin qui est à côté.

Quand M. Littré sortit, il y avait juste deux secondes que M. Dupanloup venait de... perdre patience.

Et le lendemain, on lisait dans l'*Univers*, en tête d'une souscription pour le denier de Saint-Pierre : *Les économies d'un anonyme qui exècre les libres-penseurs, quinze centimes.*

Jusqu'à l'arrivée au pouvoir de Napoléon, M. Littré resta attaché au *National;* mais le futur homme de Sedan ne laissant plus aux écrivains que le choix d'être attachés à sa personne avec des saucisses, ou aux pontons avec des carcans, M. Littré abandonna le journalisme.



Précédemment, M. Littré avait été séduit par la nouvelle doctrine philosophique et sociale d'Auguste Comte, et l'avait adoptée avec l'ardeur d'un homme qui se dit : « Depuis que l'humanité vit sur un tas de rengaines auxquelles elle ne croit plus, mais qu'elle conserve uniquement parce qu'elle n'a rien à mettre à la place, il serait bien temps de s'occuper de trouver autre chose!... »

M. Littré se toqua de ce projet et consacra une partie de ses nuits à chercher à se rendre compte en quoi l'utilité d'un évêque à qui l'on donne vingt mille francs par an est plus grande que celle d'un instituteur que l'on ne paye que onze cents.

Il y attrapa des migraines horribles et ne trouva pas.

Loin de se rebuter de cet échec, il creusa de nouveau sa *philosophie positive* et continua à se poser un tas de questions religieuses qui mettaient Mgr Dupanloup hors de lui.

M. Littré, sans aucun ménagement pour les saintes traditions, les empoignait toutes l'une après l'autre, avec le sans-gêne d'un ouvrier peintre qui arrache du mur un vieux papier pour le remplacer par un neuf.

Aux miracles dont personne n'a jamais vu la queue d'un,

il opposait la science, qui est chez elle pour tout le monde et à toute heure.

A ceux qui voudraient que l'on n'enseignât rien aux hommes pour les faire plus facilement croire à tout, il opposait l'instruction, qui leur défend de croire que l'on ait pu rassasier vingt mille pauvres avec un pain de deux livres et revendre encore trente mille kilog. de croûtes après l'opération.

Chaque fois que M. Littré se mettait à démolir une de ces légendes, il était reçu par Mgr Dupanloup comme un fâcheux qui entre avec une lampe allumée dans une chambre noire où l'on est en train de montrer la lanterne magique.



M. Littré accueillit avec joie la révolution de 1848, qui lui semblait préparer le triomphe de ses idées ; mais il ne tarda pas à s'apercevoir qu'il y avait encore trop de sucre dans cette république-là, et se retira de la politique en octobre 1848.

Il n'avait voulu accepter qu'une fonction non salariée, celle de conseiller municipal, et avait même précédemment refusé la croix de la Légion d'honneur: on prétend que cette croix fut mise de côté pour servir plus tard à décorer Adrien Marx un jour qu'il ferait un article à sensation sur les *suivez-moi jeune homme* de l'impératrice; mais les événements ne le permirent pas.



Rentré dans la vie privée, M. Littré se remit avec ardeur à ses travaux littéraires.

Il commença la publication de son grand *Dictionnaire de la langue française*, œuvre savante et laborieuse, le seul peut-être de ces engins dans lequel on ne trouve pas ce genre idiot de renseignements: NOCTAMBULE, voir *somnambule*. SOMNAMBULE, voir *noctambule*.

Le dictionnaire de Littré contient les étymologies précises des mots, les exemples de leur emploi, etc., etc.

C'est, après celui de Pierre Larousse, dont la lettre B pèse à elle seule Dumaine et Suzanne Lagier réunis, l'œuvre la plus complète en ce genre.

En 1863, la réputation de M. Littré était immense ; il ne lui manquait plus qu'une chose pour la compléter ; cette chose lui arriva : il fut refusé à l'Académie.

Mgr Dupanloup avait réussi à démontrer aux quarante ronds de cuir vert qui composent cet établissement, qu'ils devaient repousser de leur sein un impie qui ne croyait pas qu'une femme eût pu avoir un enfant d'un ange qu'elle n'avait aperçu qu'au travers des carreaux de sa fenêtre.

M. Littré continua ses travaux, et, en 1872, l'Académie, malgré une nouvelle tentative de *débinage* faite par Mgr Dupanloup, ouvrit ses portes à l'illustre philosophe.

Heureusement, cette fois, l'accident ne pouvait plus avoir de conséquences pour M. Littré ; sa réputation était faite.

Mgr Dupanloup donna sa démission pour ne pas se rencontrer avec son ennemi ; mais l'Académie la refusa.

En février 1871, M. Littré fut élu député à Paris par 88,000 voix, ce qui prouve qu'il y a encore quelques personnes qui, si elles croient au passage de la mer Rouge à pied sec, tiennent à ne pas trop le laisser voir.

Le 15 décembre 1875, Littré fut élu sénateur inamovible.

Mais il se releva en se faisant presque simultanément recevoir franc-maçon.



Les obsèques de cet illustre libre penseur furent une surprise pour tout le monde.

Sa vie entière, ses opinions, ses travaux, tout enfin, indiquait qu'il dût être enterré civilement.

Il n'en fut rien. Son corps, porté à l'église, qu'il avait toujours considérée comme une succursale du théâtre Guignol, fut aspergé d'une eau dans laquelle il n'avait jamais trempé ses doigts, par des bonshommes en jupon noir que chacune de ses œuvres avait combattus et démasqués.

On parla même — On, c'était Basile — d'une conversion de la dernière heure, d'un baptême *in extremis*.

La version la plus accréditée fut que Littré, pour ne pas causer de chagrin à sa famille pieuse, avait, à son lit de mort, consenti à tout ce que celle-ci lui avait demandé.

Il importe peu, en somme.



Admettons même à la rigueur que Littré se soit converti cinq minutes avant de mourir, qu'il ait renié sa vie tout entière, ordonné de brûler tous ses écrits et demandé pardon à M. de Mun de quatre-vingts ans d'athéisme.

En quoi cela pourrait-il nous émouvoir ?

Qu'est-ce qui compte dans la vie d'un homme ?

Les actes de sa vie robuste, ceux qu'il a accomplis en pleine possession de sa force physique et intellectuelle, ou les trois derniers hoquets que l'impuissance et les douleurs de l'agonie peuvent arracher à son corps usé ou à son cerveau vide ?

Que les jésuites triomphent d'avoir fait passer par leur boutique la dépouille de Littré;

Qu'ils établissent — car c'est uniquement le but qu'ils visent — une légende sur la conversion du célèbre positiviste comme ils l'ont pratiqué pour beaucoup de voltairiens dont ils ont fait à la tire le dernier soupir;

Que la famille de M. Littré trépigne de joie, elle aussi, d'avoir déshonoré le dernier quart d'heure d'une vie de près d'un siècle faite de luttes et de gloire,

Tout cela est leur affaire, aux jésuites et aux parents.

La nôtre, c'est l'œuvre de Littré, l'œuvre virile, celle qui compte seule.

Que le courage lui ait manqué pour mourir comme il avait vécu, ce n'est qu'un tout petit malheur.

L'âme d'un héros peut sombrer un quart de seconde dans un accès de colique : la carcasse humaine n'est pas de fer.

Qu'importe !.. nous ne devons nous souvenir, nous, que des fruits qui sont tombés de l'arbre, quand l'arbre était droit, robuste et sain.



Au physique, M. Littré n'était pas superbe ; n'ayant aucun motif pour faire de la peine aux singes, nous nous abstenons de toute comparaison ; il avait la lèvre inférieure et les opinions politiques très avancées; les sourcils étaient larges et épais ; les gens qui avaient besoin de bourrelets pour le dessous de leurs portes les contemplaient avec envie.

Il était de petite taille ; mais quand il était à côté de Jules Ferry, qui a cinq pieds six pouces, il paraissait presque aussi grand que lui, tant ce dernier lui faisait hausser les épaules.

Décembre 1881

NOTICE D'OUTRE-TOMBE

Après sa mort, Littré s'étant secoué pour faire tomber son eau bénite comme un chien qui veut se débarrasser de ses puces, se présente à la porte du séjour des élus. La première personne qu'il aperçoit dans l'antichambre est Mgr Dupanloup qui attend son tour depuis le 10 octobre 1878. Saint Pierre ayant aperçu Littré, vient au devant de lui avec un empressement tout cordial et le fait entrer immédiatement. Mgr Dupanloup, qui est arrivé trois ans avant, se lève furieux de sa banquette et réclame sur un ton aigre ; mais saint Pierre lui répond poliment qu'il a l'ordre formel de faire passer les mortels qui ont travaillé à l'émancipation de leurs semblables avant ceux qui ont employé leur vie à les abrutir. — Alors, à quel moment entrerai-je ?... dit Dupanloup d'un air pointu. A quoi saint Pierre répond, en consultant son agenda : — Aussitôt après Xavier de Montépin, série Z nº 3,789,878,544,397 bis, division des gâteux malfaisants.



ABONNEMENTS

100 BIOGRAPHIES

Paris......... Un an **10** fr.
Départements. — **12** fr

Abonnements sans frais dans tous les bureaux de poste

LE TROMBINOSCOPE

Cette nouvelle édition du **Trombinoscope,** qui paraît deux fois par semaine, composera des volumes de 100 biographies chacun, du même format et du même aspect que les autres ouvrages de TOUCHATOUT.

ONT DÉJA PARU

1. Jules Grévy	13. J. Ferry	25. Veuillot	37. Henry Maret
2. Clémenceau	14. Sénat	26. Crevette	38. Cocu
3. Gambetta	15 Pr. Napoléon	27. Mac Mahon	39. La Presse
4. République	16. Don Carlos	28. Sarah Bernhardt	40. Louis Blanc
5. Thiers	17. Napoléon III	29 Cassagnac	41. Bazaine
6. Zola	18. Ricord	30. Judic	42. Opérette
7. Rochefort	19. Dieu	31. Concordat	43. Naquet
8. La Canicule	20. Réserviste	32. Comte de Paris	44. Dumaine
9. Duc d'Aumale	21. Andrieux	33. Gommeux	45 Emile de Girardin
10. Victor Hugo	22. Got	34. Cte de Chambord	46. Hyacinthe
11. Belle-Mère	23. Louise Michel	35. Bismarck	47. Guillaume Ier
12. J. Simon	24. Conservateur	36. Septennat Ier	

OUVRAGES DE TOUCHATOUT

Histoire de France tintamarresque, un volume de 800 pages. 500 dessins noirs et coloriés, envoi *franco*.......... **12** fr.

SUITE DU PRÉCÉDENT:

Histoire tintamarresque de Napoléon III, un volume de 800 pages, 500 dessins noirs et coloriés, envoi *franco*. **12** fr.

SUITE DES DEUX PRÉCÉDENTS:

La Dégringolade impériale, deuxième partie de L'HISTOIRE TINTAMARRESQUE DE NAPOLÉON III, un volume, 500 dessins noirs et coloriés, envoi *franco*.......................... **12** fr.

Grande Mythologie tintamarresque, 600 dessins noirs et coloriés par G. Lafosse et Moloch, un volume de 840 pages *franco*.. **12** fr.

EN PRÉPARATION :

SUITE DES TROIS PRÉCÉDENTS :

Le Septennat tintamarresque, un volume de 800 pages, illustré.
Mélanges tintamarresques, recueil de fantaisies, un volume de 800 pages, illustré.

Quarantième année **LE TINTAMARRE** Quarantième annee

HEBDOMADAIRE, SATIRIQUE ET FINANCIER, PARAIT LE SAMEDI

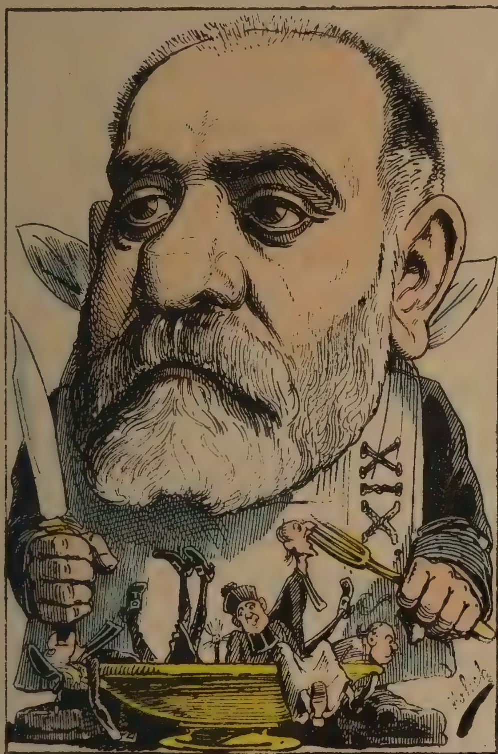
ABONNEMENTS :

PARIS	DÉPARTEMENTS
1 an 18 fr.; 6 mois 10 fr.; 3 mois 6 fr.	1 an 20 fr.; 6 mois 11 fr.; 3 mois 7 fr.

Pour recevoir franco *par retour du courrier les ouvrages ci-dessus, en envoyer le montant à* **M. LÉON BIENVENU,** *directeur du* **Tintamarre,** *29, rue d'Amsterdam, à Paris*

10 CENTIMES





SARCEY

FRANCISQUE

littérateur français, né à Dourdan, le 8 octobre 1828.

Les couches de sa mère furent horriblement laborieuses. L'enfant était si myope, qu'il ne sortait que très lentement et avec beaucoup de précautions, dans la crainte de se cogner contre quelque chose dans cette grande chambre de la vie dont il ne connaissait pas encore les aîtres.

Là ne devait pas s'arrêter la disgrâce de l'impétueux professeur. M. Sarcey jusqu'alors ne s'était presque pas occupé de philosophie; le gouvernement impérial qui, d'instinct, encourageait beaucoup plus les créateurs de nouveaux cafés-concerts que les promoteurs de nouvelles idées, chargea M. Sarcey d'une classe de philosophie, pensant que, ne pratiquant pas cette science, il n'en enseignerait pas un mot à ses élèves.

Mais à peine installé, voilà que M. Sarcey prend goût à la chose.

Avec son tempérament foncièrement démolisseur, il se met à bouleverser tous les programmes anciens, fait faire à ses élèves de la philosophie pratique, leur ouvre des horizons jusqu'alors inexplorés, leur expose des aperçus nouveaux, etc., etc.

Pendant ce temps, M. Sarcey publiait quelques articles assez vifs dans certains petits journaux. Il n'en fallait pas davantage pour attirer sur lui l'attention du gouvernement impérial, qui n'aimait pas beaucoup un genre d'enseignement auquel les jeunes gens gagnaient trop pour qu'il n'eût pas beaucoup à y perdre...

Une disgrâce accentuée, qui se termina par la démission du professeur, envoya rebondir M. Sarcey en plein journalisme parisien.

Il entra d'abord au *Figaro*, l'ancien (celui dont un écrivain peut, à la rigueur, ne pas trop rougir d'avoir été le collaborateur); puis à la *Revue européenne*.

Il publia à cette époque, sous les pseudonymes de Satané Binet et de S. de Suttières, une série d'articles littéraires

qui le firent remarquer par leur vigueur et leur ton un peu rude.

En 1859, M. Sarcey fut chargé du feuilleton dramatique à l'*Opinion nationale*, et en 1867 quitta le rez-de-chaussée littéraire et artistique de cette feuille pour celui du *Temps*.

Ses critiques dramatiques furent appréciées à cause de leur netteté, de leur droiture et de leur ton légèrement bourru-malfaisant, il faut bien le dire.

Pendant ce temps, sa myopie faisait toujours des siennes et de temps à autre lui procurait quelque nouveau désagrément. Un jour, c'était une fontaine Wallace qu'il prenait pour un de ses amis et abordait en lui disant : « Où diable as-tu pris un rhume de cerveau pareil ? »

Le lendemain, c'était un kiosque à journaux du boulevard qu'il confondait avec un autre, au grand scandale de la marchande.

Du reste, doué d'un excellent caractère, il était le premier à rire de cette infirmité et même à en tirer parti.

Un jour, abordé en plein boulevard par Sarah Bernhardt, qui lui souhaitait le bonjour, il se mit à tourner sur lui-même comme un homme qui cherche quelqu'un, en disant : « Qui diable me dit bonjour ?... J'entends une voix qui me parle, je sens une main dans la mienne et je ne vois personne. »

M. Sarcey a publié plusieurs volumes, entre autres : *le Nouveau seigneur du village* et *le Mot et la Chose*. Indépendamment de quelques correspondances qu'il a adressées à des journaux étrangers, il a collaboré à l'*Illustration* et au *Nain Jaune* (l'ancien, bien entendu, pas le

suivant, celui dont les bonapartistes aux abois avaient fait leur sous-tinette de dégagement).

Les conférences de M. Sarcey à l'Athénée, au boulevard des Capucines et à la Gaîté, n'ont pas été sans éclat.

Nous ne parlons que pour mémoire des campagnes politiques de M. Sarcey : elles n'ont pas toujours été brillantes.

Quelques saint-genesteries, quelques cruelles boutades de mouton enragé après la Commune ont un instant obscurci la gloire de cet homme de beaucoup de valeur, c'est incontestable, mais dont les vues morales sont, comme l'autre, excessivement courtes.

Il s'est vite relevé de cette défaillance en choisissant mieux son terrain, et aujourd'hui M. Sarcey, collaborateur assidu du *XIX*e *Siècle*, est un des champions les plus précieux de la libre-pensée. Les questions cléricales le passionnent, il n'est pas de miracles contemporains qu'il n'ait réduits en poudre impalpable. On croit généralement que son excommunication est à la signature au Vatican. Il le pense lui-même et n'a pas l'air d'en être très affecté.

Au physique, M. Sarcey est, sans contredit, un des princes de la laideur, comme il est un des princes de la critique.

Gros ventre, grosse tête, gros yeux, grosse bouche, gros nez, grosse barbe.

On cherche en vain dans cette physionomie épaisse et désagréable ce petit côté fin qui, chez les hommes de mérite les plus difformes, ne manque jamais de révéler le talent.

Mais, ici, il faut bien le dire, c'est la phrénologie qui est en défaut.

M. Sarcey a récemment entrepris une campagne contre les heures tardives des représentations théâtrales.

Il demande qu'on dîne à cinq heures, que les théâtres commencent à six, qu'ils finissent à dix, et que tous les Parisiens soient couchés à onze, au plus tard.

A part l'approbation de tous les concierges, M. Sarcey a récolté peu d'adhésions.

Les habitants de la Chaussée-d'Antin ont seuls souhaité le triomphe de son idée, pensant qu'elle pourrait redonner un peu d'animation à leur quartier.

Ces braves gens se disaient : « Si tous les théâtres ferment à dix heures, quelques promeneurs se hasarderont peut-être à venir flâner de notre côté de dix heures à minuit, du moment qu'ils ne seront plus menacés d'être réquisitionnés comme figurants-spectateurs par les agents de la direction du Vaudeville.

Décembre 1881.

NOTICE COMPLÉMENTAIRE

Dates à remplir

PAR LES COLLECTIONNEURS DU *TROMBINOSCOPE*

M. Sarcey continue à cumuler la triple fonction de myope, de critique dramatique et de libre penseur. — Le... 18..., il commence ainsi son feuilleton : « Le nouveau drame de M. Xavier de « Montépin n'a pas été sifflé. Je retire tout ce que j'ai dit précé- « demment de Josué et de madame de la Salette. Dieu ayant fait « qu'une pièce de Montépin ne fût pas sifflée, il a pu faire tous les « autres miracles. » — Enfin, il meurt, le... 19..., victime de son extrême myopie. Un peu souffrant, il veut se regarder dans une glace, mais ne pouvant s'approcher assez à cause de son nez, n'aperçoit rien dans le miroir. Alors il se dit : « Puisque je ne me vois pas, c'est que je suis mort » ; et il tombe foudroyé.

ABONNEMENTS

100 BIOGRAPHIES

Paris......... Un an **10** fr
Départements. — **12** fr.

Abonnements sans rais dans tous les bureaux de poste



ABONNEMENTS

100 BIOGRAPHIES

Paris......... Un an **10** fr.
Départements. — **12** fr

Abonnements sans frais dans tous les bureaux de poste

LE TROMBINOSCOPE

Cette nouvelle édition du **Trombinoscope,** qui paraît deux fois par semaine, composera des volumes de 100 biographies chacun, du même format et du même aspect que les autres ouvrages de TOUCHATOUT.

ONT DÉJA PARU

1. Jules Grévy
2. Clémenceau
3. Gambetta
4. République
5. Thiers
6. Zola
7. Rochefort
8. La Canicule
9. Duc d'Aumale
10. Victor Hugo
11. Belle-Mère
12. J. Simon
13. J. Ferry
14. Sénat
15. Pr. Napoléon
16. Don Carlos
17. Napoléon III
18. Ricord
19. Dieu
20. Réserviste
21. Andrieux
22. Got
23. Louise Michel
24. Conservateur
25. Veuillot
26. Crevette
27. Mac Mahon
28. Sarah Bernhardt
29. Cassagnac
30. Judic
31. Concordat
32. Comte de Paris
33. Gommeux
34. Cte de Chambord
35. Bismarck
36. Septennat Ier
37. Henry Maret
38. Cocu
39. La Presse
40. Louis Blanc
41. Bazaine
42. Opérette
43. Naquet
44. Dumaine
45. Emile de Girardin
46. Hyacinthe
47. Guillaume Ier
48. Littré

OUVRAGES DE TOUCHATOUT

Histoire de France tintamarresque, un volume de 800 pages. 500 dessins noirs et coloriés, envoi *franco*.......... **12** fr.

SUITE DU PRÉCÉDENT:

Histoire tintamarresque de Napoléon III, un volume de 800 pages, 500 dessins noirs et coloriés, envoi *franco*. **12** fr.

SUITE DES DEUX PRÉCÉDENTS:

La Dégringolade impériale, deuxième partie de l'Histoire tintamarresque de Napoléon III, un volume, 500 dessins noirs et coloriés, envoi *franco*...................... **12** fr.

Grande Mythologie tintamarresque, 600 dessins noirs et coloriés par G. Lafosse et Moloch, un volume de 840 pages *franco*.. **12** fr.

EN PRÉPARATION :

SUITE DES TROIS PRÉCÉDENTS :

Le Septennat tintamarresque, un volume de 800 pages, illustré.
Mélanges tintamarresques, recueil de fantaisies, un volume de 800 pages, illustré.

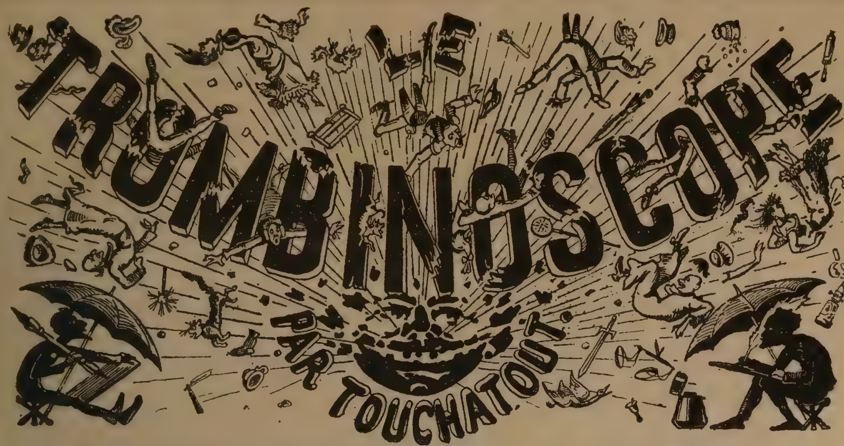
Quarantième année **LE TINTAMARRE** Quarantième année

HEBDOMADAIRE, SATIRIQUE ET FINANCIER, PARAIT LE SAMEDI

ABONNEMENTS :

PARIS	DÉPARTEMENTS
1 an 18 fr.; 6 mois 10 fr.; 3 mois 6 fr.	1 an 20 fr.; 6 mois 11 fr.; 3 mois 7 fr.

Pour recevoir franco *par retour du courrier les ouvrages ci-dessus, en envoyer le montant à* **M. LÉON BIENVENU,** *directeur du* **Tintamarre,** *29, rue d'Amsterdam, à Paris*





REPORTER

JASMIN-HECTOR

aide - journaliste français, né à Paris, le 28 août 1842, d'une famille de bourgeois assez à leur aise, qui purent lui donner une bonne instruction — ou du moins payer ce qu'il fallait pour qu'on la lui donnât — car, il faut le dire, le jeune Hector fut, dès ses jeunes années, un assez piètre produit de l'espèce humaine.

Il aimait les occupations légères et frivoles et n'étudiait

guère que ce qui s'apprend très facilement, ce qui fit qu'il sortit du collège, en 1860, excessivement peu bachelier, encore moins désireux de rattraper le temps perdu, et abondamment pourvu de tous les sentiments de fainéantise et de vanité qui font qu'en entrant dans la vie pratique tant de jeunes gens mal élevés ne sont capables de rien... ou peuvent même devenir capables de tout, selon les circonstances.

Lesdites circonstances ne pouvaient être pour Jasmin plus défavorables qu'elles ne le furent.

Comme adulte, son éclosion avait lieu en plein Empire ; il ne pouvait donc trouver autour de lui aucun exemple viril qui lui fît sentir la nullité et la honte des existences faciles et en dégoûtât son jeune cœur.

En 1860, le gros bobo impérial, dont souffrait la France depuis neuf années, était plus que mûr. Le jeune Jasmin entrait, avec ses tendres et naïfs dix-huit ans, en plein dans cette gangrène grouillante.

C'était la phase de la décomposition ; tout ce qui naissait à cette époque devait pourrir rapidement sur pied.

Déjà très mal armé par un tempérament mou et par une éducation vicieuse — l'éducation bourgeoise, qui est basée sur l'indifférence en matière politique et le profond égoïsme du ventre, — le jeune Jasmin ne pouvait guère offrir de résistance à ce phylloxera des consciences et des cœurs.

Ce qu'il eut de plus pressé, fut naturellement de chercher une carrière dans laquelle il lui semblait qu'on eût beaucoup de plaisir et peu de peine.

Immédiatement ses regards se tournèrent vers le jour-

nalisme. Jasmin avait commencé par fréquenter le café de Suède. Il avait rencontré là pas mal de petits échotiers à qui de petits cabotins faisaient la cour, et pour qui de petites dames avaient de voluptueux sourires.

Ce métier lui semblait plein d'agréments, et chacun de ces écrivaillons lui paraissait un petit monarque dont se reconnaissait tributaire tout ce monde mesquin.

De plus, devenir journaliste lui semblait moins pénible que de devenir n'importe quoi.

Pas d'examens à passer, pas de cours à suivre, pas de stage à faire, rien à apprendre.

Jasmin, qui était, comme nous l'avons dit, un garçon sans talent, sans intelligence, sans initiative et sans courage, devait infailliblement être séduit par un métier qui lui semblait si commode.

A partir de ce moment, il rechercha les occasions de se frotter contre les hommes qui lui avaient servi de modèles.

Il faufila quelques articles de genre dans de petits journaux à court de copie; mais ces élucubrations se distinguant surtout par une absence totale d'imagination et de style que ne pouvait racheter l'abondance de ses fautes d'orthographe, il dut penser à « *modifier son genre* ».

Une heureuse circonstance le servit à point. Nous étions en 1865. La décadence générale s'accentuait vivement, et avec elle celle de la presse qui, ne trouvant pas le public assez attentif à la discussion des choses sérieuses, venait d'imaginer de donner une importance de premier ordre au *reportage*.

Tout à fait désintéressé de la politique, le public ne

pouvait manquer de mordre à ce nouvel appât malsain qui élevait le *potin* à la hauteur d'une institution nationale.

Ce fut un coup de fortune pour Jasmin, qui entra comme échotier subalterne dans un des journaux de ce genre bâtard.

Pour commencer, on lui confia la partie intéressante des *faits divers* du jour; puis, petit à petit, l'industrie prenant de l'extension, on le fit passer aux *échos mondains;* puis, un peu plus tard, au *courrier des théâtres.*

Ce fut dans ces deux derniers postes qu'il commença à s'épanouir dans toute la majesté de sa sottise et de sa vanité.

A son tour, il vit à ses pieds les imbéciles de tout calibre assoiffés de réclames; à son tour, il vit s'allonger platement vers lui les mains des comédiens infimes et des grues de petits théâtres.

En un mot, Jasmin trônait.

Cette situation lui valut ce que l'on appelle dans ce monde-là : des bonnes fortunes.

Comme il était chargé de mettre tous les matins à la cire la colonne réservée aux *échos de théâtres* dans un journal influent, il captiva, au moyen de quelques alinéas pompeux, le cœur d'une jeune cascadeuse qui se destinait au théâtre, bien qu'elle n'eût ni voix, ni talent, ni esprit; c'était une certaine demoiselle Dindina.

A partir de ce moment, le journal dans lequel frottait Jasmin retentit des louanges quotidiennes de la charmante enfant.

Et non seulement le journal de Jasmin, mais beaucoup

d'autres, car le *reportage* s'était, dès sa création, organisé en une espèce de franc-maçonnerie dont tous les membres se prêtaient aide et protection.

— Parle donc un peu de *Dindina* dans ton courrier, disait Jasmin à un de ses confrères, je te mettrai quelques lignes dans le mien pour *Verminette.*

Et ainsi de suite. Si bien que pendant trois ans on ne put ouvrir une de ces feuilles de joie qui avaient champignonné sous l'Empire, sans y lire :

« *Mlle Dindina nous revient de Saint-Pétersbourg* « *chargée de lauriers.* » — « *On parle beaucoup de l'en-* « *gagement de Mlle Dindina au Théâtre-Français.* » — « *Mlle Dindina vient de perdre un petit singe auquel elle* « *tenait beaucoup*, » etc., etc.

Les fonctions de Jasmin, à son journal, prirent de plus en plus d'importance. On lui donna des sous-coureurs, et bientôt il dut transformer le reportage en entreprise à forfait.

Moyennant une somme de... par mois, il se chargeait, à l'aide de son équipe de reporters, d'approvisionner la feuille en question de récits, de nouvelles dites du monde, d'échos scandaleux, d'histoires de cocufiage, de nouvelles à la main injurieuses pour Garibaldi, d'entrefilets insultants pour Victor Hugo, de révélations d'alcôves, de rééditions de l'encyclopédiana, de mots d'enfants, etc.

Le goût du jour aidant, Jasmin devint bientôt une véritable puissance, et aujourd'hui, parvenu à l'apogée de sa gloire, il est commissionnaire en chef d'un journal quotidien appartenant à l'ordre immoral ; il émarge de gros

appointements, s'est fait faire des cartes de visite pompeuses qui lui donnent libre accès auprès des valets et des femmes de chambre de tous les mondes, excepté le propre.

Il reçoit, sans compter, les sourires des membres de la société interlope, avides de publicité, les rebuffades les plus humiliantes des honnêtes gens et les démentis les plus sanglants de ceux qu'il a diffamés à tant la ligne. Mais en dépit de tous ces affronts, dont lui seul sait le nombre, Jasmin n'en est pas moins, de par la vanité, la sottise et la lâcheté de ses corvéables, un des influents de cette presse immonde et invétérée qui a survécu à l'Empire.

Au physique, Jasmin est une sorte de gommeux mâtiné d'alphonsisme, révoltant de pose, puant de vanité et suant par tous les pores la sottise, l'impuissance et la débauche.

Il n'a ni convictions ni sens moral. Il s'en excuse en prétendant que le « *respect de soi-même* » n'existe pas, que ce n'est qu'un vain mot, et qu'avant tout il faut vivre, et surtout jouir.

Hâtons-nous d'ajouter que Jasmin est en plein dans le mouvement d'hier, et que le mouvement d'hier ne diffère pas encore d'une façon appréciable de celui d'aujourd'hui.

Il pressent bien que demain ne sera peut-être pas si favorable à sa petite industrie; mais du train dont tout marche, il espère que demain est loin encore.

Le métier que fait Jasmin n'est pas un métier honteux par lui-même. Chercher des nouvelles, les publier et en vivre, est aussi honorable que de fabriquer des souliers et de les vendre.

Mais ce qui fait de ce garçon de courses au col cassé un des êtres les plus insupportables de notre société moderne, c'est d'abord l'importance disproportionnée que le journalisme vénal lui a donnée, et ensuite la monstrueuse prétention de Jasmin à se compter au nombre des écrivains.

Qu'il parle de Sarcey, de Vacquerie, d'Aurélien Scholl ou de tout autre vrai journaliste, il dit : NOUS, comme s'ils avaient épousseté les bureaux de rédaction ensemble.

Il est bon de remettre chacun à sa place et de répéter le plus souvent possible qu'entre un journaliste et Jasmin, il y a tout juste la différence qui existe entre un architecte et un gâcheur de plâtre.

Et encore le gâcheur de plâtre ne porte-t-il aucune décoration étrangère, tandis que Jasmin circule rarement sans avoir la boutonnière ornée d'un ordre du *Crocodile jaune* ou du *Caméléon d'or*. — Salaire honorable de quelque alinéa plus que complaisant pour une danseuse bien casée dans la diplomatie.

Décembre 1881.

NOTICE COMPLÉMENTAIRE

Dates à remplir

PAR LES COLLECTIONNEURS DU *TROMBINOSCOPE*

Jasmin, jouissant de son reste à la faveur d'un état de choses qui assure encore pour quelque temps à la presse-cœur léger le haut du pavé, continue le cours de ses exploits. — Le... 18..., un réveil salutaire de l'opinion publique porte un coup fatal aux feuilles dans lesquelles il pouvait utiliser ses nobles talents. — Le... 18..., il tombe en complet discrédit, ses produits ne trouvant plus aucun débouché. — Et enfin, il meurt le... 19.... agent d'un office de concerts dans le faubourg Saint-Martin, et très sérieusement convaincu qu'il a été, pendant quinze ans, le confrère de Lockroy, de Camille Pelletan et de John Lemoinne.

ABONNEMENTS

100 BIOGRAPHIES

Paris......... Un an 10 fr.
Départements. — 12 fr.

Abonnements sans frais dans tous les bureaux de poste



ABONNEMENTS

100 BIOGRAPHIES

Paris......... Un an 10 fr
Départements. — 12 fr.

Abonnements sans frais dans tous les bureaux de poste

LE TROMBINOSCOPE

Cette nouvelle édition du **Trombinoscope**, qui paraît deux fois par semaine, composera des volumes de 100 biographies chacun, du même format et du même aspect que les autres ouvrages de TOUCHATOUT.

ONT DÉJA PARU

1. Jules Grévy	14. Sénat	27. Mac Mahon	40. Louis Blanc
2. Clémenceau	15. Pr. Napoléon	28. Sarah Bernhardt	41. Bazaine
3. Gambetta	16. Don Carlos	29. Cassagnac	42. Opérette
4. République	17. Napoléon III	30. Judic	43. Naquet
5. Thiers	18. Ricord	31. Concordat	44. Dumaine
6. Zola	19. Dieu	32. Comte de Paris	45 Emile de Girardin
7. Rochefort	20. Réserviste	33. Gommeux	46. Hyacinthe
8. La Canicule	21. Andrieux	34. Cte de Chambord	47. Guillaume Ier
9. duc d'Aumale	22. Got	35. Bismarck	48. Littré
10. Victor Hugo	23. Louise Michel	36 Septennat Ier	49. Sarcey
11. Belle-Mère	24. Conservateur	37. Henry Maret	
12. J. Simon	25. Veuillot	38. Cocu	
13. J. Ferry	26. Crevette	39. La Presse	

OUVRAGES DE TOUCHATOUT

Histoire de France tintamarresque, un volume de 800 pages, 500 dessins noirs et coloriés, envoi *franco*.......... **12** fr.

SUITE DU PRÉCÉDENT :

Histoire tintamarresque de Napoléon III, un volume de 800 pages, 500 dessins noirs et coloriés, envoi *franco*. **12** fr.

SUITE DES DEUX PRÉCÉDENTS :

La Dégringolade impériale, deuxième partie de l'Histoire tintamarresque de Napoléon III, un volume, 500 dessins noirs et coloriés, envoi *franco*...................... **12** fr.

Grande Mythologie tintamarresque, 600 dessins noirs et coloriés par G. Lafosse et Moloch, un volume de 840 pages *franco*.................................... **12** fr.

EN PRÉPARATION :

SUITE DES TROIS PRÉCÉDENTS

Le Septennat tintamarresque, un volume de 800 pages, illustré.

Mélanges tintamarresques, recueil de fantaisies, un volume de 800 pages, illustré.

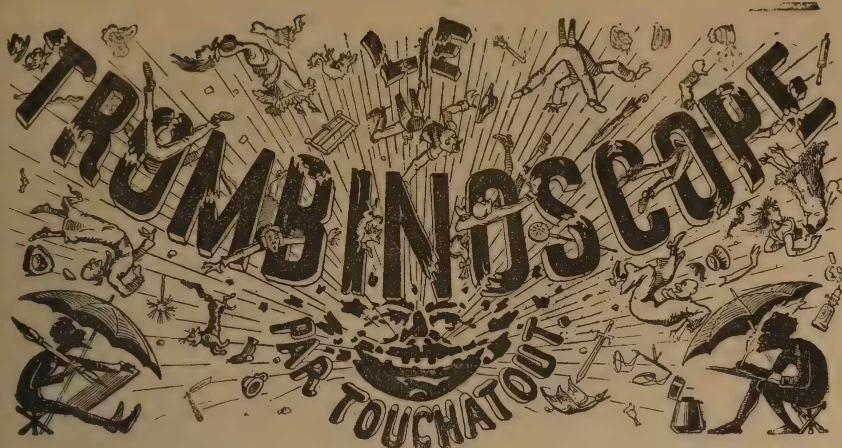
Quarantième année **LE TINTAMARRE** Quarantième année

HEBDOMADAIRE, SATIRIQUE ET FINANCIER, PARAIT LE SAMEDI

ABONNEMENTS :

PARIS	DÉPARTEMENTS
1 an 18 fr.; 6 mois 10 fr.; 3 mois 6 fr.	1 an 20 fr.; 6 mois 11 fr.; 3 mois 7 fr.

Pour recevoir franco *par retour du courrier les ouvrages ci-dessus, en envoyer le montant à* **M. LÉON BIENVENU,** *directeur du* **Tintamarre,** *29, rue d'Amsterdam, à Paris*





ROUHER

Eugène

homme politique franchais, anchien chénateur, né à Riom, le 30 novembre 1814, s'était fait connaître, avant 1848, comme avocat distingué, par quelques procès de presse dans lesquels il défendit la cause libérale, qui crut à son amour comme une vraie imbécile et lui rendit ses baisers.

En 1848, le Puy-de-Dôme l'envoya à la Constituante, puis à la Législative, où il vota tout le temps avec la droite; il n'avait pas caché longtemps son jeu.

Cette remarquable élasticité de conscience ne tarda pas à attirer l'attention du président de la République, Louis-Napoléon, qui l'appela au ministère de la justice.



Une fois au pouvoir, M. Rouher convertit hardiment en... mouchoirs de poche son mandat démocratique et déclara en pleine tribune que la révolution de Février était une « catastrophe ».

Musset a dit qu'épouser sa maîtresse, c'est cracher dans son verre avant de boire; M. Rouher, plus malin, crachait dans son verre, mais après avoir bu.

M. Rouher fut un des défenseurs de la loi du 31 mai, qui restreignait le suffrage universel, auquel il devait tout.

Cette fois, il ne se contentait pas de cracher dans le verre; il le brisait.

Il est vrai que la haute situation qu'il avait conquise lui permettait désormais de boire à même la bouteille.

De juillet à décembre 1851, M. Rouher quitta et reprit son portefeuille une demi-douzaine de fois; le 22 janvier 1852, il donna sa démission à l'occasion de la confiscation des biens de la famille d'Orléans.

Ce décret *à la tire* répugnait à ses sentiments élevés; plutôt que de s'en rendre complice, il préféra renoncer à son portefeuille... après s'être assuré que l'empereur lui donnerait de l'avancement.

En effet, Napoléon III — couvrez-vous ! — touché de tant de délicatesse, posa sur les scrupules encore saignants de son ex-ministre le cataplasme adoucissant de la vice-présidence du conseil d'Etat.

De 1855 à 1863, M. Rouher fut ministre du commerce et des travaux publics. Pendant cette période, il conclut des traités de commerce avec l'Angleterre, la Belgique et l'Italie.

Les opinions sont encore très partagées, relativement aux bienfaits de ces conventions que beaucoup d'écono-

mistes, entre autres MM. Thiers et Pouyer-Quertier, ont jugées assez favorables à la France pour que l'Angleterre et la Belgique s'en tordent les côtes de rire.

Quant au traité avec l'Italie, c'est autre chose. La France ne tarda pas à en ressentir les bienfaisants effets ; à peine était-il signé, que M. Rouher recevait le grand cordon des Saints Maurice et Lazare.

Cette nomination plongea le commerce dans une joie folle. MM. Maurice et Lazare eurent assez d'empire sur eux-mêmes pour conserver leur sang-froid.



En octobre 1863, M. Rouher fut nommé ministre d'Etat après la mort de M. Billault, cet autre homme politique de tous les écots qui, pour la première fois de sa vie, quittait une place sans être *appelé à d'autres fonctions.*

On doit à M. Rouher la liberté de la boulangerie ; il ne conserva que celle du pétrin.

De 1863 à 1868, M. Rouher eut pour mission de prouver au Corps législatif que tous les actes de l'Empire étaient des chefs-d'œuvre ; il y parvint sans peine, appuyé par une majorité moutonnière, auprès de laquelle il remplissait l'office de chien de berger impérial.

Il fut général en chef d'une armée de couteaux à papier soumis et disciplinés au point d'étouffer sous le bruit de leurs roulements ineptes jusqu'à celui des craquements de l'édifice qui devait s'écrouler sur eux.

Il présenta l'expédition du Mexique comme « *la plus grande pensée du règne* » et la défendit avec tant de véhémence que les députés de la droite en furent touchés ; les dividendes des obligations mexicaines en crevèrent de jalousie.



Après avoir prouvé à la France que l'empereur avait eu un trait de génie en allant à huit cents lieues se mêler de ce qui ne le regardait pas, M. Rouher dut la convaincre

que son maître avait été un aigle en ne s'occupant pas des attaques de grand chemin que M. de Bismarck exécutait presque à nos portes (le Danemark, les duchés, Sadowa, etc., etc.)

M. Rouher prouva tout cela au côté salsifiste de la Chambre avec autant de facilité qu'il lui eût au besoin prouvé le contraire. Ils crièrent tous : *M'sieu Rouher, vous avez raison!...* comme d'excellents Pandores qu'ils étaient.

Quelques voix s'élevèrent à gauche pour protester : une entre autres, celle de M. Thiers, qui s'écria : vous n'avez plus de faute à commettre!... C'était vrai ; mais c'était justement en cela que M. Rouher était encore supérieur à M. Thiers. Par la suite, M. Thiers s'est pas mal rattrapé.

Le ministre à tout faire de Napoléon III était voué aux mots à sensation ; après avoir appelé la révolution du 1848 une *catastrophe* et l'expédition du Mexique, la plus grande pensée du règne, il obtint un assez joli succès de ministre-chabannais en déclarant solennellement que la France ne permettrait jamais que l'Italie s'emparât de Rome. *jamais... jamais... jamais!...*

Ce jour-là Pie IX dut passer une bien bonne nuit et voir en un doux songe l'archange auvergnat terrassant Garibaldi.

L'avenir devait d'ailleurs prouver une fois de plus à Sa Sainteté l'éternelle actualité du dicton : Ah! le bon billet qu'a La Châtre!....



En 1869, M. Rouher dut défendre la comptabilité.... humoristique de M. Haussmann ; mais déjà sa majorité était devenue un peu moins docile, et il fut obligé de convenir que quelques 6 et quelques 9 du préfet de la Seine avaient eu la queue raccommodée.

La fameuse lettre du 19 janvier par laquelle l'Empereur promettait un flot de libertés nouvelles, fournit à M. Rouher l'occasion de placer un nouveau mot qui obtint le plus grand succès.

Il déclara que le pays avait autant et plus de libertés qu'il n'en demandait et n'en pouvait porter, procédé qui rappelle dans un autre genre ce monsieur qui après avoir attaché son chien, place une écuelle pleine de soupe hors de sa portée et dit aux gens qui viennent le voir: vous voyez ce gaillard-là... il est tellement bien nourri qu'il laisse perdre sa pâtée.

M. Rouher fut nommé président du Sénat le 26 juillet 1869, où il prononça l'éloge funèbre de Sainte-Beuve à qui il reprocha la *suprême témérité* d'avoir mangé du saucisson le vendredi saint.

En juillet 1867 M. Rouher avait reçu des mains de l'Empereur les insignes en diamant de l'ordre de la Légion d'honneur... et de profit.

Après la chute de l'Empire, aux élections de février 1871, M. Rouher eut l'immense aplomb de se porter candidat à la députation.

Il fut blackboulé dans la Gironde et — comble d'humiliation!... — ne put réussir à passer dans la Charente, même inférieure!...

Il fallut qu'en février 1872, M. Séverin Abbatucci (Dieu vous bénisse!) député d'un des maquis de la Corse, démissionnât pour permettre à M. Rouher de se faire élire.

A la Chambre, l'illustre Auvergnat s'abstint pendant quelque temps d'aborder les questions politiques.

Il ne prit la parole qu'à propos des matières premières.

Les autres lui eussent été plus familières, ayant pataugé longtemps en plein empire.



En 1873, lorsqu'il s'agit de donner à la France ce que M. Wallon appelle une Constitution, M. Rouher s'opposa de toutes ses forces à la fondation du septennat, lequel, selon lui, avait l'immense inconvénient de consacrer la République.

Cependant, lorsque le septennat fut voté, il conseilla aux bonapartistes de le respecter en attendant le plébiscite.

Mais le plébiscite faisant comme Marlborough, c'est-à-dire ne revenant pas, M. Rouher à sa tour monta pour essayer de voir venir autre chose.

Pendant quelque temps, il vit bien venir encore de Chislehurst quelques lettres chargées destinées à entretenir le zèle des imprimeurs de journaux bonapartistes et les espérances de quelques colonels endettés qui avaient réglé leurs fournisseurs en billets payables : *Premier coup d'Etat prochain.*

Mais tout s'use, même la gratte de dix-huit années sur des budgets impériaux, et madame MA GUERRE ayant peu à peu réduit considérablement les frais de lancement de sa restauration aléatoire, M. Rouher rentra dans ce demi-silence qui sied aux décavés.

De temps à autre il faisait à la Chambre — comme simple mesure conservatoire — une sortie violente par laquelle il renvoyait aux républicains la responsabilité de nos désastres de 1870. (Cliché.)

Mais c'était tout.

Aussi lorsque le petit VÉLOCIPÈDE IV eut prouvé par un trépas presque honorable qu'on ne meurt pas toujours de la même maladie que son père, M. Rouher s'empressa-t-il de déposer un tablier dans les poches duquel rien ne promettait plus de tomber, en déclarant que « *le parti bonapartiste était absolument fini.* »

Un peu plus tard, il essaya pourtant de faire reconnaître le fils du prince Napoléon comme héritier du trône de Napoléon III — couvrez-vous !... — mais le feu sacré n'y était plus.

Et, tout récemment, M. Rouher a renoncé solennellement aux honneurs et aux profits de la politique, les déclarant trop verts et bons pour les... opportunistes.



Au physique M. Rouher est un porteur d'eau avec du beau linge, sa physionomie est calme et satisfaite; il est content de lui, et rappelle en cela le cœur de Jenny l'ouvrière.

Le front paraît vaste, mais il n'est que dévasté.

Il ramène sans cesse ses mèches à ses tempes et ses convictions à ses intérêts.

Son éloquence a été surfaite, et ses succès de ministre d'Etat ont été dus moins à son talent qu'à la bonne volonté moutonnière d'une majorité toujours prête à n'écouter qu'une cloche afin de n'entendre qu'un son.

Louis Ulbach accorde à M. Rouher une grande facilité d'assimilation, et prétend qu'une affaire dont le premier mot lui serait inconnu à onze heures pourrait être plaidée à fond par lui à midi.

Nous croyons, nous, que, comme le plus vulgaire des avocats de justice de paix dont le bagout vide est le principal talent, M. Rouher serait même capable de plaider à fond dès le matin une cause qu'il ne devrait étudier que le soir.

Livré à lui-même, il n'eut pas gagné un procès de mur mitoyen; son seul mérite est d'avoir pendant dix ans fait voir tout en bleu à des gens qui se fourraient complaisamment des verres azurés sur le nez.

Pendant sont séjour au pouvoir M. Rouher a donné des places à tous ses parents. Beaucoup y sont encore; ce n'en est pas pour cela plus malin de notre part.

Décembre 1881.

NOTICE COMPLÉMENTAIRE

Dates à remplir

PAR LES COLLECTIONNEURS DU *TROMBINOSCOPE*

Repris d'une fièvre d'ambition à la nouvelle que l'on aurait retrouvé un fils du petit prince dans le Zululand, M. Rouher se présente aux élections de la Corse le... 18..., il échoue le... 18... — Les trois derniers journaux bonapartistes entretenus en France par madame MA GUERRE ayant été mis à sec, M. Rouher prête ses économies à sa souveraine en s'écriant : Tant pis !... tout sur un numéro plein !... Le numéro ne sortant pas, M. Rouher, ruiné, dit à Mme de Montijo : Majesté ! pour tenter un dernier coup, je vais mettre au Mont-de-Piété la grand'croix de diamant que votre mari m'a donnée. — Et il meurt de désespoir le... 19..., l'impératrice lui ayant répondu : Louis et moi, nous n'avions jamais osé vous l'avouer... c'était du strass.





GAVARDIE

HENRI - EDMOND - PIERRE DUFAUR DE

sénateur rageur français, né à Rennes, le 2 décembre 1823.

Des étymologistes se sont occupés de rechercher la source de son nom patronymique. Ils ont trouvé qu'il venait de Gave, Gaviot, et du mot anglais *hard*, hardi, et que ce surnom de Gavehardie avait été donné, sous Louis X le Hutin, au chef de sa famille, à cause de ses violences de langage.

Nous avons été obligé de bousculer plus de 15,000 volumes à la Bibliothèque nationale pour découvrir cette origine.

A peine né, du reste, M. de Gavardie justifia ce sobriquet de sa race en traitant la sage-femme de vieille pétroleuse, parce qu'elle lui avait fait un simple nœud au nombril au lieu d'une boucle qu'il eût désirée.

Son père, qui était officier, le destina à la carrière militaire; et il fit de très bonnes études à La Flèche, où il obtint le prix d'honneur en 1842.



Cependant, il renonça au métier des armes pour deux raisons : d'abord, à cette époque, il était déjà très dévot, et l'idée seule qu'il pourrait être obligé de jurer après son brosseur, si celui-ci poussait le zèle jusqu'à lui cirer ses bretelles, l'effrayait beaucoup pour son salut.

Ensuite, sa taille exiguë, qui l'obligeait à monter tout debout sur une chaise chaque fois qu'il voulait se peigner, lui sembla un obstacle sérieux.



Lors du coup d'Etat de décembre 1851, il avait déjà renoncé à la profession d'avocat, dans laquelle il n'avait guère obtenu d'autre succès que de faire condamner à cinq ans de prison tous ceux de ses clients qui, sans lui, s'en fussent tirés à seize fr. d'amende, et il était entré dans la magistrature.

Justement, à ce moment-là, les commissions mixtes étaient en pleine vogue. Ce système de justice, qui consistait à condamner les républicains sans les entendre, séduisit M. de Gavardie, et cette vocation pour les sentences

faciles, dont tous les considérants tenaient dans un coin de talon de botte à l'écuyère, décida de sa fortune.

Il fut tour à tour, et rapidement, nommé substitut à Orthez et à Mont-de-Marsan, procureur impérial à Dax, à Pau, et enfin substitut du procureur général à la cour de cette dernière ville vers 1860.



Au commencement de 1864, M. de Gavardie fut, de la part de M. Baroche, alors garde des sceaux, l'objet d'une disgrâce dont la cause est inconnue. En quoi M. de Gavardie avait-il donc pu se rendre désagréable au gouvernement impérial ?

Bref, il fut envoyé comme procureur de 6e classe à Nontron. Il refusa ce poste et donna sa démission.

Cependant, deux ans après, s'étant rendu compte que les mouvements d'humeur nuisent à l'avancement, il fit sa soumission et fut nommé procureur impérial à Saint-Sever.

C'est à ce poste que le trouva la révolution du 4 septembre 1870.



On crut que la République, qui lui avait toujours inspiré beaucoup d'antipathie, lui inspirerait en même temps l'idée de donner sa démission. Il n'en fut rien, et M. Crémieux fut obligé de remplacer les scrupules absents de M. de Gavardie par une révocation en règle.

Une humble démarche qu'il fit faire auprès de Gambetta pour être réintégré dans ses fonctions fut repoussée.

A partir de ce moment, M. de Gavardie ne dissimula plus du tout sa sainte horreur pour la République, qui poussait l'infamie jusqu'à donner leurs huit jours à quelques-uns des derniers domestiques de l'Empire.

Le 8 février 1871, le département des Landes envoya M. de Gavardie à l'Assemblée nationale de Bordeaux.

Il se joignit à la droite ultra-légitimiste et cléricale, dont il devint bientôt l'un des orateurs les plus divertissants. Il vota, bien entendu, la paix, les prières publiques, l'installation de l'Assemblée à Versailles, et enfin toutes les mesures qui rendirent cette Assemblée si populaire, qu'elle hésita très longtemps, comme on le sait, à se séparer, dans l'unique crainte que le pays lui arrachât les pans de son habit en voulant la retenir.



M. de Gavardie se distingua surtout dans la discussion des lois concernant la presse.

D'abord, il s'éleva avec véhémence contre l'idée de faire juger les journalistes par le jury; confier le sort de la presse à des citoyens marchands de drap ou parfumeurs qui, n'attendant pas d'avancement dans la magistrature, n'ont aucune raison pour faire fusiller les journalistes, lui semblait une monstruosité.

Ensuite la question du cautionnement pour les journaux vint fournir à M. de Gavardie une nouvelle occasion de prouver son amour pour la liberté.

Un instant, il eut la velléité de déposer l'amendement suivant: « Considérant qu'il faut que le pouvoir ait non-
» seulement des garanties pécuniaires contre les journaux,
» mais encore des garanties matérielles contre les journa-
» listes qui n'ont pas le sou, l'Assemblée nationale
» décrète : Aucun citoyen ne peut écrire dans une feuille
» publique avant d'avoir fait trois ans de prison, à titre
» de cautionnement corporel, pour les condamnations
» qu'il pourrait encourir plus tard. »

C'est pendant le cours de cette discussion que M. de

Gavardie prétendit que l'on ne « saurait laisser discuter, sous aucune forme, l'existence de Dieu et l'immortalité de l'âme. »

Il n'ajouta pas: *et l'efficacité de l'eau de Lourdes.* On n'a jamais su pourquoi.



Le 3 juillet 1871, dans un discours célèbre, M. de Gavardie fit un tour de force bien autrement remarquable. Il soutient que « la liberté de la presse est la plus fausse et la plus « dangereuse des manifestations de la pensée humaine ».

La pensée humaine n'ayant guère d'autre moyen que la presse de se manifester, on se demande où M. de Gavardie voulait en venir en la supprimant, et s'il considérait, par exemple, que l'irrigateur à plusieurs branches suffit amplement aux citoyens d'une nation pour échanger leurs idées sur la marche des choses publiques.



Le 17 juillet 1871, M. Gavardie obtint un nouveau triomphe avec le fameux « droit de cuissage », qu'il prétendait n'avoir jamais existé que dans l'imagination malsaine des socialistes.

De vives polémiques s'élevèrent à ce propos dans la presse, et il en ressortit assez clairement qu'au bon temps où les tribunaux et la potence ne luisaient que pour les roturiers, si les seigneurs n'avaient pas ce droit, ils le prenaient, ce qui revenait exactement au même pour le marié.

A partir de cette époque, M. de Gavardie fit peu de discours ; il s'adonna spécialement aux interruptions vives connues sous le nom de *coups de gueule*, qui conviennent parfaitement à son genre de talent.

Cependant, cela ne lui réussit pas toujours. Dans la séance du 22 mai, ayant interrompu violemment Gambetta,

celui-ci lui rappela qu'à Bordeaux, il était venu le solliciter pour qu'il lui rendît son emploi de procureur impérial.

M. de Gavardie fut cloué par cette réplique pleine d'à-propos et le lendemain, le *Tintamarre* traduisit l'incident par ce quatrain :

> Gavardie à Léon demanda comme grâce
> De vouloir bien lui rendre son emploi.
> Il n'a plus rien à désirer, je croi,
> Puisqu'hier Gambetta l'a *remis à sa place.*

M. de Gavardie fit partie de plusieurs pèlerinages à Lourdes. Inutile de dire que, comme tous ses confrères, il revint de cette promenade sainte, faite pour disposer les hommes à la tolérance et à la bonté, dans un état de calme et de douceur particulier aux gens qui ont été mordus par un chien enragé.



Le 30 janvier 1876, M. de Gavardie fut élu sénateur (3-6-9) par le département des Landes.

Ses électeurs préférèrent le retirer de la Chambre et l'envoyer au Sénat, pensant qu'il y paraîtrait moins ridicule à cause de l'entourage.

Là, il prit place dans le groupe dit de l'appel au peuple, dénonça tous les trois jours un journal républicain qui s'était permis de trouver à M. de Mac Mahon l'air distingué et fin d'un gardien de passage, et vota naturellement, en 1877, sous M. de Broglie, la dissolution de la Chambre.

En 1879, il fut réélu sénateur (toujours 3-6-9) par son département.

Mais, cette fois, au 3e tour de scrutin seulement.

Ses électeurs commençaient à se demander si vraiment le parti de l'ordre moral avait beaucoup à gagner à être défendu par Guignol.

Depuis, M. de Gavardie continue à égayer les séances

du Sénat par des calembredaines à dérider un voyageur de la ligne P. L. M.

A eux trois, Saint-Genest et M. de Mun, ils constituent la partie comique de la politique ; et c'est très réussi.



Au physique, M. de Gavardie est un petit homme ratatiné, à l'air hargneux, aux cheveux plats et à la figure pâle. Il a, en un mot, tout ce qu'il faut pour que les gens en face de qui il se place dans un omnibus descendent tout de suite, même par une grande pluie, en se disant : J'aime encore mieux aller à pied !...

Ce n'est pas un orateur de premier ordre ; mais il a des interruptions brèves et criardes qui n'appartiennent qu'à lui, et qui entrent dans les discours de ses adversaires avec le sifflement de la grêle par un carreau cassé.

Ces agréments oratoires ne sont pas toujours imbibés d'un atticisme parfait ; et le compte rendu du *grand Officiel*, sous la rubrique : « *M. de Gavardie prononce quelques* « *paroles qui n'arrivent pas jusqu'à nous* », a dû quelquefois lui faire grâce de certaines exclamations... véhémentes. — Son tempérament le porte à gesticuler sans cesse ; mais on croit généralement que ses convictions politiques lui permettraient, quoi qu'il arrive, de rester en place.

Décembre 1881

NOTICE COMPLÉMENTAIRE

Dates à remplir

PAR LES COLLECTIONNEURS DU *TROMBINOSCOPE*

M. Gavardie se présente de nouveau aux élections sénatoriales le... 18... Il n'est pas réélu. — Il compose dans sa retraite, le... 18... un traité du *Parfait interrupteur*, à l'usage de ceux des députés de la droite qui, ne sachant rien dire, n'en éprouvent qu'un plus violent besoin d'empêcher les autres de parler. — Cependant, maigrissant à vue d'œil du chagrin de n'avoir plus personne à interrompre, il accepte le... 18... un engagement au Palais-Royal pour faire, comme spectateur, les *Scandales dans la salle*. Et, enfin, poussé toujours par son fatal penchant pour l'interruption, il meurt le... 19... rien que pour avoir le plaisir d'interrompre le cours de son existence.

ABONNEMENTS

100 BIOGRAPHIES

Paris......... Un an **10** fr
Départements. — **12** fr.

Abonnements sans rais dans tous les bureaux de poste



ABONNEMENTS

100 BIOGRAPHIES

Paris......... Un an **10** fr.
Départements. — **12** fr

Abonnements sans frais dans tous les bureaux de poste

LE TROMBINOSCOPE

Cette nouvelle édition du **Trombinoscope,** qui paraît deux fois par semaine, composera des volumes de 100 biographies chacun, du même format et du même aspect que les autres ouvrages de TOUCHATOUT.

ONT DÉJA PARU

1. Jules Grévy
2. Clémenceau
3. Gambetta
4. République
5. Thiers
6. Zola
7. Rochefort
8. La Canicule
9. Duc d'Aumale
10. Victor Hugo
11. Belle-Mère
12. J. Simon
13. J. Ferry
14. Sénat
15. Pr. Napoléon
16. Don Carlos
17. Napoléon III
18. Ricord
19. Dieu
20. Réserviste
21. Andrieux
22. Got
23. Louise Michel
24. Conservateur
25. Veuillot
26. Crevette
27. Mac Mahon
28. Sarah Bernhardt
29. Cassagnac
30. Judic
31. Concordat
32. Comte de Paris
33. Gommeux
34. Cte de Chambord
35. Bismarck
36. Septennat Ier
37. Henry Maret
38. Cocu
39. La Presse
40. Louis Blanc
41. Bazaine
42. Opérette
43. Naquet
44. Dumaine
45. Emile de Girardin
46. Hyacinthe
47. Guillaume Ier
48. Littré
49. Sarcey
50. Reporter
51. Rouher

OUVRAGES DE TOUCHATOUT

Histoire de France tintamarresque, un volume de 800 pages. 500 dessins noirs et coloriés, envoi *franco*........... **12** fr.

SUITE DU PRÉCÉDENT:

Histoire tintamarresque de Napoléon III, un volume de 800 pages, 500 dessins noirs et coloriés, envoi *franco*. **12** fr.

SUITE DES DEUX PRÉCÉDENTS:

La Dégringolade impériale, deuxième partie de L'HISTOIRE TINTAMARRESQUE DE NAPOLÉON III, un volume, 500 dessins noirs et coloriés, envoi *franco*...................... **12** fr.

Grande Mythologie tintamarresque, 600 dessins noirs et coloriés par G. Lafosse et Moloch, un volume de 840 pages *franco*... **12** fr.

EN PRÉPARATION :

SUITE DES TROIS PRÉCEDENTS :

Le Septennat tintamarresque, un volume de 800 pages, illustré

Mélanges tintamarresques, recueil de fantaisies, un volume de 800 pages, illustré.

Quarantième année **LE TINTAMARRE** Quarantième année

HEBDOMADAIRE, SATIRIQUE ET FINANCIER, PARAIT LE SAMEDI

ABONNEMENTS :

PARIS	DÉPARTEMENTS
1 an 18 fr.; 6 mois 10 fr.; 3 mois 6 fr.	1 an 20 fr.; 6 mois 11 fr.; 3 mois 7 fr.

Pour recevoir franco *par retour du courrier les ouvrages ci-dessus, en envoyer le montant à* **M. LÉON BIENVENU,** *directeur du* **Tintamarre,** *29, rue d'Amsterdam, à Paris*





KRAUSS

Gabrielle

cantatrice, née à Vienne (Autriche), le 23 mars 1842.

Comme elle était très forte, pour la distinguer de ses petites sœurs, on prit l'habitude de l'appeler : *la grosse.*

Seulement, on prononçait ce mot à l'allemande : la Krauss, et c'est ce nom qui lui est resté.

Tout enfant, elle accusa de vives dispositions musicales. Sa petite voix était déjà presque aussi juste qu'une redin-

gote de Barbey d'Aurevilly et d'un timbre sentimental à attendrir les entre-côtes d'un restaurant à prix fixe.

Remarquée par le directeur de l'Académie de musique, elle fut encouragée par lui, et, en 1853, elle entra au Conservatoire de Vienne, où elle fit de rapides progrès.

Cet établissement, qui n'avait de commun que le titre avec certain autre que nous connaissons, et qui était, à la même époque, dirigé par un vilain vieux petit bonhomme sans valeur et sans moralité, avait à sa tête un homme de beaucoup de mérite et surtout de beaucoup de justice.

Les élèves qui y étaient admises y recevaient une instruction artistique très soignée.

On les classait et on les protégeait selon leur mérite, contrairement aux usages de cet autre Conservatoire dont nous parlions tout à l'heure, où les jeunes filles étaient alors beaucoup moins astreintes aux rigueurs de la gamme qu'aux exigences du polygame.



Mlle Krauss reçut donc là une éducation musicale très sérieuse.

Elle y apprit en même temps le piano, l'harmonie et les langues étrangères.

Cinq années d'un travail assidu furent couronnées d'un plein succès, et en 1858, la jeune pensionnaire, qui n'avait alors que seize ans, obtint la grande médaille d'or au concours de chant.

En 1860, Mlle Krauss débuta au grand Opéra de Vienne et y chanta d'une façon remarquable : *Guillaume Tell*, le *Prophète*, *Robert le Diable* et la *Dame Blanche*.

En 1867, M. Bagier, qui dirigeait la troupe italienne, l'engagea et l'amena à Paris.

Sans doute, Mlle Krauss n'eut pas à regretter cette pre-

mière campagne, et les applaudissements du public de la salle Ventadour ne lui firent pas défaut.

Cependant, ses débuts ne produisirent pas non plus cette explosion d'enthousiasme que l'on était en droit d'espérer pour tant de talent.

Les Parisiens de la décadence, en proie alors à la plus violente Pattimanie, tout éblouis par les merveilleuses minauderies de la future marquise de Caux, n'avaient pas le loisir de s'apercevoir de cette profusion de qualités d'ordre supérieur qu'offrait à leurs oreilles, blasées par un long chatouillement... subversif, cette nouvelle grande artiste qui leur parlait la véritable langue du grand art.



Ce fut seulement pendant la saison de 1868-1869 que le public parisien, après s'être enfin rincé le tympan et avoir un peu secoué cet enthousiasme de convention que provoquent les à-peu-près de l'art inférieur, commença à s'apercevoir qu'il avait devant lui beaucoup mieux qu'une débitante de doubles-croches et de points d'orgue étincelants.

Le profond sentiment dramatique dont Mlle Krauss fit preuve dans *Il Trovatore*, *Lucrezia Borgia*, *Sémiramide*, *Otello*, *Poliuto*, etc., forcèrent pour ainsi dire l'admiration, qui éclata avec une véritable violence.

Les événements de 1870 forcèrent Mlle Krauss à retourner dans son pays natal, où les succès l'attendaient.

En 1873, elle revint à l'Opéra-Italien de Paris, pour lequel elle fut une véritable providence, la dislocation complète de la troupe de ce théâtre en ayant éloigné le public depuis déjà longtemps.

Grâce à son concours, la salle Ventadour revit quelques brillantes soirées; mais les soirs où elle ne chantait pas,

les abords du théâtre reprenaient leur aspect tranquille et morne.

C'était tellement sensible, qu'à la caserne des gardes municipaux à cheval, ceux-ci jouaient chaque semaine au piquet leur tour de garde aux Italiens.

Celui qui gagnait choisissait son tour de service pour le soir où Mlle Krauss ne chantait pas, parce qu'il savait qu'il n'y avait rien à faire ce soir-là aux abords du théâtre, vu le peu d'activité de la circulation des voitures et des piétons.

Lorsqu'il fut question d'inaugurer le nouvel Opéra de Paris, des tiraillements inouïs se produisirent.

On se souvient, en effet, que pendant plus de six mois l'Europe entière fut bouleversée par les ultimatums télégraphiques de toutes les prima donna en vogue qui, priées et suppliées de prêter leur concours à cette solennité, donnaient et reprenaient leur parole quinze fois par semaine, ou faisaient des conditions telles, que celles qui nous avaient été imposées par la Prusse en 1871 avaient fini par paraître douces.

Des cantatrices, cette galoubetocratie avait gagné les chanteurs.

Un jour, c'était un soprano suédois qui signifiait à M. Halanzier qu'il n'inaugurerait le nouvel Opéra que si on lui garantissait, outre 5,000 fr. par soirée, quatre-vingt-quinze pour cent sur la totalité des bravos qui éclateraient dans la salle.

Le lendemain, c'était un baryton, aussi fier que s'il fût sorti de la cuisse d'un plébiscite, qui exigeait que son nom seul fût écrit au gaz sur la façade de l'Opéra et que l'on mît la loge de l'empereur à sa disposition pour se maquiller.

Bref, après cinq cents alternatives, mille exigences ridicules et quinze cents concessions qui ne l'étaient pas moins, deux mille télégrammes humiliants et deux mille cinq cents platitudes directoriales du plus gros calibre, tout s'était disloqué la veille même de la première représentation, et M. Halanzier allait être réduit à faire chanter le premier acte d'*Hamlet* par M. de Villemessant, et le quatrième de *Guillaume Tell* par Albert Wolff, lorsque Mlle Krauss arriva.

On la pria de sauver la situation et de chanter la *Juive*.

Mlle Krauss répondit : « Mais, parfaitement, avec plaisir. » Tremblant d'effroi, le directeur de l'Opéra s'imaginait qu'elle allait exiger au moins cinquante mille francs de feux pour une soirée, puis l'envoi d'un corps d'armée français de trois cent mille hommes en Espagne pour soutenir don Carlos.

Quelle ne fut pas sa surprise quand à sa question :

— Quelles sont vos prétentions, mademoiselle ? la Krauss lui répondit en souriant et d'un air étonné :

— Mais, mon cher directeur... aucunes !... si ce n'est celle d'avoir l'insigne honneur de contribuer à une fête nationale de la France !...



C'était prendre la chose en grande artiste. Mais cette langue, M. Halanzier était depuis si longtemps privé de l'entendre parler autour de lui, qu'il fut obligé de se faire épeler la phrase pour arriver à la comprendre.

Mlle Krauss parut donc dans la *Juive* le soir de l'inauguration du nouvel Opéra, qui eut lieu, comme on le sait, en famille, la France entière représentée par le lord maire de Londres, ainsi qu'il convenait pour une solennité éminemment nationale et française.

Le *Tintamarre* avait bien à ce propos émis le vœu que le nouvel Opéra, payé par les trente-six millions de contribuables de France, fût inauguré par une représentation gratuite, à laquelle eussent été représentés tous les départements ; mais cet avis ne prévalut pas.

C'était d'ailleurs une assez grosse bouffonnerie que de prétendre qu'un monument élevé à l'art national fût étrenné par la nation ; et le gouvernement de l'ordre moral fit justice d'une si inconvenante prétention en distribuant à quinze cents de ses amis les fauteuils et les loges pour la fabrication desquels tous les citoyens avaient depuis douze ans payé tant de centimes additionnels.



Depuis ce temps, Mlle Krauss fait partie du personnel de l'Opéra, dont elle est aujourd'hui l'étoile et l'attraction.

D'importantes reprises ont été préparées pour elle ; mais l'admiration qu'elle a provoquée dans le rôle de Rachel a pu lui faire prendre en patience la lenteur que l'Opéra apporte ordinairement à la mise en scène des œuvres nouvelles.

Dans ce personnage, il nous semble difficile de pousser plus loin qu'elle ne l'a fait le sentiment dramatique.

Interprété par elle, le grand duo du premier acte : *O ma fille chérie* ! devient d'un effet incomparable.

Les dernières créations de Mlle Krauss, à l'Opéra, ont été les rôles de Jeanne d'Arc, de Pauline dans *Polyeucte*, et de Hermosa dans le *Tribut de Zamora.*

Aucun de ces ouvrages n'a réussi, mais Mlle Krauss s'est taillé dans chacun d'eux un véritable succès.

Dans le dernier, notamment, elle enlève littéralement le public de chaque représentation avec une sorte de Marseillaise commune et sans valeur qui, grâce à l'interprète,

et bien qu'elle ne vaille pas un clou, est devenue celui de la pièce.



Au physique, Mlle Krauss est une grande et belle Allemande, aux traits accentués, un peu rudes au repos, mais qui s'illuminent facilement et ont alors des expressions d'un charme puissant.

Au point de vue plastique, on pourrait lui reprocher une carrure un peu élevée; mais on a donné, pour expliquer ce léger défaut, une raison qui nous paraît bonne : une lecture trop persistante des romans de Montépin, pendant sa croissance, lui aurait fait hausser les épaules.

En somme, Mlle Krauss est, dans toute l'acception du mot, une grande et très grande artiste, puisqu'elle réunit au talent, qui s'acquiert par le travail, les dons naturels que rien ne donne.

Chose surprenante, lorsqu'elle chante en français, c'est à peine si l'on peut deviner son origine germanique; son accent est si imperceptible qu'on lui confierait une pendule.

Décembre 1881.

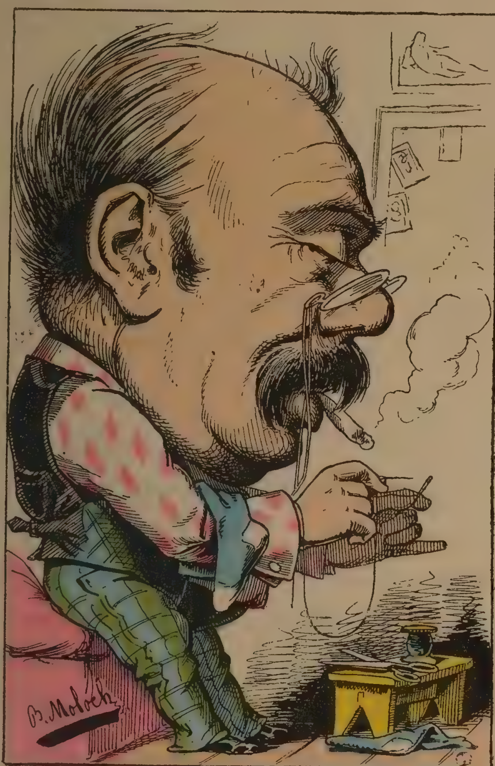
NOTICE COMPLÉMENTAIRE

Dates à remplir

PAR LES COLLECTIONNEURS DU *TROMBINOSCOPE*

Mlle Krauss s'acclimate en France où ses succès l'enchaînent. — Même en plein triomphe, elle se refuse à élever l'enrouement à la hauteur d'une institution et chante, chaque fois qu'elle est commandée de service, sans s'inquiéter si une autre étoile de passage à Paris touche un cachet de deux cents francs plus fort que le sien, ni si c'est tel ou tel baryton que l'on a chargé de lui donner la réplique. Enfin, elle meurt le... 19..., emportant les regrets enthousiastes de toute une génération et les malédictions de tous les soprani blasonnés qui n'ont jamais compris l'art qu'au compteur, et ont toujours considéré les vrais artistes comme des gâte-métier.





CÉLIBATAIRE

JULES-GABRIEL

notable parasite français, né à Paris, en 1835, de parents bêtes mais à leur aise, qui lui donnèrent cette bonne éducation bourgeoise faite d'égoïsme, de défiance et de ventromanie, qui caractérise les membres de l'opulente pépinière des classes dirigeantes.

Gabriel, en venant au monde, n'avait rien de particu-

lier. Il n'était ni bien ni mal fait, ni bien ni mal doué, ni beau ni laid, ni bon ni mauvais; en somme, une petite créature très ordinaire, susceptible de faire plus tard un excellent ou un exécrable citoyen, selon la direction qui serait donnée à son esprit et à son cœur.

Cependant, une seule faculté était peut-être développée chez lui un peu plus que les autres : c'était une tendance à l'égoïsme.

Cela n'était pas de sa faute.

Les enfants, à ce que prétendent certains savants, subissent l'influence des circonstances et des milieux dans lesquels ils ont été conçus.

Or, le père et la mère de Gabriel étaient, nous l'avons dit, de gros mauvais bourgeois préoccupés avant tout de s'assurer leurs aises dans la vie, et qui n'avaient consenti à mettre au monde leur unique fils que douze années après leur mariage, à la suite d'un inventaire commercial dont la rotondité leur avait permis ce « luxe », comme dit Emile Augier.

Ces braves époux, gens d'ordre et de prévoyance, s'étaient promis de n'être amoureux qu'à partir de neuf mille francs de bénéfices nets.

Ils redoutaient les charges de la paternité.

Ils se tinrent parole, et Gabriel ne vit le jour qu'après que l'on eut bien vérifié et revérifié les additions.

Enfant du calcul et de la partie double, il n'était donc pas étonnant que le petit Gabriel fût lui-même entaché d'un peu de sécheresse d'âme; sa mère avait eu un regard du livre d'inventaires de son mari.

Insistons surtout sur ce point essentiel que Gabriel fut

le seul et unique rejeton de ce gracieux assemblage de vertus commerciales, les inventaires suivants n'ayant jamais atteint seize mille francs de bénéfices, chiffre fixé d'un commun accord par ses honorables parents pour le renouvellement de leurs transports bilanesques.

Bien loin d'être accoutumé de bonne heure au respect et à l'admiration que commande le spectacle des grandes familles, Gabriel fut, au contraire, nourri de ce principe décomposant que le nombre des enfants doit être limité à l'importance des rentes sur l'Etat.

A chaque instant, il entendait son père et sa mère le fortifier dans cette croyance sainte.

Lorsque quelqu'un leur disait :

— Vous n'avez que cet héritier-là ?... Du reste, il y a encore champ pour faire glane!... les parents de Gabriel répondaient, avec un entrain ultra-moral :

— Grands dieux!... n'allez pas nous porter malheur!... Et du pain!...

Imprégné de tels préceptes, qui seront à jamais la gloire de la bourgeoisie française, le jeune Gabriel grandit naturellement avec cette conviction noble et élevée que l'homme doit exclusivement prendre la vie par ses côtés agréables et pas gênants, ce qui le disposa on ne peut mieux à piétiner d'un cœur léger sur tous les devoirs dont l'accomplissement peut diminuer une jouissance.

Pour comble de malheur, Gabriel était né peu après la restauration orléaniste de 1830, ce qui fit que son adolescence s'écoula au milieu de cette plantureuse bourgeoisie idéalisée par Louis-Philippe, et qu'il atteignit l'âge viril juste au moment de l'éclosion de l'Empire, alors qu'une

nouvelle bourgeoisie non moins entripaillée que la précédente, mais beaucoup plus vicieuse encore, commençait à champignonner sur le fumier impérial.

A cette époque, les derniers vestiges de la foi, du devoir et de la virilité, qui avaient échappé à dix-huit années de bedonnage à outrance, commençaient à disparaître à leur tour, sous les dissolvants nouveaux et mornyfiques.

Aux jeunes gens de vingt à vingt-cinq ans apparaissaient déjà, pleins de promesses, les jours de la vie facile, les commodes ivresses qui n'engagent à rien et se règlent le lendemain matin u compteur cupidométrique.

Toutes choses d'une nourriture si séduisante, imprégnées d'un parfum de décomposition si provocant, qu'elles arrachent de vive force du cœur des lycéens émancipés ce cri sublime : « La famille !... ah zut !... Ce n'est pas si drôle que la petite Galbinska. »

Après plusieurs essais malheureux dans le commerce, dans l'industrie, dans la banque, toutes carrières maudites où l'on ne gagne, en somme, sa vie qu'en travaillant, Gabriel, qui était par vocation et par éducation l'homme des choses faciles, avait lâché pied et s'était réfugié dans l'infirmerie des jeunes invalides civils : les bureaux d'un ministère, providence ordinaire des jeunes bêtas et des jeunes fainéants quelque peu protégés.

Là, il gagnait peu (2,100 fr. par an), mais il travaillait encore moins, c'était l'essentiel.

Et puis, il jouissait de quelques milliers de francs de revenus que lui avaient laissés ses parents.

Très ordonné, d'ailleurs, n'ayant pas un tempérament bouillant, jouissant d'un estomac susceptible, il avait

arrangé tranquillement sa maigre vie, vivait seul, se nourrissait bien, avait beaucoup de gilets de flanelle de rechange, se donnait tous les plaisirs qu'il pouvait désirer, n'abusant de rien, se mettant pendant trois jours à l'infusion de tilleul pour réparer les suites d'un dîner un peu... monté, n'abusant cependant que très rarement, à cause de sa santé, était libertin avec prudence, effeuillant des marguerites à prix fixe, afin de ne compromettre ni sa bourse, ni ce qu'il appelait son indépendance.

Bref, l'homme le plus heureux qui fût au monde... dans le monde où le bonheur consiste à se procurer pour un peu d'argent l'à-peu-près de ce qui ne s'achète pas même avec beaucoup.

Cette vie libre de tous devoirs, partant de tout engagement, lui plaisait.

A vingt-cinq ans, on lui proposa un mariage, une jeune fille charmante, mais peu fortunée. Il refusa.

Il avait, à cet égard, les opinions les plus arrêtées, et son répertoire de clichés usuels en pareille circonstance était au complet.

La maison paternelle, il faut le dire, lui en avait fourni la plus grande partie. Depuis le fameux : *Deux gênes associées ensemble, c'est la misère!* jusqu'au non moins fameux : *Pourquoi ferais-je de gaieté de cœur des petits malheureux?* — tous les arguments de convention y passèrent ; et Gabriel continua, sans se déranger d'une ligne, sa vie de garçon tranquille et semée de fleurs — passées.

A trente ans, cette existence faite de bons repas mal digérés, de relations banales, de camaraderies plutôt que d'amitiés, de plaisirs plutôt que de contentement, de cha-

touillements plutôt que de sensations, cette existence sans but était devenue une habitude. A trente-cinq ans, l'acoquinement était complet.

Vers cet idéal de félicité auquel semblent aspirer tous les êtres sans famille, Gabriel avait d'ailleurs fait de grands pas.

Ses progrès étaient sensibles. Ainsi, il constatait avec plaisir que, de vingt-cinq à vingt-huit ans, il avait gardé ses maîtresses pendant six mois ; à trente-deux ans, il n'avait plus mis que six semaines à les « *lâcher* » ; puis trois semaines, puis huit jours, puis quarante-huit heures, puis... une vacation.

Enfin, il parvint à l'âge de quarante ans, n'ayant pas tous ses cheveux ni toutes ses dents, mais sans avoir perdu aucune illusion, les ayant toutes soigneusement renfermées dans son porte-monnaie.

Au physique, Gabriel est aujourd'hui un homme de quarante-sept ans, un peu ventru, pas mal chauve; sa maladie de l'*isoleum-tremens* est devenue chronique et incurable.

D'ailleurs, il voudrait s'en guérir qu'il ne trouverait plus, comme médecin, qu'une vieille fille ratatinée, non-valeur du célibat féminin, une veuve grinchue et exigeante qui lui ferait avaler le pain bis de l'existence après le gruau si joyeusement émietté par lui pendant vingt-cinq ans, ou une donzelle du demi-quart de monde, alléchée par les espérances d'un bel et bon testament en sa faveur. Toutes trois le rendraient naturellement le plus malheureux des hommes et feraient inévitablement de lui un des plus notables cocus du monde entier.

Le remède serait pire que le mal.

Il ne peut songer à ce traitement; sa vie, faite d'une foule de petites habitudes invincibles, lui rendrait la vie insupportable, ainsi qu'à la personne qu'il associerait à ses infirmités.

Gabriel fait un somme à table après le dessert; il fume la pipe au lit, n'aime que les sauces épicées du restaurant, passe toutes ses soirées au café à jouer au piquet et lit le *Figaro*.

Comme il lui serait impossible de renoncer aux engourdissantes voluptés de ces différents vices, qui font de lui le plus vilain magot et l'être le plus détestable et le plus inutile que la terre ait jamais porté, il ne peut espérer trouver une jeune fille de dix-huit ans, douce, spirituelle et bien élevée, qui consente à l'aimer uniquement pour son commencement de goutte et à couler ses jours face à face avec ce résidu desséché d'une génération corrompue par l'Empire.

Décembre 1881.

NOTICE COMPLÉMENTAIRE

Dates à remplir

PAR LES COLLECTIONNEURS DU *TROMBINOSCOPE*

Gabriel continue le cours de ses... triomphes à quarante sous l'heure. Immonde parasite d'une société heureusement en voie de réformation, n'ayant pas de voiture à lui pour aller à Cythère, il grimpe en maraude derrière tous les fiacres, remises, coupés, calèches, voire même... omnibus, qui se rendent à cette destination. — Il rapporte souvent de ces excursions de chapardage des coups de fouet cruels qu'il ne soigne pas uniquement avec des compresses d'eau sédative. — Enfin, décati, déplumé, branlant, obèse sans force, gras sans santé, blasé sans avoir eu de bonheur, usé sans avoir rien fait, retiré dans une petite ville de province où il s'était fixé pour manger ses rentes et sa retraite du ministère, il meurt le... 19..., trois mois après avoir épousé sa cuisinière, veuve de trois brigadiers de gendarmerie.





LÉOPOLD II

LOUIS-PHILIPPE-MARIE-VICTOR

roi des Belges, né à Bruxelles, le 9 avril 1835.

Le jour de sa naissance, il ne faisait ni chaud ni froid, ni clair ni sombre, ni beau ni vilain; c'était une de ces journées insipides que rien ne marque et desquelles les gens qui les ont vécues se disent le soir, après avoir dîné sans faim, bu sans soif et au moment de se

coucher sans sommeil : voilà vingt-quatre heures dépensées bien bêtement.



Ce n'est pas sans motif que nous insistons sur cette disposition particulière du jour de la naissance du roi Léopold II; c'est que ce jour terne eut une influence décisive sur la vie et le tempérament de ce monarque.



On sait en effet que les premières impressions que reçoit un enfant, influent fatalement sur sa destinée tout entière.

Ce fut ce qui arriva à Léopold.

Le jour où ce prince vint au monde, il jeta un regard curieux autour de lui; et tout était si nul, si gris, si atone, si vide, que son premier mot fut :

— C'est ça la vie ?...



Le spectacle qui s'offrait à sa vue était d'ailleurs bien fait pour lui arracher cette triste réflexion : nous l'avons dit plus haut, il faisait un de ces temps stupides par lesquels rien n'émeut, rien ne distrait; une de ces journées si assommantes que l'on verrait un photographe tomber du sixième sur le trottoir sans que cela vous arrachât seulement un sourire.

L'intérieur du palais ce jour-là était à l'unisson de la nature.

Dans un coin de la chambre où l'enfant venait de naître, Léopold Ier, son père, morne, silencieux, écrivait la dépense de la maison sous la dictée de sa femme Louise d'Orléans.

Il y avait deux sous dont on ne retrouvait pas l'emploi, et les deux époux cherchèrent pendant cinq heures sans dire un mot.

A côté de la cheminée un gros chat dormait en faisant ronron; du dehors aucun bruit: tout était calfeutré, pas un orgue de Barbarie dans la cour.

Le papier de tenture de la pièce était chocolat clair (comme c'est gai pour un nourrisson !...); sur le guéridon, un volume de la *Revue des Deux-Mondes*; en face du berceau, un portrait de Jouvin. Enfin tout, tout !... près de ce nouveau-né, suait à grosses gouttes la monotonie, la platitude et l'ennui !...



Le soir même de sa naissance, l'enfant bâillait à n'avoir plus rien à apprendre d'un abonné de l'Odéon; et sa mère en s'approchant pour le changer, vit une petite fée qui s'envolait dans les rideaux après avoir touché le petit du bout d'une baguette.

Elle remarqua, en même temps, que le visage du bébé avait pris une expression de niaiserie très accentuée.

A ce moment une petite voix molle et nonchalante se fit entendre dans les plis des rideaux et dit à la reine:

Je suis la fée INSIGNIFIANTE, et je viens de toucher ton rejeton. Il ne sera ni beau, ni laid, ni spirituel ni bête, ni bon ni mauvais, ni vif ni lent; il ne sera rien; il ne se fera ni aimer ni haïr, et il n'arrachera jamais d'autre cri à ceux qui le verront passer que celui-ci: Quelle bonne tête !...



A partir de ce moment, l'enfant se développa dans une nullité persistante. On ne savait jamais — ni lui non plus

— ce qu'il voulait, ce qu'il aimait, ce qu'il préférait; tout lui était indifférent, il était indifférent à tout le monde.

On le fit instruire : il apprit tout, il n'apprit rien; il jouait, il ne s'amusait pas ; il voyait les choses tristes sans pleurer, les choses gaies sans rire, les choses bêtes sans bâiller.

Il eût regardé Céline Montaland sans que l'idée lui vînt de dire : Ah ! que c'est beau !... et Louis Veuillot sans s'écrier : Dieu que c'est laid !...

Enfin sa nature physique et morale échappait tellement à l'examen, qu'un jour qu'il s'était perdu en allant se promener, il fut impossible à son père et à sa mère de donner son signalement.



L'enfant grandissait donc dans son insignifiance et avait trouvé le moyen de se développer sans tenir plus de place, quand la mort de son père, Léopold Ier, le porta sur le trône de Belgique.



Il est heureux que le hasard de sa naissance lui ait indiqué un métier tout prêt, car jamais de sa vie il n'eût été capable d'en choisir un.

Il reprit donc la suite des affaires de son père.



Il est bon de dire que les brillantes qualités que nous venons d'énumérer ne l'avaient pas empêché d'être fait duc de Brabant, général major et colonel honoraire d'un régiment de grenadiers.

A ceux de nos lecteurs qui nous demanderaient ce que ce peut être qu'un colonel honoraire, nous répondrions

d'instinct qu'un colonel honoraire est probablement celui qui reçoit l'avancement et les décorations en chambre, pendant que le colonel honor...able reçoit les atouts sur le champ de bataille.



Dès sa majorité, le jeune duc de Brabant avait aussi été créé sénateur, emploi qui va généralement à un jeune homme de vingt ans comme un maillot collant à un homme de quatre-vingt-dix.



En montant sur le trône, Léopold II manifesta clairement son intention de gouverner comme son père et de ne rien modifier à sa politique ; ce n'était pas qu'il la trouvât meilleure qu'une autre ; mais, on ne l'a pas oublié, sa nature, d'une dévorante activité, le portait à ne jamais rien changer à un ordre de choses établi.



Du reste, supérieurement servi par les circonstances, placé à la tête d'un gouvernement qui marchait tout seul, ayant à conduire un peuple toujours content de ce que son roi voulait bien faire pour lui, Léopold n'avait qu'à laisser couler la vie. Il en profita.



Son règne jusqu'ici n'a été qu'une longue succession de jours tranquilles. Une seule fois, il a été sur le point d'être forcé de faire preuve d'initiative et ça l'a rendu pendant cinq minutes le plus malheureux des hommes : Piqué par une puce dans son lit, il a vu le moment où il allait falloir qu'il se levât pour la chercher ; heureusement l'insecte

n'insista pas, et le calme de la vie de Léopold ne fut pas troublé.

La fonction native de ce monarque est de ne pas fonctionner ; son rôle, la neutralité.



Merveilleusement servi, d'ailleurs, par les circonstances, qui semblent avoir fait exprès de placer cet homme nul sur le trône constitutionnel d'un pays neutre par caractère et par nécessité, Léopold II n'a qu'à se laisser aller pour pousser la neutralité jusqu'au comble.



En 1870, lors de la guerre entre la Prusse et la France, il ne bougea pas.

Chez lui, catholiques et libéraux se dévorent ; il ne s'en mêle jamais.



Comme preuve de son indifférence profonde, on raconte que jamais, lorsqu'il se sert d'un papier imprimé d'un seul côté pour un besoin intime, il ne se donnerait la peine de le retourner afin de s'en servir du côté propre.



Au physique, le roi Léopold est resté l'enfant touché par la fée Insignifiante.

Nos lecteurs, pour se rendre compte de l'intelligence qui éclaire cette physionomie, à peu près comme un... citron éclaire une lanterne, n'ont qu'à prendre une pièce de cinq francs à l'effigie de ce monarque ; c'est surtout de profil qu'il est curieux à examiner.

On peut fouiller pendant cinq quarts d'heure consécutifs ces traits fadasses, nuls et insipides, nous défions d'y trouver plus d'expression que dans le galbe d'une borne de porte cochère.



D'ailleurs, pas plus capable d'une mauvaise action que d'une bonne ; soliveau couronné, roi constitutionnel jusque dans la moelle, Sa Banalité Léopold II est certainement le monarque qui contribuera le plus à discréditer le principe de la monarchie ; car elle est la preuve vivante qu'en fait de souverains, tout ce que le meilleur peut faire de plus utile, c'est de ne servir à rien.

Janvier 1882.

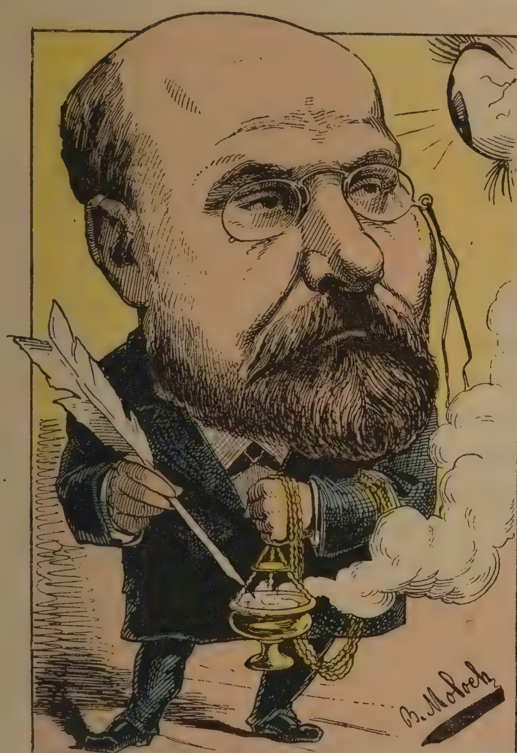
NOTICE COMPLÉMENTAIRE

Dates à remplir

PAR LES COLLECTIONNEURS DU *TROMBINOSCOPE*

Le roi Léopold continue pendant de longues années à jouer le rôle agité *d'un monarque dans du coton.* — Il fait si peu de bruit, que son peuple finit par oublier qu'il existe et ne s'en souvient qu'une fois chaque année en voyant figurer ses appointements au budget. — Le... 18... pourtant, un changement semble se produire dans son caractère ; un matin il dit à sa femme d'un ton résolu : Il faut que je me fasse couper les cheveux !... — Etonnée d'un acte d'énergie aussi inattendu, la reine, inquiète, craint une fièvre cérébrale et fait demander le médecin. Mais le calme se rétablit et Léopold revient à ses allures ordinaires ; il fait des excuses à la reine en lui disant : Oui... J'ai eu tort... Je crois que j'ai été un peu violent... J'aurais dû attendre mon coiffeur... — Enfin, il meurt le... 19... victime de son tempérament impétueux, pour être sorti de son caractère en jurant après une mouche qui était venue se poser trois fois de suite sur son nez pendant qu'il avait les deux mains occupées à tenir l'écheveau de fil de la reine.





RANC

ARTHUR

journaliste et homme politique français, né à Poitiers, le 10 décembre 1831.

Après de brillantes études, il vint faire son droit à Paris et ne tarda pas à se jeter dans la politique active.

On raconte qu'étant encore étudiant, il acheta un chien barbet et lui apprit à hurler au nom de Bonaparte.

L'animal était si bien dressé qu'il courait déchiqueter le bas du pantalon des gens qui lisaient la *Patrie* et utili-

sait avec insolence les jambes de tous les sergents de ville de planton au coin des rues.

Après le coup d'Etat, l'antipathie que Ranc avait vouée à Louis-Napoléon devint de l'acharnement; il compléta l'éducation de son chien et lui apprit à étrangler des rats auxquels il donnait préalablement les noms de Morny, Maupas, Canrobert et Persigny.

En 1853, il fut compromis dans le complot de l'Opéra-Comique et traduit devant la cour d'assises, présidée par le ministre Zangiacomi.

Acquitté, il fut de nouveau poursuivi comme ayant fait partie d'une société secrète et condamné, le 10 janvier 1854, à un an de prison; mais le gouvernement impérial commua cette peine légère en celle de la déportation à Lambessa.



Au bout de deux ans de captivité, Ranc s'échappa déguisé en cheik et put gagner Genève, où il se fit professeur pour gagner sa vie.

En 1859, Vélocipède père — couvrez-vous ! — ayant donné une amnistie et pardonné, avec grandeur d'âme, à tous les républicains qui n'en étaient pas encore morts, le mal qu'il leur avait fait, Ranc put revenir à Paris.

Il entra comme correcteur à l'*Opinion nationale*, mais ne se corrigea pas pour cela. Bientôt après, un article paru dans le *Nain jaune* lui valut quatre mois de prison.

Ranc devint successivement rédacteur du *Courrier du dimanche*, du *Journal de Paris*, du *Réveil*, du *Corsaire*, de la *Cloche*, de la *Situation*, et même du *Diable à quatre*, pamphlet publié par M. de Villemessant, que ses opinions blanches n'empêchaient pas de gagner de l'argent en publiant des *Lanternes* rouges.

Après le 4 septembre, Ranc fut nommé maire du IXe arrondissement de Paris et quitta bientôt, en ballon, la capitale assiégée pour aller rejoindre Gambetta à Tours.

Ce dernier le nomma directeur de la sûreté générale.

Ranc entra immédiatement en fonctions avec une énergie qui rappelait celle déployée par le général Trochu-de-Sainte-Geneviève comme un colimaçon rappelle un train express.

Il arrêta le transport des denrées qui pouvaient être destinées au ravitaillement des Prussiens, en même temps que Jules Ferry laissait pourrir des pommes de terre dans les caves des Halles à Paris.



Il organisa un service de renseignements militaires qui lui permit d'adresser, en décembre, au général Trochu, l'état exact des forces prussiennes autour de Paris.

Ce dernier en profita immédiatement pour ordonner, sur le point le plus faible de l'investissement, une... neuvaine en masse.

Mais, où Ranc fit surtout preuve d'un esprit pratique, qui manque généralement aux républicains, ce fut en délivrant un passe-port en règle pour l'Angleterre au prince de Joinville, qui, sous le nom de « colonel Lertherod », se permettait de suivre les opérations de l'armée de la Loire.

Ranc pensait, avec quelque raison peut-être, que les services offerts aux républiques par les princes du sang ne pouvaient guère mieux être assimilés, comme désintéressement, qu'à ces tendres consolations que les célibataires en quête de bonnes fortunes mettent aux pieds des femmes mariées malheureuses en ménage.



Partisan de la défense à outrance, il donna sa démission en même temps que Gambetta, fut élu député de Paris le 8 février 1871, et, après avoir voté contre les préliminaires de la paix à Bordeaux, donna de nouveau sa démission de député et revint à Paris le 20 mars, deux jours après l'insurrection.

Il fut élu membre de la Commune dans le IXe arrondissement et s'efforça en vain d'arrêter une lutte qu'il con-

sidérait comme un danger pour la République; mais, le 6 avril, n'étant pas tombé d'accord avec ses collègues sur ce point que la défense d'une cause quelconque autorisait à mettre dans un chapeau les noms de deux cents citoyens inoffensifs et de tirer au sort ceux qui seraient fusillés le lendemain, il donna sa démission et quitta Paris.



Comme, d'après le dicton, qui est fort juste, on est toujours le réactionnaire de quelqu'un, Ranc fut celui de Raoul Rigault, et, dès ce moment, il fut considéré comme un tiède par le parti extrême, sans cesser de l'être comme un « infâme communard » par le parti extrême de l'autre bout.

Du haut en bas de la politique, c'est la même histoire : M. Thiers fut un affreux rouge pour M. Lorgeril; le Bellevillois qui n'a que quatre litres de pétrole dans son bidon est traité d'aristo par celui qui en a huit.



M. Ranc, porté candidat à la députation à Paris le 2 juillet 1871, ne fut donc point élu. Le 27 du même mois, il fut nommé conseiller municipal par le XIe arrondissement et fut un de ceux qui rédigèrent l'exposé de la situation du commerce à Paris et conclurent à la levée de l'état de siège et à l'amnistie.

Il pensait que l'essai loyal de la République placé sous la protection de la paire d'éperons du général Ladmirault rappelait par trop ce marchand de pianos qui vendait ses instruments à l'essai avec défense à l'acheteur de toucher au clavier avant le payement de la facture.



Le 5 novembre 1871, Ranc fut un des rédacteurs fondateurs de la *République française*.

Vers cette époque, Ranc n'ayant point été envoyé sur les pontons, malgré toute la bonne volonté de M. Raoul Duval, la presse pourrie entama contre lui une campagne féroce. Elle l'accusa d'être vendu à Versailles, à Chisle-

hurst, à Berlin et au roi d'Araucanie; elle insinua qu'à Bordeaux il avait fait guillotiner assez de riches pour macadamiser toutes les grandes voies de la ville avec leurs ossements.

Elle donna à entendre qu'il avait gaspillé l'argent de la France, et, qu'après avoir gratté avec un canif toutes les queues des boutons de tunique que lui livraient les fournisseurs de l'armée, il avait revendu à son profit pour quinze cent mille francs de limaille provenant de cette opération.



Ranc répondit vigoureusement à toutes ces accusations comme si elles eussent été sérieuses ; il eut même un duel, à ce sujet, avec le rédacteur en chef de l'*Eclair*, journal bonapartiste, qui eût dû s'appeler plutôt : l'*Eclairé*.

Mais quelque temps après, il eut le bon sens de ne pas fournir à un autre journal chislehurstien l'occasion de gagner la gratification de quinze francs qui lui était allouée chaque fois qu'il mettait la main sur un nigaud qui ne se trouvait pas honoré d'avoir été traité de « *sale mufle* » dans ses colonnes.



Ranc répondit aux ordures de l'organe à la Montijo par un de ces forts coups de gueule qui aplatissent leur homme.

La galerie en a encore les côtes malades d'avoir ri; et la feuille poissarde ne gagna pas ses quinze francs.



Le 11 mai 1873, Ranc fut de nouveau élu député à l'Assemblée nationale; mais, cette fois, par la ville de Lyon, qui rendit ainsi à Paris la politesse que ce dernier lui avait faite quinze jours avant en élisant son ex-maire Barodet.

Cet échange de bons procédés entre les villes maudites éclairées au gaz, ne manqua pas de soulever les colères des députés légumiers de la droite.

Outre de très nombreux articles de journaux, Ranc a publié plusieurs ouvrages, entre autres : *Sous l'Empire*, roman qui a paru en feuilleton et encore plus amer aux bonapartistes.



En 1873, après la chute de M. Thiers, M. Ranc fut condamné à mort comme complice de la Commune.

Mais dès que les poursuites avaient été ordonnées contre lui, il avait cru sage de se réfugier à Bruxelles, ne jugeant pas très utile d'aller présenter sa défense devant un conseil de guerre qui jouissait de la réputation, trois ou quatre mille fois justifiée, de ne pas se servir des balances de Thémis avec toute la délicatesse qu'exigerait cet instrument de précision.



Amnistié en 1879 par M. Grévy, M. Ranc — qui n'avait pas cessé de collaborer au journal la *République française*, revint à Paris et prit place avec un parti pris très marqué dans les rangs de l'opportunisme.

Aux dernières élections, il a été élu par le IXe arrondissement de Paris et il est aujourd'hui un des plus ardents barnums de la politique de M. Gambetta.

On s'est demandé souvent, et on se demande encore, comment de la lisière communarde où il avait d'abord pris position, M. Ranc put si vite venir s'échouer en plein drap opportuniste.

C'est pourtant bien simple et la chose a été expliquée une fois pour toutes par M. de Morny dans sa célèbre théorie « du manche ».



C'est, d'ailleurs, l'éternel précepte des hommes politiques, à fort peu d'exceptions près.

Commencer par revendiquer beaucoup de choses pour les autres jusqu'à ce qu'on en ait obtenu une partie pour soi, et s'asseoir en cherchant à persuader les autres qu'ils doivent être contents.

Au physique, Ranc est un homme trapu et de petite taille. — Il porte des lunettes et sur les nerfs de la *Patrie*; ses cheveux et son style sont très clairs. — Ranc n'est point orateur ; mais il est — ou plutôt, il était — homme d'action dans le temps, au bon temps ; pendant que Jules Favre prononçait un discours, il eût sauvé soixante-cinq Républiques en faisant fourrer à Mazas quatre cent soixante prétendants rôdeurs.

Bien qu'il ne s'expliquât pas avec éloquence, il disait nettement ce qu'il voulait dire ; et le jour où il monta à la tribune pour y déposer le projet de dissolution de l'Assemblée, les droitiers comprirent très bien qu'il ne les invitait pas à dîner.

Depuis, ah ! depuis, tout est bien changé.

M. Ranc ne se met plus guère en colère que pour maltraiter les intransigeants qui cherchent en vain à la loupe les résultats de la fameuse « politique des résultats ».

On parle toujours de lui pour la place de préfet de police. On dit que, comme lorsqu'il faisait arrêter les princes d'Orléans et autres ennemis de la République, il aurait toujours la même poigne.

« La même poigne », nous n'en doutons pas ; mais ce sont les collets sur lesquels elle s'abattrait qui ne seraient peut-être plus les mêmes.

Janvier 1882.

NOTICE COMPLÉMENTAIRE

Dates à remplir

PAR LES COLLECTIONNEURS DU *TROMBINOSCOPE*

M. Ranc, comme on l'avait prévu, est nommé préfet de police le... 18... — Le... 18..., il met en état de siège occulte les deux ou trois « repaires » de Paris marqués naguère en rouge par M. Gambetta, son maître. — Enfin, après plusieurs exploits qu'il serait difficile d'énumérer sans risquer de refaire la biographie de M. Pietri, M. Ranc meurt le... 19..., au moment où il travaillait à un grand dictionnaire politique dans lequel on lisait ceci :

Intransigeance : subs. fém., pieux à l'aide duquel on enfonce la porte du pouvoir quand on est dehors.

Opportunisme : verrou que l'on pousse en dedans quand on est entré.

ABONNEMENTS

100 BIOGRAPHIES

Paris......... Un an **10** fr

Départements. — **12** fr.

Abonnements sans frais dans tous les bureaux de poste



ABONNEMENTS

100 BIOGRAPHIES

Paris......... Un an **10** fr.

Départements. — **12** fr

Abonnements sans frais dans tous les bureaux de poste

LE TROMBINOSCOPE

Cette nouvelle édition du **Trombinoscope**, qui paraît deux fois par semaine, composera des volumes de 100 biographies chacun, du même format et du même aspect que les autres ouvrages de TOUCHATOUT.

ONT DÉJA PARU

1. Jules Grévy	15 Pr. Napoléon	29 Cassagnac	43. Naquet
2. Clémenceau	16. Don Carlos	30. Judic	44. Dumaine
3. Gambetta	17. Napoléon III	31. Concordat	45 Emile de Girardin
4. République	18. Ricord	32. Comte de Paris	46. Hyacinthe
5. Thiers	19. Dieu	33. Gommeux	47. Guillaume Ier
6. Zola	20. Réserviste	34. Cte de Chambord	48 Littré
7. Rochefort	21. Andrieux	35. Bismarck	49. Sarcey
8. La Canicule	22. Got	36. Septennat Ier	50. Reporter
9. Duc d'Aumale	23. Louise Michel	37. Henry Maret	51. Rouher
10. Victor Hugo	24. Conservateur	38. Cocu	52. Gavardie
11. Belle-Mère	25. Veuillot	39. La Presse	53. Krauss
12. J. Simon	26. Crevette	40. Louis Blanc	54. Célibataire
13. J. Ferry	27. Mac Mahon	41. Bazaine	55. Léopold II
14. Sénat	28. Sarah Bernhardt	42. Opérette	

OUVRAGES DE TOUCHATOUT

Histoire de France tintamarresque, un volume de 800 pages. 500 dessins noirs et coloriés, envoi *franco*.......... **12** fr.

SUITE DU PRÉCÉDENT:

Histoire tintamarresque de Napoléon III, un volume de 800 pages, 500 dessins noirs et coloriés, envoi *franco*. **12** fr.

SUITE DES DEUX PRÉCÉDENTS:

La Dégringolade impériale, deuxième partie de l'Histoire tintamarresque de Napoléon III, un volume, 500 dessins noirs et coloriés, envoi *franco*...................... **12** fr.

Grande Mythologie tintamarresque, 600 dessins noirs et coloriés par G. Lafosse et Moloch, un volume de 840 pages *franco*.. **12** fr.

EN PRÉPARATION :

SUITE DES TROIS PRÉCÉDENTS:

Le Septennat tintamarresque, un volume de 800 pages, illustré

Mélanges tintamarresques, recueil de fantaisies, un volume de 800 pages, illustré.

Quarantième année **LE TINTAMARRE** Quarantième année

HEBDOMADAIRE, SATIRIQUE ET FINANCIER, PARAIT LE SAMEDI

ABONNEMENTS:

PARIS	DÉPARTEMENTS
1 an 18 fr.; 6 mois 10 fr.; 3 mois 6 fr.	1 an 20 fr.; 6 mois 11 fr.; 3 mois 7 fr.

Pour recevoir franco *par retour du courrier les ouvrages ci-dessus, en envoyer le montant à* **M. LÉON BIENVENU,** *directeur du* **Tintamarre,** *29, rue d'Amsterdam, à Paris*





THÉRÉSA

EMMA-VALLADON,

(dite)

chanteuse française, née à La Bazoche-Gonet (Eure-et-Loir), le 26 avril 18...

Soyons discret. — Ce siècle avait donc juste l'âge qu'a eu Thérésa en 1874 quand elle vint au monde.

D'ici à ce que les abonnés du *Pays* arrivent à faire ce compte-là, nous avons le temps de rebâtir les Tuileries.

Nous sommes même peut-être assez bêtes pour en profiter.

Thérésa est une fille du peuple ; son père était un modeste musicien ; et, elle-même, amenée tout enfant à Paris, annonça de très bonne heure de grandes dispositions pour le chant.

Toute la journée, elle chantait. Il lui suffisait d'avoir entendu un air, une seule fois, pour l'exécuter.

La nature voulant aider au développement de cette vocation, l'avait douée d'une bouche assez grande pour qu'elle pût chanter et manger en même temps.

Thérésa raconte, dans ses *Mémoires*, qu'à l'âge de sept ans, ayant été entendue par Hippolyte Cogniard, celui-ci, émerveillé, proposa à son père de lui faire apprendre... la danse et de la faire débuter dans une féerie de la Porte-Saint-Martin.

Il avait fallu que Cogniard remarquât dans cette voix des éléments bien extraordinaires pour que l'idée lui vînt tout de suite de l'utiliser dans un corps de ballet.

A douze ans, Thérésa perdit son père et fut recueillie par un de ses oncles, dentiste en plein vent.

Pendant quelques mois elle fit, en compagnie d'un queue-rouge, la parade sur la voiture de l'artiste ; elle jouait de petites scènes avec une intelligence remarquable, et à eux deux son bienfaiteur, ils arrachaient des larmes de douleur et de joie à l'assistance.

Ces premiers succès furent de courte durée ; Thérésa fut placée comme apprentie chez une modiste ; elle y resta quinze jours et fut congédiée parce que ses chansons mettaient tout l'atelier sens dessus dessous.

Elle essaya de dix-sept autres modistes, partout elle eut le même sort.

Quand on l'envoyait porter un chapeau à une cliente, elle se faufilait dans les foules qui entourent les marchands de chansons, y passait trois heures à écouter le répertoire, et quand elle arrivait chez la pratique, sans paraître le moins du monde pressée, le chapeau l'avait été tellement, que plumes, fleurs, fruits, forme et rubans, aplatis dans une étreinte suprême, ressemblaient à ces petits bouquets de réséda enfermés depuis quatre ans entre les feuillets d'un livre de messe.

Thérésa avait une envie démesurée de monter sur les planches.

Une occasion se présenta : M. Marc Fournier, directeur de la Porte-Saint-Martin, l'ayant entendue chanter, l'engagea immédiatement pour un bout de rôle de bohémienne, dans *le Fils de la Nuit*.

Dans ce rôle, il n'y avait pas une note de musique.

Ce fut le pendant de l'aventure Cogniard qui, émerveillé de sa voix, avait prédit qu'elle deviendrait une danseuse remarquable.

Thérésa paraissait vouée à ce genre d'expériences ; elle n'avait qu'à chanter devant un directeur ; celui-ci l'engageait tout de suite pour faire autre chose.

Thérésa quitta bientôt la Porte-Saint-Martin et débuta à l'Alcazar ; puis, après un court séjour à Lyon, revint à Paris, débuta au Café Moka, en compagnie de Marie Sass et de Michot, et entra enfin à l'Eldorado avec 200 francs par mois pour y chanter la romance sentimentale.

L'excentricité de son talent ne pouvait s'arranger longtemps de ce genre panade.

La mélancolie, les regards langoureux et les airs penchés

allaient à son tempérament rude et brusque comme une crème vanillée à un gigot à l'ail.

Un beau soir, prenant un grand parti, elle manqua complètement de respect aux saintes traditions de la romance, et agrémenta des tyroliennes les plus fantasques et des cascades les plus insensées, le répertoire sentimental qui lui avait été confié.

Ce fut une véritable révélation ; le public, interloqué d'abord, applaudit ; et à partir de ce moment, les deux directeurs de l'Eldorado et de l'Alcazar se livrèrent à un combat acharné, à coups d'appointements, pour se prendre, s'arracher, se reprendre et se réarracher cette nouvelle étoile.

Après plusieurs passes brillantes, la victoire resta à l'Alcazar, qui s'attacha définitivement Thérésa.

C'est là que le succès de la chanteuse populaire arriva à son apogée.

Pendant trois années ce fut un engouement énorme ; les Parisiens ne savent rien faire sans exagération, ils se firent une idole de la *Gardeuse d'ours*.

Tout le monde allait l'entendre : le Parisien qui trépignait d'enthousiasme après chaque couplet, et le provincial qui disait en sortant à sa chaste moitié :

— Quelle horreur, madame Pitambois !...

Le fait est que le talent de Thérésa était apprécié de différentes façons.

Il y avait les Versaillais et les radicaux : les Versaillais étaient scandalisés, les radicaux enthousiasmés.

Les opinions de la presse étaient aussi très partagées : Le *Tintamarre* jubilait comme un effronté et la *Revue des*

Deux-Mondes rougissait comme une rosière..... de trente-cinquième année.

Nous dirons tout à l'heure notre opinion personnelle.

Enfin, la vogue de Thérésa prit une telle importance que les salons du faubourg Saint-Germain s'ouvrirent devant elle.

Quand Louis Veuillot apprit que l'antique et solennel quartier, où se conservent les illustres traditions de toutes nos moisissures nationales, acclamait l'artiste plébéienne, il en fit une maladie et écrivit, dit-on, au Pape pour en obtenir une excommunication en *sol* majeur, contre celle qu'il avait appelée « la diva du ruisseau ».

MM. Houssot et de Villebichot lui composèrent un grand nombre de chansons plus ou moins mauvaises et Darcier lui en dédia deux : *Le Chemin du moulin* et *Quand les hommes sont au cabaret.*

Que ne lui en a-t-il dédié davantage !...

Après un assez long repos que Thérésa employa à engraisser beaucoup, et que sa voix, hélas !... employa à maigrir un peu, elle reparut sur différentes scènes, dans des revues ou des féeries.

La *Chatte Blanche,* la *Reine Carotte*, ni même la *Poule aux œufs d'or* ne fournirent guère à Thérésa l'occasion de se révéler comme comédienne; mais elle y retrouva, comme chanteuse, une partie de ses anciens succès.

Du reste, il faut bien le dire, ces *aiguillages* sur le tard ne sont pas sans danger pour les artistes ; quand ils ont réussi longtemps dans un genre et que le public s'est habitué à les en considérer comme les maîtres, ils ne peuvent guère éviter de sombrer dans un autre, qu'à la condition

d'y réussir trois fois, et Thérésa, comme comédienne, n'a pas encore réussi une.

Il nous reste à dire notre avis sur le talent de Thérésa. Ce talent n'a jamais été discuté que par les bégueules d'art qui l'ont nié.

Ils le nient et voilà tout.

A nos yeux, il existe immense, éclatant. Thérésa possède,—toute originalité à part,—les qualités les plus précieuses: la voix est franche, rustique et d'une émission parfaite ; la prononciation est une merveille de netteté, et la bonne humeur communicative de l'artiste est incomparable.

Ce qui a fait pousser les hauts cris à ses détracteurs est moins imputable à Thérésa qu'à d'autres causes dont il faut tenir compte :

Thérésa, à quelques exceptions près, a exploité un répertoire navrant, déplorable. A qui la faute ?

Au goût public qui était ce qu'il pouvait être à une époque malsaine, où tout étant pourri en haut, rien ne pouvait vibrer en bas.

Thérésa a été l'artiste populaire autant que le goût du jour le lui permettait.

Si son auditoire, au lieu de lui imposer les malpropretés qui suintent sous les bas empires, avait exigé d'elle qu'elle n'interprétât que des œuvres propres, rustiques et fortes, elle eût été bien plus complètement la grande artiste du peuple, le Darcier-femme, en un mot, d'un art dont elle possédait et possède encore toutes les qualités et toutes les ressources.

D'ailleurs, et nous sommes heureux de le constater, Thérésa, depuis quelque temps déjà, s'est peu à peu

dégagée du répertoire ordurier et inepte dont l'Empire avait répandu le suave parfum sur tous les arts.

Thérésa, il y a quelques années, a épousé M. Donval, artiste dramatique d'un certain talent.

Ça ne regarde personne; mais Beausapin, du *Tintamarre*, journal pour lequel, on le sait, rien n'est sacré, — ne s'en est pas moins empressé de fouiller dans la vie privée de la grande artiste, et de révéler au public que..... .... dans son nom de famille : VALLADON, se trouvait cet anagramme prophétique : LA DONVAL.

Au physique, Thérésa est bien la femme que l'on pourrait se figurer en l'écoutant les yeux fermés.

Le regard est franc, le visage épanoui, l'air gouailleur, la bouche large.

C'est d'elle que le *Tintamarre* a dit, quand elle était au Café Moka :

« Thérésa a une bien grande bouche pour un si petit établissement. »

Thérésa a fait école. Beaucoup de grues ont cherché à l'imiter; mais il est arrivé ce qui arrive toujours en pareil cas: elles n'ont, le plus souvent, réussi qu'à copier ses défauts, et ont créé l'ère funeste des PRIMA-GUEULA de la chope.

Janvier 1882.

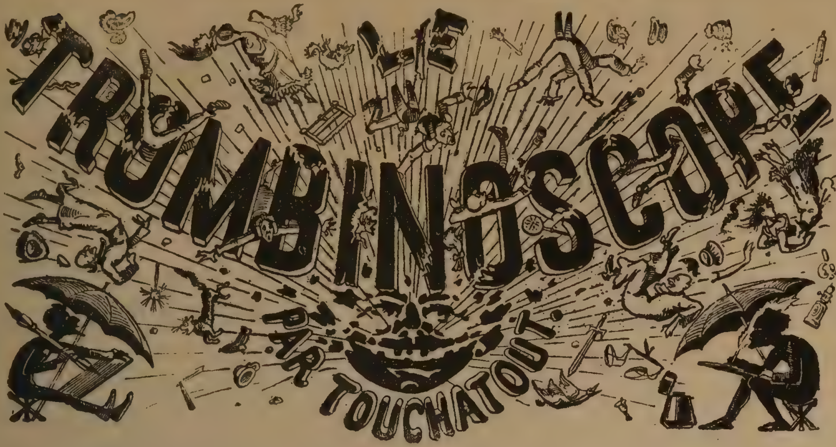
NOTICE COMPLÉMENTAIRE

Dates à remplir

PAR LES COLLECTIONNEURS DU *TROMBINOSCOPE*

Thérésa renonce à la Comédie le... 18... et ne paraît plus en public que pour interpréter de bonnes et honnêtes chansons que lui font de nouveaux poètes républicains et de jeunes compositeurs qni ont réchappé de la *crevaison* nationale. — Enfin, elle meurt le... 19... sacrée grande artiste populaire, après de longs triomphes, un jour qu'elle se laisse tomber dans sa bouche en bâillant.

10 CENTIMES





LACHAUD

CHARLES-ALEXANDRE

avocat français, né à Treignac en 1818.

Dès l'âge le plus tendre, il annonça de remarquables dispositions pour la spécialité de lessivage dans laquelle il devait plus tard se faire une grande réputation.

Il recherchait les choses les plus sales et les blanchissait de son mieux.

Un jour il se précipita sur un monsieur qui passait dans la rue, l'inonda de potasse et se mit à le frotter de toutes ses forces avec une brosse.

Questionné sur cette escapade, l'enfant répondit que cet homme était un bonapartiste.

Quand un de ses camarades s'était exposé à une punition, il allait trouver le professeur et se livrait à une défense éloquente du coupable.

Tout lui servait pour faire naître les circonstances atténuantes, et quand il avait ébranlé le juge, il faisait donner le truc à l'attendrissement qu'il maniait déjà avec habileté.

« Oui, m'sieur, disait-il, Bidalot est un grand coupable.
» Il vous a mis des hannetons dans la coiffe de votre
» calotte, c'est vrai; mais qui donc peut se flatter de faire,
» dans la chute d'un élève de sixième jusqu'ici honorable,
» la part exacte de la responsabilité humaine et celle de la
» fatalité?... Si mes forces ne trahissaient pas mon courage
» *(ici, le jeune Lachaud simulait à ravir un grand épui-*
» *sement)*, je vous dirais : Rendez Bidalot à sa famille en
» pleurs qui l'attend demain dimanche. Vous ne voudrez
» pas que ce jour de fête soit un jour de deuil pour une
» tendre mère, pour une tendre sœur de huit ans, créature
» innocente et pure que le déshonneur de son frère tuerait.
» Pour moi, j'en ai la conviction, Bidalot n'est qu'un
» égaré, victime de la démoralisation qu'ont amenée dans
» nos mœurs les hommes du 4 Septembre; et si, malgré
» mes efforts, votre verdict le flétrissait, je m'honorerais
» de me compter au nombre de ses amis et de lui offrir la
» main de ma tante. »

Nous avons donné presque *in extenso* un spécimen des plaidoiries du jeune Lachaud, afin de ne plus avoir à y revenir.

Maintenant que son procédé est connu, on se rendra facilement compte de la façon dont il l'appliqua dans les nombreuses causes qu'il eut à plaider depuis.

Ce fut toujours la même note, la note lacrymale; le même système, l'amollissement des jurés par l'humidité.

Après avoir terminé ses études, M. Lachaud vint faire son droit à Paris et retourna se faire inscrire au barreau de Tulle où il débuta par la défense de Mme Lafarge, cette aimable épouse qui, s'étant aperçue que son mari dormait la bouche ouverte, avait eu l'idée d'utiliser cette trappe comme piège à rats, en lui introduisant des gâteaux à l'arsenic dans l'estomac.

Ce procès fit d'emblée une grande réputation au jeune avocat : plus de quarante mille femmes mariées prirent secrètement son adresse à tout hasard.

Après avoir plaidé en province plusieurs causes importantes, entre autres l'affaire Marcellange de Lyon, il vint à Paris, s'y maria, et fut bientôt une des vedettes les plus en vogue de la cour d'assises.

Nous n'entreprendrons pas d'énumérer les innombrables causes dans lesquelles il plaida.

Ce qu'il arracha d'assassins à l'échafaud, ce qu'il rendit de brigands à leurs familles, est inouï.

On a calculé que si l'impôt sur les factures avait été créé à cette époque, Me Lachaud eût eu, chaque année, pour au moins quatre mille francs de timbres mobiles de deux sous à coller sur ses clients acquittés.

Citons seulement quelques-uns des principaux procès qui augmentèrent la renommée de l'illustre avocat :

L'affaire Bocarmé (1851), celle de Mme Pavie, accusée de bigamie, et qu'il fit acquitter.

Me Lachaud défendit aussi le fameux Troppmann.

Depuis les événements de 1870, sa brillante carrière est entrée dans une nouvelle phase.

Il faut rappeler qu'en 1869, Me Lachaud, piqué de la tarentule politique, s'était porté candidat au Corps législatif dans une des circonscriptions de la Seine.

Ses tournées dans les réunions électorales avaient été autant de vestes corsées qui, le jour du vote, s'étaient traduites par un nombre de voix si minime, que ses électeurs eussent très bien pu entrer dans l'urne avec leurs bulletins sans gêner les opérations.

Ce résultat n'eut, d'ailleurs, rien de surprenant pour les gens qui avaient eu la bonne fortune d'entendre Me Lachaud exposer ses théories politiques.

Autant cet orateur pouvait être entraînant faisant l'apologie d'un homme qui avait coupé sa concierge en onze morceaux, autant il était antipathique cherchant à analyser, dans une conférence froide, fadasse et ampoulée, les vieux clichés démocratiques mitigés de rengaines réactionnaires qui formaient le fond de ses déclarations de principes.

Piteux, sans entrain, sans franchise, mariant cauteleusement dans ses phrases incolores l'argument de confection des *libertés nécessaires* au vieux pont neuf des *restrictions indispensables*, il faisait de ses péroraisons une espèce de pot-pourri qui pouvait se chanter sans danger au dessert sous tous les régimes, mais qui, au beau milieu d'un réveil politique comme celui de 1869, devait fatalement produire sur les esprits avides de mouvement l'effet d'une berceuse en *la bémol mineur*, jouée par un harmoniflûte en plein bal de mi-carême.

Quoique cet échec fût très mérité, il n'en eut pas moins pour effet de renverser sens dessus dessous la poche au

fiel du célèbre défenseur de la veuve... par empoisonnement de son mari, et de l'orphelin... par strangulation de ses parents.

C'est ce qui explique que Me Lachaud, depuis la chute de l'empire, affectionne les causes qui peuvent lui permettre de casser beaucoup de sucre sur le dos des hommes du 4 septembre.

Il a défendu avec véhémence les virements du préfet de l'empire Janvier de la Motte; le *Figaro*, dans l'affaire du général Trochu, et Paul de Cassagnac contre M. de Wimpfen.

Disons, à cette occasion, que Me Lachaud est l'avocat attitré du *Figaro*.

Il l'a tiré de bien des mauvais pas, et l'on raconte même qu'une fois ou deux il est parvenu à obtenir jusqu'à... un franc de dommages-intérêts en réparation de l'atteinte portée à l'honneur de cette feuille par de vils diffamateurs.

Il est impossible de ne pas voir là la preuve d'un immense talent.

Son dernier triomphe a été l'affaire Bazaine.

Il n'a pas sauvé son client; mais il a failli faire condamner Gambetta à la déportation, ce qui paraissait être son rêve, et a trouvé le moyen d'intercaler l'éloge de l'ex-impératrice dans le récit du siège de Metz.

La première partie de la plaidoirie de Me Lachaud dans cette dernière affaire a été un véritable chef-d'œuvre.

Le compte rendu imprimé de l'audience ressemblait à une annonce de la douce Revalescière du Barry, tant les certificats délivrés au maréchal se succédaient drus et serrés.

Il y avait pas mal de ces pièces qui étaient écrites en allemand et dont le sens était à peu près celui-ci:

» Che zertivie que le maréchal Passaine il afre gom-

» mandé l'armée de Metz bentant tut le demps que che en » afre vait le ziéche, et gue che n'ai chamais eu gu'à me » louer te lui en tutes zirgonsdances.

» Signé: Frédéric Charles. »

Ces attestations de bonne conduite, jointes à un fort éreintement du gouvernement de la Défense nationale, et renforcées d'un panégyrique de Mme de Montijo, ne parvinrent pas à convaincre le conseil de guerre de l'innocence du maréchal.

On sait le reste.

On sait même la suite du reste.

Peu facile à rebuter, Me Lachaud se présenta de nouveau à la députation à Tulle où il obtint 3,000 voix contre 9,500.

Désespérant alors de jamais trouver un département assez bête pour l'élire, à moins qu'on ne le lui fabrique tout exprès, il revint au barreau.

Son fils Georges avait grandi, était devenu également avocat, et à eux deux ils reprirent de plus belle la tâche glorieuse d'éplucher sous le nez des jurés l'oignon cru des circonstances ultra-atténuantes en faveur des vitrioleuses du grand monde et des escrocs bonapartistes.

Retournant le proverbe : « quand on a ri on est désarmé, » ils arrachèrent aux juges en les faisant pleurer des hectolitres d'acquittements.

Puisque nous avons parlé du fils de Me Lachaud, constatons que celui-ci, héritier légitime — sinon du talent de son père, du moins d'un de ses tics favoris,—se porta candidat à la députation en 1876 dans le 14e arrondissement de Paris et que — soucieux sans doute de ne point humilier l'auteur de ses jours, — il obtint 1,250 voix sur 11,000 votants!....

Qui donc soutenait un jour que la stérilité n'est pas héréditaire ?....

Au physique, Me Lachaud est un homme rondelet, à la figure large... mais pas ouverte. Une irrégularité de son regard tend à augmenter encore cette inquiétude qu'il vous inspire et dont se sentirent saisis les électeurs du département de la Seine en 1869, lorsqu'il brigua leurs suffrages.

De la place de la Concorde, il pourrait regarder en même temps dans une lunette braquée sur Frosdhorff et une autre dirigée vers Chislehurst.

Comme avocat, nous l'avons déjà dit, il n'a qu'une note et en joue bien : c'est la note de l'attendrissement à outrance.

Son but est d'émouvoir le jury et de le faire pleurer.

Il y arrive souvent.

Ce n'est pas à proprement dire de l'éloquence ; c'est une aptitude spéciale à chatouiller jusqu'au déluge les glandes lacrymales de douze bonnetiers réunis.

Un jour que Lachaud serait indisposé, le premier violoncelliste de l'Opéra ferait acquitter aussi bien que lui Jean Hiroux en allant jouer au jury, à la place de sa plaidoirie, un air bien douloureux. Me Lachaud ne convainc pas les jurés, il les fait fondre.

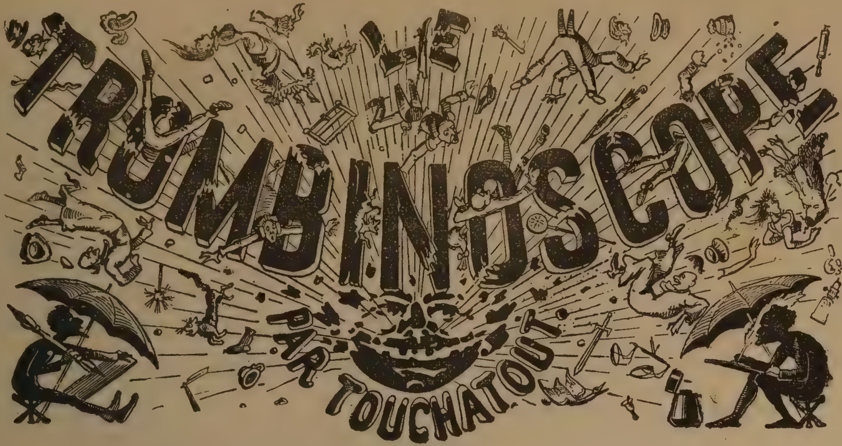
Janvier 1882.

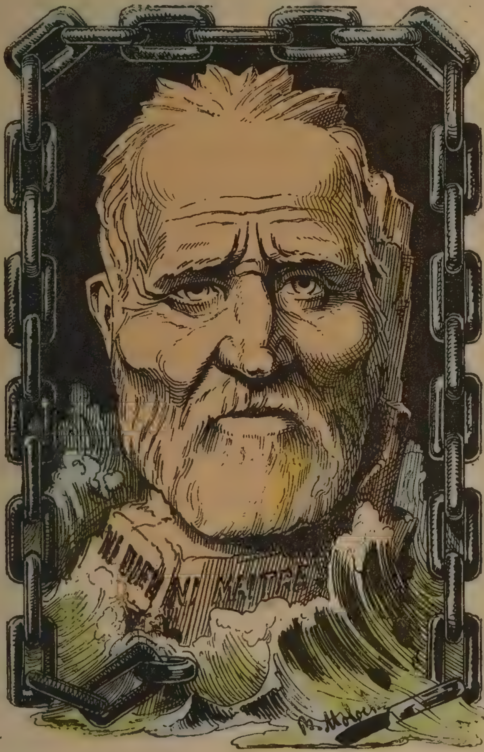
NOTICE COMPLÉMENTAIRE

Dates à remplir

PAR LES COLLECTIONNEURS DU *TROMBINOSCOPE*

Me Lachaud, toujours en quête des procès qui peuvent lui fournir l'occasion de débiner les hommes du 4 Septembre, plaide le... 18... pour le *Figaro*, dans le procès en diffamation intenté par ce journal au *Tintamarre*. — Il obtient cinquante centimes de dommages-intérêts ; mais il éreinte Jules Ferry pour au moins dix-sept mille cinq cents francs. — Enfin, il meurt le... 19..., empoisonné par sa femme qui, dans un moment de distraction impardonnable, s'était dit : Qu'est-ce que je risque ?... Il me fera acquitter.





BLANQUI

Louis-Auguste

homme politique français, né à Paris suivant Vapereau, à Nice suivant d'autres biographes; mais un point sur lequel tous les auteurs sont d'accord, c'est que Blanqui reçut le jour en 1805, et que depuis cette époque il ne le reçut plus jamais que par un soupirail.

Tout jeune, Blanqui montra de fortes dispositions pour le métier de conspirateur.

On raconte que les couches de sa mère furent excessi-

vement pénibles; il ne voulait pas sortir la tête la première, dans la crainte d'être reconnu par la police.

Quinze jours avant, ayant aperçu un peu de lumière qui arrivait au-dessus de sa tête, il avait tenté de s'évader en grimpant, pendant que sa mère bâillait.



Après avoir terminé ses études au lycée d'Avignon, Blanqui vint à Paris, où il se fit répétiteur à la pension Massin pour gagner sa vie.

Quand Villemessant apprit cela plus tard, il en fut contrarié, parce que c'est toujours très ennuyeux de ne pas pouvoir dire dans le *Figaro* qu'un républicain a passé sa jeunesse à voler des couverts dans les restaurants.



En 1827, à l'émeute de la rue Saint-Denis, il reçut une balle au cou, ce qui tendrait à faire croire, en dépit des biographes pour tout faire des feuilles de tolérance écloses sous l'empire, qu'au moment où Charles X faisait tirer sur le peuple, Blanqui n'était pas précisément en train de mettre du vin en bouteilles dans sa cave.



Trois ans plus tard, la révolution de Juillet éclatait, et Blanqui descendait de nouveau dans la rue, où il ne rencontrait M. Thiers sur aucune barricade.

Au premier abord, il s'en étonna, car M. Thiers, avec son *National*, avait poussé le peuple à l'insurrection, et il semblait à Blanqui que le moins que M. Thiers pût faire en cette circonstance, était de partager un peu les périls de ceux qui allaient se faire casser la figure pour lui procurer, huit jours après, une place de conseiller d'Etat et de secrétaire général au ministère des finances sous Louis-Philippe.

En 1831, Blanqui devint rédacteur du *Journal de la Société du peuple*, qui ne tarda pas à lui procurer son premier procès. Le jury l'acquitta; seulement, séance tenante, il fut condamné par la cour à un an de prison pour délit d'audience, et en tira cette conclusion, qu'il est presque aussi difficile de passer en justice sans y laisser quelque chose, que de se faire moudre dans un engrenage sans abîmer un peu son faux col.



Impliqué bientôt après dans une accusation de fabrication de poudre, il empocha deux ans de prison; puis, compromis dans l'insurrection de 1839, il fut condamné à mort.



Parenthèse. — Nous prions nos lecteurs de vouloir bien numéroter les condamnations à mort de Blanqui, s'ils veulent s'y reconnaître à la fin.

Cette sentence fut commuée en une détention perpétuelle, et le gouvernement de Louis-Philippe poussa même la mansuétude jusqu'à décider que ce qui lui restait de prison à faire pour ses condamnations antérieures serait confondu avec son emprisonnement à perpétuité.



Il fut enfermé au Mont-Saint-Michel pendant quatre années.

Il était déjà maladif; sa santé s'altéra, et l'on dut le transférer au pénitencier de Tours, sur un rapport du directeur du Mont-Saint-Michel, qui écrivit au ministre : « Blanqui est très faible; si on ne le change pas de régime, » ce condamné à perpétuité ne pourra jamais arriver à » l'expiration de sa peine. »



La révolution de 1848 rendit Blanqui à la liberté. Il accourut à Paris dès le 25 février, dans l'intention de surveiller les hommes du gouvernement provisoire qui lui semblaient un peu pain d'épices, et, selon sa propre expression, pour « *leur barrer le chemin en arrière.* »



Il faudrait n'avoir lu l'histoire d'aucune révolution pour ne pas admirer cette simple phrase de Blanqui : « *Barrer le chemin en arrière.* » Cette pensée, d'une profondeur amère, est un chef-d'œuvre, et, dans ces cinq mots, il est impossible de ne pas revoir tous les enthousiasmes et toutes les déceptions qui, tour à tour, soulèvent le peuple et le découragent à chacune des crises pendant lesquelles la liberté lui apparaît un instant pour s'évanouir aussitôt.



Il voulait donc leur barrer le chemin en arrière et les empêcher d'avoir peur de leur audace.

Il avait raison.

Les révolutions seront toujours de grandes duperies pour le peuple, tant que les hommes qui se mettront à sa tête ne seront que des pygmées assez ambitieux pour déchaîner le torrent, mais assez timides pour s'affoler de sa puissance.



Du premier coup d'œil, Blanqui vit à quel genre de république il avait affaire; il reconnut bien vite que si l'étiquette de la fiole était changée, le contenu était le même. Il fonda le club de la *Société républicaine*, et attendit.

C'est à cette époque que Blanqui fut accusé d'avoir trahi ses complices de l'insurrection de 1839. On publia un soi-disant rapport qu'il avait fait sur eux, et Barbès lui-même, dit-on, crut à la culpabilité de Blanqui.

Hélas!... pourquoi faut-il que ces déplorables scènes se renouvellent pour ainsi dire périodiquement? Barbès croyant que Blanqui est un vendu; Rochefort accusant Vermorel d'être un mouchard!... Triste, triste! Il y a des moments où les républicains pensent bien peu à la République!...



A la suite du 15 mai, Blanqui fut arrêté et condamné à dix années de détention. Enfermé à Belle-Isle-en-Mer, il tenta de s'évader; on ne sait pas trop pourquoi, par exemple; on suppose pourtant que si Blanqui cherchait à sortir de prison, ce ne pouvait être que pour avoir le plaisir d'y rentrer.

En effet, rendu à la liberté par l'amnistie de 1859, il fut condamné à quatre années d'emprisonnement en 1862, sous l'inculpation de participation à une société secrète.



Compromis, en 1870, dans l'affaire des pompiers de la Villette, il fut amnistié par le 4 septembre et manqua là une belle occasion d'ajouter une vingtaine d'années de prison à son addition.



Pendant le siège de Paris, il fonda la *Patrie en danger* et fut de nouveau condamné A MORT — vous numérotez toujours, n'est-ce pas? — à la suite des événements du 31 octobre; seulement, il était en fuite et fut arrêté à Cahors.

On sait le reste : sa détention préventive de près d'une année (une goutte d'eau dans l'Océan), la revision de son jugement et sa condamnation à perpétuité pour l'affaire du 31 octobre.

Il avait été question, pendant qu'on y était, de le faire

repasser en jugement pour les émeutes de 1827 ; mais on ajourna.



La santé de Blanqui étant très faible, l'ordre moral ne l'envoya pas à Nouméa dans la crainte qu'en le faisant souffrir trop vite, ça ne durât pas assez longtemps.

On l'enferma dans la maison centrale de Clairvaux.



Les électeurs de Bordeaux essayèrent de le tirer de prison en le nommant député. Ce fut peine perdue.

Son élection fut annulée comme illégale.

Au lieu de l'amnistier — ce qui l'eût rendu éligible — le gouvernement le *gracia* — ce qui le laissait *indigne*.

Subterfuge dont la grandeur n'échappera point, il faut l'espérer, à l'histoire qui seule fait « les grands ministères. »



Légitimement vexé de ce procédé gouvernemental qui faisait de ses bulletins de vote autant d'...essuie-mains, le suffrage universel se préparait à insister vertement en élisant de nouveau et autant de fois qu'il le faudrait, le Latude des temps modernes, quand la mort vint arracher à la fois Blanqui à l'affection des républicains et une grosse épine du pied du gouvernement.



Il est bien certain, en effet, que l'entêtement des électeurs à nommer Blanqui et celui du gouvernement à ne pas accepter ce vote, n'eût pas tardé à amener un de ces jolis conflits qui ne se dénouent pas toujours avec le bout des doigts.



Blanqui mourut le 8 janvier 1881 du chagrin qu'il

éprouva d'être en liberté depuis cinq mois. Cet homme austère ne put résister à la pensée que cent cinquante jours consécutifs d'air et de soleil devaient l'avoir déshonoré.



Au physique, Blanqui était un homme de taille moyenne; il avait le teint pâle comme un volume d'Assolant, les joues plus creuses qu'un discours de Jules Simon, et la lèvre presque aussi mince que le mérite de Jules Ferry.

Blanqui fut un de ces misérables qui sacrifient leur vie tout entière sans croire à une meilleure, contraste frappant avec les heureux du jour qui croient à un monde meilleur, mais qui jouissent de celui-ci comme s'ils n'étaient pas bien sûrs qu'il y en eût un autre.



Si vraiment il y a un paradis, et que Blanqui et Ernest Picard s'y rencontrent, ce sera la preuve que toutes les routes y mènent ; les sentiers semés de ronces et de chiendent, aussi bien que les chemins bordés de fleurs et de bonnes saucisses.

En un mot, Blanqui appartint à cette catégorie de malfaiteurs de la pire espèce, dont l'énormité des crimes est en raison inverse du profit qu'ils en retirent.

En politique, c'est ainsi que se mesurent les forfaits. — Blanqui fut certainement l'homme qui contribua le moins à l'élévation du prix des loyers en France.

Janvier 1882.



NOTICE D'OUTRE-TOMBE

Après sa mort — et sans passer par aucune espèce de purgatoire — Blanqui est allé prendre sa place dans le séjour des élus (non invalidés cette fois). Il a, dit-on, quelque peine à s'habituer à la hauteur des plafonds célestes et est toujours étonné de ne pas entendre fermer le soir à double tour la porte de son nuage à coucher.

ABONNEMENTS

100 BIOGRAPHIES

Paris......... Un an **10** fr.
Départements. — **12** fr.

Abonnements sans frais dans tous les bureaux de poste



ABONNEMENTS

100 BIOGRAPHIES

Paris......... Un an **10** fr
Départements. — **12** fr.

Abonnements sans frais dans tous les bureaux de poste

LE TROMBINOSCOPE

Cette nouvelle édition du **Trombinoscope**, qui paraît deux fois par semaine, composera des volumes de 100 biographies chacun, du même format et du même aspect que les autres ouvrages de TOUCHATOUT.

ONT DÉJA PARU

1. Jules Grévy	16. Don Carlos	31. Concordat	46. Hyacinthe
2. Clémenceau	17. Napoléon III	32. Comte de Paris	47. Guillaume Ier
3. Gambetta	18. Ricord	33. Gommeux	48. Littré
4. République	19. Dieu	34. Cte de Chambord	49. Sarcey
5. Thiers	20. Réserviste	35. Bismarck	50. Reporter
6. Zola	21. Andrieux	36. Septennat Ier	51. Rouher
7. Rochefort	22. Got	37. Henry Maret	52. Gavardie
8. La Canicule	23. Louise Michel	38. Cocu	53. Krauss
9. duc d'Aumale	24. Conservateur	39. La Presse	54. Célibataire
10. Victor Hugo	25. Veuillot	40. Louis Blanc	55. Léopold II
11. Belle-Mère	26. Crevette	41. Bazaine	56. Ranc
12. J. Simon	27. Mac Mahon	42. Opérette	57. Thérésa
13. J. Ferry	28. Sarah Bernhardt	43. Naquet	58. Lachaud
14. Sénat	29. Cassagnac	44. Dumaine	
15. Pr. Napoléon	30. Judic	45 Emile de Girardin	

OUVRAGES DE TOUCHATOUT

Histoire de France tintamarresque, un volume de 800 pages, 500 dessins noirs et coloriés, envoi *franco*.......... **12** fr.

SUITE DU PRÉCÉDENT :

Histoire tintamarresque de Napoléon III, un volume de 800 pages, 500 dessins noirs et coloriés, envoi *franco*. **12** fr.

SUITE DES DEUX PRÉCÉDENTS :

La Dégringolade impériale, deuxième partie de L'HISTOIRE TINTAMARRESQUE DE NAPOLÉON III, un volume, 500 dessins noirs et coloriés, envoi *franco*...................... **12** fr.

Grande Mythologie tintamarresque, 600 dessins noirs et coloriés par G. Lafosse et Moloch, un volume de 840 pages *franco*.. **12** fr.

EN PRÉPARATION :

SUITE DES TROIS PRÉCÉDENTS

Le Septennat tintamarresque, un volume de 800 pages, illustré.

Mélanges tintamarresques, recueil de fantaisies, un volume de 800 pages, illustré.

Quarantième année **LE TINTAMARRE** Quarantième année

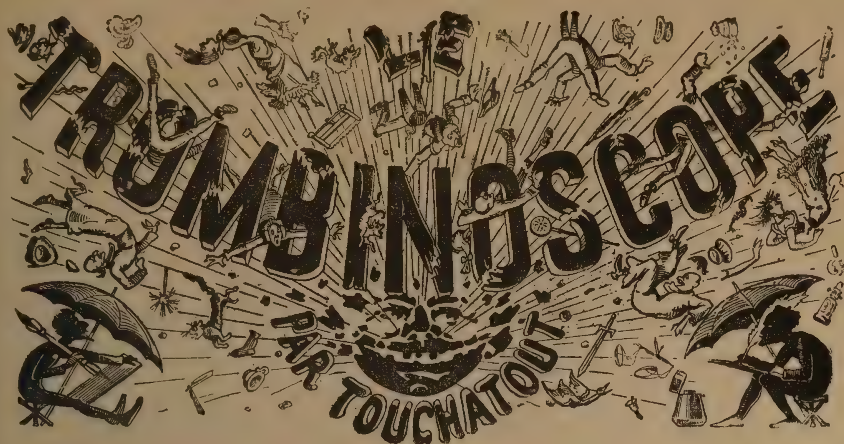
HEBDOMADAIRE, SATIRIQUE ET FINANCIER, PARAIT LE SAMEDI

ABONNEMENTS :

PARIS	DÉPARTEMENTS
1 an 18 fr.; 6 mois 10 fr.; 3 mois 6 fr.	1 an 20 fr.; 6 mois 11 fr.; 3 mois 7 fr.

Pour recevoir franco *par retour du courrier les ouvrages ci-dessus, en envoyer le montant à* **M. LÉON BIENVENU**, *directeur du* **Tintamarre**, *29, rue d'Amsterdam, à Paris*

10 CENTIMES





EUGÉNIE

E.-Marie de Montijo

ex-impératrice des Français, est née à Grenade (Andalousie), le 5 mai 1826. Elle a donc déjà dépassé cet âge redouté où les femmes deviennent respectables malgré elles, mais que les impératrices ont le privilège de dépasser sans l'atteindre.

La noblesse de Mme de Montijo n'a jamais été établie d'une façon bien péremptoire; mais lorsque Napoléon III

daigna la ramasser dans la foule pour l'élever jusque sur les élastiques du canapé impérial, les fabricants de vieux blasons se crurent obligés d'accomplir des prodiges pour lui fabriquer une généalogie à perte de vue, dont celle du pot-au-feu ne donnerait qu'une faible idée.

Vapereau, qui certainement est de bonne foi, donne pour ancêtres à la Montijo les Porto Carrero, les Guzman, les Fernandez, les La Cerda et autres noms illustres qu'il convient, à notre avis, de remplacer sans se gêner par ceux non moins célèbres des Farceira, des Cascadez et des Blaguinos, dont l'assemblage peint beaucoup mieux l'état de notre âme en extase.



Avant d'aller plus loin et de descendre davantage, avec ses plus grosses bottes, dans cette étude biographique, l'auteur du *Trombinoscope* croit devoir répondre à certaines objections qui lui sont faites : *Comment?...* lui a-t-on dit, *vous ne respectez pas même les femmes!...*

Pardon!... pardon!... il importe de préciser. J'ai ouï dire, et vous aussi sans doute, qu'une grande dame, une reine, s'il m'en souvient bien, répondit à ceux qui lui reprochaient de se mettre au bain devant ses domestiques : *Un esclave n'est pas un homme!...* Nous croyons être dans le cas de légitime défense et rien de plus, en considérant les impératrices comme des Auvergnats. J'ai dit.

Mlle de Montijo passa une partie de sa jeunesse à voyager sous le nom de comtesse de Téba et les jupons de sa mère. *Nota* : Madame sa mère quittait ses jupons la nuit.

En 1851 elle parut aux fêtes de l'Elysée, qui devaient si vite la conduire à celui du pouvoir (pour les lecteurs du *Pays :* AU FAITE DU POUVOIR). Elle ne tarda pas à s'y faire remarquer par sa grâce et le talent qu'elle avait de s'habiller avec presque rien.

Un soir, Napoléon III valsa avec elle. Elle était en corsage (typographes ! pas de coquilles !...)

Elle était donc en corsage, mais si peu... si peu... Napoléon III, comme toujours, portait une cotte de mailles; le petit dieu malin trouva une fissure, et le lendemain Eugénie de Montijo était demandée en mariage par l'Empereur.

Elle avait alors vingt-sept ans; en face d'une pareille proposition, les convenances exigeaient qu'elle rougît et baissât les yeux; elle y parvint en rappelant les souvenirs de sa plus tendre enfance.

L'Empereur devenant pressant, elle demanda à consulter sa mère, et la chronique assure qu'elle eut assez de présence d'esprit pour refuser le denier à Dieu que l'Empereur lui demandait.

De ce trait de génie dépendit, assure-t-on, son succès.

Son mariage fut célébré le 30 janvier 1853, à Notre-Dame; la messe fut dite au maître-autel, la chapelle de la Vierge étant en réparations.



Le conseil municipal vota une somme de 600,000 francs pour offrir une parure à la mariée; elle refusa et voulut que ce crédit fût employé en charités, pensant avec raison qu'elle se rattraperait plus tard.

Elle s'installa brillamment aux Tuileries et à Saint-Cloud, commanda 871 robes, 3,255 chapeaux et le reste à l'avenant; se composa une cour de dames d'honneur et régla le cérémonial de sa maison sur un pied de 30 millions par an.

Enfin!... la vertu avait trouvé sa récompense; Cora Pearl et Rigolboche en crevaient de dépit.

Elle passa la saison des eaux à Biarritz.

Après quelques excursions en Espagne, elle donna le jour à un fils (16 mars 1856), qui reçut en naissant le titre

de prince impérial, ce qui ne l'engageait à rien, ni nous non plus, comme on le sait.

En 1855, l'Empereur présenta sa femme à la reine d'Angleterre; les deux souveraines causèrent chiffons et ménage.

L'Impératrice exhiba sa garde-robe et sa parfumerie; Victoria lui fit visiter sa cave; elles s'entendirent au mieux.

On remarqua qu'en reconduisant l'Impératrice à sa voiture, la reine d'Angleterre était très émue; nous croyons qu'elle l'était aussi avant l'entrevue.

Du reste, une personne, qui arrive de Londres, nous affirme que la reine Victoria n'est émue que dans deux cas : quand elle reçoit l'Impératrice des Français et quand elle ne la reçoit pas; le reste de son temps est consacré aux affaires publiques.

A trois reprises, en 1859, 1861 et 1865, pendant les absences de l'Empereur, l'Impératrice exerça les fonctions de régente, présidant le conseil des ministres . . . . .
. . . .
. . . .

Que le lecteur nous pardonne la vive émotion que nous venons de dissimuler derrière ces trois lignes de points trempées de nos larmes.

Il est de ces souvenirs qui provoquent toujours un attendrissement irrésistible.

Ah !... c'est que ce fut un beau et touchant spectacle que celui de cette épouse dévouée, de cette mère de famille maquillée de frais, signant avec une sollicitude infinie ces décrets qui faisaient la joie et le bonheur d'un peuple entier, tout en feuilletant les albums de hautes nouveautés que lui avaient adressés le matin les *Villes de France,* les *Trois-Quartiers* et la *Compagnie lyonnaise.*

La chronique ajoute que souvent, à son retour, l'Empereur fut *épaté* de certaines nominations dans l'ordre de

la Légion d'honneur, et que lorsqu'il demandait à la régente : « *Qu'a donc fait le jeune X... pour que tu le décores ?* » L'Impératrice lui répondait invariablement : « Qu'est-ce que ça peut te faire, ô mon Louis... »

De son côté, l'Impératrice accomplit aussi quelques voyages avec son fils; elle se rendit à Amiens pendant que le choléra y régnait et ne dut son salut qu'à l'habitude qu'elle avait de vivre dans un milieu malsain.

Elle alla inaugurer le canal de Suez et de là au Caire, où elle se fit conter des gravelures par le vice-roi d'Egypte (voir les *Papiers de la correspondance impériale*).

L'Impératrice a fait de nombreux dons aux sociétés savantes et de charité sur *notre* cassette particulière.

Quand éclata la guerre de Prusse, l'Impératrice régente lança une proclamation aux Parisiens pour leur dire que si l'ennemi venait assiéger Paris, ils la trouveraient sur ses murs pour le défendre.

Cette réminiscence de Jeanne d'Arc égaya pendant huit jours une situation qui, d'ailleurs, en avait grand besoin.

Les Prussiens arrivèrent devant Paris quelques jours après : l'Impératrice avait passé à l'étranger.

Elle s'était tâtée et ne s'était sans doute pas senti tout ce qu'il fallait pour doubler la pucelle d'Orléans.

L'ex-Impératrice se retira à Chislehurst, où elle soutint et consola le noble exilé à qui la France devait tant. Le soir, elle lui faisait des réussites pour savoir s'il remonterait sur le trône.

Le 9 janvier 1873, Mme Maguerre perdit le reste de son époux (couvrez-vous !...)

Veuve inconsolable, elle continua néanmoins le commerce : subventionnant en France des journaux impérialistes, intriguant ferme avec M. Rouher, recevant à bras ouverts le maréchal Bazaine, et intentant au gouvernement français force procès en revendication de biens

meubles et immeubles qu'elle n'avait pas eu le temps de mettre dans ses malles le 4 septembre 1870.

De huit millions dont elle demandait la restitution à la France, elle dut se contenter du dernier mois d'appointements que son mari avait touché *d'avance* en 1870.

Ces émoluments avaient d'ailleurs été si bien gagnés qu'il eût été cruel de la part de la République française d'en priver la veuve CINQ MILLIARDS.

Le 1er juin 1879, l'ex-Impératrice eut la douleur de perdre son fils, tué à peu près honorablement dans le Zululand, où il était allé dans l'intention de cueillir les lauriers de sa future couronne impériale.

A cette occasion, les clichés de « respect à la femme », « respect à la mère », furent remis avec vigueur en circulation.

Cette fois, nous les acceptons. Rien n'est plus acceptable, en effet, que la douleur d'une mère qui perd son fils. Toutes les mères qui ont perdu le leur à Reichshoffen seront de notre avis.

Et c'est surtout sur elles que nous comptons pour pleurer avec Mme MAGUERRE la mort du jeune prince, qui eût peut-être recommencé ledit Reichshoffen dans quelques années.

Récemment, le bruit a couru que l'ex-Impératrice Eugénie avait obtenu l'autorisation de traverser la France pour se rendre... n'importe où.

Ce voyage a-t-il eu lieu *incognito?* On ne l'a pas su positivement.

Est-elle passée? ne l'est-elle pas? Nous penchons pour l'affirmative et ne croyons même pas que pour cela l'autorisation du gouvernement français lui fût nécessaire.

Au physique, la Montijo a été une assez jolie femme. Depuis quelques années, elle a inauguré un nouveau genre de beauté : *la beauté retombante.*

Ses paupières retombent sur le coin des yeux et lui donnent cet air éreinté qui fait dire tout de suite : cette femme a dû bien souvent... présider le Conseil des ministres.

Ses joues retombent aussi comme des oreilles d'épagneul; on pense que l'année prochaine elle pourra les nouer sous le menton.

L'Impératrice possède une orthographe remarquable — pas une femme n'est encore parvenue à mettre autant d'H dans le mot : *Tuileries*.

On a trouvé dans ses papiers, un billet commençant ainsi : « Ma chère Louise, je t'anvoit ma couturiaire qui » vient d'invanter un nouveau pouff très réussit, qu'elle a » batisé d'un nom original; elle l'appaille un : *mettez* » *l'article en main*, je te le recommende », etc., etc.

L'ex-Impératrice passe pour avoir eu beaucoup d'ascendant sur son époux.

On la dit bigote ; sa physionomie, d'ailleurs, indique ce mélange de gruerie et de fanatisme auquel nous devons toute cette catégorie de femmes, qui — à moins de rencontrer un trône sur leur chemin — vivent cocottes et meurent tireuses de cartes.

Janvier 1882.

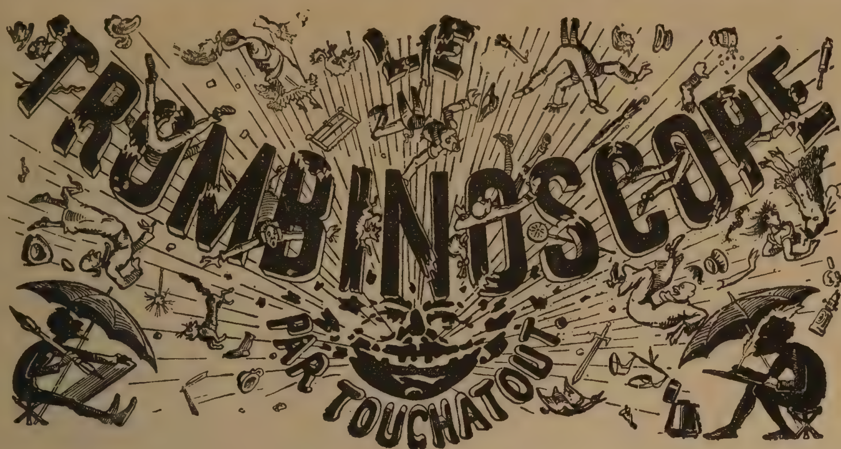
NOTICE COMPLÉMENTAIRE

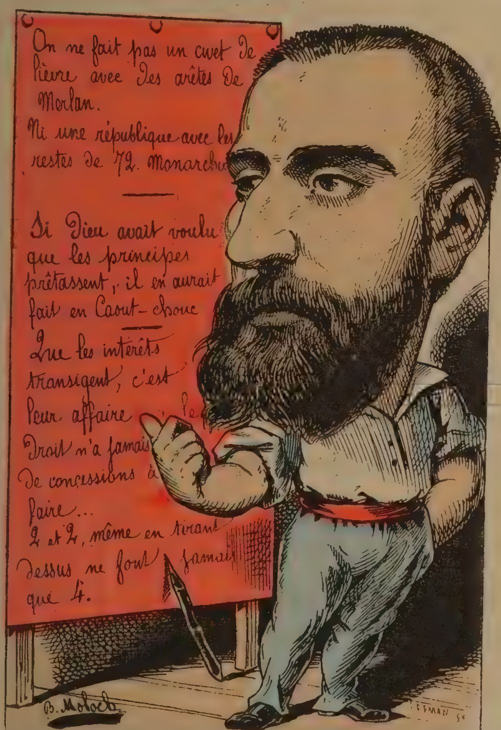
Dates à remplir

PAR LES COLLECTIONNEURS DU *TROMBINOSCOPE*

L'ex-Impératrice Eugénie, perdant tout espoir de reprendre ses petits jeudis aux Tuileries, se replonge dans ses chères études d'il y a vingt ans. — Elle invente le... 18... un nouveau fard qui résiste à la transpiration ; découvre le... 18... un mastic inaltérable pour boucher les rides, — et compose le... 18... un noir spécial pour prolonger les sourcils jusqu'à l'épine dorsale. — Elle se fixe à Londres le... 18... — et s'en fait renvoyer par le gouvernement anglais le... 18... parce que l'eau de sa toilette salit trop la Tamise. — Le... 18... elle se retire dans un cloître après avoir fait une vente aux enchères de sa collection de chignons, et meurt le... 19..., munie des sacrements de l'Eglise et de la parfumerie hygiénique.

10 CENTIMES





RADICAL

ANTOINE JACQUES

citoyen français, né à Paris d'une famille de modestes et honnêtes ouvriers, en 1835.

Son père, ardent républicain, s'était battu en juillet 1830 pour renverser Charles X après les Ordonnances contre la presse; et il restait au fond du cœur de ce brave homme une certaine amertume, qu'il ne dissimulait guère, de ces *trois glorieuses*, dont le ré-

sultat ne s'était traduit pour la France que par un changement de maîtres.

Aussi le jeune Antoine fut-il pour ainsi dire bercé avec le refrain de la *Marseillaise* et grandit-il dans cette idée que lorsqu'un peuple fait une révolution, il devrait bien la finir, attendu qu'elle lui coûte trop de sang pour qu'il s'expose à la recommencer.



Antoine fit d'assez bonnes études élémentaires. Il était intelligent, fort, adroit, fier et, par-dessus tout, profondément loyal.

En 1848, quand la révolution éclata, il vit son père sauter sur un fusil et descendre dans la rue.

Il n'en fut ni surpris ni effrayé.

Élevé dans l'amour de l'indépendance, il était naturellement familiarisé déjà avec l'idée de la lutte, et quand son père rentra le soir les mains noircies, un bandeau rougi sur le front, mais l'éclair de la liberté dans les yeux, ce fut fête à la maison.

Le premier frisson d'enthousiasme passa dans ce jeune cœur. L'enfant recevait son vrai baptême : le baptême civique.

Trois ans après, le 2 décembre 1851, le père de Jacques rentrait encore une fois au logis les mains noires de poudre, mais cette fois la tête basse.

Il avait combattu pendant toute la journée derrière une barricade que mitraillaient, après boire, les soldats de Vélocipède père (couvrez-vous!...).

Le lendemain, il était enlevé, jeté sur un ponton et enfin proscrit.

Il se réfugia à l'étranger; sa femme et ses enfants l'y rejoignirent, et pendant dix-huit années, aucun membre de cette famille ne remit le pied sur le sol français.

Le père de Jacques mourut en exil.

Le 4 septembre 1870, Jacques accourut à Paris; il avait alors 35 ans.

Il avait à son tour femme et enfants et s'était créé péniblement à l'étranger une petite position, qu'il abandonna sans hésiter pour venir prendre sa part du danger commun.

Rentrer en France... en France républicaine, était pour lui une joie immense.

Le malheur avait fortifié ses convictions.

Nature droite et énergique, il était devenu républicain de principes et n'admettait pas un seul instant que la vérité pût s'abaisser à transiger avec l'erreur.

Tout conquérir ou tout perdre par l'honnêteté, mais ne rien devoir à l'hypocrisie, telle était sa devise.



Débarquer avec des idées pareilles dans le beau milieu d'une République ayant pour parrains les célèbres trois Jules et le général Trochu, c'était s'exposer à bien des déceptions; Jacques les avala toutes.

Depuis le 8 février 1871 jusqu'au 24 mai 1873, il vit fondre sa pauvre République comme un morceau de sucre dans un verre d'eau.

Il en souffrait profondément, mais ces souffrances n'étaient rien auprès de celles qui l'attendaient.

Ce fut, en effet, avec une immense douleur qu'il vit naître cette nouvelle secte décomposante dont les adeptes,

devenus depuis si nombreux, se faisaient appeler : *opportunistes.*

Pour Jacques, élevé dans les principes rigides du républicanisme pur, il n'y avait plus aucun doute : cette nouvelle école, dite *pratique*, allait devenir le danger réel.

Les faibles et les indécis allaient, en grand nombre, se laisser endormir par les promesses menteuses d'un programme fait de compromis honteux, de concessions serviles, de désertions et de trahisons.



Jacques sentait qu'à ce jeu, bon peut-être pour les partis qui ne reposent que sur des intérêts, le parti républicain qui représente, lui, des principes, ne pouvait que s'amoindrir en autorité et surtout en moralité.

Il repoussa de toutes ses forces l'invasion du phylloxera transactionniste, soutint que le triomphe de la République ne devait point être le résultat d'une série de roueries, d'intrigues, de compromis et d'enfoncements mutuels de deux groupes de retors centre droit par deux autres groupes de roublards centre gauche, et *vice versa.*



Il poussa même la franchise jusqu'à déclarer que certains triomphes sont déshonorants par la façon dont ils ont été obtenus, et que, selon lui, il vaudrait mieux que la République pérît encore cent fois, sallandrouzée par les bonapartistes ou piétinée par la cavalerie bariolée de la maison BOURBON, ETRANGER ET Cᵉ, plutôt que de devoir son succès, succès qui ne pourrait être qu'éphémère, d'ailleurs, à quelque traité interlope conclu avec ses ennemis.

Cette raideur, il faut bien le dire, n'a pas fait à Jacques beaucoup de partisans. L'état d'anémie politique dans lequel nous vivons depuis longtemps fait la part bien plus belle aux prôneurs de la politique d'emmiellement qu'aux défenseurs des traditions austères.



La masse paraît convaincue que le fameux dicton d'affaires : « *Un mauvais arrangement vaut mieux qu'un bon procès* » est également souverain en politique; c'est une affaire d'appréciation.

Jacques croit qu'au contraire un bon procès vaut toujours mieux qu'un mauvais arrangement.

Il est de ceux surtout qui, dépouillés de leur légitime bien, ne consentiraient jamais à traiter avec leurs voleurs à 50 o/o.

Il veut tout ce qui lui est dû ou rien.

Avec un caractère pareil, on se fait très aisément traiter de *jobard* par les malins; c'est ce qui arrive à Jacques; mais ça lui est égal. Il prétend qu'il n'y a pas de déshonneur à être vu sous le pied d'un coquin, mais qu'il y en a beaucoup à être rencontré bras dessus bras dessous avec lui.



En ce moment, Jacques n'est pas positivement à la noce. D'une part, il n'est pas de choses désagréables que les réactionnaires ne lui disent; ils l'appellent pétroleur, communard, etc....

D'un autre côté, les républicains de l'école dite *pratique* l'accablent d'injures; ils le traitent d'intransigeant, d'imbécile, de gâteux, etc., etc.... et profitent même de l'oc-

casion pour assurer leurs derrières pour le cas très probable où ils se laisseraient escamoter la République par leurs bons alliés, en criant, dès aujourd'hui, que, si la République succombe, ce sera uniquement Jacques qui en aura été la cause, avec ses revendications sottes et « *inopportunes* », dont l'exagération aura porté le trouble et la terreur dans les esprits tranquilles qui... etc., etc...



Comme on le voit, Jacques reçoit des horions de tous les côtés; mais les coups ont beau pleuvoir, il ne dévie pas d'une ligne. L'important, selon lui, n'est pas d'escamoter une position aujourd'hui, demain ou la semaine prochaine; c'est de tenir le drapeau de la démocratie haut et fier et de le remettre à ses enfants intact de toute bassesse et de toute mauvaise fréquentation.

Comme le triomphe définitif de sa cause ne fait aucun doute pour lui, il ne le veut qu'éclatant et incontestable, quitte à attendre un peu !



Au physique, Jacques Radical est un homme aux traits intelligents et arrêtés. Son caractère se peint sur sa figure : ce qu'il veut voir, il le regarde en face, il le fixe.

Excellent père de famille, très sobre et très soigné, il passe aux yeux des lecteurs des feuilles de joie pour un immonde buveur d'absinthe, un vil libertin et un voyou aux mains crasseuses.

En somme, c'est un très bon citoyen, avec qui les traqueurs de la réaction seraient bien vite rassurés, s'ils n'étaient pas assez bêtes pour le condamner sans l'entendre.

En effet, rien de plus faux que le nom donné par la masse au nom qu'il porte.

Jacques RADICAL n'entend pas le moins du monde mettre la société sens dessus dessous demain matin à 6 h. 35 précises.

Il sait qu'un progrès ne s'impose pas et que les réformateurs doivent convaincre d'abord.



Seulement, Jacques est Radical en ce sens que, s'il admet les délais indispensables dans l'application des principes, il n'admet aucune concession dans la reconnaissance de ces mêmes principes.

Il veut bien que l'on mette le temps indispensable pour aller au but; mais il veut que l'on sache où l'on va, et surtout qu'on le dise franchement.

C'est tout le contraire des préceptes de l'école républicaine dite pratique, qui consistent à grimper en maraude derrière le véhicule monarchique et à attendre patiemment que ce véhicule les conduise à la République.

Janvier 1882.

NOTICE COMPLÉMENTAIRE

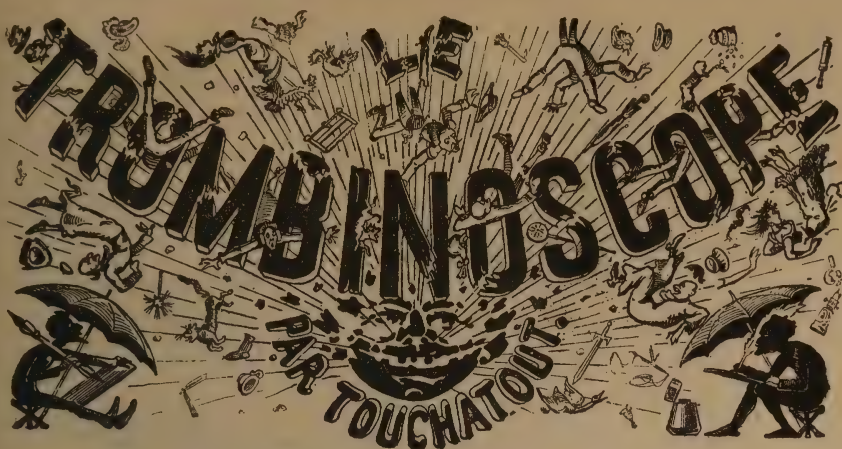
Dates à remplir

PAR LES COLLECTIONNEURS DU *TROMBINOSCOPE*

Antoine-Jacques Radical continue à marcher droit devant lui, récoltant sur sa route tous les déboires, toutes les injures, toutes les calomnies qui sont la récompense obligée des hommes à l'esprit droit et à la conscience intraitable. — Enfin, après un grand nombre de déceptions dont nous n'avons pas le courage de donner la liste, il meurt le... 19..., ayant la satisfaction d'avoir, sinon contribué à l'établissement d'une simili République en carton-pâte, du moins posé les jalons d'une vraie République sans alliage, et maintenu dans tout leur éclat les principes de la démocratie. sans lesquels, selon lui, tout n'est que mensonge et duperie.



10 CENTIMES





CROIZETTE

Sophie

artiste dramatique française, née en Russie, vers 1849.

Fille d'une première danseuse au Théâtre national de Saint-Pétersbourg, elle accusa de bonne heure de grandes dispositions pour la carrière dramatique.

Toute petite, elle s'exerçait à répéter les principaux rôles du répertoire; mais sa nature violente la portait surtout à

rechercher les effets empoignants dont elle comptait plus tard émailler ses créations.

Un jour, on la décrocha au moment où elle se pendait devant une glace pour étudier d'après nature les jeux de physionomie de ce genre de suicide.

Ce fut à Paris que Mlle Croizette fit son éducation; elle entra au Conservatoire, en 1867, dans la classe de Bressant, qui eut toutes les peines du monde à refréner les turbulences artistiques de sa jeune élève.

L'année suivante, un jour qu'elle avait consenti à jouer tranquillement pendant une demi-heure sans paraître avoir avalé des clous à crochets, elle obtint un premier accessit de comédie. Et, en 1869, elle remporta brillamment le premier prix.

Immédiatement engagée à la Comédie-Française, Mlle Croizette y débuta le 7 janvier 1876 dans le *Verre d'eau* et bientôt dans Célimène du *Misanthrope*.

Son entrée au Théâtre-Français commença par faire un assez grand tapage dans la maison. La nouvelle pensionnaire avait beaucoup trop de ce qui plaît aux uns pour ne pas déplaire énormément aux... unes.

Sans posséder encore un talent de premier ordre qui lui permît de lutter avec les Favart, les Arnould-Plessy et les Brohan qui régnaient alors rue de Richelieu, la débutante avait pour elle la beauté étrange, la jeunesse, le charme, et par-dessus tout une certaine fougue qui n'était pas sans inquiéter gravement les plus mûres gardiennes des traditions dramatiques de la maison de Molière.

Mlle Croizette obtint donc, dès ses débuts, de vifs succès. Il faut le dire aussi, les obstacles qui se dressent d'ordinaire devant les talents naissants — quelque grands qu'ils soient ou promettent d'être — s'aplanirent comme par enchantement pour la charmante artiste.

La Direction ne la laissa pas, comme il arrive trop sou-

vent, dans une inaction fatale; elle ne la surmena pas non plus par de nombreux rôles obscurs.

Tout pour elle fut rose et bleu dans la phase laborieuse où d'autres, moins privilégiées, se heurtent longtemps aux couleurs moins tendres et moins riantes du travail acharné, du talent, quelquefois méconnu, et de la lutte incessante.

Mlle Croizette eut le bonheur de ne rencontrer que des fleurs sur sa route.



Une bonne fée avait présidé à sa naissance, et un hasard heureux lui mit bientôt dans la main le passe-partout qui ouvrait à la Comédie-Française toutes les portes possibles, y compris celle du placard sacré où sont resserrés les cinq cents rôles du répertoire, et dans lequel elle put choisir à son gré, comme un enfant gâté que l'on rit de voir tremper son petit doigt rose dans tous les pots de l'armoire aux friandises, si sévèrement fermée pour les autres.

On jasa bien un peu de cette chance, mais l'enfant préférée continua à croquer les gâteaux avec de si belles dents et en brandissant d'un air si vainqueur, aux yeux des envieux, la petite clef de *son* armoire, qu'elle ne paraissait pas se douter un seul instant que, si l'on changeait un de ces jours la serrure du meuble, la petite clef ne l'ouvrirait plus, et qu'il lui faudrait, comme tout le monde, s'en faire faire une autre par ce serrurier consciencieux qui s'appelle le vrai talent.

Mlle Croizette eut donc en très peu de temps l'occasion précieuse d'aborder les emplois les plus différents, selon son caprice.

Elle joua les grandes coquettes dans *Mademoiselle de Belle Isle*, les jeunes-premières dans *Un mariage sous Louis XV*, et même le répertoire classique dans les *Femmes savantes*.

Si elle n'excella dans aucun de ces genres, elle s'y montra toujours avec ses qualités séduisantes.

Ses premières créations eurent lieu dans *Nany* et la *Part du roi*. Ces deux succès furent tranquilles.

Elle réussit plus complètement dans *l'Acrobate*, et surtout dans Adrienne de *l'Eté de la Saint-Martin*, de Meilhac et Halévy. — Le personnage d'Antoinette, dans *le Gendre de M. Poirier*, pièce qu'elle avait elle-même choisie, toujours dans l'armoire aux confitures, fut pour elle un succès assez vif.

Sans posséder toutes les finesses artistiques de ses devancières dans ce rôle, elle y déploya beaucoup de charme, de sentiment et d'énergie.

La fameuse phrase: *Et maintenant... va te battre!...* fut certainement lancée par elle avec une expression d'amour et d'orgueil d'une vérité incontestable.

Ce fut le commencement de ces *pétards* que sa nature fougueuse la porte à faire partir dans toutes ses créations.

En moins de trois années, Mlle Croizette joua près de trente rôles; elle mit littéralement au pillage l'armoire aux confitures.

Dans *Jean de Thommeray,* elle eut la chance — nous disons la chance, car c'est évidemment cela qu'elle cherchait — de scandaliser une partie du public (et nous nous hâtons d'ajouter qu'à notre avis ce n'est pas la bonne) en créant un rôle d'impure avec un réalisme d'une grande hardiesse.

Sa façon de ramasser ses jupes et de demander effrontément: *Par où s'en va-t-on?* quand on annonce l'arrivée de la mère de son amant, chez qui elle est, était d'une audace très heureuse.

Plus tard, *le Sphinx* lui fournit une nouvelle occasion de déchaîner les fureurs des ordremoralistes de l'art dramatique. Dans ce drame, elle osa la plus effrayante des

agonies. Les bégueules d'art crièrent à l'inconvenance. Nous sommes de ceux qui trouvèrent cet effet superbe.

Pourquoi ne pas vomir en scène pendant qu'elle y était? dirent certains critiques. Nous répondrons à cela que c'est faire à l'artiste un procès de tendance, et que c'est justement parce que Mlle Croizette allait jusqu'au vomissement sans vomir qu'elle faisait preuve de talent.

D'ailleurs, lorsqu'un comédien doit mourir en scène, qui donc peut se permettre de limiter exactement la dose d'émotion que l'artiste a le droit de faire naître chez le spectateur?

Cherche-t-on, oui ou non, l'illusion au théâtre? Si le public la cherche, l'artiste doit, dans la mesure des convenances, la lui rendre possible.

Ces convenances, il appartient à tous de les apprécier; et, nous le répétons, la scène d'agonie du *Sphinx* nous a semblé une audace, soit, mais une audace de bon aloi, approchant la vérité de plus près peut-être qu'on ne l'avait fait encore, sans dépasser la limite que le bon goût assigne à l'art et au réalisme.

Mlle Croizette créa ensuite le rôle de Suzanne d'Ange, dans la comédie de Dumas fils le *Demi-Monde*. La reprise de cette pièce du Gymnase par le Théâtre-Français donna lieu à de nouvelles criailleries.

On accusa cette fois la direction d'avoir laissé fouiller Mlle Croizette non seulement dans l'armoire aux confitures de la Comédie-Française, mais encore de lui avoir ouvert l'armoire des autres théâtres en lui permettant d'y puiser les friandises de son goût.

Mlle Croizette joua ce dernier rôle avec sa violence accoutumée, et la critique, — qui a peut-être bien un peu de parti pris et de rancune contre tant de chance, — l'écrasa sous des souvenirs et des comparaisons qui portent rarement bonheur aux derniers venus.

Bref, et comme le fameux *pétard* était obligé, Mlle Croizette nous a fait assister dans le *Demi-Monde* à une lutte à main plate qui, comme réalisme, ne le cédait guère à l'agonie du *Sphinx*.

Dans la scène où son amant jaloux vient lui prendre de force la lettre qu'elle lui cache, Mlle Croizette se fait littéralement meurtrir et terrasser.

Ici encore — nous en sommes désolé — nous sommes de ceux (et il n'y en a guère) qui trouvent cette scène excellente. Nous avons si souvent ri au théâtre en voyant ces luttes ridiculement réglées et dans lesquelles chacun des combattants a l'air de trembler pour l'empois de ses manchettes, que nous ne pouvons trouver mauvais qu'une comédienne, à qui l'auteur indique de résister par la force, rende cette lutte vraisemblable et fasse partager au public la terreur qui la domine.

Une des dernières créations de Mlle Croizette a été la *Princesse de Bagdad*, d'Alexandre Dumas fils.

Dans ce personnage plus risqué que vraisemblable, l'exubérante et audacieuse artiste a, comme d'habitude, risqué un de ses effets favoris.

Tout le monde la voit encore, à la scène capitale, où elle s'avoue, devant son mari, la maîtresse d'un Crésus étrange; tout le monde se souvient de son déshabillage violent, qui faisait trouver bien rapide la chute du rideau.

Cette scène éminemment absurde ne pouvait être sauvée que par la hardiesse de la comédienne, qui, de même qu'un chauffeur désespéré lance à toute vitesse sa machine contre l'obstacle qui le menace, donnait de toute la vigueur de son tempérament d'artiste excentrique contre la huée imminente de sifflets qui allait accueillir l'insanité provocante de l'auteur.

Depuis quelque temps, le bruit court que Mlle Croizette se dispose à renoncer au théâtre. Nous n'y croyons pas.

L'art est un maître qu'on peut menacer de *lâcher*, mais qu'on ne *lâche* pas quand on veut, par cette simple raison que c'est lui qui vous tient.

Mlle Croizette, tout récemment, a été l'héroïne malgré elle d'un petit drame dans la vie intime.

Un tout jeune homme, nourri des saines traditions d'*Antony*, l'a menacée de la tuer si elle lui résistait.

La scène, jouée fort médiocrement, du reste, sous une porte cochère, n'eut aucun succès.

Mlle Croizette se mit à rire et le revolver du jeune homme en fut désarmé.



Au physique, Mlle Croizette est une femme d'une beauté saisissante. L'œil, long et coulissé, a des enveloppements d'un charme inouï et des ardeurs capiteuses.

La lèvre est dédaigneuse, la voix brève et dure. Tout est séduisant et altier dans cette physionomie qui vous attire et vous glace.

Elle doit être bien gênante en omnibus pour les imbéciles qui croient devoir sourire aux femmes en leur tendant la monnaie du conducteur.

Janvier 1882.

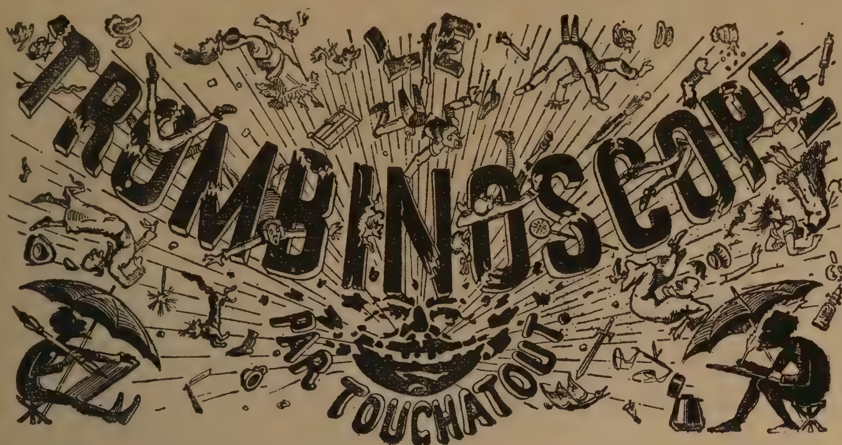
NOTICE COMPLÉMENTAIRE

Dates à remplir

PAR LES COLLECTIONNEURS DU *TROMBINOSCOPE*

Mlle Croizette, ne se méprenant pas sur la différence qu'il y a entre l'audace et le talent, travaille à acquérir ce qui lui manque, sans perdre pourtant ce qu'elle possède et qui fait défaut à beaucoup de ses envieuses : l'originalité et le tempérament. — Enfin, après de nombreuses créations qui la placent au premier rang des comédiennes de son époque, — et cette fois sans le secours de la clef magique de l'armoire aux confitures, — elle meurt le... 19... en essayant, devant sa glace, un effet d'hydrophobie pour une pièce d'Emile Zola qu'elle doit jouer le soir.

10 CENTIMES





TONY RÉVILLON

(Antoine dit)

littérateur et homme politique français, né à Saint-Laurent-lès-Mâcon, le 29 décembre 1832.

Encore au maillot, il se fit remarquer par un goût excessif pour le tabac à fumer.

On raconte qu'un jour qu'on l'avait laissé seul dans son berceau pendant un quart d'heure, on le retrouva en train de bourrer son biberon avec du caporal.

Tony Révillon fit ses études à Lyon, puis fut d'abord clerc de notaire.

Il ne fumait guère à cette époque que des *soutados.*

Il vint ensuite à Paris et débuta dans le journalisme, sous le patronage de Lamartine et de Ponsard.

Ces débuts furent naturellement terribles, comme le sont les débuts de tous les littérateurs et de tous les artistes.

Ce fut pour Tony Révillon la phase des *pannadorès.*



De la *Gazette de Paris*, où il avait commencé, il passa par le *Figaro*, — l'ancien, le moins sale, — au *Nouveau Journal*, au *Gaulois*, au *Charivari*, à l'*Evénement* (première manière, la plus propre), à la *Petite Presse*, etc... etc..., sous les pseudonymes de Nicolas Gentil, Clément de Chainté et Maurice Simon.



Le journaliste était désormais lancé; sa manière vive, alerte, spirituelle et de bonne humeur avait conquis le public.

L'ère de la pipe en écume et des *foindansesbottas* avait sonné.



D'autres succès attendaient Tony Révillon.

Doué d'une très grande facilité d'élocution, d'un physique agréable et d'une voix splendide, il devint orateur de réunions publiques et surtout conférencier.

Sa manière joviale, mais toujours littéraire, d'aborder un sujet, même des plus sérieux, de le développer rondement en intéressant constamment l'auditoire, et de le traiter à la fin sur un ton chaleureux et enthousiaste, plut à tout le monde.

Il avait ce charme puissant qui enveloppe, cette bonhomie maligne qui entortille les plus récalcitrants.

Bref, Tony Révillon devint très vite un des orateurs populaires les plus appréciés.

Une consommation extravagante de *douillardarès* à trente centimes marqua cette nouvelle étape du publiciste aimé et du causeur en vogue.



Ce fumeur étonnant qui abordait tous les genres de nicotine : cigarette, pipe, cigare, brûle-gueule et narghilé, ne voulut pas qu'il fût dit qu'il n'aborderait pas avec un égal bonheur tous les genres de littérature.

Après le journal, ou plutôt en même temps que le journal, il avait entrepris la conférence.

Sans quitter ni l'un ni l'autre, il se mit à faire le roman.



Le succès ne lui fit pas défaut.

Plusieurs volumes furent très bien accueillis, entre autres le *Faubourg Saint-Germain,* le *Faubourg Saint-Antoine*, la *Bourgeoisie pervertie*, *Noémie*, les *Deux compagnons*, etc., etc.

Cette année-là, l'administration des tabacs constata une augmentation sensible de ses recettes.



Les événements de 1870 devaient fournir à Tony Révillon — jusque-là considéré comme un simple et agréable littérateur — l'occasion de se révéler encore sous un jour nouveau.

Pendant le siège de Paris, — qu'il supporta d'autant moins péniblement que le tabac ne manqua jamais, — Tony Révillon faisait comme tout le monde — excepté les autres — son service dans la garde nationale.

Immédiatement, une chose le frappa : la mollesse mystique avec laquelle le général Trochu de Sainte-Geneviève

se préparait à opposer aux troupes prussiennes des... neuvaines en masse dans les églises de Paris.



Il fit part de ses inquiétudes à son bataillon.

Et il le fit si éloquemment qu'il fut désigné pour faire partie d'une délégation à laquelle était donné pour mission de se rendre auprès du général commandant l'engourdissement de Paris, pour lui représenter qu'il serait le premier des guerriers antiques et modernes qui aurait tenté de débloquer une ville assiégée en faisant secouer tous les matins des encensoirs par la garnison.



L'histoire ne raconte pas que le général Trochu de Sainte-Geneviève s'émut outre mesure du savon que lui administra le conférencier patriote.

Il demeure même à peu près avéré qu'il persista à outrance dans un système de défense catholique, apostolique, imbécile et romaine qui semblait constituer le plus clair de ce fameux « plan » qui, pour être de campagne, n'en était pas moins vil.



Mais l'incident avait fait tout à coup de Tony Révillon, conférencier et littérateur, un homme définitivement lancé dans la politique militante.

Cependant, la période communaliste ne nous le montre pas mêlé activement aux événements terribles de cette époque tourmentée.

Heureux furent les hommes politiques qui eurent ou la chance ou le flair de se tenir à l'écart pendant cette période, car l'avenir devait leur appartenir.

Les « *Saint-Sébastien* » volontaires ou de hasard portèrent bonheur à tous ceux qui s'y enfermèrent soit de leur plein gré, soit sans le vouloir.

Et n'avoir été ni pour ni contre la Commune de 1871 a été — et est encore — pour beaucoup d'hommes un passe-partout des plus sûrs.



Disons-le bien vite, ce n'est point un reproche que nous adressons ici à Tony Révillon.

Nous constatons simplement — et c'est là de l'histoire qui se répète sans cesse, — qu'en politique les crises violentes servent presque exclusivement à ceux qui ne s'y sont point mêlés.

C'est même là un des beaux côtés du métier qui deviendrait détestable pour beaucoup de gens, s'il fallait rigoureusement avoir été à la peine pour être admis à l'honneur.



Lors des élections générales de 1881, Tony Révillon, dont on n'avait pas entendu parler outre mesure comme homme politique depuis quelque temps, campa crânement sa candidature à Belleville en face de celle de M. Gambetta.



Là, ses grandes qualités d'orateur, jointes à l'impopularité du député qui avait fait de son fameux « programme » l'usage rabelaisien que l'on sait, valurent à Tony Révillon un succès complet.



Il fut élu haut la main après avoir promis à ses électeurs — entre un tas de choses qu'il n'a pas encore eu le temps de tenir, nous le reconnaissons,— de demander à la chambre l'annulation de l'élection de M. Gambetta dans la circonscription voisine.

A peine élu, Tony Révillon fit bien, il est vrai, un discours très spirituel contre l'élection en question, mais les premiers mots qu'il prononça furent, si nous avons bonne mémoire, ceux-ci :

« Je ne demande certainement pas l'invalidation de M. Gambetta, mais... » etc., etc.

Nous ne prétendons pas que Tony Révillon eut tort de ne pas la demander, cette invalidation.

Mais alors, pourquoi avoir promis de le faire ?

Tony Révillon est aujourd'hui rédacteur en chef d'un journal intransigeant, *l'Electeur républicain.*

Il y défend avec vigueur la cause radicale.

Mais ça ne suffit plus, si l'on tient compte du caractère de son élection qui l'engage — comme elle engage tous ceux qui ont été élus à Paris en même temps que lui et dans les mêmes conditions — à devenir, non plus seulement des combattants platoniques, mais de vrais lutteurs, remuant tout, secouant tout, et révolutionnant tout.

Le mandat doit porter le mandataire.

Et ce que les électeurs des Tony Révillon, des Henry Maret et des Clovis Hugues demandent à ceux-ci, ce n'est pas de parler à leurs abonnés, ce qu'ils eussent pu faire en restant à leur journal, c'est de parler à la France.

Si la tribune nationale ne devait pas servir à cela — et à cela seulement — autant vaudrait la remplacer par un garde-manger.



Au physique, Tony Révillon n'a certes pas l'apparence d'un révolutionnaire farouche.

A l'encolure grasse d'un homme bien portant, il joint une figure réjouie, heureuse et satisfaite.

L'œil est excessivement fin et spirituel.

La voix, nous l'avons dit, est superbe, facile et retentissante. Eh bien... il faut s'en servir.

On a un peu reproché à Tony Révillon d'être tout à coup tombé dans l'intransigeance comme une pastille de chocolat dans une sauce bordelaise.

Considéré depuis longtemps — et même depuis toujours

— comme un littérateur pur, un artiste et un indifférent en politique, Tony Révillon, gai viveur, prétend-on, commensal intime de jolies bonapartistes, a-t-on insinué, ne semble pas, aux yeux de certaines gens, offrir la surface — ou plutôt la profondeur — nécessaire d'un Blanqui ou d'un Delescluze.

On le dit trop frivole pour un républicain, trop gai pour un réformateur, trop boulevardier et trop frotté d'un certain monde pour un austère démocrate.

Autant de sottises, selon nous.

En tout cas, la chose fût-elle vraie, Tony Révillon ne serait pas le premier... tiède pour qui le souffle de la popularité aurait été le choubersky du cœur et de la conscience.

Le mandat que le peuple a donné à Tony Révillon — et que celui-ci a accepté — n'est pas un certificat de chasteté, c'est une feuille de route.

Que le mandataire se rende à destination exacte.

C'est tout ce que l'on a à lui demander.

Et cela lui est d'autant plus facile qu'il a tout ce qu'il faut pour ça : talent, esprit et vigueur.

Février 1882.

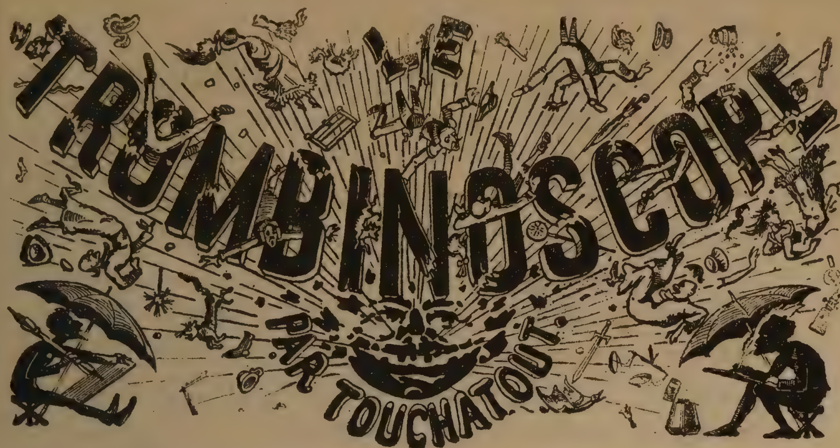
NOTICE COMPLÉMENTAIRE

Dates à remplir

PAR LES COLLECTIONNEURS DU *TROMBINOSCOPE*

Tony Révillon, sans cesser de s'occuper des questions sociales de premier ordre, demande à la Chambre le... 18... la liberté du commerce des tabacs. — Le... 18..., il est la cause involontaire qu'un de ses voisins incendié perd son procès contre une compagnie d'assurances qui plaide que l'assuré, tenu de faire connaître les causes exceptionnelles de risques, eût dû l'informer que Tony Révillon demeurait au-dessous de lui et fumait le soir dans son lit. — Enfin, après avoir tenu jusqu'à la dernière toutes les promesses qu'il a faites à ses électeurs (amen !...), Tony Révillon, réélu plusieurs fois député, meurt le... 19..., au moment où il venait d'inventer un brûle-cigares revolver à six londrès dont chacun venait mécaniquement s'allumer tout seul en remplaçant le précédent.

10 CENTIMES





AMNISTIE

CLÉMENCE-ANGÉLIQUE

femme la plus aimable et la plus aimée que Dieu ait jamais créée et que l'humanité ait jamais connue.

Elle appartient à une famille dont tous les membres sont bons, charitables, tolérants et miséricordieux. Ce n'est même plus une famille, c'est un assemblage et une succession de rayons de miel débordants.

AMNISTIE eut pour père le PARDON, pour mère la CON-

corde, de braves gens dont l'existence n'est qu'une suite de bonnes actions et de bonnes œuvres.

Le parrain de la petite fut l'Oubli, la marraine Clémence, qui lui donna son nom, deux excellentes personnes aussi et qui n'ont pas eu M. Buffet ni M. Dufaure pour professeurs de mansuétude.

Au nombre des parents plus ou moins proches de la ravissante enfant, on cite encore ses sœurs, belles-sœurs et cousines : l'Indulgence, la Paix, les Graces, la Miséricorde, et sa sœur de lait : la Générosité.

Comme on le voit, peu de familles sont aussi belles.



Lors du repas de baptême de l'enfant si bien douée et si bien entourée, un fâcheux incident, auquel on ne prit pas assez garde, vint un instant troubler la joie du dessert. Au moment où l'Oubli, parrain de la petite Clémence, trempait les lèvres de sa filleule dans une coupe de sirop d'ananas framboisé, en lui disant : « Sois toujours bonne et douce comme ce breuvage, » on entendit un petit bruit sec dans la coupe, en même temps que l'on vit passer au-dessus de la table une vilaine bête noire, qui disparut en poussant un petit cri aigre et méchant.

C'était — on l'a su depuis — la Rancune, qui, furieuse de voir la fête que tout le monde faisait à l'enfant, était entrée dans la salle par la cheminée et avait jeté dans la coupe de la petite Clémence une dragée remplie de fiel.

La dragée fondit, l'enfant but sans s'en apercevoir, et voilà pourquoi, ainsi que nous allons le voir en racontant la vie de Clémence, chaque fois que les humains se sont servis de l'Amnistie, elle leur a toujours — en dépit de sa douceur et de sa suavité — laissé un arrière-goût d'amertume et de ressentiment.



Ce furent les Athéniens qui, les premiers, se servirent de l'AMNISTIE sous le nom charmant de « loi d'oubli ». Ils calmèrent ainsi bien des maux et fermèrent bien des blessures.

Depuis, il a été fait en tous temps et en tous lieux une énorme consommation d'amnisties de différents calibres. Les souverains se sont adjugé le monopole de cette mesure adoucissante qui, le plus souvent, ne leur a servi qu'à pardonner à leur peuple le mal qu'ils leur avaient fait.



Les sortes d'amnistie employées depuis le commencement du monde varient à l'infini. Il y a les amnisties générales, les amnisties partielles, les amnisties absolues, les amnisties conditionnelles, etc., etc.

Il n'y a qu'une espèce d'amnistie qu'on n'a pas encore découverte : c'est l'amnistie sincère. La dragée au fiel de dame Rancune — dont nous avons parlé plus haut — en est la cause.

Si nous examinons les principales amnisties dont est émaillée l'histoire, nous les voyons toutes laisser au fond du cœur de ceux qui les accordent un peu de ce fiel déplorable.



En 1640, Charles II amnistie les révolutionnaires qui ont détrôné son père; mais il poursuit implacablement les juges qui l'ont condamné.

En 1570, amnistie est accordée aux huguenots. Ceux qui l'ont accordée s'en servent pour préparer, à l'abri de leur hypocrite clémence, le massacre de la Saint-Barthélemy.

En 1816, les Bourbons amnistient tout le monde : excepté Ney, Labédoyère et plusieurs autres.

Napoléon revient de l'île d'Elbe, il amnistie les Bour-

bons et leurs défenseurs, mais il met en dehors le prince de Talleyrand et Bourrienne.



Nulle part et à aucune époque, pas plus par Louis XVIII en 1816 que par Louis-Philippe en 1837, que par Pie IX en 1848, une amnistie n'a été donnée grande, entière et à cœur ouvert.

Les souverains qui amnistient n'oublient jamais entièrement. Et cela est très naturel; ils n'ont pas toujours tous les droits pour eux envers les vaincus qu'ils ont écrasés. Et il faudrait, pour qu'une réconciliation fût complète, que de part et d'autre on pût reconnaître ses torts et se les pardonner.

La réconciliation est toujours impossible entre deux hommes dont l'un est debout, armé, et l'autre à genoux les mains liées.



Clémence Amnistie, depuis qu'elle est au monde, attend donc encore une vraie occasion qui lui permette de se montrer dans toute sa majestueuse splendeur, de s'exercer dans toute sa divine bonté.

Cette occasion, elle lui fut offerte en 1871-72 et suivantes; et elle en tressallit d'impatience et de désir. Depuis qu'elle attendait !...

Voici comment la chose était arrivée : Après le siège de Paris, en 1870, une insurrection terrible avait éclaté. Après avoir fait beaucoup de victimes — de part et d'autre — cette insurrection avait été écrasée, et tous les hommes qui y avaient pris part avaient été jugés et condamnés par les conseils de guerre.

Cinq années après, une Assemblée ayant été élue avec mission de fonder définitivement la République, plusieurs représentants de cette Assemblée pensèrent qu'on ne pou-

vait mieux fêter l'avénement de cette nouvelle République qu'en faisant grâce aux milliers de déportés, qui avaient déjà, pendant cinq années passées loin de leur patrie, de leurs femmes et de leurs enfants, expié en partie leurs crimes et leurs erreurs.

Ces députés croyaient aussi qu'après de si rudes bouleversements, qui avaient pu troubler les consciences et obscurcir momentanément chez ces malheureux le sentiment du devoir, il serait bon peut-être que la France, sauvée presque miraculeusement, oubliât les fautes de quelques-uns de ses enfants et leur rendît les moyens de venir les expier en travaillant avec leurs frères au relèvement de la patrie.

Alors, ces députés demandèrent une Amnistie complète.



Mais d'autres crurent, au contraire, qu'un pareil acte d'apaisement serait des plus dangereux; quelques-uns dirent : des plus immoraux, et ils s'opposèrent à cette loi d'oubli — si bien nommée par leurs prédécesseurs, les législateurs d'Athènes.

Tout ce qu'ils accordèrent, ce fut que le gouvernement du maréchal de Mac Mahon usât, à son gré, de « larges mesures de clémence ». C'était le cliché consacré et derrière lequel les ennemis de l'amnistie dissimulaient assez mal, les uns leurs terreurs aveugles, les autres leurs rancunes implacables.

Si la question n'était pas si pénible, si cruelle, ce serait plaisir de voir défiler tous les piteux subterfuges auxquels les *inexorables* eurent recours, toutes les raisons spécieuses qu'ils allèrent extirper des replis les plus tortueux de leur conscience pour repousser l'amnistie.

Les uns prétendirent qu'elle nous déshonorerait à l'intérieur; d'autres, qu'elle nous déconsidérerait à l'étranger.

Il y eut même un sénateur qui trouva cet amour de raison : « Gracier ces criminels, ce serait faire injure aux juges qui les ont condamnés. »

Cet inamovible ne se souvenait sans doute pas que l'on avait gracié le maréchal Bazaine, traître à son pays, le lendemain même de sa condamnation à mort, sans paraître un instant supposer que le conseil de guerre qui venait de le juger pût en être humilié.



Bref, Clémence Amnistie continua à se morfondre, très peu couverte,pendant plusieurs mois dans les grandes rues froides de Versailles, attendant toujours en vain que le Sénat et l'Assemblée lui disent d'entrer.

Elle attrapa naturellement un refroidissement qui la mit au lit pour quelques années encore, pendant lesquelles on lui substitua la « large clémence » facultative du maréchal de Mac Mahon.



Heureux de ne plus entendre parler d'elle et comptant bien qu'elle en mourrait, les Picardistes, Dufauristes et autres opportunistes — car M. Gambetta avait été le chef de ces lâcheurs — poussèrent un gros soupir de soulagement.

Mais l'opinion publique aidant, Clémence Amnistie, qui ne pouvait pas mourir puisqu'elle tient de Dieu, revint peu à peu à la santé.



Et le 14 juillet 1880, elle eut la joie d'arriver encore assez à temps pour gracier 5,423 condamnés sur les 5,851 qui avaient été abandonnés à la « large clémence » du gouvernement.

Pour ne froisser personne, Clémence Amnistie fit sem-

blant d'ignorer que les 408 condamnés qui lui manquaient étaient morts de la fièvre à l'île des Pins.



Au physique, Clémence-Angélique AMNISTIE est une femme superbe, au visage doux et bon. Son œil, à la fois profond et tendre, a cette langueur enveloppante qui attendrit les cœurs et cet éclat qui fait fondre les haines.



Cette magnanimité qui se lit sur ses traits n'a rien de hautain. — On sent que les grâces dont son cœur déborde ne sont pas dictées par la générosité dédaigneuse d'un vainqueur arrogant, mais bien par la miséricorde et par la charité chrétienne que Jésus, sur la croix, a chargé ses apôtres de transmettre d'âge en âge à MM. Veuillot et Freppel.

Même que la commission a été drôlement faite !

Janvier 1882.

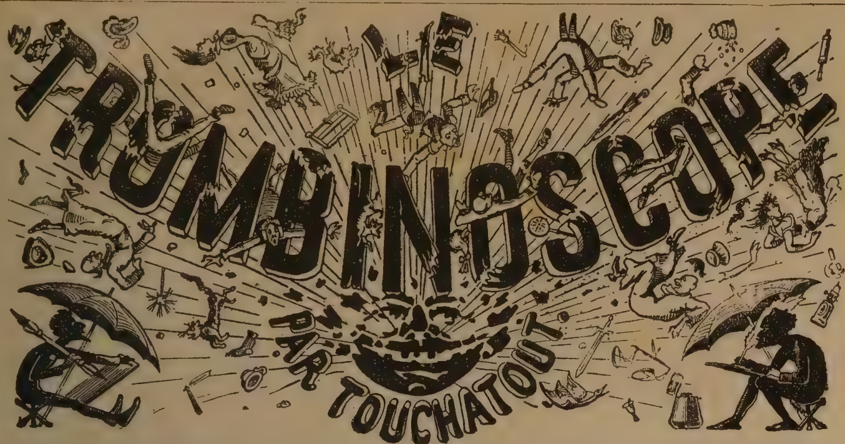
NOTICE COMPLÉMENTAIRE

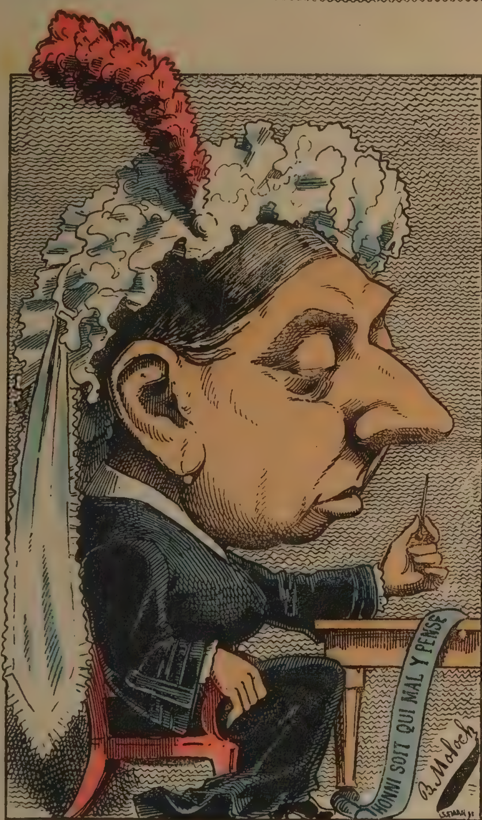
Dates à remplir

PAR LES COLLECTIONNEURS DU *TROMBINOSCOPE*

Bien qu'un peu plus gaie depuis le 14 juillet 1880, Clémence Ammistie reste légèrement soucieuse en s'apercevant qu'elle n'a pas complètement calmé les haines. — Le... 18..., elle fronce légèrement le sourcil en voyant que le titre d'amnistié est considéré par les amnistieurs comme synonyme de celui de repris de justice. Elle dit à ces derniers avec un peu d'amertume : *Ce n'est pas ça dont nous etions convenus !* — Le... 18..., elle devient plus triste encore en apprenant qu'un amnistié de la Commune vient d'être condamné à cinq ans de prison comme récidiviste pour avoir secoué un paillasson par la fenêtre. — Enfin, le... 19..., elle revient définitivement à la santé et à la joie le lendemain du dernier jour du dernier des opportunistes qui emporte avec lui dans la tombe tout ce qui restait en France de sottise, de rancune et d'implacabilité.

10 CENTIMES





VICTORIA

ALEXANDRINE

reine d'Angleterre, née à Londres, le 24 mai 1819.

Le jour où elle vint au monde, le temps était sombre et l'on craignit que cet état de l'atmosphère n'influât plus tard sur son caractère.

Heureusement ces craintes ne se réalisèrent qu'à demi : De ce temps triste et gris, Victoria conserva bien quelque chose ; mais ce ne fut pas la tristesse.

Son oncle, le roi Guillaume IV, n'ayant point d'enfants, Victoria devint, à un an, héritière présomptive du trône d'Angleterre; elle ne s'en montra pas plus fière.

On avait commencé à l'élever au biberon; mais il fallut y renoncer, parce que l'on s'aperçut qu'elle profitait des instants où sa nourrice s'absentait pour vider dans son biberon le carafon au cognac.



Plusieurs fois, on avait fait la remarque qu'aussitôt après avoir tété, la jeune princesse avait une tenue un peu incohérente, et tenait, sur la marche du gouvernement, des propos qui n'étaient pas de son âge. Ainsi, par exemple, elle disait à son oncle : « *Hé!... tonton... sont-ils bêtes, tes sujets, de te nourrir à rien faire!...* »

Ou bien, elle interpellait un chambellan en train de saluer jusqu'à terre: « *Dis donc... t'as une bonne tête, mylord... quand tu époussètes tes souliers avec ta perruque!...*



On ne comprenait rien à de tels écarts d'étiquette de la part d'une princesse de sept mois et demi.

Quand on s'aperçut du subterfuge, on supprima le biberon, et à partir de ce moment, Victoria fut élevée au sein de sa nourrice et des grandeurs.



L'éducation de Victoria, confiée à la duchesse de Northumberland, fut très soignée. Elle étudia principalement la musique et déchiffrait à première vue tous les morceaux en quelque mesure qu'ils fussent: en deux-quatre, en douze-huit et principalement en trois-six.

Elle s'adonna aussi à l'étude des plantes, et savait sur le bout du doigt le nom de celles qui contiennent le plus d'alcool.

A l'âge de 18 ans, Victoria succéda à son oncle Guillaume IV; elle fut couronnée à 19 ans. Sa politique fut d'abord libérale.

Elle maintint au pouvoir le ministère whig et résista aux exigences des torys, les bonnets à poil de l'Angleterre, qui élevaient la prétention de lui choisir ses dames d'honneur et de décider de quelle manière elle devait habiller ses poupées.



Mais elle ne tarda pas à faire à ces vieilles perruques toutes les concessions possibles, et depuis 1839 elle se contenta de gouverner avec la majorité parlementaire, bornant son rôle de souveraine à mettre de l'ordre dans son armoire à confitures et à veiller à ce que les flacons de sa cave à liqueurs fussent toujours pleins.



Elle assista néanmoins très régulièrement à tous les conseils de ministres, qu'elle présida toujours avec cette autorité que prend sur toute assemblée le fauteuil qui se trouve au milieu de la table quand même personne n'est assis dedans.



Il fut un instant question de son mariage avec le duc de Nemours, fils de Louis-Philippe. Déjà, le roi des Français avait passé les deux manches de son habit de cérémonie et se préparait à passer l'autre pour aller faire sa demande, quand Victoria eut l'occasion de danser le quadrille des

lanciers avec son cousin le duc Albert de Saxe-Cobourg Gotha, homme superbe, dont elle devint vivement éprise.

Elle lui donna la préférence, ce qui fit dire au *Tintamarre* :

> De ce pauvre Nemours,
> Ah! plaignons les amours;
> Le plus beau des Gotha,
> Hélas!... le dégota!...



Le 10 février 1840, la reine Victoria épousait son cousin, après lui avoir mis dans la corbeille de noces le titre d'altesse royale et celui de feld-maréchal.

Le duc Albert endossa ces nouveaux titres avec l'aplomb d'un ténor du théâtre des Batignolles, qui se fait habiller à neuf par une vicomtesse tendre.

Trois jours après, il lui semblait qu'il les avait toujours portés.



Mais là ne devaient pas se borner les bienfaits de la reine pour un époux si bien frisé. Malgré l'opposition vive du ministère tory, Victoria conféra au duc Albert le titre de *prince-époux*.

Les torys, gens graves, ne voyaient pas, sans en être scandalisés, l'engouement de la reine pour ce simili-roi par alliance ; et cette variante au dicton : « *Passe-moi la main dans les cheveux et donne-moi des noms... ronflants*, » n'était pas positivement de leur goût.

Ils protestèrent; mais la reine passa outre en leur disant, avec une intonation que Mlle Fargueil n'eût pas désavouée dans ses rôles les plus risqués : « Ah! permettez... mylords;

» je veux bien signer, sans le lire, tout ce que vous voulez
» quand il ne s'agit que des destinées de mon peuple !...
» mais si vous touchez à un seul faux-col de mon Albert...
» prenez garde ! »

Les torys cédèrent, comprenant que si l'on peut faire ce que l'on veut d'une reine, il n'en est pas de même d'une femme, et le duc Albert garda son titre de prince-consort.

Il s'en montra d'ailleurs reconnaissant.

Ils eurent neuf enfants, qu'ils élevèrent honorablement à force de privations... sur le budget ; ainsi fut une fois de plus justifié l'axiome aussi peu neuf que non consolant pour les contribuables : Dieu bénit les grandes familles... royales ; mais ce sont les peuples qui les entretiennent.

Il paraît certain que la reine Victoria chérissait son mari, mais qu'elle portait très bien la culotte.



Elle a fait beaucoup de voyages sur le continent ; elle est allée en Allemagne, en Belgique, en Prusse et a visité tous les ports de France, surtout le port de Bercy, pour lequel elle avait une sympathie toute particulière.

On prétend qu'elle demanda même au gouvernement français de lui donner le nom de Port-Victoria. On pensa que cela ferait peut-être jaser, et l'on se contenta de baptiser ainsi l'avenue qui porte aujourd'hui ce nom.



La reine Victoria a été l'objet de quatre ou cinq tentatives d'assassinat, mais elle a échappé à toutes ; il y a décidément, comme dit le proverbe, un Dieu pour les souverains.

Maintenant on dit, pour expliquer le fait, que la reine

d'Angleterre est très difficile à viser à cause des perpétuels mouvements de corps qu'elle fait... en saluant son peuple.

Ah ! alors tout s'explique.



Le 11 décembre 1861, la reine Victoria perdit son mari; à la suite de ce triste événement, elle resta plongée pendant cinq ans dans une profonde retraite.



En 1866 seulement elle reparut en public.

Depuis ce temps, on remarque que Sa Majesté est constamment accompagnée d'un serviteur aux formes athlétiques. Des gens pour qui rien n'est sacré ont risqué à ce propos quelques réflexions malsonnantes.

La vérité est que la réputation de la reine Victoria est au-dessus de pareilles médisances : ce serviteur qui l'accompagne n'a jamais exposé sa souveraine au moindre faux pas... au contraire.



La reine Victoria vit très simplement et ne donne jamais de fêtes; quand on lui en fait le reproche, elle répond invariablement : « *Je ne suis pas en train ;* » on le croit ou on ne le croit pas.



Les Anglais, qui commencent à se demander de temps en temps à quoi peuvent bien servir les choses qui ne servent à rien, réclamèrent, il y a quelques années, une diminution de la liste civile de la reine. Ils n'obtinrent rien ; mais le jalon est posé, et nous n'achèterions pas à forfait dix années d'appointements de la royauté en Angleterre.

On parla, vers la même époque, de l'abdication de la reine. Nous ne voyons guère d'autres gens capables d'ajouter foi à semblable nouvelle, que les infortunés susceptibles de croire qu'ils vont toucher un dividende sur leurs *Galions de Vigo.*



Au physique, la reine Victoria est une forte femme qui ne paraît pas son âge. Il y a des gens qui prétendent qu'elle s'est conservée comme les fruits, en se mettant le corps dans de l'eau-de-vie ; ils se trompent du tout au tout ; ils doivent être renseignés par l'agence Havas.



Son caractère est très aimable ; ses idées sont plutôt portées vers le progrès que vers la routine ; aussi elle déplore souvent que son premier ministre soit si vieux et répète sans cesse : S'il quittait son portefeuille, je prendrais un jeune homme.

Ses occupations sont celles d'une bonne mère de famille ; elle fait volontiers de la couture, du crochet, de la tapisserie et de préférence... du feston.

Février 1882.

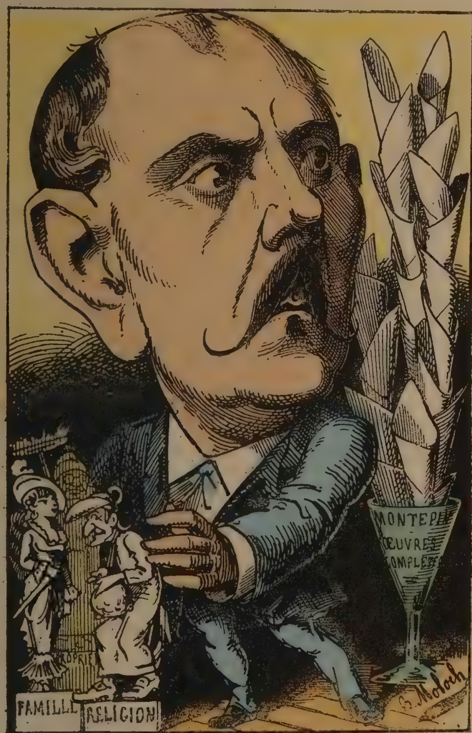
NOTICE COMPLÉMENTAIRE

Dates à remplir

PAR LES COLLECTIONNEURS DU *TROMBINOSCOPE*

La reine Victoria continue à régner sur son peuple en bonne souveraine et à marcher droit dans le sentier du devoir, en s'appuyant de temps en temps sur le mur de la Constitution. — Elle meurt le... 19... au moment où elle luttait contre son ministre qui voulait lui faire signer une loi contre la presse et le droit de réunion, et en déclarant qu'elle ne fera jamais rien contre le développement des esprits.





MONTÉPIN

Xavier

AYMON de

litt... non, écriv... non, auteur dr... non.

Mais enfin, quoi ?

Eh bien ! pacotilleur de lettres français, né à Apremont (Haute-Saône) le 18 mars 1824.

Tout jeune, il montra de grandes dispositions pour le métier de romancier-bousilleur. Il avait inventé le petit

jeu suivant dont l'application en grand devait plus tard lui gagner les cœurs des 160,000 femmes de ménage et garde-malades de France.



Le jeune Xavier prenait une demi-feuille de papier écolier qu'il coupait en quatre.



En tête du premier feuillet, il mettait un titre ronflant, puis il laissait tout le feuillet en blanc, sauf la dernière ligne qu'il remplissait par une phrase à effet quelconque; et ainsi de suite pour les quatre feuillets, lesquels, ainsi préparés, avaient à peu près cet aspect :

L'OPTICIEN

DU GUILLOTINÉ

Par un beau soir d'été.. ...
....
....
....
....
....
....
....
....

Le viol consommé, le marquis prit la fuite.

....
....
....
....
....
....

.....et l'épée de Robert disparut jusqu'à la garde dans la gorge de Méricourt.......... .
....
....
....
....
....
....

. ...

La pauvre femme, attachée au pied du lit, voyait les flammes se resserrer autour d'elle

....

....

....

....

....

....

....

....

.... et d'un coup de pistolet vigoureux, Francœur étendit le capitaine à ses pieds.........................

....

....

....

....

....

....

— Marquis, tu es un lâche !

....

....

....

....

Quant à Estelle, elle entra le jour même au couvent.

FIN.

⁂

Alors, le jeune Xavier s'imposait la tâche de remplir les vides laissés dans ces quatre feuillets, de façon à ce que les passages semés en jalons se rapportassent avec la prose ajoutée dans les blancs.

⁂

Ces essais donnèrent des résultats informes. Mais le jeune Xavier remarqua que ce genre de littérature saugrenue n'en avait pas moins une prise énorme sur les idiots.

⁂

Le jeune Xavier devina qu'un procédé littéraire qui s'étaie sur la bêtise humaine devait immanquablement mener son auteur à la fortune et il se voua au roman.

⁂

Il en avait déjà pondu pas mal, lorsqu'éclata la révolu-

tion de 1848. M. Xavier de Montépin avait alors 24 ans, juste l'âge où les hommes, même les plus ordinaires, sont surtout accessibles à ces grandes manifestations qui ont la justice et l'amour de la liberté pour programme; mais M. de Montépin n'était pas un homme ordinaire; il était de beaucoup au-dessous de ce niveau moyen de l'intelligence humaine.

Il ne pouvait donc rien comprendre aux aspirations généreuses qui enflamment d'ordinaire si facilement les jeunes gens, et il fonda des petites feuilles réactionnaires.



Fils de comte, comte lui-même et fabricant d'*idems* à dormir debout, il saliva de toutes ses forces sur la révolution de 1848.

On compte par centaines les romans dont M. Xavier de Montépin fait craquer depuis vingt ans les rayons de tous les cabinets de lecture; mais il y a trois hommes en M. de Montépin : le romancier, l'auteur dramatique et le tombeur des libres penseurs.



Nous avons parlé du romancier, passons à l'auteur dramatique. M. de Montépin a donné quelques pièces au théâtre, et l'on peut dire que les premières de cet auteur ont été autant de régals pour les critiques dramatiques.



Abordons maintenant le côté le plus intéressant de cette personnalité. Quand on lit un roman ou que l'on assiste à la représentation d'un drame de M. de Montépin, on peut

encore à la rigueur croire que c'est un bonhomme malin qui gagne de l'argent en se moquant du public.

Malheureusement pour M. de Montépin, il a un troisième côté qui ne permet plus d'illusion sur sa valeur personnelle.

Ce côté, c'est sa prétention au moraliste. Il faut l'entendre tomber sur les enterrements civils.



C'est lui qui fit un jour, en plein *Figaro*, la proposition suivante : « *Que la charrette du bourreau conduise au* » *cimetière des guillotinés tout cercueil qui n'entrera pas* » *à l'église.* » Et plus loin : « *Mesdames*, *détournez* » *la tête; enfoncez vos chapeaux*, *messieurs ; et vous,* » *canaille*, *saluez !... c'est la carcasse d'un libre penseur* » *qu'on traîne au charnier communard.* »



Un des derniers romans de M. de Montépin est celui qui parut dans le *Figaro* sous le titre des *Tragédies de Paris.*

Cette *rocambolade* — moins le talent — dura plus de dix mois.

L'auteur y avait introduit tant de personnages et tant d'actions, que les lecteurs ne s'y reconnaissaient plus.

Le *Tintamarre* dut publier un *Guide de l'abonné du* FIGARO *à travers les Tragédies de Paris.*



Plusieurs fois même, M. de Montépin, qui écrivait ce feuilleton au jour le jour, fut obligé d'en suspendre la

publication parce qu'il s'était perdu daus ses dix-neuf intrigues.

Un matin, il envoya à M. de Villemessant un télégramme de détresse ainsi conçu : « Suis complètement » embourbé, sais plus qu'ai fait de Sarriol ; ai mêlé » enfants du prologue, me rappelle plus avec qui ai marié » comte de Trejan mois dernier. Envoyez secours. »

Plus que jamais, dans ce dernier roman, M. de Montépin crible de ses traits mordants ses cauchemars attitrés : la libre pensée, la République et les républicains.

Grâce à sa merveilleuse aptitude à créer d'adroites transitions, et même à s'en passer, il trouvait moyen de traîner dans la boue tous les deux jours, à propos de tout et surtout à propos de rien, les chapeaux mous, Garibaldi, le *Siècle* et le *Tintamarre*.

Rappelons, pour mémoire, qu'avant d' « *enfoncer son chapeau sur le passage des carcasses de libres penseurs* », M. de Montépin avait écrit quelques livres assez moraux pour appeler l'attention du parquet.

L'un d'eux, les *Filles de plâtre*, obtint même l'estampille de la police correctionnelle qu'il serait imprudent, aux maîtresses de pensions, de confondre avec l'apostille de l'archevêché.



Au physique, M. de Montépin est un très grand et très bel homme.

Seulement, il abuse, comme écrivain, du droit que ces deux qualités lui donnent.

Somme toute, on pourrait encore, à la rigueur, pardonner à M. de Montépin d'être le plus grossier des sty-

listes, le plus plat des romanciers et le plus sifflé des auteurs dramatiques, si toutes ces qualités de premier ordre n'étaient renforcées d'une brutalité épaisse et d'une malveillance insolente pour tout ce qu'il ne comprend pas, ce qui l'expose naturellement à être malveillant pour beaucoup de choses.

Si cet amuseur de vieilles concierges savait se contenter de ce rôle subalterne... mais très nourrissant, à ce qu'il paraît, nous consentirions encore à l'admirer à l'égal des restaurateurs à vingt-cinq sous qui gagnent de grosses rentes en empoisonnant leurs contemporains; mais il n'en est point ainsi.

Il y a dans cette caricature grossière de Ponson du Terrail toute l'étoffe et toute la morgue d'un préfet à poigne de l'ordre moral; et c'est surtout à ce titre que nous avons cru devoir présenter à nos lecteurs cet écrivain qui, en dépit de cent cinquante volumes de banalités, n'est parvenu à faire parler de lui qu'en expectorant un jour soixante lignes ordurières sur les enterrements civils dans les colonnes du *Figaro*.

Février 1882.

NOTICE COMPLÉMENTAIRE

Dates à remplir

PAR LES COLLECTIONNEURS DU *TROMBINOSCOPE*

M. de Montépin écrit encore 175 romans dans lesquels il s'offre la satisfaction de traiter Garibaldi de gâteux, les lecteurs du *Siècle*, d'ivrognes et les libres penseurs de « charognes ». Enfin, il meurt le... 18... — pas d'un transport au cerveau. — Son éditeur publie un catalogue de ses romans sous le titre : *Liste des ouvrages* publiés *de M. de Montépin;* mais le typographe fait une coquille qui, pour être volontaire, n'en est pas moins sublime, et met en tête du prospectus :

« *Liste des ouvrages oubliés de M. de Montépin.* »

ABONNEMENTS

100 BIOGRAPHIES

Paris......... Un an **10** fr
Départements. — **12** fr.

Abonnements sans frais dans tous les bureaux de poste



ABONNEMENTS

100 BIOGRAPHIES

Paris .... Un an **10** fr.
Départements. — **12** fr

Abonnements sans frais dans tous les bureaux de poste

LE TROMBINOSCOPE

Cette nouvelle édition du **Trombinoscope**, qui paraît deux fois par semaine, composera des volumes de 100 biographies chacun, du même format et du même aspect que les autres ouvrages de TOUCHATOUT.

ONT DÉJA PARU

1. Jules Grévy
2. Clémenceau
3. Gambetta
4. République
5. Thiers
6. Zola
7. Rochefort
8. La Canicule
9. Duc d'Aumale
10. Victor Hugo
11. Belle-Mère
12. J. Simon
13. J. Ferry
14. Sénat
15. Pr. Napoléon
16. Don Carlos
17. Napoléon III
18. Ricord
19. Dieu
20. Réserviste
21. Andrieux
22. Got
23. Louise Michel
24. Conservateur
25. Veuillot
26. Crevette
27. Mac Mahon
28. Sarah Bernhardt
29. Cassagnac
30. Judic
31. Concordat
32. Comte de Paris
33. Gommeux
34. Cte de Chambord
35. Bismarck
36. Septennat Ier
37. Henry Maret
38. Cocu
39. La Presse
40. Louis Blanc
41. Bazaine
42. Opérette
43. Naquet
44. Dumaine
45. Emile de Girardin
46. Hyacinthe
47. Guillaume Ier
48. Littré
49. Sarcey
50. Reporter
51. Rouher
52. Gavardie
53. Krauss
54. Célibataire
55. Léopold II
56. Ranc
57. Thérésa
58. Lachaud
59. Blanqui
60. Eugénie de Montijo
61. Radical
62. Croizette
63. Tony Revillon
64. Amnistie
65. Victoria

OUVRAGES DE TOUCHATOUT

Histoire de France tintamarresque, un volume de 800 pages. 500 dessins noirs et coloriés, envoi *franco*.......... **12** fr.

SUITE DU PRÉCÉDENT

Histoire tintamarresque de Napoléon III, un volume de 800 pages, 500 dessins noirs et coloriés, envoi *franco*. **12** fr.

SUITE DES DEUX PRÉCÉDENTS:

La Dégringolade impériale, deuxième partie de L'HISTOIRE TINTAMARRESQUE DE NAPOLÉON III, un volume, 500 dessins noirs et coloriés, envoi *franco*...................... **12** fr.

Grande Mythologie tintamarresque, 600 dessins noirs et coloriés par G. Lafosse et Moloch, un volume de 840 pages *franco*.. **12** fr.

EN PRÉPARATION :

SUITE DES TROIS PRÉCÉDENTS:

Le Septennat tintamarresque, un volume de 800 pages, illustré

Mélanges tintamarresques, recueil de fantaisies, un volume de 800 pages, illustré.

Quarantième année **LE TINTAMARRE** Quarantième année

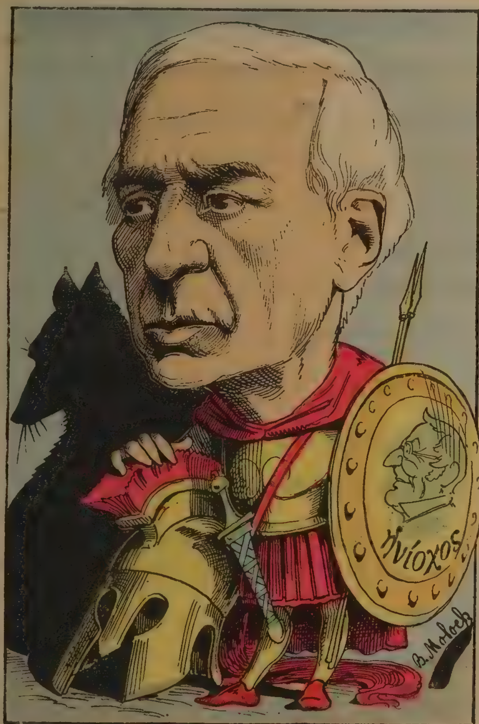
HEBDOMADAIRE, SATIRIQUE ET FINANCIER, PARAIT LE SAMEDI

ABONNEMENTS :

PARIS	DÉPARTEMENTS
1 an 18 fr.; 6 mois 10 fr.; 3 mois 6 fr.	1 an 20 fr.; 6 mois 11 fr.; 3 mois 7 fr.

Pour recevoir franco par retour du courrier les ouvrages ci-dessus, en envoyer le montant à **M. LÉON BIENVENU,** *directeur du* **Tintamarre,** *29, rue d'Amsterdam, à Paris*





BARTHÉLEMY SAINT-HILAIRE

JULES

homme politique français, né à Paris le 19 août 1805.

Il montra de bonne heure un goût très marqué pour l'étude des langues mortes. Il employait ses heures de récréation à apprendre le sanscrit, à approfondir le grec.

Le dimanche, il se reposait de ses travaux en piochant l'hébreu, le gaélique, le pelvi, le welche, et quand il avait été bien sage, il demandait qu'on lui donnât comme récompense une grammaire javanaise.

Très jeune, il se lança dans la politique active et fut un des rédacteurs du *Globe*, organe du libéralisme.

C'est à ce titre que, le 28 juillet 1830, il signa la fameuse protestation de la presse contre les ordonnances pour le musèlement des chiens, que Charles X, dans un accès de gaîté, avait trouvé amusant d'étendre aux journalistes.

⁂

Républicain, M. Barthélemy Saint-Hilaire ne trouva naturellement pas son compte dans le régime qu'amena la révolution de 1830. Il était de ceux qui pensaient que ce n'est vraiment pas la peine de renverser des omnibus en travers de la chaussée pour faire succéder un roi à un autre.

⁂

Jusqu'en 1833, il fit de l'opposition dans plusieurs journaux, notamment au *Constitutionnel* qui, dans ce temps-là, n'était pas encore asthmatique et gâteux.

⁂

En 1833, un peu découragé de voir la royauté reprendre racine en France, grâce à la complaisante satisfaction des quincailliers qui se déclaraient contents, parce qu'ils vendaient pas mal de pelles à main et de chaufferettes, M. Barthélemy Saint-Hilaire abandonna la politique et se replongea dans ses études littéraires.

Il publia plusieurs ouvrages savants, traduisit Aristote et, à force de fouilles laborieuses dans les vieux ouvrages de linguistique, il découvrit d'une façon certaine les signes calligraphiques qu'employaient les Huns pour rendre le bruit d'un éternuement.

La révolution de Février le retrouva sur la brèche. Il remplit les fonctions de chef du secrétariat du gouvernement provisoire et n'accepta AUCUNE RÉMUNÉRATION.

Nous nous étions toujours douté que tous ces gueux de républicains étaient des pillards.



Les électeurs de Seine-et-Oise envoyèrent M. Barthélemy Saint-Hilaire à la Constituante. Là, il faut bien le dire, ses votes ne furent pas précisément ceux que l'on était en droit d'attendre de lui.

Le fameux *spectre rouge* qui, à cette époque, était l'un des plus beaux atouts du parti réactionnaire, avait agi sur lui et lui avait inspiré certains votes serre-frein qui jurèrent passablement avec ses antécédents libéraux.

C'est ainsi qu'on le vit se prononcer tour à tour pour la suppression des clubs, pour le cautionnement des journaux, et même — bien qu'il fût libre penseur — pour l'expédition de Rome.



L'histoire contemporaine, d'ailleurs, est fertile en exemples de ce genre.

Nous voyons fréquemment de ces révolutionnaires platoniques qui renversent tout, en théorie, au coin de leur feu et qui, le moment venu d'appliquer leurs principes, n'osent plus porter la main sur ce qu'ils désignaient naguère à la vindicte publique, dans la crainte, disent-ils, d'*être débordés*. (Bon cliché !...)



Le 13 mai, M. Barthélemy Saint-Hilaire fut envoyé à

la législature. Cette fois, voyant la République sérieusement menacée par la majorité réactionnaire, il se rapprocha de la gauche et ses votes furent meilleurs.

Cependant, en mars 1852, il soutint le ministre qui avait suspendu le cours de M. Michelet.

C'est à cette occasion qu'il prétendit que M. Michelet, « au lieu d'un cours d'histoire qu'il était chargé de faire à ses élèves, leur faisait de la politique ».



Un pareil argument dans la bouche d'un homme supérieur comme l'est M. Saint-Hilaire, peut paraître aussi étrange qu'un mot spirituel qui s'échapperait des lèvres de M. de Lorgeril.



Tout le monde sait, en effet, qu'il est presque aussi impossible de ne pas faire de politique en faisant de l'histoire qu'il le serait de ne manger que les jaunes d'œufs dans une omelette.



Le coup d'Etat du 2 décembre 1851 rendit de nouveau M. Barthélemy Saint-Hilaire à ses travaux littéraires.

Louis-Napoléon le dispensa du serment comme professeur; mais il n'accepta même pas le bénéfice de cette exception et abandonna sa chaire.

Il reprit ses études philosophiques et publia de nouveaux ouvrages et, toujours passionné pour la linguistique, il résolut ce redoutable problème cherché vainement par tous les savants : *De quels caractères typographiques se servaient les Sabins pour exprimer le bâillement ?...*

M. Barthélemy Saint-Hilaire s'associa aux travaux de M. de Lesseps pour le percement de l'Isthme de Suez. Tout le monde sait que ce gigantesque travail eut pour double résultat d'éviter aux voyageurs le tour de l'Afrique et d'en jouer un excellent à l'Angleterre, qui vit d'un très mauvais œil son ancien monopole du commerce des Indes acquérir tout à coup dans ses mains, par cet événement, la solidité d'une chandelle des huit tombant dans un pot-au-feu.



En 1869, M. Barthélemy Saint-Hilaire rentra dans la vie politique et fut envoyé au Corps législatif par le département de Seine-et-Oise. Il fit partie de l'opposition et prononça un remarquable discours à propos de la conduite pleine de tolérance du curé de Ville-d'Avray qui avait refusé d'enterrer une jeune protestante dans le cimetière des catholiques.



Il prouva, à cette occasion, en s'armant des propres paroles de Dieu, que la même poussière ayant formé les êtres qui boivent de l'eau de Lourdes pour faire leur salut et ceux qui ne la croient bonne qu'à se laver les mains, il était tout naturel que tous les mortels, indistinctement, eussent le droit de rentrer pêle-mêle dans le limon dont ils étaient sortis sans en avoir été triés.



Après la guerre, M. Saint-Hilaire fut réélu député par son département. Il alla siéger à la gauche et vota pour le retour de l'Assemblée à Paris.

Depuis ce temps, la politique de M. Barthélemy Saint-Hilaire se confondit absolument avec celle de M. Thiers dont il était devenu le secrétaire général et le bras droit; quelques-uns disaient même: le bras gauche; car on s'accordait à lui prêter, sur le président de notre ombre de République, une influence dont il usait de toutes ses forces, dans le sens libéral.



M. Thiers ne passait pas pour être très maniable; cependant, il paraît que M. Saint-Hilaire, qui se tenait sans cesse à ses côtés sur le siège du char de l'Etat, réussit souvent à lui faire imprimer à son omnibus un petit mouvement du bon côté en lui répétant doucement: — Appuyez un peu à gauche, monsieur le président, sans cela nous nous accrochons dans le camion de la fusion!....



En 1873, M. Barthélemy Saint-Hilaire vota le Wallonnat qui nous sert encore aujourd'hui de constitution.... débilitée.

En 1875, il fut nommé sénateur inamovible et devint plus tard ministre des affaires étrangères.



Fait pour ce nouveau poste comme un gâteux pour être magnétiseur, M. Barthélemy Saint-Hilaire, qui eût été un excellent ministre des langues étrangères, trouva le moyen de diminuer et de ridiculiser la France en plusieurs circonstances.

Son attitude dans le débat tunisien et ses mamours à l'Allemagne sont restées légendaires, la première par ses innocentes roueries de diplomate sans malice, les autres par leurs platitudes de vaincu sans dignité.



On a trouvé généralement que pour un homme qui *parle* si bien le français, M. Barthélemy Saint-Hilaire le *pensait* bien mal.



Au physique, M. Barthélemy Saint-Hilaire est un homme de haute taille, au visage doux et honnête. — Ses traits sont plus réguliers que la comptatibilité de M. Haussmann sous l'Empire. — Il est toujours presqu'aussi complètement rasé que le parti bonapartiste.



Nous l'avons dit : c'est un érudit de première force : il connaît toutes les langues, sauf celle dans laquelle écrit Albert Wolff.

Février 1882.

NOTICE COMPLÉMENTAIRE

Dates à remplir

PAR LES COLLECTIONNEURS DU *TROMBINOSCOPE*

M. Barthélemy Saint-Hilaire, rendu à ses chères études, continue à être sénateur et à se croire inamovible. — Le... 18..., il publie un gros livre de 800 pages, contenant les traductions avec commentaires de toutes les devises inscrites sur les timbres-poste de la Grèce, depuis Codrus jusqu'à Xénophon. — Le... 18..., il livre au public anxieux une étude des plus serrées sur la façon dont les littérateurs athéniens employaient le tréma. — Enfin, il meurt le... 19..., du chagrin de n'avoir pu traduire une page du livre de dépenses de notre mère Eve.

ABONNEMENTS

100 BIOGRAPHIES

Paris......... Un an 10 fr
Départements. — 12 fr.

Abonnements sans frais dans tous les bureaux de poste



ABONNEMENTS

100 BIOGRAPHIES

Paris......... Un an 10 fr.
Départements. — 12 fr

Abonnements sans frais dans tous les bureaux de poste

LE TROMBINOSCOPE

Cette nouvelle édition du **Trombinoscope**, qui paraît deux fois par semaine, composera des volumes de 100 biographies chacun, du même format et du même aspect que les autres ouvrages de TOUCHATOUT.

ONT DÉJA PARU

1. Jules Grévy
2. Clémenceau
3. Gambetta
4. République
5. Thiers
6. Zola
7. Rochefort
8. La Canicule
9. Duc d'Aumale
10. Victor Hugo
11. Belle-Mère
12. J. Simon
13. J. Ferry
14. Sénat
15. Pr. Napoléon
16. Don Carlos
17. Napoléon III
18. Ricord
19. Dieu
20. Réserviste
21. Andrieux
22. Got
23. Louise Michel
24. Conservateur
25. Veuillot
26. Crevette
27. Mac Mahon
28. Sarah Bernhardt
29. Cassagnac
30. Judic
31. Concordat
32. Comte de Paris
33. Gommeux
34. Cte de Chambord
35. Bismarck
36. Septennat Ier
37. Henry Maret
38. Cocu
39. La Presse
40. Louis Blanc
41. Bazaine
42. Opérette
43. Naquet
44. Dumaine
45. Emile de Girardin
46. Hyacinthe
47. Guillaume Ier
48. Littré
49. Sarcey
50. Reporter
51. Rouher
52. Gavardie
53. Krauss
54. Célibataire
55. Léopold II
56. Ranc
57. Thérésa
58. Lachaud
59. Blanqui
60. Eugénie de Montijo
61. Radical
62. Croizette
63. Tony Révillon
64. Amnistie
65. Victoria
66. De Montépin

OUVRAGES DE TOUCHATOUT

Histoire de France tintamarresque, un volume de 800 pages. 500 dessins noirs et coloriés, envoi *franco*.......... **12** fr.

SUITE DU PRÉCÉDENT:

Histoire tintamarresque de Napoléon III, un volume de 800 pages, 500 dessins noirs et coloriés, envoi *franco*. **12** fr.

SUITE DES DEUX PRÉCÉDENTS:

La Dégringolade impériale, deuxième partie de l'Histoire tintamarresque de Napoléon III, un volume, 500 dessins noirs et coloriés, envoi *franco*...................... **12** fr.

Grande Mythologie tintamarresque, 600 dessins noirs et coloriés par G. Lafosse et Moloch, un volume de 840 pages *franco*.. **12** fr.

EN PRÉPARATION :

SUITE DES TROIS PRÉCEDENTS:

Le Septennat tintamarresque, un volume de 800 pages, illustré

Mélanges tintamarresques, recueil de fantaisies, un volume de 800 pages, illustré.

Quarantième année **LE TINTAMARRE** Quarantième année

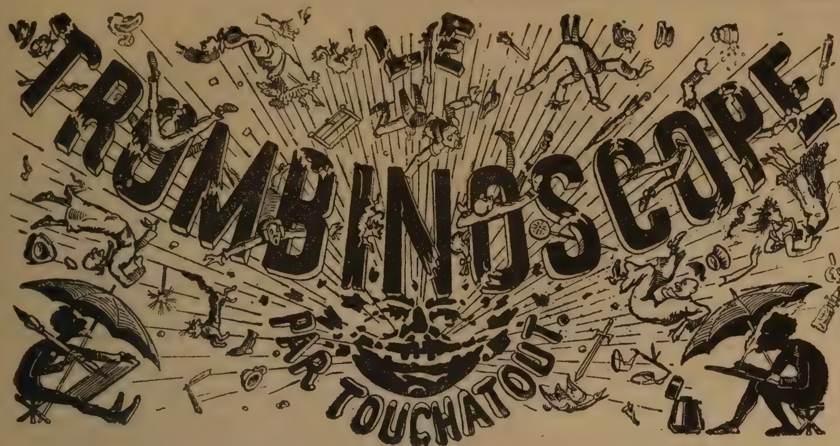
HEBDOMADAIRE, SATIRIQUE ET FINANCIER, PARAIT LE SAMEDI

ABONNEMENTS :

PARIS	DÉPARTEMENTS
1 an 18 fr.; 6 mois 10 fr.; 3 mois 6 fr.	1 an 20 fr.; 6 mois 11 fr.; 3 mois 7 fr.

Pour recevoir franco *par retour du courrier les ouvrages ci-dessus, en envoyer le montant à* **M. LÉON BIENVENU**, *directeur du* **Tintamarre**, *29, rue d'Amsterdam, à Paris*

10 CENTIMES





LE PAYS

de
ses petits noms:

DÉBAGOULARD-FRACASSE

journal politique français, né à Paris le 1er janvier 1849. Il se para d'abord du sous-titre : *Journal de la volonté de la France.*

Dans son programme, le *Pays* déclara qu'il défendrait l'ordre, « non pas cet ordre fondé sur la crainte et la com-» pression, mais l'ordre, le véritable ordre, fruit des » libertés, du respect de la loi, etc., etc... »

Nous n'insistons pas sur cette définition de l'ordre ; nos

lecteurs savent que jamais, avant — et même depuis — l'invention du caoutchouc, on n'a rien vu qui prêtât autant que ce mot.

Pour les uns, l'ordre c'est « l'ordre des choses établi » (cliché fameux). Pour les autres, l'ordre c'est l'indigestion du millionnaire et l'inanition du pauvre, avec la gendarmerie dans le milieu.

Il sera toujours très difficile de s'entendre sur la valeur exacte de ce mot que chacun ajuste à la mesure de son porte-monnaie.

La première enfance du *Pays* fut à peu près honnête. Jusqu'en juillet 1850, époque à laquelle il disparut après avoir changé plusieurs fois de titre, il combattit assez vigoureusement le gouvernement personnel que réclamaient les feuilles réactionnaires.

Pendant les derniers mois de cette première période, il avait été rédigé en chef par M. de la Guéronnière, qui appartenait à cette précieuse catégorie de républicains convaincus dans laquelle l'Empire devait peu de temps après trouver d'abondants sénateurs.

Après le 2 décembre 1852, le *Pays* reparut avec le sous-titre : *Journal de l'Empire*.

C'est de cette époque que date sa véritable existence. Sans perdre une minute, il inaugura cette série brillante d'engueulements et de délations qui lui ont fait depuis une place spéciale dans la presse.

Pour donner une idée des allures chevaleresques de cette feuille, nous consignerons ici qu'elle s'empressa de publier, avant même que les listes de proscription du coup d'Etat ne fussent closes, une série d'articles dans lesquels elle signalait aux policiers de Vélocipède *père* les quelques républicains que le préfet de police pouvait avoir oubliés dans les coins.

Ce fut à ce moment que le *Pays* publia dans ses colonnes cette phrase qui a fait le tour du monde et a contribué à faire envoyer quatre ou cinq mille démocrates de plus dans l'autre : « La faulx ne discute pas avec l'ivraie, elle la

supprime, » phrase que le *Tintamarre* eut l'irrévérence de traduire ainsi : *Le faux ne discute pas avec le vrai, il lui casse la g...*

Pour le *Pays*, l'ivraie, on l'a deviné, était tout ce qui n'avait pas considéré le 2 décembre comme un modèle de loyauté, et ne se prosternait pas devant le chapeau de Polichinelle-Gessler, l'héroïque vainqueur des trois nourrices et du vieux commissionnaire du boulevard Montmartre.

Pendant les premières années de l'ère impériale, les journaux républicains ayant été réduits au silence, le *Pays* se voua à la tâche héroïque de couvrir d'injures les républicains qui n'avaient aucun coin pour se défendre.

Cette campagne glorieuse, dont la cassette *particulière* de l'Empereur faisait les frais, avec autant d'aplomb que si elle n'eût pas été remplie par les impôts *publics*, dura une dizaine d'années.

Pendant dix ans, les républicains, préalablement bâillonnés par ce gouvernement piétrifiant, purent s'entendre traiter tous les matins de *sales mufles*, d'*ignobles voyous* et de *viles charognes*.

Vers 1863, le *Pays* reçut un coup terrible : Vélocipède père — (Couvrez-vous !...) — eut comme une velléité de libéralisme et rendit à la presse quelques pouces des libertés qu'il lui avait enlevées par kilomètres.

Le *Pays* ne se trouva pas à son aise. Habitué à trépigner sans danger sur des gens attachés par les quatre membres, il fut absolument déconcerté en voyant des victimes, à qui l'on avait lâché un tout petit bout de corde, lui rendre enfin quelques bons coups de crocs.

Il retourna bien aux halles renouveler sa provision d'arguments, mais il n'eut pas le dessus ; et, fort vexé, il ne cacha point au gouvernement impérial à quel point il lui semblait inepte d'avoir démuselé les républicains, qui étaient si faciles à étrangler quand ils avaient leur muselière.

Le *Pays* devint alors plus impérialiste que l'empereur,

et se fit le défenseur acharné des sept ou huit porte-monnaie inassouvis, et par conséquent intransigeants, qui ne voulaient à aucun prix que l'Empereur compromît, par de fatales concessions, une situation dont l'avenir leur semblait si plein de gros dividendes.

Les progrès que fit en 1868, 1869 et 1870 l'idée grotesque de l'Empire libéral, mirent au comble la fureur du *Pays*.

Il trouvait ce système absurde, et nous ne serions point éloignés de croire qu'il avait raison. Jamais, en effet, on n'a essayé d'accoupler deux vocables qui semblent mieux faits pour vivre comme chien et chat que les mots : « *Empire* et *libéralisme.*

Le *Pays*, dans ses transports d'indignation, alla jusqu'à accuser les libéraux impériaux de s'être faufilés perfidement dans l'empire pour mieux le tuer.

C'était là une injure bien gratuite, et que les prôneurs de cette politique amphibie ne méritaient pas.

Il eût été, pensons-nous, plus exact de les comparer tout simplement au chien du bon La Fontaine, à ce chien qui, ne pouvant sauver le dîner de son maître, entre en arrangement avec ceux qui le lui ont volé, afin d'en avoir au moins sa part.

La bonne foi nous fait un devoir de reconnaître que le *Pays* se montra toujours d'un bonapartisme des plus pratiques.

Il savait conseiller les mesures vraiment utiles. Ainsi, on le voit, en 1868, à l'occasion des manifestations du cimetière Montmartre, provoquer une émeute sur la répression de laquelle l'Empire chancelant devait beaucoup compter.

Autre preuve de l'esprit très positif et très sérieux du *Pays :* En 1870, lorsqu'il fut question de laisser rentrer en France les princes d'Orléans, il s'éleva avec une véritable éloquence contre cette prodigieuse naïveté, qui est, de temps immémorial, le monopole des républiques au cœur trop sensible.

Le *Pays* vit dans la guerre de Prusse une occasion superbe de conjurer l'effondrement imminent de l'Empire ; aussi cria-t-il : « *A Berlin!...* » de toutes ses forces.

Après le 4 Septembre, le parti bonapartiste ayant été obligé de réduire un peu ses dépenses, le *Pays* suspendit sa publication. Il reparut, en 1872, avec une provision imposante d'adjectifs gras et renforcés à l'usage des républicains. Depuis ce temps, il ne cesse d'accuser Gambetta d'avoir rendu son épée à Sedan et au général Cremer d'avoir livré Metz aux Prussiens.

Un jour, à la suite de quelques bousculades provoquées par les bonapartistes à la gare Saint-Lazare, le *Pays*, tout joyeux, et rajeuni de vingt-deux ans par cette réminiscence d'une époque chérie, trouva bon d'encourager les agents de police à traiter les députés de la gauche comme des pochards troublant la paix publique.

Il leur adressa une chaude proclamation dont le suc était à peu près ceci : *Braves agents!... Courage!... De la poigne!... Du haut de la maison Sallandrouze bombardée quarante promeneurs mitraillés vous contemplent!...*

Le *Pays* fut traduit en cour d'assises à propos de cet article et fut acquitté par le jury.

On lui accorda même des dommages-intérêts d'une façon déguisée en le suspendant pour quinze jours, ce qui fit, assure-t-on, une douceur d'environ 8,500 francs à Chislehurst.

Nous avons omis de dire qu'après la chute de M. Thiers, le 24 mai 1873, le *Pays* avait fait alliance avec les légitimistes ; mais que peu après, ayant cru remarquer que ceux-ci ne travaillaient pas avec tout le zèle désirable à la restauration de l'empire, il avait rompu durement avec eux en les traitant de *parjures*. Ce mot-ci dans cette bouche-là fut d'un comique si irrésistible, que pendant seize jours les recettes de tous les théâtres amusants baissèrent de 1,900 francs.

Pendant le premier septennat de M. de Mac Mahon, la contenance du *Pays* ne fut pas moins gaie.

Tant qu'il put espérer que le Guibollard des temps modernes mettrait un beau matin la République dans sa poche et les républicains au bagne, à la suite d'un rebombardement en règle de la maison Sallandrouze, le *Pays* n'eut pas assez d'encouragements et d'épithètes soyeuses pour le maréchal.

Mais lorsque celui-ci, ou trop dégoûté pour faire une pareille besogne, ou trop peu sûr de la mener à bien, prit le parti de lâcher pied et de se retirer honorablement d'un poste pour lequel il n'était pas fait, le *Pays* ne trouva pas assez de gros mots pour le vilipender.

« Loyale épée », « brave soldat », « magnifique guerrier », tout cela fut mis au rancart et remplacé par les qualificatifs moins tendres de « sale lâcheur », de « triste jocrisse » et de « vieille baderne ».

Le maréchal de Mac Mahon, que nous n'aimons ni n'admirons outre mesure, eut du moins la chance — dont l'histoire lui tiendra compte — de descendre du pouvoir au son de cette musique badingueusarde, qui peut le relever à bien des yeux.

De même qu'il est des aubades déshonorantes pour ceux qu'elles fêtent, il est des charivaris et des anathèmes que les hommes probes qui en sont l'objet peuvent se faire monter en brochette pour se faire sûrement saluer par les honnêtes gens.

La mort du jeune prince impérial (juin 1879) vint porter un coup fatal au *Pays*.

Très mal avec Plonplon, qui devenait le chef de la dynastie napoléonienne, ce journal fut absolument décalé et perdit contenance.

Revenir au prince Napoléon, qu'il avait tant turlupiné, était honteux.

Le *Pays* n'hésita pas : il y revint.

Ou, du moins, tenta d'y revenir par quelques avances timides et discrètes, que le prince ne fit seulement pas semblant d'entendre.

Alors le *Pays* trouva un biais.

La montagne ne venant pas à lui, il alla... au fils de la montagne.

De là l'invention du prince Victor, fils aîné du prince fertilisateur de la Crimée, que le *Pays* reconnut solennellement — par-dessus la tête de son père — comme héritier du trône des Napoléon.

L'affaire en est là.

Et pour un bout de temps, espérons-le, malgré les opportunistes, qui font assurément tout ce qu'ils peuvent pour tenir la place chaude à un troisième empire.

Au physique, Débagoulard-Fracasse PAYS est un assez repoussant personnage, au teint et à la canne plombés.

Il tire plus souvent l'épée qu'à 15,000.

Il est dirigé actuellement par M. Paul de Cassagnac (voir le *Trombinoscope* n° 29).

Débagoulard vise surtout au terrifiant, mais il n'atteint guère qu'au grotesque ; c'est ce qui le désespère.

Enormément moins répandu en France que le sang des républicains en décembre 1851, il fait sourire de sa piteuse personne jusqu'aux gens qu'il croit défendre.

Propagateur d'une espèce de polémique tout à fait *spécihalle*, il aurait peut-être quelque succès s'il donnait de la marée en prime ; mais sans cet attrait, il en est réduit aux innombrables marques de sympathie viagère des 128 gendarmes retraités qui lui servent de clientèle.

Février 1882.

NOTICE COMPLÉMENTAIRE

Dates à remplir

PAR LES COLLECTIONNEURS DU *TROMBINOSCOPE*

Débagoulard continue à traiter d' « *ivrognes* » les députés et les journalistes qui se refusent à convenir que la France, en perdant dix milliards et deux provinces à chaque restauration impériale, finirait par se rattraper sur la quantité. Et enfin, il meurt le... 19..., après avoir lutté héroïquement contre l'écœurement toujours croissant de la France et avoir fait paraître son dernier numéro avec le produit de l'engagement au Mont-de-Piété de la rose d'or envoyée naguère par le pape à S. M. l'impératrice Eugénie.





BROGLIE

JACQUES VICTOR - ALBERT

(DUC DE)

homme politique français, né le 13 juin 1821 ou 1823.

Il appartient à une famille italienne, les *Broglia,* qui vint se fixer en France, au dix-septième siècle, et fournit à notre pays trois maréchaux.

Les *Broglia* francisèrent alors leur nom; ils en firent: Broglie, et de nos jours, quelques poseurs affectent de dire: *Broïl*, pour se donner un air capable.

Nous ne faisons de querelle à personne; chacun est libre.

De Broglie se prononce en français; il se prononce aussi en savoyard; il n'y a qu'en politique qu'il ne se prononce pas toujours aussi clairement qu'on le désirerait.



M. Albert de Broglie est le fils du ministre de Louis-Philippe. Ce ministre était un des plus fervents apôtres de la célèbre école doctrinaire, qui reconnaissait, EN PRINCIPE, toutes les libertés, mais les enfermait à double tour dans le bas de l'armoire, sous prétexte que le peuple pourrait se faire du mal avec.

A très peu de chose près, M. Albert de Broglie a hérité de son père de cette touchante sollicitude qui nous rappelle celle du maître de pension reconnaissant « *en principe* » que ses élèves ont le droit d'avoir faim, et mettant le pain sous clef pour qu'ils ne puissent pas se donner d'indigestion.



Tout jeune, il obtint des succès universitaires et ne tarda pas à s'occuper de matières politiques et littéraires. Il débuta dans la *Revue des Deux-Mondes*, où ses articles furent très appréciés... par les chirurgiens de l'hôpital Beaujon, qui réussissaient, à l'aide de cette léthargittérature, les opérations les plus douloureuses.



De 1848 à 1851, M. de Broglie ne joua aucun rôle marqué; monarchiste constitutionnel, il détestait à peu près au même degré la République et l'Empire.

Aussi se tint-il également à l'écart et ne se mêla-t-il pas à la politique active sous le règne de VÉLOCIPÈDE père. — (Couvrez-vous !). Il concentra toutes ses immenses facultés sur les questions religieuses, publia sur ce sujet divers

ouvrages excessivement ennuyeux, mais tous empreints d'un cléricalisme ardent, mitigé de tolérance timide.

Il s'était lié avec Lacordaire, Montalembert et de Falloux, et, à eux quatre, ils avaient la prétention de représenter le parti carpe-et-lapin du catholicisme libéral, cette fraction de naïfs qui tente la tâche impossible et ridicule d'amener le pape à convenir que même un pontife n'est pas assez infaillible pour être sûr de retenir un pet en dormant.

En même temps que M. de Broglie livrait combat à la mère Angot de l'*Univers*, qui avait porté la discussion des questions religieuses sur le carré au poisson, il sapait le gouvernement de Napoléon III, mais avec une excessive prudence.



Le 20 février 1862, il fut élu à l'Académie, en remplacement de Lacordaire et à la grande stupéfaction du public, qui ne comprit pas pourquoi on lui avait donné la préférence sur le joueur d'accordéon du pont des Arts.

Lorsqu'en décembre 1869, Pie IX appela les évêques à Rome pour proclamer son infaillibilité, M. de Broglie lança un manifeste contre l'opportunité de proclamer ce dogme; mais il n'en empocha pas moins sa part de la réponse que fit le pape à cette protestation, réponse dans laquelle il était dit:

» Il y a en France un mal plus redoutable que la révo-
» lution et que la Commune: c'est le libéralisme catho-
» lique. »



En 1869, M. de Broglie s'était porté comme candidat de l'opposition libérale dans l'Eure et avait échoué. Il s'en était consolé quelques mois après en prenant le titre de duc à la mort de son père.

Le 8 février 1871, il fut élu à l'Assemblée nationale par

ce même département ; et presque immédiatement nommé, par M. Thiers, ambassadeur à Londres. Ces fonctions ne l'empêchèrent pas de venir souvent à Versailles prendre part aux travaux de l'Assemblée.



Nous devons même enregistrer à son honneur que lors de la discussion de la loi sur les délits de presse, il réclama énergiquement le jury pour les écrivains et combattit M. Guiraud qui demandait que les journalistes fussent jugés par la correctionnelle pour avoir soutenu leurs opinions, tout comme si ces opinions eussent été des filles de barrière.



Il vota pour l'abrogation des lois d'exil, contre le retour de l'Assemblée à Paris, et aussi pour que les princes d'Orléans vinssent siéger à la Chambre; nous retrouvons notre Broglie !...

Bien qu'ambassadeur de la République, il ne négligea aucune occasion de manifester ses préférences pour la monarchie, et on le vit même quitter son poste pour venir à Versailles voter contre le gouvernement dont il était le commis-voyageur.



Cette anomalie souleva d'assez raides récriminations dans la presse républicaine, qui ne pouvait pas mettre dans son sac que M. Thiers allât justement choisir pour représenter la République — et aux frais de celle-ci — des gens qui la débinaient de père en fils depuis quatre-vingt-quinze ans.

Satisfaction fut donnée à l'opinion publique, le 26 avril 1872, par la démission de M. de Broglie comme ambassadeur.

Rendu tout entier à son mandat de député, M. de Broglie devint un des chefs les plus influents du parti orléaniste et se mit à tailler, avec une activité surprenante, les bâtons que lui et ses collègues destinaient aux roues de la carriole de M. Thiers.

Le zèle et l'acharnement qu'il apportait dans ce travail éminemment patriotique, attirèrent sur lui l'attention de ses collègues, qui le nommèrent membre de la célèbre commission des Trente chargée de récompenser M. Thiers de tout le mal qu'il s'était donné pour la France, en lui votant un bâillon d'honneur.



Le 9 février 1873, cette même commission des Trente le nommait son rapporteur, et ce fut lui qui, quelques jours après, eut l'honneur de venir donner connaissance à l'Assemblée de ce fameux rapport à double compartiment où chaque parti pouvait puiser selon les besoins de son cœur : les républicains, l'assurance que les monarchistes étaient roulés, et les monarchistes, la certitude que les républicains l'étaient aussi.



Certes, une œuvre pareille ne peut être celle du premier venu, et il faut admirer le talent d'un homme assez habile pour tourner pendant cinq quarts d'heure une enfilade de phrases qui toutes signifient, selon la volonté des intéressés : *Mon cœur à toi !...* ou : *tu t'en ferais mourir !...*



Après avoir réussi à renverser M. Thiers — ce qui n'était peut-être pas le comble de la malfaisance — M. de Broglie fit mettre à sa place le maréchal de Mac Mahon — ce qui était assurément le comble du grotesque.

A l'ombre de cette souche, M. de Broglie put aisément tripoter dans les destinées de la France.

Il en profita pour faire voter le septennat afin de donner aux partis monarchiques le temps de préparer leur plan de restauration.



Renversé à son tour, cet homme d'Etat surfait, qui avait eu son heure, en fut réduit à se faire élire sénateur 3-6-9 par le département du même nom (chef-lieu Evreux).

Il n'en continua pas moins à pétrir d'une façon occulte le Guibollard des temps modernes et à lui faire faire tant de bêtises, que celui-ci, acculé à une soumission honteuse ou à un coup d'Etat, fut obligé, après avoir accompli l'une, de s'en aller comme un péteux, n'ayant pas eu la gredinerie — ou la possibilité — de tenter l'autre.



Depuis ce temps, M. de Broglie partagea son temps entre les intrigues d'une politique douteuse et l'administration d'une Société financière dont la moralité ne laisse plus aucun doute.



Il fit partie du conseil de cette fameuse *Union* — pas celle qui fait la force — celle qui faisait le porte-monnaie.

L'affaire doit — dit-on — se dénouer en police correctionnelle. Nous lui souhaitons d'en sortir aussi nettoyé que ses actionnaires.



Au physique, M. de Broglie est... un diplomate. Au premier abord, cette description peut ne pas paraître suffisante. Elle l'est pourtant. Les diplomates sont comme

les sapeurs ; qui en a vu un les a vus tous. — Il n'est pas encore bien prouvé, en dépit de ses nombreux travaux littéraires et son titre d'académicien, que M. de Broglie soit un aigle. Et si l'on faisait deux parts de ses succès, la part qu'il doit à sa fortune et celle qu'il doit à son mérite, le côté de la balance où l'on mettrait la dernière n'attraperait peut-être pas d'entorse.

Mielleux, perfide, dissimulé, pâteux, content de lui, pédant, il ne lui manquait que de manquer de millions pour faire un régisseur d'immeubles ou un receveur de rentes de quinzième ordre.

Pour les gens aux yeux desquels l'emphase est de l'esprit, la fausse gravité du sérieux, la cravate blanche de la science et l'art de saluer du talent, M. de Broglie est un homme d'élite.

Mais l'opinion la plus répandue et que nous partageons, c'est que M. de Broglie a toujours penché vers le métier de diplomate parce que la diplomatie est l'art de dissimuler ce que l'on pense et qu'il se sera dit que cela ne lui donnerait pas beaucoup de peine.

Février 1882.

NOTICE COMPLÉMENTAIRE

Dates à remplir

PAR LES COLLECTIONNEURS DU *TROMBINOSCOPE*

M. de Broglie se représente à ses électeurs le... 18... — Sa profession est tellement... *diplomatique* que ses électeurs n'y comprenant rien, votent pour le candidat républicain. — Il rentre dans la vie privée et publie le... 18... un manuel du *parfait diplomate* où il indique, entre autres procédés... diplomatiques, la façon de pincer le nez pour dissimuler ses impressions, onze manières d'éternuer en société sans que personne s'en aperçoive. — Plus, un choix de 250 adverbes tous plus dubitatifs les uns que les autres, et destinés à remplacer, dans la conversation, les mots qui sont trop clairs. — Enfin, il meurt le... 19... du chagrin de s'être laissé aller à répondre carrément : OUI à sa bonne qui lui demandait s'il mettrait son pantalon jaune.

ABONNEMENTS

100 BIOGRAPHIES

Paris.......... Un an **10** fr.
Départements. — **12** fr.

Abonnements sans frais dans tous les bureaux de poste



ABONNEMENTS

100 BIOGRAPHIES

Paris......... Un an **10** fr
Départements. — **12** fr.

Abonnements sans frais dans tous les bureaux de poste

LE TROMBINOSCOPE

Cette nouvelle édition du **Trombinoscope**, qui paraît deux fois par semaine, composera des volumes de 100 biographies chacun, du même format et du même aspect que les autres ouvrages de TOUCHATOUT.

ONT DÉJA PARU

1. Jules Grévy	18. Ricord	35. Bismarck	52. Gavardie
2. Clémenceau	19. Dieu	36. Septennat Ier	53. Krauss
3. Gambetta	20. Réserviste	37. Henry Maret	54. Célibataire
4. République	21. Andrieux	38. Cocu	55. Léopold II
5. Thiers	22. Got	39. La Presse	56. Ranc
6. Zola	23. Louise Michel	40. Louis Blanc	57. Thérésa
7. Rochefort	24. Conservateur	41. Bazaine	58. Lachaud
8. La Canicule	25. Veuillot	42. Opérette	59. Blanqui
9. duc d'Aumale	26. Crevette	43. Naquet	60. Eugénie de Montijo
10. Victor Hugo	27. Mac Mahon	44. Dumaine	61. Radical
11. Belle-Mère	28. Sarah Bernhardt	45 Emile de Girardin	62. Croizette
12. J. Simon	29. Cassagnac	46. Hyacinthe	63. Tony Révillon
13. J. Ferry	30. Judic	47. Guillaume Ier	64. Amnistie
14. Sénat	31. Concordat	48. Littré	65. Victoria
15. Pr. Napoléon	32. Comte de Paris	49. Sarcey	66. De Montépin
16. Don Carlos	33. Gommeux	50. Reporter	67. Barthélemy-St-Hilaire
17. Napoléon III	34. Cte de Chambord	51. Rouher	68. « Le Pays »

OUVRAGES DE TOUCHATOUT

Histoire de France tintamarresque, un volume de 800 pages, 500 dessins noirs et coloriés, envoi *franco*.......... **12** fr.

SUITE DU PRÉCÉDENT :

Histoire tintamarresque de Napoléon III, un volume de 800 pages, 500 dessins noirs et coloriés, envoi *franco*. **12** fr.

SUITE DES DEUX PRÉCÉDENTS :

La Dégringolade impériale, deuxième partie de L'HISTOIRE TINTAMARRESQUE DE NAPOLÉON III, un volume, 500 dessins noirs et coloriés, envoi *franco*........................... **12** fr.

Grande Mythologie tintamarresque, 600 dessins noirs et coloriés par G. Lafosse et Moloch, un volume de 840 pages *franco*... **12** fr.

EN PRÉPARATION :

SUITE DES TROIS PRÉCÉDENTS

Le Septennat tintamarresque, un volume de 800 pages, illustré.
Mélanges tintamarresques, recueil de fantaisies, un volume de 800 pages, illustré.

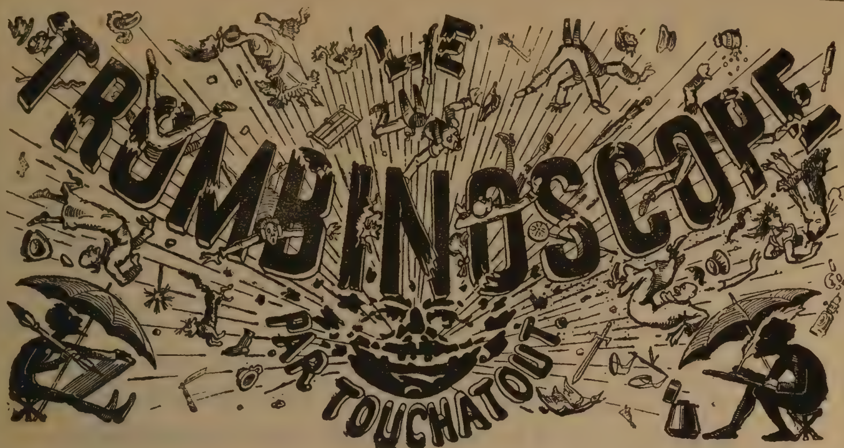
Quarantième année **LE TINTAMARRE** Quarantième année

HEBDOMADAIRE, SATIRIQUE ET FINANCIER, PARAIT LE SAMEDI

ABONNEMENTS :

PARIS	DÉPARTEMENTS
1 an 18 fr.; 6 mois 10 fr.; 3 mois 6 fr.	1 an 20 fr.; 6 mois 11 fr.; 3 mois 7 fr.

Pour recevoir franco *par retour du courrier les ouvrages ci-dessus, en envoyer le montant à* **M. LÉON BIENVENU**, *directeur du* **Tintamarre**, *29, rue d'Amsterdam, à Paris*





FARRE

JEAN-JOSEPH-FRÉDÉRIC-ALBERT

général français, né à Valence le 5 mai 1816.

Tout jeune, il manifesta un penchant violent pour l'état militaire.

On l'avait mis en nourrice. Il refusa de prendre la mamelle.

Il fallut, pour l'y décider, lui dire que c'était un mamelon.

Après avoir fait ses études à Grenoble et à l'Ecole polytechnique, il entra dans le génie, qui ne lui rendit pas la

pareille, si l'on en croit certains biographes plus pénétrés de la bravoure du général que de ses talents.



En 1839, M. Farre fut nommé lieutenant au 2e régiment; puis employé aux fortifications de Paris.

Il dirigea les travaux du fort de Nogent.

On raconte, à ce propos — mais c'est là sans doute une médisance — que, préludant à une prétendue circulaire par laquelle il aurait, plus tard, enjoint à ses soldats de ne pas oublier d'emporter leur « *trajectoire* » en allant à la cible, il donnait déjà aux ouvriers placés sous sa direction, l'ordre de resserrer leur niveau d'eau à plat pendant la nuit, afin de ne pas les retrouver faussés le lendemain matin.

En 1847, M. Farre fut envoyé à Lyon, où il travailla à l'achèvement des fortifications.

Là encore, on assure qu'il remplit ses fonctions avec un zèle remarquable, et que, grâce à sa prévoyance active et à sa surveillance de tous les instants, pas une « *perpendiculaire* » ne s'égara pendant tout le cours des travaux.



En 1853, il fut désigné pour l'Algérie.

Après une étude approfondie des ouvrages défensifs d'Oran, il termina les fortifications d'Alger, veillant sans cesse au bon entretien des « *tangentes* », s'inquiétant tous les matins si les « *échelles de proportion* » étaient en bon état et tenant la main à ce que chaque chef d'équipe ait des « *cosécantes* » de rechange en quantité suffisante pour parer à toute éventualité.

En 1856, M. Farre suivit les expéditions de la Grande-Kabylie, où il se distingua, comme soldat cette fois, par son intrépidité.

Après cette campagne, il fut nommé chevalier de la Légion d'honneur.

M. Farre, en 1864 puis en 1867, fut envoyé comme directeur du génie au Havre et à Toulon.

Toujours soucieux du bon entretien de nos fortifications, il mit tous ses soins à ce qu'elles fussent toujours en bon état.



On raconte qu'à Toulon, alors qu'il présidait à la construction d'un petit fortin, ayant demandé à un de ses officiers ce que c'était qu'un remblai à peine commencé, l'officier lui répondit :

— Mon colonel !... c'est un ouvrage avancé.

— Avancé !... reprit M. Farre sévèrement, vous garderez les arrêts pendant quarante-huit heures, pour vous être permis d'appeler ouvrage avancé un ouvrage qui est, au contraire, très en retard.



M. Farre fut ensuite successivement directeur du génie à Arras et à Lille.

Ce fut à ce dernier poste que le trouvèrent les événements de 1870.

Les différents traits de génie que nous avons racontés plus haut étaient parvenus aux oreilles du gouvernement de la Défense nationale.

On avait assez des de Failly, qui égaraient leur artillerie dans tous les coins ; le besoin se faisait sentir de confier notre armée à des hommes sérieux qui, comme M. Farre, étaient réputés pour ranger avec un soin minutieux les « *trajectoires* ».



M. Farre fut promu général de brigade et placé auprès du général Bourbaki en qualité de chef d'état-major.

Du jour où il entra en fonctions, l'organisation de ce corps d'armée marcha comme par enchantement.

Les magasins furent approvisionnés.

Les ateliers construits.

Les hôpitaux réorganisés.

Les équipements complétés.



Avec lui, ce ne fut plus comme avec les Lebœuf et sous-Lebœuf de l'empire.

Plus de canons sans boulets.

Plus de boulets sans canons.

Plus de wagons complets d'éperons envoyés aux régiments d'infanterie.

Plus d'expéditions de souliers aux corps qui attendaient du pain de munition.

Plus d'envois de sabres-baïonnettes à ceux qui manquaient de chaussures.



M. Farre organisait tout, surveillait tout, dirigeait tout avec son zèle, son courage et son esprit habituels.

Ce fut lui, assure-t-on, qui enjoignit aux maîtres tailleurs de tous les régiments placés sous ses ordres de réserver ce qu'ils avaient en tissus de plus fort, de plus solide et de plus résistant, pour le cas où l'on serait obligé de doubler les étapes.



On comprend qu'avec un homme de cette trempe, le corps d'armée confié à ses soins ne devait pas tarder à se trouver sur un pied convenable.

Effectivement, dès le 15 novembre, trois brigades étaient entièrement prêtes.

Grâce au général Farre, il ne manquait ni un bouton de guêtre à l'infanterie ni une « *parabole* » à l'artillerie.

Resté seul commandant en chef, par suite du départ du général Bourbaki, appelé à Tours, M. Farre livra à l'ennemi, le 27 novembre, le premier combat d'Amiens, qui fut des plus glorieux.

Jusqu'à la conclusion de la paix, le général Farre eut plusieurs occasions heureuses de se signaler.

Il le fit avec un courage et un patriotisme exemplaires.



Mais M. Farre — outre son penchant peut-être un peu exagéré à confondre avec une vertu militaire la « *patience* » dont se servent les fantassins pour nettoyer leurs boutons — avait un gros défaut aux yeux des hommes qui furent chargés, la paix faite, de réorganiser notre armée républicaine sur des bases... monarchiques.

Il était fortement entaché de libéralisme.

Aussi, la commission de revision des grades s'empressa-t-elle de ne pas ratifier sa nomination au grade de général de division qui lui avait été donné à titre définitif par le gouvernement de la Défense nationale.

Il fallait bien garder un peu de place pour caser dans l'armée de la République les fils, petits-fils et neveux d'Orléans !...



M. Farre resta en disponibilité jusqu'en 1872.

A cette époque, il fut nommé directeur du génie en Algérie.

Et, en 1875, son grade lui ayant été définitivement rendu, en attendant sans doute qu'on puisse le lui retirer pour le donner au duc de Chartres, M. Farre fut de nouveau appelé au comité des fortifications, avec mission spéciale d'inspecter les travaux de défense des côtes.



Dans ces nouvelles fonctions, il apporta, comme toujours, un zèle et une probité qui sont devenus légendaires.

Il paraît même qu'il avait quelque répugnance à s'occuper des phares, dans la crainte, disait-il, qu'on ne l'accusât d'user de son influence au profit des membres de sa famille.



Après avoir été placé à la tête du gouvernement de Lyon, le général Farre fut nommé, le 28 décembre 1879, ministre de la guerre.

Ici s'arrête notre tâche. Comme soldat, le général Farre n'est contesté par personne; comme ministre, c'est une autre paire de... trajectoires.

Nous ne sommes pas assez compétents pour savoir ce qu'il aurait pu faire de notre armée.

Mais tout le monde l'est assez pour constater, d'après les événements de Tunisie, qu'il n'en a rien fait de bon.

Son impuissance vient-elle de lui-même ?

Ou bien a-t-elle pour explication un état de choses général, un entourage gangrené par l'Empire et instinctivement rebelle à toute réforme militaire qui pourrait profiter à la République ?

Nous admettrons volontiers cette dernière hypothèse, la plus avantageuse pour la renommée du général Farre, aujourd'hui rentré dans les rangs d'une armée qu'il n'a su — ou qu'il n'a pu — ni réorganiser, ni reconstituer.



A différentes reprises, le général Farre a affirmé énergiquement son dévouement à la cause républicaine.

Ses confrères dans le même cas ne se remuent pas à la pelle.

Rangeons donc le général Farre au nombre des bons citoyens qui peuvent être utiles à la République, à la con-

dition que celle-ci ne leur demande que ce qu'ils savent faire.



Au physique, le général est un homme de petite taille, mais vigoureux et remuant.

Sa physionomie est nette et loyale. Pas le moindre rayon de 18 brumaire dans l'œil, comme disait Paul de Cassagnac à propos du maréchal de Mac Mahon.



Nous ne savons pas si vraiment le Guibollard des temps modernes avait du 18 brumaire dans l'œil, nous n'y avons jamais vu qu'un rayon de gâtisme.

Mais ce qu'il y a de certain, c'est que la physionomie franche du général Farre nous ferait plutôt l'effet d'être illuminée d'un de ces rayons qui, loin de faire épanouir les 18 brumaire, les 2 décembre, les 16 mai et les........ (date à remplir selon l'occasion) les font simplement fondre. Ainsi soit-il !

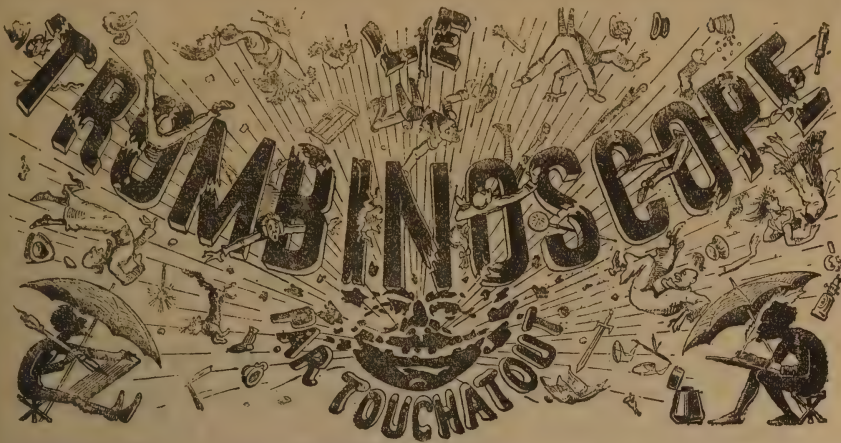
Février 1882.

NOTICE COMPLÉMENTAIRE

Dates à remplir

PAR LES COLLECTIONNEURS DU *TROMBINOSCOPE*

Le général Farre continue à servir bravement son pays et pousse le patriotisme jusqu'à prescrire le... 18..., à tous les officiers placés sous ses ordres, de nourrir leurs soldats assez abondamment pour que ceux-ci n'aient pas envie de manger la consigne. — Enfin, il meurt le... 19... au moment où il allait apporter une réforme suprême à l'organisation de la cavalerie en prescrivant pour chaque escadron un grand dévidoir de sûreté pour les chevaux de file.





HUGUES

Clovis

poète et député français, né à Ménerbes (Vaucluse), le 3 novembre 1851.

Quoiqu'il n'eût que vingt-neuf jours quand éclata le 2 décembre, le coup d'Etat lui inspira son premier alexandrin :

« Nounou !... caca popot !... sur la gueule à Badingue !... »

Un pareil sentiment de la césure à un âge où les enfants ne font généralement que des vers sans rythme,

promettait un grand poète. De plus, l'idée généreuse contenue dans ce vers presque cornélien, indiquait que le jeune Clovis non seulement alignerait harmonieusement des rimes — ce qui n'est pas grand'chose — mais qu'il mettrait dedans des idées vigoureuses — ce qui est tout.

L'enfant grandit, donnant chaque jour de nouvelles marques de sa vive intelligence.

Aussi sa famille fut-elle fort étonnée de voir tout à coup se développer en lui une toquade accentuée pour les sentiments religieux.

A treize ans, il voulut absolument entrer au séminaire.

La surprise des parents de Clovis nous surprend.

Il arrivait à cet enfant, doué d'une imagination ardente, ce qu'il arrive fatalement à tous les enfants dans le même cas, c'est-à-dire une surexcitation nerveuse qui les pousse irrésistiblement vers la chose qui, autour d'eux, leur semble la moins banale et la moins prosaïque.



Or, MM. les prêtres possédant, entre autres talents, celui d'encadrer leurs représentations dans une mise en scène très soignée, rien d'étonnant à ce que ces décors et ces trucs aient une influence sur les êtres encore faibles, et que la malléabilité de leurs jeunes cerveaux à peine formés facilite aux charlatans de l'église le moyen d'y creuser une empreinte souvent ineffaçable.

A l'âge de transition où l'enfant se forme, il est naturellement enclin à se jeter corps et âme dans ce qui incarne pour lui le sacrifice, le dévouement et l'héroïsme.

La première forme sous laquelle se présente à ses yeux cet idéal de vertus, a toutes les chances de le gagner à jamais.

Si cette forme est la vraie, c'est-à-dire l'amour de l'humanité, celui de l'indépendance et de la vérité, l'enfant est conquis à une belle chose. Il devient un homme.

Si elle est fausse, c'est-à-dire si elle n'est que la foi aveugle dans une sottise, la soumission à quelques lois incongrues que les hommes appellent divines, bien qu'ils les aient fabriquées eux-mêmes, l'enfant est à jamais perdu pour la cause de la liberté et de l'émancipation. Il devient et restera un triste crétin.

C'est ce qui arrive à quatre-vingt-dix sur cent d'entre nous, qui ne parviennent jamais de leur vie à secouer ce joug misérable sous lequel on a plié leur intelligence naissante.

Sur les dix autres, cinq ne s'émancipent qu'au tiers et à la longue, au prix d'efforts immenses; quatre autres parviennent à se dégager à demi.

Un seul — et c'est beaucoup dire — un seul sur cent, sur dix mille peut-être, réussit à rejeter complètement de son esprit, sans cesse assiégé par l'erreur qu'on y a incrustée dans son jeune âge, ces mille imbécillités multipliées par le carré de mille générations, et sous lesquelles son enfance a été enfouie.

Notre maître à tous, le grand poète de *Religion et religions*, nous le disait un jour, et cette parole, qui vaut bien quelques-unes de celles de l'Évangile, est restée profondément gravée sur le phonographe qu'abrite la boîte osseuse de notre crâne :

« *Rien au monde de plus difficile à conquérir qu'une* » *vérité sur soi-même.* »

En effet, penser un matin que ce qu'on pensait la veille au soir depuis quarante ans n'avait pas le sens commun, est un travail qui n'est pas à la portée de tout le monde.



Et voilà pourquoi les parents de Clovis Hugues n'avaient guère le droit de s'étonner de ce que leur fils — tout intelligent qu'il fût — voulût prendre la soutane, s'ils avaient imprudemment laissé rôder autour de lui quelques porteurs de ce vêtement d'une coupe interlope.

Placé au séminaire de Sainte-Garde, Clovis Hugues fit toutes ses classes en très peu de temps.

L'affaire de Mentana lui fournit la première et précieuse occasion de s'apercevoir de son erreur, en prenant pour un temple saint l'Eglise, qui n'était qu'une vulgaire boutique.

Quelques mots de dégoût qui lui jaillirent du cœur en apprenant que le sang des hommes coulait pour conserver au pape une liste civile dont Jésus-Christ n'avait jamais parlé, lui valurent une forte réprimande et une disgrâce.

Il s'évada de Sainte-Garde et se mit à travailler à n'importe quoi pour gagner sa vie.



La guérison marcha bon train.

A seize ans, il lut Victor Hugo qui l'éblouit.

A dix-sept ans, il devint journaliste républicain.

Et à dix-huit, toute trace de son court accès de fièvre calotide avait disparu.

Alors, délivré de toute entrave, son talent prit un essor prodigieux.

Poète, penseur et ardent, il se fit rapidement à Marseille une place au premier rang des défenseurs de la République.

Doué d'une grande facilité de parole et d'une chaleur communicative énorme, il se fit remarquer dans les réunions publiques, fut un des premiers qui à Marseille proclamèrent la déchéance de Vélocipède père — (couvrez-vous!) — et fonda en trois mois plus de journaux républicains qu'un évêque n'en eût pu... maudire et que l'état de siège n'en pouvait supprimer.

En 1871, il fut condamné par le conseil de guerre, pour délit de presse, à trois ans de prison et à six mille francs d'amende.

Il fit ses trois années de prison, plus une année pour les six mille francs d'amende qu'il n'avait pas, plus quinze

jours pour avoir, à l'audience, traité les hommes de Versailles, de « *bandits* ».

Lorsque Clovis Hugues sortit de prison, il avait vingt-cinq ans.

Il avait constamment refusé de demander sa grâce. Les opportunistes appellent cela, en riant, de la *jocrisserie*; mais au fond, ils ne sont pas gais et n'aiment guère le voisinage de ces *jocrisses*-là, car ils savent bien que vient toujours un moment où le teint blême des *imbéciles* qui ont souffert pour une bonne cause, fait paraître bien laides les efflorescences rubicondes des roublards qui ont bien vécu d'une mauvaise.

De retour, Clovis Hugues, dont le talent et l'autorité avaient grandi, dirigea à Marseille plusieurs feuilles républicaines dans lesquelles il publia des satires remarquables par leur forme et leur vigueur.

Avant qu'il ne vînt à Paris, sa réputation y était faite et sa place l'attendait.

Un duel retentissant avait contribué à attirer l'attention sur le jeune poète socialiste.

S'étant marié civilement —(on voit que la cure avait été complète) — Clovis Hugues avait dû relever des injures adressées par un journal, aux femmes qui croient inutile de promettre de ne pas violer leur foi, à des hommes qui violent des enfants de douze ans.

Le combat fut fatal à l'adversaire de Clovis Hugues.

Clovis Hugues fut acquitté par le jury, c'était bien.

Et — ce qui était mieux — par Victor Hugo, qui lui écrivit, à propos de ce triste incident, une lettre admirable.

Après avoir collaboré à plusieurs journaux socialistes de Paris, Clovis Hugues a été élu député aux dernières élections par la 2e circonscription de Marseille.

On attend beaucoup de lui.

Il est entré à la Chambre en même temps que Henry

Maret, Tony Révillon et autres irréconciliables modernes qui, il faut bien l'espérer, ne nous recommenceront pas la piteuse comédie des irréconciliables de 1869, si parfaitement réconciliés depuis avec l'assiette au beurre.

Au physique, Clovis Hugues est un homme de petite taille. Un des premiers de nos jeunes, il serait moins bien dans les jeunes premiers.

A part l'œil qui est beau et vif, le reste est assez... bizarre. Signe particulier : Clovis Hugues, dont les traits sont... inquiétants, l'aspect presque antipathique, la taille étriquée, la voix mauvaise et charriant comme des menaces terribles, devient superbe et immense en déclamateur.

Lorsqu'il dit une de ces poésies ardentes, vigoureuses et par-dessus tout humaines, le geste devient foudroyant, le nain devient géant, l'organe, d'abord rocailleux, devient pur et strident; la bouche, peut-être un peu sèche au repos, roule des accents de colère généreuse et saine ; le sarcasme éclate puissant et terrible, l'ironie amère tombe de haut dédaigneuse et irrésistible.

Un des chefs-d'œuvre de Clovis Hugues est, pour nous, son poème : le *Droit au bonheur*.

Dans cette pièce remarquable, le poète du peuple réclame pour le travailleur, non plus *du travail et du pain*, cri imbécile et irritant qui donne depuis trente ans à nos revendications sociales l'aspect d'une révolte de mendiants.

Clovis Hugues, dans le *Droit au bonheur*, revendique pour le travailleur, non plus l'os, mais le gigot tout entier, non plus les miettes, mais le festin, non plus le fond des verres, mais les coupes débordantes.

Il veut le bonheur aussi pour qui fait le bonheur des autres.

Il veut — tu vas pâlir, bourgeois !... — il veut pour les femmes de l'ouvrier les dentelles et les diamants !...

C'est horrible et terrifiant !... n'est-ce pas ?... Des dentelles à la femme d'un chaudronnier !...

Eh bien, nous l'avouons, ce cri âpre et brutal de révolte nous paraît, non point seulement légitime, mais nous semble être le seul qui doive être poussé, car lui seul va droit au but, dit ce qu'il veut dire et ce qu'il faut dire.

« *Du travail et du pain* », cela ne signifie rien du tout, c'est piteux comme la lune !...

Ce que le travailleur doit réclamer, ce n'est pas seulement le droit de ne pas mourir de faim, c'est celui de jouir de tout, puisque c'est lui qui produit tout.

C'est dans ce poème que se trouve cette pensée superbe:

Et faire l'aumône à son frère,
C'est nier la fraternité.

Même dans l'Evangile cher à Mgr Freppel, on n'en remue pas encore à la pelle de ces maximes-là !...

Après les litanies navrantes du « *travail* » et du « *pain* » auxquelles nous avaient habitués depuis trente ans les réformateurs honteux et les philanthropes pleurards, il était temps que le cri, le vrai cri humain, fût poussé : *A ceux qui travaillent tout ce que le travail donne !*

Clovis Hugues a eu cette hardiesse. Qu'il en ait d'autres !...

Février 1882.

NOTICE COMPLÉMENTAIRE

Dates à remplir

PAR LES COLLECTIONNEURS DU *TROMBINOSCOPE*

Clovis Hugues, fidèle — ô prodige !... — à la promesse faite à ses électeurs, ne se contente pas, comme le font le plus souvent les Fracasses de l'intransigeance, de s'engouffrer dans un groupe du fond duquel on n'entend plus parler de lui. — Il monte sans cesse à la tribune, ne laisse aucun repos aux repus de l'opportunisme, harcèle les ministères timides, et porte enfin devant le pays la véritable question, la seule question pendante, en somme : la question sociale. — Le... 18..., il réclame l'impôt sur le revenu, proportionnel et progressif. — Enfin, après avoir rempli loyalement et brillamment son double mandat de représentant du peuple et de poète du peuple, il meurt le... 19..., après avoir accepté à l'Académie le fauteuil vacant de Victorien Sardou rien que pour le plaisir de faire de l'auteur de *Rabagas* l'éloge que celui-ci mérite.

ABONNEMENTS

100 BIOGRAPHIES

Paris......... Un an 10 fr.
Départements. — 12 fr.

Abonnements sans frais dans tous les bureaux de poste



ABONNEMENTS

100 BIOGRAPHIES

Paris......... Un an 10 fr.
Départements. — 12 fr.

Abonnements sans frais dans tous les bureaux de poste

LE TROMBINOSCOPE

Cette nouvelle édition du **Trombinoscope**, qui paraît deux fois par semaine, composera des volumes de 100 biographies chacun, du même format et du même aspect que les autres ouvrages de TOUCHATOUT.

ONT DÉJA PARU

1. Jules Grévy	19. Dieu	37. Henry Maret	55. Léopold II
2. Clémenceau	20. Réserviste	38. Cocu	56. Ranc
3. Gambetta	21. Andrieux	39. La Presse	57. Théresa
4. République	22. Got	40. Louis Blanc	58. Lachaud
5. Thiers	23. Louise Michel	41. Bazaine	59. Blanqui
6. Zola	24. Conservateur	42. Opérette	60. Eugénie de Montijo
7. Rochefort	25. Veuillot	43. Naquet	61. Radical
8. La Canicule	26. Crevette	44. Dumaine	62. Croizette
9. duc d'Aumale	27. Mac Mahon	45 Emile de Girardin	63. Tony Révillon
10. Victor Hugo	28. Sarah Bernhardt	46. Hyacinthe	64. Amnistie
11. Belle-Mère	29. Cassagnac	47. Guillaume Ier	65. Victoria
12. J. Simon	30. Judic	48. Littré	66. De Montépin
13. J. Ferry	31. Concordat	49. Sarcey	67. Barthélemy-St-Hilaire
14. Sénat	32. Comte de Paris	50. Reporter	68. « Le Pays »
15. Pr. Napoléon	33. Gommeux	51. Rouher	69. De Broglie
16. Don Carlos	34. Cte de Chambord	52. Gavardie	70. Farre
17. Napoléon III	35. Bismarck	53. Krauss	
18. Ricord	36. Septennat Ier	54. Célibataire	

OUVRAGES DE TOUCHATOUT

Histoire de France tintamarresque, un volume de 800 pages, 500 dessins noirs et coloriés, envoi *franco*.......... **12 fr.**

SUITE DU PRÉCÉDENT:

Histoire tintamarresque de Napoléon III, un volume de 800 pages, 500 dessins noirs et coloriés, envoi *franco*. **12 fr.**

SUITE DES DEUX PRÉCÉDENTS:

La Dégringolade impériale, deuxième partie de L'HISTOIRE TINTAMARRESQUE DE NAPOLÉON III, un volume, 500 dessins noirs et coloriés, envoi *franco*...................... **12 fr.**

Grande Mythologie tintamarresque, 600 dessins noirs et coloriés par G. Lafosse et Moloch, un volume de 840 pages *franco*... **12 fr.**

EN PRÉPARATION :

SUITE DES TROIS PRÉCÉDENTS

Le Septennat tintamarresque, un volume de 800 pages, illustré.
Mélanges tintamarresques, recueil de fantaisies, un volume de 800 pages, illustré.

Quarantième année **LE TINTAMARRE** Quarantième année

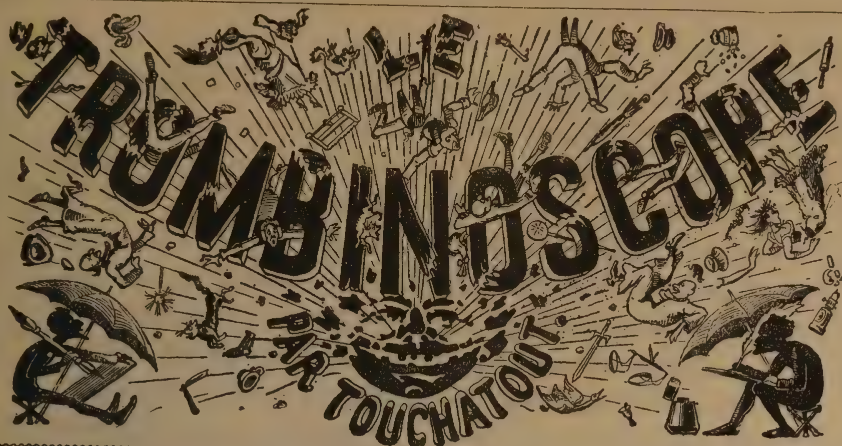
HEBDOMADAIRE, SATIRIQUE ET FINANCIER, PARAIT LE SAMEDI

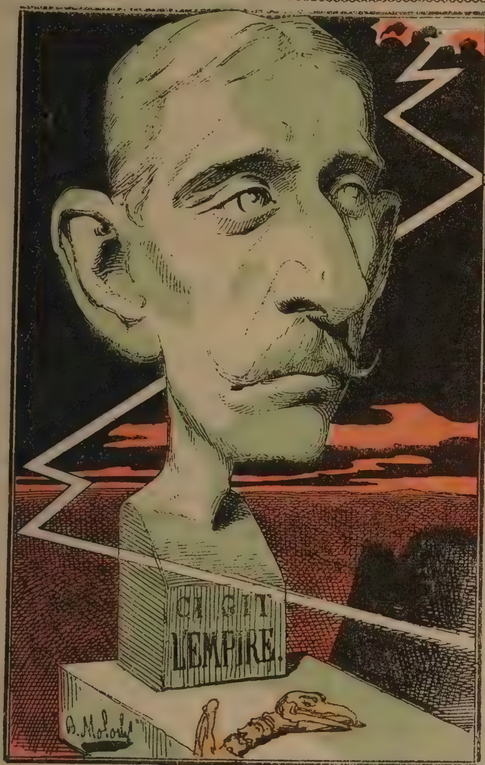
ABONNEMENTS :

PARIS	DÉPARTEMENTS
1 an 18 fr.; 6 mois 10 fr.; 3 mois 6 fr.	1 an 20 fr.; 6 mois 11 fr.; 3 mois 7 fr.

Pour recevoir franco *par retour du courrier les ouvrages ci-dessus, en envoyer le montant à* **M. LÉON BIENVENU,** *directeur du* **Tintamarre,** *29, rue d'Amsterdam, à Paris.*

IO CENTIMES





VÉLOCIPÈDE IV

(NAPOLÉON EUGÈNE-LOUIS JEAN-JOSEPH

prince impérial, plus communément connu sous le nom de :)

Né à Paris, le 16 mars 1856, mort dans le Zululand le 1er juin 1879.

Il est le fils de Napoléon III — couvrez-vous!... —et de l'impératrice Eugénie de Montijo (voir le *Trombinoscope* nos 17 et 60).

Ici, une parenthèse : le *Trombinoscope* a été souvent accusé de brutalité.

Quand nous avons tracé le profil de l'ex-impératrice, on a crié que nous ne respections même pas les femmes; nous avons répondu qu'à nos yeux les souveraines n'étaient pas plus des femmes que les pétroleuses.

Aujourd'hui, on ne va pas manquer de dire que nous n'épargnons par les enfants, et nous répondrons ce que nous avons dit plusieurs fois: « Les fils ne sont pas res- » ponsables des crimes de leur père, jusqu'au jour où ils » élèvent la prétention d'en profiter. » Si le jeune héros de Sarrebruck, consulté sur sa vocation, eût répondu: « Je veux être architecte ou cordonnier » nous n'avions rien à dire; mais à peine au sortir de l'enfance, interrogé sur le métier qu'il préférait il répondit: « Je veux être empereur!... » Oh! alors... le fils de Napoléon III ce jour-là entra dans la carrière; il n'y a plus d'enfant, et le *Trombinoscope* rentre dans tous ses droits.



Nous disions donc que Eugène-Napoléon naquit le 16 mars 1856.

Le docteur qui le reçut s'aperçut qu'il avait sur la fesse droite une masse de petites taches rouges très bizarres.

En examinant ce phénomène de près, il reconnut que ces taches assemblées représentaient le bombardement de la maison Sallandrouze, en décembre 1851, sur le boulevard Montmartre.

Tout y était: l'intrépide artillerie de Canrobert foudroyant les volets du magasin et pulvérisant un kiosque à journaux, les nourrices éventrées sur les bancs, le décrotteur du coin du faubourg ayant la jambe de son client emportée entre ses mains, etc., etc.

L'impératrice, pendant sa grossesse, avait lu *Napoléon le Petit* de Victor Hugo, et avait eu un regard du chapitre où le coup d'Etat est si bien raconté.

On cacha au peuple ce tatouage, cette marque de fabri-

que par trop significative, et l'on plaça le nouveau-né dans un berceau, avec le cordon de la Légion d'honneur au cou.

Les hauts dignitaires vinrent alors se prosterner devant l'auguste enfant qui suçait son pouce, et nous avons raconté à ce propos, dans l'*Histoire tintamarresque de Napoléon III*, qu'un des courtisans faillit tomber en disgrâce en paraissant stupéfait de voir le prince impérial décoré dès l'âge de quinze heures. Heureusement il reprit facilement pied, et répondit à l'empereur, qui avait remarqué sa surprise: « Sire!... je suis en effet étonné que Son Altesse... ne soit encore que commandeur!... »



Jusqu'à l'âge de dix-huit mois, le prince impérial ne fit rien de remarquable; mais, à partir de ce moment, il devint un véritable prodige.

En même temps que sa première culotte, son père lui fit faire deux douzaines de mots spirituels par les rédacteurs du *Figaro*.

Ces saillies firent bientôt le tour de la presse domestique, et le prince impérial n'avait pas encore atteint sa sixième année, qu'il passait dans les campagnes pour avoir tout l'esprit qui manquait à sa mère.

C'est ainsi qu'en plein *Figaro* parut un matin un dessin au crayon soi-disant fait par le prince impérial, à l'âge où il n'en faisait encore qu'à la sépia sur le pan de sa chemise.

Ce prodige de précocité émerveilla tous les hommes qui avaient besoin d'une sous-préfecture ou d'un bureau de tabac, au point qu'ils ne furent saisis d'aucun étonnement lorsque, pendant l'exposition de 1867, un reporter prépara sa boutonnière gauche à recevoir la récompense due aux braves en imprimant — toujours dans le *Figaro*, parbleu!... — que le petit prince, alors âgé de onze ans, avait

discuté avec des ingénieurs mûrs les côtés forts ou faibles de tous les rouages de la grande galerie des machines *(sic)*.

Les années qui suivirent ne furent plus pour le jeune phénomène qu'une suite de triomphes... du même calibre, jusqu'au jour où son père constata qu'il ne lui manquait plus, pour compléter son éducation impériale, qu'à apprendre à monter à vélocipède.

Il va sans dire qu'il apprit cet art noble, comme tous les autres, rien qu'en soufflant dessus.

Pendant ce temps, Eugène-Napoléon avait conquis différents grades dans l'armée française.

Nommé caporal des grenadiers de la garde, dès l'âge de vingt-deux mois, un soir qu'il n'avait pas pleuré pour aller se coucher à huit heures, il avait été fait successivement fourrier, sergent, sergent-major et adjudant de la même arme.

Quand il faisait des difficultés pour avaler son iodure de potassium le matin, on lui promettait de l'avancement et cela l'encourageait; de flacon en flacon, il avait gagné l'épaulette de sous-lieutenant, et au moment où éclata la guerre avec la Prusse, il venait de mériter l'épaulette de lieutenant en se laissant donner sans pleurer un lavement au sel qui lui inspirait une profonde horreur.



Dès le début de la guerre, son père l'emmena sur la frontière prussienne afin de le faire passer avec lui sous les arcs de triomphe de Berlin, où l'armée *cinq fois prête* du maréchal Lebœuf devait entrer au plus tard sous quatre jours.

Au combat de Sarrebruck, cette brillante pantomime militaire que l'empereur avait fait jouer en guise de parade, le prince impérial fit l'admiration de l'Europe en ramassant sur le champ de bataille « *une balle qui était tombée près de lui* » dit la dépêche de Napoléon à Eugénie.

« ... *De la poche d'un officier d'état-major malin* », ajoutera l'histoire.

Après nos désastres, le prince impérial grandit et se *gomma* dans l'exil entre quelques serviteurs dévoués, dont les appointements couraient toujours, et une mère espagnole qui lui apprenait à aimer la France comme le plus lucratif des bureaux de tabac monarchiques de l'Europe.



Plus tard, le prince impérial, pour la première fois, affirma ses prétentions au trône en remerciant les huit bonapartistes qui avaient frété un compartiment de fumeurs sur la ligne du Nord, pour aller lui présenter leurs compliments — et leur facture — à l'occasion du 15 août.

C'est ce premier acte d'un prétendant, que le travail de la dentition tourmentait encore et dont les pantalons neufs devenaient trop courts au bout de huit jours, qui nous a décidé à écrire cette biographie un peu maigre.



Parvenu à sa majorité, le 16 mars 1877, le prince demanda des comptes à sa mère; celle-ci lui avoua que de sa fortune paternelle il ne lui restait que trente-deux francs.

— A quoi donc, demanda-t-il, a passé tout l'argent qu'ont produit, pendant les vingt années de l'empire à papa, les exonérations des conscrits qu'on ne remplaçait pas, les boutons qui manquaient aux guêtres et les guêtres qui manquaient aux boutons ?

— A quoi ?... lui répondit l'impératrice. Est-ce que tu t'imagines que, depuis sept ans, j'ai entretenu *nos* journaux français avec mes vieux chignons ?

Eugène-Napoléon répondit à sa mère :

— Alors, si je n'ai plus le sou pour mener Mandarine

au Derby, passe-moi une des redingotes à papa que j'aille faire une descente à Boulogne.

Mais le moment ne paraissait pas propice, Mme Maguerre conseilla d'attendre le carnaval prochain, et le coup fut ajourné.



De 1874 à 1879, le prince impérial ne manqua plus une occasion de se poser en prétendant. De loin, pendant les périodes électorales, il expédiait ses candidats en Corse et même dans nos autres maquis internes, et tapait de temps en temps amicalement sur le ventre de Bazaine comme on caresse un dogue duquel on espère avoir bientôt besoin pour étrangler un passant cossu.

Comme son père l'avait fait en Italie, le jeune Vélocipède se fit recevoir franc-maçon.

Il y a donc dans cette société, jusque-là si respectable à nos yeux, une loge qui s'appelle : *La tinette des décavés du trône?*

Ce serait à le croire, sans en être plus gai pour cela.

Enfin, le 1er juin 1879, le jeune Louis, dit Prince, dit Impérial, fut tué dans le Zululand, où il avait été chercher pour le compte de l'Angleterre on ne sait quelle branche de laurier, pour la faire monter en couronne avec celle de Sarrebruck.

En tout cas, ce jeune insensé — mal élevé, ce qui n'était pas sa faute — mourut mieux que son père ; et il est permis, jusqu'à un certain point, de respecter sa mémoire.

Néanmoins, s'il eût vécu, nous eussions sans doute — les opportunistes aidant — assisté à une seconde édition de Strasbourg d'abord, ce qui eût été assez gai ; du 2 décembre ensuite, ce qui l'eût été moins ; et finalement de Sedan, ce qui ne l'eût plus été du tout.

Nous eussions vu aussi, c'est certain, Vélocipède IV, après avoir étranglé nuitamment la République, épouser

une écuyère du cirque et élever Cora Pearl et Mlle Schneider au rang de dames d'honneur de la cour.



Nous eussions vu également le fils de la mère MAGUERRE engager contre la Prusse, pour consolider son trône, une nouvelle guerre à la suite de laquelle les frontières allemandes eussent été reculées jusqu'à Saint-Ouen.

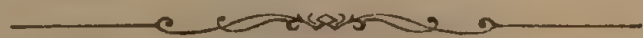
Et cela suffit amplement, nous le croyons, pour que nous ne versions sur le sort de ce jeune infortuné, prématurément enlevé à nos espérances de démembrement, que le nombre de larmes strictement réclamées par le trépas d'un chien hydrophobe qui eût pu mordre nos enfants.



Au physique, le prince impérial était un type parfait d'aspirant gommeux de huitième ordre; extérieurement, du moins, il ne paraissait pas devoir tenir beaucoup de son père; mais il avait cette expression fadasse, vaine et niaise de la mère.

Il représentait assez bien un de ces grands benêts de famille que leur insignifiance condamne à vivre de leurs rentes, dans une petite ville de province, en piochant six heures par jour leur partie de troisième piston de la société philharmonique du cru, pendant que leur femme les fait cocus avec les officiers de la garnison.

Février 1882.



NOTICE D'OUTRE-TOMBE

Le jeune Vélocipède, n'ayant pas eu le temps de faire sur la terre tout le mal que celle-ci avait pu espérer de lui, est dispensé de tout supplice. — Après quelques semaines d'antichambre, il est admis d'emblée, en considération de son air niais, dans le séjour des élus où il prend place au milieu des cent mille fils de son âge que Mme MAGUERRE, sa mère, a coûtés à la France en 1870.

ABONNEMENTS

100 BIOGRAPHIES

Paris......... Un an **10** fr

Départements. — **12** fr.

Abonnements sans frais dans tous les bureaux de poste



ABONNEMENTS

100 BIOGRAPHIES

Paris......... Un an **10** fr.

Départements. — **12** fr.

Abonnements sans frais dans tous les bureaux de poste

LE TROMBINOSCOPE

Cette nouvelle édition du **Trombinoscope**, qui paraît deux fois par semaine, composera des volumes de 100 biographies chacun, du même format et du même aspect que les autres ouvrages de TOUCHATOUT.

ONT DÉJA PARU

1. Jules Grévy	19. Dieu	37. Henry Maret	55. Léopold II
2. Clémenceau	20. Réserviste	38. Cocu	56. Ranc
3. Gambetta	21. Andrieux	39. La Presse	57. Thérésa
4. République	22. Got	40. Louis Blanc	58. Lachaud
5. Thiers	23. Louise Michel	41. Bazaine	59. Blanqui
6. Zola	24. Conservateur	42. Opérette	60. Eugénie de Montijo
7. Rochefort	25. Veuillot	43. Naquet	61. Radical
8. La Canicule	26. Crevette	44. Dumaine	62. Croizette
9. Duc d'Aumale	27. Mac Mahon	45 Emile de Girardin	63. Tony Revillon
10. Victor Hugo	28. Sarah Bernhardt	46. Hyacinthe	64. Amnistie
11. Belle-Mère	29 Cassagnac	47. Guillaume Ier	65. Victoria
12. J. Simon	30. Judic	48. Littré	66. De Montépin
13. J. Ferry	31. Concordat	49. Sarcey	67. Barthélemy St-Hilaire
14. Sénat	32. Comte de Paris	50. Reporter	68. « Le Pays »
15 Pr. Napoléon	33. Gommeux	51. Rouher	69. De Broglie
16. Don Carlos	34. Cte de Chambord	52. Gavardie	70. Farre
17. Napoléon III	35. Bismarck	53. Krauss	71. Cl. Hugues
18. Ricord	36. Septennat Ier	54. Célibataire	

OUVRAGES DE TOUCHATOUT

Histoire de France tintamarresque, un volume de 800 pages. 500 dessins noirs et coloriés, envoi *franco*.......... **12** fr.

SUITE DU PRÉCÉDENT:

Histoire tintamarresque de Napoléon III, un volume de 800 pages, 500 dessins noirs et coloriés, envoi *franco*. **12** fr.

SUITE DES DEUX PRÉCÉDENTS:

La Dégringolade impériale, deuxième partie de l'Histoire tintamarresque de Napoléon III, un volume, 500 dessins noirs et coloriés, envoi *franco*.......................... **12** fr.

Grande Mythologie tintamarresque, 600 dessins noirs et coloriés par G. Lafosse et Moloch, un volume de 840 pages *franco*.. **12** fr.

EN PRÉPARATION :

SUITE DES TROIS PRÉCEDENTS:

Le Septennat tintamarresque, un volume de 800 pages, illustré.

Mélanges tintamarresques, recueil de fantaisies, un volume de 800 pages, illustré.

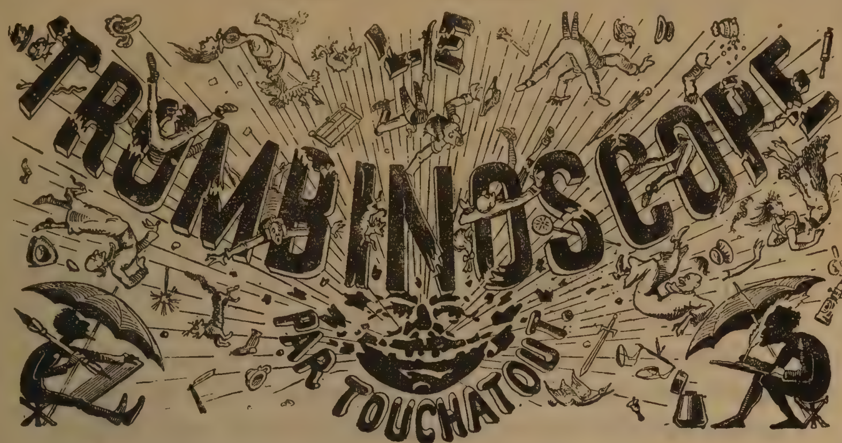
Quarantième année **LE TINTAMARRE** Quarantième année

HEBDOMADAIRE, SATIRIQUE ET FINANCIER, PARAIT LE SAMEDI

ABONNEMENTS :

PARIS	DÉPARTEMENTS
1 an 18 fr.; 6 mois 10 fr.; 3 mois 6 fr.	1 an 20 fr.; 6 mois 11 fr.; 3 mois 7 fr.

Pour recevoir franco *par retour du courrier les ouvrages ci-dessus, en envoyer le montant à* **M. LÉON BIENVENU,** *directeur du* **Tintamarre**, *29, rue d'Amsterdam, à Paris*





BUFFET

LOUIS-JOSEPH

homme politique français, né à Mirecourt (Vosges), le 26 octobre 1818.

Il devint avocat vers 1840 dans sa ville natale, et entra bientôt dans la politique par la porte toujours très facile de l'opposition, en combattant le ministère Guizot.

Lorsque survint la révolution de 1848, il se trouva tout porté aux affaires en qualité de *républicain de la veille*. Ledru-Rollin, lui-même, s'y trompa et le nomma sous-commissaire du gouvernement à Mirecourt.

Son républicanisme ardent, que les électeurs des Vosges ne pensèrent pas à gratter très profondément pour s'assurer de ce qu'il y avait dessous, le porta à la Constituante où il s'empressa d'aller siéger à droite, et de voter avec un mâle courage la suppression des clubs, le rétablissement du cautionnement des journaux, le maintien de la peine de mort, l'expédition de Rome et autres lois à l'aide desquelles les Républiques se *fondent* très aisément.

Nommé ministre de l'agriculture et du commerce par Louis Bonaparte et réélu à la Législative, il s'efforça de gratter l'ardoise de son passé politique et d'en faire disparaître tout ce qui pouvait rappeler ses antécédents républicains.

Le 2 juin 1849, M. Buffet quitta le ministère et rentra dans la majorité où il travailla à la fameuse loi du 31 mai 1850.

M. Buffet fut encore ministre du 10 avril au 14 octobre 1851, mais il donna sa démission à cette époque.

Après le coup d'Etat de décembre, M. Buffet ne fut point inquiété.

Il resta éloigné de la politique jusqu'en 1863, époque à laquelle il se représenta dans les Vosges comme candidat libéral. Il fut élu.

En cette circonstance, ce département fit preuve d'une mémoire bien courte. Il ne se souvint pas que quinze années auparavant le même candidat, rayonnant du même libéralisme, lui avait récité la même profession de foi avec le même aplomb; ce qui ne l'avait pas empêché, six mois après, de démolir le droit de réunion, de se décrotter les bottes sur la liberté de la presse et de charcuter le suffrage universel.

De 1863 à 1869, M. Buffet, à qui quinze années de recueillement avaient refait une virginité, changea d'emploi et aborda les grands premiers rôles de revendicateur de nos libertés; et lorsqu'en 1870, Vélocipède père (couvrez-vous!), abruti par la Bellanger, impotent, énervé, bavant dans sa soupe, jeta sur le bras d'Emile Ollivier la vieille

guenille du prestige impérial usée jusqu'à la corde, en lui disant : « *Tâche de me rafistoler ça un peu...* » M. Buffet réapparut au côté de CŒUR LÉGER, le portefeuille des finances sous le bras. Il avait cru à ce rafistolage imbécile que l'on appelait : « *l'Empire libéral,* » sans s'apercevoir que ces deux mots, accouplés de force pour les besoins d'une cause perdue, ne pouvaient pas plus vivre ensemble qu'un chien de chasse et un lapin.

Opposé au plébiscite, dans lequel Emile Ollivier prétendait retremper l'Empire en décomposition, M. Buffet se retira des affaires et ce scrupule lui procura un regain de popularité.

Après la guerre de 1870, les Vosges, pour la troisième fois, envoyèrent M. Buffet à l'Assemblée nationale.

M. Thiers, qui à cette époque n'était peut-être pas beaucoup plus républicain que plus tard, mais en avait, en tout cas, beaucoup moins l'air, ne trouva rien de plus chaud que d'offrir à un ancien ministre impérial le portefeuille des finances de la République. M. Buffet refusa.

M. Buffet se distingua surtout dans la discussion du projet de loi tendant à faire payer à toute la France les dommages de l'invasion qui n'avaient pesé que sur certains départements. On sait que ce système rencontra une violente opposition.

Puisque l'occasion se présente, nous avouerons avec une certaine honte que, dans notre naïveté, nous avions entrevu cette question sous un tout autre aspect. Nous nous étions tenu ce raisonnement démagogique : Plusieurs départements ont souffert de l'invasion, d'autres pas du tout. Si la grande unité nationale n'est pas un vain mot, les départements qui n'ont point éprouvé de dégâts indemniseront les autres jusqu'au dernier centime ; car, s'il en était autrement, si le département de la Creuse, par exemple, qui est placé loin de toutes les frontières, pouvait répondre à celui du Bas-Rhin, qui se trouve si malheureusement situé que toutes les invasions s'essuient les pieds dessus avant d'entrer en France : « Pardon !... par-

don! cher confrère, ça ne me regarde pas... chacun ses dégâts!... » il faudrait faire à jamais son deuil du cliché de la *grande unité nationale*, et le considérer comme une des mystifications les mieux réussies au moyen desquelles on traite les gens en associés tant qu'on a des pertes à leur faire partager, et en étrangers aussitôt qu'il s'agit de participer aux leurs.

Comme on avait combattu et terrassé la Commune au cri de : « Même loi pour tous, pas d'Etat dans l'Etat!... » nous nous étions dit : « Du moment que Versailles combat pour l'unité des profits, il est certain que c'est qu'il reconnaît la solidarité des charges et que son premier soin sera de la consacrer. » Mais nous avons dû constater que nous avions étayé notre conviction sur un principe absurde, et nous reconnaissons humblement, avec tous les égards qu'un homme comme il faut doit à M. Gallifet, qu'il est tout ce qu'il y a de plus juste que, dans un pays bien organisé, les départements qui ont la veine d'être placés près de la porte d'entrée subissent tous les courants d'air, pendant que ceux qui sont abrités dans le milieu se chauffent tranquillement les pieds en se disant : « Quelle belle chose tout de même qu'un parapluie pour quinze... surtout pour les deux qui sont dessous ! »

Quand la droite eut forcé M. Grévy, président de l'Assemblée, à rendre sa sonnette parce qu'il ne la jetait pas assez à la tête des orateurs de la gauche, M. Buffet fut désigné pour lui succéder.

Le 4 avril 1873, il fut élu président de l'Assemblée, avec une majorité de 19 voix (dix-neuf voix), pas 419, pas 319, pas 219... non... **19**!... Tout le monde crut qu'il allait refuser en disant : « Vous êtes bien aimables!...
» mais un président d'Assemblée qui s'appuie sur une
» majorité de 19 voix me fait l'effet de Dumaine s'ap-
» puyant sur une colonne faite avec des dominos. »

Il n'en fut rien. M. Buffet accepta la présidence et prit place au fauteuil, de l'air d'un homme qui ne peut résister à l'unanimité des vœux de ses concitoyens.

En cette circonstance, M. Buffet rappela un peu ces gens qui arrivent dans une maison à l'heure du dîner, et qui, saisissant au bond le moment où on leur offre de se rafraîchir, disent, en se mettant carrément à table : « Puisque vous insistez, je dînerai avec vous. »

Dans ces nouvelles fonctions, M. Buffet, de l'aveu de tous, fit preuve d'une grande impartialité.

Quelques personnes lui ont reproché d'avoir eu l'oreille beaucoup plus dure pour les sottises et les violences qui partaient de la droite, que pour celles qui pouvaient venir de la gauche ; mais nous, qui avons pour principe d'écarter en tout et toujours la pensée malveillante, nous croyons que si vraiment M. Buffet eut quelquefois les défaillances qu'on lui attribue, cela ne pouvait provenir que d'une distraction qu'il avait eue en se mettant, au début d'une séance orageuse, ses deux morceaux de coton dans la même oreille.

D'ailleurs, s'il avait pu rester dans l'esprit de quelques personnes défiantes l'ombre d'un doute sur l'équité de M. Buffet, une circonstance plus récente l'eût certainement dissipée.

Le 21 juillet 1873, à la suite d'une revue de l'armée française offerte au shah de Perse, M. Buffet, enthousiasmé par l'attitude et la brillante tenue de nos troupes, réorganisées si laborieusement par... M. Thiers pendant deux années, adressa du haut de la tribune et au nom de la France, un solennel remerciement à... M. Mac Mahon, qui n'était à la tête des affaires que depuis six semaines.

Une sage-femme, que l'on complimente sur la beauté et la force de l'enfant qu'elle vient de tirer du sein d'une de ses clientes, ne pourrait être plus épatée que ne le fut le maréchal Mac Mahon recevant des louanges pour le travail de son prédécesseur. On ne dit pas que le maréchal parut surpris. Tant pis pour lui.

En mai 1875, M. Buffet fut chargé par le Guibollard des temps modernes de constituer un cabinet.

Il s'acquitta pieusement de cette mission de confiance, et

sous son ministère l'état de siège sous lequel étouffait la France reprit une nouvelle vigueur.

Nous n'analyserons pas en détail les actes de haute classe dirigeantalisme qui marquèrent le passage de M. Buffet aux affaires.

Nous nous contenterons, pour en donner la mesure, de faire remarquer que quelques mois après — février 1876 — le premier ministre de M. Mac Mahon était devenu si populaire que quatre circonscriptions électorales, dans lesquelles il s'était présenté simultanément, mirent à honneur de... le blackbouler honteusement.

Ces quatre circonscriptions, dont le nom mérite d'être conservé, furent celles de Mirecourt, Commercy, Bourges et Castelsarrazin.

Rejeté par le suffrage universel, exécré de la nation, M. Buffet devenait absolument mûr pour le Sénat. En effet, il fut fait inamovible par ce corps d'élite le 17 juin suivant.

Cependant, il ne fut élu qu'à une voix de majorité.

Par cette tiédeur, le Sénat montrait sa mauvaise humeur de faire sénateur un candidat à la députation qui n'avait été retoqué que par quatre circonscriptions.

Blackboulé dans huit ou quinze, M. Buffet eût paru beaucoup plus digne de la Chambre haute — que le *Tintamarre* appela par corruption la Chambre *hotte*, à cause de son penchant à s'emplir exclusivement des rebuts du suffrage universel.

Depuis ce temps, M. Buffet se tient à l'écart.

Une fois, cependant, à un banquet de comice agricole à Wittel, il a prononcé un discours assez furieux contre les républicains, et s'est opposé à ce qu'un assistant fît en sa présence l'éloge de M. Thiers comme libérateur du territoire.

La popularité de M. Thiers a toujours été un fort cheveu dans l'existence de M. Buffet.

Sans doute, M. Thiers n'avait pas plus libéré le territoire que vous et moi ; mais cet acharnement de M. Buffet à démolir une légende absurde, il est vrai, mais très répandue, paraissait dicté beaucoup moins par le sentiment de

la vérité que par une sorte de dépit jaloux d'un caractère tout personnel.

On a raconté — est-ce vrai ? — qu'un certain froid se serait produit entre M. Buffet et le maréchal de Mac Mahon, alors que M. Buffet était premier ministre.

Voici la cause que l'on indiqua de ce froissement :

Dans un voyage officiel que le maréchal faisait en compagnie de son chef de cabinet, M. de Mac Mahon aurait remarqué, écrit en grosses lettres, à chaque gare où l'on s'arrêtait le mot : BUFFET.

Et il paraît qu'en rentrant il aurait dit à sa femme avec une certaine humeur :

— N.. d. D... de n.. d. D... pas drôle du tout ça... Tout le temps, Buffet !... Buffet !... et moi, n.. d. D..., suis donc de la m.... de chien !...

Au physique, M. Buffet est un homme chétif, tête osseuse, lèvres minces ; son regard, un peu louche, rappelle Emile Ollivier. Pourvu qu'Emile Ollivier n'entende pas !...

M. Buffet a la figure grimaçante et empreinte d'une mauvaise humeur clichée.

Il voudrait être majestueux : il n'est que raide. Ses allures sont gauches. Il a la vue très basse, ce qui l'exposait quelquefois à rappeler M. Gambetta à l'ordre pour un gros mot que venait de dire M. Gavardie.

En un mot, tout le monde s'accorde à reconnaître que M. Buffet eût fait un président accompli s'il eût eu un peu de coup d'œil, d'équité, de mémoire, de présence d'esprit et de prestige.

Mars 1882.

NOTICE COMPLÉMENTAIRE

Dates à remplir

PAR LES COLLECTIONNEURS DU *TROMBINOSCOPE*

Le Sénat supprimé, M. Buffet se présente pour la quinzième fois aux électeurs des Vosges le... 18... — Pour la quinzième fois, il recopie sa profession de foi républicaine de 1848. — Mais il échoue. — Il rentre dans la vie privée et meurt, le... 19..., du chagrin qu'il éprouve en lisant une histoire de France dans laquelle le mérite de la libération du territoire est attribué à M. Thiers beaucoup plus qu'à M. de Broglie.

ABONNEMENTS

100 BIOGRAPHIES

Paris......... Un an **10** fr.
Départements. — **12** fr.

Abonnements sans frais dans tous les bureaux de poste



ABONNEMENTS

100 BIOGRAPHIES

Paris......... Un an **10** fr.
Départements. — **12** fr.

Abonnements sans frais dans tous les bureaux de poste

LE TROMBINOSCOPE

Cette nouvelle édition du **Trombinoscope**, qui paraît deux fois par semaine, composera des volumes de 100 biographies chacun, du même format et du même aspect que les autres ouvrages de TOUCHATOUT.

ONT DÉJA PARU

1. Jules Grévy	19. Dieu	37. Henry Maret	55. Léopold II
2. Clémenceau	20. Réserviste	38. Cocu	56. Ranc
3. Gambetta	21. Andrieux	39. La Presse	57. Thérésa
4. République	22. Got	40. Louis Blanc	58. Lachaud
5. Thiers	23. Louise Michel	41. Bazaine	59. Blanqui
6. Zola	24. Conservateur	42. Opérette	60. Eugénie de Montijo
7. Rochefort	25. Veuillot	43. Naquet	61. Radical
8. La Canicule	26. Crevette	44. Dumaine	62. Croizette
9. Duc d'Aumale	27. Mac Mahon	45 Emile de Girardin	63. Tony Révillon
10. Victor Hugo	28. Sarah Bernhardt	46. Hyacinthe	64. Amnistie
11. Belle-Mère	29 Cassagnac	47. Guillaume Ier	65. Victoria
12. J. Simon	30. Judic	48. Littré	66. De Montépin
13. J. Ferry	31. Concordat	49. Sarcey	67. Barthélemy St-Hilaire
14. Sénat	32. Comte de Paris	50. Reporter	68. « Le Pays »
15 Pr. Napoléon	33. Gommeux	51. Rouher	69. De Broglie
16. Don Carlos	34. Cte de Chambord	52. Gavardie	70. Farre
17. Napoléon III	35. Bismarck	53. Krauss	71. Cl. Hugues
18. Ricord	36. Septennat Ier	54. Célibataire	72. Vélocipède IV

OUVRAGES DE TOUCHATOUT

Histoire de France tintamarresque, un volume de 800 pages. 500 dessins noirs et coloriés, envoi *franco*.......... **12** fr.

SUITE DU PRÉCÉDENT:

Histoire tintamarresque de Napoléon III, un volume de 800 pages, 500 dessins noirs et coloriés, envoi *franco*. **12** fr.

SUITE DES DEUX PRÉCÉDENTS:

La Dégringolade impériale, deuxième partie de L'HISTOIRE TINTAMARRESQUE DE NAPOLÉON III, un volume, 500 dessins noirs et coloriés, envoi *franco*...................... **12** fr.

Grande Mythologie tintamarresque, 600 dessins noirs et coloriés par G. Lafosse et Moloch, un volume de 840 pages *franco*.. **12** fr.

EN PRÉPARATION :

SUITE DES TROIS PRÉCÉDENTS:

Le Septennat tintamarresque, un volume de 800 pages, illustré.

Mélanges tintamarresques, recueil de fantaisies, un volume de 800 pages, illustré.

Quarantième année **LE TINTAMARRE** Quarantième année

HEBDOMADAIRE, SATIRIQUE ET FINANCIER, PARAIT LE SAMEDI

ABONNEMENTS :

PARIS	DÉPARTEMENTS
1 an 18 fr.; 6 mois 10 fr.; 3 mois 6 fr.	1 an 20 fr.; 6 mois 11 fr.; 3 mois 7 fr.

Pour recevoir franco *par retour du courrier les ouvrages ci-dessus, en envoyer le montant à* **M. LÉON BIENVENU,** *directeur du* **Tintamarre,** *29, rue d'Amsterdam, à Paris*





FIGARO

journal français, né à Paris sous la Restauration. Il fut d'abord élevé dans les principes courageux et frondeurs par Latouche et Nestor Roqueplan.

Ce dernier fut un de ceux qui, en 1830, signèrent la fameuse protestation contre les ordonnances muselant la presse. Il ne paraissait pas se douter à cette époque que la feuille alerte qu'il avait dirigée pût un jour se transformer

au point d'applaudir à la suppression des journaux républicains par l'état de siège.

Figaro fut tué par de nombreux procès.

En 1854, M. de Villemessant le ressuscita, ou plutôt fonda sous ce nom une nouvelle feuille demi-mondaine qui, rédigée avec ce qu'on appelait alors de l'esprit, se fit le moniteur scandaleux de la galanterie parisienne et le grand officiel de la calomnie et de la diffamation.

Le *Figaro* de Beaumarchais commença à se trémousser dans sa tombe en voyant à quel genre de boutique on le faisait servir d'enseigne.

Il n'était pas au bout, comme on va le voir.

De 1854 à 1866, *Figaro* vécut assez péniblement. Il se soutenait pourtant. M. de Villemessant, à qui l'on ne peut contester une adresse merveilleuse à stimuler la curiosité publique, savait de temps en temps lâcher quelque pétard qui ravivait pour trois semaines sa vente au numéro.

En 1856, pour un numéro plus gros que les autres probablement, *Figaro* fut supprimé.

Il eut une inspiration.

Le petit Vélocipède IV venait de naître, *Figaro* lui demanda sa grâce avec toutes les platitudes de rigueur en pareille circonstance. Elle lui fut accordée.

Mais que l'on ne s'y trompe pas, l'obligé en cette circonstance était l'Empire et non le *Figaro*. L'Empire le comprit fort bien.

Nous ne nous souvenons plus des titres qu'invoqua le *Figaro* en se prosternant pour lécher les langes impériaux auxquels il demandait sa grâce; mais notre avis est qu'il eût pu le prendre de plus haut avec l'Empire, et s'écrier, le poing sur la hanche :

« Est-ce donc ainsi que l'on récompense les services » d'un complice dévoué ?... Prenez garde !... On ne sup- » prime pas comme cela un journal qui vous aide à faire » votre besogne !... Qui donc, plus que moi, travaille

» pour vous au salutaire ramollissement de la France?
» Citez-moi une feuille qui, mieux que moi, corrompe le
» goût public, chante les gloires de la vie facile et du
» libertinage, et sache distraire une génération de toute
» idée généreuse, de toute aspiration virile?... Au lieu
» d'une grâce que vous voulez me forcer à vous demander,
» c'est une subvention que vous devriez m'offrir. »

Bref, *Figaro* fut gracié et reprit son honorable commerce bi-hebdomadaire jusqu'en 1866, époque à laquelle il devint quotidien en remplacement de l'*Evénement* qui venait d'être supprimé.

La campagne vigoureuse que fit Rochefort dans le *Figaro* transformé attira à ce journal quelques désagréments dont M. Villemessant se hâta d'éviter le retour en remplaçant son dangereux rédacteur par des écrivains dont l'épine dorsale était en pure baleine.

A partir de ce moment, le *Figaro* ne cessa plus de poursuivre de ses sarcasmes les libéraux avec un acharnement dont la publication des papiers de la famille impériale a, depuis, trahi le secret.

Ce fut le *Figaro* qui traita de *Prussien* M. Thiers lorsque celui-ci se permit de faire observer au maréchal Lebœuf dit cinq fois prêt qu'il y aurait peut-être quelque imprudence à déclarer la guerre avant de s'être assuré si sur les huit cent mille soldats dont la France payait l'entretien depuis quinze ans, il n'y en aurait pas par hasard cinq ou six cent mille auxquels ne manquait plus, pour être prêts à entrer en campagne, que des habits, des souliers, des fusils, et quatre années d'instruction militaire.

Le 4 septembre 1870, quand la République fut proclamée, le *Figaro* fit une de ces pirouettes que n'eût point désavouée Auriol.

En moins de temps qu'il n'en faudrait pour toucher un dividende de l'*Union générale,* ce qui n'est pourtant pas long, il se transforma en organe républicain.

Il s'agissait alors de se laisser prudemment porter par le courant.

Mais *Figaro*, comme bien d'autres d'ailleurs, ne tarda pas à reconnaître, avec une certaine joie, que le torrent républicain des hommes de septembre n'était pas méchant, et que l'on pouvait parfaitement circuler dedans — voire même y cracher — sans aucun risque.

Alors, une contre-pirouette replaça le *Figaro* dans son avant-dernière position, et il put bientôt se livrer impunément à l'éreintement quotidien de tout ce qui, hommes et choses, pouvait toucher de près ou de loin à la République.

Depuis, il est resté fidèle à cette ligne de conduite, et il ne se passe pas de jour qu'il ne vide sur la tête des hommes du parti démocratique son baquet de rédaction.

Après la Commune, le *Figaro* contribua de toutes ses forces, par sa bienfaisante publicité, à faire *pincer* les quelques fédérés qui se cachaient pour échapper aux recherches de la police.

Cependant, le directeur du *Figaro* ne fut point décoré, comme l'on s'y attendait généralement. Quelques personnes s'en étonnent même encore ; mais nous sommes en mesure de leur expliquer ce qu'elles considèrent à tort comme une injustice. M. de Villemessant, entre autres brillantes qualités, était à la tête d'une modestie invincible, et s'il ne fut décoré, quoiqu'il l'eût bien mérité depuis trois ans, c'est que pendant trente autres années il avait tout fait pour ne pas l'être.

Figaro est devenu une puissance énorme : cela ne fait ni son éloge ni celui du public. Il est tout simplement une chose malsaine qui répond à un besoin malsain ; le besoin étant grand, la chose est prospère ; ce n'est pas le moins du monde consolant, mais c'est ainsi.

Un des procédés de prédilection du *Figaro* est la diffamation.

Le plus souvent ses victimes, pour ne pas affronter les

ennuis d'un procès, se contentent d'une rectification, ce qui est un leurre, attendu que le public qui a lu l'attaque ne lit pas toujours la réplique, et que de la calomnie, comme dit Basile, il reste toujours quelque chose.

On a calculé qu'en collant côte à côte les démentis qu'a reçus et insérés le *Figaro*, on ferait un cerf-volant capable d'enlever la terre et de l'emporter à travers l'espace, ce qui ne nous avancerait pas beaucoup, puisque nous serions obligés d'emmener en même temps toutes nos belles-mères, plus Ignotus et Saint-Genest.

Entre autres actes de haute utilité publique, on doit au *Figaro* le lancement de femmes très distinguées dans le genre de Blanche d'Antigny, dont les bains au vin de Champagne occupèrent naguère jour et nuit six ou huit reporters de la feuille sainte qui compte aujourd'hui un grand nombre d'abonnements dans le clergé.

De temps à autre le *Figaro* a offert à ses lecteurs des primes étranges: des mandarines, des zootropes, etc., etc.; il donna même un jour des montres, en attendant que son bon Roy nous donnât des chaînes.

Il adore aussi les mystifications, mais quelquefois, au lieu de les prendre par la crosse, il les empoigne par le canon, et alors !...

Exemple : Un jour, sous l'empire, croyant en « *faire une bien bonne* », il lança un numéro républicain dans lequel il se déclarait vendu aux démocs.

Tout le monde le lut et personne ne se douta que ce fût une charge, tant la chose parut naturelle.

Ce ne fut que le lendemain, quand le *Figaro* reprit son allure habituelle, que le public parut réellement surpris.

Le *Tintamarre* publia à ce propos la question suivante, qui était d'une assimilation très cruelle: *Un individu d'assez mauvaise mine dit en riant à un monsieur* : « Voici » votre portefeuille que je viens de vous enlever pour rire

» de votre poche. C'était une farce !... » *Le monsieur, sans rien dire, prend le portefeuille et l'ouvre pour voir si son argent y est encore. On demande sur le nez de qui retombe cette facétie ?*

La mort de M. de Villemessant n'apporta aucun changement appréciable dans la marche de cette maison richement achalandée — comme le sont tous les établissements de ce genre qui font bien les choses.

Le *Figaro* continue, comme par le passé, son charmant commerce, très lucratif.

Il distribue chaque année de très gros dividendes à ses actionnaires qui peuvent s'écrier comme Vespasien : *Cet argent sent-il mauvais ?*

Cependant, privé de son fondateur qui, en somme, était un habile homme dans son genre, le *Figaro* baisse à vue d'œil.

Il est toujours aussi malpropre; mais il est moins drôle, ou pour mieux dire : n'est plus drôle du tout.

Il y a maintenant dans la maison des chefs de colonnes qui *la font à la solennité* et qui sont ennuyeux comme la pluie.

Un établissement de ce genre ne devrait pas perdre de vue que son succès tient exclusivement aux agréments qu'il procure à sa clientèle ; et tous ses soins devraient tendre — comme M. de Villemessant l'avait merveilleusement compris — à faire le métier qui lui a si bien réussi sans poser pour autre chose.

Le *Figaro* actuel dévoie.

Les opulents lecteurs de cette feuille de joie n'attendent pas d'elle autre chose que du plaisir, du plaisir malpropre, mais enfin, du plaisir pour eux.

Ils lui demandent simplement d'appeler tous les matins Victor Hugo « vieux serin », les libres-penseurs « tas de charognes », Garibaldi « vieux poëlon » et de leur donner l'adresse des « dames du monde dans l'embarras ».

Quand on se laisse raccrocher le soir par une femme au

coin d'une rue, on n'éprouve pas l'impérieux besoin de connaître à fond son sentiment sur la réforme de la magistrature.

Au physique, le *Figaro* est un vilain bonhomme jaune, flétri, grêle de membres et gros du ventre : un être débile et sans muscles, mais trop bien nourri.

Il ne ressemble en rien au personnage vif, frondeur, hardi et fier qu'il a pris pour enseigne, car il n'a ni gaîté, ni courage, ni fierté. Il se rue sur les faibles, s'aplatit devant les forts, et sa devise remaniée devrait être : « *Loué par ceux-ci, acheté par ceux-là, remorquant les* » *sots, bavant et léchant, je me hâte de vivre de tout... de* » *peur d'être obligé de « crever.* »

D'ailleurs le *Figaro* a cela de commun avec plusieurs de ses confrères — dont le titre est devenu comme une profanation à côté de lui — qu'il met toute la haine et toute la perfidie de Basile sous le patronage de *Figaro ;* nous voyons des journaux s'appeler, par exemple, le *Gaulois*, la *Liberté* ou le *Pays*, sans doute parce que le premier n'a rien de *gaulois*, que le second veut nous faire prendre l'empire pour la *liberté*, et que l'autre ne représente guère que l'opinion du *pays*... qui s'étend de Bastia à Ajaccio.

Mars 1882.

NOTICE COMPLÉMENTAIRE

Dates à remplir

PAR LES COLLECTIONNEURS DU *TROMBINOSCOPE*

Le *Figaro* poursuit le cours des succès... que lui font nos vices. — Avec la République, les mœurs devenant meilleures, son influence décroît. — Il est toujours très riche ; mais il ne lui reste plus absolument que cela, ce qui lui suffit d'ailleurs. — Le... 18..., un statisticien propose de se servir du chiffre de vente du *Figaro* pour déterminer les fluctuations de notre niveau moral. — Le projet est adopté et fonctionne à ravir. On s'aperçoit qu'au fur et à mesure de la diminution du *Figaro*, les nouveaux-nés sont plus nombreux et plus robustes, les hommes plus vigoureux, les femmes moins catins, les jeunes gens moins gommeux, et les actionnaires moins bêtes. — Enfin, le... 18..., ne répondant plus à aucun besoin, le *Figaro* meurt... du rétablissement de notre santé. Ainsi soit-il.





GALLIFET

GASTON-ALEXANDRE-AUGUSTE

(marquis de)

général français, né à Paris, le 23 janvier 1830.

Tout jeune, il montra de grandes dispositions pour le métier militaire.

Quand nous disons : *dispositions*, nous ne sommes pas rigoureusement exact et le mot est impropre.

Le jeune Gallifet avait moins une véritable vocation de

guerrier avec les vertus et l'intelligence que cette carrière exige, qu'une propension, moins intéressante, à la domination brutale qui a la force pour moyen et la cruauté pour but.



Il n'avait pas, comme l'ont les vrais hommes de guerre, l'amour du combat pour le combat lui-même avec cette grandeur et cette générosité dans la victoire qui caractérisent les héros.

De la lutte, il n'aimait que le côté assommeur.

Il accusait donc, dès sa jeunesse, beaucoup moins une nature de soldat dans la plus belle acception du mot, qu'un tempérament de boucher dans la plus laide.



Lorsqu'il se chamaillait et en venait aux mains avec ses petits camarades de collège, s'il était le plus fort, — au lieu d'être généreux dans le triomphe comme le sont les enfants de France, et particulièrement ceux de Paris, dont il est pourtant, — il poussait les représailles jusqu'à leurs après-dernières limites.



Ce que promettait l'enfant batailleur et méchant, l'homme le tint largement comme nous le verrons plus tard.

Le jeune Gallifet s'engagea en avril 1848.

Cinq ans après, il était sous-lieutenant; en 1857, lieutenant; en 1860, capitaine; en 1863, chef d'escadron; en 1865 lieutenant-colonel; en 1867, colonel; en 1870, général de brigade.

Quels titres — en dehors de celui de marquis — avaient motivé un avancement aussi rapide?

Beaucoup de gens se le demandèrent.

Bien peu purent se répondre.

Certes, M. de Gallifet ne manquait pas de certaines qualités militaires.

Il avait de la tenue, de la rectitude, du courage, une belle prestance, un air suffisamment martial.

Mais pas mal de maréchaux des logis ont tout cela dans une proportion égale, et voient, pendant leurs trente années de service, l'épaulette de sous-lieutenant leur passer devant le nez.

Quant aux talents supérieurs, qui, seuls, peuvent expliquer qu'un soldat de fortune franchisse de dix-huit à trente-cinq ans tous les grades de la hiérarchie militaire, M. de Gallifet en est encore à faire la preuve qu'il en possède le moindre.

Il faut donc, bon gré, mal gré, en revenir à cette hypothèse que, si, au lieu de se nommer Gaston, marquis de Gallifet, l'engagé volontaire de 1848 se fut tout simplement appelé Oscar Gallifard, il serait aujourd'hui parvenu à la haute dignité de sergent-cantinier.



Jusqu'en 1870, le bagage glorieux de M. de Gallifet nous apparaît fort mince.

Et son avancement rapide sous la dynastie de VÉLOCIPÈDE père — (couvrez-vous !...) — indique assez que nous n'avons pas affaire à une de ces natures d'élite que leur fierté voue fatalement au mépris des coquins puissants.

Avoir été assez bien noté sur les tablettes du second empire pour avoir pu doubler et tripler — sans valeur réelle — les étapes d'un avancement normal, devait être naturellement pour M. de Gallifet un titre plus que suffisant à la méfiance de tout gouvernement vraiment républicain.

Et il a certes fallu que nous ayons la République que l'on sait, pour qu'il nous soit donné d'assister à ce spectacle nauséabond d'une créature choyée par l'Empire arrivant à tenir tant de place et à faire tant de bruit dans une République.

Ce succès — succès du genre de ceux qui, à nos yeux, honorent surtout les hommes qui ne les obtiennent pas —

M. de Gallifet le dut à une circonstance faite à ravir pour mettre en plein relief ses aptitudes spéciales.

Pendant la guerre, M. de Gallifet avait fait son devoir de soldat, sans défaillance et sans éclat, ni mieux, ni plus mal qu'un autre, mieux que Bazaine, moins bien que le sergent Hoff.

Enfin, une estimable moyenne.

Vint la Commune.

Le général de Gallifet, en sa qualité de commandant la brigade de Versailles, fut chargé d'opérer contre Paris révolté.

C'est dans cette campagne, la plus éclatante de sa vie guerrière, qu'il eut l'occasion de donner en plein la mesure de ses instincts spéciaux qui lui ont fait une si belle place dans les annales de la férocité.



Tant que dura le second siège de Paris, M. de Gallifet ne fit rien de bien remarquable comme grand capitaine.

Son plus brillant fait d'armes, si l'on en croit les historiens du temps, fut d'emporter d'assaut à midi une porte qu'un certain Ducatel — (breveté depuis par le *Figaro*, et il ne l'avait certes pas volé !...) — lui avait ouverte et vendue le matin.



Mais ce fut après cette victoire — pipée comme un dé de grec — que M. de Gallifet fut véritablement grandiose.

Tout autre vainqueur que lui se fût contenté de vaincre.

Puisqu'il est admis que la guerre — même entre pays étrangers — a ses lois d'humanité, il semblerait qu'à plus forte raison ces lois doivent être observées dans une guerre civile.

M. le marquis de Gallifet crut que c'était tout le contraire.

Chargé de combattre les Prussiens, par exemple, il se fût sans doute — quoique à regret — conformé aux usages

admis qui prescrivent de ne point fusiller les ennemis prisonniers et désarmés.

Mais il jugea que les règles n'étaient plus les mêmes du moment qu'il n'avait affaire qu'à des Français.



On ferait un volume — une sorte de Bottin lugubre — rien qu'avec les noms des hommes, femmes, vieillards et enfants dont M. de Gallifet ordonna l'exécution sommaire après la bataille.

C'était cruel, injuste et dangereux.



Cruel : la chose n'a pas besoin d'être développée.



Injuste, parce qu'il n'appartient pas au soldat, qui n'a qu'à combattre, d'anticiper sur les fonctions du juge qui doit punir.



Dangereux, parce que tels abus doivent fatalement en provoquer d'autres en sens inverse le jour où les choses tournent du côté opposé.



Le rôle joué par M. de Gallifet en 1871 ne tarda pas à le rendre impopulaire. En France, on n'aime pas beaucoup les bourreaux.

Bientôt, il ne resta plus au marquis que l'admiration reconnaissante des lecteurs du *Figaro* et l'amitié d'un grand homme nommé Maxime Du Camp.

Réduit à cet unique « *bienfait des dieux* » M. de Gallifet allait sans doute disparaître de la circulation et pouvoir, dans une retraite obscure, essayer de se nettoyer les ongles à peine dérougis du sang de Mai, lorsqu'un second et inattendu « *bienfait des dieux* », sous les traits de l'amitié d'un second grand homme, vint retaper à neuf la fortune politique du Sallandrouzeur des temps plus modernes.

De retour de Saint-Sébastien où M. Gambetta — Bertrand roublard — avait été se tapir pendant que Raton naïf se brûlait plus que les pattes en retirant la République d'un feu terrible, le futur « grand ministre » se jeta à ventre perdu dans les bras de M. de Gallifet.



Si cet amour ne refit pas au général une virginité, il lui refit du moins une position; car, à partir de ce moment, le nom de M. de Gallifet fut étroitement mêlé à toutes les menées de l'opportunisme, dont M. Gambetta était devenu le chef.



En 1872, M. de Gallifet fut envoyé en Afrique pour châtier les tribus révoltées; ce qu'il fit, d'ailleurs, avec toute l'énergie que l'on pouvait attendre de lui.

Depuis son intimité avec le renégat de Belleville, la faveur ne cessa de le combler de ses dons.

Nommé commandant du 8e corps, puis général de division en 1875, promu commandeur de la Légion d'honneur, investi tout récemment d'un grand commandement, M. de Gallifet est aujourd'hui un des gros éperons sur lesquels comptent le plus, dans des circonstances qu'ils espèrent prochaines, les fouilleurs de « repaires ».

Il a même été question de le nommer gouverneur de Paris; mais ce bruit souleva un tel cri d'indignation, que l'opportunisme — cependant pas mal effronté de sa nature — dut se replier en désordre devant cette manifestation sympathique.



Bien qu'ayant, à différentes reprises, assuré la République de son zèle, M. de Gallifet n'a pas négligé de se créer des titres sérieux aux yeux des ennemis de celle-ci.

C'est lui qui, chargé d'enlever à Dijon une statue de la résistance du sculpteur Cabet, s'y prit de telle sorte que l'œuvre fut réduite en poussière.

Cette façon de « déboulonner » fit tressaillir d'aise les réactionnaires, flairant l'homme à poigne de leurs rêves dans ce noble guerrier qui brisait les statues républicaines avec tant d'intrépidité.



Au physique, le marquis de Gallifet est bien l'homme de ses œuvres. La taille est haute et svelte — non sans une certaine élégance raide. Le cheveu en brosse est dur, l'œil est dur, le nez est dur, la bouche est dure.

L'oreille doit être dure aussi, car elle ne paraît pas entendre crier la conscience.

Il paraît qu'à la suite d'un accident, M. de Gallifet a été obligé de se faire poser une ou deux côtes en argent.

Beaucoup de gens croient que cela le tient dans un état de gêne continuel.

C'est une erreur : jamais on n'est gêné quand on a de l'argent de côté.

Mars 1882.

NOTICE COMPLÉMENTAIRE

Dates à remplir

PAR LES COLLECTIONNEURS DU *TROMBINOSCOPE*

M. de Gallifet continue à être investi simultanément de la confiance de M. Gambetta qui semble le tenir en réserve et de la défiance du pays qui le tient en suspicion. — Il est fait maréchal de France le... 18... par son ami, redevenu « grand ministre » pour 72 heures. — La défiance redouble et le major Labordère ouvre l'œil. — Le... 18..., une guerre sainte ayant éclaté entre la France et l'......... — (tais-toi, mon cœur !...) — M. de Gallifet, qui occupe un grand commandement militaire, est naturellement envoyé sur la frontière de... — (re-tais-toi, mon cœur !) — Mais ce genre de guerre nationale n'étant pas spécialement son affaire, et la collaboration d'un Ducatel lui faisant défaut, il se fait remarquer par une telle incapacité et une telle insuffisance que la République n'a que le temps de le faire remplacer. — Enfin, privé du puissant appui de M. Gambetta que l'opinion publique a lui-même mis en disponibilité, M. de Gallifet, découragé et perdant tout espoir de retrouver jamais une seconde occasion de se signaler aux yeux ravis de Maxime Du Camp, rentre dans la vie civile le... 18..., et meurt le... 19... d'un anthrax qui lui est survenu sur une de ses côtes en argent, que son domestique avait nettoyée avec du blanc d'Espagne de mauvaise qualité.

ABONNEMENTS

100 BIOGRAPHIES

Paris......... Un an 10 fr.
Départements. — 12 fr.

Abonnements sans frais dans tous les bureaux de poste



ABONNEMENTS

100 BIOGRAPHIES

Paris......... Un an 10 fr.
Départements. — 12 fr.

Abonnements sans frais dans tous les bureaux de poste

LE TROMBINOSCOPE

Cette nouvelle édition du **Trombinoscope,** qui paraît deux fois par semaine, composera des volumes de 100 biographies chacun, du même format et du même aspect que les autres ouvrages de TOUCHATOUT.

ONT DÉJA PARU

1. Jules Grévy
2. Clémenceau
3. Gambetta
4. République
5. Thiers
6. Zola
7. Rochefort
8. La Canicule
9. duc d'Aumale
10. Victor Hugo
11. Belle-Mère
12. J. Simon
13. J. Ferry
14. Sénat
15. Pr. Napoléon
16. Don Carlos
17. Napoléon III
18. Ricord
19. Dieu
20. Réserviste
21. Andrieux
22. Got
23. Louise Michel
24. Conservateur
25. Veuillot
26. Crevette
27. Mac Mahon
28. Sarah Bernhardt
29. Cassagnac
30. Judic
31. Concordat
32. Comte de Paris
33. Gommeux
34. Cte de Chambord
35. Bismarck
36. Septennat Ier
37. Henry Maret
38. Cocu
39. La Presse
40. Louis Blanc
41. Bazaine
42. Opérette
43. Naquet
44. Dumaine
45. Emile de Girardin
46. Hyacinthe
47. Guillaume Ier
48. Littré
49. Sarcey
50. Reporter
51. Rouher
52. Gavardie
53. Krauss
54. Célibataire
55. Léopold II
56. Ranc
57. Thérésa
58. Lachaud
59. Blanqui
60. Eugénie de Montijo
61. Radical
62. Croizette
63. Tony Révillon
64. Amnistie
65. Victoria
66. De Montépin
67. Barthélemy-St-Hilaire
68. « Le Pays »
69. De Broglie
70. Farre
71. Cl. Hugues
72. Vélocipède IV
73. Buffet
74. « Figaro »

OUVRAGES DE TOUCHATOUT

Histoire de France tintamarresque, un volume de 800 pages, 500 dessins noirs et coloriés, envoi *franco*.......... **12 fr.**

SUITE DU PRÉCÉDENT:

Histoire tintamarresque de Napoléon III, un volume de 800 pages, 500 dessins noirs et coloriés, envoi *franco*. **12 fr.**

SUITE DES DEUX PRÉCÉDENTS:

La Dégringolade impériale, deuxième partie de L'HISTOIRE TINTAMARRESQUE DE NAPOLÉON III, un volume, 500 dessins noirs et coloriés, envoi *franco*..................... **12 fr.**

Grande Mythologie tintamarresque, 600 dessins noirs et coloriés par G. Lafosse et Moloch, un volume de 840 pages *franco*.. **12 fr.**

EN PRÉPARATION :

SUITE DES TROIS PRÉCÉDENTS

Le Septennat tintamarresque, un volume de 800 pages, illustré.
Mélanges tintamarresques, recueil de fantaisies, un volume de 800 pages, illustré.

Quarantième année **LE TINTAMARRE** Quarantième année

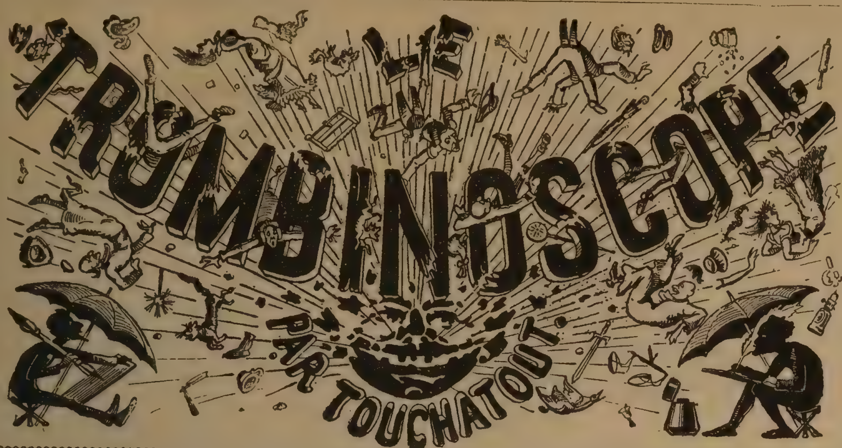
HEBDOMADAIRE, SATIRIQUE ET FINANCIER, PARAIT LE SAMEDI

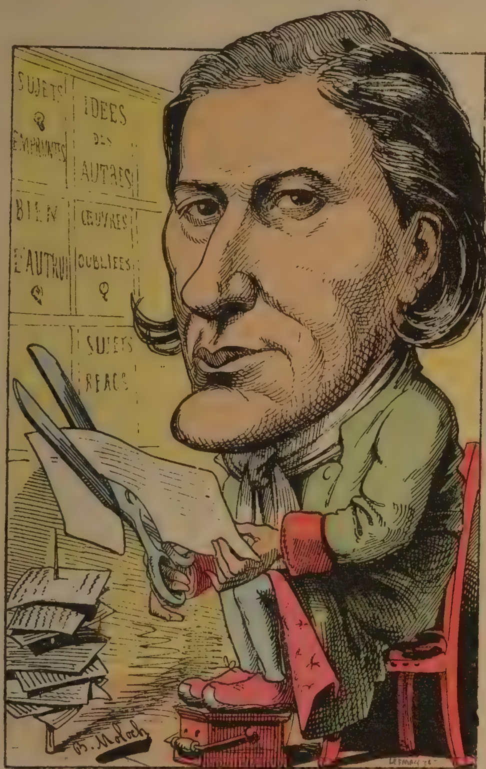
ABONNEMENTS :

PARIS	DÉPARTEMENTS
1 an 18 fr.; 6 mois 10 fr.; 3 mois 6 fr.	1 an 20 fr.; 6 mois 11 fr.; 3 mois 7 fr.

Pour recevoir franco *par retour du courrier les ouvrages ci-dessus, en envoyer le montant à* **M. LÉON BIENVENU,** *directeur du* **Tintamarre,** *29, rue d'Amsterdam, à Paris*

10 CENTIMES





SARDOU

VICTORIEN

démarqueur, rapiéceur et ajusteur dramatique français, vint au monde à Paris le 7 septembre 1831.

C'est la seule chose de sa vie qu'il fit sans l'avoir vu faire à d'autres.

Victorien Sardou étudia d'abord la médecine, mais il l'abandonna, s'étant vite dégoûté d'un métier ingrat où il est si difficile de *traiter* le même *sujet* qui a été traité par un confrère, ce dernier le tuant généralement du premier coup.

Il se livra tout entier à des études littéraires et se fit faire un grand casier à compartiments pour y ranger, par ordre alphabétique, les scènes qu'il commentait à grands coups de ciseaux dans les vieux auteurs oubliés.

Il écrivit quelques articles dans les petits journaux; la postérité n'a pas jugé à propos de conserver ces articles, pensant probablement qu'elle en retrouverait les originaux dans les vieilles collections de la bibliothèque si un jour elle en avait besoin.



Le 1er avril 1854, jour ordinairement consacré aux mystifications, il fit représenter à l'Odéon la *Taverne des étudiants*; la pièce obtint une chute dont le rideau du théâtre eut beaucoup de peine à se relever le lendemain.

Nous n'énumèrerons pas ici les nombreuses œuvres que M. Sardou a données au Palais-Royal, au Gymnase, au Vaudeville et au théâtre Déjazet, la recherche de la paternité étant interdite par la loi.

Nous nous bornerons à citer *Nos intimes*, *les Pattes de Mouches*, *la Famille Benoiton*, *Maison-Neuve*, *Patrie*, *les Pommes du Voisin*, *Fernande*, *Nos Bons Villageois*, *la Haine*, *Ferréol*, *Dora*, *les Bourgeois de Pont-Arcy*, *etc..., etc...*



Toutes ces œuvres, dès leur apparition, furent l'objet de critiques assez aigres.

Chaque fois que M. Sardou faisait représenter une pièce, tous les auteurs dramatiques morts depuis Philippe-le-Bel se précipitaient pour reconnaître leurs frusques, comme on se précipite aux ventes des objets déposés au greffe pour tâcher de retrouver ceux qui vous ont été volés.



On peut se rendre compte, par là, du procédé littéraire de M. Sardou, lequel procédé nous rappelle un ressemeleur de vieux souliers que nous avons bien aimé.

A ce remarquable talent, qui a fait de M. Sardou un noteur dramatique de premier ordre, vient s'ajouter une flexibilité de conscience qui ferait monter le rouge au visage de certains individus, et qui chez certains autres ne le fait monter qu'à la boutonnière de leur habit.



C'est ainsi que M. Sardou fit représenter en 1862 une pièce intitulée : *les Ganaches*, et reçut quelques mois après l'ordre IMPÉRIAL de la Légion d'honneur.

Dans cette pièce, le consciencieux artiste avait esquissé tous les types de ganaches connus : la ganache noble, la ganache bourgeoise, la ganache de café, etc., etc... La galerie était complète ; mais, grâce à un de ces oublis qui ne peuvent être commis que par un étourdi ou un ambitieux, la ganache militaire était totalement absente, et dans une collection de ganaches, il n'est pas plus permis d'oublier la ganache militaire, un des plus beaux types du genre, qu'il ne serait excusable d'oublier de remuer les jambes en marchant.



M. Sardou préludait à *Rabagas* en mettant déjà son talent à la discrétion de ceux qui tenaient le casse-tête.

Lorsqu'éclata le 4 septembre, M. Sardou fut aperçu se mêlant à une colonne d'émeutiers qui se dirigeait vers les Tuileries. Ce qu'allait faire M. Sardou aux Tuileries ce jour-là n'a jamais été établi d'une façon bien claire.

Dans une lettre qu'il a publiée depuis, M. Sardou a prétendu que son but était d'empêcher le massacre des serviteurs du palais ; M. Sardou avait l'instinct de la conservation.



Deux œuvres remarquables de M. Sardou furent le *Roi Carotte*, gruerie en trente tableaux, et *Rabagas* qu'il donna au Vaudeville, afin d'être nommé commandeur de la Légion d'honneur par la première monarchie qui voudra

bien nous honorer de sa confiance, n'importe laquelle, ça lui est égal.



La donnée de *Rabagas* est des plus simples : les trois premiers actes sont consacrés à établir que tous les républicains sont des escrocs, et les deux derniers à prouver qu'ils sont des ivrognes.

La morale de la pièce est que le peuple, devant perdre tout espoir de trouver des honnêtes gens pour revendiquer ses droits, n'a rien de mieux à faire que de se laisser mener par les rois, qui tous sont des modèles de vertu et de désintéressement, ainsi que M. Sardou le démontre par l'exemple du prince de Monaco.



Malgré le conseil de M. Sardou, il est probable que le peuple essayera encore et ne se rebutera pas, sous prétexte que le 4 septembre il a eu la déveine de mettre la main sur des Rabagas.

M. Sardou ne convaincra jamais un peuple qui meurt à coup sûr de la royauté, qu'il ne doit rien tenter pour échapper à son sort parce qu'il s'exposerait à d'autres désagréments.

C'est à peu près comme si l'on disait à un homme qui va être guillotiné : N'essayez pas de vous évader, vous pourriez attraper un chaud et froid.



M. Sardou, avec son *Rabagas*, a eu l'intention de nous dégoûter des républicains ; mais, pour avoir quelque chance d'y arriver, il fallait faire un prologue dans lequel le député Baudin aurait été représenté mourant d'une indigestion de truffes, Delescluze d'une fluxion de poitrine et Flourens d'un catarrhe à la vessie.



Une autre pièce tapageuse de M. Sardou fut *Daniel Rochat*, comédie représentée au Théâtre-Français en mars 1878.

Dans cette pièce absurde, on voyait se marier une jeune fille très fervente catholique et un libre penseur avéré, sans que ni l'un ni l'autre ne se soient inquiétés de la façon dont aurait lieu la cérémonie.



En sortant de la mairie, le marié disait à sa femme :

— Rentrons chez nous, hein ?...

Et la mariée répondait d'un air ahuri :

— Comment ça ?.. Eh bien... et l'église ?...

L'église !... jamais de la vie !...

— Alors... il n'y a rien de fait de ce qui reste à faire, répliquait aigrement la dame.



Et cela se déroulait ainsi pendant trois heures, le libre penseur regardant du côté de l'alcôve et la mariée le tirant du côté de l'autel.

Mais, comme il fallait avant tout que M. Victorien Sardou ridiculisât et insultât les libres penseurs dans la personne de Daniel Rochat comme il avait bafoué et injurié les républicains en celle de Rabagas, il amenait son Daniel à cette concession lâche de consentir à un mariage religieux secret et nocturne.

Ce que la demoiselle refusait d'ailleurs implacablement, et elle n'avait pas tort, car ce vilain monsieur était d'un... opportunisme vraiment révoltant.



Cette Montépinade fit beaucoup de tapage, et il fut question que M. Victorien Sardou allait recevoir du pape la fameuse rose d'or qui ne s'accorde, on le sait, qu'aux souveraines catholiques, apostoliques et... espagnoles dont les hautes vertus chrétiennes sont consacrées par... l'usage.



Le 7 juin 1877, M. Victorien Sardou a été élu membre de l'Académie.

C'est bien fait.



Au physique, M. Sardou est un petit homme maigre et pâle; il a les traits pointus.

Les gens qui veulent lui faire plaisir disent que son visage rappelle celui de Voltaire ou de Bonaparte en Egypte; mais nous pensons qu'il ne porte les cheveux longs que pour ne pas tant ressembler à Pierrot.

Il est sujet aux migraines et en joue très bien.

Pendant les trois mois qui précèdent la représentation d'une de ses pièces, la presse tient l'univers au courant des vapeurs et des attaques de nerfs qu'il attrape aux répétitions.

M. Sardou est d'un caractère charmant; une vieille coquette, à qui l'on rappelle en public qu'elle est née vers 1814, peut seule donner une idée de l'aménité de M. Sardou quand l'on se permet de trouver une tache à son soleil.

Pourtant, il lui serait si facile de clouer les gens qui critiquent ses œuvres en leur répondant qu'il n'y est pour presque rien.



Le cabinet de travail de M. Sardou est très curieux : il a un grand meuble à casiers remplis de vieux livres et d'anciennes brochures dans lesquels il puise à pleines mains ses... inspirations.

Une fois, il s'est fait donner congé de l'appartement qu'il occupait. Son propriétaire alla le trouver et lui dit : Monsieur, vous ne m'aviez pas dit que vous louiez votre logement pour en faire un atelier de tailleurs... les voisins du dessous se plaignent d'être importunés par un bruit perpétuel et insupportable de ciseaux en mouvement...

M. Sardou quitta la maison, ne voulant pas avouer que c'était lui qui travaillait depuis trois mois à *Nos Intimes*.

Une indiscrétion nous permet d'offrir à nos lecteurs un extrait du budget annuel de M. Sardou ; le voici :

DÉPENSES DE MON CABINET DE TRAVAIL POUR L'ANNÉE***

Plumes métalliques (il m'en reste deux neuves)	» *05* c.
Encre..	» *05*
Crayon rouge pour encadrer les extraits de vieux drames à découper..................	*52* »
Pains à cacheter pour coller les extraits.....	*60* »
Repassage de ciseaux.......................	*87 60*

Enfin, M. Sardou appartient à cette catégorie nombreuse d'écrivains qui, à défaut de génie, rangent très bien leurs papiers et surtout ceux des autres.

Comme les gens qui se construisent des maisons neuves avec les morceaux des vieilles, M. Sardou, à force de patience, s'est fait un chantier de démolitions dramatiques très bien assorti, et dans lequel il trouve tout faits les escaliers, les portes, les fenêtres, les cheminées et les rampes dont il a besoin.

Il range, arrange, rogne, ajuste, colle, plaque et vernit, le tout avec la conscience d'un homme qui voudrait bien que l'on ne s'aperçût pas que c'est en plusieurs morceaux. — Après sa vanité et sa... complaisance pour les puissants du jour, ce qu'il y a de plus saillant chez ce grand homme, qui n'a que de petits côtés, c'est son menton.

Mars 1882.

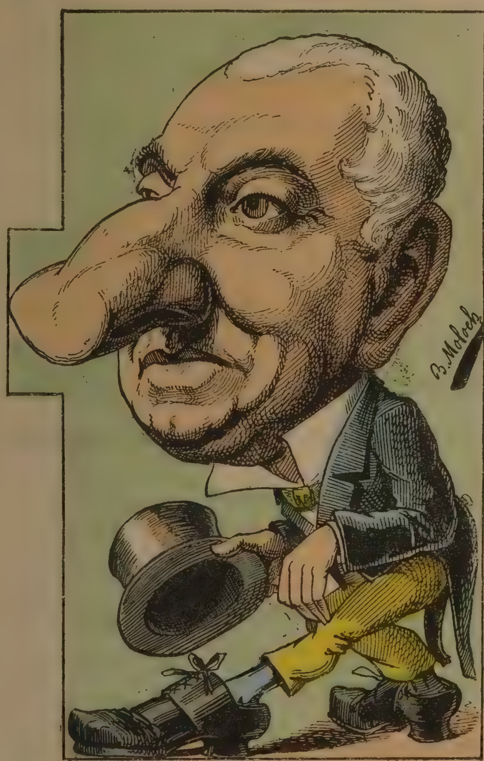
NOTICE COMPLÉMENTAIRE

Dates à remplir

PAR LES COLLECTIONNEURS DU *TROMBINOSCOPE*

M. Sardou est fait grand officier de la Légion d'honneur, le... 18..., à la suite d'une pièce qu'il a fait jouer au Vaudeville, et dans laquelle il insinue que Gambetta n'est parti de Paris en ballon que pour aller offrir à Bismarck de lui vendre la France moyennant une rente viagère de quinze bocks par jour. — Le... 18..,il produit encore, entre autres œuvres remarquables, un drame où l'on voit Garibaldi se faisant faire la courte échelle par Clovis Hugues et Clémenceau pour aller voler de l'argenterie dans un hôtel du faubourg Saint-Honoré ; il reçoit le... 18..., comme récompense, le grand cordon de la Légion d'honneur, et meurt le... 19..., laissant inachevée une comédie en cinq actes, commandée par le ministère, dans laquelle l'*Internationale* est représentée fabriquant des pièces de vingt francs en bronze d'aluminium.





HYACINTHE

LOUIS-HYACINTHE DUFLOST

(dit)

acteur français, *nez* à Amiens le 15 avril 1814.

Son premier cri en voyant le jour... où l'on paye son loyer fut : « *Je viens à terme* ! »

L'accouchement de sa mère avait été très laborieux ; il avait même donné des craintes sérieuses. La famille était consternée, quand tout à coup le docteur s'écria avec joie : *Tout est*

sauvé! le nez est passé... il ne reste plus que l'enfant, ce n'est plus rien! »



L'allaitement du jeune Hyacinthe fut très difficile à cause de la longueur de son appendice nasal.

On dut le faire téter à l'aide d'un tuyau acoustique qui allait de son berceau au sein de sa nourrice. — Plus tard, lorsqu'il fallut lui apprendre à se moucher, ce fut encore le diable. Même avec ses deux mains, il ne pouvait prendre son nez, et il était obligé, pour le presser, de le fourrer dans l'entrebâillement d'une porte.

Comme c'était un travail ennuyeux, les trois quarts du temps il hésitait à l'entreprendre, et préférait renifler.

Mais alors cela devenait tout à fait intolérable. D'abord, le vent, en s'engouffrant dans ses puissantes narines, faisait un bruit effrayant; ensuite, l'aspiration produisait dans la pièce où reniflait l'enfant comme une trombe qui enlevait de dessus les meubles, papiers, globes de pendules, housses, coussins, et tous objets qui n'étaient pas assez pesants pour résister à cette attraction.



Quelquefois, dans ces reniflements, des objets précieux, soulevés et attirés par une force prodigieuse, disparurent en tourbillonnant dans le nez du jeune Hyacinthe, et jamais on ne put les retrouver. A six ans, il avait reniflé trois cuillères d'argent, deux numéros de la *Patrie*, le dé à coudre de sa sœur, trois embrasses de rideaux et un abat-jour.

Désespérant de sauver le reste du mobilier, les parents

du jeune Hyacinthe se décidèrent à lui faire poser à l'entrée des narines, un grillage en toile métallique.



Cependant, on s'aperçut que le développement de son nez n'avait pas nui à celui de son intelligence, et, à huit ans, le petit Hyacinthe jouait déjà avec succès les Mélingue dans la troupe d'enfants alors dirigée par M. Comte. Déjà, à cette époque, il était très malheureux l'été, parce que les mouches venaient se poser exprès sur le bout de son nez, sachant bien qu'il n'avait pas le bras assez long pour les chasser avec la main.

C'était un supplice horrible ; il avait beau secouer la tête, souffler de toute la force de ses poumons pour effaroucher les insectes, rien n'y faisait ; les mouches, se sentant hors de portée, l'aiguillonnaient cruellement.



Le jeune Hyacinthe qui, nous l'avons dit, était très intelligent, eut une idée : il acheta sournoisement une sarbacane qu'il ne quitta plus jamais. Il avait toujours des balles en terre glaise dans sa poche, et quand une mouche venait se poser sur le bout de son nez, au moment même où elle se croyait le mieux en sûreté, il l'ajustait et la foudroyait sous un de ces projectiles.

C'était un peu loin, mais il soufflait fort et manquait rarement le but.



A quinze ans, il entra aux Variétés comme choriste. On dut le remplacer dans cet emploi parce qu'il lui arrivait

souvent, en tournant vivement la tête en scène, de renverser quatre ou cinq figurants d'un coup avec son nez.

Il fit ensuite partie d'une troupe ambulante, à laquelle il rendit de grands services en annonçant son arrivée dans chaque ville, deux heures à l'avance, avec son nez qui avançait toujours de deux kilomètres sur le gros de la troupe.

Hyacinthe fit un cour séjour à l'Ambigu, passa au Vaudeville, et revint aux Variétés où commença vraiment sa réputation.

En mai 1847, il débuta au Palais-Royal, qu'il n'a pas quitté depuis.



A cette époque, son nez était déjà à l'apogée de sa gloire, et à la révolution de Février, la première pensée des insurgés fut de le réquisitionner pour improviser une barricade au coin de la rue Richelieu.

Ils arrêtèrent Hyacinthe, qu'ils traitèrent d'ailleurs avec les plus grands égards, et le firent descendre dans une cave dont le large soupirail donnait sur la rue.

On agrandit encore ce soupirail au moyen de quelques coups de pioche, et on fit passer le nez d'Hyacinthe par l'ouverture. Le nez traversa toute la chaussée et on en fixa l'extrémité dans un autre soupirail d'une maison d'en face, ce qui barra la rue d'une façon très solide.

Hyacinthe resta stoïquement dans cette position pendant quarante-huit heures. Sur cette balustrade vivante, les insurgés avaient tracé au charbon les inscriptions démocratiques de rigueur : *Vive la République ! Liberté, Egalité, Fraternité. Du travail ou du plomb.*

Heureusement la barricade ne fut point attaquée, car les insurgés parlaient déjà de planter des drapeaux dessus ; et, de sa cave, Hyacinthe voyait préparer la hache avec laquelle on se proposait de tailler des créneaux de deux en deux mètres dans son nez.



Au nombre des nombreuses créations qui, toutes, ont été des succès pour le sympathique artiste, nous citerons :

Le Tigre du Bengale, *le Sourd*, *la Sensitive*, *le Réveillon.*

Contrairement à ce que se sont plu à répéter beaucoup de gens, tout le mérite de Hyacinthe n'est pas dans cette excentricité de son physique. Il possède de réelles qualités de comédien : de l'esprit beaucoup, une grande bonhomie malicieuse et un flegme à lire les articles de Paul de Cassagnac sans rire.



Une plaisanterie qu'il fait de temps en temps, quand il est en scène, c'est de s'avancer tout près de la cabane du souffleur et de plonger une partie des fauteuils d'orchestre dans l'obscurité en étendant son nez entre le parterre et le lustre.

Cela produit toujours un désarroi très amusant. Les spectateurs s'imaginent que le gaz manque tout à coup, et quelques-uns en profitent pour pincer les femmes.



Au physique, Hyacinthe est un homme d'assez haute taille. Il se tient droit et fier, et a dans l'œil quelque chose

de vainqueur et de don juanesque qui n'est pas sans charme.

Très remuant et très vigoureux, il marche sans cesse ; on le rencontre partout dans Paris, flânant devant les étalages. Quand il veut respirer le parfum des comestibles du Chevet de la rue Vivienne, il passe sur le trottoir opposé, tourne simplement la tête, et son nez arrive juste au-dessus des truffes et des ananas.

Quelquefois ça occasionne des embarras de voitures sur la chaussée en obstruant la circulation ; mais, dans le quartier, on le connaît, on l'aime ; les cochers attendent un peu et les piétons se baissent complaisamment pour passer dessous.



Par les grosses averses, il est la providence des femmes sorties sans parapluie. Elles accourent toutes se réfugier vers lui. Son nez vaut trois portes cochères, ce qui a fait dire au *Tintamarre* qu'il avait le *nez auvent.*



Un peu avant la guerre, une puissante compagnie de publicité lui avait proposé d'affermer son nez pour y publier des annonces, mais la chose en est restée là : les affaires étant devenues mauvaises, la compagnie craignit d'avoir trop de places inoccupées.



Hyacinthe habite à Asnières une charmante petite maison où il se rend par le train de minuit trente-cinq, tous les soirs, hiver comme été.

Naturellement, il a un abonnement au chemin de fer.

Chaque fois que l'employé lui demande son billet, il répond en souriant : *a beau nez !...*

Pendant les premiers temps de son séjour à Asnières, il fut la cause involontaire de quelques troubles. Comme les rues de ce village ne sont pas toujours bien éclairées la nuit, il arrivait souvent qu'à quinze pas devant lui il renversait avec son nez sur les trottoirs des gens qui ne le voyaient ni ne l'entendaient venir.

Mais il se rendit de bonne grâce aux vœux du conseil municipal de la localité, et, depuis ce temps, en descendant du train, il se suspend une petite lanterne à chaque narine et deux grelots par les gros brouillards.

Hyacinthe ne va plus jamais en omnibus depuis que la Compagnie a supprimé la place du milieu au fond : c'était la seule qui fût possible pour lui. Dans le temps où elle existait, il s'y installait, et son nez, sur lequel il faisait imprimer chaque matin le programme des spectacles, s'y casait à l'aise, s'allongeant jusqu'au conducteur, entre les voyageurs des deux banquettes, qui pouvaient ainsi choisir le théâtre où ils iraient le soir.

Mars 1882.

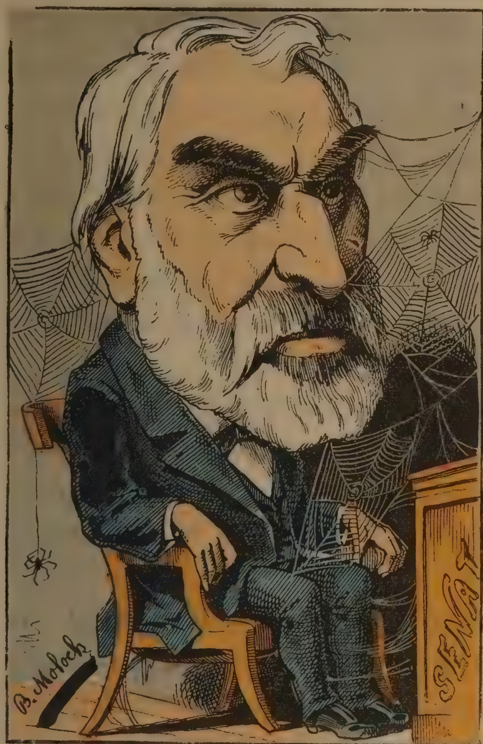
NOTICE COMPLÉMENTAIRE

Dates à remplir

PAR LES COLLECTIONNEURS DU *TROMBINOSCOPE*

Hyacinthe continue à faire la joie des spectateurs du *Palais-Royal* en créant avec succès une multitude de rôles comiques. — Le... 18..., il refuse un brillant engagement que lui offrait la maison Tortoni pour mouler des glaces à l'emporte-pièce avec son nez pendant les moments de presse des chaudes soirées d'été. — Et enfin, il meurt le... 19..., un soir qu'il s'était endormi sur le talus du chemin de fer franco-italien, victime de la distraction d'un chauffeur qui lui lance sa locomotive dans la narine droite, l'ayant prise pour le tunnel du Mont-Cenis.





PELLETAN

PIERRE-CLÉMENT-EUGÈNE

écrivain et homme politique français, né au Maine-Bertrand (Charente-Inférieure), le 29 octobre 1813.

Il est fils d'un notaire de Royan.

Créé entre deux *minutes* et mis au monde par une femme *grosse*, tout semblait indiquer que l'enfant dût devenir notaire à son tour. Il n'en fut rien. Après avoir fait ses études à Poitiers et son droit à Paris, il se mit à voyager et visita

une partie de l'Europe en touriste convaincu et sans le secours du moindre véhicule.

Le *Tintamarre* annonça même un jour que M. Pelletan avait parcouru toutes les *côtes* des *bras* du *Mein* à *pied*.

En 1837, M. Pelletan revint à Paris et se voua à la littérature. Il entra à la *Nouvelle Minerve*, à l'*Artiste* et un peu plus tard à la *Presse* où il écrivit de nombreux articles artistiques, philosophiques et d'économie sociale.

Son talent, à cette époque, n'était pas très ferme. On sentait bien, sous son style un peu emphatique, sous une forme nuageuse, de naissantes convictions libérales; mais les procédés d'exposition manquaient de cette netteté si précieuse qui fait la force des vrais écrivains réformateurs en rendant les sujets élevés qu'ils traitent intelligibles pour tous.

Ce défaut de clarté chez M. Pelletan fut encore augmenté par une admiration sans bornes qu'il voua à Lamartine, et naturellement par un penchant très accentué à emprunter au grand poète ses procédés de style peu à la portée du vulgaire.

Bien entendu, nous n'avons pas la prétention de faire ici une critique de ce genre de littérature élevée que tout le monde admire : quelques-uns pour ce qu'elle vaut vraiment, et beaucoup d'autres pour ce qu'ils en ont entendu dire.

Tout au plus, nous permettrions-nous de regretter que souvent des écrivains d'un haut mérite et que leur tempérament a poussés vers l'étude des questions sociales qui intéressent les masses, traduisent leurs admirables pensées de façon à se faire comprendre par huit personnes sur mille, pendant que les neuf cent quatre-vingt-douze autres les regardent la bouche ouverte, entendant, sans le com-

prendre, un bruit harmonieux, et perdant ainsi le bénéfice de tant de bonnes choses qui n'ont que le malheur d'être beaucoup trop bien dites.

Après la révolution de 1848, Lamartine offrit à M. Pelletan un emploi au ministère des affaires étrangères. Ce dernier refusa et répondit qu'il ne voulait pas « entrer dans la République par la porte d'une fonction. » Quelques bonapartistes, qui commençaient à cette époque à rôder autour des étalages — fort mal surveillés d'ailleurs — de la République, sourirent de pitié en entendant cette « naïveté. »

M. de Morny, à qui l'on raconta le fait, haussa les épaules et dit à ce propos : « Les scrupules sont à l'ambi-
» tieux ce que les bagages sont au voyageur, il faut en
» avoir bien peu pour ne pas en avoir trop. »

M. Pelletan entra au *Bien Public*, échoua dans la Charente-Inférieure aux élections pour la Constituante, faute, sans doute, de s'être expliqué assez clairement avec ses électeurs, et entra au *Pays* (l'ancien), puis de nouveau à la *Presse*.

On le vit, surtout en 1849, attaquer très violemment les socialistes et les républicains de la Montagne. Le coup d'Etat du 2 Décembre réduisit M. Pelletan au silence; mais, en 1853, il entra à la rédaction du *Siècle*, où il ne tarda pas à se faire remarquer.

Les événements qui venaient de s'accomplir avaient aiguisé sa verve. Il reconnaissait enfin qu'en face de l'arbitraire, de la violence et du succès des coquins, il fallait que l'écrivain honnête et convaincu sortît des généralités philosophiques, des rêves et des contemplations; qu'il taillât sa plume de poète en plume de combat, qu'il abordât de face les questions humaines; en un

mot, qu'il précisât net et ferme ses principes et ses idées.

Dans cette nouvelle manière, M. Pelletan trouva le succès. Il demanda l'abolition de la peine de mort en matière politique, l'amnistie, le retour aux libertés, etc., etc.... Naturellement, en réclamant tout cela, il fut reçu par l'empire comme un homme qui, venant d'être assommé et dévalisé la nuit sur une grande route, dirait aux brigands qui l'ont mis dans cet état : « Je n'ai qu'une chose à vous demander : Venez avec moi au plus prochain poste de gendarmerie. » Mais au moins, il avait fait son devoir : il avait poussé son cri.

Ce fut en 1853 que M. Pelletan publia son livre capital : *Profession de foi du XIXe siècle.* Tombant en plein dans cet empire naissant de filous et de filles, ces paroles élevées, cette apologie de la vertu, cet appel à la pureté, furent une première lueur dans le cloaque. La machine immonde était lancée, ce livre de foi jeté sous la roue ne pouvait l'arrêter ; mais il alla fouiller dans l'âme de toute une jeune génération que l'empire avait déjà engourdie, et, bousculant impitoyablement tous les vices hideux qui l'empâtaient : l'égoïsme, la lâcheté et l'indifférence, il fit vibrer en nous, qui avions vingt ans à cette époque et étions menacés d'en avoir soixante le lendemain, cette corde qui, tant qu'elle ne sera pas complètement brisée, sauvera toujours les peuples asservis : celle du réveil de leur fierté.

En même temps qu'il publiait de nouveaux livres : *le Monde marche*, *le Pasteur du Désert*, etc.. etc., M. Pelletan collabora à divers journaux, sur lesquels il attira les persécutions de Vélocipède *père* — couvrez-vous ! — Il devint la bête noire de l'administration, et, tour à

tour, *la Presse*, *l'Avenir* et *le Courrier de Paris* furent contraints, par ordre supérieur, de renoncer à sa collaboration.

C'était ainsi sous l'empire : on lançait un anathème majeur sur un journaliste malfaisant, et, sous peine d'excommunication non moins majeure, tous les journaux devaient reculer d'horreur à l'approche de sa copie maudite.

En 1860, M. Pelletan fit tressauter d'indignation tous les nez d'argent des médaillés de Sainte-Hélène, en entreprenant une vive campagne contre Béranger, à qui il reprocha d'avoir popularisé la légende napoléonienne.

Le fait est que, sans vouloir diminuer en quoi que ce soit la gloire du bonhomme qui a tant égayé les desserts de nos pères, on ne peut, en bonne conscience, lui savoir un gré infini des onze mille couplets qu'il a consacrés à chanter les louanges de l'inventeur des plébiscites biseautés, qui n'a, en somme, jamais rendu qu'un seul service aux peuples : celui de leur ôter un roi pour leur en donner un autre.

En 1862, M. Pelletan publia un nouveau livre : *la Nouvelle Babylone*, satire cuisante contre le Paris impérial, et l'année suivante, le département de la Seine l'envoya au Corps législatif où, pendant sept années, il fit à l'empire une opposition ni plus, ni moins vive que celle des Simon, des Favre et des Picard, une de ces douces oppositions, enfin, dont les opposants vivent longtemps et dont les empires ne meurent jamais.

Ceci n'est point un reproche particulier à M. Pelletan, mais il est bien avéré que sans les événements de 1870, tous les petits cailloux soigneusement arrondis que les irréconciliables à la guimauve lançaient prudemment à la

tête de l'empire, n'eussent jamais précipité d'un quart de seconde la chute du gouvernement dont tous les porte-monnaie bonapartistes portent encore le deuil... afin de pouvoir dire qu'ils portent quelque chose.

Après le 4 septembre 1870, M. Pelletan fit partie du gouvernement de la Défense nationale, mais il ne joua qu'un rôle très effacé. Déjà visiblement fatigué, il n'était plus (l'eût-il jamais été?...) l'homme de telles circonstances.

Hélas!... faut-il le dire?... Oui, c'est bien cruel!... Pelletan crut à Trochu. En novembre 1870, il écrivait : *Trochu est un caractère tout à fait romain dans sa grandeur.* Quel œil il fallait pour y fourrer un pareil doigt!...

Trochu!... ce général incapable d'envoyer seulement une compagnie aux remparts sans la décourager par une proclamation désespérante!... Trochu a pu tromper Pelletan!... Pelletan trouve à Trochu un caractère romain!... Il s'est trompé... C'est *apostolique* qu'il a voulu dire; mais romain!... *Oh!* OH! OH!



Réélu le 8 février 1871, M. Pelletan siégea sur les bancs de la gauche. Comme beaucoup de ses confrères vieillis, il y fit peu de bruit. Bon nombre de gens de très bonne foi acceptèrent ce silence prolongé et affirmèrent que les vieux députés républicains se taisaient parce qu'ils jugeaient cela plus prudent. D'autres croient que c'est parce qu'il le jugeait plus facile.

Le 30 janvier 1875, il reçut et accepta ses invalides sous forme d'une nomination de sénateur.

Nous ne pouvons que répéter, à l'égard de M. Pelletan, ce que nous avons dit de tous les républicains de valeur qui se sont laissés enfermer dans cette Chambre qui ne

représente rien, et dont leur premier devoir était de contester la légitimité.

Il n'appartient pas à un défenseur convaincu du suffrage universel d'accepter un mandat du suffrage restreint.

Consentir à siéger au Sénat, c'est le reconnaître.

Et reconnaître le Sénat trié qui fait échec à la Chambre des députés élus par le peuple, c'est renier et desservir le peuple.



Au physique, M. Pelletan est un homme aux traits austères, à l'œil sombre, à la barbe dure, à l'air sinistre. L'aspect d'un apôtre qui s'est nourri pendant cinq semaines avec un radis noir et qui ne renierait pas sa foi pour un gigot de mouton.

Au moral, c'est le même homme, et l'éloge n'est pas mince par le temps d'Ollivier, de Batbie et de Fourtou qui court.

Enthousiaste cassé, utopiste déçu, poète qui s'était envolé dans le bleu et qui a été rejeté sur la terre, où l'on ne marche pas avec des ailes, tel est l'homme !... Que peut-il — et que peuvent ses pareils pour la République?... La rêver et laisser les autres la faire.

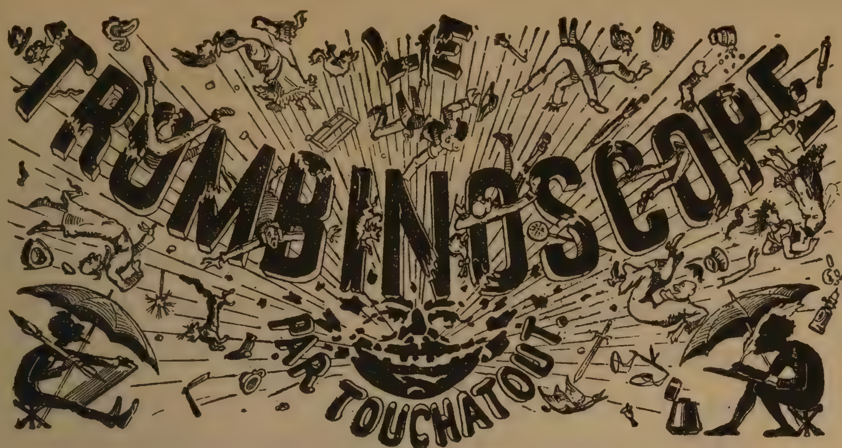
Mars 1882.

NOTICE COMPLÉMENTAIRE

Dates à remplir

PAR LES COLLECTIONNEURS DU *TROMBINOSCOPE*

M. Pelletan continue à vivre en honnête homme et en libre penseur pour prouver au *Figaro* que cela se peut très bien. — Il ne le lui prouve pas. — Enfin, il meurt le... 19... Avant de mourir, et à la surprise générale, il demande à se confesser. — Comme ses amis lui expriment leur étonnement, il leur répond : « Il y a quel« que chose de trop grave dans ma vie pour que je puisse me passer « des secours de la religion : j'ai pris Trochu pour Spartacus, le « soubassement de sa mâchoire inférieure pour de l'audace et sa « calvitie pour du génie. J'ai besoin de l'absolution suprême. »





LECOCQ

CHARLES

compositeur français, né à Paris le 3 juin 1834.

Il est le fils d'un employé au tribunal de commerce.

Tout jeune, il fréquenta les audiences ; mais ce n'est pas là qu'il fut initié aux mystères de l'accord parfait.

Dès l'âge de trois ans, le petit Lecocq annonçait d'énormes dispositions musicales.

Il retenait avec une grande facilité tous les airs qu'il entendait et les jouait sur le flageolet.

Il commença de bonne heure à travailler l'harmonie et entra au Conservatoire en 1850 dans la classe de Bazin.

Dès la première année, il remporta un prix d'harmonie et d'accompagnement, et, au bout de deux ans d'études avec Halévy, obtint un second prix de fugue et de contre-point.

Charles Lecocq sortit du Conservatoire en 1855, avec un talent déjà remarquable, mais il lui arriva ce qui arrive à tous les jeunes compositeurs : il fut sur le point d'être obligé, pour vivre, d'employer sa science de la fugue et de l'harmonie... à tenir des comptabilités à trois cents francs dans des maisons de caoutchouc.

Pas plus que les jeunes littérateurs, les jeunes poètes et les jeunes peintres, les jeunes compositeurs ne voient s'ouvrir aisément devant eux les portes qui mènent à la fortune et à la gloire.

Beaucoup sont obligés d'y faire de longues factions et d'attendre que les places, plus ou moins bien occupées par les vétérans, soient devenues libres ; et s'il est une carrière où cette attente soit longue et pénible, c'est assurément celle de compositeur, car la plus modeste de ses tentatives a besoin, pour arriver au public, d'un concours si compliqué, que l'on aurait réussi la conjonction de quarante-cinq centres parlementaires en moins de temps qu'il n'en faut à un jeune musicien sans nom pour trouver un librettiste qui lui confie un acte, des chanteurs qui consentent à l'exécuter et un directeur qui daigne l'entendre.

Charles Lecocq avait la foi, il ne se découragea pas.

Tout en continuant ses études, il se mit à donner des leçons de musique, guettant une occasion d'infiltrer une opérette par le trou d'une serrure directoriale pendant que le concierge du théâtre aurait le dos tourné; car on sait que, dans la plupart des théâtres, les concierges ont une consigne sévère : *Ne laisser passer dans l'escalier ni chiens ni manuscrits.*



Cette occasion, Charles Lecocq l'attendit plus de deux ans. Enfin, elle se présenta, et dans des conditions curieuses.

Offenbach, qui était alors directeur des Bouffes-Parisiens, avait eu l'idée ingénieuse et honnête de mettre au concours la partition d'une opérette de Léon Battu et Ludovic Halévy : le *Docteur Miracle.*

Dans le lot des 815,000 doubles-croches que cet appel fit pleuvoir sur le piano d'Offenbach, deux petits colis furent distingués à cause de la verve et de l'originalité des mélodies qu'ils contenaient. L'un avait été déposé par Bizet, l'autre par Charles Lecocq.

Les deux partitions furent couronnées et soumises alternativement chaque soir au jugement du public, qui prononça en dernier ressort en faveur de Charles Lecocq.

Ce qui avait fait le succès de cette première partition du débutant était une remarquable clarté de style et une absence complète des procédés vulgaires : pas de recherche apparente, et pourtant aucune concession faite au mauvais goût.

En un mot, cette œuvre indiquait un talent franc, vigoureux, naïf et de bon aloi.

Cette innovation dans un genre déjà très compromis par des cascades démesurément pimentées, rencontra, comme il fallait s'y attendre, des détracteurs.

D'abord, tout le clan des fanatiques de la musique ennuyeuse, appelée *grande musique*, se répandit en sourires dédaigneux en entendant ces mélodies charmantes, simples et faciles que tout le monde écoutait avec plaisir et comprenait tout de suite sans être obligé de convoquer pour cela un congrès européen.



Ces bonzes de l'art.... compliqué, et dont nous respectons d'ailleurs l'innocente et grotesque toquade, sont absolument persuadés qu'il n'existe au monde qu'une seule et vraie musique : celle dont on ne peut apprécier les beautés enfouies qu'à la condition d'être complètement initié à tous les mystères de l'algèbre harmonique.

Toutes les opinions sont libres, en fait d'art du moins (puisque le gouvernement n'a pas encore pensé à inventer l'ordre moral musical).

Aussi trouvons-nous très naturel que certaines oreilles, qui se disent volontiers des oreilles d'élite, prennent — ou fassent semblant de prendre — un grand plaisir à l'audition des immenses symphonies tortillées des concerts classiques.

Quant à nous, nous avouons humblement que beaucoup de ces grandes machines-là nous semblent d'une obscurité complète.

Souvent, nous avons essayé de suivre, l'oreille en arrêt, les yeux sur le programme, le développement d'un de ces chefs-d'œuvre; et, la main sur la conscience, il nous est

arrivé fréquemment, au moment où l'orchestre exprimait — d'après le programme détaillé, — « *les sensations que fait éprouver à la jeune bergère le lever du soleil sur une plaine verte* », de trouver que ce petit air s'adaptait aussi bien à « *l'arrivée au relais d'une vieille diligence par un temps de brouillard* ».



Cette confession sincère convaincra nos lecteurs que nous sommes trop profane pour ne pas avoir quelque sympathie pour les mélodies franches et claires de M. Lecocq. Ce premier succès ne suffit pas, comme on eût pu l'espérer, à aplanir les obstacles devant le jeune compositeur. La carrière d'artiste est une succession d'antichambres qu'il faut forcer les unes après les autres avec beaucoup de persévérance; la première est la plus rude, il est vrai, mais elle ne dispense pas des suivantes.

M. Lecocq donna quelques opérettes sur des scènes de quatrième ordre : *Huis clos*, aux Folies-Nouvelles; *les Baisers de la Poste*, *les Ondines* et *le Cabaret de Ramponneau*, aux Folies-Marigny. Jusqu'en 1857, il continua à donner des leçons, ses droits d'auteur ne lui suffisant pas encore.

Nommé accompagnateur à l'Athénée, il composa à ce théâtre la musique de *l'Amour et son carquois*, qui obtint un vrai succès.

Vinrent ensuite *Fleur de Thé* et *les Jumeaux de Bergame*, qui furent très applaudis.

Le musicien était lancé. La fortune avait désormais cessé de le trahir. Il est vrai que Lecocq avait chanté plus de trois fois.

Gondolfo, aux Bouffes, *le beau Dunois* et la reprise de *Fleur de Thé*, aux Variétés, le placèrent définitivement au rang des compositeurs arrivés.

Pendant la guerre de 1870, M. Lecocq se retira à Bruxelles, où il obtint de nombreux lauriers pacifiques, avec ses opéras des *Cent Vierges* et de *la Fille de Madame Angot.* Quand les Prussiens eurent évacué le territoire français, M. Lecocq revint à Paris, et y apporta son second opéra.

La Fille de Madame Angot fut jouée, comme on le sait, plus de quatre cents fois sans quitter l'affiche du théâtre des Folies-Dramatiques. Cet ouvrage est, sans contredit, l'œuvre la plus remarquable de M. Lecocq. La partition fourmille de morceaux aimables et spirituels, qui tous sont devenus populaires. *Giroflé-Girofla* et *les Prés-Saint-Gervais*, que M. Lecocq a ensuite fait repré senter aux Variétés et à l'infortuné théâtre de la Renaissance, ont obtenu un succès assez vif, quoique ces deux ouvrages ne possèdent pas, au même degré que *la Fille de Madame Angot*, la franchise d'allures et le sans-façon qui avaient valu tant de vogue à cette dernière opérette.

Depuis, M. Lecocq a donné au théâtre un assez grand nombre d'œuvres nouvelles, mais dont aucune n'a obtenu le succès de *la Fille de Madame Angot. Kosiki, le Pompon*, *la Petite Mariée*, *la Marjolaine*, *le Petit Duc*, ont, il est vrai, réussi dans de différentes proportions, mais il faut bien avouer que ce genre, toujours un peu le même, n'a plus sur le public la même action qu'au début.



Au physique, M. Lecocq est un homme aux traits assez ordinaires. Le génie n'y éclate pas.

A peine une pointe de malice dans l'œil indique-t-elle cet esprit que l'on prête volontiers à l'auteur du fameux chœur de *Perruque blonde*, et des couplets de l'engueulade : *Ah! c'est donc toi*, *madame Barras!* qui ont presque fait le tour du monde. M. Lecocq est un compositeur vraiment français. Sa musique, vive, facile, expressive, a même parfois de la distinction et de la finesse. On dit que, comme musicien, M. Lecocq est très savant et possède à fond la science de l'harmonie. En ce cas, il est encore bien plus fort, car il trouve le moyen que cela ne s'aperçoive pas.

Il obtient le résultat; mais il cache la combinaison.

Que ceux qui ne se contentent pas qu'un plat soit bon et veulent encore savoir comment il est fait, maudissent cet art qu'ils disent facile; mais nous doutons qu'ils parviennent à en dégoûter ceux qui le trouvent agréable.

Mars 1882.

NOTICE COMPLÉMENTAIRE

Dates à remplir

PAR LES COLLECTIONNEURS DU *TROMBINOSCOPE*

M. Lecocq continue à doter les théâtres d'opérette de ses partitions agréablement *chatouillantes* et à se faire conspuer par les apôtres de la musique de haute et aristocratique somnolence. — Le... 19..., il va se fixer dans une petite villa d'Araucanie pour échapper aux airs de la *Fille de madame Angot* dont il était poursuivi partout, et meurt de désespoir le... 19..., en entendant un naturel de l'endroit jouer sur sa flûte l'air :

C'était pas la peine, assurément,
De changer de gouvernement.

ABONNEMENTS

100 BIOGRAPHIES

Paris......... Un an 10 fr.
Départements. — 12 fr.

Abonnements sans frais dans tous les bureaux de poste



ABONNEMENTS

100 BIOGRAPHIES

Paris......... Un an 10 fr.
Départements. — 12 fr.

Abonnements sans frais dans tous les bureaux de poste

LE TROMBINOSCOPE

Cette nouvelle édition du **Trombinoscope**, qui paraît deux fois par semaine, composera des volumes de 100 biographies chacun, du même format et du même aspect que les autres ouvrages de TOUCHATOUT.

ONT DÉJA PARU

1. Jules Grévy	21. Andrieux	41. Bazaine	61. Radical
2. Clémenceau	22. Got	42. Opérette	62. Croizette
3. Gambetta	23. Louise Michel	43. Naquet	63. Tony Révillon
4. République	24. Conservateur	44. Dumaine	64. Amnistie
5. Thiers	25. Veuillot	45 Emile de Girardin	65. Victoria
6. Zola	26. Crevette	46. Hyacinthe	66. De Montépin
7. Rochefort	27. Mac Mahon	47. Guillaume Ier	67. Barthélemy-St-Hilaire
8. La Canicule	28. Sarah Bernhardt	48. Littré	68. « Le Pays »
9. duc d'Aumale	29. Cassagnac	49. Sarcey	69. De Broglie
10. Victor Hugo	30. Judic	50. Reporter	70. Farre
11. Belle-Mère	31. Concordat	51. Rouher	71. Cl. Hugues
12. J. Simon	32. Comte de Paris	52. Gavardie	72. Vélocipède IV
13. J. Ferry	33. Gommeux	53. Krauss	73. Buffet
14. Sénat	34. Cte de Chambord	54. Célibataire	74. « Figaro »
15. Pr. Napoléon	35. Bismarck	55. Léopold II	75. Gallifet
16. Don Carlos	36. Septennat Ier	56. Ranc	76. Sardou
17. Napoléon III	37. Henry Maret	57. Thérésa	77. Hyacinthe
18. Ricord	38. Cocu	58. Lachaud	78. E. Pelletan
19. Dieu	39. La Presse	59. Blanqui	
20. Réserviste	40. Louis Blanc	60. Eugénie de Montijo	

OUVRAGES DE TOUCHATOUT

Histoire de France tintamarresque, un volume de 800 pages, 500 dessins noirs et coloriés, envoi *franco*........... **12** fr.

SUITE DU PRÉCÉDENT:

Histoire tintamarresque de Napoléon III, un volume de 800 pages, 500 dessins noirs et coloriés, envoi *franco*. **12** fr.

SUITE DES DEUX PRÉCÉDENTS:

La Dégringolade impériale, deuxième partie de L'HISTOIRE TINTAMARRESQUE DE NAPOLÉON III, un volume, 500 dessins noirs et coloriés, envoi *franco*........................ **12** fr.

Grande Mythologie tintamarresque, 600 dessins noirs et coloriés par G. Lafosse et Moloch, un vol. de 840 p. **12** fr.

EN PRÉPARATION :

SUITE DES TROIS PRÉCÉDENTS

Le Septennat tintamarresque, un volume de 800 pages, illustré.

Mélanges tintamarresques, recueil de fantaisies, un volume de 800 pages, illustré.

Quarantième année **LE TINTAMARRE** Quarantième année

HEBDOMADAIRE, SATIRIQUE ET FINANCIER, PARAIT LE SAMEDI

ABONNEMENTS :

PARIS	DÉPARTEMENTS
1 an 18 fr.; 6 mois 10 fr.; 3 mois 6 fr.	1 an 20 fr.; 6 mois 11 fr.; 3 mois 7 fr.

Pour recevoir franco *par retour du courrier les ouvrages ci-dessus, en envoyer le montant à* **M. LÉON BIENVENU,** *directeur du* **Tintamarre**, *29, rue d'Amsterdam, à Paris*

10 CENTIMES





DELAPORTE

AUGUSTIN-GABRIEL

portier français et plaie nationale, né aux Loges, le 15 mai 1822.

En venant au monde, il affirma d'une façon énergique son implacable vocation pour l'état de concierge : ayant hâte de voir le jour, il sortit violemment du sein de sa mère sans attendre la sage-femme, et quand celle-ci arriva, il tirait sur le cordon de toutes ses forces.

L'enfance, ni même l'adolescence d'Augustin n'offrirent rien de particulier.

Il essaya de plusieurs métiers ; mais aucun ne lui convenait. Il avait un goût prononcé pour les occupations qui n'occupent pas.

En un mot, il était légèrement paresseux.

Après avoir obtenu plusieurs emplois dans lesquels il ne pouvait rester parce qu'aucun ne lui semblait assez doux, il se plaça garçon de bureau chez un financier véreux de l'Empire, et épousa bientôt la cuisinière de la maison.

Il trouvait déjà la satisfaction d'une partie de ses goûts pour le *far niente*.

Cependant, Augustin n'était pas encore satisfait. Il rêvait depuis son enfance les douceurs édredonnesques d'une bonne porte dans un quartier gras.

Il voyait plusieurs de ses amis, plus privilégiés que lui, crevant de bonheur et d'oisiveté dans leurs bonnes loges bien chaudes, et cuvant, au milieu de toutes les bonnes de la maison, les ineffables ivresses de cette vice-royauté qui s'appelle le conciergeat.

Il n'y put tenir plus longtemps et se mit à la recherche d'une loge.

Grâce à ses relations, il en trouva facilement une, mais pas précisément celle qu'il avait entrevue dans ses songes bleus. Cette loge était celle d'une maison de quatrième ordre, dans la rue de Cléry.

Les locataires étaient tous de petits industriels laborieux et simples.

Les gages étaient minimes, les profits presque nuls, et il fallait balayer l'escalier au moins deux fois par semaine.

De plus, la loge était assez obscure et sans salon ; le propriétaire n'avait pas encore pris le gaz ; il fallait faire les lampes, et puis il venait beaucoup de monde dans la maison... Enfin, une vraie boîte !...

En cinq années, il fit trois autres loges, montant d'un grade à chaque changement, et l'œil toujours fixé sur un cordon idéal : celui qui se tirerait tout seul sur un signe du maître enseveli au fond d'une ganache moelleuse.

Enfin, le 15 octobre 1866, les vœux ardents d'Augustin furent comblés : il fut engagé en qualité de concierge-gérant par M. Joseph Lentripé, gros bourgeois enrichi, qui lui confia la garde d'un de ses nombreux immeubles de la rue de Châteaudun.

En prenant possession de son nouveau poste, Augustin, que nous appellerons désormais respectueusement monsieur Delaporte, fut saisi d'un immense orgueil.

Ce n'était plus la petite loge sombre de la rue de Cléry, mais deux superbes pièces tapissées, dorées et meublées avec luxe, des glaces, des tentures partout, eau et gaz, ascenseur, et., etc... — M. Delaporte avait alors quarante-quatre ans, un commencement de calvitie et d'embonpoint lui donnait déjà une certaine dignité ; quelques économies l'avaient rendu légèrement arrogant.

En un mot, il était prêt pour ces nouvelles splendeurs et y fut tout de suite à son aise.

En choisissant M. Delaporte pour concierge, M. Lentripé avait été merveilleusement servi par la chance. Il donnait à ce fonctionnaire, comme c'est l'usage, trois ou quatre cents francs de gages par an, c'est-à-dire juste de quoi mourir de faim ou l'obliger à vivre aux crochets des

locataires, ce qui remplissait admirablement les conditions ordinaires de ce contrat tacite passé dans nos mœurs, et qui consiste à mettre le locataire à la discrétion du serviteur de son propriétaire.

Nous ne voyons guère que l'état de siège qui puisse faire paraître cela un peu moins arbitraire.

M. Delaporte n'eut garde de ne pas user et abuser d'une situation aussi commode. Il classa ses locataires en deux catégories : les bons et les mauvais. Les bons étaient ceux qui donnaient le moins de peine et le plus d'étrennes.

Les mauvais, ceux qui donnaient moins et recevaient davantage.

Quand M. Delaporte eut fait deux tas de ses... contribuables, il n'eut plus qu'un but : manœuvrer de façon à rendre les mauvais bons et les bons meilleurs.

Mais c'est ici où apparaît le génie de M. Delaporte. Il semble, au premier abord, que le premier soin d'un concierge qui veut rendre généreux un locataire qui ne l'est pas, doit être de redoubler de complaisance envers lui, afin de forcer sa reconnaissance.

M. Delaporte usa du procédé contraire; il organisa contre les locataires rétifs à la gratification une campagne infernale de persécutions et de mauvais traitements.

Il ne voulut rien devoir à la sympathie, mais tout obtenir par la terreur.

Nous devons l'avouer : son système fut couronné du plus grand succès.

M. Delaporte, à l'heure qu'il est, a mis tous ses corvéables au pas. Les quelques-uns qui ont persisté à se cabrer sous son joug s'en repentent cruellement.

Pour eux, tous les supplices, toutes les vexations.

Leurs journaux ou leurs lettres disparaissent ou ne leur sont remis que le lendemain.

S'ils ont du monde à dîner, le gaz de leur étage est éteint une heure plus tôt que d'habitude.

S'ils rentrent du spectacle, ils sont obligés de sonner dix fois.

Quand l'accordeur de pianos vient chez eux, M. Delaporte, s'apercevant qu'il a sa trousse sous le bras, le fait passer par l'escalier de service sous prétexte que le grand escalier est interdit aux gens qui portent des paquets.

Quand un visiteur vient les demander, on le laisse monter, s'il n'y a personne, et on lui dit que tout le monde est sorti, s'il y a quelqu'un.

Enfin, la situation devient bientôt si intolérable que les malheureux n'ont bientôt plus d'autre alternative que de faire amende honorable ou déménager.

Ajoutons bien vite que déménager n'est même pas un moyen, car M. Delaporte aura naturellement pour vengeurs tous les frères et amis de la sombre société secrète et terrible des *cordonari*, sorte d'Internationale implacable, dont il est membre.

Au physique, M. Delaporte est un homme de moyenne taille, gras et replet.

L'expression de son visage est peu mobile ; mais elle parcourt avec facilité la gamme complète qui s'étend du contre-fa grave de l'obséquiosité plate au ré naturel aigu de l'insolence outrée.

Le ton monte ou descend selon la quantité de dièzes ou de bémols que ses locataires mettent à la clef.

Les bémols, ce sont les pièces de vingt francs; les dièzes, ce sont les pièces de dix sous.

Un tic cher à M. Delaporte, c'est de faire tous les trois mois un règlement contre ses locataires. Plus ça ressemble aux lois sur la presse, plus il est content.

M. Delaporte a un frotteur au mois et une fille au Conservatoire.

Il donne des soirées en collaboration avec les bonnes et les domestiques de la maison, où le thé de la dame du second, le sucre de l'agent de change du premier, le rhum du dentiste de l'entresol, les biscuits de la rentière du quatrième et les sandwichs du baryton du troisième s'affichent sur le guéridon de palissandre de la loge dans une scandaleuse promiscuité.

A partir du 16 décembre jusqu'au 3 janvier, M. Delaporte ne met jamais plus de trois secondes d'intervalle entre le coup de sonnette qui lui demande le cordon et la secousse protectrice qu'il imprime à celui-ci pour ouvrir la porte.

Mais, dès le 4 janvier, la *trêve des étrennes* étant expirée, M. Delaporte n'interrompt jamais aucune de ses occupations pour tirer le cordon.

Quand le locataire a le malheur de tomber au milieu de la lecture de son feuilleton, il doit renoncer à l'espoir de rentrer chez lui avant que M. Delaporte se soit assuré que Gilbert a pourfendu le traître comme il convient.

A force de ne pas tirer le cordon de sa loge aux locataires qui lui déplaisent, M. Delaporte a tant tiré sur la corde de l'abus, qu'elle a fini par se rompre.

Les tribunaux, saisis des procédés du gouvernement

de combat de M. Delaporte, l'ont, à différentes reprises, condamné, lui et M. Lentripé, son propriétaire, à des dommages-intérêts; mais ces malheurs n'ont point abattu sa fierté, au contraire.

Pour une victime qui se révolte, M. Delaporte en rencontre cent qui se résignent, et, d'ailleurs, les tyrannies intimes dont il les accable sont le plus souvent si difficiles à prouver en justice, que l'impunité est presque assurée à ce Néron du plumeau.

Un seul moyen peut-être serait à tenter pour extirper cette plaie effrayante de la *logeaucratie :* ce serait de donner aux locataires le droit d'élire leur concierge chaque année au scrutin secret.

Dépendant alors d'électeurs libres qui pourraient le blackbouler comme un simple candidat bonapartiste, M. Delaporte reviendrait peut-être à de meilleurs sentiments ; mais tant qu'il sera mis et maintenu au pouvoir par le propriétaire, il faudra renoncer à trouver en lui autre chose qu'un despote subalterne, mais d'autant plus redoutable qu'il peut, à son gré, laisser monter chez vous les gens à qui vous devez de l'argent, ou vous garder malignement pendant trois jours, sans vous la remettre, une lettre vous apportant la nouvelle du trépas de votre belle-mère.

Mars 1882.

NOTICE COMPLÉMENTAIRE

Dates à remplir

PAR LES COLLECTIONNEURS DU *TROMBINOSCOPE*

M. Delaporte, implacable, continue à être l'effroi de ses locataires et meurt enfin, le... 19..., au moment où il venait d'ajouter un article ainsi conçu, au règlement de sa maison : *Les locataires qui rentrent passé minuit doivent sonner avec précaution, de façon à ne point réveiller le concierge.*





MARIE LAURENT

MARIE-LUGUET

(dite)

artiste dramatique française, née à Tulle, en 1826.

D'une famille de comédiens, elle montra, dès le berceau, une vocation irrésistible pour le théâtre.

Douée d'un organe puissant, d'un geste plein d'ampleur et d'un regard d'une grande énergie, elle faisait déjà tressaillir sa nourrice en lui déclamant: *Gardes !... qu'on m'obéisse!... allez !... caca popo.* »

Dès l'âge de trois ans, elle parut sur la scène; et plus tard fut engagée à Rouen, où elle débuta dans l'emploi des ingénues.

Sa nature impétueuse ne pouvait s'accommoder longtemps de ce genre de rôles, dans lesquels elle se sentait, à peu de chose près, aussi à l'aise qu'Alexis Bouvier dans un pet-en-l'air de Jules Prével.

Elle passa à Toulouse, puis à Bruxelles, où elle joua le drame avec succès. Là, elle épousa un jeune baryton de beaucoup de talent, Pierre-Marie Laurent, qui mourut fort jeune, et dont elle conserva le nom au théâtre.



En mars 1848, elle débuta à l'Odéon, où elle fut peu remarquée, parcourut encore la province, et revint à l'Odéon en 1849, jouer *François le Champi*.

De cette époque date sa réputation ; elle avait enfin trouvé sa voie. En 1852, elle entra à la Porte-Saint-Martin et créa Aspasie, de l'*Imagier de Harlem*, avec un grand succès.

Puis vint *la Poissarde*, qui commença à donner la vraie mesure de son talent.

Elle fouilla ce rôle plébéien avec une conscience inouïe.

On ne saura jamais les sacrifices qu'elle fit dans la vie privée pour se préparer à rendre ce personnage. Ce qu'elle alla elle-même marchander de maquereaux à la halle, le matin, pour étudier sur le vif les gestes et les intonations du métier, est inconcevable.

De plus, un trait bien caractéristique donnera la mesure du zèle et du dévouement que Marie Laurent apporta à cette création :

En feuilletant les registres d'administration de l'*Univers* et du *Pays*, année 1852, nous y avons vu le nom de cette

actrice inscrit pour un abonnement de trois mois à chacune de ces feuilles.

Quelle conscience, et quels soins dans les détails!



Marie Laurent passa ensuite à l'Ambigu, y joua *la Ccse de l'oncle Tom* et *Trente ans, ou la Vie d'un Joueur.* — Depuis, Marie Laurent, dans la plénitude de ses moyens, a marché de triomphe en triomphe. La Porte-Saint-Martin, l'Ambigu, le Châtelet et l'Odéon l'ont possédée tour à tour; et dans tous les rôles qu'elle a créés, elle a fait preuve d'un grand talent joint à une vigueur incomparable.

Il faudrait citer tous ses rôles pour compter tous ses succès.

Ceux qui lui ont vu jouer le *Fils de la Nuit* n'oublieront jamais la scène des deux mères, où Marie Laurent se montra si effrayante, que le jour de la première représentation, le souffleur, terrifié, abandonna son trou et s'enfuit, tout affolé, se réfugier au poste Bonne-Nouvelle.



L'année suivante, elle obtint un succès plus vif encore avec la création de Jacques Sheppard, dans les *Chevaliers du Brouillard.* Dans ce rôle, ses qualités naturelles trouvèrent un libre essor.

La sonorité masculine de son organe, ses traits durs, son talent de gymnasiarque, etc., etc., l'aidèrent à rendre ce personnage avec une effrayante vérité.

Hâtons-nous d'ajouter, afin que ce qui précède ne ressemble pas à un mauvais compliment, que Marie Laurent déploya dans ce rôle un réel mérite dramatique.

Cette double manifestation de deux sensations si opposées était fondue dans un même cri, dans un même éclat de voix. L'effet fut irrésistible.

Marie Laurent, qui était devenue l'idole du boulevard, créa, avec le même bonheur, une quantité d'autres rôles, au nombre desquels l'*Orestie*, *Rocambole*, *la Voleuse d'enfants* et *la Tireuse de cartes*.



Elle se fit remarquer dans *Lucrèce Borgia*, dans l'*Aïeule*, et parut même dans *Phèdre* avec succès.

Quelques critiques contestèrent pourtant son mérite dans ce dernier rôle, ainsi que son aptitude à aborder le grand répertoire classique pour lequel, prétendaient-ils, elle n'avait pas la distinction nécessaire.

Il doit bien y avoir dans ce jugement un peu de prévention. On avait vu Marie Laurent exceller dans le genre populaire, et de là à décider en dernier ressort, dans un feuilleton du lundi, qu'elle n'était pas apte à autre chose, il n'y avait qu'un pas très aisé à franchir.



Nous souhaiterions que le Théâtre-Français mît Marie Laurent à même de répondre aux feuilletonistes un peu moutonniers, qui enfilent souvent trop volontiers les raisonnements tout faits.

Déjà leurs oracles ont été en partie démentis par l'éclatant succès de Marie Laurent dans la tragédie de Leconte de l'Isle : les *Erynnies*.

Le rôle de Klytaimnestra, dans cette pièce aussi odéennuyeuse que possible, fut pour Marie Laurent un triomphe complet.

Dans la scène écrasante des imprécations, elle trouva des éclats de fureur incroyables et inconnus jusqu'ici, même des gens qui ont eu l'occasion de voir un écri-

vain bonapartiste n'ayant pas encore reçu le 3 son mois de Chislehurst.



Nous ne voudrions pas attrister par des comparaisons les lundistes assermentés qui ont fermé au nez de Marie Laurent la porte du grand répertoire classique; cependant, il nous faut bien constater que les artistes *comme il faut* et officiels, qu'ils patronnent un peu par habitude, ne nous inondent guère d'émotions aussi profondes que celles que sut provoquer Marie Laurent dans les *Erynnies*.



Nous ne savons pas ce qu'eût été Rachel dans ce rôle. Nous ignorons quels effets en eût tirés Mlle Favart, une étoile régulière, celle-là!... avec ses traînasseries maniérées d'un organe sans chaleur; nous ne nous rendons pas compte non plus de ce qu'eût fait de Klytaimnestra Mme Arnould Plessy, autre étoile de bon ton, avec son nasillement prétentieux et insupportable. Mais, ce qui nous semble hors de doute, c'est qu'aucune de ces artistes poinçonnées, avec tout le talent qu'elles possèdent et en y ajoutant même tout celui dont les critiques de Panurge leur font crédit, n'eût interprété ce personnage avec autant de force, d'éclat, de puissance et de vérité que Marie Laurent.



Ceci dit, nous sommes tout prêt à convenir, avec les feuilletonistes symétriquement cravatés, que chez Marie Laurent le coup de pied dans la queue de la robe n'a pas ce moelleux et cette grâce minaudière qui fait... les sociétaires du Théâtre-Français.

Ajoutons que Marie Laurent s'efforce de suppléer à cette qualité dramatique de premier ordre, qui lui manque, par un débit très pur, une grande chaleur, un organe puissant dont le clavier complet possède à la fois les accents terribles des monstres et les caresses tendres des mères, le don des larmes, l'énergie, l'émotion, etc., etc... On ne peut pas tout avoir.

Marie Laurent a créé, au théâtre de la Porte-Saint-Martin, le rôle de *Marie Tudor,* ce drame qui n'échappa aux éperons de la censure de l'état de siège que parce que Victor Hugo consentit à ne pas l'appeler : *La Reine s'amuse.*

Elle y obtint un véritable triomphe. Bien entendu, cette reprise d'un drame où l'on voit une reine changer de premier ministre à chaque arrivage de marée, ne fut pas du goût des journaux *rabagasistes* ; et leurs reporters, qui ne manquent jamais d'arborer l'habit et le gant paille pour assister à la première d'une polissonnerie réactionnaire des Variétés, affectèrent de paraître en pet-en-l'air et en gilet montant à la reprise de *Marie Tudor.* Ils ne firent pas de bruit à la représentation ; mais, — imitant le rageur légendaire, — à la façon dont ils n'avaient pas changé de chemise, on vit bien qu'ils n'étaient pas contents.

Tout récemment Marie Laurent a créé avec un énorme succès le rôle de la Flécharde dans *Quatre-vingt-treize* de Victor Hugo. Impossible de produire un effet plus formidable que celui obtenu par la grande artiste au moment où le vieux sergent Radoub trébuche à chaque pierre de la Tourgue, en allant sauver l'enfant de la Flécharde : — Vous ne tomberez pas, je vous regarde !... est dans la bouche de Marie Laurent un des effets les plus intenses que l'on ait jamais vus au théâtre.

Au physique, Marie Laurent est de moyenne taille, un peu forte maintenant ; les traits sont rudes et accentués, l'œil énorme et plein d'expression ; chose bizarre, il a sa gamme complète ; il exprime tour à tour la fureur et la tendresse, et dans les rôles muets comme ceux de l'*Aïeule* et de la mère dans *Thérèse Raquin*, Marie Laurent mime des scènes entières avec une clarté admirable.

Avec des yeux comme ceux-là, on n'aurait pas besoin de langue.

La mobilité de son regard est si expressive que souvent, au restaurant, elle s'amuse à commander son dîner sans dire un mot. Aussi bouché que soit le garçon, il n'a qu'à la regarder, et il lit dans ses yeux : « *Potage printanier,* » *beafsteack saignant*, *cèpes bordelais*, *raisin et café*, *vite*, » *vite*, *je suis pressée* ; *de l'eau fraîche*, *et ôtez-moi le Figaro de là !...*

Marie Laurent a épousé en 1859, un acteur, M. Desrieux, qui, depuis ce jour, n'obtint pas de nouveaux succès.

Avril 1882.

NOTICE COMPLÉMENTAIRE

Dates à remplir

PAR LES COLLECTIONNEURS DU *TROMBINOSCOPE*

Marie Laurent, après un grand nombre de créations importantes, qui mettent le comble à sa gloire, est sur le point d'entrer à la Comédie-Française le... 18... ; seulement, comme l'on semble exiger d'elle qu'elle *terraterrise* son genre en ne se permettant plus que les effets tragiques cotés et numérotés dans le magasin des traditions du théâtre, elle refuse en faisant la grimace que fait Hyacinthe quand on lui propose de ganter du 6 1/2 étroit. — Enfin, Marie Laurent meurt le... 19..., au moment où la ville de Paris, ayant remarqué la puissance de son regard écrasant, et renonçant au système très onéreux des rouleaux compresseurs, allait lui proposer trente mille francs par an pour se promener deux heures par jour sur les boulevards, et aplatir le macadam en le regardant.

ABONNEMENTS

100 BIOGRAPHIES

Paris......... Un an 10 fr
Départements. — 12 fr.

Abonnements sans frais dans tous les bureaux de poste



ABONNEMENTS

100 BIOGRAPHIES

Paris......... Un an 10 fr.
Départements. — 12 fr.

Abonnements sans frais dans tous les bureaux de poste

LE TROMBINOSCOPE

Cette nouvelle édition du **Trombinoscope**, qui paraît deux fois par semaine, composera des volumes de 100 biographies chacun, du même format et du même aspect que les autres ouvrages de TOUCHATOUT.

ONT DÉJA PARU

1. Jules Grévy	21. Andrieux	41. Bazaine	61. Radical
2. Clémenceau	22. Got	42. Opérette	62. Croizette
3. Gambetta	23. Louise Michel	43. Naquet	63. Tony Révillon
4. République	24. Conservateur	44. Dumaine	64. Amnistie
5. Thiers	25. Veuillot	45 Emile de Girardin	65. Victoria
6. Zola	26. Crevette	46. Hyacinthe	66. De Montépin
7. Rochefort	27 Mac Mahon	47. Guillaume Ier	67. Barthélemy St-Hilaire
8. La Canicule	28. Sarah Bernhardt	48. Littré	68. « Le Pays »
9. Duc d'Aumale	29 Cassagnac	49. Sarcey	69. De Broglie
10. Victor Hugo	30 Judic	50. Reporter	70. Farre
11. Belle-Mère	31. Concordat	51. Rouher	71. Cl. Hugues
12. J. Simon	32. Comte de Paris	52. Gavardie	72. Vélocipède IV
13. J. Ferry	33. Gommeux	53. Krauss	73. Buffet
14. Sénat	34. Cte de Chambord	54. Célibataire	74. «Figaro »
15 Pr. Napoléon	35. Bismarck	55. Léopold II	75. Gallifet
16. Don Carlos	36. Septennat Ier	56. Ranc	76. Sardou
17. Napoléon III	37. Henry Maret	57. Thérésa	77. Hyacinthe
18. Ricord	38. Cocu	58. Lachaud	78. E. Pelletan
19. Dieu	39. La Presse	59. Blanqui	79. Lecocq
20. Réserviste	40. Louis Blanc	60. Eugénie de Montijo	80. Delàporte

OUVRAGES DE TOUCHATOUT

Histoire de France tintamarresque, un volume de 800 pages. 500 dessins noirs et coloriés, envoi *franco*.......... **12** fr.

SUITE DU PRÉCÉDENT

Histoire tintamarresque de Napoléon III, un volume de 800 pages, 500 dessins noirs et coloriés, envoi *franco*. **12** fr.

SUITE DES DEUX PRÉCÉDENTS:

La Dégringolade impériale, deuxième partie de l'Histoire tintamarresque de Napoléon III, un volume, 500 dessins noirs et coloriés, envoi *franco*...................... **12** fr.

Grande Mythologie tintamarresque, 600 dessins noirs et coloriés par G. Lafosse et Moloch, un vol. de 840 p. **12** fr.

EN PRÉPARATION :

SUITE DES TROIS PRÉCÉDENTS :

Le Septennat tintamarresque, un volume de 800 pages, illustré.

Mélanges tintamarresques, recueil de fantaisies, un volume de 800 pages, illustré.

Quarantième année **LE TINTAMARRE** Quarantième année

HEBDOMADAIRE, SATIRIQUE ET FINANCIER, PARAIT LE SAMEDI

ABONNEMENTS :

PARIS	DÉPARTEMENTS
1 an 18 fr.; 6 mois 10 fr.; 3 mois 6 fr.	1 an 20 fr.; 6 mois 11 fr.; 3 mois 7 fr.

Pour recevoir franco *par retour du courrier les ouvrages ci-dessus, en envoyer le montant à* M. LÉON BIENVENU, *directeur du* Tintamarre, *29, rue d'Amsterdam, à Paris*

10 CENTIMES





ALEXANDRE DUMAS

FILS

littérateur français, fabricant d'organes gangrenés en cire, et célèbre montreur de plaies sociales suintantes, — né à Paris, le 28 juillet 1824.

Il est le fils du grand Alexandre Dumas, sur les dernières folies duquel il veilla avec toute la sollicitude d'un père.

Cependant, ce ne fut qu'à l'âge de quatorze ans que l'auteur de ses jours et de *Monte-Cristo* le présenta officiellement comme son enfant.

A cette époque, le père était encore si jeune de caractère et le fils déjà si mûr, que l'on n'a jamais su au juste lequel des deux avait reconnu l'autre.

Notre opinion est que c'est le fils qui aura fait ce sacrifice pour son père, voyant ce dernier lancé sans protecteur et sans guide, à peine âgé de quarante et quelques années, dans le tourbillon de la vie.

Dumas fils fut d'abord placé chez l'instituteur Goubaux, qui était aussi dramaturge.

Il fit ensuite de brillantes études au collège Bourbon, et ne tarda pas à être lancé dans un milieu artistique qu'il étonna souvent par sa précocité.

A quatorze ans, il en avait vingt-cinq pour la raison, à ce que prétendaient les hommes, et même pour la folie, à ce que disaient les femmes.

A dix-sept ans, il publia un volume de vers intitulé : *Péchés de jeunesse*. On a prétendu que c'étaient les siens qu'il racontait déjà ; mais Dumas père disait avec orgueil : Alors, ce sont des œuvres choisies, puisqu'il n'y a qu'un volume.

Dumas accompagna son père dans son voyage en Espagne et en Afrique, et à son retour publia les *Aventures de quatre femmes et d'un perroquet*, récit fantastique qui n'eût peut-être pas obtenu le même succès s'il eût été signé : Lambert ou Dupont.

Dumas fils comprit tout de suite qu'il n'avait pas l'imagination féconde de son père ; il renonça vite à un genre pour lequel il n'était pas né, et pour remplacer l'étincelle absente du génie, il résolut de se procurer du talent.

Il observa le monde, s'attacha à l'étudier par ses vilains côtés et publia bientôt des romans pathologiques, où les tumeurs et les abcès du cœur féminin s'étalèrent avec un sans-gêne qui donnait l'envie d'aller manger son pain dans la pièce à côté.

La *Dame aux Camélias* et la *Dame aux Perles*, plus tard mises en drames, lui servirent à inaugurer son amphithéâtre.

La première de ces deux pièces fut interdite par M. Faucher, ministre de l'intérieur, et il fallut l'intervention de M. de Morny pour qu'elle fût représentée.

Si l'on pouvait douter de l'immoralité de cette œuvre, la haute protection à laquelle elle dut le jour ne le permettrait plus.

La *Dame aux Camélias* eut un succès fou ; Dumas fils y représentait la femme, souillée par quatre-vingt-quinze amours à la course, complètement réhabilitée par un quatre-vint-seizième amour à l'heure.

Ce fut plus que de l'enthousiasme, dans le monde de la cocotterie, ce fut du délire.

Pas une hétaïre au cachet qui manquât une si belle occasion de se reconnaître dans le personnage de Marguerite Gauthier.

Et toutes les femmes qui n'avaient encore eu que cinquante-trois amants, ne doutaient pas un seul instant qu'elles fussent appelées à trouver vers la fin du quatrième quarteron l'Armand Duval, dernier endosseur, qui devait leur refaire une virginité.

Vint ensuite, dans le même ordre d'idées, *Diane de Lys*, que la censure trouva encore dangereuse au point de l'arrêter, et que M. Dumas put faire jouer grâce à l'appui du prince Napoléon, avec qui il était dans des rapports intimes.

Il est difficile, à ce propos, de ne pas faire la remarque que la censure était alors tout juste assez à cheval sur les principes pour ne refuser l'estampille aux œuvres qui lui paraissaient sales, que jusqu'au jour où la clique impériale les trouvait suffisamment propres.

Et pour ce que cette dernière avait l'intention de faire

du goût public, elle n'avait pas à se montrer trop bégueule.

On ne peut guère non plus se retenir de penser que, où M. Dumas fils, bien en cour, réussissait à lever les scrupules des censeurs, un auteur sans relations officielles eût vu son œuvre condamnée sans appel.

Plus tard d'ailleurs, après le 4 septembre, M. Dumas fils sut prouver qu'il avait la reconnaissance de l'estomac et des droits d'auteur.

La princesse Mathilde ayant été accusée d'avoir quitté Paris, emportant 62 colis qui ne lui appartenaient pas, M. Dumas fils, dans plusieurs lettres véhémentes adressées aux journaux, prit énergiquement la défense de la vertu outragée. C'était d'un hôte reconnaissant; mais les gens qui n'ont pas eu leur couvert mis au Palais-Royal caressent encore aujourd'hui l'idée que si l'on avait ouvert, comme on devait le faire, les 62 colis à la frontière, on eût peut-être constaté que la princesse n'avait pas laissé plus d'argenterie dans *nos* buffets que de regrets dans nos cœurs.

Nous n'avons pas le loisir d'analyser ici les nombreuses pièces de M. Dumas fils; toutes poursuivent la même idée de réhabilitation par l'homéopathie; toutes obtinrent un très grand succès de curiosité; mais nous ne voudrions pas répondre qu'à elles toutes, elles aient fait diminuer d'un et demi le nombre des cocus.

Tout ce que la morale de M. Dumas fils a pu faire pour adoucir le sort des maris trompés, ç'a été de diminuer les remords de leurs femmes, en leur représentant qu'elles avaient jusqu'à cinquante ans pour trouver enfin sur leur route la passion honnête qui devait effacer d'un seul coup tout ce qu'il y avait de sale sur l'ardoise de leur vertu.

Après le *Demi-Monde*, la *Question d'argent* et le *Fils naturel*, M. Dumas fils a donné au théâtre, en 1859,

le *Père prodigue*, qui était, dit-on, la vraie histoire de son père.

Il donna ensuite l'*Ami des femmes* et collabora à *Héloïse Paranquet* et au *Supplice d'une femme* avec M. de Girardin.

Cette dernière pièce donna lieu à un débat curieux; la pièce fut représentée comme anonyme, les deux auteurs en ayant, chacun de son côté, désavoué la paternité avec la véhémence d'un jeune marié dont la femme accouche en sortant de la mairie.

M. Dumas fils donna en 1867, au Gymnase, les *Idées de Madame Aubray*, toujours pour convaincre les jeunes filles que le *nanterréat* ne fait pas le bonheur.

Il fit jouer récemment au même théâtre la *Princesse Georges* et la *Visite de noces.* Cette dernière pièce souleva des tonnerres d'indignation.

On voyait là-dedans un monsieur bien mis, qui avait pour mission de prouver que certains hommes ne trouvent le vin bon qu'au fond d'un verre dans lequel viennent de boire soixante galeux.

Ce type, personne n'en contesta la vérité (quand on voit des gens qui lisent le *Figaro*, on est forcé de tout admettre).

Mais on fit à l'auteur le reproche sévère d'exhiber, avec un parti pris arrêté, des cas de difformité repoussants, au lieu de les conserver chez lui dans de l'esprit de vin et d'avoir soin de ne les montrer qu'aux gens dont la digestion est bien faite.

Une des dernières œuvres de M. Dumas fils fut l'*Homme-Femme*, brochure parfaitement insipide, et dans laquelle l'auteur se révéla comme candidat de l'avenir très sérieux au couvent de la Trappe.

Ce livre, dont le titre-amorce n'était aucunement justifié, était le plus joli galimatias que l'on puisse rêver ; la

Bible y passait tout entière pour arriver à dire à l'homme que sa femme trompe : *Tue-la.*

Cependant le succès de vente fut très grand; au fur et à mesure que les éditions apparaissaient aux vitrines des libraires, les femmes mariées les achetaient et les faisaient disparaître pour que leurs maris ne pussent s'en procurer un seul exemplaire.

En 1873, M. Alexandre Dumas fils a donné au Gymnase, avec un grand succès, *Monsieur Alphonse*, pièce de haute marée, pleine d'observations cruelles sur les mœurs d'un certain monde.

Le sujet n'était ni bien neuf ni bien intéressant; mais les détails ingénieux, les mots spirituels y fourmillaient.

La sauce fit passer le poisson.

Le 30 janvier 1874, l'auteur de la *Dame aux Camélias* fut reçu membre de l'Académie.

Ce fut M. d'Haussonville qui fut chargé de lui répondre et qui le fit avec infiniment d'esprit.

Dans son discours, plusieurs pointes assez vertes, adressées au régénérateur des vierges folles, obtinrent un véritable succès.

Comme cela devait arriver, M. Alexandre Dumas, une fois à l'Académie, ne fit plus rien qui vaille.

Sa dernière œuvre, la *Princesse de Bagdad*, fut littéralement ensevelie sous un immense éclat de rire de pitié du public.

Depuis longtemps, en effet, on n'avait assisté, rue de Richelieu, à un pareil accès de gâtisme dramatique.

Un imbécile offrant à une femme honnête pour la séduire un million en or vierge.

Une femme honnête ne trouvant rien de mieux à faire, pour prouver son innocence à son mari jaloux, que d'ôter sa chemise et de se jeter devant lui dans les bras de l'homme que celui-ci croit son amant.

Cette femme honnête, devenue subitement une gueuse et redevenant re-subitement un ange de fidélité, parce que l'homme à qui elle s'est offerte bouscule son enfant qui le gêne.

Tout cela fut la gaieté de Paris pendant quinze jours.



Au physique, M. Dumas fils est de grande taille. En chartreux, il paraîtra énorme. Sa figure est moins qu'aimable, les traits sont durs, les paupières épaisses. Aucune apparence de bons sentiments sur ce visage sec, froid et en même temps sensuel. Il a l'air d'un moraliste, comme Veuillot d'un jeune premier. On prétend qu'il a beaucoup d'ordre ; son père disait de lui qu'il avait trop de bottes pour avoir jamais de génie.

Cette prophétie est de notre goût. Il y a dans cette nature quelque chose d'antipathique ; M. Dumas fils semble éprouver un certain bonheur à mettre à nu les ulcères et les plaies; il vous les montre, il vous les explique, il les gratte et semble vous dire avec joie : « Vous voyez bien ça, n'est-ce pas? c'est ignoble, repoussant, affreux!... Regardez cette tumeur... Tenez, dans le coin... c'est gangrené, pourri... Eh bien!... tranquillisez-vous... il n'y a pas de remède. »

Avril 1882.

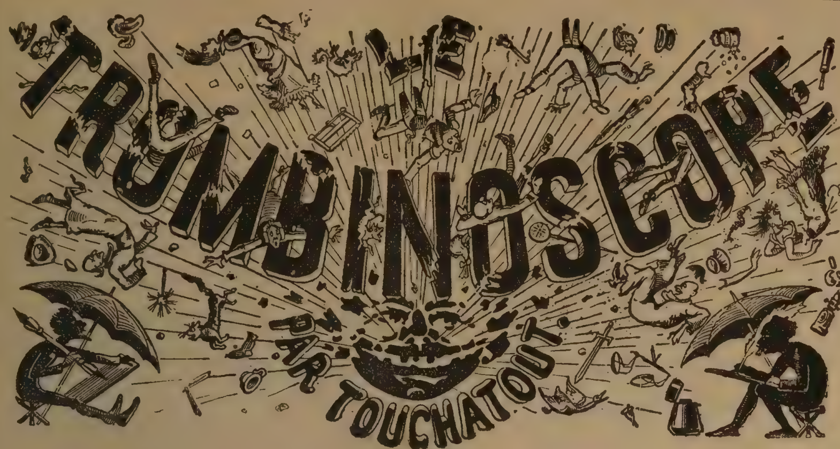
NOTICE COMPLÉMENTAIRE

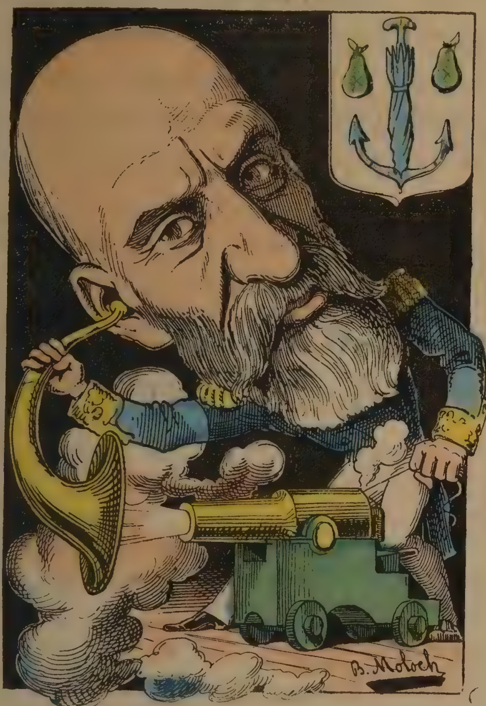
Dates à remplir

PAR LES COLLECTIONNEURS DU *TROMBINOSCOPE*

Alexandre Dumas fils, après avoir donné au théâtre trois ou quatre pièces, où perce — en même temps que quelques abcès purulents — un profond dégoût de l'humanité, se retire dans un couvent le... 18..., et meurt le... 19..., léguant son théâtre et ses préfaces au musée Dupuytren.

10 CENTIMES





JOINVILLE

FRANÇOIS-FERDINAND-PHILIPPE-LOUIS-MARIE D'ORLÉANS

(prince de)

ancien prince et ancien amiral sous la royauté, redevenu prince et vice-amiral sous la République, qui n'a pas plus de raison de s'en vanter qu'un convalescent relevant d'une fluxion de poitrine, attrapée entre deux portes, n'a lieu de se croire bien malin parce qu'il s'est refourré dans un courant d'air.

Le prince de Joinville est né à Neuilly, le 14 août 1818, du feu roi Louis-Philippe et de la reine Marie-Amélie.

Comme ses frères, il fut instruit au collège, sous la direction d'un précepteur particulier, qui avait pour mission, ainsi que cela se fait pour tous les fils de rois, de lui corriger ses compositions de façon qu'il remportât tous les premiers prix de sa classe et prouvât ainsi, une fois de plus, à l'univers ébahi, qu'un prince du sang naît de droit bachelier ès lettres.



A treize ans, il s'embarqua comme élève à bord de l'*Artémise*, passa ses examens à Brest, à seize ans, et fut reçu élève de première classe, naturellement !...

Il assista, le 28 juillet 1835, à une grande revue, et, à l'attentat Fieschi, eut un chapeau troué sur lui et un cheval blessé dessous.

De tous temps, les révolutionnaires ont péché par le même côté ; ils ne savent jamais prendre le juste milieu.



Il entra dans la marine, où il obtint un de ces avancements dont ont seuls le secret les gens dont le père tient la queue du *Journal officiel*.

Tout de suite nommé lieutenant de frégate sur la *Didon*, il fut fait lieutenant de vaisseau sur l'*Iphigénie*, à l'âge de dix-huit ans !...

Depuis, la France n'a pas eu de nouvel exemple d'une telle précocité, si l'on en excepte Fanfan Benoiton.



En 1838, il prit part à la guerre du Mexique et y accomplit des exploits personnels qui lui valurent la croix de la

Légion d'honneur, les félicitations publiques de l'amiral Baudin, le grade de capitaine de vaisseau et son portrait au musée de Versailles par Horace Vernet.

On cite aussi un simple matelot qui, dans la même affaire, n'en fit ni plus ni moins que lui et obtint, six ans après, un bureau de tabac pour sa veuve ; seulement il avait été blessé.



En 1840, le prince de Joinville reçut la mission de ramener de Sainte-Hélène les cendres de l'empereur Napoléon, qui, pour la première fois de sa vie, rentrait en France, comme un empereur devrait toujours y rentrer s'il avait un peu de cœur.

Après avoir accompli plusieurs voyages, le prince de Joinville dut se rendre à Rio-de-Janeiro pour y contracter un mariage qui comblait les vœux les plus chers... de ceux que ça ne regardait pas.



Cette manière d'unir pour la vie des princes et des princesses qui ne se sont jamais vus, parce que cela fait le compte de leurs parents, est trop connue pour que nous nous appesantissions sur les énormes avantages qu'elle offre.

Il est convenu que les rois doivent marier leurs enfants entre eux, de façon à enchevêtrer leurs peuples respectifs dans un immense méli-mélo de nièces, de neveux, de cousins et de filleuls qui puissent, à un moment donné, se prêter un mutuel appui contre l'ennemi commun.

Ce n'est pas cette ligue que l'on appelle vulgairement : l'*Internationale* ; mais on a tort.

Le prince de Joinville revint donc en France marié à la princesse Françoise du Brésil, fille de l'empereur don

Pédro 1er. Cette union fut-elle heureuse ? Cela ne nous regarde pas. L'essentiel était que les pères et mères des mariés en éprouvassent une vive satisfaction.



L'année même de son mariage, le prince de Joinville fut élevé au grade de contre-amiral ; on a conclu de ce nouvel avancement que la traversée avait été rude.

En 1845, à la suite de l'expédition du Maroc, il fut nommé vice-amiral en récompense d'une action d'éclat qu'avait accomplie le lieutenant Coupevent des Bois en lui sauvant la vie.

Quand éclata la révolution de 1848, le prince de Joinville était en Algérie auprès de son frère le duc d'Aumale ; il suivit la même ligne de conduite que ce dernier. On doit leur en être d'autant plus reconnaissant qu'ils ne pouvaient guère en suivre une autre.

Charles Yriarte, dans son prospectus en 320 pages, intitulé : les *Princes d'Orléans*, semble ne pas trouver assez d'admiration pour ces deux princes qui, pouvant, selon lui, agir l'un sur l'armée, l'autre sur la flotte, ne tentèrent pas de ressaisir le pouvoir.



Où il plaît au Barnum des princes d'Orléans de voir un chef-d'œuvre de désintéressement, nous prendrons la liberté de voir tout autre chose — jusqu'à preuve contraire — et nous croyons avoir grandement le temps de faire vingt-cinq parties de besigue en trois mille liés avant que cette preuve arrive.

Nous n'aurons jamais le *constitutionnelléisme* de croire que si les princes d'Orléans eussent pu, le 24 février,

ramener d'Alger à Paris deux cent mille hommes en une demi-heure, ils s'en fussent privés.



La vérité est que lorsque la nouvelle de la proclamation de la République leur arriva, il était trop tard pour tenter quoi que ce fût.



Quant à la flotte que commandait le prince de Joinville, et sur laquelle, selon M. Yriarte, le prince pouvait agir, nous nous demandons avec un certain ébahissement comment elle aurait pu défendre les Tuileries ou même les reprendre.



Une fois sur la terre étrangère, le prince de Joinville se livra, comme tous ses pareils, à la confection de phrases mélancoliques et attendrissantes dans le goût suivant, c'est toujours M. Yriarte qui parle : « *Au fond de l'exil, je ferai des vœux pour le bonheur de la France et le succès de son drapeau.* » Pauvres jeunes gens !... cela nous fend le cœur de les voir souffrir et de les entendre exhaler cette plainte douce et résignée que nous eussions aimé à traduire ainsi : O Amanda !... tu m'as fichu à la porte !... sois heureuse avec un autre !... je prie pour toi... et j'attends toujours sur le paillasson !... — Le prince de Joinville voyagea sans cesse et assista à tous les combats de la guerre d'Amérique, dont il fit ensuite le récit et une collection de dessins très réussis, car le prince, demandez à M. Yriarte, est un peintre hors ligne et un écrivain de premier ordre.

M. Yriarte ne nous dit pas que le prince de Joinville est un sculpteur remarquable et un guitariste hors ligne ; il a tort, nous étions tout disposé à le croire.

Il nous eût dit même que le prince de Joinville chantait dans la perfection, que l'idée ne nous serait jamais venue d'en douter.



Après le 4 septembre, le prince de Joinville, comme ses frères et neveux, d'ailleurs, s'en vint rôder autour de nos armées, demandant à défendre la France, fût-ce sous le nom le plus obscur et sans solde.



Gambetta — le Gambetta d'alors — comprit que les gens qui travaillent pour rien sont ceux qui finissent par coûter le plus cher, et il refusa les services du prince de Joinville.

Ce dernier, rebuté, erra de bataille en bataille, et suivit l'armée comme simple curieux, prenant des notes et des croquis pour ses albums.



Certes, le prince de Joinville ne nous inspire qu'un médiocre intérêt; mais nous ne pouvons nous retenir de le plaindre en cette circonstance, car nous avons appris depuis que plusieurs fois, dans cette campagne, qu'il suivait en amateur, on l'avait pris pour un reporter du *Figaro*.



M. le prince de Joinville a été élu député à l'Assemblée de Versailles par le département de la Haute-Marne, et rétabli dans son grade de vice-amiral par le gouvernement de M. Thiers; ce qui prouve qu'il y a encore des gens qui feraient plutôt une soupe à l'oignon sans un seul

oignon qu'une République sans plusieurs douzaines de princes du sang.



Au physique, le prince de Joinville n'a pas positivement une mauvaise figure. Il est de ces gens dont on ne dirait rien quand bien même on voyagerait pendant cinq ans à côté d'eux en omnibus.

Sa physionomie est épaisse. Il n'a pas l'air d'être une des branches du flambeau du progrès; cependant il paraît qu'il ne faut pas se fier aux apparences : quelques-uns de ses biographes à façon trouvent qu'il éclaire beaucoup.

Ainsi, d'ailleurs, que les membres de sa famille, le prince de Joinville est sourd comme un pot; quand il entend un coup de canon, il se baisse tout de suite, croyant qu'un bouton de son pantalon vient de tomber sur le parquet, et le cherche pendant des heures entières.

Avril 1882.

NOTICE COMPLÉMENTAIRE

Dates à remplir

PAR LES COLLECTIONNEURS DU *TROMBINOSCOPE*

Le prince de Joinville ne fait rien de bien remarquable le... 18... et continue les jours suivants. — M. Yriarte lui découvre néanmoins trois ou quatre nouvelles perfections, et fait le... 18... un livre qui ne se vend pas du tout; mais ça paraît lui être égal. Le prince de Joinville prononce le... 18..., à l'Assemblée, un discours pour combattre le pavage en bois qui amortit le bruit des voitures, et propose que si on l'adopte, on place des pétards sur chaque pavé de façon que les roues les écrasant, ils partent et préviennent ainsi les piétons. — Enfin, le prince de Joinville meurt le... 19... foudroyé dans son lit par un coup de tonnerre formidable. Croyant que c'est sa bonne qui frappe à la porte de sa chambre pour lui apporter ses journaux, sa dernière parole est : Entrez !...

ABONNEMENTS

100 BIOGRAPHIES

Paris......... Un an **10** fr
Départements. — **12**fr.

Abonnements sans frais dans tous les bureaux de poste



ABONNEMENTS

100 BIOGRAPHIES

Paris......... Un an **10** fr.
Départements. — **12** fr.

Abonnements sans frais dans tous les bureaux de poste

LE TROMBINOSCOPE

Cette nouvelle édition du **Trombinoscope,** qui paraît deux fois par semaine, composera des volumes de 100 biographies chacun, du même format et du même aspect que les autres ouvrages de TOUCHATOUT.

ONT DÉJA PARU

1. Jules Grévy	22. Got	43. Naquet	64. Amnistie
2. Clémenceau	23. Louise Michel	44. Dumaine	65. Victoria
3. Gambetta	24. Conservateur	45Emile de Girardin	66. De Montépin
4. République	25. Veuillot	46. Hyacinthe	67. Barthélemy St-Hilaire
5. Thiers	26. Crevette	47. Guillaume Ier	68. « Le Pays »
6. Zola	27. Mac Mahon	48. Littré	69. De Broglie
7. Rochefort	28.Sarah Bernhardt	49. Sarcey	70. Farre
8. La Canicule	29 Cassagnac	50. Reporter	71. Cl. Hugues
9. Duc d'Aumale	30. Judic	51. Rouher	72. Vélocipède IV
10. Victor Hugo	31. Concordat	52. Gavardie	73. Buffet
11. Belle-Mère	32. Comte de Paris	53. Krauss	74. «Figaro »
12. J. Simon	33. Gommeux	54. Célibataire	75. Gallifet
13. J. Ferry	34. Cte de Chambord	55. Léopold II	76. Sardou
14. Sénat	35. Bismarck	56. Ranc	77. Hyacinthe
15 Pr. Napoléon	36. Septennat Ier	57. Thérésa	78 .E. Pelletan
16. Don Carlos	37. Henry Maret	58. Lachaud	79. Lecocq
17. Napoléon III	38. Cocu	59. Blanqui	80. Delaporte
18. Ricord	39. La Presse	60. Eugénie de Montijo	81. Marie Laurent
19. Dieu	40. Louis Blanc	61. Radical	82. Alex. Dumas fils
20. Réserviste	41. Bazaine	62. Croizette	
21. Andrieux	42. Opérette	63. Tony Révillon	

OUVRAGES DE TOUCHATOUT

Histoire de France tintamarresque, un volume de 800 pages. 500 dessins noirs et coloriés, envoi *franco*.......... **12** fr.

SUITE DU PRÉCÉDENT:

Histoire tintamarresque de Napoléon III, un volume de 800 pages, 500 dessins noirs et coloriés, envoi *franco*. **12** fr.

SUITE DES DEUX PRÉCÉDENTS:

La Dégringolade impériale, deuxième partie de L'HISTOIRE TINTAMARRESQUE DE NAPOLÉON III, un volume, 500 dessins noirs et coloriés, envoi *franco*....................... **12** fr.

Grande Mythologie tintamarresque, 600 dessins noirs et coloriés par G. Lafosse et Moloch, un vol. de 840 p. **12** fr.

EN PRÉPARATION :

SUITE DES TROIS PRÉCÉDENTS:

Le Septennat tintamarresque, un volume de 800 pages, illustré.
Mélanges tintamarresques, recueil de fantaisies, un volume de 800 pages, illustré.

Quarantième année **LE TINTAMARRE** Quarantième année

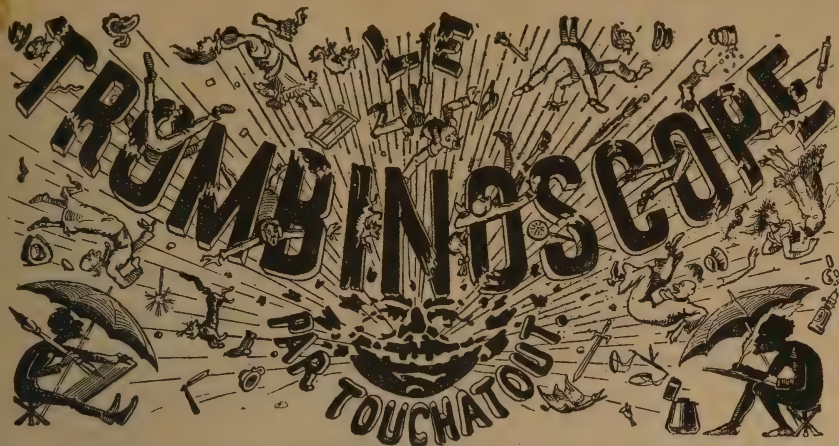
HEBDOMADAIRE, SATIRIQUE ET FINANCIER, PARAIT LE SAMEDI

ABONNEMENTS :

PARIS: 1 an 18 fr.; 6 mois 10 fr.; 3 mois 6 fr. | DÉPARTEMENTS: 1 an 20 fr.; 6 mois 11 fr.; 3 mois 7 fr.

Pour recevoir franco *par retour du courrier les ouvrages ci-dessus, en envoyer le montant à* **M. LÉON BIENVENU,** *directeur du* **Tintamarre,** *29, rue d'Amsterdam, à Paris*

10 CENTIMES





DORÉ

LOUIS-AUGUSTE-GUSTAVE

peintre français, né à Strasbourg (Prusse ! ! !), le 10 janvier 1833.

Jusqu'à l'âge de huit mois, il ne fit guère d'autre peinture sur toile que celle à laquelle se livrent les enfants de son âge; mais à peine eut-il quatre ans, que sa vocation se manifesta vivement.

Il fouillait les coins de la maison, s'emparait impitoya-

blement des pots qui contenaient une substance colorée quelconque et les portait dans sa chambre.

A chaque instant, on s'apercevait de la disparition de quelque objet du ménage.

On ne comprenait rien à cela, lorsqu'un jour on le surprit en train de peindre, sur son drap de lit qu'il avait tendu sur le châssis du devant de cheminée, le portrait d'un de ses oncles.



Il avait dans les mains une série de pinceaux de diverses grandeurs, qu'il avait improvisés avec des brosses à dents, à cheveux, à habits, des goupillons chipés à l'église, des petits balais dérobés aux foyers paternels... et... autres lieux, etc...

Autour de lui étaient rangés à terre des fioles, des bocaux, des vases de toutes sortes, et dans lesquels il puisait avec une ardeur fiévreuse.

Sa série de couleurs, sans être absolument complète, était déjà suffisamment variée.

Il prenait son blanc dans une saucière de mayonnaise, dérobée à la cuisine ; son rouge dans un flacon de tomates de conserve ; un pot de confiture de prunes lui donnait du vert sombre, qu'il éclaircissait en y mélangeant de l'absinthe.

Avec de la gelée de groseilles, il obtenait des tons rubicons et prenait son jaune d'or en pleine pâte dans une boîte d'abricots confits.

Enfin, il avait su tirer parti de tout ce qui lui était tombé sous la main : pommade à la rose, bleu pour la lessive, pots de moutarde ; il délayait toutes ces couleurs avec de l'huile d'olive, prise en cachette dans le buffet, et nettoyait ses pinceaux dans du vieux cognac dérobé dans

la cave de son père, sans s'occuper s'il valait quinze francs la bouteille.

On mit le jeune Doré au lycée de Strasbourg, où il commença ses études, qu'il devait plus tard achever à Paris, au lycée Charlemagne.

Là, son goût pour le dessin prit un nouvel essor. Au lieu d'étudier ses leçons, il illustrait, du haut en bas, les marges de tous ses livres de classe. L'*Histoire sainte*, l'*Histoire ancienne*, Rome, la Grèce, la France, tout y passa... tout, jusqu'aux *Aventures de Télémaque*, qu'il agrémentait des Ulysse, des Mentor et des Calypso les plus fantaisistes.

Il n'y avait rien à tenter contre une telle vocation ; sa famille le comprit.



A onze ans, Doré publia ses premières lithographies, et, en 1848 (il avait alors quinze ans), il donnait au *Journal pour rire* une série de charges : *les Travaux d'Hercule*, qui fut remarquée.

Il resta longtemps attaché à cette feuille et fournit en même temps à d'autres une grande quantité de dessins, qui eurent beaucoup de succès. Sa collaboration au *Journal pour tous* le mit bientôt en vogue.

Son genre fantastique s'accommoda merveilleusement de ce travail. Là, il commença cette série d'illustrations sombres et puissantes qui attira si vite l'attention sur lui.

Ses ravins noirs et profonds, ses forêts mystérieuses, ses châteaux inaccessibles, qui faisaient penser, avec effroi, au supplice du facteur rural chargé d'y porter le *Petit Journal* tous les matins, jouirent bientôt d'une grande vogue.

En 1854, Gustave Doré commença à exécuter le vaste projet qu'il avait conçu depuis longtemps d'illustrer les œuvres fantaisistes des écrivains anciens. Il débuta par le Rabelais, pour qui il eut, de tout temps, une grande prédilection.

Cette œuvre de Doré produisit une vive impression, et tout le monde se souvient de ces pages étranges, où l'humour et le fantasque s'amalgament avec un rare bonheur.

Il y a surtout, dans le *Rabelais* de Gustave Doré, des grappes de moines affolés d'un effarement tel, que c'est à peine si l'on trouverait dans les néologismes retentissants dont fourmille cet ouvrage un adjectif assez épatatrouilblaguesclaffiant pour peindre la folie noire de ces hardis coups de crayon.



Après cette tentative, qui réussit pleinement, sauf quelques chicanes d'anatomie que lui firent certains critiques, Gustave Doré illustra la légende du *Juif errant* et s'attaqua aux *Contes drôlatiques* de Balzac. Là encore sa verve le servit admirablement.

Puis vinrent les *Contes de Perrault* et *Don Quichotte.*

Gustave Doré passa, avec une habileté de véritable jongleur, des ouvrages légers aux œuvres sombres. Le Dante le tenta ; il cribla son *Enfer* de dessins remarquables par leur hardiesse, et enfin la Bible. — C'était devenu chez lui une véritable furie d'illustrer tous les auteurs anciens, et le *Tintamarre* dut consigner le fait dans ses colonnes, dans une gamme par à peu près ainsi construite :

Doré mit face aux lazzis d'au-trefois.

La fécondité du jeune et brillant artiste émerveillait tout

le monde ; et l'on se demandait comment il pouvait mener de front tant de travaux.

Un instant le bruit courut qu'il était spirite et qu'il évoquait l'esprit des peintres du moyen âge pour les faire dessiner la nuit sur ses pierres et sur ses bois.



Ces innombrables productions n'empêchaient pas Gustave Doré de faire de la peinture. Il exposa pour la première fois au Salon en 1853, et débuta par les *Deux Mères*, le *Saltimbanque qui a volé un enfant*.

Puis vinrent beaucoup d'autres œuvres, parmi lesquelles nous citerons *Dante dans les cercles glacés*, la *Bataille d'Inkermann*, le *Salon de jeu de Bade*, qui fit hurler la critique, et enfin son fameux tableau bleu : les *Chrétiens dans le cirque*, qui, en dépit d'un grand effet de couleur, ne fut considéré que comme un *pétard*.



Comme dessinateur, Gustave Doré avait été presque universellement admiré ; comme peintre, il fut assez maltraité.

Cela provient-il de ce sentiment assez habituel qui nous pousse à trouver très mauvais joueur de violon l'homme que nous n'avons jamais connu que flûtiste, — jouât-il même supérieurement du violon ? — ou bien est-ce simplement que Gustave Doré, qui est un dessinateur de premier ordre, n'est qu'un peintre médiocre ?

Nous pencherions volontiers vers cette dernière opinion. En effet, on ne peut nier que la peinture de Doré ne soit que de la peinture décorative. Comme artiste, une imagination immense, étonnante ; mais le sentiment à peu près absent.

Il accroche des muscles comme un tapissier accroche des tentures. Il ne les compte même pas et en mettrait volontiers treize à la douzaine.

Chez lui, tout est chic et convention.

Ce qui le frappe dans un sujet à traiter, ce sont les accessoires. Quant au côté humain, il s'en préoccupe comme M. de Lorgeril d'une césure.



Il ne recule devant aucune difficulté dans les mouvements de ses figures. C'est à croire que souvent il s'offre la fantaisie des cinq points. Pour les lecteurs non initiés à cette distraction d'atelier, nous devons expliquer en quoi consiste ce problème des *cinq points*.

On jette, au hasard, cinq boulettes de mie de pain sur une feuille de papier, et l'artiste doit, à chaque endroit où est tombée une boulette, placer une des extrémités de sa figure, la tête, les mains et les pieds, ce qui produit nécessairement les mouvements les plus désordonnés et les raccourcis les plus excentriques.

Doré est surtout anticoloriste, et ses tableaux semblent toujours recevoir le reflet d'un ou plusieurs bocaux de pharmacien.



Somme toute, pour nous servir d'une expression usitée en langage d'atelier, Gustave Doré est un *chicqueur* de genre.

Maintenant, si l'on veut s'aviser de le traiter de maître peintre, la langue peut fourcher, sans grand inconvénient, et prononcer *peintre au mètre*. Personne ne s'apercevra du lapsus.



Au physique, Gustave Doré est un homme de taille moyenne, assez replet, joufflu et rose.

N'était son air intelligent, on pourrait presque le prendre pour un ténor d'opéra-comique.

Il a un atelier immense où il fabrique des toiles de plusieurs kilomètres.

Ces toiles sont commandées d'avance et sont destinées à une exhibition permanente à Londres, où l'on paye pour voir les œuvres de Doré à la lumière électrique.

Ce détail industriel n'est pas sans valeur pour les gens qui ont encore sur l'art pur et la grande peinture des illusions autres que celles dont ils honorent les ballets de féeries.



Gustave Doré est peu causeur, fort gai et très fantasque pourtant avec ses amis. — Ténor et gymnasiarque dans l'intimité, il monte au si bémol et à la corde lisse avec la même facilité. — Très farceur, il a chez lui un dessin de Sarah Bernhardt ; quand il veut le regarder, il prend toujours une loupe.

Avril 1882.

NOTICE COMPLÉMENTAIRE

Dates à remplir

PAR LES COLLECTIONNEURS DU *TROMBINOSCOPE*

Gustave Doré continue à faire de la grande peinture ($62^{m}50$ sur $18^{m}25$) pour le camelotiorama électrique de Londres. — Au Salon de 1883, il expose une toile aveuglante qui fait vendre beaucoup de visières vertes aux visiteurs par les marchands de livrets. — Enfin, il reçoit le... 19... la commande d'un tableau allégorique, de 28 kilomètres de long, destiné à l'intérieur du tunnel sous-marin, et représentant le défilé des démentis reçus par le *Figaro* depuis six mois, et meurt le... 19..., après avoir refusé ce travail, prétextant que tout ne pourrait pas tenir en si peu de place.





GILL

ANDRÉ

LOUIS-ALEXANDRE

GOSSET

DE GUINES

dessinateur français, né à Paris, le 17 octobre 1840.

Comme son confrère, le caricaturiste Cham, André Gill a donc renoncé à porter un très beau nom qui ne lui avait rien coûté, pour s'en faire un, encore plus beau, il est vrai, mais qui, au moins, devint illustre par sa faute.

C'est, d'ailleurs, ainsi que nous allons le voir, le seul côté par lequel ces deux artistes puissent être comparés, car ils ont suivi chacun une route différente, et si Cham a fait trop souvent de son talent et de son esprit l'usage le moins élevé, André Gill a mis le sien au service de la seule cause qui puisse tenter les hommes vraiment supérieurs : celle de la liberté.



Gill, dès sa plus tendre enfance, fit preuve d'une vocation irrésistible pour le dessin.

Déjà, bien qu'il travaillât sérieusement le genre classique, dont Leloir était un des disciples sévères, sa verve satirique s'accentuait et son crayon se montrait fortement entaché d'une irrévérence chronique envers les puissants du jour.

Gill entra à l'Ecole des beaux-arts; mais le besoin de se créer des ressources l'en fit bientôt sortir, et il se mit courageusement à dessiner des bois pour les journaux illustrés.

Cette campagne obscure dura jusqu'à l'époque de la conscription. Gill tira ce que, dans les pays même les plus chauvins, on persiste à appeler un *mauvais* numéro, et fut incorporé dans les armées impériales.

Son séjour au régiment, où il ne resta guère qu'une année, ne parvint pas à lui inculquer ce goût sacré de l'absinthe tri-quotidienne en douze cents carambolages liés, que sous le bas empire, les héros de décembre confondaient beaucoup avec l'amour de la patrie.

André Gill fit donc le moins tristement qu'il put son *involontariat d'un an*.

Il ne se fit aucun scrupule d'utiliser son spirituel crayon

au rachat de toutes les corvées militaires pour lesquelles il se sentait peu de goût.

Il faisait le portrait de tous ses camarades, même de ses supérieurs, et s'exemptait ainsi de beaucoup de charges en dessinant celle de son sergent-major.

Gill revint à Paris et reprit son crayon, qui était déjà très vigoureux. Il collabora de nouveau à certaines feuilles satiriques. Mais, tout à coup, il obtint le succès le plus brusque, la vogue la plus étourdissante que l'on ait jamais vue.

Le journal *la Lune* venait de se fonder et la première page en avait été confiée à Gill.

La Lune était un petit journal alerte, indépendant, pauvre, naturellement, mais, par cela même, dégagé de toute influence de sac, et pouvant, le nez en l'air, les mains dans ses poches vides, promener à travers les puissants et les ventrus de l'époque son rire de gavroche insouciant et gouailleur.



Libre de ses allures, Gill put donner carrière à toute sa fantaisie. Il ne tâtonna pas longtemps.

Avant son huitième dessin, il avait mis en plein mille et créé cette charge ample, vigoureuse et saisissante qui a fait le succès de ce journal.

Quand le gouvernement de Vélocipède père — couvrez-vous! — vit les soixante mille vitrines des libraires de France criblées de ces coups de crayons incisifs, il en ressentit de violentes démangeaisons. M. Rouher et même M. Ollivier étaient assez malins pour comprendre la supériorité écrasante de la polémique crayonnée sur la discussion écrite.

En effet, les dessinateurs jouissent de ce privilège bien

enviable qu'en deux secondes ils en ont dit au public bien plus que nous en cinq cents lignes.

Ce qui est vrai pour les dessins en général, le devient bien plus encore quand il s'agit de ceux d'un artiste tel que Gill, qui possède au plus haut degré le sens critique et le don de la clarté.

Tous ces dessins étaient des succès, beaucoup étaient d'une férocité tranquille et inouïe, quelques-uns sont restés comme des chefs-d'œuvre.



Ce fut alors qu'Anastasie forgea pour le jeune caricaturiste des foudres d'un calibre jusqu'alors inconnu.

Lorsqu'un dessin de Gill arrivait à la censure, il n'ý avait pas de loupe assez puissante pour aller en fouiller toutes les profondeurs. Les censeurs en étaient arrivés à emprunter au directeur de l'Observatoire les télescopes les plus formidables pour scruter les hachures de leur Gillmitaine.

Ils étaient absolument persuadés que le dessin, le plus innocent en apparence, devait cacher les intentions les plus perfides ; et le public s'y prêtait de si bonne grâce qu'il cherchait, lui aussi, des rébus dans tous les dessins que produisait le crayon de Gill.



C'était arrivé à un tel point que lorsque le malin dessinateur était embarrassé par le choix d'un sujet, il se disait en souriant : Je vais faire un simple clyso-pompe sans aucune intention, le public saura bien en trouver une. Souvent il se trompait : le public en trouvait plusieurs.

Pendant les deux ou trois années qui suivirent l'établissement de la République anémique que l'on sait, les cari-

catures d'André Gill n'eurent plus le retentissement énorme qu'elles avaient eu précédemment.



Son talent, alors plus puissant que jamais, n'a pas besoin d'être excusé ici, nos lecteurs n'ignorant pas que si le gouvernement de l'ordre moral avait attaché des boulets de seize à la plume des écrivains, il avait réservé ceux de soixante-douze pour le crayon des dessinateurs.

Les premiers possédaient l'état de siège de M. Ladmirault qui leur tenait déjà passablement chaud.

Mais les autres avaient en plus Anastasie qui les étouffait.



Récemment, l'éminent caricaturiste a subi les atteintes d'une maladie qui nous a causé beaucoup d'inquiétude.

Il est maintenant complètement rétabli et prépare pour le Salon deux toiles remarquables qui produiront le plus grand effet s'il veut bien, une fois par hasard, consulter sa montre et ne pas arriver une heure trois quarts après l'expiration du délai fixé pour le dépôt des œuvres soumises au jury.



Au physique, André Gill est un vaste et superbe garçon, à la carrure puissante et harmonieuse.

Chez lui, cette musculature de taureau, qui d'ordinaire ne va pas sans une certaine épaisseur vulgaire, est au contraire accompagnée d'une élégance charmante. La tête, bien que rudement attachée et comme alourdie par une chevelure tumultueuse, a des balancements majestueux.

Ses bras, bras terribles!... bras à jongler avec la massue d'Hercule, se meuvent dans un équilibre plein de grâce.

— Jupiter affiné, Achille renforcé, de même que l'Océan, ce colosse, a des ondoiements.



Comme tous les artistes de tempérament, Gill a des faiblesses d'enfant et des haines farouches. Sans compter Anastasie, nous connaissons, entre autres, trois choses pour lesquelles il professe une horreur égale : 1° la musique, 2° les pendules et tous autres engins marquant l'heure, 3° la rive droite.

Nous avons dit qu'il haïssait la musique, c'est peut-être trop ; il la méprise.

Quant aux pendules, aux misérables pendules qui se permettent de sonner l'heure d'un rendez-vous auquel il ne se rend jamais, il les hait au point de souhaiter une nouvelle invasion prussienne qui en nettoie radicalement la France.

Reste la rive droite !... Il faut entendre avec quel dédain il parle des gens qui habitent le quartier Montmartre, « à des distances folles du *cimetière Montparnasse* », qu'il appelle « *le centre des affaires.* » — A ce propos, le *Tintamarre* imprima un jour ce quatrain :

Gill est très sujet au vertige.
Le vide l'attire, dit-on,
Au point que ce travers l'oblige
A loger près de l'Odéon.



Avons-nous dit que Gill était auteur dramatique et qu'il avait donné une charmante pièce, *le Caissier*, sans compter ce qu'il a en portefeuille ? Avons-nous dit que Gill était un poète, un vrai poète, et que son « *Nez du pauvre de Paris* » et son « *Nocturne* » étaient de petits chefs-

d'œuvre ?... Avons-nous dit que Gill était... mais nous aurons plus tôt fait de dire ce que Gill n'est pas ; car la prétention de Gill, prétention souvent justifiée, est d'être tout, même phtisique !... Oui !... Ce Titan, qui a les forges de Montataire dans les poumons, vous aborde rarement sans vous demander comme une grâce de vouloir l'ausculter dans le dos.



Quand il rentre le soir chez lui, pour s'assurer qu'il est bien poitrinaire, il éteint, en soufflant, tous les becs de gaz de sa rue.



Enfin, la place nous manquant ici pour dire tout le bien que nous pensons du vaillant artiste qui a ressuscité la caricature politique en France, nous constaterons comme suprême éloge, qu'il a été, à maintes reprises, couvert d'une boue épaisse par les feuilles chislehurstiennes.

Avril 1882.

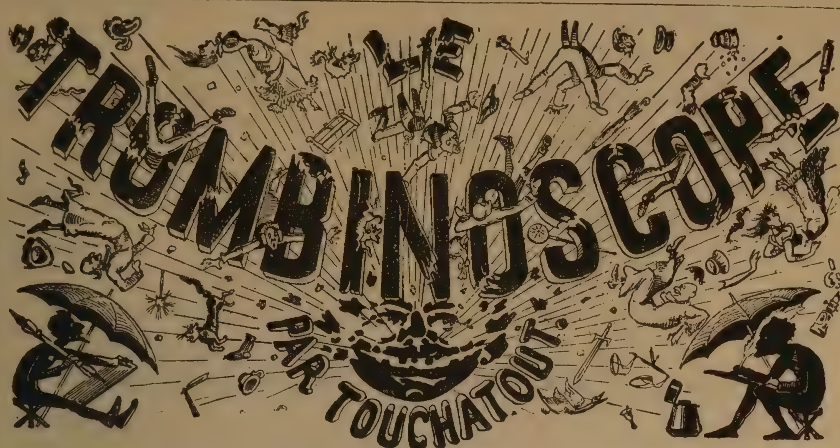
NOTICE COMPLÉMENTAIRE

Dates à remplir

PAR LES COLLECTIONNEURS DU *TROMBINOSCOPE*

André Gill continue à habiter la rive gauche et à appeler dédaigneusement l'autre la rive... étrangère. Il persiste à se faire passer dans le monde pour phtisique au 35e degré, et voulant un jour enlever obligeamment un petit bout de duvet sur le collet d'un gros monsieur qui passait sur le pont des Arts, il souffle si délicatement sur la redingote qu'il envoie le gros monsieur dans la Seine par-dessus le parapet. Enfin, il meurt le... 19... et s'envole dans l'azur, où il s'amuse toute la journée à donner aux nuages des contours et des profils séditieux qui mettent Anastasie, impuissante, dans des rages de bonapartiste décavé.

10 CENTIMES





MOUNET - SULLY

tragédien français, né à Bergerac (Dordogne), le 27 février 1841.

En venant au monde, l'enfant était d'une beauté remarquable et doué d'un organe ravissant. Rien ne pouvait faire prévoir, à cette époque, qu'il serait un jour le contemporain d'Albert Wolff. Dès l'âge de vingt-deux mois, aucune vocation ne se manifesta bien clairement chez le jeune Mounet; mais, aussitôt qu'on lui eut mis sa

première culotte, il fut aisé de voir qu'il avait un goût très prononcé pour la déclamation. Il ne parlait qu'en alexandrins. Pendant les récréations, il disait à ses petits camarades :

Chevaliers discourtois, je vous défie aux quilles,
A ce que vous voudrez.., au cochonnet... aux billes.

S'il avait une discussion avec l'un d'eux, il s'écriait tout à coup :

Sur l'honneur de mon nom, je te puis attester
Que bien avant toi j'ai dit : DER A DÉBUTER !...

Ou, s'il s'agissait du partage d'une tartine avec un de ses amis, il rugissait :

Ton partage, Etéocle, est pour moi moins qu'un leurre ;
Tu me donnes le pain, et tu gardes le beurre !...



Tout cela était dit avec un sentiment dramatique des plus profonds et qui ne pouvait laisser aucun doute sur les destinées de l'enfant.

En classe, ce goût s'accentua vigoureusement. Quand on lui donnait à apprendre par cœur un monologue de tragédie, il n'en retenait jamais que les douze premiers vers qu'il récitait à pleine voix et de toutes ses forces, avec des intonations merveilleuses qui excitaient l'admiration de ses professeurs et de la classe ; mais au treizième vers il s'arrêtait net, et de copieux pensums venaient récompenser ce que l'on prenait pour un manque de mémoire ou une mauvaise volonté de paresseux.

Ce n'était ni l'un ni l'autre : le jeune Mounet avait étudié à fond les premiers douze vers de son devoir de

façon à les dire comme ils les sentait; en réciter ensuite cent cinquante sans les comprendre lui semblait absolument inutile.

Nous ne répondrions guère que l'enfant ne fût pas dans le vrai.



Un peu plus tard, quelques biographies de Samson et de Rachel étant tombées sous les yeux du jeune homme, il fut pris d'un violent enthousiasme pour l'art dramatique et annonça à sa famille son intention d'entrer au théâtre.

Après plusieurs années de luttes incessantes, il parvint enfin à vaincre la résistance de sa mère, résistance qu'il ne se fût peut-être jamais décidé à braver, car l'affection filiale était un culte pour lui.



Il vint donc à Paris où il travailla sous la direction de M. Ballande. Il parut non sans talent, mais sans éclat, dans plusieurs matinées dramatiques, passa au Conservatoire où il obtint un prix de tragédie, débuta à l'Odéon dans d'assez mauvais rôles qui n'attirèrent que faiblement l'attention du public sur lui, alla donner quelques représentations, avec Mlle Agar, dans plusieurs villes de la Normandie; et finalement, revint à Paris, rebuté, fatigué et presque découragé.



Il allait repartir dans son pays lorsque le hasard — ce capricieux collaborateur des destinées humaines — vint modifier ses projets.

Bressant, à qui il était allé faire ses adieux, le présenta à M. Perrin, directeur du Théâtre-Français.

Celui-ci, qui justement cherchait un tragédien, fut frappé du physique et de l'organe du jeune artiste. Une seule audition le décida à l'engager, et, le 4 juillet 1872, M. Mounet-Sully débutait avec éclat dans le rôle d'Oreste *d'Andromaque.*

Il joua ensuite *le Cid*, l'Hippolyte de *Phèdre* et Néron dans *Britannicus.*

A l'occasion de ce dernier rôle et même avant qu'il ne l'eût joué, il se fit un grand bruit autour du nom de M. Mounet-Sully.

On avait toujours vu Néron glabre; M. Mounet-Sully voulait le jouer avec sa barbe.

Pendant trois semaines, les journaux retentirent des accents d'une polémique ardente.

Les critiques d'art bousculèrent toutes les bibliothèques publiques et privées, afin de rechercher si Néron avait oublié de se faire raser pendant huit jours ou s'il n'avait jamais eu de barbe.



Il y avait les *poilomanes* et les *poilophobes ;* on fut sur le point d'en arriver aux mains.

Bref, on transigea ; M. Mounet-Sully raccourcit un peu sa barbe, et la représentation eut lieu sans émeute.

Néron ne s'était pas fait raser ; mais le public l'avait tant été que cela faisait compensation.

De ces différents rôles, ce fut celui d'Oreste qui lui valut le plus de renommée.

D'un tempérament un peu excessif, M. Mounet trouva dans l'interprétation de ce personnage rageur le placement des fureurs de dogue dans lesquelles il excelle.

Six mois après son entrée à la Comédie française, M. Mounet-Sully fut reçu sociétaire.

On trouva bien un peu que ce jour-là le comité avait peut-être graissé avec plus de sollicitude qu'à l'ordinaire les gonds de la porte du sociétariat; mais de nouveaux succès de M. Mounet-Sully dans le genre moderne éteignirent assez aisément ces velléités de critique.



En février 1873, la reprise de *Marion Delorme*, et, vers la fin de la même année, la création de *Jean de Thommeray* placèrent décidément M. Mounet-Sully au premier rang.

Une de ses remarquables créations fut celle de Gérald dans la *Fille de Roland*, de M. Bornier, cette œuvre vaillante et forte qui venait pour la première fois, depuis cinq ans, percer d'un rayon de soleil ardent et chaud le triste horizon dramatique que nous avait laissé — avec tout le reste — la décadence impériale.

Dans cette tragédie, M. Mounet-Sully trouva de magnifiques élans, et son nom est désormais attaché à cette œuvre moderne, qui se posa sur le cœur de la jeune génération de laquelle la France avait tant à attendre, comme la main se pose sur le cœur d'un mourant pour savoir s'il bat encore.

Hâtons-nous de dire que le cœur de la jeunesse battit un peu sous la pression de M. Bornier. Tout n'était donc pas perdu! Tant que l'œuvre figaroteuse n'est pas complètement achevée, il y a de l'espoir.



Au physique, M. Mounet-Sully est un homme de moyenne taille, admirablement pris. Les traits sont fort beaux; l'expression dominante — et même presque unique — de la physionomie, est une sorte de dédain amer.

Il serait peut-être à désirer que la gamme fût moins bornée ; beaucoup de rôles que M. Mounet-Sully pourrait aborder exigent autre chose que cette attitude, un peu monotone à la longue.



La voix est excellente et chaude, mais elle se fatigue assez vite. L'excès du cri l'amène presque invariablement, vers les dix heures trois quarts, à un râlement désagréable.



M. Mounet-Sully a de très beaux et très grands yeux, desquels il joue peut-être avec excès. Il a une façon lente de rabattre dessus ses deux longues paupières qui produit l'effet le plus étrange. On dirait deux grands stores s'abaissant lourdement sur deux énormes fenêtres.



La bouche est également belle, et il le sait. Hamburger a même profité de l'occasion pour commettre une de ses infamies habituelles : il fait courir le bruit que Mounet-Sully était trop fier de ses dents pour ne pas être bonapartiste.



En somme, M. Mounet-Sully est, dans toute l'acception du mot, un artiste de tempérament, un de ces artistes qui peuvent se tromper un jour, mais qui étonnent le lendemain.

On se prend parfois à regretter qu'il n'ait pas préféré, au travail régulier de l'*administration* de la rue Richelieu, l'indépendance et la fantaisie qui, sur un théâtre de drame, lui eussent certainement fourni l'occasion de

mettre bien plus en relief des qualités puissantes — parfois même débordantes — que les traditions du Théâtre-Français canaliseront toujours plus ou moins, quoi qu'il fasse et quoi qu'il ose.



Signe particulier : M. Mounet-Sully est auteur dramatique et sculpteur. Il rêve de faire des comédies à portée sociale et des statues à porter au Salon.



Il prétend que pour faire de bonnes pièces, il faut être comédien : preuve Molière !... ; que pour être bon comédien, il faut être statuaire : preuve Mélingue et Sarah Bernhardt !... Il ne dit pas ce qu'il faut être encore pour être bon sculpteur, mais il est probable que si on le suivait sur cette pente des cumuls nécessaires en art, il arriverait, de fil en aiguille, de sculpture en peinture, de peinture en poésie, de poésie en musique, à prouver que pour faire un bon drame, il faut savoir en brosser les décors.

Avril 1882.

NOTICE COMPLÉMENTAIRE

Dates à remplir

PAR LES COLLECTIONNEURS DU *TROMBINOSCOPE*

M. Mounet-Sully s'évade du Théâtre-Français le... 18... Il joue avec éclat à la Porte-Saint-Martin le rôle de *Benvenuto Cellini*, et s'engage définitivement dans une carrière où un homme de son talent et de sa vigueur obtient quinze triomphes pendant le temps que le Théâtre-Français met à préparer une seule de ses reprises. Enfin, il meurt le... 19..., après avoir refusé, pour la huitième fois, les offres d'une puissante compagnie de publicité, qui lui proposait quarante mille francs par an pour se laisser imprimer des annonces sur ses dents pendant qu'il était en scène.

ABONNEMENTS

100 BIOGRAPHIES

Paris.........Un an **10** fr.
Départements, — **12** fr.

Abonnements sans frais dans tous les bureaux de poste



ABONNEMENTS

100 BIOGRAPHIES

Paris.........Un an **10** fr.
Départements. — **12** fr.

Abonnements sans frais dans tous les bureaux de poste

LE TROMBINOSCOPE

Cette nouvelle édition du **Trombinoscope**, qui paraît deux fois par semaine, composera des volumes de 100 biographies chacun, du même format et du même aspect que les autres ouvrages de TOUCHATOUT.

ONT DÉJA PARU

1. Jules Grévy
2. Clémenceau
3. Gambetta
4. République
5. Thiers
6. Zola
7. Rochefort
8. La Canicule
9. duc d'Aumale
10. Victor Hugo
11. Belle-Mère
12. J. Simon
13. J. Ferry
14. Sénat
15. Pr. Napoléon
16. Don Carlos
17. Napoléon III
18. Ricord
19. Dieu
20. Réserviste
21. Andrieux
22. Got
23. Louise Michel
24. Conservateur
25. Veuillot
26. Crevette
27. Mac Mahon
28. Sarah Bernhardt
29. Cassagnac
30. Judic
31. Concordat
32. Comte de Paris
33. Gommeux
34. Cte de Chambord
35. Bismarck
36. Septennat Ier
37. Henry Maret
38. Cocu
39. La Presse
40. Louis Blanc
41. Bazaine
42. Opérette
43. Naquet
44. Dumaine
45. E. de Girardin
46. Hyacinthe
47. Guillaume Ier
48. Littré
49. Sarcey
50. Reporter
51. Rouher
52. Gavardie
53. Krauss
54. Célibataire
55. Léopold II
56. Ranc
57. Thérésa
58. Lachaud
59. Blanqui
60. Eugénie de Montijo
61. Radical
62. Croizette
63. Tony Révillon
64. Amnistie
65. Victoria
66. De Montépin
67. Barthélémy St-Hilaire
68. « Le Pays »
69. De Broglie
70. Farre
71. Cl. Hugues
72. Vélocipède IV
73. Buffet
74. « Figaro »
75. Gallifet
76. Sardou
77. Hyacinthe
78. E. Pelletan
79. Lecocq
80. Delaporte
81. Marie Laurent
82. Alex. Dumas fils
83. Joinville
84. Doré
85. Gill

Quarantième année **LE TINTAMARRE** Quarantième année

HEBDOMADAIRE, SATIRIQUE ET FINANCIER, PARAIT LE SAMEDI

ABONNEMENTS :

PARIS	DÉPARTEMENTS
1 an 18 fr.; 6 mois 10 fr.; 3 mois 6 fr.	**1 an 20 fr.; 6 mois 11 fr.; 3 mois 7 fr.**

Pour recevoir franco *par retour du courrier les ouvrages ci-dessus, en envoyer le montant à* **M. LEON BIENVENU,** *directeur du* **Tintamarre**, *29, rue d'Amsterdam, à Paris*





ROUSSEIL

Rosalia

artiste dramatique française, née à Niort en 1841.

Enfant d'une famille de pauvres ouvriers, elle annonça de très bonne heure de grandes dispositions pour le théâtre ; mais, comme il arrive toujours en pareille circonstance, ses parents, dans l'impossibilité de lui faire donner l'éducation nécessaire à la carrière dramatique,

laissèrent forcément s'écouler les premières années de la jeune enfant dans un milieu peu fait pour développer ses goûts artistiques.

La pauvre petite vendit d'abord des oranges dans sa ville natale.



Une circonstance l'amena à Paris avec sa mère, qui restait alors seule et chargée de quatre petits enfants. Le père de Rosalia avait, paraît-il, été un de ceux qui n'avaient point pu se résoudre à considérer le guet-apens du 2 décembre comme une opération de la plus haute probité.

Non seulement il avait trouvé que ce coup de main n'était pas de beaucoup supérieur, comme moralité, à un vol avec effraction, mais il avait encore laissé voir que telle était son opinion.

Compris dans les abondantes listes de proscription qui englobèrent à cette époque bénie tous les citoyens dont le cœur s'était soulevé au spectacle des mornyfiades triomphantes, le père de Mlle Rousseil avait été prié d'aller voir hors de France si M. de Maupas y était.

Et il était mort en exil, laissant sans ressources et sans appui une pauvre femme et quatre petits enfants qui expièrent, par une longue misère, le crime de n'avoir pas eu pour chef de leur famille un de ces hommes toujours prêts à se courber devant le succès, ce succès fût-il celui du crime et de l'infamie ; un de ces citoyens passifs et résignés que rien de ce qui touche aux affaires publiques n'émeut, pourvu qu'ils mangent ; une de ces brutes que l'ordre moral appelle de bons pères de famille, amis de l'ordre, et que nous appelons, nous, les chaponnés du devoir civique.

La petite Rosalia avait évidemment dans le tempérament un peu de cette fougue qui avait fait de son père un martyr. L'avenir ne tarda pas à le prouver.

Pendant les premiers temps de son séjour à Paris avec sa mère et ses frères et sœurs, la jeune fille fut placée comme apprentie chez une couturière, puis se remit, comme à Niort, à vendre des fleurs.

Sa mère était loueuse de chaises; elle l'aida.



En 1859, la vocation éclata, impétueuse, irrésistible. Elle entra au Conservatoire dans la classe de M. Regnier, et, deux ans après, elle remportait le prix de tragédie. Le 1er septembre, elle débuta à l'Odéon dans l'*Institutrice*, de M. Paul Foucher, et joua la *Dernière Idole*, de Daudet, avec Tisserant. Pour ceux qui ont vu Mlle Rousseil dans cette création, les triomphes successifs qu'elle a obtenus depuis n'ont point été une surprise.

Dans ce rôle, fort bien fait, de la femme adultère que ronge le remords, elle déployait toutes les qualités qui devaient plus tard faire d'elle une des comédiennes les plus dramatiques de l'époque.



Déjà sa voix chaude et admirablement timbrée remuait le public, et son œil sombre et passionné produisait une vive émotion.

L'année suivante, Mlle Rousseil fit une courte apparition au Théâtre-Français.

Les occasions lui manquant de donner ce qu'elle sentait en elle, elle se rejeta dans le drame, genre on ne peut mieux approprié, il faut le dire, à son tempérament ardent. En 1864, elle joua à la Porte-Saint-Martin le rôle de Malaha

dans les *Fils de Charles-Quint*, le personnage principal dans les *Flibustiers de la Sonore* et les *Drames du cabaret.*

Chaque jour, son talent, stimulé par de vifs succès, prenait une ampleur étonnante. En 1865, elle joua, à la Gaîté, les *Enfants de la Louve*, rentra à la Porte-Saint-Martin en 1866, se fit applaudir, en 1867, à l'Ambigu, dans *Maxwell*, revint à la Porte-Saint-Martin, où elle créa un rôle remarquable dans *Cadio*, ce drame où l'ex-ténor Roger fit une tentative si malheureuse, et enfin reprit, en 1869, dans *Patrie*, de Victorien Sardou, le rôle de Dolorès, qui lui avait été primitivement destiné, avant sa création par Mlle F*ai*RGUEIL.



Nous n'*ai*vons *pais* l'intention de chercher à diminuer en quoi que ce soit ni le rem*ai*rqu*ai*ble t*ai*lent de Mlle F*ai*rgueil, ni l'immense succès qu'elle obtint dans ce rôle superbe, peut-être bien un peu puissant pour sa n*ai*ture *ai*rtistique, précieuse et grim*ai*cière; mais il faut reconnaître que Mlle Rousseil reprit ce rôle avec un grand éclat d'abord, et ensuite avec une supériorité incontestable sur sa devancière, dans les parties qui exigeaient de la force et de l'impétuosité.



Outre que la physionomie plus tragique de Mlle Rousseil s'adaptait beaucoup mieux à l'épouse passionnée et coupable du comte de Rysoor que le faciès anguleux, pointu et sec de Mlle Fargueil; outre que la voix opulente et chaude de la nouvelle Dolorès était beaucoup plus expressive et touchante que le petit organe pimbêche et maniéré de la première interprète du rôle, Mlle Rousseil avait encore, de

plus que sa devancière, l'élan et la vigueur, ces deux qualités premières dans le drame et auxquelles Mlle Fargueil, moins bien douée sous ce rapport, avait été obligée de substituer son jeu de nerfs, mieux encadré dans les rôles de comédie qui jusqu'alors avaient composé son répertoire habituel.



Un rôle non moins beau que tous les précédents attendait Mlle Rousseil pendant le siège de Paris. Elle le remplit non moins brillamment : ce fut celui de sœur de charité à l'ambulance de la Porte Saint-Martin. Elle soigna elle-même les blessés, organisa des représentations à leur bénéfice, y déclama des poésies de Victor Hugo, etc., etc.

Dans ce rôle-là aussi nous aurions voulu pouvoir la comparer à Mlle Fargueil ; mais, malheureusement, cette occasion nous a manqué.



Après avoir créé avec un grand succès à l'Ambigu l'*Article 47*, Mlle Rousseil rentra aux Français où elle reprit *Andromaque* et le *Cid*. Dans cette dernière tragédie surtout elle fut inouïe et la presse entière la sacra grande tragédienne.



On la croyait pour longtemps dans la maison de Molière et le rôle du *Sphinx*, d'Octave Feuillet, lui semblait destiné, mais Mlle Croizette lui ayant enlevé ce rôle à la force du... on n'a jamais su à la force de quoi, Mlle Rousseil quitta la Comédie-Française et même la France.

Elle partit pour le Caire. Contrairement à ce que l'on pouvait craindre de la part d'un gouvernement qui a pour habitude de ne rendre ce qu'on lui confie qu'avec une ré-

duction de moitié, Mlle Rousseil eut la chance de revenir en France avec son talent tout entier ; elle reprit encore une fois la tragédie, joua *Phèdre* avec un grand succès, puis créa un rôle remarquable dans l'*Idole* de M. Crisafulli et ensuite celui de Carmen dans un *Drame sous Philippe II*, et le personnage principal des *Muscadins*, de Claretie.



L'*Idole* fut un véritable triomphe pour elle. Elle la joua au théâtre des Arts, une toute petite scène à peine assez grande pour contenir les bouquets que le public lui jetait chaque soir.

Ce triomphe fut des plus légitimes, car il est impossible de rendre le dernier acte de ce drame avec plus de puissance et de talent. Mlle Rousseil avait une si terrible manière de se poignarder et de mettre en mourant la chose sur le dos de son amant, que chaque soir, en sortant de la représentation, vingt ou trente don Juan de la haute gomme, épouvantés des grosses conséquences futures de leur tout petit bonheur présent, écrivaient aux femmes mariées qui leur avaient accordé un rendez-vous pour le lendemain matin : « Chère belle... Un pressentiment me dit que nous ferons bien d'en rester là. »

En cent représentations, Mlle Rousseil fit certainement baisser l'adultéromètre parisien de pas mal de degrés cocugrades.



Au physique, Mlle Rousseil est une grande et belle personne, aux traits légèrement accentués, au front presque bas ; l'œil, un peu flou sous une arcade sourcilière accentuée, a de sombres feux qui reflètent la passion, mais la passion profonde.

Signe particulier : Mlle Rousseil, qui s'anime en scène au point de faire trembler le souffleur dans son trou, est — de l'autre côté des portants — d'un calme qui va jusqu'à l'apathie. Elle parle à peine, semble étrangère au monde qui l'entoure. Le masque, détendu, n'a aucun éclair ; les muscles, aucune contraction. Quand elle regagne sa loge, lente et sans fièvre — apparente, du moins — on dirait presque une belle boutiquière remontant tranquillement chez elle après sa recette comptée et son magasin fermé.



Puis, tout à coup, c'est son tour d'entrer en scène. Elle paraît devant la rampe, et tout se transforme en elle, tout s'anime jusqu'à la frénésie, jusqu'au délire. Et le chef d'orchestre, perché sur sa grande chaise, peut chaque soir se persuader qu'il est le Pygmalion de cette superbe Galatée qui frémit aussitôt qu'elle paraît devant lui.

Mai 1882.

NOTICE COMPLÉMENTAIRE

Dates à remplir

PAR LES COLLECTIONNEURS DU *TROMBINOSCOPE*

Mlle Rousseil poursuit le cours de ses triomphes sans s'inquiéter si les pièces dans lesquelles les auteurs lui confient des rôles sont jouées sur une grande ou une petite scène. Elle croit qu'il n'y a pas de petits théâtres et qu'il n'y a que de petits artistes. — Elle se promène donc sans cesse du Théâtre-Français à l'Ambigu, de l'Odéon à Cluny, du Gymnase au théâtre Saint-Pierre, récoltant partout autant de gloire, autant de bravos, et se décide à mourir enfin le... 19..., parce qu'il ne lui manquait plus que cela pour être l'égale de Rachel.

ABONNEMENTS

100 BIOGRAPHIES

Paris..........Un an **10** fr.
Départements, — **12** fr.

Abonnements sans frais dans tous les bureaux de poste



ABONNEMENTS

100 BIOGRAPHIES

Paris........ Un an **10** fr.
Départements. — **12** fr.

Abonnements sans frais dans tous les bureaux de poste

LE TROMBINOSCOPE

Cette nouvelle édition du **Trombinoscope**, qui paraît deux fois par semaine, composera des volumes de 100 biographies chacun, du même format et du même aspect que les autres ouvrages de TOUCHATOUT.

ONT DÉJA PARU

1. Jules Grévy
2. Clémenceau
3. Gambetta
4. République
5. Thiers
6. Zola
7. Rochefort
8. La Canicule
9. duc d'Aumale
10. Victor Hugo
11. Belle-Mère
12. J. Simon
13. J. Ferry
14. Sénat
15. Pr. Napoléon
16. Don Carlos
17. Napoléon III
18. Ricord
19. Dieu
20. Réserviste
21. Andrieux
22. Got
23. Louise Michel
24. Conservateur
25. Veuillot
26. Crevette
27. Mac Mahon
28. Sarah Bernhardt
29. Cassagnac
30. Judic
31. Concordat
32. Comte de Paris
33. Gommeux
34. Cte de Chambord
35. Bismarck
36. Septennat Ier
37. Henry Maret
38. Cocu
39. La Presse
40. Louis Blanc
41. Bazaine
42. Opérette
43. Naquet
44. Dumaine
45. E. de Girardin
46. Hyacinthe
47. Guillaume Ier
48. Littré
49. Sarcey
50. Reporter
51. Rouher
52. Gavardie
53. Krauss
54. Célibataire
55. Léopold II
56. Ranc
57. Thérésa
58. Lachaud
59. Blanqui
60. Eugénie de Montijo
61. Radical
62. Croizette
63. Tony Révillon
64. Amnistie
65. Victoria
66. De Montépin
67. Barthélémy St-Hilaire
68. « Le Pays »
69. De Broglie
70. Farre
71. Cl. Hugues
72. Vélocipède IV
73. Buffet
74. « Figaro »
75. Gallifet
76. Sardou
77. Hyacinthe
78. E. Pelletan
79. Lecocq
80. Delaporte
81. Marie Laurent
82. Alex. Dumas fils
83. Joinville
84. Doré
85. Gill
86. Mounet Sully

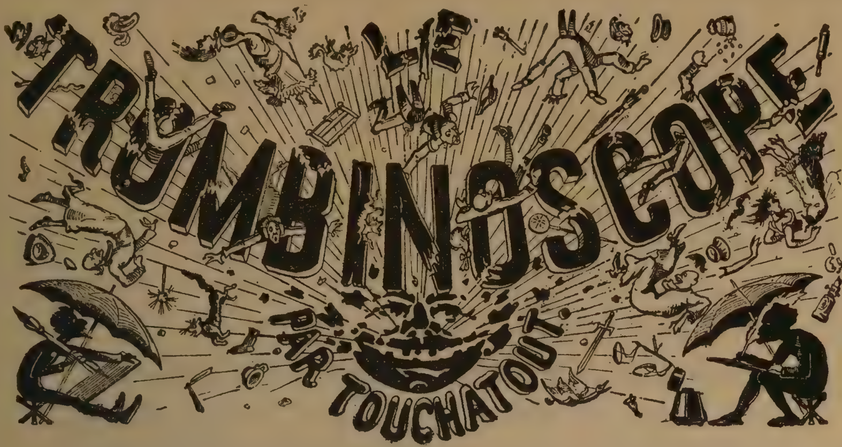
Quarantième année **LE TINTAMARRE** Quarantième année

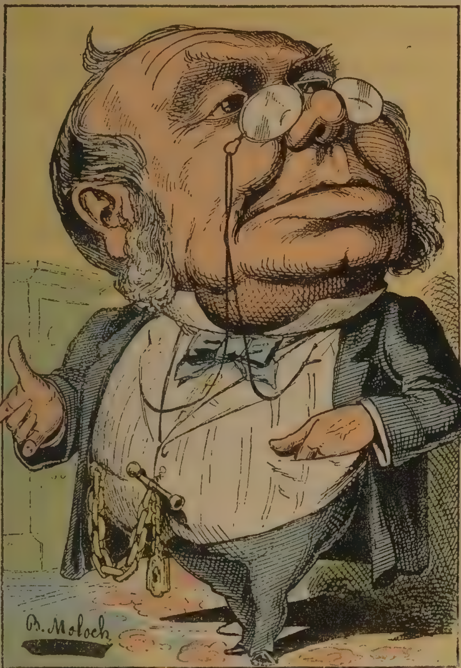
HEBDOMADAIRE, SATIRIQUE ET FINANCIER, PARAIT LE SAMEDI

ABONNEMENTS :

PARIS	DÉPARTEMENTS
1 an 18 fr.; 6 mois 10 fr.; 3 mois 6 fr.	**1 an 20 fr.; 6 mois 11 fr.; 3 mois 7 fr.**

Pour recevoir franco *par retour du courrier les ouvrages ci-dessus, en envoyer le montant à* **M. LEON BIENVENU,** *directeur du* **Tintamarre**, *29, rue d'Amsterdam, à Paris*





LENTRIPÉ

JOSEPH - PROSPER

une des principales et des plus cruelles plaies de notre époque, notable commerçant français, né à Paris en 1821; c'est-à-dire neuf ans avant le commencement de l'ère du VENTRE, ouverte en 1830 par Sa Mollesté Louis-Philippe Ier.

Le père du petit LENTRIPÉ était un modeste herboriste du Marais, bon bourgeois, aimant à saper Charles X, le soir à son café, en faisant son cent de dominos avec plusieurs boutiquiers de son quartier, comme lui très libé-

raux et même très révolutionnaires jusques — et non compris — le premier pavé arraché dans la rue.

Joseph Lentripé fut élevé dans ces sains principes du libéralisme platonique qui a la conviction pour moteur et le chiffre d'affaires de la journée pour serre-frein.



Le petit Lentripé fit d'assez bonnes études élémentaires jusqu'à seize ans. Alors il entra dans la boutique d'herboristerie de son père à qui il servit de commis jusqu'en 1844, époque à laquelle on le maria à la fille d'un quincaillier dont il reprit le fonds (la dot de la jeune fille). Un an après, tout au plus, Joseph-Prosper Lentripé avait un fils, que nous avons piqué dans notre collection sous le nom d'Angénor Gommeux (voir le *Trombinoscope* n° 33).



Ce fut son enfant unique, le père de Joseph-Prosper Lentripé ayant un soir, dans l'embrasure d'une fenêtre, fait comprendre très moralement à son fils qu'un bon commerçant devait avant tout tenir compte de son grand livre avant de s'emballer dans les douceurs trop réitérées de la paternité.



Joseph-Prosper Lentripé avait de trop bonnes dispositions naturelles pour ne pas mettre à profit d'aussi sages avis. Il fit chambre à part avec madame et ajourna les prochains battements de son cœur au premier inventaire qui lui donnerait vingt-cinq mille francs de bénéfices.

Malheureusement la révolution de 1848 qui éclata bientôt vint retarder l'épanouissement de ces ébats amoureux réglementés avec le calme héroïque de la cupidité, et ce ne

fut qu'en plein Empire, vers 1865, que fut atteint ce chiffre de vingt-cinq mille francs, objet de ses vœux les plus chers et de ceux de madame Lentripé.



A ce moment, ses bénéfices s'étant élevés à 27,300 fr., il se décida à demander au ciel un frère pour Angénor après avoir bien calculé que ce surcroît de bonheur ne le mettrait pas sur la paille. Seulement, il était trop tard : Joseph Lentripé avait pris du ventre, et Dieu lui refusa les joies d'un *bis* qu'il avait lui-même ajourné avec tout le stoïcisme d'un teneur de livres prévoyant.



A partir de ce moment, les affaires de Prosper Lentripé prospérèrent au mieux.

Comme nous avons eu l'occasion de le dire dans le *Trombinoscope* d'Angénor Gommeux, nous étions en pleine fange impériale ; quelques tripotages heureux vinrent arrondir rapidement la fortune de Joseph Lentripé ; sa maison de quincaillerie devint une des meilleures du quartier, le Bottin de 1868 accola à son nom le signe décoratif de (NC), et, en 1870, au moment du fameux plébiscite qui servit de seconde absolution à l'assassinat du député Baudin, — la première s'étant usée complètement depuis 1851, — M. Joseph-Prosper Lentripé était arrivé à cette parfaite bouffissure qui est l'apanage de l'homme bête et riche, dont tout le mérite tient dans le portefeuille bien bourré, toute la fierté dans la bonne digestion de son bon déjeuner, et toutes les aspirations dans la perspective d'un déjeuner encore meilleur.



Ce qui distingue Joseph-Prosper Lentripé, c'est encore moins peut-être le désir qu'il a de bien vivre que celui de vivre tranquille. Aussi, quoiqu'il soit un féroce frondeur des abus, comme tous les bourgeois qui sont bien aises de faire les *malins* en blaguant le gouvernement, il est pris de peurs atroces aussitôt que le peuple se fâche et commence à mettre à exécution les théories que lui-même a soutenues avec une remarquable énergie tant qu'il ne croyait pas au danger de les voir appliquées.

En théorie, c'est l'homme de progrès par excellence.



Lorsqu'éclata la guerre contre la Prusse, en 1870, Joseph Lentripé, pour éviter à sa femme les horreurs du siège, prit trente mille francs dans sa poche et la conduisit en Auvergne, chez sa tante.

Il allait bravement rentrer dans Paris pour « faire bravement son devoir » aux avant-postes de la queue des boucheries municipales, quand, par un fatal contre-temps que « rien ne pouvait faire prévoir », les lignes furent coupées par l'ennemi.

Il resta en Auvergne, profondément désolé, et il ne fallut rien moins, pour sécher ses larmes de rage, que six longs mois d'une nourriture abondante et variée, cinq caisses de londrès, et trois matelas et un lit de plume.



En 1871, il revint à Paris, et son premier soin fut d'acheter un de ces petits cadres contenant un morceau de pain de crottin du siège, et de l'accrocher dans son salon, comme souvenir des horribles privations dont son cœur et les bonnes côtelettes qu'il avait mangées à Aurillac

avaient si souvent saigné pendant ces sept mois d'angoisses pléthoriques.



Depuis, M. Joseph-Prosper Lentripé a repris, calme et bedonnant, le cours de sa vie d'autrefois.

Il s'est naturellement réabonné au *Figaro*, et les jours où Gambetta y est traité d'ivrogne sont pour lui des jours de grande joie : ce qui est assez dire qu'il n'est pas souvent triste.



Au physique, M. Prosper Lentripé est un homme grassouillet, bien portant, à l'œil émerillonné par la bonne chère.

Il est l'incarnation de ce type de bourgeois gonflé, bouffi, vaniteux, plein d'admiration pour lui-même et cruel au pauvre monde, qui se trouve bien dans la vie, et n'admet en fait de réformes sociales que celles qui peuvent s'opérer sans déranger sa chaise.



Il a conservé son bagout de faux libéral et se pare même à l'occasion, surtout au dessert, d'un républicanisme ardent ; mais le qualificatif idiot de « *conservatrice* » ajouté depuis peu au mot « *République* » a trouvé en lui un des gobeurs les plus fanatiques.



Comme son digne père l'herboriste l'était en 1848, comme il l'était lui-même en 1869, il se dit toujours le partisan le plus ardent des réformes et des libertés ; seulement, il y met une condition : il veut que la société

change complètement de face sans qu'on entende le moindre bruit.

Il consent à ce que le juste triomphe de l'arbitraire, à ce qu'un état de choses nouveau et démocratique de trois mois se substitue à des institutions despotiques de quinze siècles; mais il faut que cela s'opère sans rien remuer, sans rien déranger; sinon, il se met à beugler au désordre.



Enfin, c'est l'homme qui dit: ma maison tombe en ruines; démolissez-la, je le veux bien, construisez-en une neuve à la place, je ne demande pas mieux; seulement, je ne veux pas qu'on touche à mes meubles. Je tiens à trouver mes lunettes toujours à la même place.



Signe particulier: M. Joseph Lentripé est l'homme aux clichés. Il en est un, entre autres, qu'il affectionne, c'est celui-ci: « Je suis plus républicain que vous, au fond, » mon cher Duhamel!... Mais, voyez-vous, la France » n'est pas mûre pour la République!... »

Et si on lui répond: « Il faut avoir la patience de la laisser mûrir en en faisant l'apprentissage, fût-il même un » peu troublé », il répond d'un ton qui ne souffre pas de réplique et au fond duquel on sent une profonde admiration pour le « sabre providentiel légendaire »: « Oui... » mais pendant ce temps-là, on plante des arbres de la liberté..., on cause fort en sortant des clubs... et ça arrête » les affaires. »



M. Joseph Lentripé veut, avant tout, l'ordre... l'ordre à tout prix — comme tout le monde, d'ailleurs. Seulement il

comprend et définit l'ordre à sa manière : la tranquillité de ceux qui ne manquent de rien, voilà son « ordre. »



Celui qui lui donne cet «ordre» là peut compter, de sa part, sur autant de OUI qu'il en peut sortir d'un cœur servile, lâche et égoïste.



M. Joseph LENTRIPÉ a affiché, en 1871, un violent dégoût de l'empire ; en 1872, il était déjà sensiblement plus tiède. En 1873, il commençait à dire : « Dam !... après tout... écoutez donc !... » En 1874, il laissait volontiers échapper, en compulsant ses livres d'inventaires: «Ça n'empêche pas que sous M. Haussmann... » — Nous voilà bientôt en 1883... Nous ne nous hasarderons pas à aller lui demander dans six mois ce qu'il pense de Sedan.

Mai 1882.

NOTICE COMPLÉMENTAIRE

Dates à remplir

PAR LES COLLECTIONNEURS DU *TROMBINOSCOPE*

M. Joseph-Prosper Lentripé continue sa vie grasse et capitonnée, l'émaillant, comme par le passé et selon les événements politiques qui s'accomplissent, de velléités libérales et de reculs réactionnaires. Enfin, il meurt, le... 19..., de la surprise qu'il éprouve en voyant que la République s'est fondée sans lui couper le cou ni le déranger dans les heures de ses repas ou de ses lavements.

ABONNEMENTS

100 BIOGRAPHIES

Paris......... Un an **10** fr.
Départements, — **12** fr.

Abonnements sans frais dans tous les bureaux de poste



ABONNEMENTS

100 BIOGRAPHIES

Paris .... Un an **10** fr.
Départements. — **12** fr.

Abonnements sans frais dans tous les bureaux de poste

LE TROMBINOSCOPE

Cette nouvelle édition du **Trombinoscope**, qui paraît deux fois par semaine, composera des volumes de 100 biographies chacun, du même format et du même aspect que les autres ouvrages de TOUCHATOUT.

ONT DÉJA PARU

1. Jules Grévy
2. Clémenceau
3. Gambetta
4. République
5. Thiers
6. Zola
7. Rochefort
8. La Canicule
9. duc d'Aumale
10. Victor Hugo
11. Belle-Mère
12. J. Simon
13. J. Ferry
14. Sénat
15. Pr. Napoléon
16. Don Carlos
17. Napoléon III
18. Ricord
19. Dieu
20. Réserviste
21. Andrieux
22. Got
23. Louise Michel
24. Conservateur
25. Veuillot
26. Crevette
27. Mac Mahon
28. Sarah Bernhardt
29. Cassagnac
30. Judic
31. Concordat
32. Comte de Paris
33. Gommeux
34. Cte de Chambord
35. Bismarck
36. Septennat Ier
37. Henry Maret
38. Cocu
39. La Presse
40. Louis blanc
41. Bazaine
42. Opérette
43. Naquet
44. Dumaine
45. E. de Girardin
46. Hyacinthe
47. Guillaume Ier
48. Littré
49. Sarcey
50. Reporter
51. Rouher
52. Gavardie
53. Krauss
54. Célibataire
55. Léopold II
56. Ranc
57. Thérèsa
58. Lachaud
59. Blanqui
60. Eugénie de Montijo
61. Radical
62. Croizette
63. Tony Révillon
64. Amnistie
65. Victoria
66. De Montépin
67. Barthélemy St.-Hilaire
68. « Le Pays »
69. De Broglie
70. Farre
71. Cl. Hugues
72. Vélocipède IV
73. Buffet
74. « Figaro »
75. Gallifet
76. Sardou
77. Hyacinthe
78. E. Pelletan
79. Lecocq
80. Delaporte
81. Marie Laurent
82. Alex. Dumas fils
83. Joinville
84. Doré
85. Gill
86. Mounet Sully
87. Rousseil

Quarantième année **LE TINTAMARRE** Quarantième année

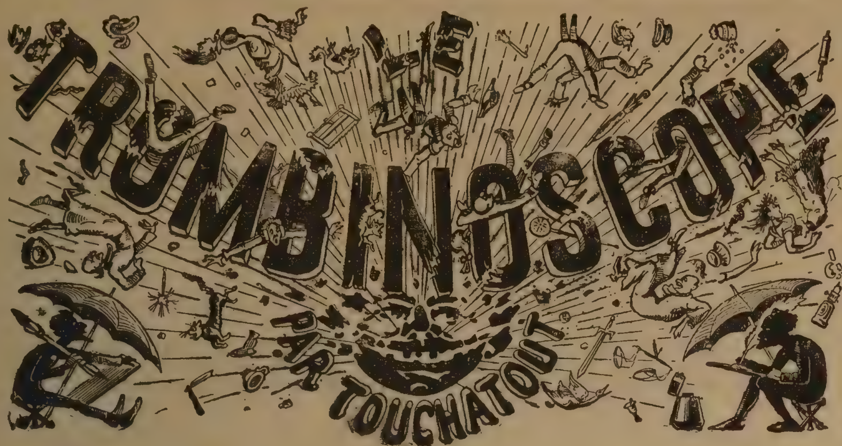
HEBDOMADAIRE, SATIRIQUE ET FINANCIER PARAIT LE SAMEDI

ABONNEMENTS :

PARIS	DÉPARTEMENTS
1 an 18 fr.; 6 mois 10 fr.; 3 mois 6 fr.	1 an 20 fr.; 6 mois 11 fr.; 3 mois 7 fr.

Pour recevoir franco *par retour du courrier les ouvrages ci-dessus, en envoyer le montant à* **M. LEON BIENVENU,** *directeur du* **Tintamarre**, *29, rue d'Amsterdam, à Paris*

10 CENTIMES





AUGIER.

Guillaume-

Victor-Emile

auteur dramatique français, né à Valence (Drôme), le 17 septembre 1820.

Il est le petit-fils, par sa mère, de Pigault-Lebrun, le célèbre romancier, dont les ouvrages croustillants et frondeurs furent poursuivis par la Restauration et frappés par la cour de Rome du grand anathème en sol majeur, cette précieuse estampille du colportage pour la postérité.

M. Emile Augier ne ment point à son origine, et l'on retrouve parfois dans ses œuvres ces hardiesses d'expression avec lesquelles son aïeul faisait rougir les femmes et pâlir le pape.

La gaîté gauloise et l'esprit rabelaisien seraient donc des qualités morales qui, comme certains défauts physiques, *sautent une génération*, suivant la pittoresque expression de M. Augier dans *Jean de Thommeray*.



M. Emile Augier fit ses études à Paris, devint bibliothécaire du duc d'Aumale, qui avait déjà à cette époque plus de deux cent cinquante mille livres, tant reliés que de rente, et débuta par la *Ciguë*, pièce en deux actes et en vers, représentée à l'Odéon en 1844, après avoir, toutefois, été refusée à l'unanimité par le Théâtre-Français, comme doit l'être tout chef-d'œuvre qui se respecte et qui tient à faire comme les autres.



Tout jeune et à peine débutant, Emile Augier avait compris que le devoir d'un auteur dramatique était de travailler sans relâche au relèvement des mœurs et des courages en fouillant les vices et les ramollis. Depuis, il a constamment suivi son programme.



Aucune de ses œuvres ne manque au devoir qu'il s'est tracé de tonifier le cœur humain par cet amer bienfaisant : la satire. Après *l'Homme de bien*, qui eut moins de succès, Emile Augier donna, en 1848, au Théâtre-Français, *l'Aventurière*, pièce restée au répertoire et dans laquelle

l'auteur dit assez crûment leur fait aux vieux beaux de soixante ans qui, ayant mal vécu, n'ont naturellement point appris à bien vieillir, et qui courbent honteusement, devant des drôlesses puant le musc, leur front chauve et leurs genoux branlants.



Cependant, l'enthousiasme n'était pas général. On trouvait à Emile Augier des côtés plats et bourgeois. Une nouvelle pièce en cinq actes, *Gabrielle*, qu'il fit représenter en 1849, vint justifier cette critique. Enfin, dans cette pièce — qui obtint, d'ailleurs, de l'Académie le prix Monthyon — Emile Augier prêchait la fidélité conjugale à outrance, ce qui est sans doute une très bonne action.

Il faisait resplendir le mari aux dépens de l'amant, ce qui est encore d'un bon garde national — et même d'un auteur dramatique bien intentionné ; mais à la condition de ne pas ridiculiser au premier acte ce qu'il veut faire respecter au cinquième, et de ne pas faire dire par la femme repentante :

O père de famille ! ô poète !... je t'aime...

à un mari assez peu poète, et même assez peu « père de famille » pour avoir, trois quarts d'heure auparavant, dit à son épouse, en lui parlant de ses bénéfices probables de l'année prochaine :

Nous pourrons nous donner le luxe d'un garçon.



Il faut en convenir, les critiques avaient beau jeu sur un tel amalgame de fausse vertu, de fausse poésie et de fausse morale, et ce bourgeois, très peu intéressant et même

passablement vicieux à froid, qui se promet en public de régler ses pulsations amoureuses au métronome de son grand-livre, n'était vraiment pas fait pour présenter l'institution du mariage sous son aspect le plus favorable et surtout le plus élevé.



La presse sérieuse critiqua vertement la morale élastique du *bon père et bon époux* de M. Augier. Les feuilles légères, de leur côté, ne se privèrent pas d'en rire, et le *Tintamarre* alla jusqu'à publier dans ses colonnes un sixième acte de *Gabrielle*, qu'il prétendit avoir été coupé aux répétitions générales, à cause des détails de la mise en scène qui offrait quelques difficultés. Voici cet acte :

Le théâtre est coupé en deux par une cloison. — D'un côté, la chambre à coucher de madame Chabrière; de l'autre, un petit salon bourgeoisement meublé. — Au lever du rideau, Gabrielle se déshabille et se met au lit d'un air triste.

GABRIELLE, soufflant sa bougie :

Minuit !... Il ne vient pas !... — « Je fais mon inventaire »
— M'a-t-il dit en dînant, d'un ton plein de mystère —
« Si l'année a donné vingt mille francs de gain,
» A ce soir, mon trésor !... Si c'est quinze... à demain. »

Rêveuse :

Sera-ce quinze, ou vingt ?...

CHABRIÈRE, accourant, joyeux, et frappant à la porte de sa femme :

Mon amour... ma colombe !...
Ouvre à ton gros chien-chien... qui de bonheur succombe.
L'inventaire est fini !...

GABRIELLE, radieuse, allant tirer le verrou :

C'est lui !... Dieu soit loué !...
Combien ?

CHABRIÈRE, transporté :

Trente-deux mille !...

GABRIELLE, se précipitant dans les bras de son mari :

O sublime avoué !...
O comptable divin !... ô poète !... je t'aime.

CHABRIÈRE, entrant dans la chambre :

Si c'est un fils, je veux qu'il s'appelle BARÊME !

La toile tombe (1).



Après *Gabrielle* vinrent successivement: *le Joueur de flûte*, *Sapho*, *Diane*, *Philiberte*, *la Chasse au roman*, *la Pierre de touche*, *le Gendre de M. Poirier*, *les Lionnes pauvres*, *le Mariage d'Olympe*, *la Jeunesse*, et plusieurs autres comédies que le public accueilit toutes avec sympathie.

Mais, en 1861, et 1862 Emile Augier fit son coup de maître avec les *Effrontés* et le *Fils de Giboyer*, qui soulevèrent de violentes colères cléricales.



A l'occasion de cette dernière pièce, Louis Veuillot mit les poings sur ses hanches et gratifia l'auteur de plusieurs de ces formidables coups de gueule de grande marée dont il a le secret. C'est qu'aussi Emile Augier avait eu l'audace de porter la main sur un parti qui a toujours eu l'épiderme très irritable, et dont les champions ont, de tout temps, mis au service de la plus sainte des causes et de la plus tolérante des croyances, le répertoire complet de madame Angot.

(1) Celle de la scène.

Maître Guérin vint ensuite, et le public lui fit un brillant succès.



Emile Augier a donné au Théâtre-Français *Jean de Thommeray*, pièce en cinq actes tirée d'un roman de Jules Sandeau, qui n'a pas obtenu un succès éclatant à cause de son manque d'action dramatique, mais dont la donnée simple, élevée et saine a provoqué chez le public, écœuré des turlupinades haineuses et de mauvaise foi de M. Sardou, une sensation profonde de soulagement.

Dans cette pièce, Emile Augier a vigoureusement mis en relief la décadence morale du second Empire: Nous laissons à penser si les onze derniers bonapartistes qui sont en train de faire un bruit d'enfer pour faire croire qu'ils sont huit cent mille, ont ménagé à l'auteur de *Jean de Thommeray* les articles de leur aimable catalogue.



Le dernier gros succès de M. Emile Augier a été: *les Fourchambault* (1878); le fameux: *efface,* qui est dans cette pièce, a fait le tour du monde.



Au physique, M. Emile Augier est un homme de haute taille, l'expression de son visage est peu sympathique. — En somme, c'est un immense talent. Il a surtout la hardiesse, l'expression rude, le mot dur, souvent cru (ce qui, pour certaines gens, est synonyme de choquant).



Il se souvient du faire de son aïeul Pigault-Lebrun, ce dont personne ne songe à se plaindre, excepté quelques bégueules qui n'ont pas trouvé de leur goût que le Théâtre-

Français lui laissât fêler un peu les vitres de la saine — et endormante — tradition avec les audaces parlementaires de son *Giboyer* et les scènes réalistes un peu osées de sa cocotte dans *Jean de Thommeray*.

Quant à son courage comme frondeur d'abus et comme pamphlétaire, on en a fait assez grand cas sous l'Empire, où une égratignure au pouvoir passait aisément pour un coup de massue; mais nous croyons qu'il convient d'en rabattre un peu.



Fidèle à notre manie, nous jugerons toujours de l'indépendance d'un homme à la somme de persécutions qu'il s'attire, et nous ne perdrons pas de vue que l'Empire a fait M. Emile Augier chevalier, puis officier de la Légion d'honneur; faveur que Napoléon III n'a jamais eu la bien ferme intention d'offrir à Henri Rochefort.

Mai 1882.



NOTICE COMPLÉMENTAIRE

Dates à remplir

PAR LES COLLECTIONNEURS DU *TROMBINOSCOPE*



M. Emile Augier donne au théâtre plusieurs œuvres toutes empreintes de ce profond respect pour la famille en général et le mariage en particulier, qui a valu le prix Monthyon à sa *Gabrielle*. — Et il meurt le... 19... au moment où il achevait le scénario d'une pièce en cinq actes destinée à prouver aux femmes dont la vertu chancelle, que le plus beau, le plus noble, le plus ardent des amants ne vaudra jamais le plus laid, le plus crasseux et plus lymphatique des maris remontant exactement les pendules le 1er et le 16.





CANDIDAT

de son vrai nom:

LOUIS-THÉODORE BLAGUIGNAC

célèbre enfonceur français, né dans le département de la Gironde en 1828 ou 1829.

Son enfance n'offrit rien de bien remarquable, si ce n'est un penchant très prononcé pour les honneurs et la *vedette*... Au collège, c'était toujours lui qui portait la parole dans les réunions où se débattaient les projets de mutinerie contre les pions.

Il se faisait alors le fréquent défenseur des libertés confisquées. — A ce trait chevaleresque de son caractère s'en joignait un autre beaucoup moins admirable : c'était une facilité extrême à lâcher ses camarades de conspiration aussitôt qu'il y avait quelque risque à courir.



Ce qui le poussait à l'émeute était moins l'amour pur de la justice que le besoin personnel de galon et de popularité.

Cet enfant était né et désigné, par sa nature orgueilleuse et plate, pour le double emploi d'enjôleur et de lâcheur.



Lorsque éclata le 2 Décembre 51, Blaguignac avait vingt-deux ans.

Au coin de la rue Drouot, il fut surpris pérorant au milieu d'un groupe, selon son habitude, et fourré au poste par les agents qui *piétrinaient* sur la Constitution.

Blaguignac n'était pas un farouche ; et le commissaire de police, s'apercevant qu'il n'avait devant lui qu'un vulgaire bavard d'estaminet, le relâcha au bout de trois quarts d'heure.

Blaguignac ne tira pas moins un parti énorme de cet incident, et plus tard, la « *terrible persécution dont il avait été victime lors du coup d'Etat* » devait tenir une place considérable dans la série des engins qu'il mit en mouvement pour se fabriquer un renom d'ardent réformateur.



Dès les premières années du règne de Vélocipède père (couvrez-vous!) Blaguignac entra dans le mouvement d'af-

faires financières interlopes qui ne tardèrent pas à germer en abondance sur le fumier impérial.

Il se fit bientôt une grosse fortune.

Pendant tout le temps que Blaguignac employa à s'enrichir, on n'entendit guère parler de lui. Le cliché du « *martyr du 2 Décembre* » reposa en paix au fond du coffre-fort de l'heureux financier, sous une couche épaisse d'obligations et de titres de rente.

Mais quand sa fortune fut faite, et que, farci d'argent, il n'eut plus guère à désirer que les honneurs, Blaguignac revint tout d'un coup à la toquade de toute sa vie, et le « *persécuté du césarisme* » redevint en pleine éclosion vers la fin de 1869.

A cette époque, on s'en souvient, l'édifice impérial commençait à craquer, le réveil politique s'accentuait et les revendications se produisaient ardentes et tenaces.

Evidemment la période de gras fondu touchait à son terme ; une nouvelle génération, moins lâche que la précédente, allait opposer quelque résistance à l'emplébiscitement forcé pratiqué avec succès depuis dix-huit années.



Blaguignac comprit la situation. Dès le commencement de 1870, il commença à lancer ses anathèmes (2e série) sur le régime honteux que... le gouvernement immoral dont... la dynastie ignominieuse qui... qui l'avait si fort enrichi.



Le 4 septembre, l'Empire tomba. On sait comment. Blaguignac applaudit de toutes ses forces et cria le plus haut qu'il put, qu'enfin *le règne de la justice était arrivé*,

que la France, délivrée de ses tyrans abjects, n'allait pas mettre trente-cinq minutes à purger son sol et à secouer le joug de l'étranger.



Cependant une jolie occasion se présentait pour Blaguignac d'abréger encore ce délai de trente-cinq minutes : c'était de se mettre à l'œuvre lui-même, de prendre un fusil comme tous les honnêtes gens et de faire son devoir de patriote à Paris ; il n'en profita pas, francfila sur Bruxelles avec une énergie monstre et ne revint occuper son superbe appartement du boulevard Malesherbes que lorsque furent complètement effacées les traces de la guerre étrangère et de la guerre civile qui lui avait succédé.



C'est à partir de ce moment que Blaguignac se révéla dans toute sa splendeur. Il comprit que les événements qui s'étaient accomplis allaient ouvrir la carrière à des hommes nouveaux et ne douta pas un seul instant qu'il fût appelé à être un de ceux-là.

Il prit un secrétaire qui, moyennant trois cents francs par mois, lui rédigea des flots de brochures d'économie sociale où les systèmes les plus emmiellants s'étalaient tout le long des 64 pages d'un très beau papier, sous une fort jolie couverture bleu ciel, vert d'eau ou rouge vif ; car Blaguignac ne regardait pas à la dépense ; l'Empire lui avait fait gagner de quoi en dire beaucoup de mal sur jésus glacé.

Dans chacune de ces brochures, qui étaient, bien entendu, signées : « *Blaguignac, proscrit du 2 Décembre* », Blaguignac réformait l'impôt de façon à ce que les ouvriers

en fussent exonérés; Blaguignac créait partout, et en masse, des écoles gratuites, des bibliothèques populaires, des cours de gymnastique, le tout, bien entendu, aux frais des citoyens riches et par voie de contributions.

Blaguignac reconnaissait en principe toutes les libertés: la liberté de conscience, la liberté de réunion, la liberté de la presse. Blaguignac voulait que tout le monde fût soldat sans aucune exception.

Les 1,500 francs de volontariat d'un an lui semblaient même un « *vestige honteux de la féodalité.* »



Dans son quartier, sa popularité semblait faire de sensibles progrès et il n'attendait que le moment de frapper le coup décisif en posant sa candidature à la future Assemblée, comme député fortement libéral.

Nous étions en 1871.

Blaguignac comptait — comme tout le monde, il faut bien le reconnaître — que l'Assemblée de Versailles allait très prochainement faire place à une nouvelle. Malheureusement pour lui — et peut-être aussi pour d'autres — il n'en fut pas ainsi, et ses espérances furent ajournées.

Il profita de ce délai pour publier encore quelques douzaines de brochures roses, bleues et jaunes, et enfin aujourd'hui, après dix années d'attente cruelle, sa candidature vient d'éclater dans une circonscription de ***. Blaguignac se présente comme candidat *républicain progressiste et conservateur*, cela ne veut pas dire grand'chose; mais s'il eût trouvé une étiquette qui en voulût moins dire encore, il l'eût choisie, tant il a le désir d'être d'accord avec l'ordre de choses quel qu'il soit, qui va sortir de l'inconnu que nous traversons.

Blaguignac fait en ce moment sa tournée dans les réunions d'électeurs et exhibe aux yeux de ses futurs mandants cette fameuse tartine écrasée sous le poids du beurre que Moloch lui a mise dans la main à la première page de cette biographie.

Blaguignac fait feu de toutes pièces, car le moment est solennel, il vient d'acheter en dessous un journal dans lequel il fait chanter du haut en bas ses louanges comme brochurier, comme réformateur, comme libéral et comme « *victime du 2 Décembre.* »



Au physique, Blaguignac-Candidat est un homme comme il en surgit des milliers en temps d'élections. L'expression de son visage est un mélange d'astuce, de vanité, d'orgueil, d'égoïsme, le tout imparfaitement dissimulé sous un masque de douceur composée et d'hypocrisie.



Blaguignac n'a ni talent, ni cœur, ni convictions. Il veut être quelque chose et a pris le chemin qui lui a semblé y conduire le plus aisément : il s'est fait le courtisan du peuple.



Que le peuple fasse l'immense bêtise de l'accepter sur la foi de ses petites brochures multicolores, et, dans six semaines, il comptera parmi ses représentants un farceur de plus : un de ces saltimbanques trop nombreux qui la lui font au beurre jusqu'au jour du scrutin et au pain sec après.

Espérons, pourtant, qu'il n'en sera point ainsi et que parmi les milliers de braves gens à qui Blaguignac va

exposer chaleureusement ses principes et crier bien fort : *Je suis démocrate !...* il s'en trouvera bien un qui crèvera cette outre de suffisance en lui piquant en pleine bedaine cette question, la seule vraiment utile à poser à un candidat qui se dit républicain : « *Combien que ça t'a coûté ?* »



Jamais les électeurs n'apprécieront plus au juste la valeur d'un citoyen qui brigue leurs suffrages, qu'en prenant la mesure des sacrifices personnels qu'il a faits à ses convictions. Le jour où l'on jaugera les candidats d'après ce procédé, Blaguignac et ses pareils, qui s'enrichissent tranquillement pendant vingt-cinq ans sans se soucier en aucune façon de la chose publique, et qui, tout à coup, se trouvent atteints d'un *dirigium tremens* qui les pousse à vouer leurs derniers rhumatismes aux affaires de leur pays, ce jour-là, disions-nous, Blaguignac-Candidat n'aura guère d'autres chances que celle d'un brillant ballottage avec le candidat humain Bertron, qui obtient régulièrement quatre voix à chaque élection.

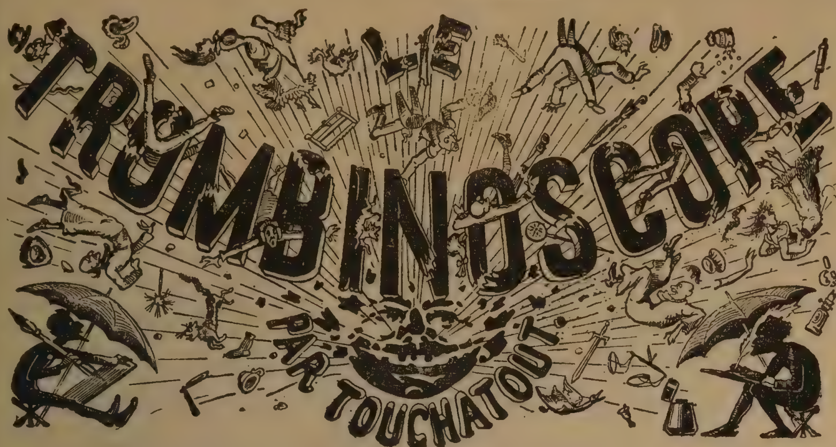
Mai 1882.

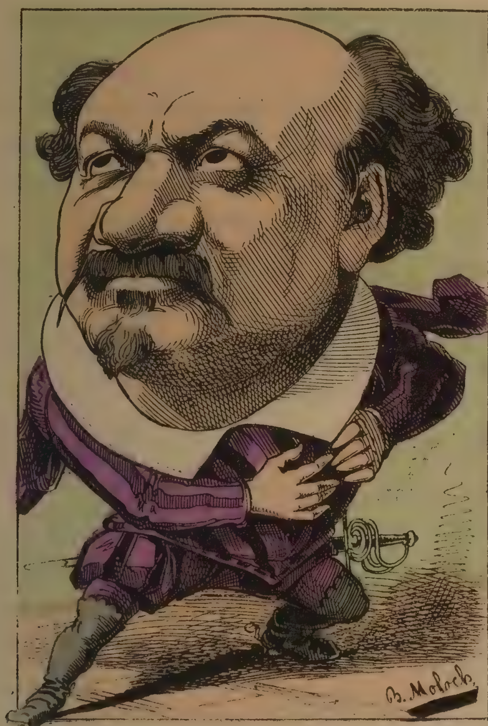
NOTICE COMPLÉMENTAIRE

Dates à remplir

PAR LES COLLECTIONNEURS DU *TROMBINOSCOPE*

BLAGUIGNAC parvient à se faire nommer (hélas !) le... 18..., dans une circonscription plus bête à elle seule que la Corse, le Gers et le Cantal réunis. — Mais il a tellement chauffé son élection que tout le beurre de sa tartine est fondu avant qu'il n'ait pris place à son banc. Il fait ses cinq ans, rebeurre grassement son morceau de pain pour le présenter de nouveau, le... 18..., à ses électeurs qui, cette fois (enfin !...), ne s'y laissent plus prendre. — Enfin, BLAGUIGNAC meurt, le 19..., dégoûté du métier de candidat depuis qu'il a vu le suffrage universel prendre la pitoyable habitude de préférer, aux hommes qui promettent beaucoup, ceux qui ont déjà tenu un peu.





VILLARET

Pierre-François

chanteur français, né à Milhaud (Gard), le 29 avril 1830.

Sa vocation fut des plus précoces. A peine était-il sorti du sein de sa mère qu'il entonna à pleine voix de poitrine le « Suivez-moi» de *Guillaume Tell*. La sage-femme ne comprenait pas ce que cela voulait dire et, pensant que ce cri s'adressait à quelqu'un qui était resté derrière, elle dit à la mère :

« Du courage, madame !... il paraît qu'il y en a encore un « ou deux. »



Villaret passa une partie de sa jeunesse à Nîmes où il apprit la musique avec le professeur Rousselot.

Déjà son organe promettait beaucoup. Il habitait une petite chambre au sixième étage dans la maison qu'occupaient ses parents, et souvent, le soir, il s'amusait à chanter. Sa voix très étendue et très puissante montait jusqu'au *ré* de poitrine et descendait jusqu'à *celui* de chaussée.



De tels moyens naturels semblaient désigner le jeune homme pour la carrière du chant. Il n'en fut rien d'abord. Villaret, placé dans une brasserie de Beaucaire, devint bientôt contre-maître de cet établissement. Cependant il était toujours tourmenté par sa vocation et ne cessait de chanter, en travaillant, tous les airs d'opéras qu'il avait appris.



Il entonnait en même temps le houblon et le récitatif à la grande joie de ses camarades émerveillés.

Ses parents l'avaient fait brasseur ; comme il était bon fils, il restait brasseur ; mais il se vengeait en chantant à tue-tête dans les ateliers la Sicilienne de *Robert-le-Diable*, avec cette variante : « *Oui*, *l'orge est une chimère* ; *sachons nous en servir.* »



Dans ses heures de loisir, Villaret suivait les cours de l'orphéon de l'endroit. Il y tint bientôt une des premières

places. On ne tarda pas à remarquer cette voix puissante qui planait au-dessus de toutes les autres comme un bonapartiste au-dessus d'un budget.



Lors d'un concours qui eut lieu à Marseille, M. Brun, le directeur de l'orphéon d'Avignon, après avoir entendu Villaret, en fut enthousiasmé et engagea le jeune brasseur à venir travailler avec lui.



Villaret se laissa persuader et au bout d'un an, en mai 1862, il chanta avec éclat le rôle d'Arnold dans une représentation de *Guillaume Tell*, donnée par les élèves du Conservatoire.



L'année suivante, il était engagé au Grand-Opéra de Paris par M. Royer, alors directeur, et débutait par ce même rôle d'Arnold le 21 mars 1863. Ce fut une révélation. Cette voix franche, généreuse, bien timbrée, fit l'admiration de toute la critique, et le *Tintamarre* commença ainsi son compte rendu :

« Les débuts de M. Villaret, le nouveau ténor, promet-
» tent beaucoup. Ce jeune artiste, qui était encore brasseur
» il y a un an à peine, a chanté l'écrasant rôle d'Arnold
» sans *chopper* une seule fois. Naturellement, il a eu beau-
» coup *d'émoos*. Il se grime assez mal, met son *faro*, se
» teint de façon à ce que l'on ne sache pas s'il est brun
» *houblon* ; mais on sent que le débutant est doué d'un
» tempérament artistique s'il en *fût ;* la sève a *bonde*, la
» la manière de *porter* le son est excellente et la voix em-

» *brasse* une très grande étendue sans avoir recours au » *fausset.* »



Il y en avait comme cela toute une colonne dont nous faisons grâce à nos lecteurs, pensant que ce qu'il y a de mieux à faire est de s'arrêter en pareil *cas net.*



Ce succès enhardit la direction, qui confia successivement à Villaret les principaux rôles du répertoire. C'est ainsi qu'on le vit aborder Raoul des *Huguenots*, Mazaniello de la *Muette*, Eléazar, de la *Juive*, et Jean de Leyde, du *Prophète.*



Si l'on en croit la chronique, la création de ce dernier rôle aurait même failli amener une rupture entre le jeune ténor et la direction de l'Opéra.

On raconte que le lendemain de ses débuts dans *Guillaume Tell*, son directeur, très content de sa réussite, lui envoya un bulletin de répétition pour le rôle de Jean de Leyde, qui était, comme on le sait, cabaretier avant de se Raoulrigaultiser. Villaret, très heureux, se rend à la répétion et entre en scène au second acte, après la valse des buveurs. A peine est-il entré qu'il entend les chœurs lui crier : *Jean! de la bière!*



Le jeune ex-brasseur croit que c'est une mystification, une scie que ses camarades lui montent, et se fâche.

Il allait rendre son rôle et donner sa démission, quand

le metteur en scène le calma en lui expliquant que c'était bien dans la pièce.

Villaret marcha de succès en succès. Le public lui faisait fête et l'accueillait avec d'autant plus de joie, il faut bien le dire, que depuis longtemps il était absolument privé d'un vrai ténor de force. Il éprouvait le besoin d'entendre enfin autre chose que les hurlements de M. Gueymard, auxquels il était condamné depuis une quinzaine d'années.



Aussi se trouvait-il disposé à accueillir avec sympathie un ténor quelconque, pourvu qu'il remuât un peu le bras droit de temps en temps et ne poussât pas dans tous ses rôles d'amoureux des cris de commissaire-priseur.



M. Gueymard ayant résilié son engagement en 1868 pour prendre un repos dont ses auditeurs avaient encore plus besoin que lui, Villaret prit possession définitive de tout le répertoire du Grand-Opéra. Il chanta successivement *Robert*, *Freyschutz*, *Don Juan*, et rentra dans tous ses anciens rôles, au fur et à mesure des reprises qui eurent lieu ; car on sait que le Grand-Opéra vit uniquement, depuis une trentaine d'années, sur une demi-douzaine d'ouvrages qui reviennent à tour de rôle sur l'affiche, et que pour monter un opéra nouveau, fût-ce en un acte, ça fait des histoires à n'en plus finir.

Robert le Diable a été mis en scène pendant près de trente années, et, plus récemment encore, la *Coupe du roi de Thulé* et la *Jeanne d'Arc* de M. Mermet ont vu défiler tant d'almanachs que le public a fini par croire que ces

deux ouvrages étaient des lois constitutionnelles. La *Coupe du roi de Thulé* a fini par passer après huit ans d'antichambre ; quant à la *Jeanne d'Arc*, elle se livra, concurremment avec l'organisation du septennat, à une course de lenteur renouvelée de celles des concours de vélocipèdes.



Un des grands succès de Villaret fut la reprise d'*Alceste*, rôle qu'il interpréta avec une grande franchise et des moyens très puissants, sans être obligé de recourir à ces subterfuges vocaux à l'aide desquels presque tous les ténors s'en tiraient en ajustant la partition à la mesure de leurs infirmités.



Il fut aussi très bien accueilli dans le rôle de Vasco de Gama de l'*Africaine ;* il eut la chance de reprendre ce rôle après le ténor Naudin, qui avait imprimé au personnage du hardi navigateur portugais un cachet *salon de coiffure* du goût le plus pur.



Villaret rendit ce héros plus mâle et moins ridicule, et le public lui en sut gré.

Dans tous les rôles un peu marqués qui réclament de l'énergie et s'écartent des fadeurs niaises et convenues de l'amoureux d'opéra, Villaret a toujours pleinement réussi. Aussi le personnage du juif Eléazar est-il unanimement considéré comme son meilleur. Plus il chante ce rôle, plus il est remarquable ; et lors de la reprise de cet ouvrage pour l'inauguration du nouvel Opéra, il y a produit l'effet le plus saisissant.

Au physique, Villaret est un homme de taille moyenne, chauve et d'encolure robuste. Il est malheureusement devenu un peu lourd pour l'emploi auquel son talent le destine ; mais la voix est restée superbe et — ce qui est inappréciable — exempte de ce chevrotement dont les forts ténors ne disputent que trop souvent le monopole aux trembleurs d'harmoniflûtes.



Sa voix solide ne se prête pas absolument aux traits légers ; il est, du reste, le premier à convenir que son crâne est plus brillant que ses vocalises. Son jeu est sobre, sérieux, juste, exempt de pose et de capoulinades hystériques. Ses effets scéniques sont très larges ; les autres aussi.

Mai 1882.

NOTICE COMPLÉMENTAIRE

Dates à remplir

PAR LES COLLECTIONNEURS DU *TROMBINOSCOPE*

Villaret continue à jouer les six vieux opéras qui alimentent à jet continu le répertoire de l'*Académomie* nationale de musique. Enfin, le... 18..., il est question d'un nouvel ouvrage de Gounod. Villaret reçoit le principal rôle et l'apprend à la hâte pour n'être cause d'aucun retard. Quinze années, après, le... 18..., l'ouvrage entre en répétitions. Après une suspension de quinze autres années, on recommence à reparler dans les feuilles publiques du nouvel opéra de Gounod, qui doit bientôt voir le feu de la rampe. Villaret repasse son rôle, depuis longtemps oublié. Et enfin, le... 19..., il meurt centenaire, la veille du jour où l'Opéra allait enfin se préparer à examiner si l'on ne pourrait pas songer à commander le projet de décor du premier tableau de l'ouvrage en question, dont la première représentation est définitivement annoncée — sauf empêchement — pour le troisième mercredi du mois qui suivra le moment où tout sera prêt.

10 CENTIMES





PÉRIL SOCIAL

MARIONNARD-

CROQUEMITAINE

accessoire de première utilité du théâtre national des ESCOBARDERIES-POLITIQUES.

Marionnard est né partout à la fois et dès le commencement de la civilisation.

Du jour où il s'est trouvé, sur un point du globe, cinq cents citoyens honnêtes et naïfs qu'un intrigant plus malin s'est adjugé le droit de gouverner, le PÉRIL SOCIAL a fait son apparition.

Il est devenu l'indispensable auxiliaire de l'usurpateur, qui, pour conserver son autorité et son prestige, avait besoin d'un mannequin terrifiant, dont l'aspect seul retînt les contribuables d'essayer d'une forme de gouvernement moins coûteuse.



Marionnard Péril Social est donc presque aussi vieux que le monde; seulement, il ne s'est pas toujours appelé ainsi.

Les différents farceurs qui s'en sont servis l'ont baptisé selon les époques et les besoins.

Comme tous les épouvantails, Péril Social, conservant le même aspect, n'eût pas effrayé longtemps les mêmes personnes, les gens qu'il était destiné à affoler s'y fussent accoutumés comme les pierrots s'habituent aux vieux chapeaux de paille que l'on place sur les cerisiers.

La place nous manque naturellement pour faire ici l'historique des nombreux aspects que les classes dirigeantes de toutes les époques ont donnés à Marionnard. Sous quelles formes et sous quels titres les empereurs romains et les rois grecs l'utilisaient-ils pour abêtir leurs peuples? C'est ce que nous n'avons pas le loisir d'étudier en détail. Ce qu'il y a d'incontestable, c'est que, sous un nom ou sous un autre, ils s'en servaient.

Sans remonter si haut, il suffira de choisir un exemple dans une époque presque contemporaine. Si nous voulons prendre seulement la peine de tourner la tête en arrière, nous verrons, à vingt-cinq pas de nous, Marionnard Péril Social en pleine exploitation. Ceux qui tenaient la clef de la boîte dans laquelle il a toujours été renfermé étaient, bien entendu, les classes dirigeantes du temps.

La France était depuis trois années à peine en République; et cette pauvre République était alors — comme avant, comme depuis, comme toujours — la bête noire des éternels reculards et des privilégiés qui avaient juré de se défaire à tout prix d'un régime dont la droiture les menaçait dans ce qu'ils avaient de plus sacré: leurs immunités et leur prépondérance. — La jeune République de 1848 ayant eu, comme tous les outils neufs, quelques *rats* dans son essai de fonctionnement, les reculards profitèrent de l'occasion et se mirent à pousser des cris d'empalés, hurlant que tout était perdu!... qu'avec la République nous allions droit au cataclysme!... que la France allait devenir la proie des « *partageux.* » *Partageux* équivalait alors à notre « *radical* » moderne.



Ces vociférations commencèrent à ébranler les esprits timides, toujours disposés à accueillir le sauveur traditionnel et bien appointé, qui ne manque jamais de rôder autour des démocraties mal closes, comme les renards autour des poulaillers. Il ne restait plus qu'à frapper le grand coup et à exhiber brusquement aux regards de ces braves gens effarés le fameux mannequin du PÉRIL SOCIAL. C'est ce qui fut fait.



Nos pères virent alors apparaître, dans toute la splendeur de sa monstruosité, le célèbre MARIONNARD, sous le nom de : l'HYDRE RÉVOLUTIONNAIRE.

Tous les journaux bien pensants retentirent du récit anticipé des exploits de ce vampire!... et ne parlèrent plus que de l'Hydre!... « *Voyez-vous l'Hydre! l'Hydre appro-*

che!... On a vu l'Hydre dans les environs! Elle a quarante-trois gueules et cent trente-huit queues à triple dard!... »



L'effet que l'on s'était flatté d'obtenir ne rata pas et quand Vélocipède père, nouvel Hercule à la vessie insondable, se présenta pour délivrer la France de cette Hydre, à laquelle, du reste, il ne coupa pas d'autres têtes que celles de huit bonnes d'enfants qui stationnaient tranquillement, le 2 décembre 1851, sur les bancs du boulevard Montmartre, huit millions d'oies articulèrent un oui étranglé par la peur.



Voyant tant de sang couler dans les ruisseaux, les hommes d'ordre du temps — « *homme d'ordre* » était à cette époque l'équivalent de notre « *conservateur* » d'aujourd'hui — les hommes d'ordre, disons-nous, ne doutèrent pas un seul instant que ce fût le sang impur de la terrible Hydre ; et ils allèrent se coucher tranquilles.



Pendant ce temps, et pour justifier tant de confiance, Vélocipède père et ses aides-bourreaux flanquaient, en pouffant de rire, un immense coup de poing sur la tête de l'Hydre-pupazzi, qui venait de leur rendre un si éclatant service en leur ouvrant un avenir si plein de bonheurs de toutes espèces — y compris celles monnayées.

L'Hydre, montée sur ressort à boudin, n'attendait que ce choc pour rentrer dans sa boîte, dont on lui ferma le couvercle sur la tête, et elle fut resserrée dans le magasin aux accessoires du boui-boui impérial, en attendant des

temps meilleurs — ou plutôt des temps pires — où l'on pourrait de nouveau avoir besoin de ses services.



Pendant quelques années, Marionnard PÉRIL SOCIAL se reposa sous cette forme dans le fond des placards des Tuileries sous les 18,540 caisses à chapeaux de Mme de Montijo. — Il était inutile d'évoquer sa vilaine image; tout était calme.

La France, sallandrouzée à mitraille, jouissait de cette tranquillité que l'on ne peut guère mieux comparer qu'à celle du macadam après le passage du rouleau compresseur.



Vers 1869, une certaine agitation se produisit. Une nouvelle génération, un peu moins soumise que la précédente, se prit de la belle toquade d'examiner de plus près le coup d'Etat de décembre et les plébiscites légumiers qui en avaient été la suite. Elle trouva que ni les uns ni les autres n'étaient des merveilles de probité, et elle commença à le dire. De là, un léger réveil de l'opinion, suivi de revendications qui s'accentuaient chaque jour.



La chose devint bientôt gênante, et VÉLOCIPÈDE père dut avoir recours à la fameuse Hydre pour préparer un plébiscite suprême.

On donna un coup de plumeau au mannequin, on lui injecta les yeux, on lui hérissa le poil, on lui allongea les dents, afin de le rendre le plus épouvantable qu'il était possible, on graissa le ressort à boudin, et crac !... un beau matin, on le planta devant la foule. Cette fois encore, on

changea son nom. D'*Hydre de l'anarchie* qu'il avait été, on le fit *Spectre démagogique.*

Le spectre opéra sur les masses votantes et potagères qui poussèrent le même *oui* d'effroi que dix-sept années auparavant.



Malheureusement, cette nouvelle exhibition n'eut pas le temps de porter ses fruits. La guerre arriva. On sait le reste. Pendant quatre années, le spectre démagogique, ex-Hydre de l'anarchie, eut un peu de repos; un autre spectre, beaucoup plus vrai, sous son casque à pointe, prit sa place, et la France, consternée cette fois pour quelque chose, ne s'occupa que de réparer ses ruines et de payer la grosse facture que lui tendait inexorablement le spectre noir au bout d'une baïonnette.



Mais quand la note fut acquittée, la France pensa à se faire définitivement républicaine pour éviter le retour d'un tel dévorant. C'est là que l'attendaient les hommes qui, en 1848, avaient déjà triomphé de la République et remis l'Empire sur pied en 1870 à l'aide du fameux fantôme. — Vite, un coup de plumeau au spectre rouge. Une couche de vermillon sur la trogne, un grain de férocité supplémentaire dans l'œil!... et servez chaud aux traqueurs de 1876!...

Mais il fallait trouver un nouveau nom au monstre de carton, un nom redondant et bête à la fois, afin que, ne signifiant absolument rien, il pût signifier tout ce que les imbéciles voudraient de plus terrible, de plus affreux.



M. Buffet trouva ce mot, et l'Hydre de l'anarchie, le Spectre démagogique devint le Péril Social. Sous ce nouveau nom, le monstre est en train de recommencer, ou plutôt on commence, avec sa précieuse collaboration, le même jeu qui a déjà si bien réussi plusieurs fois. Avant peu, nous saurons si les nombreuses dupes qu'il a faites sous ses anciens noms se jetteront encore une fois la face contre terre à sa vue, ou iront droit à lui pour en extirper, en éclatant de rire, le foin dont ce croquemitaine est rembourré.



Au physique, Marionnard Péril Social est un gros poupard en carton-pâte, maquillé avec art en ogre des plus féroces. Il roule de gros yeux furibonds, montre des dents énormes, étend des bras menaçants. Il paraît prêt à tout avaler, mais, en réalité, c'est le contraire ; et toute la malice des gens qui s'en servent est de le faire avaler aux autres.

Mai 1882.

NOTICE COMPLÉMENTAIRE

Dates à remplir

PAR LES COLLECTIONNEURS DU *TROMBINOSCOPE*

Marionnard Péril Social sert encore d'instrument à deux ou trois ministres de combat qui n'en tirent plus qu'un très faible secours. — Enfin, le... 18..., un jour qu'on veut l'exhiber aux yeux de la foule, il rend son étoupe à Dieu et crève... de honte, en entendant cette foule lui crier irrévérencieusement: A la chie-en...lit... lit...lit !...

ABONNEMENTS

100 BIOGRAPHIES

Paris......... Un an **10** fr.
Départements, — **12** fr.

Abonnements sans frais dans tous les bureaux de poste



ABONNEMENTS

100 BIOGRAPHIES

Paris .... Un an **10** fr.
Départements. — **12** fr.

Abonnements sans frais dans tous les bureaux de poste

LE TROMBINOSCOPE

Cette nouvelle édition du **Trombinoscope**, qui paraît deux fois par semaine, composera des volumes de 100 biographies chacun, du même format et du même aspect que les autres ouvrages de TOUCHATOUT.

ONT DÉJA PARU

1. Jules Grévy
2. Clémenceau
3. Gambetta
4. République
5. Thiers
6. Zola
7. Rochefort
8. La Canicule
9. duc d'Aumale
10. Victor Hugo
11. Belle-Mère
12. J. Simon
13. J. Ferry
14. Sénat
15. Pr. Napoléon
16. Don Carlos
17. Napoléon III
18. Ricord
19. Dieu
20. Réserviste
21. Andrieux
22. Got
23. Louise Michel
24. Conservateur
25. Veuillot
26. Crevette
27. Mac Mahon
28. Sarah Bernhardt
29. Cassagnac
30. Judic
31. Concordat
32. Comte de Paris
33. Gommeux
34. Cte de Chambord
35. Bismarck
36. Septennat Ier
37. Henry Maret
38. Cocu
39. La Presse
40. Louis blanc
41. Bazaine
42. Opérette
43. Naquet
44. Dumaine
45. E. de Girardin
46. Hyacinthe
47. Guillaume Ier
48. Littré
49. Sarcey
50. Reporter
51. Rouher
52. Gavardie
53. Krauss
54. Célibataire
55. Léopold II
56. Ranc
57. Thérèsa
58. Lachaud
59. Blanqui
60. Eugénie de Montijo
61. Radical
62. Croizette
63. Tony Révillon
64. Amnistie
65. Victoria
66. De Montépin
67. Barthélemy St.-Hilaire
68. « Le Pays »
69. De Broglie
70. Farre
71. Cl. Hugues
72. Vélocipède IV
73. Buffet
74. « Figaro »
75. Gallifet
76. Sardou
77. Hyacinthe
78. E. Pelletan
79. Lecocq
80. Delaporte
81. Marie Laurent
82. Alex. Dumas fils
83. Joinville
84. Doré
85. Gill
86. Mounet Sully
87. Rousseil
88. Lentripé
89. Augier
90. Candidat
91. Villaret

Quarantième année **LE TINTAMARRE** Quarantième année

HEBDOMADAIRE, SATIRIQUE ET FINANCIER PARAIT LE SAMEDI

ABONNEMENTS :

PARIS	DÉPARTEMENTS
1 an 18 fr.; 6 mois 10 fr.; 3 mois 6 fr.	1 an 20 fr.; 6 mois 11 fr.; 3 mois 7 fr.

Pour recevoir franco *par retour du courrier les ouvrages ci-dessus, en envoyer le montant à* **M. LEON BIENVENU,** *directeur du* **Tintamarre**, 29, *rue d'Amsterdam, à Paris*





LORGERIL

Hippolyte-Louis

vicomte de

poète et député français, né à Trébédan (Côtes-du-Nord) le 24 mai 1811.

Dès l'âge de onze jours il afficha une vocation irrésistible pour la poésie : il faisait déjà des vers d'une longueur inouïe. Il fit d'assez bonnes études, et voyagea dans le midi de l'Europe, puis il revint en Bre-

tagne où il se mit à composer des pièces de vers pour lesquels son éditeur fut obligé de faire fabriquer du papier d'une largeur exceptionnelle, afin que ses alexandrins y tinssent en une ligne.

Ces poèmes lui valurent bientôt une réputation immense dans son canton et firent la joie des douairières empaillées de la Bretagne.



Tant de succès grisa le jeune de Lorgeril et il résolut d'aborder la politique. Celle-ci se recula un instant pour échapper aux étreintes amoureuses de ce poète au kilomètre ; mais il la prit de force et devint directeur de l'*Impartial de Bretagne*, feuille légitimiste, où il chanta, en vers et prose mêlés, les louanges du régime divin auquel la France a dû tant de bonheur et de prospérité pendant cinq siècles qu'elle a été obligée, pour s'acquitter envers ses bienfaiteurs, de doubler chaque année les contributions.



Lorsque, le 27 novembre 1843, le comte de Chambord alla s'installer à Londres pour y recevoir les hommages et les bouquets de ses fidèles, M. de Lorgeril fit partie de ce pèlerinage composé de sujets dévoués qui s'en allaient soigner les premières hypothèques prises par eux sur les bénéfices de la prochaine restauration.

M. de Lorgeril s'embarqua avec ses volumes de poésies et les offrit, en arrivant, au comte de Chambord. Celui-ci en lut deux ou trois au hasard, et voulant complimenter son visiteur, lui dit : C'est très joli, M. de Lorgeril !...

Vous devriez mettre ça en vers !... M. de Lorgeril s'inclina avec modestie, baisa la main de son roy et pensa en se retirant, qu'il avait peut-être fait ses alexandrins un peu courts.

Immédiatement, il modifia sa première manière et commença un nouveau poème qui débutait ainsi :

« O Henry ! ô grand monarque !... gloire future de notre France !...
» De venir un jour régner sur tes enfants, n'abandonne pas l'espérance!... »



Lorsqu'il eut terminé ce poème, il le porta chez un éditeur qui jeta les yeux sur le manuscrit et lui demanda de combien de vers il se composait. — Quatre cent onze, répondit M. de Lorgeril. — Avec ce que vous avez employé de matériaux, lui répondit l'éditeur, il y avait de quoi en faire au moins sept cent cinquante !...

C'est possible, répliqua M. de Lorgeril ; mais je ne fais pas de camelotte.



M. de Lorgeril abandonna ensuite l'*Impartial de Bretagne* pour s'occuper d'agronomie.

Les champs de la Bretagne lui réussirent mieux que ceux de la *Henriade* ; en 1848, il devint membre du conseil général des Côtes-du-Nord.

Pendant toute la durée de l'Empire, il se tint à l'écart ; mais à partir de 1868 il se remit à publier dans la *Revue de Bretagne et de Vendée* de nouvelles poésies qui faisaient le désespoir des compositeurs d'imprimerie, obligés à chaque instant de reculer les filets des colonnes du journal pour y faire tenir ses vers en un seul morceau.

Enfin, le 8 février 1871, après les événements douloureux que la France venait de traverser — et comme pour y faire suite — le département des Côtes-du-Nord envoya M. de Lorgeril à l'Assemblée nationale.



Après avoir voté les préliminaires de paix, son premier soin fut de proposer la mise en accusation du gouvernement de M. Gambetta.

Le 8 mars suivant, lors de la discussion qui amena la démission de Victor Hugo, M. de Lorgeril n'hésita pas à déclarer que la perte n'était pas grande et que l'auteur de l'*Homme qui rit* écrivait le français comme un cocher de fiacre de la Turquie d'Asie.

Il termina son discours par les deux vers suivants, que l'*Officiel* ne put publier qu'en six lignes :

L'auteur d'*Hernani* s'en va!... ce n'est pas dommage, car je l'atteste!...
Hugo vous quitte!... Eh bien, après?... puisque Lorgeril nous reste!...

Presque immédiatement, M. de Lorgeril fit une charge à fond de train contre les préfets nommés par Gambetta, et, le 13 mai, s'associa avec enthousiasme à la proposition qui demandait des prières publiques ayant pour objet de tirer le bon Dieu par sa manche pour lui rappeler que trente-six millions de ses enfants tiraient le diable par la queue.



Le 20 janvier 1872, lorsque M. Thiers eut donné sa démission, M. de Lorgeril fut un des onze députés qui refusèrent le vote de confiance au président de la République.

Il voyait avec une telle ivresse le gâchis du lendemain, que l'eau lui en venait à la bouche.

Peu de temps après, il demanda la suppression des ambassadeurs, se fondant sur ce qu'étant en république, la France n'occupait en Europe que l'humble rang d'une laveuse de vaisselle, à peine digne de manger dans le couloir de l'office des domestiques.



Et enfin, le 11 décembre, il demanda que l'on réduisît le traitement des préfets, toujours parce que nous sommes en république.

On commence à s'apercevoir que c'est devenu une toquade ; mais quelques personnes font remarquer qu'elle n'est pas, au fond, aussi inoffensive qu'elle le paraît. Il est bien évident, en effet, qu'en fixant à huit cents francs les appointements des préfets et autres fonctionnaires, ils finiront par être si mal mis que tout le monde se dira :

« C'est ça la République !... Les préfets n'ont seulement
» pas de bottes !... Nos ambassadeurs vont dîner dans les
» bouillons Duval de l'étranger !... et nos ministres sont
» si misérables qu'ils sont obligés de sous-louer le *Siècle*
» du lendemain pour un sou par jour dans les cafés !...
» Qu'on nous rende bien vite Henry et ses splen-
» deurs !... »

Telle est évidemment l'idée fixe de M. de Lorgeril.



Son grand dada, c'est de soutenir que la République n'est que provisoire et qu'aussitôt qu'elle aura remis la France sur pied, celle-ci ne saurait manquer de lui en

manifester sa reconnaissance en accordant son premier baiser de convalescence à Henri V.



Au physique, M. de Lorgeril est un homme d'une taille très élevée.

Il est possesseur d'une bedaine énorme qui rappelle celle de Falstaff.

Quand il se croise dans un couloir avec M. Batbie, ils jouent à pile ou face à qui des deux retournera sur ses pas pour laisser passer l'autre.



Le nez est d'un rouge franc; mais quant à la teinte des cheveux, les opinions sont partagées. Les uns prétendent qu'il est blond, d'autres qu'il est brun, et il y en a qui le voient gris.

Quand il monte à la tribune, les marches craquent; une fois qu'il est en haut, c'est à son tour.



Malgré sa grosseur, il paraît qu'il ne manque pas d'une certaine vivacité, car on nous a assuré que souvent à l'Assemblée il est parti avant d'arriver.



Comme orateur, il partage le succès avec Jean Brunet; mais c'est comme poète qu'il est le plus complet. Il brave l'hiatus, escalade la césure et terrasse la rime. Quant à la raison, il ne lui a jamais rien fait, parce qu'ils ne se sont pas encore rencontrés.

Ses vers, nous l'avons dit, sont d'une ampleur kilométrique au-dessus de toute admiration. Il a été un instant question de s'en servir pour mesurer les routes nationales.

On cite trois de ses alexandrins qui, vissés au bout l'un de l'autre, avec un crochet à l'extrémité, pourraient repêcher une casquette tombée dans le puits de Grenelle.



Plusieurs artistes de la Comédie-Française ont failli mourir en lisant ses poésies dans les salons.

N'étant pas prévenus, ils allaient... ils allaient toujours, comptant pouvoir respirer au bout d'un hémistiche qui ne pouvait être loin, croyaient-ils; mais, rien du tout!... et, au bout d'un quart d'heure, ils tombaient asphyxiés au milieu du vers.

Mai 1882.

NOTICE COMPLÉMENTAIRE

Dates à remplir

PAR LES COLLECTIONNEURS DU *TROMBINOSCOPE*

M. de Lorgeril se représente à la députation, le... 18...; des électeurs, qui ont eu le temps de réfléchir, lui demandent si c'est pour rire. Il rentre chez lui ému et se voue éternellement à la poésie. Le... 18..., il édite un volume de vers d'une dimension beaucoup plus grandiose encore que les précédents. Le... 18... publie un nouveau recueil; mais cette fois, n'ayant pas trouvé d'imprimeur pour ces phénomènes, il roule ses vers en pelote comme de la ficelle. Le... 18..., au moment où il venait d'écrire le premier alexandrin d'un grand poème, on vient l'inviter à dîner en ville. Il se dit : « Bah!... je continuerai mon travail dans la voiture!...» Il prend son alexandrin et veut sortir avec, mais il s'aperçoit qu'il ne peut pas passer dans l'escalier et il est obligé de le déménager par la fenêtre. Enfin, il meurt le... 19... en murmurant ce dystique suave :

Mon plus grand chagrin en quittant cette terre pour aller prendre ma [place dans les cieux,
C'est de partir sans voir mon roy remonter sur le trône de ses aïeux.

ABONNEMENTS

100 BIOGRAPHIES

Paris........ Un an 10 fr.
Départements, — 12 fr.

Abonnements sans frais dans tous les bureaux de poste



ABONNEMENTS

100 BIOGRAPHIES

Paris .... Un an 10 fr.
Départements. — 12 fr.

Abonnements sans frais dans tous les bureaux de poste

LE TROMBINOSCOPE

Cette nouvelle édition du **Trombinoscope,** qui paraît deux fois par semaine, composera des volumes de 100 biographies chacun, du même format et du même aspect que les autres ouvrages de TOUCHATOUT.

ONT DÉJA PARU

1. Jules Grévy
2. Clémenceau
3. Gambetta
4. République
5. Thiers
6. Zola
7. Rochefort
8. La Canicule
9. duc d'Aumale
10. Victor Hugo
11. Belle-Mère
12. J. Simon
13. J. Ferry
14. Sénat
15. Pr. Napoléon
16. Don Carlos
17. Napoléon III
18. Ricord
19. Dieu
20. Réserviste
21. Andrieux
22. Got
23. Louise Michel
24. Conservateur
25. Veuillot
26. Crevette
27. Mac Mahon
28. Sarah Bernhardt
29. Cassagnac
30. Judic
31. Concordat
32. Comte de Paris
33. Gommeux
34. Cte de Chambord
35. Bismarck
36. Septennat Ier
37. Henry Maret
38. Cocu
39. La Presse
40. Louis blanc
41. Bazaine
42. Opérette
43. Naquet
44. Dumaine
45. E. de Girardin
46. Hyacinthe
47. Guillaume Ier
48. Littré
49. Sarcey
50. Reporter
51. Rouher
52. Gavardie
53. Krauss
54. Célibataire
55. Léopold II
56. Ranc
57. Thérèsa
58. Lachaud
59. Blanqui
60. Eugénie de Montijo
61. Radical
62. Croizette
63. Tony Révillon
64. Amnistie
65. Victoria
66. De Montépin
67. Barthélemy St.-Hilaire
68. « Le Pays »
69. De Broglie
70. Farre
71. Cl. Hugues
72. Vélocipède IV
73. Buffet
74. « Figaro »
75. Gallifet
76. Sardou
77. Hyacinthe
78. E. Pelletan
79. Lecocq
80. Delaporte
81. Marie Laurent
82. Alex. Dumas fils
83. Joinville
84. Doré
85. Gill
86. Mounet Sully
87. Rousseil
88. Lentripé
89. Augier
90. Candidat
91. Villaret
92. Péril social

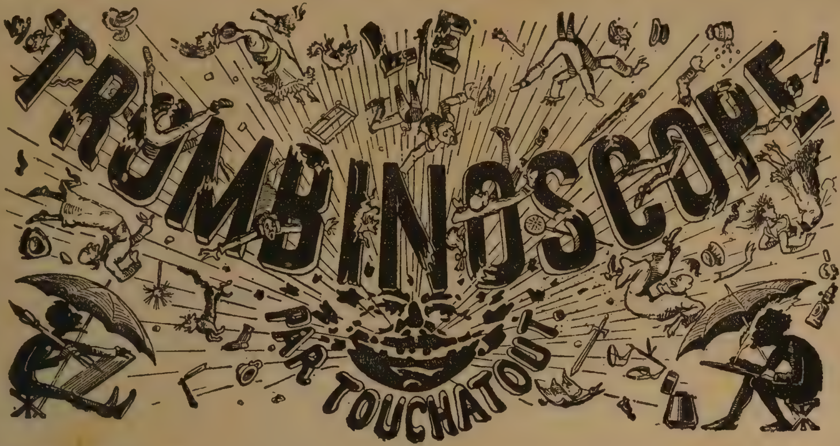
Quarantième année **LE TINTAMARRE** Quarantième année

HEBDOMADAIRE, SATIRIQUE ET FINANCIER PARAIT LE SAMEDI

ABONNEMENTS :

PARIS	DÉPARTEMENTS
1 an 18 fr.; 6 mois 10 fr.; 3 mois 6 fr.	1 an 20 fr.; 6 mois 11 fr.; 3 mois 7 fr

Pour recevoir franco *par retour du courrier les ouvrages ci-dessus, en envoyer le montant à* **M. LEON BIENVENU,** *directeur du* **Tintamarre,** *29, rue d'Amsterdam, à Paris*





KARR

JEAN-ALPHONSE

littérateur français, né à Paris, le 24 novembre 1808. Il est le fils d'un musicien de quelque talent.

Tout jeune, il donna des preuves d'un esprit satirique et surtout paradoxal, mais sans aucune profondeur. Quand il avait commis quelque escapade, il éludait la semonce qu'il

avait méritée par une saillie d'enfant gâté qui faisait rire toute la maison et désarmait la justice paternelle.

Malheureusement ces petits succès, qu'il devait à la vivacité de son esprit, faussèrent son jugement, et il conserva dans l'âge mûr ces habitudes d'espièglerie qui consistent à prendre pour la solution d'une question sérieuse le calembour que l'on a fait dessus.



Pendant toute sa vie, M. Alphonse Karr est resté le marmot adulé insupportable et vaniteux, qui se croit un personnage parce que ses boutades spirituelles ont fait oublier son impertinence aux admirateurs trop complaisants qui l'entourent,

M. Alphonse Karr fit ses études, sans grand succès, au collège Bourbon. Selon son habitude, il se moqua de ce qu'il n'avait pu apprendre dans un de ses ouvrages, *Fort en thème*, qui obtint un succès d'ailleurs très mérité.



M. Alphonse Karr fut d'abord professeur ; mais son tempérament frondeur le mit bientôt en assez mauvais termes avec l'Université ; il quitta cette carrière et prit la plume.

Il entra d'abord au *Figaro* — à l'ancien !... — à celui dont un écrivain estimable pouvait encore franchir le seuil sans se cacher la figure dans le collet de son paletot.

Puis il publia une première série de romans légers dans lesquels il donna d'un seul coup l'extrême mesure d'un

talent agréable, mais absolument borné comme élévation de vues.

Ces différentes œuvres furent très bien accueillies ; nous citerons, entre autres, *Sous les Tilleuls, Fa dièze* et *le Chemin le plus court*. Mais un succès plus vif l'attendait. Il trouva sa véritable voie dans *les Guêpes*, recueil satirique d'actualités qu'il publia de 1839 à 1849, et qui eurent une grande vogue. Cette collection est assurément le plus beau titre de gloire de M. Alphonse Karr ; il y fut merveilleux de verve, d'imprévu, d'originalité et d'esprit.



Dans *les Guêpes*, M. Alphonse Karr passait en revue serrée tous les événements du jour, et ses idées, alors jeunes et libérales, imprimaient à ses critiques mordantes un cachet d'indépendance et de révolte superbe contre tous les vices, tous les mensonges et toutes les platitudes de la société. Ce fut la phase admirable de la carrière de M. Alphonse Karr ; et nous lui ménageons d'autant moins ici nos témoignages d'admiration, qu'il va falloir dans quelques instants poser des bémols par centaines à notre enthousiasme.

Les vivacités des *Guêpes* étaient telles qu'elles faillirent attirer à leur auteur un sérieux désagrément : Mme Louise Colet, maltraitée dans un des numéros de cette publication, entra dans une fureur corse et tenta — dit-on — de l'égorger... dans le dos.

Cet odieux attentat, dont la gravité n'a jamais été beaucoup mieux établie que le passage à pied sec de la Mer Rouge, n'en fut pas moins merveilleusement exploité

par M. Alphonse Karr, qui en tira d'abondantes réclames.

Quoiqu'il affectât une modestie extrême et un grand mépris de la notoriété, M. Alphonse Karr ne négligea pas de se porter candidat à la députation, en 1848. On voit par là que la soi-disant humilité de cet homme simple et candide n'était que du plaqué recouvrant un fond de vanité que la moindre occasion se chargerait de mettre à nu.



Les électeurs de la Seine-Inférieure ne jugèrent pas que quelques phrases spirituellement tournées sur les travers d'une époque fussent une preuve suffisante de républicanisme, et ils laissèrent M. Alphonse Karr à ses petites satires.

Quoique sensiblement vexé de cet échec et profondément froissé qu'une nation ne voulût pas confier ses destinées à l'homme dont les nouvelles à la main étaient si appréciées, M. Alphonse Karr ne voulut point en avoir le démenti. Il fonda un journal, ressuscita ses *Guêpes*, défendit énergiquement le général Cavaignac, qui serait tout de même tombé sans cela; et enfin s'agita dans la politique pour essayer de se faire prendre au sérieux, comme ces comparses qui piétinent en chantonnant à la porte de l'entrée des artistes de l'Opéra-Comique pour faire croire aux passants qu'ils sont *le premier ténor*.

Toujours mû par ce sentiment de la pose à outrance qui le distingue, M. Alphonse Karr, après le coup d'État de décembre, quitta la France pour échapper aux *persécutions bonapartistes*, qui ne le menaçaient guère plus que

les tuiles du palais impérial de Pékin ne menacent les chapeaux des promeneurs de la rue de Rivoli.

Il s'exila à Nice, où il se réfugia, avec une modestie puante de prétention, dans la modeste culture des violettes.

Il voulut bien pourtant, de temps à autre, entre deux coups d'arrosoir, doter les lettres de quelques chefs-d'œuvre nouveaux, au nombre desquels : *Les Femmes*, *Histoire d'un Pion*, la *Pénélope normande*.

Il reprit aussi ses *Guêpes* en feuilleton dans *l'Opinion nationale*. Hélas ! elles avaient laissé leurs dards dans les premières blessures. Mais, comme les maris cocus et les auteurs vidés sont toujours les derniers à s'en apercevoir, M. Alphonse Karr n'en continua pas moins, à ce moment, une édition en brochures de ses fameuses *Guêpes*, que quelques vieux collectionneurs se crurent obligés d'acheter pour le parfait alignement des reliures dans leur bibliothèque.



L'espace nous manque pour parler de ces nouvelles *Guêpes*. Heureusement, un mot en dira assez : le *Figaro* les reproduisit régulièrement, ce qui nous dispense d'ajouter que ces alinéas, naguère si vifs, si chauds, si colorés étaient devenus le plus piètre ramassis de choses vermoulues, de rengaines prudhommesques et de malfaisances réactionnaires.



Il y a quelque temps, M. Alphonse Karr, chez qui — comme chez beaucoup de vieillards — la présomption croît en raison directe de l'affaissement de ses facultés, s'est bénévolement offert au plus grand ridicule qui puisse

couronner la carrière d'un écrivain fourbu. Il a — toujours dans le *Figaro* — entrepris la publication de ses Mémoires. Il en a été cruellement puni, car le public — même le public du *Figaro* — fut écœuré par une dizaine d'articles... préliminaires, dans lesquels on voyait cet orgueilleux débris se débattre, et suer sang et encre pour trouver la première ligne du premier chapitre d'un livre dont il avait tracé le titre à tout hasard, comptant, hélas !... sur une verve éteinte pour le remplir. Il fallut interrompre piteusement les *Mémoires de M. Alphonse Karr.*

Rigolboche, elle au moins, avait pu aller jusqu'au bout.



Au physique, M. Alphonse Karr est bien l'homme de ses œuvres et de son caractère : une certaine netteté dans les traits ; mais de la sécheresse et de la suffisance.

Rien d'élevé dans la physionomie ; rien de supérieur dans l'homme : c'est logique.

Que demander à ce profond philosophe qui croit avoir dit quelque chose de juste quand il a dit quelque chose de drôle ; qui fait des mots et se figure que ce sont des maximes ; qui se persuade avoir résolu une question quand il a cassé un calembour dessus ; et qui est encore aujourd'hui persuadé que l'abolition de la peine de mort ne se relèvera jamais de sa paillasserie — très amusante d'ailleurs — : *Que messieurs les assassins commencent !...*



M. Alphonse Karr prend tellement les vessies de la cocasserie pour les lanternes de la sagesse, que s'il eût fait

les *Pensées d'un emballeur* au *Tintamarre,* il les eût signées: Salomon, persuadé que La Rochefoucauld lui-même n'avait jamais rien dit de plus profond que : « *La nuit porte conseil*, *et la femme neuf mois.* »



Hâtons-nous, du reste, d'ajouter que depuis déjà fort longtemps M. Alphonse Karr n'a plus la peine de confondre ses saillies funambulesques avec des axiomes de haute morale, car, depuis une vingtaine d'années, il n'a plus ni saillies, ni idées, ni quoi que ce soit. Il a remplacé tout cela par une humeur de dogue jointe à une vanité à 360 atmosphères, qui ne lui dicte plus, en fait de plaisanteries attiques, que de lourdes grossièretés à l'adresse des républicains. Pour compléter le portrait de M. Alphonse Karr, disons qu'il a les cheveux ras, la barbe pointue et les oreilles saillantes.

Sa tête pétrifiée et montée sur une gaîne de pierre ferait un faune de parc très remarquable.

Mai 1882.

NOTICE COMPLÉMENTAIRE

Dates à remplir

PAR LES COLLECTIONNEURS DU *TROMBINOSCOPE*

M. Alphonse Karr reprend la publication de ses *Guêpes*, dont la vente s'éteint au fur et à mesure que disparaissent, emportés à l'automne par leur catarrhe, les trente-huit vieux abonnés tombés en enfance qui lui étaient restés fidèles par habitude. Enfin, il meurt le... 19..., persuadé que depuis : *Sous les Tilleuls*, il n'a pas été fait un seul roman présentable, et convaincu que les républicains l'ont fait empoisonner pour se soustraire à ses éreintements de paralytique chassant les mouches à coups de béquilles.

ABONNEMENTS

100 BIOGRAPHIES

Paris.........Un an **10** fr.
Départements, — **12** fr.

Abonnements sans frais dans tous les bureaux de poste



ABONNEMENTS

100 BIOGRAPHIES

Paris......... Un an **10** fr.
Départements. — **12** fr.

Abonnements sans frais dans tous les bureaux de poste

LE TROMBINOSCOPE

Cette nouvelle édition du **Trombinoscope**, qui paraît deux fois par semaine, composera des volumes de 100 biographies chacun, du même format et du même aspect que les autres ouvrages de TOUCHATOUT.

ONT DÉJA PARU

1. Jules Grévy
2. Clémenceau
3. Gambetta
4. République
5. Thiers
6. Zola
7. Rochefort
8. La Canicule
9. duc d'Aumale
10. Victor Hugo
11. Belle-Mère
12. J. Simon
13. J. Ferry
14. Sénat
15. Pr. Napoléon
16. Don Carlos
17. Napoléon III
18. Ricord
19. Dieu
20. Réserviste
21. Andrieux
22. Got
23. Louise Michel
24. Conservateur
25. Veuillot
26. Crevette
27. Mac Mahon
28. Sarah Bernhardt
29. Cassagnac
30. Judic
31. Concordat
32. Comte de Paris
33. Gommeux
34. Cte de Chambord
35. Bismarck
36. Septennat Ier
37. Henry Maret
38. Cocu
39. La Presse
40. Louis Blanc
41. Bazaine
42. Opérette
43. Naquet
44. Dumaine
45. E. de Girardin
46. Hyacinthe
47. Guillaume Ier
48. Littré
49. Sarcey
50. Reporter
51. Rouher
52. Gavardie
53. Krauss
54. Célibataire
55. Léopold II
56. Ranc
57. Thérésa
58. Lachaud
59. Blanqui
60. Eugénie de Montijo
61. Radical
62. Croizette
63. Tony Révillon
64. Amnistie
65. Victoria
66. De Montépin
67. Barthélémy St-Hilaire
68. « Le Pays »
69. De Broglie
70. Farre
71. Cl. Hugues
72. Vélocipède IV
73. Buffet
74. « Figaro »
75. Gallifet
76. Sardou
77. Hyacinthe
78. E. Pelletan
79. Lecocq
80. Delaporte
81. Marie Laurent
82. Alex. Dumas fils
83. Joinville
84. Doré
85. Gill
86. Mounet Sully
87. Rousseil
88. Lentripé
89. Augier
90. Candidat
91. Villaret
92. Péril social
93. Lorgeril

Quarantième année **LE TINTAMARRE** Quarantième année

HEBDOMADAIRE, SATIRIQUE ET FINANCIER PARAIT LE SAMEDI

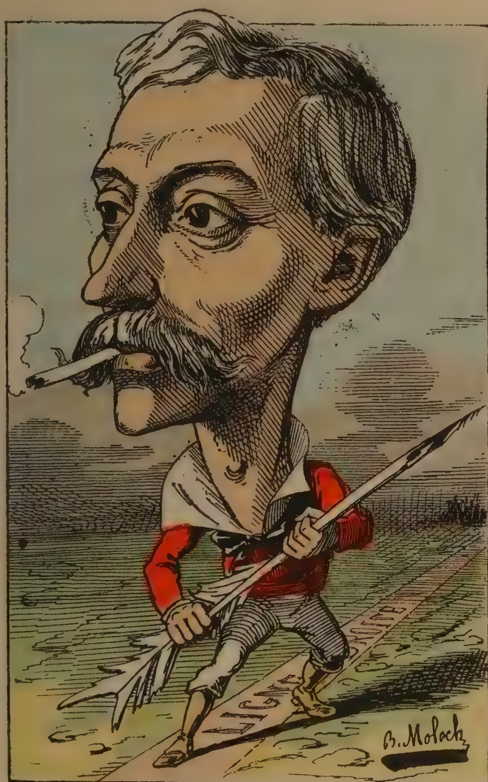
ABONNEMENTS :

PARIS	DÉPARTEMENTS
1 an 18 fr.; 6 mois 10 fr.; 3 mois 6 fr.	1 an 20 fr.; 6 mois 11 fr.; 3 mois 7 fr.

Pour recevoir franco *par retour du courrier les ouvrages ci-dessus, en envoyer le montant à* **M. LEON BIENVENU**, *directeur du* **Tintamarre**, *29, rue d'Amsterdam, à Paris*

10 CENTIMES





LOCKROY

ÉDOUARD SIMON

dit

journaliste et député français, né à Paris en 1840.

Il est le fils de l'auteur dramatique distingué à qui le théâtre doit tant de pièces applaudies.

Tout jeune, il se fit remarquer par son esprit caustique et toujours prompt à dégonfler, en les crevant avec une de ses saillies piquantes, les boursouflures de la bêtise humaine.

On raconte qu'en 1847, alors que l'on parlait beaucoup de la réforme électorale que refusait obstinément Louis-Philippe, le petit Lockroy demanda un jour à son père ce que c'était que le cens.

— Le cens, mon enfant, lui répondit celui-ci, c'est l'impôt qu'il faut payer pour être électeur.

Cette réponse rendit le jeune Edouard tout songeur ; et quelques jours après, on trouva écrite de sa main, sur un de ses cahiers, cette définition : CENS, *taxe qui rend un imbécile censé sensé.*

Quand Lockroy eut terminé ses études, il s'engagea comme volontaire sous les ordres de Garibaldi pour faire avec lui l'expédition de Sicile.

Il pensait déjà à cette époque que le métier de libérateur des peuples s'apprend mieux sur les champs de bataille qu'en chambre.

En 1860, Lockroy revint en France. Elle était en plein Empire. Ce n'était pas suffisamment ragoûtant pour y retenir quiconque pouvait aller vivre ailleurs ; il s'empressa de profiter d'une superbe occasion qui lui était offerte de la quitter et partit en Judée et en Phénicie avec M. Renan, qu'il accompagna en qualité de secrétaire.

M. Renan, comme on le sait, n'avait pas pour certaines vieilles rengaînes un respect imperméable au doute ; si l'on joint à cela les dispositions à l'irrévérence qui formaient le fond des opinions de son jeune secrétaire en matière de religion et de politique, on se rendra facilement compte de l'influence que put avoir sur l'esprit d'Edouard Lockroy le contact intime d'un homme aussi savant que soupçonneux, qui passait son temps à déshabiller les légendes les plus sacrées pour savoir au juste ce qu'il y avait dessous.

Lockroy revint donc à Paris de moins en moins convaincu de l'efficacité de l'eau de Lourdes contre les fractures de clavicules, et de plus en plus décidé à faire feu de tout son esprit incisif sur les hommes et les choses qui ne lui sembleraient pas d'une moralité satisfaisante.

Dans ce métier-là, il ne pouvait pas manquer d'ouvrage sous le règne béni de Vélocipède père (couvrez-vous). Aussi débuta-t-il immédiatement et avec un très grand succès dans le journalisme.



Ce fut au *Figaro* que Lockroy fit ses premières armes avec sa campagne éblouissante de *menus propos* dont le public a gardé le meilleur souvenir. C'était du temps où le *Figaro* empruntait un semblant d'honnêteté à la fréquentation et au contact d'écrivains courageux et d'humeur indépendante, comme les Vallès et les Rochefort.

Ces *menus propos* firent une vive sensation avec leur forme courte, leur allure vigoureuse et leur mot de la fin toujours impitoyable dans sa justesse et sa fantaisie presque cascadeuse.

Ils devinrent un véritable modèle de concision pour beaucoup de chroniqueurs.

Déjà, à cette époque, il était aisé de pressentir que le talent du jeune pamphlétaire se trouverait avant peu à l'étroit dans la feuille de M. Villemessant. Effectivement, plusieurs de ses articles lui ayant attiré quelques condamnations, il rompit avec cette boutique, dans laquelle un écrivain ne pouvait conserver l'hospitalité qu'à la condition de transformer sa conscience en paillasson, et entra au *Rappel*, feuille ardente et plus rétive aux persécutions.

C'était en 1869, la plus belle année de l'empire, — après 1870, bien entendu.

Edouard Lockroy put donner là carrière à ses qualités d'écrivain, qui s'étaient d'ailleurs accrues dans de larges proportions.

Comme cela arrive infailliblement à tous les hommes au cœur droit, le spectacle de la honte publique avait élevé son talent.

Il voyait les choses de plus haut; sa gaîté si franche, son ironie si fine, s'étaient augmentées de cette vigueur un peu âpre que donne la conviction.

En un mot, Lockroy, comme beaucoup d'autres, était entré dans la carrière en simple rieur, avec sa jeunesse insouciante et son esprit railleur; mais l'écœurement n'avait point tardé à faire le reste et à lui donner la colère et l'indignation, ces deux côtés naïfs auxquels se reconnaît toujours l'homme vraiment honnête.



Après le 4 septembre, Lockroy fut nommé chef d'un bataillon de la garde nationale de Paris, et le 8 février 1871, il fut élu député. Il se prononça pour la déchéance de l'empire, laquelle déchéance fut votée à une immense majorité.

Nous le rappelons à l'usage de certaines gens qui nous semblent l'avoir passablement oublié.

M. Lockroy vota aussi contre la paix, pensant que deux millions d'âmes ne se cèdent pas comme un troupeau d'oies et sans avoir été consultées.



Lorsque éclata le mouvement communaliste du 18 mars, M. Lockroy fut un de ceux qui tentèrent d'amener une conciliation entre Paris et Versailles, et qui, n'ayant pu y parvenir, donnèrent leur démission de député.

Arrêté le 15 avril 1871, il fut relaxé en juin (1) *sans jugement*, et élu le 23 septembre suivant membre du conseil municipal de Paris.

Comme on peut le voir, nous glissons le plus légèrement possible sur cette période, pourtant bien intéressante; mais nous croyons inutile de parler ici de faits que que tout le monde connaît très exactement, puisque l'histoire de la Commune a été écrite en toute liberté par le *Figaro*, le *Gaulois*, *Paris-Journal* et autres feuilles dont l'impartialité et la bonne foi sont proverbiales.

Peu de temps après son élection, M. Lockroy fut un des signataires de l'exposé de la situation commerciale de Paris, concluant à l'amnistie et à la levée de l'état de siège.

Il ne fut pas assez heureux pour convaincre le gouvernement que les affaires et la confiance avaient peu de chance de renaître dans une ville où le général Ladmirault pouvait décider le matin que les boutiques seraient fermées le soir à six heures et demie, le gaz éteint à sept, et tout le monde couché à sept heures trois quarts.



En 1872, M. Lockroy, devenu rédacteur en chef du *Peuple souverain*, fut poursuivi pour plusieurs articles. Acquitté une première fois par le jury, il fut condamné peu après à un mois de prison.

Ce fut lui qui proposa de voter 50,000 francs pour envoyer des ouvriers français à l'exposition de Vienne;

---

(1) Nous croyons utile de spécifier que c'est en juin... de la même année, beaucoup de nos lecteurs ayant peut-être entendu dire par des gens de mauvaise foi qu'en ce temps-là on relâchait fréquemment des innocents qui n'avaient encore fait que dix-sept mois et demi de prison préventive.

nous n'avons pas besoin de dire à nos lecteurs la façon dont il fut reçu avec ce projet incendiaire.

Le département des Bouches-du-Rhône l'envoya à l'Assemblée nationale, où il s'attira, à propos d'un discours sur le budget, une bordée formidable de huées figarotiques, parce que, en parlant des gens qui gagnent des millions à faire travailler les autres, il s'était servi du mot *classes spoliatrices.*

Pendant trois jours et trois nuits, nous nous sommes creusé la cervelle pour essayer de découvrir ce que ce mot tant conspué avait de plus étonnant que celui, par exemple, de *classes dirigeantes*, qui est parfaitement reçu, et nous n'avons pas trouvé.



En 1872, M. Lockroy, injurié par le *Pays*, s'est battu contre le signataire de l'article; c'était pousser le point d'honneur bien au delà de ses frontières naturelles; mais le jeune député de la gauche est un de ces hommes qui, attaqués le soir au coin d'une rue par un voleur, lui prêteraient un pistolet, s'ils en avaient deux, afin que les chances du combat fussent égales; poussée à ce point, la loyauté fait comme les rues trop longues : elle change de nom.



M. Lockroy a publié plusieurs volumes composés de ses meilleurs articles et écrit une œuvre dramatique intitulée : *l'Honnête Homme*, afin de répondre aux reproches que certaines personnes lui faisaient de ne s'occuper que des bonapartistes.



Au physique, M. Edouard Lockroy est un homme

maigre, à l'aspect chétif et souffreteux. On voit qu'il n'a pas léché les budgets de M. Haussmann.

Comme sa réputation d'homme privé est à l'abri de toute atteinte et qu'il met du linge propre, les feuilles chislehurstiennes ont été obligées, pour l'attaquer, de lui reprocher, comme à Rochefort, son passé de vaudevilliste, de chroniqueur boulevardier et d'écrivain léger. L'argument est maigre.

Outre qu'il n'a jamais été prouvé que les rieurs qui ont de l'esprit ne peuvent pas être, à leur heure, aussi sérieux que les imbéciles qui ne rient jamais afin de mieux dissimuler leur bêtise sous leur gravité, jamais en France, le pays de Rabelais, on ne fera prévaloir cet axiome absurde qu'un homme, parce qu'il a été jeune à son temps, n'est pas aussi propre à devenir un bon ministre que M. de Broglie, qui a eu soixante-seize ans le jour où il a étrenné sa première culotte.

Mai 1882.

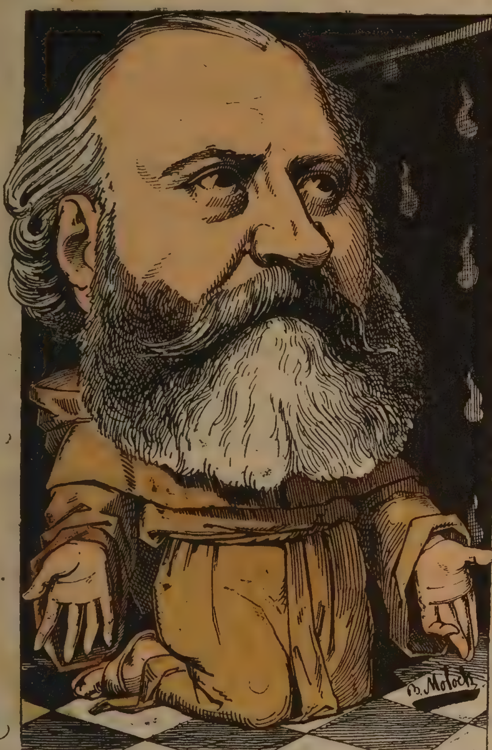
NOTICE COMPLÉMENTAIRE

Dates à remplir

PAR LES COLLECTIONNEURS DU *TROMBINOSCOPE*

M. Lockroy est réélu député aux prochaines élections, le... 18... Il prononce plusieurs discours très étudiés sur les questions les plus graves de la politique; mais M. de Lorgeril l'accable en lui jetant à la figure les calembours qu'il a faits lorsqu'il était petit journaliste. Un peu piqué, M. Lockroy répond à M. de Lorgeril que chacun fait rire le monde comme il peut. Enfin, il meurt le... 19..., après avoir prouvé une fois de plus, par les services rendus à la cause républicaine, que la gaîté ne déforme pas les esprits bien faits, et que reprocher à un homme d'avoir été jeune est aussi bête que de reprocher à un fruit mûr d'avoir été vert.





GOUNOD

FRANÇOIS-CHARLES

compositeur français, né à Paris, le 17 juin 1818.

De bonne heure, il montra une vocation irrésistible pour la musique, mais surtout pour la musique religieuse.

Tout jeune, quand on le laissait seul, ils transformait sa petite chambre en cathédrale. Il fermait les persiennes, allumait toutes les bougies qu'il avait pu trouver dans la maison, dressait un autel sur la commode, brûlait des

pastilles du sérail et se faisait un grand orgue avec son accordéon, sur lequel il jouait des airs sacrés de sa composition.



On le plaça au collège; mais ni le latin ni le grec ne purent avoir raison de cette vocation. Dans l'intervalle des études, et souvent même pendant la classe, il mettait Virgile en plain-chant et ses pensums en fugue.

Il fallut céder à ce penchant, et le jeune Gounod fut placé au Conservatoire où il suivit les cours d'Halévy, et travailla la composition sous la direction de Lesueur et de Paër.

Ses parents, comme beaucoup de parents d'ailleurs, avaient vu avec inquiétude leur fils manifester le désir d'embrasser une profession artistique, et s'en étaient fortement plaints au proviseur du collège.

L'occasion est peut-être opportune de constater ici qu'en général la carrière de la bonneterie a cette supériorité sur celle des arts, qu'on y entre presque toujours de force et pour satisfaire à la vocation irrésistible de... ses parents, tandis que pour arriver à se faire artiste, il faut commencer par escalader les formidables répugnances paternelles.



Sur dix familles, neuf, au moins, considèrent comme un affreux malheur le goût d'un de leurs rejetons pour un des métiers interdits aux imbéciles, et il n'est pas rare de rencontrer un père qui vous aborde ainsi : « — *Ah!... si vous saviez!... Mon fils Julien me donne bien de l'inquiétude!... Ce malheureux enfant est en train de mal tour-*

ner!... — Vraiment! ajoutez-vous... *Une déviation de la colonne vertébrale? Il faut vite voir un spécialiste!...* — *Ah! si ce n'était que cela*, reprend le père; *mais c'est autrement grave... Julien veut être artiste!... comprenez-vous cela!... Un enfant à qui je conservais ma fabrique de pâtes alimentaires!...*



Ce fut à peu près le cas de Charles Gounod. Destiné à la carrière tranquille du professorat, il dut lutter pour échapper aux étreintes d'un éteignoir qu'une tendre sollicitude avait rêvé de placer sur son génie. — Du reste, il ne donna pas le temps à ceux qui avaient douté de lui de déplorer son insoumission : à dix-neuf ans, il remportait un second prix, et deux ans après, le premier grand prix de Rome.

On le voit, à peine au début de sa carrière, il se couvrait le front de tant de lauriers, qu'il ne laissait pas le plus petit coin disponible pour y placer les malédictions paternelles.



Arrivé à Rome, M. Gounod donna libre cours à sa toquade pour la musique religieuse. Il fit exécuter un grand nombre de messes, de *Requiem*, de *Salutaris*, de *Tamtum ergo*, etc., etc., enfin, un tas de compositions auxquelles nous eussions préféré le moindre morceau réussi de musique dite profane.

Nous demandons à expliquer notre irrévérence à l'égard de la musique dite sacrée. Autant nous comprenons que la fanfare d'un régiment donne une aubade à son colonel à l'occasion de sa fête, autant nous avons de peine à ad-

mettre que l'homme ait la vanité énorme de se croire agréable au Seigneur en lui jouant du trombone, sans s'inquiéter s'il l'aime.

D'ailleurs, cette innocente critique fait partie, nous l'avouons, d'un petit lot complet d'idées bien arrêtées qui sont les nôtres en matière de culte religieux.

Nous avons une horreur profonde pour la mise en scène dans les églises, depuis le jour où, étant entré à Notre-Dame-de-Lorette pour nous y recueillir à la suite d'un chagrin domestique, nous avons été distrait de notre fervente prière par tant de lustres éblouissants aux plafonds, de dorures criardes aux confessionnaux, de mélodies mondaines exécutées sur l'orgue, de quêtes interminables, et de suisses bariolés aux coups de canne retentissants, qu'il nous a fallu sortir du saint lieu étourdi, aplati, ahuri... et attendre le soir que le Vaudeville fût ouvert pour y trouver enfin le calme bienfaisant et cette tranquillité sainte dont ont besoin les âmes disposées à la méditation.



M. Charles Gounod revint à Paris et fut nommé directeur de la musique à l'église des missions étrangères. A cette époque, son existence devint tellement austère que l'on crut un instant qu'il allait embrasser l'état ecclésiastique; mais il n'en fut rien; et en fait d'ordres, il ne reçut que celui de la Légion d'honneur, qui lui fut offert en 1857.

En 1851, M. Gounod donna son opéra : *Sapho*, dont le livret était de M. Emile Augier, puis les chœurs d'*Ulysse*, de Ponsard.

Ces œuvres de haute science (les profanes prononcèrent de haut embêtement) établirent la réputation de M. Gounod aux yeux des vrais amateurs de musique sérieuse; mais elles ne suffirent pas à provoquer l'enthousiasme du public, composé de gens qui demandent à être empoignés par une œuvre musicale avant de l'avoir entendue cinquante-neuf fois.



En 1854, *la Nonne sanglante*, représentée à l'Opéra, n'eut pas un sort beaucoup meilleur, quoique, de l'avis des connaisseurs, cette partition contînt des pages de premier ordre. Mais *le Médecin malgré lui*, donné au Théâtre-Lyrique en 1858, fit enfin sortir M. Gounod du huis clos d'une célébrité un peu courte de rayonnement. Cette fois, M. Gounod avait mis dans le mille en écrivant une partition expressive et spirituelle, ce qui ne l'empêchait pas le moins du monde d'être savante.

On le complimenta très fort de cette œuvre claire et saisissante; et le *Tintamarre* lui-même félicita le maître et termina son éloge par cette leçon à l'usage de tous les compositeurs prétentieux et assommants : En art, la science ne doit servir qu'à faire croire qu'elle ne sert à rien.



La chanson des *Glous-glous*, du *Médecin malgré lui*, est passée à la postérité; mais on prétend que M. Gounod a eu souvent des remords d'avoir un instant lâché ses nuages pour composer une chanson bachique.

Enfin, en 1859, *Faust* vint mettre le comble à la renom-

mée de M. Gounod. Puis vinrent *Philémon et Baucis*, *la Reine de Saba* et *Mireille*, dont le succès fut loin d'être aussi vif que celui de *Faust*, mais qui n'en contiennent pas moins de merveilleuses choses.



Avec *Roméo et Juliette*, M. Gounod retrouva presque ce triomphe.

Un grand nombre de mélodies et le célèbre *Ave Maria* sur le prélude de Bach complètent ce bagage imposant.



Plus récemment, M. Gounod a écrit la musique de deux opéras : *Polyeucte* et *le Tribut de Zamora*. Pour ces dernières œuvres, il a de nouveau donné carrière à son mysticisme chronique et invétéré. S'il a retrouvé, dans ce travail, son genre de prédilection, il y a retrouvé aussi l'insuccès qui avait accompagné ses précédentes œuvres de la même marque. M. Gounod devrait décidément conserver ce genre pour quand il sera maître de chapelle dans le Paradis. Là haut, ce sera peut-être très gai, eu égard au peu de distractions qui émailleront — dit-on — la vie éternelle; mais, ici-bas, c'est d'un triste horrible.



Au physique, M. Gounod est un homme au regard intelligent et profond. L'expression du visage a des intermittences de rigidité monacale et de gauloiserie rabelaisienne.

Quand il est dans ses mauvais jours, il compose des

marches funèbres à en faire bâiller le mort que l'on porte en terre. Quand il est dans ses bons moments, il trouve les *Glous-glous* ou la valse de *Faust*.



De temps en temps, M. Gounod donne des inquiétudes à ses amis en leur annonçant son intention d'entrer à la Trappe. Mais la crise passe assez vite.



On a dit qu'en 1872, il s'était fait naturaliser anglais sans que l'on sût à quelle cause attribuer cette résolution. Si le fait est vrai, nous pensons qu'il n'a pu renoncer à sa nationalité que pour ne point être compatriote d'Albert Wolff, qui parlait de se faire naturaliser Français.

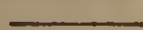
Mai 1882.



NOTICE COMPLÉMENTAIRE

Dates à remplir

PAR LES COLLECTIONNEURS DU *TROMBINOSCOPE*



M. Gounod est repris par ses idées noires le ... 18..; il met les litanies en musique. — Le ... 18.. il revient à la santé et demande l'autorisation d'écrire une partition sur les *Pensées d'un paveur en chambre du Tintamarre*, de Briollet. — Enfin, il meurt le ... 19.., au moment où, succombant à un nouvel accès plus grave que les précédents, il allait entreprendre de mettre en récitatifs tous les articles de Francis Magnard.

ABONNEMENTS

100 BIOGRAPHIES

Paris......... Un an **10** fr.
Départements, — **12** fr.

Abonnements sans frais dans tous les bureaux de poste



ABONNEMENTS

100 BIOGRAPHIES

Paris .... Un an **10** fr.
Départements. — **12** fr.

Abonnements sans frais dans tous les bureaux de poste

LE TROMBINOSCOPE

Cette nouvelle édition du **Trombinoscope**, qui paraît deux fois par semaine, composera des volumes de 100 biographies chacun, du même format et du même aspect que les autres ouvrages de TOUCHATOUT.

ONT DÉJA PARU

1. Jules Grévy
2. Clémenceau
3. Gambetta
4. République
5. Thiers
6. Zola
7. Rochefort
8. La Canicule
9. duc d'Aumale
10. Victor Hugo
11. Belle-Mère
12. J. Simon
13. J. Ferry
14. Sénat
15. Pr. Napoléon
16. Don Carlos
17. Napoléon III
18. Ricord
19. Dieu
20. Réserviste
21. Andrieux
22. Got
23. Louise Michel
24. Conservateur
25. Veuillot
26. Crevette
27. Mac Mahon
28. Sarah Bernhardt
29. Cassagnac
30. Judic
31. Concordat
32. Comte de Paris
33. Gommeux
34. Cte de Chambord
35. Bismarck
36. Septennat Ier
37. Henry Maret
38. Cocu
39. La Presse
40. Louis blanc
41. Bazaine
42. Opérette
43. Naquet
44. Dumaine
45. E. de Girardin
46. Hyacinthe
47. Guillaume Ier
48. Littré
49. Sarcey
50. Reporter
51. Rouher
52. Gavardie
53. Krauss
54. Célibataire
55. Léopold II
56. Ranc
57. Thérèsa
58. Lachaud
59. Blanqui
60. Eugénie de Montijo
61. Radical
62. Croizette
63. Tony Révillon
64. Amnistie
65. Victoria
66. De Montépin
67. Barthélemy St.-Hilaire
68. « Le Pays »
69. De Broglie
70. Farre
71. Cl. Hugues
72. Vélocipède IV
73. Buffet
74. « Figaro »
75. Gallifet
76. Sardou
77. Hyacinthe
78. E. Pelletan
79. Lecocq
80. Delaporte
81. Marie Laurent
82. Alex. Dumas fils
83. Joinville
84. Doré
85. Gill
86. Mounet Sully
87. Rousseil
88. Lentripé
89. Augier
90. Candidat
91. Villaret
92. Péril social
93. Lorgeril
94. Karr
95. Lockroy

Quarantième année **LE TINTAMARRE** Quarantième année

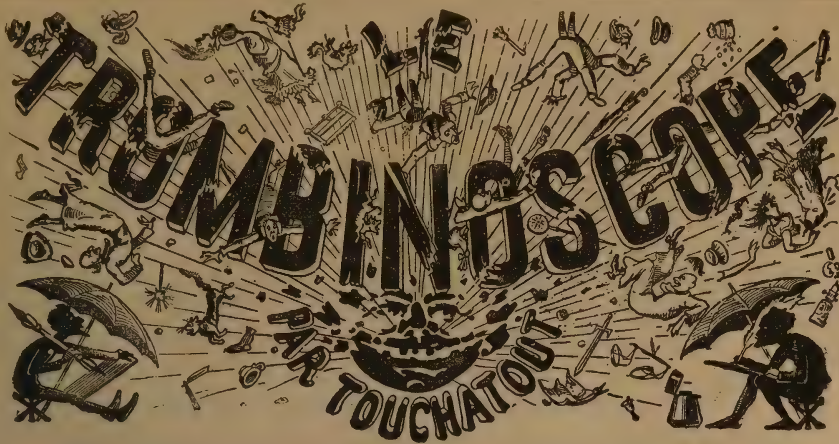
HEBDOMADAIRE, SATIRIQUE ET FINANCIER PARAIT LE SAMEDI

ABONNEMENTS :

PARIS	DÉPARTEMENTS
1 an 18 fr.; 6 mois 10 fr.; 3 mois 6 fr.	**1 an 20 fr.; 6 mois 11 fr.; 3 mois 7 fr**

Pour recevoir franco *par retour du courrier les ouvrages ci-dessus, en envoyer le montant à* **M. LEON BIENVENU,** *directeur du* **Tintamarre**, *29, rue d'Amsterdam, à Paris*

10 CENTIMES





ACADÉMIE
FRANÇAISE

BRIGITTE-ANGÉLIQUE-BALBINE

célèbre société littéraire, qui ne fait que de la politique, née le 2 janvier 1635.

Ce fut le roi Louis XIII qui lui donna le jour; mais cette création n'était pas de son cru. Son ministre Richelieu lui fit un soir signer ce décret, comme tous les autres, sans qu'il en comprît le premier mot.

Il paraît même qu'en apposant sa griffe royale sur les

lettres patentes, il demanda machinalement à Richelieu : « *Académie française... Qu'est-ce que c'est que ça ?* Richelieu, qui connaissait son gommeux couronné par cœur, répondit au roi : « *Sire !... c'est un nouveau café-concert !...* »

Louis XIII n'en demanda pas davantage et signa.



L'Académie Française, avant d'être créée officiellement, existait de fait. Quelques gens de lettres distingués avaient coutume de se réunir chez l'un d'eux pour y causer des nouvelles littéraires.

Là, on cassait du sucre sur le dos des confrères absents et l'on faisait la chasse aux hiatus dans leurs vers avec cette indulgence toute fraternelle qui caractérise les écrivains se cherchant des fautes de français et les femmes de trente-huit ans se cherchant des cheveux blancs.



En voyant fonctionner cette association intelligente et surtout indépendante, Richelieu eut tout naturellement l'idée de la transformer en pétaudière mesquine et soumise.

C'est d'ailleurs un principe élémentaire de tactique pour tout pouvoir personnel qui a souci de sa dignité et de sa conservation, d'avoir raison de toutes les manifestations généreuses et élevées qui se produisent, soit en les anéantissant par la force, soit en les englobant dans une prétendue protection administrative qui en fait disparaître l'esprit et le principe sous la livrée officielle.



Ce fut à ce dernier moyen que Richelieu donna la pré-

férence ; et les résultats ne se firent point attendre : à peine le petit cercle ardent et convaincu qui se groupait librement fut-il patronné par le pouvoir et classé dans les listes de la valetaille royale sous son nouveau nom de Brigitte-Angélique-Balbine ACADÉMIE FRANÇAISE, qu'il perdit ce qui avait fait de lui un groupe d'élite, estimé et honorable : l'indépendance et le respect de soi-même.



Autant Balbine, avant sa transformation, s'était montrée fière, intègre et frondeuse, autant le chiffre de la maison royale qu'elle s'était laissé broder sur sa tunique la rendit souple, vénale et complaisante.



En accordant son monopole à Balbine ACADÉMIE, Richelieu lui assigna pour tâche d'épurer la langue française. Un travail de cette nature créait naturellement à Balbine l'obligation de ne recevoir dans son sein que des hommes d'une haute valeur littéraire ; elle accomplit ce devoir comme on était en droit de l'attendre d'elle.



De 1635 à 1793 elle s'appliqua soigneusement à évincer les écrivains qui n'étaient pas bien en cour, fussent-ils de premier ordre, et à recueillir pompeusement des nullités blasonnées, honorassent-elles de deux H et d'un K le mot : *accordéon*.

Grâce à pas mal de ces choix intelligents et impartiaux, Balbine fut bientôt composée en partie d'hommes riches et titrés, attachés à l'ancien régime dont ils tenaient leurs prérogatives, et beaucoup plus propres à créer de nouveaux maux pour le pays que pour le dictionnaire.

l'homme de Sedan ; mais Balbine s'est positivement refusée à entendre dire du bien d'un homme devant qui elle s'était prosternée pendant sa prospérité.



Ces deux élections et cet excès de fidélité au malheur resteront comme types, nous l'espérons.

Et quand un père, soucieux de l'avenir de son fils, voudra lui enseigner comment il doit mener la vie pour en tirer tout ce qu'elle a d'agréable et de commode, il lui dira :

« Voici l'Académie, mon fils !... et que cette souplesse d'échine te serve d'exemple.

» Par l'élection du duc d'Aumale, elle t'apprend à respecter le principe des droits acquis, à préférer à l'homme le nom de l'homme, et ne jamais oublier ce que son père a été en vue de ce qu'il peut devenir lui-même !...

» Par l'élection d'Emile Ollivier, ô mon fils !... Balbine t'enseigne à chercher sans cesse ton point d'appui sur les grands du jour ; et, enfin, par son refus de recevoir son élu, déchu du pouvoir, Balbine t'apprend encore à te redresser aussi arrogamment devant les hommes tombés que tu te seras aplati humblement devant eux quand ils étaient puissants !... »



Un peu plus tard, Balbine décida que M. Emile Ollivier prendrait sa place à l'Académie comme s'il avait prononcé son discours.

Cette façon de dire aux gens : *Je vous défends de me saluer*, *mais prenez tout de même un siège*, obtint un grand succès de rire.

Au physique, Balbine Académie Française est une vieille délabrée, sans souffle et sans vigueur ; une collection morne de trente-deux catarrhes, de vingt-huit asthmes, de trente-six perruques et de trois mille cinq cent onze années réparties sur quarante têtes.

Cet océan de tristesse, cet amas de ruines, cet Odéon d'ennui, quelques esprits distingués sont impuissants à en combattre la monotonie, et les Hugo, les Dumas fils, y jettent en vain quelques lueurs qui ne parviennent pas à en dissiper l'épaisse obscurité.



Nota. — Balbine ne reçoit dans son sein que les écrivains qui ont sollicité un fauteuil chez elle. Cela donne exactement la mesure de sa valeur. Florian l'a dit : *Le mérite se cache, il faut l'aller trouver.*

Balbine a retourné cet axiome profond et l'a ajusté à la mesure de ses infirmités ; elle attend le mérite chez elle et lui fait faire antichambre.

Juin 1882.

NOTICE COMPLÉMENTAIRE

Dates à remplir

PAR LES COLLECTIONNEURS DU *TROMBINOSCOPE*

Balbine Académie Française continue à élire avec le plus grand soin tous les princes du sang et les ministres en vogue qui sont à sa portée. Elle remplace petit à petit le peu de littérateurs qui lui restaient par le comte de Paris, le prince Napoléon et M. Rouher. Enfin, le... 19..., elle meurt violemment d'un décret républicain qui l'exproprie pour cause d'utilité publique, et qui donne son dictionnaire à terminer à des littérateurs dont tout le temps n'est pas pris par les intrigues qui doivent les ramener au pouvoir.

ABONNEMENTS

100 BIOGRAPHIES

Paris......... Un an **10** fr.
Départements, — **12** fr.

Abonnements sans frais dans tous les bureaux de poste



ABONNEMENTS

100 BIOGRAPHIES

Paris .... Un an **10** fr.
Départements. — **12** fr.

Abonnements sans frais dans tous les bureaux de poste

LE TROMBINOSCOPE

Cette nouvelle édition du **Trombinoscope**, qui paraît deux fois par semaine, composera des volumes de 100 biographies chacun, du même format et du même aspect que les autres ouvrages de TOUCHATOUT.

ONT DÉJA PARU

1. Jules Grévy
2. Clémenceau
3. Gambetta
4. République
5. Thiers
6. Zola
7. Rochefort
8. La Canicule
9. duc d'Aumale
10. Victor Hugo
11. Belle-Mère
12. J. Simon
13. J. Ferry
14. Sénat
15. Pr. Napoléon
16. Don Carlos
17. Napoléon III
18. Ricord
19. Dieu
20. Réserviste
21. Andrieux
22. Got
23. Louise Michel
24. Conservateur
25. Veuillot
26. Crevette
27. Mac Mahon
28. Sarah Bernhardt
29. Cassagnac
30. Judic
31. Concordat
32. Comte de Paris
33. Gommeux
34. Cte de Chambord
35. Bismarck
36. Septennat Ier
37. Henry Maret
38. Cocu
39. La Presse
40. Louis blanc
41. Bazaine
42. Opérette
43. Naquet
44. Dumaine
45. E. de Girardin
46. Hyacinthe
47. Guillaume Ier
48. Littré
49. Sarcey
50. Reporter
51. Rouher
52. Gavardie
53. Krauss
54. Célibataire
55. Léopold II
56. Ranc
57. Thérèsa
58. Lachaud
59. Blanqui
60. Eugénie de Montijo
61. Radical
62. Croizette
63. Tony Révillon
64. Amnistie
65. Victoria
66. De Montépin
67. Barthélemy St.-Hilaire
68. « Le Pays »
69. De Broglie
70. Farre
71. Cl. Hugues
72. Vélocipède IV
73. Buffet
74. « Figaro »
75. Gallifet
76. Sardou
77. Hyacinthe
78. E. Pelletan
79. Lecocq
80. Delaporte
81. Marie Laurent
82. Alex. Dumas fils
83. Joinville
84. Doré
85. Gill
86. Mounet Sully
87. Rousseil
88. Lentripé
89. Augier
90. Candidat
91. Villaret
92. Péril social
93. Lorgeril
94. Karr
95. Lockroy
96. Gounod

Quarantième année **LE TINTAMARRE** Quarantième année

HEBDOMADAIRE, SATIRIQUE ET FINANCIER PARAIT LE SAMEDI

ABONNEMENTS :

PARIS	DÉPARTEMENTS
1 an 18 fr.; 6 mois 10 fr.; 3 mois 6 fr.	**1 an 20 fr.; 6 mois 11 fr.; 3 mois 7 fr**

Pour recevoir franco *par retour du courrier les ouvrages ci-dessus, en envoyer le montant à* **M. LEON BIENVENU,** *directeur du* **Tintamarre,** *29, rue d'Amsterdam, à Paris*

10 CENTIMES





AMÉDÉE

FERDINAND-MARIE

ex-roi d'Espagne, né à Turin le 30 mai 1845.

Il est le second fils de Victor-Emmanuel, roi d'Italie, dont il reçut en naissant le titre de duc d'Aoste, en récompense des services qu'il pourrait rendre plus tard à son pays.

Le nouveau duc sut mériter une si haute faveur, en marquant immédiatement à ses armes tous les langes dans lesquels sa nourrice l'enveloppa.

Sa culotte était encore fendue par derrière qu'il était déjà attaché à la brigade d'infanterie d'Aoste, en qualité de capitaine.

Son premier soin fut de mettre des confitures sur ses épaulettes, et avant ses vingt ans, son père, voulant reconnaître les hauts mérites militaires dont il avait fait preuve en rentrant se coucher tous les soirs à dix heures, pendant ses vacances, le nomma chef d'une brigade de cavalerie et lieutenant général.



C'est ici le moment de le constater: Amédée était un excellent sujet, sage et rangé et — comme on dit dans l'ébénisterie — donnait à ses parents beaucoup de satisfaction.

A la bataille de Custozza, il fit, dit-on, très bonne figure. Constatons le fait de bonne foi, et faisons simplement cette réflexion en passant, que s'il n'eût pas fait bonne figure, on ne l'eût pas dit. Quand les belles actions viennent des milieux royaux, c'est notre manière à nous de tomber en extase.



Le 30 mai 1867, Amédée épousa la princesse Maria dal Pozzo della Cisterna ; à eux deux, les époux avaient quarante-deux ans. Ménage charmant. Le soir au coin du feu, dans une bonne petite chambre tendue de soie bleue, pendant que la jeune princesse déchiffrait au piano les derniers albums du *Ménestrel*, son heureux époux décorait des cache-pots en porcelaine avec de la décalcomanie.

C'était un intérieur ravissant. Tout respirait le bonheur et la tranquillité.

Amédée semblait né pour les destinées les plus riantes.

Riche, bien portant, de belle humeur, il avait eu toutes les chances, jusqu'à celle de n'être que le second fils d'un roi, et, par conséquent, peu exposé à régner.

C'était trop beau pour durer.

En 1869, le jeune Amédée fut nommé vice-amiral; n'ayant pu, en dépit de nos recherches passionnées, découvrir ce qui avait pu lui valoir ce haut grade dans la marine, nous nous sommes décidés à croire qu'il l'avait dû à son caractère réputé comme très flottant.

L'explication n'est pas merveilleuse; mais notre excuse est que, jusqu'ici, personne n'en a trouvé une meilleure pour justifier cet avancement extravagant.



En 1870, le général Prim, fatigué d'avoir dépensé plus de 1,500 francs en annonces anglaises à vingt-cinq sous dans les *Petites Affiches*, pour demander un roi de bonne volonté qui voulût bien monter sur le trône d'Espagne, eut l'idée de proposer la couronne à Victor-Emmanuel pour son fils Amédée.

Victor-Emmanuel accepta, pensant qu'il pouvait être bon d'avoir ses fils établis rois un peu partout.



Quand il annonça cette nouvelle au jeune couple, les deux époux en furent aussi déconfits que des collégiens en train de bien s'amuser à jouer au billard, et à qui leur père vient dire : « Allez donc lire la *Gazette de France* à votre tante Grinchinet, qui s'ennuie toute seule dans sa chambre! »

Amédée, surtout, qui terminait, en ce moment, deux grands vases en potichomanie, ne dissimula guère sa mau-

vaise humeur d'être obligé d'abandonner cette saine distraction pour aller servir de balle élastique aux radicados, aux modératos et aux versaillados espagnols.

Cependant il fallut obéir, et le 16 novembre 1870, les Cortès le nommèrent roi par 191 voix contre 101. Ces chiffres éloquents ne laissèrent pas que d'arracher au nouveau roi une nouvelle grimace significative.

En effet, s'en aller régner sur des gens dont le tiers au moins ne veut pas de vous et le dit, est presqu'aussi engageant que d'aller dans une maison où trois domestiques sur neuf se sont promis de vous laisser tomber dans le cou un peu de toutes les sauces.



Amédée n'avait pas encore fini de clouer ses tableaux et de poser ses bibelots dans l'Escurial, qu'il s'aperçut que la situation de roi dans un pays où il y avait au moins un prétendant au trône par douzaine de citoyens, n'était pas plus tenable que celle d'un monsieur arrivant à la halle aux poissons pour acheter un merlan et tombant juste au milieu de soixante mères Angot en train de se crêper le chignon. — Il télégraphia de suite à son père : « *Pas rester* » *ici une heure de plus, envoie fonds pour prendre train.* » Victor-Emmanuel répondit : « *Pas là-bas pour ton plaisir,* » *crapaud..... Si reviens, te maudis.* »

En fils soumis, Amédée tenta encore l'épreuve ; mais ce fut en vain. Elevé dans les idées constitutionnelles, bornant son ambition à garnir ses petites étagères de chinoiseries, trop bon garçon pour mettre tous les partis d'accord avec quelques arguments d'artillerie bien sentis, trop honnête homme pour violer ses engagements, trop peu roi, en un mot, pour faire tuer une moitié de ses sujets afin de

régner tranquillement sur l'autre, Amédée se laissa ballotter, comme un pain de sucre arrivant chez Potin, des mains des communardos et des conservados à celle des démocrados et des croutonnarès.

Intègre par tempérament, c'est-à-dire monarque sans aucune vocation, il ne voulut à aucun prix « sortir de la légalité pour rentrer dans le droit », cliché *(Badinguas fecit)* qui se prononce plus vulgairement : Sortir de l'honneur pour rentrer dans le profit.

Dès lors, il ne fut difficile pour personne de prévoir quel serait le sort de cet innocent, fourvoyé dans un métier où l'on ne peut arriver qu'à la condition de ne se servir de l'honnêteté qu'en guise de paillasson.

Vers le commencement de 1872, Amédée tenta un nouvel effort pour attendrir son père et lui télégraphia : « *Décidément, pas moyen rester ici, vais décamper.* » Victor-Emmanuel, inexorable, répondit : « *Si reviens, polisson... te fais dîner cuisine.* »

Désespéré de ne pouvoir vaincre la résistance de son père, Amédée se mit avec rage à changer de ministère trois fois par jour. Avant son déjeuner, il nommait le réactionnaros Serrano chef du cabinet. Cris tumultueux des irréconciliarès : « *A la portados* !... »

Aussitôt son café pris, il nommait le libéralos Zorilla premier ministre. Imprécations des versaillados : « *Aux pontonnas* !... »

Alors, sans s'émouvoir, il allait s'habiller et remettait le pouvoir à l'incolorados Malcampo. Vociférations des divers mécontentorès : « *A la chienlitas* !...

Après le dîner, il remplaçait Malcampo par le bonnetapoilas Sagasta. Hurlements des sansculottados : « *Mort aux couteaux à papias* !... «

Là-dessus, Amédée allait se coucher, et le lendemain il recommençait.



De temps en temps, pour rompre la monotonie, il signait un décret de dissolution des Cortès. Ça lui donnait deux heures de repos, parce qu'alors tous les partis criaient à la fois, il n'y avait pas de préférence.



A ce tableau délirant d'une nation qui s'entretue pendant douze mois de l'année, pour savoir sous quel roi ceux qui seront restés en vie mourront de faim, si nous ajoutions les caisses publiques plus à sec que le porte-monnaie d'un actionnaire des galions du Vigo, le commerce dans un état de maigreur à se faire donner deux sous par Sarah Bernhardt, l'armée unie et disciplinée au point de se demander si elle ne doit pas obéir aux ordres des facteurs de la poste ou des allumeurs de gaz, nous aurons une idée exacte de la situation dans laquelle se trouvait ce pays privilégié le jour (12 février 1873) où Amédée, las de sa position de monarque en garni, l'abandonna à ses cascadaros et, délivré des soucis du gouvernement, reprit sa lune de miel au point où il l'avait laissée avant d'être envoyé par son père dans une monarchie de discipline.

Ajoutons qu'aussitôt Amédée parti, les Cortès ont proclamé la République, qui ne dura pas, hélas! et faisons des vœux pour que ce désinfectados puissant devienne enfin, pour les onze cent vingt-huit prétendants de cet adorable pays, ce que la poudre Vicat est pour la vermine qui empoisonne les bois de lit.



Au physique, Amédée est un grand jeune homme, au visage sans expression. Il porte de fortes moustaches et sur les nerfs.



Sans aucun respect pour le droit d'aînesse, quoique n'étant que le second fils de Victor-Emmanuel, il a hérité de toute la laideur de son père. Il a l'air mélancolique, doux, gauche et timide.

Il est d'aillleurs sans prétention, poli, bourgeois, tranquille et honnête. C'est cette dernière qualité qui a brisé sa carrière.



Signe particulier : il est mince, au point, quand il va au théâtre avec sa canne, d'embarrasser les ouvreuses qui ne savent pas auquel des deux elles doivent attacher la petite ficelle ou remettre le numéro du vestiaire.

Juin 1882.



NOTICE COMPLÉMENTAIRE

Dates à remplir

PAR LES COLLECTIONNEURS DU *TROMBINOSCOPE*



Le... 18..., le trône d'Araucanie devenant vacant, on l'offre à Humbert 1er roi d'Italie pour son frère cadet, mais Amédée, sortant de son caractère, répond à son aîné : « Eh bien... non... je n'irai pas... na!... Tu m'embêtes à la fin !... » — Le... 18..., Amédée se livre avec ardeur à la vitromanie, reste le modèle des époux, fait la joie de ses enfants et enfin, meurt le... 19..., un jour que, s'étant laissé tomber dans une assiette pleine de vermicelle, et ne pouvant plus se retrouver, il s'avale à la troisième cuillerée.



ABONNEMENTS

100 BIOGRAPHIES

Paris......... Un an **10** fr.
Départements. — **12** fr.

Abonnements sans frais dans tous les bureaux de poste

10 CENTIMES





LE TINTAMARRE

Petit journal humoristique fondé le 19 mars 1843 par M. Jules Lovy, qui fut son premier directeur.

Jules Lovy était un de ces écrivains fantasques qui piétinaient assez volontiers sur les fleurs de rhétorique, mais dont l'originalité et l'imagination primesautière extirpaient de force le rire du fond des rates les plus odéoniennes.

C'est lui, si nous avons bonne mémoire, qui formulait dès les premiers numéros du *Tintamarre* ces axiomes renversants de philosophie effrontée, dans le goût de celui-ci : « On deviendrait beaucoup plus vite riche si 2 et 2 faisaient 5. »

Très peu de temps après vinrent les immortelles *Pensées d'un emballeur :* « J'aime mieux mon thé à la crème qu'à l'échafaud. » — « La nuit porte conseil, les fusils à cent pas et la femme neuf mois. » La langue tintamarresque était créée.



Tout d'abord, le *Tintamarre* indiqua clairement la voie dans laquelle il entendait marcher. Dès son second numéro, il s'affubla carrément de cette devise en sous-titre : *Critique de la réclame*, *satire des puffistes*. C'est ce qu'on peut appeler ne pas mettre son enseigne dans sa poche.

On déclarait la guerre aux charlatans et aux industriels friands de faits divers à tant la ligne.

Qui fut dit fut fait. Le *Tintamarre* entreprit une campagne furibonde contre tous les marchands d'eau à teindre les cheveux, de mastic à recoller les dents, de vernis à encrasser les meubles, de pommade à faire repousser les cors, etc., etc...



Les débuts du *Tintamarre* furent assez rudes ; mais, la jeunesse et la bonne humeur aidant, les moments difficiles étaient vaillamment supportés.

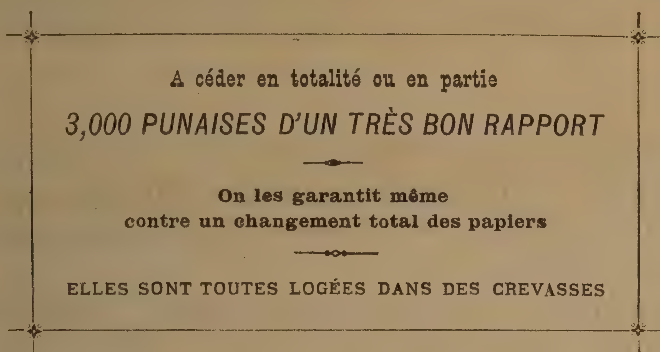
La civilisation française n'avait encore inventé que le terme et le demi-terme. Le *Tintamarre* changea tout cela; il créa, pour son usage particulier, les quarts et même les demi-quarts de termes.

Sa collection fait preuve de cette heureuse innovation... En effet, en moins de trente semaines, on peut constater

par l'entête du journal une forte vingtaine de déménagements des bureaux. Plusieurs anecdotes sembleraient prouver que le *Tintamarre* et ses Vautours ne se quittèrent pas toujours en échangeant de longs baisers.



Exemple : Le *Tintamarre* avait reçu congé pour le 15 octobre des bureaux qu'il occupait rue de Bondy. Le lendemain, un amateur se présente pour louer le local. O terreur !... sur toutes les glaces s'étalait une grande pancarte, collée au moyen de quatre pains à cacheter et portant cet avis en lettres gigantesques :



A céder en totalité ou en partie

3,000 PUNAISES D'UN TRÈS BON RAPPORT

On les garantit même
contre un changement total des papiers

ELLES SONT TOUTES LOGÉES DANS DES CREVASSES

Le sans-gêne avec lequel le *Tintamarre* ambulant traitait les propriétaires allait jusqu'à la familiarité la plus cabrionesque, quand il avait affaire à de simples concierges.

Re-exemple : Un jour, le journal étant en quête d'un logement — comme par hasard — un de ses collaborateurs se charge d'aller à la découverte. Il avise, rue du Sentier, un écriteau : *Petit entresol à louer*. Il entre chez le portier, le chapeau à la main :

— De combien de pièces se compose votre entresol ?

— Trois pièces, une cuisine et les cabinets dans l'appartement.

— Est-il vacant ?

— De suite.

— Quel prix ?

— Trois mille deux cents francs.

— C'est un peu cher; croyez-vous que le propriétaire ferait une diminution ?

— Peut-être bien.

— Pensez-vous que pour avoir des locataires tranquilles il diminuerait... les trois mille francs ?

La tête du portier, il faut renoncer à la décrire. Quant à l'ambassadeur du *Tintamarre*, il remet tranquillement son chapeau et s'en va, aussi calme et aussi souriant que s'il sortait de chez lui pour ne pas aller au Vaudeville.



Les annales du *Tintamarre* fourmillent de hauts faits de ce genre ; il faudrait des volumes pour les raconter.

Quant au lecteur et à l'abonné, ils sont traités avec le même sans-façon.

Le *Tintamarre* dit à tout bout de champ : « Nos trois abonnés », avec autant d'aplomb et de superbe que le *Petit Journal* inscrivant en tête de son numéro du jour : tirage, 625,857.

C'est prodigieux d'insouciance, de franc-parler et de gaminerie.

Petit à petit, pourtant, le *Tintamarre* devint grand garçon, se rangea, prospéra même sous le rapport matériel ; mais toujours, et c'est là sa gloire, sans renoncer à ses allures joviales et cascadeuses.

Il arriva à ne plus déménager que toutes les six semaines, puis deux fois par an, puis une fois en deux années; il payait régulièrement son terme, mais il n'en

turlupinait pas moins les propriétaires. Il avait beaucoup de lecteurs et d'abonnés, mais il ne les en traitait pas moins, et très régulièrement, d'*immonde amas de crétins*, de *sombres idiots*, etc., etc.



De même que la gêne des premiers jours n'avait jamais pu altérer cette bonne humeur si communicative, la prospérité relative n'eut aucune prise sur elle. Cela tint évidemment à ce que le *Tintamarre*, restant toujours un organe ouvert à tous les jeunes, se renouvela sans cesse.

En effet, un nombre d'écrivains, devenus depuis célèbres, passèrent au *Tintamarre*, et, si nous tenions à faire une grosse niche à quelques-uns d'entre eux, nous n'aurions qu'à les nommer ici.



Les phases douloureuses que la France a traversées n'ont point assourdi les grelots du *Tintamarre*, mais elles ont modifié ses allures. *Rire* est resté le mot d'ordre de cette feuille joyeuse — la plus implacable ennemie des feuilles de joie.

Mais le côté satirique du *Tintamarre* s'est fortement développé au fur et à mesure que le réveil politique s'est accentué.

Sa gaieté est toujours la même qu'au plus beau de ses vilains jours; mais elle s'est mise au service d'aspirations plus élevées.



Après 1870, le dépôt de son cautionnement — longtemps refusé par l'état de siège — donna au *Tintamarre* une nouvelle vigueur. Il se mit à traiter de politique et surtout à maltraiter ceux qui en font.

Le *Tintamarre* s'est imprégné de cette idée que, lors-

qu'une nation travaille à son développement, n'avoir que de l'esprit, c'est ne rien avoir, et que le rire, aussi excessif qu'il soit, n'est plus une chose saine qu'à la condition d'être doublé d'une pensée généreuse et forte.

C'est dans cette nouvelle voie, que lui ont tracée les événements, que le *Tintamarre* marche aujourd'hui avec toute l'honnêteté et le courage que le public veut bien lui reconnaître.



Au physique, le *Tintamarre* est un bon gros gars aux traits un peu accentués, à la bouche large, au teint coloré, à l'allure gauloise.

Quelques bégueules lui ont parfois reproché d'avoir des saillies graveleuses, le ton osé, l'épigramme grasse, le mot pour rire salé.

Tout cela est vrai; mais le *Tintamarre* n'accepte pas ces vérités quand elles lui sont dites à titre de reproche.

Il se défend comme un beau diable d'être jamais immoral, et soutient mordicus que la liberté du langage n'a rien à voir avec l'indécence de la pensée.



Ses propos sont souvent très crus, jamais licencieux, et quand il rit — ou semble rire — des vices de l'humanité en les parodiant et en les exagérant, c'est pour les combattre et les livrer au dégoût public.

Le *Tintamarre* s'est déclaré l'ennemi acharné de la presse *figarotique*. Il n'espère pas en être le tombeur, mais il a la prétention d'en être le moustique. Il croit que cette presse, qui a commencé par naître de notre pourriture et s'en engraisser, est devenue aujourd'hui un des éléments qui la perpétuent, et, à ce titre, il la combat de son mieux.



En dépit d'une indifférence et d'un dédain beaucoup plus affectés que réels, le *Figaro* a voulu un jour avoir raison, devant les tribunaux, des piqûres incessantes du *Tintamarre*. Il lui a demandé des flots de billets de mille francs à titre de dommages-intérêts. Mais malgré le concours de Me Lachaud, l'éloquent dégraisseur du maréchal Bazaine, le *Figaro* a été blackboulé avec perte.



On peut voir, encadré somptueusement, dans les bureaux du *Tintamarre*, l'extrait de la *Gazette des Tribunaux* du 21 janvier 1874 contenant cette sentence mémorable, un des plus beaux titres de gloire de ce petit journal infatigable et hargneux.

Un des soldats les plus fidèles et les plus chrevronnés du *Tintamarre* fut Hippolyte Briollet, dont la verve intarissable a certainement le plus contribué au succès de cette feuille rabelaisienne.

C'est par milliers que l'on compterait les merveilleuses trouvailles de ce *paveur en chambre*, à qui l'on doit cette pensée sublime : « Il n'y a pas de remède de bonne femme contre les mauvaises. » Et celle-ci, horriblement philosophique : *Dieu bénit les grandes familles, mais il ne les loge pas.*

Juin 1882.

NOTICE COMPLÉMENTAIRE

Dates à remplir

PAR LES COLLECTIONNEURS DU *TROMBINOSCOPE*

Le *Tintamarre* continue de son mieux sa petite tâche. Il a pris pour nouvelle devise : *Quand bats peau d'asne sot qui crie !* Enfin il meurt le..., le jour où il n'y a plus ni ministres de l'opportunisme, ni préfets à poigne, ni feuilles entretenues, ni galions de Vigo, ni auteurs dramatiques capables de faire *Rabagas*, ni romanciers montépinisants, ni Alphonse Karr ramollis, ni Saint-Genest, ni Vaudeville, ni propriétaires, ni huissiers, ni belles-mères... c'est-à-dire : JAMAIS !...

ABONNEMENTS		**ABONNEMENTS**
100 BIOGRAPHIES		100 BIOGRAPHIES
Paris.......... Un an **10** fr.		Paris......... Un an **10** fr.
Départements, — **12** fr.		Départements. — **12** fr.
Abonnements sans frais dans tous les bureaux de poste		*Abonnements sans frais dans tous les bureaux de poste*

LE TROMBINOSCOPE

Cette nouvelle édition du **Trombinoscope**, qui paraît deux fois par semaine, composera des volumes de 100 biographies chacun, du même format et du même aspect que les autres ouvrages de TOUCHATOUT.

ONT DÉJA PARU

1. Jules Grévy	26. Crevette	51. Rouher	76. Sardou
2. Clémenceau	27. Mac Mahon	52. Gavardie	77. Hyacinthe
3. Gambetta	28. Sarah Bernhardt	53. Krauss	78. E. Pelletan
4. République	29. Cassagnac	54. Célibataire	79. Lecocq
5. Thiers	30. Judic	55. Léopold II	80. Delaporte
6. Zola	31. Concordat	56. Ranc	81. Marie Laurent
7. Rochefort	32. Comte de Paris	57. Thérésa	82. Alex. Dumas fils
8. La Canicule	33. Gommeux	58. Lachaud	83. Joinville
9. duc d'Aumale	34. Cte de Chambord	59. Blanqui	84. Doré
10. Victor Hugo	35. Bismarck	60. Eugénie de Montijo	85. Gill
11. Belle-Mère	36. Septennat Ier	61. Radical	86. Mounet Sully
12. J. Simon	37. Henry Maret	62. Croizette	87. Rousseil
13. J. Ferry	38. Cocu	63. Tony Révillon	88. Lentripé
14. Sénat	39. La Presse	64. Amnistie	89. Augier
15. Pr. Napoléon	40. Louis Blanc	65. Victoria	90. Candidat
16. Don Carlos	41. Bazaine	66. De Montépin	91. Villaret
17. Napoléon III	42. Opérette	67. Barthelemy St-Hilaire	92. Péril social
18. Ricord	43. Naquet	68. « Le Pays »	93. Lorgeril
19. Dieu	44. Dumaine	69. De Broglie	94. Karr
20. Réserviste	45. E. de Girardin	70 Farre	95. Lockroy
21. Andrieux	46. Hyacinthe	71. Cl. Hugues	96. Gounod
22. Got	47. Guillaume Ier	72. Vélocipède IV	97. Académie française
23. Louise Michel	48. Littré	73. Buffet	98 Amédée
24. Conservateur	49. Sarcey	74. « Figaro »	99 Tintamarre
25. Veuillot	50. Reporter	75. Gallifet	

Quarantieme année **LE TINTAMARRE** Quarantième année

HEBDOMADAIRE, SATIRIQUE ET FINANCIER PARAIT LE SAMEDI

ABONNEMENTS :

PARIS	DÉPARTEMENTS
1 an 18 fr.; 6 mois 10 fr.; 3 mois 6 fr.	**1 an 20 fr.; 6 mois 11 fr.; 3 mois 7 fr.**

Pour recevoir franco *par retour du courrier les ouvrages ci-dessus, en envoyer le montant à* **M. LEON BIENVENU,** *directeur du* **Tintamarre**, *29, rue d'Amsterdam, à Paris*